LOIS McMASTER BUJOLD

CHALION

LA CHASSE SACRÉE





Lois McMaster Bujold

La Chasse sacrée

Le Cycle de Chalion – tome 3

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Mélanie Fazi

Bragelonne

Chapitre premier

Le prince était mort.

Comme le roi ne l'était pas, aucun des hommes perchés au-dessus de la porte du château n'osait afficher d'inconvenante réjouissance. Tout au plus un soulagement furtif. Lequel s'évanouit lorsqu'ils regardèrent la troupe de cavaliers d'Ingrey franchir la porte voûtée, dans un cliquetis de sabots, pour pénétrer dans la cour étroite. Ils le reconnaissaient – et comprenaient par conséquent qui l'envoyait.

Dans la grisaille humide de ce matin d'automne, la sueur d'Ingrey lui poissait la peau sous son pourpoint de cuir. Le froid semblait s'accumuler dans la cour pavée, canalisé par les murs blanchis à la chaux. Un courrier légèrement armé avait porté la nouvelle, franchissant en deux jours à peine la distance entre le château de la Hure, ici même, où le prince était décédé, et le palais du roi sacré à Gîtelevant. Ingrey et ses hommes, bien que plus lourdement chargés, n'avaient guère mis plus longtemps à parcourir le trajet du retour. Tandis qu'un valet du château s'empressait de venir prendre la bride de son cheval, Ingrey mit pied à terre, redressa le fourreau de son épée, et ses doigts s'attardèrent brièvement sur la fraîcheur rassurante de la poignée.

Le cavalier Ulkra, intendant de feu le prince Boleso, avait quitté sa cachette pour apparaître à l'entrée du donjon lorsqu'on avait aperçu la troupe d'Ingrey sur la route. Corpulent, impassible de nature, il les rejoignit essoufflé sous l'effet conjugué de la hâte et de l'appréhension. Il s'inclina.

— Sire Ingrey. Bienvenue à vous. Souhaitez-vous que l'on vous serve de la viande et des boissons ?

— Je n'en ai pas besoin. Mais occupez-vous de ceux-là.

Il désigna la demi-douzaine d'hommes qui le suivait. Le cavalier Gesca, lieutenant de la troupe, le remercia d'un signe de tête, et Ulkra confia soldats et chevaux aux serviteurs du château.

Ingrey gravit avec Ulkra le petit escalier menant aux portes principales, taillées dans un bois épais.

— Qu'avez-vous fait jusqu'ici ?

Ulkra baissa la voix.

— Nous attendions des instructions.

L'inquiétude lui crispait les traits ; les hommes servant sous les ordres de Boleso n'avaient jamais fait de miracles en matière d'initiative.

— En fait, nous avons déplacé le corps au frais. Nous ne pouvions le laisser là-bas. Et nous avons gardé la prisonnière en lieu sûr.

Dans quel ordre procéder à cette déplaisante inspection ?

— Je voudrais voir le corps en premier lieu, décida Ingrey.

— Oui, Messire. Par ici. Nous avons nettoyé l'un des celliers.

Ils traversèrent une salle à manger en désordre où le feu brûlait dans l'immense âtre de pierre, sans que les braises rouges à demi cachées parmi les cendres ne remédient à l'inconfort de la pièce. Un limier au poil hirsute, qui rongeait un os devant la cheminée, leur montra les crocs depuis les ombres. Ils descendirent un escalier, passèrent par une cuisine où les marmitons se turent et se firent tout petits sur leur passage, et se dirigèrent vers une chambre glaciale, mal éclairée par deux fenêtres étroites et hautes percées dans les murs rocheux.

La petite pièce n'était actuellement meublée que de deux tréteaux soutenant des planches où une forme couverte d'un drap reposait en silence. Ingrey se signa par réflexe, portant la main à son front, sa lèvre, son nombril, son aine et son cœur, posant la main à plat sur ce dernier : un point théologique pour chacun des cinq dieux. *Fille-Bâtard-Mère-Père-Fils*. *Et où étiez-Vous tous quand ce drame s'est produit ?*

Comme Ingrey attendait que ses yeux s'accoutument à la pénombre, Ulkra avala sa salive et demanda :

— Le roi sacré – comment a-t-il accueilli la nouvelle ?

— Difficile à dire, répondit Ingrey, qui préférait rester vague par politesse. C'est sire Hetwar, le maître des sceaux, qui m'envoie.

— Bien sûr.

La réaction d'Ulkra n'apprenait pas grand-chose à Ingrey, si ce n'était son soulagement de pouvoir enfin confier cette responsabilité à d'autres mains. Non sans gêne, l'intendant souleva le tissu pâle qui recouvrait son défunt maître. Ingrey examina le corps en fronçant les sourcils.

Le prince Boleso des Boiscerf était le plus jeune des fils survivants – des fils du roi sacré, s'empressa de rectifier mentalement Ingrey. Boleso était encore un jeune homme, bien qu'il eût atteint sa taille adulte et la plénitude de sa force quelques années plus tôt. Grand et musclé, il possédait la mâchoire allongée de sa famille, masquée par une courte barbe brune. Ses cheveux d'une nuance plus foncée étaient emmêlés et tachés de sang. Son énergie débordante s'était éteinte ; en son absence, ses traits inspiraient une fascination bien moindre, si bien qu'Ingrey se demanda par quel mirage il avait jamais pu trouver ce visage séduisant. Il s'avança, saisit délicatement le crâne entre ses mains afin d'en inspecter la plaie. Les plaies. Sous le cuir chevelu, l'os éclaté cédait sous la pression de ses pouces, des deux côtés d'une série de profondes déchirures noircies de sang séché.

— Quelle arme a causé cette blessure ?

— Le marteau de guerre du prince. Il se trouvait sur le porte-armure, dans sa chambre à coucher.

— Comme c'est… inattendu. Ç'a dû l'être pour lui aussi.

Ingrey médita le sinistre sort réservé aux princes. Au cours de la vie brève de Boleso, à en croire Hetwar, parents et serviteurs l'avaient tour à tour cajolé puis négligé, si bien qu'à l'arrogance naturelle de sa lignée s'ajoutait un appétit pour l'honneur, la gloire, les récompenses. Cette arrogance – ou anxiété ? – s'était récemment hypertrophiée jusqu'à atteindre des proportions démesurées, suscitant un inquiétant déséquilibre. *Et ce qui perd l'équilibre… chute*.

Le prince était vêtu d'une courte robe ouverte de laine ouvragée, bordée de fourrure, éclaboussée de sang. Il devait la porter lorsqu'il avait trouvé la mort. Mais rien de plus. Aucune autre plaie récente ne marquait sa peau blême. L'intendant sous-estimait la situation, décida Ingrey, lorsqu'il déclarait qu'ils attendaient les instructions. Le

chaos suscité par cet événement avait, de toute évidence, engourdi les serviteurs du prince au point qu'ils n'avaient pas osé laver ni vêtir le corps. De la crasse assombrissait les replis du corps de Boleso… Non, pas de la crasse. Ingrey passa le doigt le long d'un sillon de chair glaciale, puis inspecta d'un œil circonspect cette trace de couleur, bleu terne, jaune étamine, ainsi qu'un vert malsain là où ils se mêlaient. Teinture, peinture, quelque poudre colorée ? La fourrure sombre de la sous-robe portait elle aussi de légères traces.

Ingrey se redressa et aperçut ce qu'il avait d'abord pris pour un tas de fourrures repoussé le long du mur opposé. Il s'en approcha puis s'agenouilla.

C'était un léopard mort. Une femelle léopard, corrigea-t-il en retournant partiellement l'animal. Sa fourrure fine et douce était d'un contact fascinant. Il suivit du doigt le contour des froides oreilles incurvées, des moustaches blanches et raides, le tracé de noires volutes sur soie dorée. Il souleva une lourde patte, tâta les coussinets tannés, les épaisses griffes d'ivoire. On les avait coupées. Une corde de soie rouge, nouée serré autour de son cou, mordait profondément la fourrure. On en avait taillé l'extrémité. Les poils d'Ingrey se hérissèrent, réaction qu'il réprima.

Il leva les yeux. Ulkra l'observait avec une expression encore plus vide et morne qu'auparavant.

— Cette créature-là ne vient pas de *nos* bois. De quelle partie du monde est-elle originaire ?

Ulkra s'éclaircit la gorge.

— Le prince l'a acquise auprès de marchands darthacains. Il parlait de créer une ménagerie, ici, dans le château. Ou peut-être de l'entraîner à la chasse. Enfin, c'est ce qu'il disait.

— À quand remonte cet achat ?

— Quelques semaines. Juste avant que madame sa sœur ne séjourne ici.

Ingrey tâta la corde rouge en haussant les sourcils. Il désigna l'animal mort d'un signe de tête.

— Et comment ceci s'est-il produit ?

— Nous l'avons trouvé pendu à une poutre dans la chambre du prince. Lorsque nous, hem, sommes entrés.

Ingrey se rassit sur ses talons. Il commençait à comprendre pourquoi on n'avait encore appelé aucun divin du Temple à prendre en charge les rites funéraires. Les traces de peinture, la corde rouge, la poutre de chêne semblaient indiquer que l'on n'avait pas simplement tué, mais sacrifié l'animal, que l'on avait joué avec d'anciennes hérésies, la magie prohibée de la forêt. Le maître des sceaux le savait-il lorsqu'il avait envoyé Ingrey en mission ? Si c'était le cas, il n'en avait rien montré.

— Qui l'a pendu ?

Avec le soulagement d'un homme révélant une vérité qui ne peut lui causer aucun tort, Ulkra répondit :

— Je n'ai rien vu. Je ne saurais vous le dire. Quand nous avons fait entrer la jeune fille, il était vivant, attaché dans le coin et allongé le plus placidement du monde. Après quoi aucun d'entre nous n'a plus rien vu ni entendu. Jusqu'aux hurlements.

— Quels hurlements ?

— Eh bien… Ceux de la jeune fille.

— Et que criait-elle ? Ou n'étaient-ce…

Ingrey se retint d'ajouter « que des cris ». Il pressentait qu'Ulkra n'apprécierait que trop cette suggestion.

— Que disait-elle ?

— Elle appelait à l'aide.

Ingrey se releva dans un grincement de bottes de cuir, délaissant l'exotique carcasse tachetée, et reporta sur Ulkra le poids de son regard.

— Et… comment avez-vous réagi ?

L'intendant détourna les yeux.

— Nous avions ordre de veiller sur le repos du prince. Messire.

— Qui a entendu les cris ? Vous-même, et qui d'autre… ?

— Deux des gardes du prince, qui avaient consigne d'attendre qu'il les rappelle.

— Trois hommes robustes, qui avaient juré de protéger le prince. Qui se tenaient… où exactement ?

Le visage d'Ulkra semblait taillé dans le roc.

— Dans le couloir. Près de sa porte.

— Qui se tenaient dans le couloir à moins de trois mètres de l'endroit où il a été tué, et n'ont pas réagi.

— Nous n'osions pas. Messire. Car il ne nous a pas appelés, *lui*. Et de toute manière, les cris… avaient cessé. Nous avons supposé, hem, que la jeune fille avait cédé. Elle était entrée de son plein gré.

Ah oui, vraiment ? Ou par désespoir ?

— Elle n'avait rien d'une simple servante. Elle faisait partie de la suite de la sœur du prince Boleso. C'était une jeune fille possédant une dot. Confiée à son service par Rivemartre en personne.

— La princesse Fara l'a livrée elle-même à son frère, Messire, lorsqu'il l'a suppliée de la lui céder.

Sous la pression, prétendait la rumeur parvenue aux oreilles d'Ingrey.

— Elle servait donc *cette* maison-*ci*. À moins que je ne me trompe ?

Ulkra ne cilla pas.

— Même un domestique mérite de ses maîtres une meilleure protection, ajouta Ingrey.

— Tout seigneur aviné est en droit de frapper un serviteur et de mésestimer la force du coup, répondit fermement l'intendant.

Aux oreilles d'Ingrey, la cadence de la phrase trahissait une certaine répétition. Combien de fois, ces six derniers mois, Ulkra s'était-il répété cette excuse au cœur de la nuit ?

C'était à cause de l'affreux incident du serviteur assassiné qu'on avait exilé le prince Boleso loin de tout, sur ce rocher escarpé. Son amour bien connu de la chasse rendait la punition discutable, mais elle avait permis à l'intendant de ne plus avoir en permanence les gens du Temple dans ses jambes arthritiques. Châtiment dérisoire pour un crime, excessif pour un accident ; Ingrey, qui avait inspecté les lieux pour sire Hetwar, le lendemain matin, avant qu'on les nettoyât, n'avait penché d'aucun des deux côtés.

— Tout *seigneur* n'irait pas jusqu'à écorcher et massacrer sa victime, Ulkra. La boisson seule n'explique pas cet acte de sauvagerie. C'était de la folie, nous le savions tous.

Et lorsque le roi et sa suite, après cette nuit de barbarie, avaient laissé un appel à la loyauté fléchir leur jugement – non pour les

besoins de l'âme du prince, mais pour les apparences, la réputation de cette haute maison –, ils ignoraient quel désastre allait suivre.

On se fût attendu à voir Boleso réapparaître à la cour six mois plus tard, justement contrit, du moins en apparence. Mais Fara avait fait étape à la Hure alors qu'elle voyageait des propriétés de son mari le comte-ordinant jusqu'au chevet de son père malade, si bien que le prince, en proie à l'ennui, avait posé les yeux sur sa dame de compagnie (qu'Ingrey supposait jolie). Les récits qui circulaient parmi la suite de la princesse, et avaient précédé de peu la mauvaise nouvelle au palais du roi, à Gîtelevant, prétendaient que la malheureuse jeune fille avait cédé sa vertu par terreur, devant les assauts pressants du prince, ou par calcul de ce qu'y gagnerait son ambition dévorante.

Si calcul il y avait eu, tout était parti à vau-l'eau. Ingrey soupira.

— Conduisez-moi à la chambre du prince.

Elle se situait dans les hauteurs du donjon central. Un couloir court et sombre y menait. Ingrey s'imagina les serviteurs de Boleso blottis les uns contre les autres à la lueur vacillante des chandelles, tout au bout du couloir, en attendant que cessent les cris, puis il dut desserrer les dents. À l'intérieur de la pièce, la robuste porte était munie d'une barre de bois ainsi que d'un verrou de fer.

L'ameublement était chiche et rustique : un lit à baldaquin, à peine assez long pour un homme de la taille du prince, des coffres, et, dans un coin, le porte-armure sur lequel reposait sa deuxième meilleure cuirasse. Des tapis couvraient le vaste plancher de bois. Une tache sombre maculait l'un d'entre eux. Le rare mobilier laissait tout juste assez de place pour qu'une proie, à bout de souffle, esquivât ses poursuivants. Pour qu'elle se retournât, aux abois…

À droite du porte-armure, d'étroites fenêtres dans le plomb desquelles étaient sertis d'épais cercles de verre ondulés. Ingrey ouvrit la fenêtre à battants, repoussa les volets et contempla le paysage boisé qui se déployait autour du rocher escarpé. Dans cette faible lumière, des lambeaux de brume s'élevaient des ravins comme des cours d'eau fantômes. Au creux de la vallée, un petit village fermier arraché aux bois repoussait cette marée d'arbres : source probable de nourriture, de serviteurs, de bois de chauffage

pour le château, tous aussi rustiques et simples les uns que les autres.

Personne n'eût survécu après avoir chuté par cette fenêtre et atterri sur les pierres qu'elle surplombait, et même quelqu'un d'assez mince pour s'y faufiler n'eût pu atteindre les murs d'un bond. Dans le noir, sous la pluie. Impossible de s'évader par là, sauf pour y trouver la mort. En se détournant à demi de la fenêtre, une proie paniquée pouvait, en tâtonnant, atteindre le porte-armure. Une hache d'armes au manche incrusté d'or et de cuivre rutilant y reposait toujours.

On avait jeté le marteau de guerre assorti sur le lit froissé. Sa tête de fer munie d'une pointe, évoquant une patte d'animal, était maculée de sang séché rappelant la tache du tapis. Ingrey la mesura au moyen de sa paume, notant la correspondance avec les plaies qu'il venait de voir. On avait asséné ce coup de marteau à deux mains, avec toute la force que prêtait la terreur. Mais ce n'était que celle d'une femme, après tout. Le prince, à demi assommé – à demi fou ? – n'avait pas renoncé pour autant. Le deuxième coup avait été plus fort.

Ingrey traversa la pièce, qu'il balaya du regard avant de lever les yeux vers les poutres. Ulkra, qui se tordait les mains, recula pour le laisser passer. Une corde effilochée pendait juste au-dessus du lit. Ingrey monta sur le châssis, sortit son couteau de sa ceinture, s'étira vers le haut, trancha la corde qu'il fourra sous son pourpoint.

Puis il bondit à terre et se tourna vers Ulkra qui ne le quittait pas des yeux.

— Boleso doit être enterré à Gîtelevant. Faites nettoyer ses blessures et laver sa dépouille – un peu plus sérieusement cette fois – et enveloppez-le de sel pour le transport. Trouvez un chariot, un attelage – mieux vaut prévoir deux paires de chevaux, compte tenu de l'état des routes – ainsi qu'un cocher digne de ce nom. Que les gardes du prince leur servent d'escorte ; leur incompétence ne peut plus lui nuire à présent. Nettoyez cette pièce, réglez tous les détails, désignez un gardien puis suivez-les avec le reste de sa maison et des biens de valeur.

Ingrey balaya la pièce du regard. Rien d'autre ici…

— Brûlez le léopard. Dispersez ses cendres.

Ulkra acquiesça, gorge serrée.

— Quand souhaitez-vous partir, Messire ? Passerez-vous la nuit ici ?

Valait-il mieux qu'Ingrey et sa captive voyagent avec le cortège, au risque de se laisser ralentir, ou partent plutôt en éclaireurs ? Il voulait s'éloigner de cet endroit le plus vite possible – il lui faisait mal aux muscles du cou – mais les jours raccourcissaient avec l'arrivée de l'automne et la moitié de la journée était déjà écoulée.

— Je dois parler à la prisonnière avant de prendre une décision. Conduisez-moi jusqu'à elle.

Ce qui ne prit guère que le temps de descendre d'un étage pour rejoindre une réserve dépourvue de fenêtre, mais sèche à tout le moins. Le choix de cette prison, ni donjon ni encore moins chambre d'hôte, révélait une profonde incertitude quant au statut de son occupante. Ulkra frappa et appela :

— Madame ? Vous avez de la visite.

Puis il déverrouilla la porte et l'ouvrit en grand. Ingrey s'avança.

Deux yeux luisants se braquèrent sur lui depuis la pénombre, pareils à ceux d'un énorme chat terré dans une forêt bruissante de murmures. Il recula, portant la main à la poignée de son épée. Il avait à moitié sorti sa lame dans un crissement lorsque son coude heurta un montant de la porte, diffusant une douleur cuisante de l'épaule jusqu'au bout de ses doigts ; il recula plus encore afin de gagner assez d'espace pour se tourner, bondir et frapper.

La poigne d'un Ulkra stupéfait s'abattit sur son avant-bras. L'intendant braquait sur lui un regard ébahi.

Ingrey se figea, puis se libéra d'une secousse afin qu'Ulkra ne pût le sentir trembler. Il s'efforça aussitôt de réprimer la violente impulsion qui hurlait dans tous ses muscles, maudissant une fois de plus son héritage – il ne s'était pas ainsi laissé surprendre depuis… très longtemps. *Je te l'interdis, loup intérieur. Tu ne prendras pas l'ascendant.* Il glissa la lame dans son fourreau, la remit fermement en place, écarta lentement les doigts, puis posa la paume à plat contre sa cuisse.

Il scruta de nouveau la petite pièce, se forçant à retrouver ses esprits. Dans les ombres, la forme spectrale d'une jeune femme se

levait d’une paillasse posée à terre. Il semblait y avoir des draps en quantité suffisante, une courtepointe, un plateau et un broc, un pot de chambre couvert, tout le nécessaire. Cette prison servait à la garder captive, mais non pas, voyait-il, à la punir.

Ingrey humecta ses lèvres sèches.

— Je ne vous vois pas dans cette tanière.

Et ce que je vois, je le renie.

— Avancez à la lumière.

Menton soulevé, sombre crinière rejetée en arrière ; elle approcha. Elle portait une robe de lin de belle qualité, teinte en jaune pâle, brodée de fleurs le long de l’encolure ; sans être une robe de cour, c’était sans doute aucun la tenue d’une jeune fille de haut rang. Une série d’éclaboussures brun foncé y traçait une diagonale. À la lumière, sa cascade de cheveux noirs se teintait de reflets roux. Elle regarda Ingrey sans avoir à lever vers lui ses yeux brillants. Il était trapu et d’une taille moyenne pour un homme ; la jeune fille était grande pour une personne de son sexe, car elle pouvait le regarder en face.

Ses iris noisette, presque ambrés sous cette lumière, encerclaient des pupilles noires. Ils ne brillaient pas d’un éclat vert. Ils ne…

Après lui avoir lancé un coup d’œil circonspect, Ulkra fit les présentations de manière aussi formelle que s’il jouait les intendants pour Boleso lors d’un banquet.

— Dame Ijada, voici sire Ingrey des Rocheloup, au service de sire Hetwar, maître des sceaux. Il vient vous prendre en charge. Sire Ingrey, dame Ijada dy Castos, Rivemartre par le sang de sa mère.

Ingrey cligna des yeux. Hetwar l’avait seulement nommée « dame Ijada, une héritière mineure de l’écheveau des Rivemartre, les cinq dieux nous viennent en aide. »

— Un patronyme ibrane, me semble-t-il.

— Chalionais, rectifia-t-elle d’une voix glaciale. Mon père était un seigneur-dédicat de l’ordre du Fils, capitaine d’un fort du Temple à la frontière de la Sylve, quand j’étais enfant. Il a épousé une dame sylvaine des Rivemartre.

— Et sont-ils… décédés ? hasarda Ingrey.

Elle inclina la tête avec une froide ironie.

— Dans le cas contraire, on m'aurait mieux protégée.

Elle ne semblait ni en proie au désespoir, ni sujette aux crises de larmes (ou n'avait, en tout cas, pas pleuré récemment). Pas plus qu'elle ne paraissait hystérique. Après quatre jours passés à méditer dans ce cachot, elle gardait son calme, malgré toutefois une certaine tension dans la voix, léger vibrato de colère ou de peur. Ingrey balaya du regard le couloir vide, puis lança un coup d'œil à Ulkra.

— Conduisez-nous quelque part où nous pourrons nous asseoir pour parler. Un endroit isolé. À la lumière.

— Hum… Hum…

Après un instant de réflexion, Ulkra leur fit signe de le suivre. Il n'hésita pas, remarqua Ingrey, à tourner le dos à la jeune fille. La prisonnière ne se débattait pas, ne mordait ni ne griffait ses geôliers. Elle le suivait d'un pas tranquille. Parvenu au bout du passage suivant, Ulkra désigna un siège placé devant une fenêtre qui donnait sur l'arrière du donjon.

— Est-ce que ça vous conviendra, Messire ?

— Oui.

Ingrey hésita comme dame Ijada écartait gracieusement ses jupes pour s'asseoir sur les planches lustrées. Devait-il garder l'intendant à ses côtés, à titre de témoin, ou bien le renvoyer, afin d'encourager la jeune fille à la franchise ? Risquait-elle un nouvel accès de violence ? L'image troublante d'Ulkra tapi dans le couloir voisin, en train d'attendre que cessent les cris, s'imposa à Ingrey malgré lui.

— Vous pouvez retourner vaquer à vos tâches, intendant. Revenez dans une demi-heure.

Ulkra regarda la jeune fille avec une moue hésitante, avant de s'incliner puis de se retirer. Les hommes de Boleso, se rappela Ingrey, avaient perdu l'habitude de s'interroger sur le bien-fondé des ordres de leurs supérieurs. Ou peut-être se débarrassait-on de ceux qui osaient le faire, si bien que les serviteurs actuels n'étaient que les résidus. *Les rebuts*.

Ingrey s'assit près de la jeune fille, non sans malaise, car l'étroitesse du siège les contraignait à une proximité gênante. Il s'était trompé, constata-t-il, en la supposant jolie. Elle était lumineuse. À moins que Boleso n'eût perdu la vue en même temps

que l'esprit, elle avait dû l'envoûter dès l'instant où il avait posé les yeux sur elle. Large front, nez droit, menton sculpté… Une tache livide lui marquait la joue et d'autres dessinaient autour de son cou gracieux un schéma d'ecchymoses couleur prune. Ingrey leva les mains pour les y poser légèrement ; elle tressaillit mais supporta ensuite ce contact inquisiteur. Boleso avait, semblait-il, les mains un peu plus larges que les siennes. La peau de la jeune fille était tiède sous ses doigts, fascinante, envoûtante. Une brume dorée sembla voiler la vision d'Ingrey. Il resserra son étreinte autour de son cou – puis retira les mains d'un geste brusque, avec un hoquet seulement masqué par celui de la jeune fille, et les serra sur ses genoux. *Qu'était-ce là… ?*

Afin de cacher sa confusion, il déclara :

— Je suis un officier du maître royal des sceaux. J'ai pour mission de lui rapporter tout ce que je vois et entends. Vous devez me raconter la vérité sur ce qui s'est produit. Commencez par le début.

Elle se renfonça dans son siège, avec une expression surprise qui transformait son regard pénétrant. Il perçut son odeur, qui n'était ni celle du parfum ni celle du sang, mais celle d'une femme adulte, et se demanda pour la première fois, conscient de ce regard braqué sur lui, comment elle le voyait – et le sentait. Puanteur de la chevauchée, du fer froid, du cuir taché de sueur, menton mal rasé, allure fatiguée. Chargé du poids d'une épée, d'un couteau et de tâches dangereuses. Pourquoi ne reculait-elle pas tout à fait ?

— Quel début ? demanda-t-elle.

Il la dévisagea brièvement, hébété.

— Votre arrivée ici, à la Hure, sans doute.

Y en avait-il un autre ? Il prit note de revenir à cette question.

Elle avala sa salive, se ressaisit et commença :

— La princesse s'était hâtée au chevet de son père, accompagnée seulement d'une petite suite, mais elle s'est trouvée mal en cours de route. Rien d'inhabituel, mais son indisposition mensuelle s'accompagne d'atroces migraines qui la font beaucoup souffrir si elle ne se repose pas. Nous avons fait escale ici car l'endroit était assez proche et la princesse Fara souhaitait, par

ailleurs, voir son frère. Je crois qu'elle se le rappelait à une époque où il était plus jeune et moins… difficile.

Quel tact dans la formulation. Ingrey hésitait à y voir de la diplomatie ou un humour pince-sans-rire. *De la prudence*, conclut-il en étudiant son expression circonspecte et fermée. Elle semblait plus intelligente que portée sur l'humour à froid.

— À défaut de nous accueillir selon les habitudes de la princesse, au moins cet endroit l'a-t-il fait en fonction de ses ressources.

— Aviez-vous déjà rencontré le prince Boleso ?

— Non. Je ne servais la princesse Fara que depuis quelques mois. C'est mon beau-père qui m'avait placée là. Il m'avait dit… (Elle s'interrompit, puis reprit :) Tout semblait habituel au début. Pour le pavillon de chasse d'un seigneur, je veux dire. Les jours étaient tranquilles, car le prince invitait les soldats de sa garde à sortir chasser. Boleso et ses hommes faisaient grand tapage en soirée, et buvaient en abondance, mais la princesse ne se joignait pas à eux car elle gardait la chambre. À deux reprises, j'ai transmis ses plaintes concernant le bruit, mais personne ne m'a écoutée. Ils avaient lâché les chiens sur un sanglier capturé vivant, dans la cour sur laquelle donnait la chambre de la princesse, et ils pariaient sur l'issue du combat. Le chasseur de Boleso s'inquiétait grandement pour sa meute. Je regrettais l'absence du comte Fleuvéquin – il aurait su les calmer d'un mot. Il a la langue acerbe, lorsqu'il le souhaite. Nous avons passé trois jours ici avant que la princesse puisse reprendre la route.

— Le prince Boleso vous a-t-il courtisée ?

Elle pinça les lèvres.

— Pas que j'aie remarqué. Il importunait pareillement toutes les dames de sa sœur. J'ignorais tout de son… intérêt, réel ou supposé, jusqu'au matin où nous devions partir. (Elle avala de nouveau sa salive.) Ma maîtresse, la princesse Fara, m'a dit alors que je devais rester. Que ce n'était peut-être pas mon premier choix, mais que je n'en pâtirais pas sur le long terme. On me trouverait ensuite un autre mari. Je l'ai suppliée de ne pas me laisser ici. Elle refusait de croiser mon regard. Elle m'a dit que ce marché-là n'était pas pire qu'un autre, qu'il valait mieux que la plupart, et que je devais songer à mon

avenir. Que c'était simplement la version féminine de la loyauté due par un homme à son prince. Je lui ai répondu que je ne pensais pas que la plupart des hommes acceptent de… Enfin, je crains de lui avoir fait une réponse quelque peu vulgaire. Après quoi elle a refusé de me parler. Ils ont repris la route sans moi. Je n'ai pas voulu aller la supplier au moment du départ, de peur que les hommes du prince ne me raillent. (Elle croisait les bras comme pour rassembler des vestiges de dignité.) Je me suis dit… qu'elle avait peut-être raison. Que ce sort-là ne serait pas pire qu'un autre. Boleso n'était pas hideux, ni difforme, ni vieux. Ni malade.

Ingrey ne put s'empêcher de vérifier si cette liste s'appliquait à lui. Au moins ne pensait-il correspondre à aucune de ces catégories. Bien qu'il en existât d'autres. Le terme « souillé » lui vint à l'esprit.

— Je n'ai pris conscience de sa folie qu'après leur départ, et il était alors trop tard.

— Que s'est-il produit ensuite ?

— À la tombée de la nuit, on m'a conduite dans sa chambre et on m'y a jetée. Il m'attendait. Il portait une robe, mais son corps, dessous, était nu et recouvert de signes tracés à l'aide de guède, de garance et de safran. De ces symboles qu'on voit parfois gravés dans les vieilles fondations de bois, ou dans la forêt, à l'emplacement d'anciens autels. Il avait drogué son léopard, attaché dans un coin. Il m'a dit… Il s'est avéré… Il semble qu'il ne soit pas tombé amoureux de moi, en réalité. Il ne me désirait même pas. Il avait besoin d'une vierge pour accomplir un rite qu'il avait… découvert, inventé, je l'ignore au juste, il tenait alors des propos assez confus – et j'étais la seule disponible, les deux autres dames de sa sœur étant l'une épouse et l'autre veuve. J'ai tenté de l'en dissuader, affirmant que c'était une hérésie, un péché atroce et contraire aux lois de son père, je lui ai dit que j'allais m'enfuir et tout révéler. Il a répondu qu'il me chasserait avec ses chiens. Qu'ils me déchireraient comme ils l'avaient fait au sanglier. J'ai déclaré que j'irais trouver le divin du Temple au village. Il a répondu que l'homme n'était qu'un acolyte, doublé d'un lâche. Et qu'il tuerait quiconque m'hébergerait. Même l'acolyte. Il ne craignait pas le Temple, qui était

pour ainsi dire la propriété des Boiscerf, et il pouvait acheter les divins pour une somme dérisoire.

» Le rite devait consister à capturer l'esprit du léopard, comme les anciens guerriers des clans étaient censés le faire. Je lui ai répliqué que c'était impossible à notre époque. Il m'a répondu qu'il l'avait déjà fait, à plusieurs reprises – qu'il comptait capturer l'esprit de tous les animaux sacrés des clans suprêmes. Il pensait que ce rite lui accorderait une sorte de pouvoir sur la Sylve.

Surpris, Ingrey répondit :

— Les guerriers de l'Ancienne Sylve n'absorbaient qu'un seul esprit animal, un seul dans toute une vie. Et même alors, ils risquaient la folie. Ou le rejet. Ou pire.

Comme je le sais à mes éternels dépens.

La voix veloutée de la jeune fille, de plus en plus essoufflée, accélérait à mesure qu'elle parlait.

— Il a soulevé le léopard par la corde qui l'avait étranglé. Il m'a frappée et jetée sur le lit. Je me suis débattue. Il marmonnait à mi-voix, j'ignore s'il divaguait ou s'il jetait un sort, voire les deux. Je n'en sais rien. Je l'ai cru quand il affirmait l'avoir déjà fait : son esprit même était une ménagerie hurlante. Quand l'agonie du léopard l'a distrait, je me suis arrachée à son emprise. J'ai voulu m'enfuir, mais je ne pouvais aller nulle part. La porte était verrouillée. Il avait caché la clé dans sa robe.

— Avez-vous appelé à l'aide ?

— Sans doute. Je ne m'en souviens pas. Je suppose que oui, car j'avais la gorge à vif, après cette scène. Je ne pouvais pas tenter de m'échapper par la fenêtre. Elle donnait sur une forêt qui semblait s'étendre à l'infini, dans le noir. J'ai appelé l'esprit de mon père, et son dieu, pour qu'ils surgissent de la nuit et viennent à mon secours.

Ingrey s'étonna que dame Ijada, en cette situation extrême, n'eût pas appelé la protectrice qui lui revenait, la Fille Printemps, à Laquelle la virginité était consacrée. Il semblait très étrange, de la part d'une femme, d'appeler Son Frère Automne. *Bien que cette saison soit la Sienne.* Le Seigneur Automne était le dieu des jeunes hommes, de la moisson, de la chasse, de la camaraderie – et de la guerre. Ainsi que des armes de guerre ?

— Vous vous êtes retournée, poursuivit Ingrey, et vous avez trouvé le manche du marteau à portée de main.

Les yeux noisette s’ouvrirent en grand.

— Comment le savez-vous ?

— J’ai vu la chambre.

— Ah. (Elle s’humecta les lèvres.) Je l’ai frappé. Il a plongé vers moi, ou… ou perdu l’équilibre. J’ai recommencé. Il s’est arrêté. Puis il s’est effondré, sans se relever. Il n’était pas encore mort – un spasme a agité son corps, tandis que je fouillais sa robe en quête de la clé, et j’ai failli m’évanouir. En tout cas, je suis tombée à terre sur mes mains et mes genoux, et la pièce est devenue noire. Je… il… Puis j’ai fini par retirer la barre de la porte et j’ai appelé ses hommes.

— Qui ont réagi… comment ? Étaient-ils furieux ?

— Plus effrayés qu’en colère, je crois. Ils se sont disputés pendant une éternité, en s’accusant les uns les autres, en m’accusant, moi, ou tout ce qui leur passait par la tête. Même Boleso. Il leur a fallu une éternité avant de se décider à m’enfermer et à envoyer un courrier.

— Qu’avez-vous fait ?

— Je suis restée assise par terre, la majeure partie du temps. Je me sentais très mal. Ils me posaient des questions absurdes. *L’avais-je tué ?* Croyaient-ils qu’il s’était asséné ces coups-là tout seul ? J’ai apprécié ma cellule, quand on m’y a enfin enfermée. Je ne crois pas qu’Ulkra ait jamais remarqué que je pouvais en bloquer la porte de l’intérieur.

Ingrey s’interrogeait. De sa voix la plus neutre, il demanda :

— Le prince Boleso est-il allé au bout de ce viol ?

Elle leva le visage, les yeux pétillants.

— Non.

Cette voix exprimait des accents de vérité, ainsi qu’une sorte de triomphe fragile. Dans cette situation des plus désespérées, abandonnée de tous les gens censés la protéger, elle avait découvert qu’elle n’était pas contrainte de s’abandonner elle-même. Une leçon puissante. *Dangereuse.*

Sur un ton tout aussi plat, il demanda :

— Est-il allé au bout du rituel ?

Cette fois, elle hésita.

— Je n'en sais rien. J'ignore au juste… quelle était son intention.

Elle baissa les yeux vers ses genoux et joignit les mains.

— Que va-t-il se passer ensuite ? Le cavalier Ulkra m'a dit que vous alliez me prendre en charge. Pour aller où ?

— À Gîtelevant.

— Parfait, dit-elle avec une surprenante ardeur. Le Temple m'aidera sûrement.

— Vous ne craignez pas votre procès ?

— Quel procès ? Je me suis défendue ! C'est par trahison qu'on m'a impliquée dans cette abomination !

— Il se peut, reprit-il d'une voix toujours très neutre, que certaines gens, des puissants, ne l'entendent pas de cette oreille. Réfléchissez. Vous ne pouvez prouver la tentative de viol, pour commencer. Une demi-douzaine d'hommes témoigneront que vous sembliez rejoindre Boleso de votre plein gré.

— De mon plein gré, oui, plutôt que de m'enfuir dans les bois pour m'y faire dévorer par des bêtes sauvages. Plutôt que de causer la mort brutale de toute personne essayant de m'aider. (Elle le dévisagea, soudain incrédule.) Vous ne me croyez pas ?

— Oh, si. (*Oh, si.*) Mais je ne suis pas votre juge.

Elle fronça les sourcils, dévoilant légèrement ses dents blanches qui mordaient une lèvre inférieure devenue très pâle. Quelques instants plus tard, elle se redressa.

— Dans tous les cas, si le viol n'a pas eu de témoins, ce rituel illicite en a eu. Tous ont vu le léopard. Et les motifs secrets sur le corps du prince. Il ne s'agissait pas de suppositions, mais de preuves concrètes que n'importe quel homme pouvait toucher.

Plus maintenant. Elle était innocente de nature, à défaut d'être reconnue comme telle par la loi. *Dame Ijada, vous n'avez aucune idée de ce que vous affrontez.*

Bruit de pas sur le plancher ; levant les yeux, Ingrey vit approcher Ulkra, qui semblait tout à la fois se redresser et se voûter.

— Désirez-vous quoi que ce soit, Messire ? s'enquit-il, nerveux.

Être n'importe où plutôt qu'ici, à faire tout plutôt que ceci.

Il avait passé plus de deux jours en selle. Il se sentit soudain trop fourbu pour chevaucher un kilomètre de plus aujourd'hui. Boleso n'était pas pressé de galoper vers ses funérailles, ni son jugement divin. Et Ingrey ne désirait aucunement précipiter cette jeune femme naïve et maudite vers son jugement terrestre. Elle se trompait quant à l'objet de ses craintes. Les cinq dieux lui vinssent en aide, elle ne semblait rien redouter.

— Me donneriez-vous votre parole, lui demanda-t-il, de ne pas tenter d'évasion si j'ordonne qu'on allège votre garde ?

— Bien sûr, répondit-elle, comme étonnée qu'il lui posât seulement la question.

Il fit signe à l'intendant.

— Installez-la dans une chambre digne de ce nom. Rendez-lui ses affaires. Trouvez-lui une servante correcte, s'il y en a une seule ici, afin qu'elle s'occupe d'elle et l'aide à empaqueter ses affaires. Nous partirons pour Gîtelevant avec le corps de Boleso aux premières lueurs de l'aube.

— Oui, Messire, répondit Ulkra, baissant la tête en signe d'assentiment mêlé de soulagement.

Une nouvelle question traversa la tête d'Ingrey :

— Est-ce qu'un seul des hommes de la maison a pris la fuite depuis la mort de Boleso ?

— Non, Messire. Pourquoi donc ?

D'un geste vague, Ingrey fit comprendre qu'il n'avait aucune idée particulière qu'il souhaitât partager. Ulkra n'insista pas.

Ingrey se redressa dans un grincement de bottes. Ses muscles lui semblaient protester à plus grand bruit que le cuir humide. Dame Ijada le remercia d'une révérence, puis se détourna pour suivre l'intendant. Au moment d'emprunter l'escalier, elle lui lança par-dessus son épaule un coup d'œil grave et confiant.

Le devoir d'Ingrey consistait à la conduire à Gîtelevant. Rien de plus. Entre les mains de… personne qui compatît à sa cause. Il serrait et desserrait les doigts sur la poignée de son épée.

Rien de plus.

Chapitre 2

Le cortège, ou ce qui en tenait lieu, franchit pesamment la porte du château dans la brume de l'aube. Ingrey posta six gardes à cheval à l'avant et six à l'arrière de ce qu'on pouvait charitablement décrire comme un chariot de ferme. Il transportait une boîte oblongue, alourdie par le corps de Boleso et le gros sel (conçu pour conserver le gibier) qui constituait son dernier lit. Dans un triste effort de solennité, Ulkra avait trouvé une peau de cerf dont couvrir le cercueil, ainsi que des étoffes sombres dont envelopper les colonnes aux quatre coins du chariot, en lieu et place de draperies peu susceptibles de survivre aux routes locales. La brume tenace noya les tentatives entreprises par les gardes pour fourbir leurs armes. L'œil d'Ingrey se concentrait davantage sur la sécurité des cordes qui maintenaient le cercueil en place.

Le cocher désigné par Ulkra était un cavalier local, propriétaire du chariot comme de l'équipage, qui garda ses robustes chevaux bien en main pendant les premiers tournants et cahots de la route étroite. À ses côtés, son épouse revêche agrippait d'une main experte le frein de bois, qui grinçait contre la roue lorsque le chariot descendait. C'était une dame plus âgée que lui, d'apparence guindée, qui eût fait une meilleure chaperonne pour la prisonnière que la jeune souillon craintive proposée d'abord par Ulkra, d'autant que son mari la surveillerait à son tour. Ingrey se fiait à ses propres hommes, mais il se rappelait cette barre intérieure sur la porte de la prisonnière ; malgré les suppositions de dame Ijada, il ne devait pas s'agir d'un simple oubli de la part d'Ulkra.

Les murs blanchis à la chaux et les toits coniques des tours du château, coiffés d'ardoise verte, disparurent tel un songe parmi les arbres gris fumée, puis la route se fit brièvement plus large et plus droite. Ingrey salua en silence les deux hommes de son escorte qui formaient l'arrière-garde, reçut une réponse également muette et

pressa son cheval vers l’avant pour lui faire contourner le chariot. En tête de cortège, ses quatre autres cavaliers encadraient dame Ijada.

La prisonnière montait son propre cheval. Ingrey ignorait si cette belle alezane charnue à la robe luisante et à la démarche souple provenait des écuries du comte Fleuvéquin ou de celles de la famille de dame Ijada. La jument encore jeune s’ébrouait, décrivait des écarts, agitant nerveusement les oreilles. Si dame Ijada abattait les talons contre ses flancs pour tenter de s’enfuir à travers la campagne, elle serait difficile à rattraper. Elle ne semblait pas tentée d’agir ainsi dans l’immédiat, et menait la jument d’une main légère, maniant les rênes de temps à autre pour l’empêcher de dépasser les autres chevaux. Ce matin-là, Ijada portait une tenue de monte qui eût convenu à une dame noble en route pour une partie de chasse, avec une veste teinte couleur de terre brûlée, rehaussée de fil d’or, et ses bottes lustrées dépassaient à peine de l’ourlet de ses jupes fendues. Ses cheveux sombres étaient sévèrement noués et rassemblés dans un filet sur sa nuque. Autour de son cou, un foulard crème masquait tout juste les marques violettes des doigts de Boleso.

Ingrey, qui ne souhaitait pas faire la conversation à sa captive, la gratifia poliment d’un simple hochement de tête avant de rejoindre l’avant de la colonne. Il chevaucha un temps en silence. La chute des gouttes d’eau depuis les hautes branches, le doux gargouillis des ruisselets coulant sous la route dans des caniveaux de rondins évidés lui semblaient bruyants malgré le craquement des harnais, le grincement des roues du chariot, les pas lourds des chevaux derrière lui. Ils abordèrent un dernier virage en pente, puis la route s’aplanit et ils émergèrent du dôme boisé dans un surprenant puits de lumière.

Le soleil avait percé à travers un intervalle séparant les crêtes, à l’est, transformant l’air humide en brume dorée, colorant d’un vert vif les pentes lointaines. Seul un filet de fumée, sans doute échappé des habitations des charbonniers, trahissait une présence humaine dans l’épais tapis boisé qui se déployait derrière le hameau et ses champs. Ce spectacle n’améliora en rien l’humeur d’Ingrey. Il baissa plutôt les yeux vers la route boueuse puis éloigna son cheval du

groupe pour s'assurer que la queue du cortège franchît la zone boisée sans incident. Lorsqu'il se retourna, il se retrouva côte à côte avec dame Ijada.

Elle regardait tout autour d'elle avec un plaisir réprimé dans les yeux, qui gagnaient une nuance ambrée sous cette lumière toute nouvelle.

— Comme les collines resplendissent ! J'adore ces forêts qui séparent les hauteurs glaciales des champs labourés.

— C'est une région difficile et dangereuse, répondit Ingrey, mais les routes s'amélioreront quand nous aurons quitté ces terres désolées.

Elle inclina la tête en lui voyant cet air revêche.

— Cet endroit vous déplaît ? La terre qui constitue ma dot est tout aussi désolée, à l'ouest d'ici, vers la frontière, là où les montagnes s'adoucissent. (Elle hésita.) Mon beau-père partage votre opinion sur ces étendues silencieuses – mais c'est un homme des villes, un maître d'œuvre du Temple à Pontmartre, qui préfère les arbres sous forme de poutres, de portes et de tréteaux. Il dit qu'il vaudrait mieux que mon visage me serve de dot plutôt que ces bois hantés.

Elle grimaça soudain, tandis que la lumière désertait son regard.

— Il était tellement ravi pour moi le jour où l'une de mes tantes Rivemartre m'a trouvé cette place dans la haute maison des Fleuvéquin.

— Imaginait-il que vous alliez piéger un mari, sous les yeux de la princesse ?

— Quelque chose de ce genre. Ce devait être ma grande chance. (Elle haussa les épaules.) J'ai appris depuis que les grands seigneurs le deviennent en se souciant davantage des dots que les autres hommes. J'aurais dû m'attendre… (Sa bouche adopta un pli plus sévère.) J'aurais pu m'attendre à un séducteur arrogant, fier de son rang. Ce qui m'a surprise, c'étaient la sorcellerie hérétique et la folie furieuse.

Ingrey se demanda pour la première fois si le mari dont Ijada avait envoûté le regard pouvait être le comte Fleuvéquin. Quatre ans après son mariage avec la fille du roi sacré, aucun enfant n'était né ; fallait-il y voir plus que de la simple malchance ? C'eût été une

raison suffisante pour que la princesse se débarrassât de sa servante à la première occasion – et, si elle jalousait assez sa jolie rivale, pour la précipiter vers un sort sans doute désagréable… ? La princesse avait-elle ou non eu vent des dangereux projets de son frère ? *En dehors du viol, tu veux dire ?*

« Quel début ? » avait demandé Ijada la veille. Comme s'il y en avait une douzaine parmi lesquels choisir.

— Que pensiez-vous du comte Fleuvéquin ? s'enquit Ingrey d'une voix neutre.

Le comte possédait des terres et appartenait à un clan très ancien, mais son pouvoir le plus notable était pour l'heure sa voix d'ordinant, l'une des treize nécessaires pour élire un nouveau roi sacré. Toutefois, ces questions politiques semblaient passer au-dessus de la tête de cette jeune femme, aussi solidement fixée à ses épaules fût-elle.

Elle affichait à présent une moue songeuse. Mais sans désarroi aucun, nota Ingrey, pas plus qu'elle ne semblait rougir de honte.

— Je ne sais pas trop. C'est un… homme étrange. J'ai failli dire « jeune homme », mais il ne semble pas si jeune en réalité. Sans doute à cause du gris apparu trop tôt dans ses cheveux. Il est très vif d'esprit, au point de mettre parfois mal à l'aise. Et il a l'humeur changeante. Parfois, il reste silencieux des jours entiers, comme perdu dans ses pensées, et même la princesse n'ose lui parler. J'ai cru au début que c'était à cause de ses légères difformités, vous savez, sa colonne vertébrale et son visage à la forme étrange, mais en réalité, il ne semble guère se soucier de son corps. Il n'en paraît nullement gêné.

Elle lança à Ingrey un regard empli d'une méfiance tardive.

— Le connaissez-vous bien ?

— Pas depuis que nous sommes adultes, répondit-il. Je suis son proche parent par le biais de sa défunte mère. Je l'ai rencontré plusieurs fois quand nous étions enfants.

Ingrey se rappelait le jeune sire Wencel des Fleuvéquin comme un enfant trop petit, maladroit, apparemment lent d'esprit, à la bouche plutôt humide. Peut-être la timidité nouait-elle alors la langue de Wencel ; mais le jeune Ingrey n'éprouvait aucune sympathie pour ce

cousin qui n’arrivait jamais à le suivre, et il n’avait jamais fait d’efforts pour partager ses jeux avec lui. Par chance, considérait-il avec le recul, il n’avait pas davantage consacré d’énergie à le tourmenter.

— Son père et le mien sont morts à quelques mois d’écart.

Mais le comte Fleuvéquin était décédé calmement et dignement d’une simple attaque. Pas dans la fleur de l’âge, l’écume aux lèvres, avec des hurlements fiévreux résonnant dans les couloirs du château, jaillis comme d’un puits de souffrance au cœur de la terre… Ingrey ravala ce souvenir.

Elle reporta les yeux sur lui.

— Parlez-moi de votre père.

— C’était le gardien de Boisbouleau, sous l’autorité du comte Kasgut des Rocheloup.

Et moi, je ne le suis pas. L’esprit trop vif de la jeune fille le remarquerait-il, ou supposerait-elle simplement qu’il n’était pas un fils aîné ?

— Boisbouleau domine la vallée du Coursbouleau, où il se jette dans la Trappe.

Ce qui ne répondait pas tout à fait à la question. Comment avaient-ils dérivé vers ce pénible sujet ? Le ton de dame Ijada traduisait la même neutralité que la question initiale d’Ingrey sur Fleuvéquin.

— C’est ce que m’a dit le cavalier Ulkra.

Elle inspira profondément, regardant droit devant elle entre les oreilles de sa jument.

— Il m’a dit aussi que la rumeur attribuait la mort de votre père à la morsure d’un loup enragé, dont il avait tenté de voler l’esprit, et qu’il vous avait fait posséder vous aussi par un loup, mais que l’animal s’était révélé estropié et vous avait seulement rendu malade. Et que l’on désespérait de sauver votre vie ou votre esprit, si bien que votre oncle avait succédé à votre place à Boisbouleau, mais que votre famille vous avait ensuite envoyé en pèlerinage, au cours duquel vous aviez guéri. Je me demandais si tout ceci était exact, et pourquoi votre père avait commis un acte aussi irresponsable.

Ce ne fut qu'après avoir craché cette longue chaîne de ragots qu'elle tourna le visage vers lui, le regard inquiet et inquisiteur.

Le cheval d'Ingrey s'ébroua avec un brusque mouvement de tête lorsqu'il tira sur les rênes. Il desserra le poing, puis les dents l'instant d'après. Il parvint enfin à rugir :

— Ulkra est trop bavard. C'est un défaut.

— Il vous craint.

— Pas assez, semble-t-il.

Il éloigna son cheval en tirant sur les rênes d'un coup sec et feignit d'aller inspecter le cortège, de l'autre côté de la tête de la colonne. Seul. Elle le regarda s'éloigner, ouvrit la bouche comme pour parler, mais il l'ignora.

En aidant le cortège à remonter la route boueuse, il se changea assez les idées pour retrouver son calme, ou du moins laisser d'autres irritations remplacer sa rage. Gravissant une côte abrupte, sur laquelle dérapaient les sabots de l'attelage essoufflé, le chariot se mit à glisser de biais vers le bord d'un précipice ; la femme du cocher poussa de stridents cris d'alarme. Ingrey se jeta à bas de son cheval et conduisit les plus vifs de ses gardes à faire pression contre l'arrière et les flancs du chariot, afin de l'éloigner de la pente vertigineuse pour le ramener vers la fange.

Ce qui lui valut de se froisser l'épaule, de maculer de boue sa tenue de monte, et il fut presque tenté de laisser tomber son fardeau dans le ravin. Il l'imagina se briser dans la chute, libérant le cercueil qui rebondirait sur les rochers avant de se fendre, envoyant le corps nu de Boleso plonger vers un sort mérité au milieu d'une douche de sel. Mais le chariot devrait alors entraîner dans sa chute les fidèles chevaux qui luttaient pour le tirer, et ne méritaient pas le sort du prince. Sans compter qu'Ingrey, qui se tenait entre précipice et chariot, se fût retrouvé emporté, écrasé sous l'impact initial. Après quoi il leur faudrait contenir sa dépouille dans sa belle tenue de monte en cuir. Cette atroce idée l'amusa assez pour qu'il remontât en selle de meilleure humeur, encore qu'à bout de souffle.

Ils s'arrêtèrent à midi dans une vaste clairière à l'écart de la route, où un cours d'eau prenait source. Les hommes d'Ingrey déballèrent le pain et la viande froide fournis par le cuisinier du château, mais

lui, calculant les distances et les heures restantes avant la nuit, s’inquiétait davantage pour les chevaux. L’attelage était en nage, encroûté de boue, si bien qu’il chargea les serviteurs revêches de Boleso d’aider le cocher à les dételer et à les bouchonner avant de les nourrir. Le plus pénible de la pente était désormais derrière eux ; après un repos suffisant, il estimait que les bêtes tiendraient jusqu’à la tombée de la nuit, et il espérait d’ici là avoir atteint la ville de Lacroseau, réquisitionné un véhicule plus adapté et renvoyé ce chariot rustique.

Un véhicule plus princier, corrigea-t-il. Un ancien chariot à fumier lui semblait très approprié. Plus près de Gîtelevant, il enverrait un éclaireur demander un cortège et pourrait donc abandonner le corps de Boleso à des cérémonies plus nobles, plus tape-à-l’œil, préparées par des gens qui se souciaient du prince. Ou du moins de son rang et des apparences qu’ils devaient préserver aux yeux des uns et des autres. Peut-être enverrait-il cet éclaireur le soir même.

Il se lava les mains à la source et accepta la grosse tranche de venaison enveloppée dans du pain que lui tendait son lieutenant, Gesca. Tout en mâchonnant, il chercha autour de lui la captive et sa suivante. L’épouse du cocher s’occupait des paniers de nourriture près du chariot dételé. Dame Ijada se promenait dans la clairière – vêtue ainsi, elle pouvait très bien se faufiler dans les bois et disparaître parmi les grands troncs en quelques secondes à peine. Au lieu de quoi elle retira une pierre d’un entassement effrité au-dessous de la source et se dirigea prudemment vers l’endroit où Ingrey se reposait sur un tronc d’arbre abattu.

— Regardez, dit-elle en lui tendant le bloc gris et scintillant.

Ingrey l’examina. Sur l’un des côtés de la pierre, un motif en spirale avait été gravé dans la surface usée.

— Il est identique à l’un des symboles que Boleso s’était dessiné sur le corps. À l’aide de garance, autour de son nombril. L’avez-vous vu ?

— Non, avoua Ingrey. On avait déjà lavé son corps.

— Ah, répondit-elle, prise au dépourvu. Eh bien, c’était le même.

— Je ne remets pas votre parole en doute.

Même si d'autres le feront certainement. L'avait-elle déjà compris ?

Elle balaya la clairière du regard.

— Croyez-vous que cet endroit ait été autrefois un autel ?

— C'est fort possible.

Il l'imita, étudiant les souches et la taille des arbres. Quels qu'aient été les motifs, saints ou impies, des propriétaires d'origine, les derniers coups de hache avaient dû être administrés par d'humbles bûcherons itinérants.

— La source semble le suggérer. Si c'est le cas, cet endroit a été dégagé, abandonné, puis dégagé de nouveau à plusieurs reprises.

En suivant, peut-être, le flux et reflux de la guerre que les Quintariens darthacains avaient menée aux hérésies forestières quatre siècles plus tôt, lorsque Audar le Grand avait conquis la Sylve, et qui avait tant perturbé le territoire des clans.

— Je me demande à quoi ressemblaient vraiment les anciennes cérémonies, déclara-t-elle, songeuse. Les divins méprisent les sacrifices animaux, mais en réalité… Quand j'étais enfant, dans le fort de mon père, j'ai accompagné plusieurs fois une… une amie aux rites d'automne du peuple des marais. Les gens des marécages n'appartiennent pas à la même race et ne parlent pas la même langue que les Anciens Sylvains, mais je m'imaginais presque revenue à cette époque. Ces rites ressemblaient à une grande fête avec un festin en plein air. Je veux dire qu'avant de tuer les créatures, on les consacrait au moyen de chants et de rituels, mais quelle différence y a-t-il entre prier par-dessus notre viande avant ou après sa cuisson ? (Elle ajouta d'un air sincère :) Ou du moins, c'est ce que disait mon amie. Le divin du fort ne partageait pas cet avis, mais d'un autre côté, ces deux-là tombaient rarement d'accord. Je crois qu'elle adorait le taquiner.

Ce n'était pas au menu que s'opposaient les divins Quintariens, car les clans de l'Ancienne Sylve ne se contentaient pas de consommer la viande des bêtes sacrées. Les sorciers tribaux avaient souillé l'âme de leurs seigneurs de guerre au moyen d'esprits animaux, ce qui les rendait plus féroces – mais aussi impossibles à offrir aux dieux à la fin de leur vie. Ingrey doutait

toutefois qu'on eût laissé cette jeune femme assister à un festival où l'on absorbait davantage que de la viande.

— On raconte que les hommes des marais se peignaient le corps de sang.

— Oui, répondit-elle d'un air songeur, c'est exact. Ou du moins, les participants couraient dans tous les sens en s'éclaboussant avec de grands éclats de rire. Tout ça était très salissant et assez idiot, assez odorant aussi, mais il n'y avait là rien de mal. Bien sûr, cette tribu ne sacrifiait pas de *gens*.

Elle balaya la clairière du regard comme pour imaginer le spectacle fantomatique d'atroces massacres de ce genre.

— Certes, répondit Ingrey d'un ton ironique. C'était là le point de friction entre les Quintariens darthacains et les Anciens Sylvains. (Bien que les deux partis aient adoré les cinq mêmes dieux.) Si bien qu'on raconte que cet Audar qu'on disait Grand n'a pas prié du tout lorsqu'il a immolé quatre mille prisonniers de guerre sylvains sur le Champ du Massacre. Ce qui en faisait sans doute un acte très quintarien, plutôt qu'une hérésie. Un autre genre de crime, peut-être, mais pas un sacrifice humain. L'un de ces points de débat qu'affectionnent les théologiens.

Le massacre d'une génération de jeunes guerriers hybrides avait, en tout cas, brisé leur résistance aux envahisseurs de l'Est. Au cours des cent cinquante années qui avaient suivi, les terres, les cérémonies, le peuple de la Sylve avaient été énergiquement reconvertis selon les schémas darthacains, jusqu'à ce que l'immense empire d'Audar tombât en morceaux suite aux chamailleries sanglantes de ses descendants bien moins grands. Le quintarianisme orthodoxe avait toutefois survécu à l'empire qui l'avait engendré. Les pratiques interdites sur les animaux, les chants de sagesse des tribus de la forêt avaient été perdus et pratiquement oubliés dans la Nouvelle Sylve, à l'exception de superstitions rurales, de comptines pour enfants et de quelques histoires de fantômes.

Ou plutôt… pas vraiment oubliés, pas de tout le monde. *Père, à quoi pensais-tu ? Pourquoi m'avoir condamné à ce blasphème*

animal ? Qu'essayais-tu de faire ? Cette vieille et douloureuse question, toujours sans réponse… Ingrey la chassa de son esprit.

— Je suppose que nous sommes tous des Nouveaux Sylvains à présent, poursuivit une Ijada songeuse.

Elle désigna ses sombres cheveux de Darthacaine, puis ceux d'Ingrey.

— Presque tous les survivants des clans sylvains ont des aïeux darthacains. Bâtards, pour un homme. Enfin, pour un seigneur à tout le moins. Si bien que nous héritons des péchés d'Audar *en même temps* que de ceux des tribus. Pour autant que je sache, mon père chalionais avait du sang darthacain. D'après lui, malgré toutes leurs histoires sur leurs arbres généalogiques, les nobles de Chalion ont des origines mixtes.

Ingrey faillit réagir mais ravala sa réponse.

— Quand votre père vous a donné votre loup, commença-t-elle, comment…

— Vous devriez aller manger, l'interrompit-il en avalant une bouchée de rôti froid. Une longue chevauchée nous attend.

Il se leva pour regagner le chariot et ses paniers. Il n'avait plus envie de nourriture, mais ne voulait pas davantage de ses bavardages. Il choisit une pomme pas trop véreuse qu'il mâchonna lentement tout en marchant. Jusqu'à la fin de la halte, il demeura du côté de la clairière opposé à celui d'Ijada.

Tandis que le cortège avançait lentement dans l'après-midi, les angles déchiquetés des collines s'adoucirent, les hameaux se multiplièrent, leurs champs s'étendirent. Le soleil descendait vers la cime des arbres lorsqu'ils durent marquer une pause inattendue. Un gué rocheux, qui n'était profond qu'à hauteur de jarret sur le trajet aller, s'était rempli à cause des pluies et débordait à présent d'eau boueuse.

Ingrey arrêta son cheval pour étudier le problème. Comme on n'avait pas étanché le chariot de Boleso à l'aide de peaux ou de goudron, il risquait peu de flotter selon un angle inquiétant et de faire basculer les chevaux. Il risquait fort, par contre, de se remplir d'eau

et de s’embourber. Ingrey posta des hommes munis de cordes aux quatre coins du véhicule, afin de l’aider à franchir cette mauvaise passe, et fit signe au cocher de pousser son attelage fatigué au maximum de sa vitesse. L’eau montait jusqu’au ventre des chevaux, déséquilibrait le chariot, mais l’escorte le maintint sur son trajet et tout l’équipage atteignit péniblement la rive, sain et sauf. Ce fut alors seulement qu’Ingrey fit signe à dame Ijada de le précéder dans l’eau.

Il leva les yeux pour suivre la progression du chariot, puis recula lorsque l’alezan perdit l’équilibre, trébucha et tomba tête la première. Dame Ijada se retrouva projetée dans le torrent, trop vite pour avoir le temps de crier. Avec un juron, Ingrey éperonna son cheval pour le faire entrer dans l’eau. Il tournait frénétiquement la tête de tous côtés, cherchant des cheveux sombres ou du tissu brun au milieu de la mousse turbide – ses habits allaient certainement absorber l’eau, ses jupes l’attirer vers le fond – là !

L’eau froide lui mordit les genoux lorsqu’il pressa son cheval vers l’aval. La tête sombre remonta brusquement à flot près d’un trio de rochers lisses surgis du torrent. Un bras sortit de l’eau, attrapa…

— Tenez bon ! s’écria Ingrey. Je viens vous chercher… !

Deux bras. Dame Ijada se hissa vers le haut, ventre sur les rochers, se tortilla pour avancer péniblement ; le temps qu’Ingrey approchât son cheval qui s’ébrouait, elle se tenait bien droite, dégoulinante et haletante. Il vit du coin de l’œil sa jument atteindre la rive boueuse en aval, s’y hisser puis foncer vers les bois. Jurant intérieurement, il fit signe à l’un de ses hommes de la rattraper.

Il ne vérifia pas qu’on lui obéissait, car il arrivait à portée de dame Ijada. Il se pencha vers elle, elle vers lui…

Une brume rouge sombre sembla lui voiler le cerveau, brouiller sa vision. Il l’agrippa par le bras et bascula dans le cours d’eau, l’arrachant à son perchoir. Vers le fond, s’il la tirait vers le *fond*… Sa bouche se remplit d’eau. Il cracha, hoqueta et plongea de nouveau. Il dégringolait, aveuglé. Une partie distante de son cerveau, loin, très loin de là, lui hurlait *Mais que fais-tu, pauvre idiot !* Il devait l’attirer vers le *fond*…

La puissance du courant lui cogna la tête contre une surface dure et des étincelles vertes pareilles à des étoiles éclipsèrent la brume rouge. Toute pensée le déserta.

Il revint à lui en s'étouffant, paniqué. L'air froid giflait son visage maintenu hors de l'eau, et il respirait juste assez pour recracher à la fois l'air et l'eau. Ses membres battaient l'air, désespérément faibles et lourds, comme s'ils étaient pris dans de l'huile.

— Arrêtez de lutter ! lui lança à l'oreille la voix cinglante de dame Ijada.

Quelque chose s'enroula autour de son cou puis se resserra ; il comprit au bout d'un moment vertigineux qu'il devait s'agir du bras d'Ijada. Il devait la sauver, *la noyer,* la sauver…

Elle sait nager. Cette révélation tardive le figea, ne fût-ce que sous l'effet du choc. Eh bien, lui aussi savait nager, d'une certaine façon. Il avait survécu une fois à un naufrage, même si c'était surtout en s'agrippant à des objets flottants. Seule dame Ijada semblait flotter ici. Le poids des lames et des bottes d'Ingrey devait les attirer vers le fond – ses pieds heurtèrent quelque chose. Le courant les recracha, le fond du cours d'eau s'aplanit, puis ce fut *elle* qui le hissa, *lui*, sur un rivage bienvenu, béni des dieux.

Il se tortilla pour échapper à son étreinte, rampant sur les rochers à l'aide des mains et des genoux en direction de la rive moussue. De l'eau rose coulait de ses cheveux et se teintait de rouge. Il la chassa de ses yeux et regarda autour de lui en clignant des paupières. Les bois étaient ici denses et épais. Il ignorait s'ils étaient descendus loin en aval mais il ne voyait nulle part le gué, le chariot ni ses hommes. Ce coup reçu à la tête le faisait frissonner.

Elle se leva, les habits dégoulinants d'eau, et sortit de la rivière en titubant pour se diriger vers lui, main tendue. Il poussa un cri, hurlement inarticulé, entourant des deux bras un petit arbre, aussi bien pour se tenir droit que pour s'y agripper…

— Ne me touchez pas !

— Pardon ? Sire Ingrey, vous saignez…

— N'approchez pas !

— Sire Ingrey, si vous voulez bien…

Il répondit d'une voix fêlée :

— Mon loup essaie de vous tuer ! Il se déchaîne ! Gardez vos distances !

Elle s'arrêta, le dévisagea. Sa coiffure s'était partiellement défaite et l'eau s'en écoulait en gouttes scintillantes qui s'écrasaient en silence dans la mousse, à ses pieds, avec la régularité d'une étrange horloge aquatique.

— À trois reprises, souffla-t-il d'une voix rauque. C'était la troisième fois. Ne comprenez-vous donc pas que je viens d'essayer de vous noyer ? Il a déjà tenté à deux reprises. La première fois que je vous ai vue, lorsque j'ai tiré mon épée, je comptais vous transpercer sur place. Et puis, lorsque nous étions assis ensemble, j'ai tenté de vous étrangler.

Elle avait pâli, soudain songeuse et très attentive. Elle ne prenait pas la fuite en hurlant. Il voulait qu'elle s'éloignât, sans se soucier qu'elle criât ou non. Tant qu'elle arrivait à le distancer…

— Courez !

Au lieu de quoi, à la grande exaspération d'Ingrey, elle s'appuya à un tronc d'arbre pour retirer ses bottes avec un bruit de succion. Ce ne fut qu'après avoir retourné et vidé la seconde qu'elle déclara :

— Ce n'était pas votre loup.

Elle reposa la botte près de sa jumelle avant d'ajouter d'une voix égale et tendue :

— Je sens l'odeur de votre loup, d'une certaine façon. Ce n'est pas réellement une odeur, mais je ne sais pas comment décrire ça autrement.

— Il… J'ai essayé de vous tuer !

— Ce n'était pas votre loup. Et ce n'était pas vous non plus. C'était *l'autre* odeur. Les trois fois.

Il se contentait maintenant de la dévisager, muet de surprise.

— Sire Ingrey… Vous ne m'avez jamais demandé où était passé le fantôme du léopard de Boleso.

Il ne se contentait plus, craignait-il, de la dévisager. Il la couvait d'un regard ébahi, bouche bée.

— Il est entré en *moi*.

Ses yeux noisette soutinrent ceux d'Ingrey l'espace d'un moment calme et intense.

— Je… c'est… excusez-moi, dit-il d'une voix rauque. Je dois aller vomir.

Il se retira derrière son arbre étroit qui lui garantissait un minimum d'intimité. Il eût aimé pouvoir dire que ce spasme lui avait laissé le temps de rassembler ses esprits, mais ils semblaient éparpillés derrière lui, dans la vallée, sur un kilomètre. Noyés comme dans l'ivresse, sans le plaisir du vin. Tout le châtiment sans la récompense.

Il contourna l'arbre d'un pas vacillant pour trouver Ijada en train d'essorer calmement sa veste. Il s'assit lourdement sur une bûche mousseuse. Elle était humide, mais lui l'était plus encore, et sa tenue de cuir mouillée glissait et grinçait désagréablement.

Elle ne semblait guère différente à ses yeux. Enfin si, trempée, dépenaillée, mais la lumière oblique du soleil la caressait toujours comme un amant. Il ne voyait aucune forme féline dans son ombre. Il ne sentait aucune odeur autre que la sienne propre, écœurant mélange de cuir humide, d'huile, de sueur et de cheval.

— J'ignore si Boleso comptait vraiment me le donner, poursuivit-elle de cette même voix neutre, guère démontée par cette répugnante interruption. Il est venu à moi quand j'ai touché le corps agonisant de Boleso, en quête de la clé. Les autres animaux sont restés liés à lui et l'ont accompagné. Il les avait retenus plus longtemps, à moins que le rite n'ait été inachevé. L'esprit du léopard était effrayé, paniqué. Il s'est caché en moi, mais je le sentais.

» Je ne savais que faire, ni ce que *lui* pouvait faire. Les hommes de Boleso étaient des idiots. Je n'ai rien dit et personne ne m'a posé de questions.

— Votre défense… Cet argument aurait pu contribuer à votre défense ! s'exclama-t-il avec une soudaine ardeur. C'est l'esprit du léopard, paniqué, qui a tué le prince. Pas vous. Il vous possédait. C'était un accident.

Elle le regarda en clignant des yeux.

— Non, répondit-elle calmement. Je viens de vous le *dire*. Le léopard n'est entré en moi qu'alors que Boleso agonisait.

— Oui, mais vous pourriez *affirmer* le contraire. Personne ne vous contredirait.

Elle le regardait d'un air à présent offensé.

Il faudra reprendre cette discussion, semble-t-il. Ingrey agita faiblement la main.

— Très bien. Et ensuite… ?

— Cette nuit-là, dans ma cellule, j'ai fait des rêves pénétrants. Des forêts tièdes, des vallons frais. L'herbe dorée dans laquelle je cabriolais avec d'autres jeunes félins à la fourrure douce et tachetée, mais à la morsure brutale. Des hommes inconnus. Des filets, des cages, des chaînes, des colliers. Un voyage en bateau, puis en chariot. D'autres hommes, cruels et gentils. La solitude. Ces rêves ne comportaient pas de mots. Rien que des sensations, des visions furtives, de puissantes odeurs. Un torrent olfactif, tout un nouveau continent.

» J'ai d'abord cru devenir folle, mais j'ai décidé ensuite que ce ne serait pas le cas. Ce cachot ressemblait à une cage, d'une certaine façon ; des hommes cruels et gentils la nettoyaient et m'apportaient de la nourriture. Tout était familier. Apaisant.

» La deuxième nuit, j'ai refait ces rêves de léopard. Mais cette fois… (Sa voix faiblit, puis se raffermit.) Cette fois, une Présence est venue. Je n'y voyais rien, dans cette forêt obscure, mais les odeurs étaient merveilleuses, bien au-delà de simples parfums. Toutes les senteurs agréables de la forêt et du champ à l'automne. Des pommes et du vin, de la viande rôtie, des feuilles craquantes, un air bleu et vif. La beauté des étoiles d'automne me ravissait. L'esprit du léopard bondissait d'extase, comme un chien saluant son maître ou un chat se frottant aux jupes de sa maîtresse. Il ronronnait, se tortillait, émettait de petits bruits impatients.

» Après quoi le fantôme a semblé se calmer. Il n'était plus effrayé ni sauvage. Il se contentait… de rester étendu là, satisfait, et de patienter. Non, plus que satisfait. Joyeux. J'ignore ce qu'il attend.

— Une présence, répondit Ingrey.

Non – elle a parlé d'une Présence.

— Est-ce que… croyez-vous… était-ce un dieu ? Qui est venu à vous dans le noir ?

En doutait-il ? Ingrey l'avait qualifiée de lumineuse, dotée d'une perception qui allait au-delà de la vue, bien qu'elle le niât. Et même lors de ces premiers instants d'égarement, il ne l'avait pas confondue avec la simple beauté physique.

L'expression d'Ijada se fit soudain féroce ; elle déclara entre ses dents :

— Il n'est pas venu à *moi*, il est venu vers le *félin* maudit. J'ai pleuré pour qu'il vienne à moi. Mais il n'en a rien fait. (Son débit se ralentit.) Il ne le pouvait peut-être pas. Je ne suis pas une sainte, pour qu'un dieu puisse m'habiter.

Les doigts nerveux d'Ingrey fouillaient la mousse. Son cuir chevelu fendu avait enfin cessé de ruisseler de sang dans ses sourcils.

— On raconte aussi – enfin, pas les divins Quintariens – que les Anciens Sylvains se servaient d'esprits animaux pour communier avec les dieux.

La jolie mâchoire d'Ijada se crispa ; elle tourna vers lui des yeux animés d'un éclat sauvage qui faillit le faire reculer. Ce fut alors seulement, et durant ce bref instant, qu'il vit quelle terreur cachée – depuis le tout début – couvait en elle sous ce calme apparent.

— Ingrey, maudit homme, vous *devez* me parler, vous *devez* tout me dire, ou je vais devenir folle – *comment avez-vous reçu votre loup ?*

Ce n'était pas là simple curiosité nourrie par les ragots. Plutôt un besoin désespéré de savoir. Et qu'eût-il donné, lui, lors de cette période de confusion initiale, tant d'années auparavant, pour qu'un mentor expérimenté lui apprît comment s'y prendre ? Ou même pour qu'un compagnon tout aussi égaré que lui, mais partageant son expérience, lui servît à son tour des confidences plutôt que de nier les faits en le qualifiant de dément, de souillé, de maudit ? Et tout ce qu'il n'eût jamais pu expliquer à l'oreille la plus compatissante, elle venait de le vivre.

Mais quand il abordait ce sujet, il semblait toujours tirer des seaux d'un puits de mémoire à l'aide d'une corde qui lui brûlait les mains. Il serra les dents et se lança.

— Je n'avais que quatorze ans. Tout m'est tombé dessus sans prévenir. On m'a conduit à la cérémonie sans la moindre instruction.

Depuis des jours, ou des semaines, mon père paraissait perturbé par quelque chose qu'il refusait de confier à quiconque. Il avait suborné un sorcier du Temple pour accomplir ce rite. J'ignore qui avait capturé les loups, et comment. Le sorcier a disparu aussitôt après – j'ignore toujours si c'était par peur d'avoir saboté le rite ou parce qu'il nous avait délibérément trahis. Et sur le moment, je n'étais pas en état de poser la question.

— Un sorcier ? répéta-t-elle, adossée à un tronc d'arbre. Je n'en ai vu aucun avec Boleso. À moins qu'il n'en ait caché un sous un déguisement. Si Boleso lui-même était possédé par un démon, je n'en ai vu aucun signe, enfin, à supposer que j'aie été en mesure d'en voir. Ce qui est impossible, à moins d'être soi-même sorcier ou doué de double vue.

— Non, le Temple aurait… (Ingrey hésita.) À Gîtelevant, tout serviteur du Temple doté de double vue aurait détecté la présence d'un démon chez Boleso. S'il en portait un depuis moins longtemps, depuis son exil… il n'avait peut-être rencontré personne capable de le percevoir.

Mais le problème de Boleso, quel qu'il pût être, datait sans doute de bien avant le massacre de son serviteur.

— J'ignore quels pouvoirs sa ménagerie avait bien pu lui conférer, déclara Ijada. Je connais désormais des choses que je ne vois pas avec mes yeux. Le léopard semble me donner une sorte de connaissance ou de perception, mais… (Elle crispa le poing de frustration.) … pas avec des mots. Pourquoi votre loup ne vous aide-t-il pas ainsi ?

Parce que j'ai passé plus d'une décennie à m'efforcer de l'estropier, à le garder bien attaché. Et moi qui me croyais en sécurité, vos questions m'effraient bien plus à présent que le loup intérieur.

— Vous dites qu'il y avait quelque chose, une autre… odeur, qui n'était ni la mienne ni celle de mon loup. Une troisième.

Elle le dévisagea d'un air contrarié, sourcils froncés, comme si elle luttait avec une description impossible à rendre par le biais du langage.

— C’est comme si je sentais l’odeur des âmes. Ou du moins, le léopard le peut, et il déteint sur moi. Je sens Ulkra, et je sais qu’il n’y a rien à craindre de lui. Et il y a plusieurs hommes, parmi la suite, dont je sais qu’il faut rester hors de portée. Votre âme semble double : je vous perçois, vous, mais aussi autre chose au-dessous, quelque chose d’obscur, d’ancien, de moisi. Qui ne remue pas.

— Mon loup ?

Mais c’était un jeune animal.

— Je… peut-être. Mais il y a une troisième odeur. Elle vous entoure comme une plante parasite, palpitante de sang, et a planté vrilles et racines dans votre esprit pour s’en nourrir. Elle *murmure*. Je crois que c’est un sort ou un charme.

Ingrey resta un long moment silencieux, s’inspectant lui-même. Comment parvenait-elle à les distinguer ? Son loup devait bien être une sorte de parasite.

— Est-elle toujours là ?

— Oui.

La voix d’Ingrey se tendit.

— Alors je risque d’essayer à nouveau de vous tuer la prochaine fois que je relâcherai mon attention.

— Peut-être.

Elle plissa les yeux et dilata les narines, comme pour traquer une sensation dissociée de ses sens corporels. C’était aussi futile que de tenter d’y voir avec les mains, ou de goûter avec les oreilles.

— Jusqu’à ce qu’on la déracine.

Il répondit d’une voix plus faible encore :

— Pourquoi ne prenez-vous pas la fuite ? Vous devriez.

— Vous ne comprenez donc pas ? Je dois atteindre le temple de Gîtelevant. Je dois chercher de l’aide. Et vous m’y conduisez aussi vite qu’il est possible.

— Les divins ne m’ont jamais beaucoup aidé, *moi*, dit-il avec amertume. Dans le cas contraire, je serais guéri. J’ai tout essayé pendant des années : consulté des théologiens, des sorciers, même des saints. J’ai voyagé jusqu’en Darthaca pour aller trouver un saint du Bâtard réputé bannir les démons des âmes humaines, afin de détruire les sorciers illicites. Même lui, il a échoué à me défaire de

mon esprit de loup. Parce qu'il appartenait, d'après lui, à ce monde-ci, pas à l'autre ; même le Bâtard, qui commande une légion de démons du chaos qu'il peut appeler et congédier selon Son bon vouloir, n'avait aucun pouvoir sur lui. Si même les saints ne peuvent rien pour m'aider, les autorités ordinaires du Temple seront impuissantes. Pire encore : dangereuses. À Gîtelevant, le Temple est l'outil des puissants, que vous semblez avoir offensés.

Le regard d'Ijada se fit plus perçant.

— Qui a placé ce sort en vous ? *Fallait-il* que ce soit quelqu'un de puissant ?

Il ouvrit la bouche, la referma.

— Je l'ignore. Je ne saurais vous le dire. Tout ceci m'échappe. Avant qu'un événement m'en fasse reprendre conscience, j'oublie, entre deux tentatives, que j'ai essayé de vous tuer. Un instant de distraction de ma part pourrait vous être fatal !

— Alors j'entreprendrai de vous le rappeler, dit-elle. Ce qui devrait être plus facile, maintenant que nous savons tous deux.

Comme il allait protester, il entendit un vacarme distant dans les bois. Un homme l'appela : « Sire Ingrey ? » et un autre déclara : « J'ai entendu des voix près de la rivière – par là… ! »

— Ils arrivent !

Il se releva péniblement, vacillant sous l'effet du vertige, mains tendues vers elle pour la supplier.

— Avant qu'ils ne nous trouvent, fuyez !

— Comme *ceci* ? demanda-t-elle, indignée, en désignant son costume humide et ses pieds nus. Trempée, sans argent, sans armes, sans aide aucune, je devrais m'enfuir dans les bois, et… ensuite ? Me faire dévorer par les bêtes ? (Elle serra la mâchoire.) Non. Boleso venait de Gîtelevant. Votre sort aussi. C'est là qu'il faut traquer la source de ce maléfice. Je ne m'en laisserai pas dissuader.

— Là-bas, quelqu'un vous tuera pour vous réduire au silence. Ils ont déjà essayé. Ils me tueront peut-être, *moi*.

— Alors vous feriez mieux de ne pas trop jaser sur le sujet.

— Ce n'est pas *moi* qui jase…, commença-t-il, outré.

Mais leurs sauveteurs les rejoignirent alors, deux des hommes d'Ingrey à dos de cheval qui taillaient les broussailles pour s'y frayer

un chemin. C'était *lui* à présent qui souhaitait lui parler, à *elle*, sans le pouvoir.

— Messire ! s'écria le cavalier Ulkra, ravi. Vous l'avez sauvée !

Comme Ijada ne corrigea pas ce malentendu, Ingrey s'en abstint lui aussi. Évitant de croiser son regard, il se redressa.

Chapitre 3

Lorsqu'ils rejoignirent le chariot qui attendait sur la rive opposée, le soleil s'était faufilé derrière les cimes. Une lueur orange traversait les branches entremêlées lorsque Ingrey et sa captive, revêtus d'habits secs, remontèrent en selle. La tête d'Ingrey le lançait, enveloppée d'un bandage de fortune, et son épaule s'ankylosait, mais il refusait seulement d'envisager de s'asseoir dans le chariot au-dessus du cercueil de Boleso. Le cortège quitta pesamment la vallée boisée dans le crépuscule naissant.

Une brume glaciale commençait à s'élever des fossés et des champs. Ingrey allait ordonner à ses cavaliers de tête d'allumer des torches pour les guider lorsqu'une lueur distante, sur la route, se changea en défilé de lanternes flottant dans les airs. Quelques minutes plus tard, un « Ohé ! » inquiet transperça le bruit du trot des chevaux. L'éclaireur qu'Ingrey avait envoyé ce matin-là préparer Lacroseau à l'arrivée de Boleso s'avança pour les saluer. Il était accompagné de serviteurs munis de lanternes, mais aussi d'un attelage de chevaux déjà harnachés, ainsi que d'un charron équipé de ses outils. Ingrey félicita chaleureusement le soldat de sa prévoyance, puis on procéda au changement de chevaux et la procession se remit en marche à une allure plus soutenue. Quelques kilomètres plus loin, les lumières surmontant les murs de Lacroseau brûlaient pour les guider vers la porte qu'on maintenait ouverte pour eux.

Plus qu'un hameau, Lacroseau était une ville de quelques milliers d'âmes, centre local de l'administration du Temple. Bien qu'imposant, le temple qui se dressait sur la grand-place appartenait toutefois au vieux style rural : bâtiment de bois pentagonal décoré à l'extérieur comme à l'intérieur de sculptures élaborées représentant des plantes, des animaux, ainsi que des scènes tirées des récits des saints. Le toit était de bardeaux, sans doute ajouté récemment pour remplacer le chaume rustique. Il faisait, dans tous les cas, une

grange appropriée où ranger le cercueil de Boleso pour la nuit. Le seigneur-divin anxieux qui régentait Lacroseau, assisté par la plupart des régisseurs convers de son conseil civique, se hâta de venir superviser le transport du prince jusqu'au temple et de réciter des prières. Un troupeau de citadins curieux s'était habillé pour venir former un chœur passable. Des citoyens de plus haut rang s'étaient réunis pour rendre hommage au cercueil ; Ingrey perçut leur légère déception de le trouver fermé. Il prétexta sa blessure pour échapper aux cérémonies.

Les dépendances du temple se composaient essentiellement de maisons réaffectées à de nouvelles tâches. La résidence du divin partageait un bâtiment avec le bureau du notaire du Temple ; la bibliothèque et le scriptorium, avec l'école de la Dame, consacrée à la Fille Printemps, qui accueillait les enfants de la ville ; l'infirmerie du Temple, dédiée à la Mère Été, occupait l'arrière-salle de la boutique d'apothicaire locale. Ingrey confia sa prisonnière à des servantes du Temple d'allure austère, versa quelques pièces au charron, s'assura qu'on installât les chevaux à l'écurie et qu'on hébergeât ses hommes, régla le cocher et sa femme et leur trouva en ville des logements pour la nuit, ainsi qu'à leurs chevaux, puis se présenta enfin à l'infirmerie pour y faire suturer sa plaie.

À son grand soulagement, il découvrit que la praticienne de la Mère était ici davantage qu'une simple couturière ou sage-femme locale ; sa robe verte arborait à l'épaule un galon de dédicate de l'école. Ses mains d'une vive efficacité allumèrent des bougies, lui lavèrent la tête à l'aide de savon fort et recousirent son cuir chevelu.

Assis sur son banc, fixant ses genoux en s'efforçant de ne pas grimacer à chaque coup d'aiguille ou traction des fils, il demanda :

— Dites-moi, Lacroseau abrite-t-elle des sorciers du Temple ? Des saints ? Des petits saints ? Ou même… des érudits ?

Elle éclata de rire.

— Oh non, pas ici, Messire ! Il y a trois ans, un enquêteur de l'ordre du Père est venu, accompagné d'un sorcier, résoudre une affaire de magie démoniaque exercée par une femme de la ville, mais ils n'ont rien trouvé. Suite à quoi l'enquêteur a gratifié ses accusateurs d'un sermon cinglant, et ils ont dû rembourser ses frais

de déplacement. Je dois dire que le sorcier ne ressemblait à rien de ce que j'attendais – un vieux bonhomme revêche portant les robes blanches du Bâtard, guère amusé, ai-je cru comprendre, de se voir traîné sur les routes en hiver. Il y avait un petit saint de la Mère dans mon ancienne école… (Ce souvenir la fit soupirer.) … dont j'aurais aimé posséder la moitié des dons ordinaires, en plus de ses saintes visions et de l'imposition des mains. Pour ce qui est des érudits, Maraya, qui dirige l'école de la Dame, est ce que nous avons de plus proche équivalent, exception faite du seigneur-divin lui-même.

Ingrey en fut déçu, quoique guère surpris. Mais il lui fallait trouver un sorcier, un saint, ou *n'importe* quelle personne dotée de double vue, afin de confirmer ou d'infirmer les troublantes affirmations d'Ijada. *Et vite.*

— Voilà, ajouta la dédicate satisfaite, tirant sur son dernier nœud.

Ingrey déguisa un petit glapissement en grognement. Un coup de ciseaux lui apprit que son épreuve prenait fin et il se redressa péniblement.

Des voix et des pas résonnèrent à la porte arrière de la boutique, et la dédicate de la Mère se tourna dans cette direction. Les deux servantes du Temple, l'un des régisseurs convers, dame Ijada et le cavalier Gesca entrèrent en groupe. Les serviteurs portaient des piles de draps.

— De quoi s'agit-il ? demanda la dédicate avec un coup d'œil méfiant à Ijada.

— Avec votre permission, répondit le régisseur, cette dame logera ici cette nuit, comme il n'y a pas de malades dans vos chambres. Ses suivantes dormiront dans la pièce avec elle, et moi devant la porte. Cet homme… (Il désigna le lieutenant d'Ingrey.) … postera une sentinelle de nuit qui viendra jeter un œil de temps en temps.

Cette perspective ne sembla guère enchanter la dédicate ; les servantes affichaient un air lugubre.

Ingrey regarda autour de lui. L'endroit était très propre, sans aucun doute, mais…

— Ici ?

Dame Ijada le gratifia d'un haussement de sourcils ironique.

— Selon vos ordres, je ne dois pas loger dans la prison de la ville, ce dont je vous remercie. La chambre vide du divin vous est réservée. Vos hommes remplissent l'auberge, les serviteurs de Boleso occupent la salle à manger du temple. Ils passent leur veille à dormir plutôt qu'à monter la garde, je crois bien, même si certains la consacrent à la boisson. Curieusement, aucune dame de Lacroseau n'a proposé de m'inviter chez elle. Je dois donc m'en remettre une fois encore à l'hospitalité de la déesse.

Elle affichait un sourire figé.

— Ah, répondit Ingrey après une pause. Je vois.

Ceux qui ne connaissaient de Boleso que la rumeur d'un prince glorieux devaient la considérer comme… Eh bien, certainement pas une héroïne. Une meurtrière non seulement dangereuse en elle-même, mais également capable de faire suspecter de trahison toute personne surprise à l'aider. *Et plus nous approcherons de Gîtelevant, pire ce sera.* Faute de meilleure solution, Ingrey ne put que lui souhaiter bonne nuit d'un signe de tête maladroit et laisser la dédicate le reconduire vers la porte.

— Allez dormir, maintenant, Messire, poursuivit la femme médecin, qui retrouvait sa bonne humeur, tout en se dressant sur la pointe des pieds pour un dernier coup d'œil à son œuvre. Après un tel coup à la tête, vous devriez garder le lit un jour ou deux.

— Mes devoirs ne me le permettent pas, hélas.

Après une révérence un peu raide, il traversa la place afin d'obéir au moins à la première moitié de ces consignes.

Le divin, qui avait fini de prier sur la dépouille de Boleso, l'attendait. Il voulait évoquer la suite des cérémonies, puis s'enquérir ensuite des nouvelles de la capitale. Il s'inquiétait pour la santé déclinante du roi sacré ; Ingrey, lui-même sans nouvelles depuis quatre jours, choisit de s'en tenir à un flou rassurant. Il considérait cet homme de Lacroseau comme un modeste seigneur-divin, berger de l'âme sincère, pilier de ce temple rural, mais ni érudit, ni subtil. Pas un homme à qui confier la situation spirituelle actuelle de dame Ijada. *Ni la mienne.* Ingrey le ramena de force au sujet des préparatifs nécessaires au voyage du lendemain, prétexta ses blessures pour se retirer, et se réfugia dans sa chambre.

C'était une petite pièce du deuxième étage, qui offrait une intimité bienvenue. Ingrey ouvrit la fenêtre sur la froideur de la nuit, juste assez longtemps pour jeter un coup d'œil aux lampes à huile qui éclairaient faiblement, depuis leurs supports de fer, la place qu'il surplombait, puis enfila l'une des chemises de nuit que le divin avait sorties pour lui. Il posa la tête sur l'oreiller avec précaution. Malgré toutes ses douleurs et les inquiétudes qui le rongeaient, il ne resta pas longtemps éveillé.

Ingrey rêva de loups.

Il eût cru la noirceur de minuit adaptée à ce rite, mais son père l'appela dans la salle à manger du château en milieu d'après-midi. Une lumière fraîche ne projetant aucune ombre filtrait à travers les meurtrières qui donnaient sur le Coursbouleau vingt mètres plus bas. De bonnes chandelles de cire brûlaient au mur dans des bougeoirs, et leur tiède lueur vacillante aux reflets dorés se mêlait à la grisaille.

Sire Ingalef des Rocheloup paraissait calme, encore qu'un peu songeur en raison des tensions récentes, et il accueillit son fils d'un hochement de tête rassurant, assorti d'un sourire bref et rare. Le jeune Ingrey avait la gorge serrée par la peur et l'excitation. Le sorcier du Temple, Cumril, qu'il n'avait rencontré que la veille au soir, se tenait prêt, entièrement nu à l'exception d'un pagne, la peau barbouillée de symboles archaïques. Ingrey l'avait alors cru âgé, mais il vit par ses yeux oniriques que c'était en réalité un jeune homme. Avec la prévoyance que lui conférait ce rêve, Ingrey guetta sur le visage de Cumril toute marque ou indice – complotait-il la trahison à venir ? Ou était-il simplement plongé là-dedans jusqu'au cou – malchanceux, incompétent, sans aucune maîtrise de la situation ? Son regard fuyant et inquiet pouvait indiquer l'un comme l'autre – ou les deux à la fois.

Puis le regard du jeune Ingrey se posa sur les bêtes, les superbes et dangereux animaux, et il eut ensuite le plus grand mal à l'en arracher. Le chasseur grisonnant qui les menait mourrait de la rage trois jours avant le père d'Ingrey.

Le vieux loup était immense, sauvage et puissant. Les muscles ondulaient sous son épaisse fourrure grise, marquée de vieilles cicatrices et d'entailles récentes, et encroûtée de sang à plusieurs endroits. L'animal s'agitait, gémissait, luttait contre la laisse du chasseur. En proie à la fièvre, bien que personne ne le sût encore. Quelques jours plus tard, l'écume lui viendrait aux lèvres, révélant sa maladie, mais il cherchait seulement, pour l'heure, à se lécher pour apaiser son inconfort, gêné par les entraves de cuir qui lui muselaient les mâchoires. Ses liens assourdissaient ses grondements.

Le jeune loup, presque encore louveteau, cherchait à s'éloigner de son aîné, griffant le plancher sous l'effet d'une peur évidente. Le chasseur le crut poltron, mais Ingrey songea plus tard qu'il redoutait la contagion. Il se montrait autrement d'une étonnante docilité, aussi attentif qu'un chien bien dressé. Il avait une sombre fourrure merveilleusement épaisse, des yeux or et argent limpides, et il réagit immédiatement à l'arrivée d'Ingrey, reniflant, tirant sur sa laisse pour s'approcher, levant vers lui des yeux remplis d'une évidente adoration. Ingrey l'aima aussitôt, et il lui démangeait de pouvoir caresser cette fourrure couleur d'étain.

Le sorcier instruisit Ingrey et son père de se dévêtir jusqu'à la taille et de s'agenouiller sur le sol de pierre, face à face, à quelques pas de distance. Il psalmodia quelques phrases dans l'ancienne langue de la Sylve, qu'il prononça prudemment en jetant de nombreux coups d'œil à un morceau de papier froissé tiré de sa ceinture. La langue, exaspérante, semblait échapper de très peu à la compréhension d'Ingrey.

Sur un signe de Cumril, le chasseur attira le vieux loup vers les bras de sire Ingalef. Il lâcha pour ce faire la laisse du jeune loup, qui se mit à gambader vers les genoux d'Ingrey. Celui-ci serra contre lui la douce fourrure, et l'animal se tortilla pour lui lécher le visage avec enthousiasme. Les mains d'Ingrey s'enfouirent dans cette fourrure pour la caresser ; la créature émettait de petits geignements satisfaits tout en s'efforçant de lui nettoyer l'oreille. Cette langue rêche chatouillait Ingrey, qui dut ravaler un rire inconvenant.

Marmonnant brièvement par-dessus sa lame, le sorcier remit le couteau sacré dans la main tendue de sire Ingalef, puis s'empressa de reculer d'un pas lorsque le loup dérangé tenta de le mordre. L'animal se mit à se débattre tandis que sire Ingalef resserrait sa prise. La lutte redoubla lorsqu'il l'agrippa par le museau pour tenter de lui pencher la tête en arrière. Il perdit prise, les lanières glissèrent de la mâchoire du loup, qui plongea les dents dans son avant-bras gauche, grondant, secouant la tête, jouant avec la chair entre ses dents. Étouffant un juron, il retrouva partiellement prise à l'aide de ses genoux et du poids de son corps robuste. La lame étincela, s'enfonça dans la fourrure et la chair. Du sang rouge gicla. Les rugissements s'apaisèrent, les mâchoires se relâchèrent et la masse velue s'affaissa mollement ; puis, l'instant d'après, elle sombra dans une immobilité plus totale encore.

Sire Ingalef se redressa, relâchant carcasse et couteau. La lame heurta les pierres en cliquetant.

— Oh, dit-il, un étrange éclat dans ses yeux grands ouverts. Ça a fonctionné. Quelle sensation… curieuse…

Cumril lui jeta un regard inquiet ; le chasseur se précipita pour bander son bras blessé.

— Messire, ne devriez-vous pas… ? commença Cumril.

Sire Ingalef secoua vivement la tête et lui intima de poursuivre d'un geste mal assuré de sa main valide.

— Le rite a fonctionné ! Continuez !

Le sorcier ramassa la seconde lame, flambant neuve, sur le coussin où elle reposait, et s'avança en marmonnant de nouveau. Il pressa le couteau dans la main d'Ingrey puis recula.

Les doigts du jeune garçon se refermèrent à contrecœur sur la poignée et il regarda droit dans les yeux vifs de son loup. *Je ne veux pas te tuer. Tu es trop beau. Je veux te garder.* Les mâchoires propres s'ouvrirent, dévoilant de belles dents blanches, et Cumril retint son souffle, mais le jeune loup ne fit que tirer une langue rose pour lécher la main d'Ingrey. Sa truffe noire et fraîche frôla le poing qui serrait le couteau et Ingrey ravala ses larmes. Le loup se redressa entre ses genoux, leva la tête, puis se tortilla pour scruter le visage de son tueur avec une absolue confiance.

Il fallait réussir du premier cou, ne surtout pas lui infliger de souffrances inutiles par des coups répétés. Ses mains lui tâtèrent le cou, suivant les contours des muscles fermes et le léger relief de l'artère et des veines. La pièce n'était plus qu'une tache floue, argentée. Le jeune loup se pencha contre Ingrey, qui approcha sa lame puis recula et frappa de toutes ses forces. Sentit la chair céder, le sang chaud gicler sur ses mains, tremper la fourrure. Le corps se détendre entre ses bras.

Le sombre flux percuta son esprit tel un torrent sanglant. Des vies de loups, l'une après l'autre, huttes et feux, châteaux et batailles, écuries et coursiers, fer et flamme, poursuites ; chasse après chasse, mort après mort ; mais toujours en compagnie d'hommes, jamais d'une meute de loups ; remontant de plus en plus loin, au-delà même du souvenir du feu, vers d'infinies forêts recouvertes de neige au clair de lune. Il y en avait trop, beaucoup trop, trop d'années… Ses yeux chavirèrent.

Cris d'alarme ; la voix de son père.

— Quelque chose a mal tourné ! Cumril, maudit homme, rattrapez-le !

— Il convulse… Il avale sa langue, Messire !

Déplacement dans le temps et l'espace, et voilà son loup attaché – non, c'était *lui* qu'on avait attaché –, des cordes de soie rouge marmonnaient et chuchotaient autour de lui, se tortillaient, s'enfonçaient en lui comme des plantes grimpantes. Son loup les mordait, refermant ses dents blanches pour les déchirer, mais elles repoussaient à une effrayante vitesse. On lui enveloppa la tête, serrant douloureusement.

Des voix inconnues envahirent alors son délire, exaspérantes. Son loup s'enfuit. Le souvenir de ce rêve atroce s'écoula comme de l'eau dans une gerbe d'éclaboussures.

— Il ne peut pas être endormi : il a les yeux entrouverts, ne les voyez-vous pas luire ?

— Non, ne l'éveillez pas ! Je sais ce que vous êtes censé faire. Les reconduire calmement au lit, faute de quoi, je ne sais pas, ils perdent la tête ou quelque chose de ce genre.

— Alors je refuse de le toucher tant qu'il a cette épée en main.

— Comment faire autrement ?

— Apportez davantage de lumière. Oh, les cinq dieux soient loués, voici son lieutenant.

Une hésitation, puis :

— Sire Ingrey ? Sire Ingrey ?

La lumière des bougies redoubla, puis redoubla encore. Ingrey cligna des yeux, hoqueta, ressurgit à la surface de la conscience. Sa tête le faisait atrocement souffrir. Il était debout. Le choc l'éveilla pleinement.

Il se tenait de nouveau dans l'infirmerie du temple, si l'on pouvait appeler ainsi l'arrière-salle de l'apothicaire. Il portait la chemise de nuit du divin, à demi rentrée dans ses chausses, mais ses pieds étaient nus sur le plancher. Sa main droite agrippait son épée dénudée.

Il était entouré du régisseur, de l'une des servantes d'Ijada, et du garde que Gesca avait chargé de la veille. Enfin, pas vraiment entouré ; les deux premiers, collés aux murs, braquaient sur lui de grands yeux terrifiés, et le troisième se tenait à la porte arrière de la boutique.

— Je… (Il dut s'arrêter, avaler sa salive, s'humecter les lèvres.) Je suis réveillé.

Que se passe-t-il ? Comment suis-je arrivé ici ?

Sans doute un accès de somnambulisme. Il avait entendu parler de ces choses-là. Mais il n'en avait encore jamais eu. Et il ne s'était pas contenté de se balader dans le noir. Il s'était partiellement vêtu, avait trouvé son arme, réussi il ne savait comment à descendre un escalier assez silencieusement pour passer inaperçu, franchi une porte – sans doute verrouillée, si bien qu'il avait dû tourner la clé – puis traversé la place pavée pour pénétrer dans cet autre bâtiment.

Où dort dame Ijada. Cinq dieux, faites qu'elle ne s'éveille pas. La porte de sa chambre était close – pour l'heure. Soudain horrifié, il inspecta sa lame, mais la trouva toujours sèche et luisante. Aucune trace de sang. *Pour l'instant !*

Avec un coup d'œil méfiant vers sa lame, le garde s'approcha et le prit par le bras gauche.

— Tout va bien, Messire ?

— Je me suis blessé à la tête aujourd’hui, bredouilla Ingrey. Les remèdes de la dédicate m’ont donné des rêves étranges. J’ai des vertiges. Désolé…

— Souhaitez-vous que… hum… que je vous reconduise au lit, Messire ?

— Oui, répondit Ingrey avec reconnaissance. Oui… (L’expression rarement employée franchit ses lèvres glacées :) … Je vous en prie.

Il frissonnait à présent. Et pas seulement de froid.

Il laissa le garde le guider à l’extérieur, lui faire contourner la boutique et traverser de nouveau la place obscure et silencieuse. Ils regagnèrent la maison du divin. Leur retour tira du sommeil un serviteur que la sortie d’Ingrey n’avait pas réveillé et qui parut dans le vestibule, en proie à une inquiétude assoupie. Ingrey marmonna d’autres excuses au sujet des potions de la dédicate, qui firent l’affaire compte tenu de l’état de fatigue du serviteur. Il laissa le garde le reconduire jusqu’à son lit et même tirer ses couvertures, aussi maternel que peut l’être un soldat. L’homme se retira sur la pointe des pieds, dans un cliquetis assorti de grincements de plancher, et ferma la porte derrière lui.

Ingrey attendit que les bruits de pas s’éloignent à l’autre bout de la place avant de se traîner hors de ses couvertures, de chercher à tâtons son briquet, peu coopératif entre ses mains tremblantes, pour tenter d’allumer une bougie. Il resta quelques minutes assis au bord du lit afin de récupérer, puis se leva pour inspecter sa chambre. Il ne pouvait verrouiller sa porte que de l’intérieur, ce qui signifiait qu’il pouvait l’ouvrir tout aussi aisément, à moins de jeter la clé par la fenêtre ou de la glisser sous la porte, ce qui occasionnerait le lendemain un retard et des explications embarrassantes. Il regretta brièvement de ne pas avoir demandé au garde de la verrouiller en sortant, ce qui eût toutefois exigé d’autres justifications gênantes. Ou de rusés mensonges, et Ingrey se sentait pour l’instant d’une remarquable stupidité. Il finit par ranger son épée et son ceinturon dans un coffre qui contenait des draps de rechange, et y posa en équilibre plusieurs objets potentiellement bruyants, installant au sommet la cuvette de fer-blanc de la table de toilette, le tout formant une tour délibérément instable.

Il souffla la bougie, retourna se coucher, resta un temps étendu nerveusement, puis se releva et tâtonna dans le noir en quête de ses fontes pour en tirer une corde. Il en noua l'extrémité autour de sa cheville, en déroula une certaine longueur, puis noua l'autre bout autour d'un pied de son lit. Maladroitement, il s'enveloppa de nouveau dans ses couvertures.

Sa tête le lançait et son épaule froissée le brûlait comme un nœud de flammes sous sa peau. Il se tourna, se retourna, atteignit les limites de la corde. Au moins son stratagème *fonctionnait-il*. Il s'assoupit sous l'effet de l'épuisement, se retourna, et tira de nouveau sur la corde. Il se retourna une fois de plus sur le dos et resta étendu à fixer la pénombre, serrant les dents. Ses yeux lui semblaient remplis de sable.

C'est toujours mieux que les cauchemars. Il avait de nouveau rêvé du loup, pour la première fois depuis des mois, alors qu'il n'en subsistait que d'insaisissables fragments dans sa mémoire. Il avait, semblait-il, bien des raisons de craindre le sommeil.

Comment me suis-je retrouvé dans cette situation ? Une semaine plus tôt, il était un homme heureux ou, du moins, assez content. Il bénéficiait d'une chambre confortable dans le palais de sire Hetwar, d'un serviteur, d'un cheval, d'armes et d'habits fournis par son seigneur, d'un salaire suffisant à ses loisirs. Avec l'animation de la capitale du roi sacré à ses pieds. Mieux encore, il avait une place d'une intéressante irrégularité dans la maison du maître des sceaux, et une réputation d'assistant fiable – ni vraiment homme de main, ni vraiment clerc, mais quelqu'un sur qui compter pour effectuer discrètement des tâches inhabituelles. En tant que grand courrier de Hetwar, il distribuait des récompenses intactes et des menaces correctement nuancées. Il n'était pas, de son propre point de vue, d'une honnêteté dont il pût se vanter, comme certains ; peut-être avait-il déjà trop perdu pour se laisser tenter par la camelote. L'indifférence lui était tout aussi utile que l'intégrité, et rendait parfois un plus grand service encore à Hetwar. Satisfaire sa curiosité lui suffisait comme récompense.

Par l'enfer du Bâtard, trois *jours* plus tôt, il était un homme sans ennuis. Il avait cru qu'escorter le corps de Boleso et sa meurtrière

serait une tâche lugubre mais parfaitement simple. Tout à fait à la portée d'un serviteur du roi tel que lui, homme d'expérience inflexible, astucieux, et par-dessus tout, *aucunement* possédé par un loup ni autre bizarrerie de quelque sorte.

La corde tira de nouveau sur sa cheville. Sa main droite se crispa au souvenir de la poignée de l'épée. Que soit *maudite* la fille au léopard ! Si elle s'était contentée de s'allonger devant Boleso comme toute donzelle soucieuse de ses propres intérêts, et d'écarter les jambes en songeant aux bijoux et aux beaux habits qu'elle y aurait certainement gagnés, alors elle eût pu éviter tout ceci. Et Ingrey ne se fût pas trouvé étendu là avec des sutures sanglantes lui démangeant le cuir chevelu, la moitié de ses muscles contractés de douleur, attaché à son propre lit en attendant une aube pesante.

À se demander s'il était toujours sain d'esprit.

Chapitre 4

Ils s'échappèrent de Lacroseau plus tard dans la matinée qu'Ingrey ne l'eût souhaité, le seigneur-divin leur ayant imposé une cérémonie, avec davantage de chœurs cette fois, au moment de charger le cercueil de Boleso à bord de son nouveau véhicule. Au moins le chariot était-il cette fois passable : très bien construit, équipé de sombres tentures masquant la peinture vive, à défaut de cacher la forte odeur de bière qui s'y accrochait. Six chevaux l'accompagnaient, d'imposantes bêtes à la robe fauve, massives d'épaule, de hanche et de sabot, avec des rubans orange et noirs tressés dans la crinière et la queue. De la flanelle noire étouffait les clochettes de leur harnais luisant, détail qu'apprécia Ingrey, dont la migraine n'avait pas cessé depuis le coup de la veille. Comme Boleso pesait très peu comparé à leur charge habituelle, l'attelage le tirerait sans doute au sommet des collines et au travers des marais aussi aisément qu'une luge d'enfant.

Le cavalier Gesca recula en voyant Ingrey de près lorsqu'il voulut l'aider à monter en selle, puis intercepta son regard assassin et ravala tout commentaire. Ingrey s'était *bel et bien* rasé, et les serviteurs du divin lui avaient rendu sa tenue de cuir sèche et souple ; mais on ne pouvait pas faire grand-chose pour ses yeux plissés, injectés de sang, son visage gris et gonflé. Il serra les dents, installa son corps endolori sur la selle et subit le lent défilé jusqu'à la porte de la ville, au milieu des chants, du vacarme des cloches, et de la fumée d'encens que Lacroseau estimait appropriés au dernier voyage d'un prince. Ingrey attendit que la ville eût disparu derrière eux avant de faire signe au nouveau cocher de lancer ses bêtes au trot. Les chevaux de trait, d'humeur pesamment folâtre, semblaient les seuls membres enjoués de la compagnie et considéraient visiblement cette promenade comme des vacances équines.

Dame Ijada paraissait aussi soignée que la veille au matin, vêtue d'une tenue d'équitation encore plus élégante, d'un gris bleuté

rehaussé de fil d'argent. De toute évidence, elle avait dormi toute la nuit, *elle*. Ingrey hésitait entre ressentiment et soulagement, à mesure que sa migraine croissait et décroissait. Une heure après le lever du soleil, il commença à se sentir aussi guéri qu'il le serait sans doute de toute la journée. *Presque humain.* Cette amère plaisanterie lui fit serrer les dents et il parcourut la colonne dans les deux sens pour faire le point.

Les serviteurs de Boleso semblaient eux aussi davantage à cran à mesure qu'ils approchaient de Gîtelevant et du châtiment, quel qu'il fût, qui les attendait pour avoir échoué à garder en vie leur prince banni. Plusieurs jetaient à la victime et tueuse de Boleso des coups d'œil chargés d'une extrême rancœur, si bien qu'Ingrey résolut de les tenir à distance de la boisson et de la captive jusqu'à ce qu'il pût confier le groupe et son défunt souverain en d'autres mains, quelles qu'elles fussent. La veille au soir, il avait envoyé un courrier du Temple au maître des sceaux afin de lui transmettre l'itinéraire prévu par le cortège. Si Hetwar laissait ses choses-là à la discrétion d'Ingrey, Boleso eût galopé vers ses funérailles en un temps record.

À défaut de galoper, les robustes chevaux menaient le groupe d'un pas vif et régulier au travers d'un paysage de plus en plus accueillant, parcouru de larges routes en meilleur état pour la plupart. D'étroits pâturages entourés de vastes forêts escarpées cédaient la place à des étendues de régions boisées à peine vallonnées, cernées par de larges champs. L'œil voyait à l'horizon plus d'un hameau à la fois. Ils commencèrent à croiser d'autres gens sur la route – non seulement des chariots de fermiers, mais des cavaliers bien vêtus et des petits marchands accompagnés de mules de trait –, qui se hâtèrent tous de leur céder le passage. La seule exception fut un troupeau de cochons noirs et maigres croisé dans un bois de chênes. Le porcher et son fils, surpris de rencontrer sur leur route cette royale procession, perdirent le contrôle de la moitié de leurs bêtes à demi sauvages, si bien que les hommes d'Ingrey et de Boleso, amusés pour certains, agacés pour d'autres, durent les aider à dégager le chemin, à grand renfort de jurons et de huées, agitant le plat de leurs épées encore rengainées.

Ingrey étudia ses propres réactions ; ces proies glapissantes ne semblaient ni l'attirer ni l'exciter plus que de raison, ce qui le rassura. Il resta perché en selle dans un silence lugubre jusqu'à ce qu'on eût reconduit les cochons vers le bas-côté où poussait une végétation fournie. Dame Ijada, remarqua-t-il, patientait elle aussi en silence, quoiqu'elle affichât une curieuse expression méditative.

Il ne tenta pas de s'entretenir avec elle durant la chevauchée. Ses gardes, sur les ordres d'Ingrey, restaient à proximité lorsqu'elle était en selle, et ses servantes ne la lâchaient pas d'une semelle lorsqu'ils faisaient halte pour reposer les chevaux. Mais les yeux d'Ingrey revenaient constamment se poser sur elle. Bien trop souvent, il croisait son regard grave dirigé vers *lui* : une expression inquiète plutôt qu'effrayée. Comme si c'était *elle* qui veillait sur *lui*. Ce qui irritait Ingrey au plus haut point, comme si une laisse tendue les liait entre eux tels deux chiens couplés. Éviter de la regarder et de lui parler semblait l'épuiser, consommer toute son énergie et son attention.

Ils atteignirent enfin, au terme d'une journée longue et fatigante, la ville libre royale de Rougedigue. À sa grande fierté, la ville n'obéissait ni au comte local ni au seigneur-divin du Temple, mais était régie par son propre conseil municipal, sous la charte du roi. Ce qui, hélas, ne signifiait pas pour autant la disparition de toute cérémonie, si bien qu'Ingrey se retrouva piégé le temps que ses hôtes transportent le cercueil de Boleso dans le temple – construit en pierre dans le style darthacain, avec cinq lobes arrondis et surmontés d'un dôme.

En raison toutefois de sa taille supérieure, la ville disposait non seulement d'une plus grande auberge, mais de trois, et Ingrey avait eu l'excellente initiative, ce matin-là, d'envoyer son éclaireur réserver des chambres. L'auberge de taille intermédiaire s'était aussi avérée la plus propre. Ingrey escorta lui-même dame Ijada et ses gardiennes jusqu'à l'étage, en direction de la chambre et du petit salon privé réservés par l'éclaireur. Il inspecta les ouvertures. Les fenêtres étaient petites, donnaient sur la rue, et l'on ne pouvait y accéder facilement depuis le sol. Les barres de la porte étaient faites de chêne solide. *Parfait.*

Il pêcha les clés des chambres dans sa bourse de cuir et les tendit à dame Ijada. La gardienne le regarda en fronçant curieusement des sourcils, mais n'osa rechigner.

— Gardez votre porte verrouillée à toute heure, cette nuit, dit-il à dame Ijada. Et barrez-la.

Ijada haussa les sourcils et balaya du regard la chambre tranquille.

— Y a-t-il ici une menace particulière à redouter ?

Rien que nous n'ayons apporté avec nous.

— J'ai eu un accès de somnambulisme la nuit dernière, avoua-t-il à contrecœur. J'avais atteint votre porte avant qu'on ne me réveille.

Elle hocha lentement la tête et le gratifia d'un autre de ces *regards*. Il desserra les dents et déclara :

— Je logerai dans l'une des auberges avoisinantes. Je sais que j'ai votre parole, mais je veux que vous restiez ici, à l'abri, hors de vue. Vous souhaiterez sans doute manger en privé. Je vais vous faire monter votre dîner.

Elle répondit simplement :

— Je vous remercie, Sire Ingrey.

Hochant brièvement la tête pour toute réponse, il se retira.

Il descendit dans la salle, située au bout d'un petit couloir, afin d'ordonner qu'on servît le dîner de sa prisonnière. Deux des serviteurs de Boleso, ainsi que l'un des hommes d'Ingrey, s'y trouvaient déjà, occupés à vider des chopes.

— Vous logez ici ? leur demanda Ingrey.

— Nous sommes logés partout, Messire, répondit l'homme. Nous avons rempli les autres auberges.

— C'est toujours mieux que dormir sur des tapis à même le sol du temple, dit l'homme d'Ingrey.

— Ah oui, certes, répondit le premier avant de lamper une gorgée.

Son camarade plus charpenté grommela quelque chose qui ressemblait à une objection.

À l'extérieur, un vacarme et un petit cri attirèrent Ingrey à la fenêtre de la salle, munie de rideaux, qui donnait sur la rue. Un chariot ouvert, tiré par deux chevaux courts sur pattes, couverts d'écume, s'était arrêté dehors à la lumière du crépuscule, et l'une de

ses roues avant venait de se détacher de son essieu et de tomber sur les pavés, inclinant le chariot selon un angle ivre. Ses lanternes oscillaient à l'avant sur leurs colonnes, projetant des ombres changeantes. Une voix de femme déclara d'un ton brusque :

— Ne vous en faites pas, ma chère, Bernan va le réparer. C'est pourquoi je vous ai…

— Demandé d'apporter ma boîte à outils, oui, conclut une voix d'homme lasse à l'arrière du chariot. Je vais m'y mettre. Tout de suite.

Le serviteur bondit à terre, installa un marchepied de bois près du siège du cocher à présent incliné, puis, épaulé par une servante, il aida une silhouette de petite taille, corpulente et vêtue d'une cape, à descendre.

Ingrey se détourna, songeant seulement que les nouveaux arrivants auraient le plus grand mal à trouver où loger à Rougedigue ce soir-là. Le serviteur charpenté vida sa chope, lâcha un renvoi puis demanda à l'aubergiste de lui indiquer les latrines. Il sortit de la salle d'un pas instable et bifurqua vers le passage.

La femme corpulente à la cape venait d'entrer ; sa servante se penchait à terre derrière elle, marmonnant des imprécations et bloquant la voie. La cape en loques, malpropre et volumineuse, avait visiblement connu des jours meilleurs.

Le serviteur charpenté lâcha un juron et gronda :

— Dégage de mon chemin, espèce de grosse truie.

Un « Ha ! » indigné s'éleva des replis de la cape, et la femme rejeta son capuchon pour lui lancer un regard noir. Ni jeune ni vieille, elle avait toutefois des allures de matrone ; ses cheveux bouclés, couleur sable, s'échappaient de ses nattes pour dessiner une légère mais féroce auréole autour de son visage essoufflé, rosi par l'insulte ou le froid de la soirée, ou peut-être les deux. Ingrey, qui regardait par-dessus l'épaule du serviteur, se tint sur le qui-vive ; les hommes de Boleso n'étaient pas de ceux que les gens de moindre carrure osaient défier avec une telle désinvolture. Mais cette femme sans cervelle ne semblait prêter aucune attention à l'épée de l'homme, ni à sa cotte de mailles. Ni d'ailleurs à sa taille et à son état d'ébriété.

Elle défit le fermoir de sa cape et la laissa retomber : elle portait les robes vertes de la Mère et se révéla non pas grosse, mais enceinte. Perplexe, Ingrey songea que si elle était une sorte de sage-femme-dédicate, elle aurait bientôt besoin de ses propres services. Elle tendit la main par-dessus son ventre proéminent pour se tapoter l'épaule gauche, puis s'éclaircit solennellement la gorge.

— Voyez-vous ceci, jeune homme ? Ou êtes-vous trop saoul pour y voir clair ?

— Voir quoi ? demanda le serviteur le plus costaud, peu impressionné par une sage-femme, surtout pauvre et enceinte.

Elle suivit son regard en direction de l'étoffe verte et usée qui couvrait ses épaules et esquissa une moue contrariée.

— Oh, dratab, Hergi… (Elle se tortilla pour regarder sa servante, qui se redressait à présent.) … Ils sont encore tombés. J'espère ne pas les avoir perdus sur la route…

— Je les ai ici, Madame, siffla la servante pensive. Tenez, je vais les raccrocher. Une fois de plus.

Elle ramassa non pas un, mais deux jeux de galons de l'école du Temple et entreprit, la langue pointant entre les dents, de les fixer à la place d'honneur qui leur revenait. La première boucle arborait le vert sombre, le jaune paille et l'or des médecins-divins de l'ordre de la Mère. La seconde, le blanc, le crème et l'argent des sorciers-divins de l'ordre du Bâtard. Le premier réussit à figer le serviteur de Boleso dans une attitude, sinon de plus grand respect, du moins de mépris moins irréfléchi ; mais ce fut le second qui chassa tout le sang de son visage.

Les lèvres d'Ingrey esquissèrent son premier sourire de la journée. Il tapota l'épaule de l'homme.

— Vous feriez mieux de vous excuser auprès de l'érudite, je crois. Et ensuite de dégager le passage.

Le serviteur se renfrogna.

— Ils ne peuvent pas être à vous !

De toute évidence, le sang avait également déserté son cerveau. *Ceux qui refusent d'admettre une erreur sont-ils condamnés à la répéter ?* Prudemment, Ingrey recula de quelques pas dans le

passage, ne fût-ce que pour mieux apprécier la suite des événements.

— Je n'ai pas de *temps* à perdre avec vous, répondit la sorcière exaspérée. Si vous insistez à vous conduire comme dans une porcherie, alors soyez donc un porc, jusqu'à ce que vous appreniez les bonnes manières.

Elle agita la main dans la direction générale du serviteur et Ingrey étouffa l'impulsion lui dictant de se baisser. Il ne fut pas surpris le moins du monde de voir l'homme tomber à quatre pattes et son cri se changer en grognement. La sorcière renifla, rassembla ses robes et le contourna avec délicatesse. Sa domestique, munie d'une trousse de cuir, secoua la tête et ramassa la cape en passant. Ingrey salua poliment les deux femmes tandis qu'elles entraient dans la salle et se tourna pour les suivre, ignorant le cri nasillard et déchirant qui s'élevait du sol. Les deux autres hommes quittèrent furtivement la salle, jetant des coups d'œil inquiets en direction du passage.

— Toutes mes excuses, Érudite, déclara Ingrey d'un ton doucereux, mais votre leçon salutaire durera-t-elle longtemps ? Je ne pose cette question que parce que cet homme doit être en état de monter à cheval demain.

La femme blonde se tourna pour lui lancer un regard mauvais, tandis que ses mèches rebelles semblaient s'échapper dans tous les sens.

— Est-ce l'un de vos hommes ?

— Pas exactement. Mais si je ne suis pas responsable de son comportement, je le suis de son arrivée.

— Ah. Très bien. Je lui rendrai sans aucun doute son état normal avant de partir. Dans le cas contraire, l'illusion s'estompera d'elle-même dans quelques heures à peine. En attendant, qu'il serve donc de leçon aux autres. Mais je suis extrêmement pressée. Un grand cortège est arrivé ce soir à Rougedigue, avec le prince Boleso qui a été, dit-on, assassiné. L'avez-vous vu ? Je cherche son commandant.

Ingrey s'inclina de nouveau à demi.

— Vous l'avez trouvé. Ingrey des Rocheloup à votre service et à celui de vos dieux, Érudite.

Elle le dévisagea pendant un long et pénible moment.

— En effet, déclara-t-elle enfin. Eh bien. Cette jeune femme, Ijada dy Castos. Savez-vous ce qu'il est advenu d'elle ?

— Elle est sous ma responsabilité.

— Ah oui ? (Son regard s'intensifia.) Où donc ?

— Elle loge dans cette auberge, à l'étage.

La servante soupira de soulagement ; la sorcière lui jeta un regard de triomphe enjoué.

— Au troisième essai, on est exaucé, murmura la sorcière. Ne vous l'avais-je pas dit ?

— Cette ville ne possède *que* trois auberges, fit remarquer la servante.

— Est-ce le Temple qui vous envoie, reprit Ingrey, plein d'espoir, afin de venir la prendre en charge ?

Et me décharger ainsi ?

— Non… Pas exactement. Mais je dois la voir.

Ingrey hésita.

— Que représente-t-elle pour vous ?

Ou vous pour elle ?

— Une vieille amie, si elle se souvient de moi. Je suis l'érudite Hallana. J'ai eu vent de sa triste situation lorsque les nouvelles concernant le prince sont parvenues jusqu'à mon séminaire de Feuilleplantain. C'est-à-dire que nous avons entendu parler du meurtre de Boleso, et de la personne accusée de cet acte, et j'ai supposé qu'il s'agissait d'une triste situation. (Son regard fixé sur Ingrey le déroutait toujours autant.) Nous étions certains que le cortège passerait par cette route, mais je craignais de devoir lui courir après.

Le séminaire de l'ordre de la Mère à Feuilleplantain, ville située à quelque quarante kilomètres de Rougedigue, était réputé dans la région pour former des médecins et autres artisans de la guérison – la dédicate qui avait recousu le cuir chevelu d'Ingrey la veille y avait appris son métier. Ingrey eût pu fouiller les trois comtés environnants en quête d'un sorcier du Temple sans jamais penser à Feuilleplantain. Au lieu de quoi, c'était elle qui l'avait trouvé…

Percevait-elle la présence de son loup ? C’était un sorcier du Temple qui le lui avait infligé ; plus tard, un divin du Temple l’avait aidé à le lier. Se pouvait-il que cette femme eût été envoyée – par qui ou quoi, Ingrey ne souhaitait pas le deviner – pour aider à entraver le léopard d’Ijada ? Aussi incompréhensible que fût sa présence ici, il ne semblait pas s’agir d’une coïncidence. Cette idée hérissa tous les poils de son cou et de sa colonne vertébrale. À choisir, Ingrey eût préféré une coïncidence.

Il inspira profondément.

— Je crois que dame Ijada a peu d’amis en ce moment. Elle sera sans doute ravie de vous voir. Souhaitez-vous que je vous escorte jusqu’à elle, Érudite ?

Il la précéda dans le passage et lui indiqua l’escalier sur la gauche. Dans la direction opposée, le serviteur encochonné, toujours à terre, appuyait la tête contre la porte en grognant.

— Messire, qu’allons-nous faire de lui ? demanda son camarade troublé.

Ingrey se tourna pour observer la scène un instant.

— Surveillez-le. Assurez-vous qu’il ne lui arrive aucun mal jusqu’à la fin de la leçon.

Le camarade regarda la sorcière s’éloigner par-dessus l’épaule d’Ingrey et avala sa salive.

— Oui, Messire. Hum… Autre chose ?

— Vous pourriez le nourrir de son mouillé.

La sorcière, qui gravissait l’escalier avec la main sur la rampe et sa servante derrière elle, baissa les yeux vers lui, un tic agitant ses lèvres. Elle poursuivit sa montée d’un pas lourd, et Ingrey se hâta à sa suite.

À sa grande satisfaction, il trouva la porte du salon de dame Ijada verrouillée. Il frappa.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Ingrey.

Une pause.

— Êtes-vous réveillé ?

Il grimaça.

— Oui. Vous avez de la visite.

Un silence intrigué, suivi du cliquetis de la clé dans la serrure et du grattement de la barre qu'on retirait. La gardienne ouvrit la porte en grand, clignant des yeux ébahis lorsque la sorcière et sa servante s'engouffrèrent dans la pièce. Ingrey les suivit.

De l'autre côté de la pièce, dame Ijada les dévisagea un temps, déconcertée.

— Ijada ? dit la sorcière, prise au dépourvu. Ma parole, mon enfant, comme vous avez grandi !

Puis le visage d'Ijada s'illumina d'une joie telle qu'Ingrey n'en avait jamais vu.

— Hallana ! s'écria-t-elle avant de se précipiter vers son amie.

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre avec des glapissements féminins de reconnaissance et de plaisir. Au bout d'un moment, dame Ijada recula en posant les mains sur les épaules de cette femme plus petite qu'elle.

— Mais *comment* êtes-vous arrivée ici ?

— La nouvelle de votre mésaventure est parvenue jusqu'au séminaire de la Mère à Feuilleplantain. J'y enseigne à présent, vous savez. Et puis il y a eu les rêves, bien sûr.

— Et comment êtes-vous arrivée *là* – vous devez me raconter tout ce qui s'est produit depuis que… Oh, Sire Ingrey. (Ijada se tourna vers lui, radieuse.) C'est *elle*, la vieille amie dont je vous ai parlé. Elle était missionnaire médicale au fort de mon père, à la frontière ouest, ainsi qu'étudiante de l'ordre du Bâtard, et poursuivait ses deux vocations – elle apprenait les chants de sagesse des gens des marais et soignait leurs maladies lorsqu'elle le pouvait, afin de les attirer vers le fort et les sermons quintariens de notre divin. Lorsqu'elle était plus jeune, bien entendu. Et moi – j'étais l'enfant la plus ingrate et dégingandée qui soit. Hallana, je ne comprends toujours pas pourquoi vous me laissiez m'accrocher à vos jupes à longueur de journée, mais je vous en étais infiniment reconnaissante.

— Eh bien, en dehors de mon immunité naturelle à l'adoration – ce qui me pousse à m'interroger sur les dieux, en vérité – vous vous rendiez souvent utile. Vous ne redoutiez pas le marais, ni les bois,

les animaux ou les gens des marécages, ni encore la boue, les égratignures ou les réprimandes.

Ijada éclata de rire.

— Je me rappelle encore comme vous vous disputiez avec cet affreux divin moralisateur sur des questions de théologie lors des repas – l'érudit Oswin se mettait dans une telle rage qu'il partait en claquant la porte. Je me serais inquiétée pour sa digestion si j'avais été moins jeune et égocentrique. Pauvre bonhomme squelettique.

La sorcière sourit d'un air narquois.

— C'était pour son bien. Oswin était le serviteur du Père le plus parfait qui soit, toujours soucieux de découvrir les règles exactes pour s'assurer de se trouver du bon côté. Ou pour que les règles se trouvent du bon côté par rapport à lui, comme je le lui faisais remarquer. Ce qui le froissait à chaque fois.

— Oh, mais *regardez*-vous – tenez, vous devez vous asseoir…

Dame Ijada et la servante Hergi unirent brièvement leurs efforts pour trouver le meilleur siège, le rembourrer de coussins et presser l'érudite Hallana d'y prendre place. Elle s'y affala avec reconnaissance, soupirant bruyamment, et rajusta son ventre sur son giron. La servante s'empressa d'installer les pieds de sa maîtresse sur un tabouret. Dame Ijada tira un siège vers la table, face à son amie, et Ingrey alla s'asseoir devant la fenêtre, non loin d'elles compte tenu des dimensions réduites de la chambre, à un emplacement d'où il pouvait observer les deux femmes. La gardienne restait un peu en arrière, méfiante et respectueuse.

— Votre double spécialité est une combinaison des plus rares, Érudite, déclara Ingrey, désignant ses galons d'un signe de tête.

Comme l'épingle s'apprêtait encore à lâcher, ils restaient suspendus en équilibre précaire.

— Oh, oui. C'est arrivé par accident, si c'en était un.

Elle haussa les épaules, délogeant les galons ; la servante les ramassa en soupirant et les remit en place sans un mot.

— J'avais entrepris de devenir médecin, comme ma mère et ma grand-mère avant moi. J'avais presque fini mon apprentissage et commencé à exercer au temple hospitalier de Port-la-Barre. Ensuite, on m'a appelée au chevet d'un sorcier mourant. (Elle se tut et lança

un coup d'œil perspicace à Ingrey.) Que savez-vous de la façon dont sont créés les sorciers du Temple, Sire Ingrey ? Ou les sorciers illicites, d'ailleurs ?

Il haussa les sourcils.

— Une personne entre en possession d'un démon du chaos qui a, pour une raison ou une autre, échappé à l'emprise du Bâtard pour se réfugier dans le monde matériel. Le sorcier – ou la sorcière, s'empressa-t-il d'ajouter – l'accueille dans son âme et l'en nourrit. En retour, le démon lui prête ses pouvoirs. L'acquisition d'un démon transforme quelqu'un en sorcier de la même manière que celle d'un cheval transforme en cavalier, m'a-t-on enseigné.

— Tout à fait exact. (Hallana acquiesça d'un signe de tête.) Mais pas nécessairement en *bon* cavalier. Cet art doit être enseigné. Bien. Ce que l'on sait moins, c'est que les sorciers du Temple lèguent parfois leurs démons à leur ordre, afin qu'ils soient transmis à la génération suivante, avec tout ce qu'ils ont appris. Si bien qu'à la mort du sorcier – ou de la sorcière – si le démon n'est pas renvoyé aux dieux, il bondit vers l'être vivant le plus proche, susceptible de le retenir dans le monde matériel. Il est assez fâcheux de perdre un démon dans le corps d'un chien errant. Ne souriez pas, c'est déjà arrivé. Mais lorsqu'on s'y prend *comme il faut*, on peut diriger le démon dressé vers un successeur désigné sans déchirer son âme en pièces lors du transfert.

Ijada se pencha pour l'écouter, les mains crispées de fascination.

— Vous savez, je n'avais jamais pensé vous demander comment vous étiez devenue ce que vous êtes. Je tenais ces choses-là pour acquises.

— Vous aviez dix ans. À cet âge-là, le monde entier représente un mystère d'égale intensité.

Elle remua sur son siège, non sans difficulté, cherchant visiblement une meilleure position.

— L'ordre du Bâtard à Port-la-Barre avait préparé un divin, un jeune homme très érudit, à recevoir les pouvoirs de son mentor. Tout semblait se dérouler comme prévu. Le vieux sorcier – ma parole, qu'il était frêle alors – a expiré très paisiblement, l'un dans l'autre. Son successeur lui tenait la main et priait. Et cet idiot de démon a

bondi par-dessus lui, mais en *moi*. Personne ne s'y attendait, surtout pas ce jeune divin hautain. Il était livide. Et *moi*, paniquée. Comment pouvais-je pratiquer la médecine, une fois possédée par un démon du chaos ? J'ai tenté un certain temps de m'en débarrasser – je suis même allée en pèlerinage voir un saint réputé posséder le pouvoir du Bâtard lui-même sur Ses esprits élémentaux égarés.

— En Darthaca ? s'enquit Ingrey.

Elle haussa les sourcils.

— Comment le savez-vous ?

— Simple devinette.

Les narines de l'érudite se dilatèrent, indiquant son opinion de ce trait d'esprit.

— Très bien. Nous avons accompli ce rite ensemble. Mais le dieu refusait de reprendre Son démon !

— Darthaca, confirma Ingrey d'un air sombre. Je crois avoir naguère rencontré le même personnage. D'une remarquable inutilité.

— Ah oui ? (Son regard s'intensifia de nouveau.) Enfin bref. Faute de pouvoir me débarrasser de cette créature, j'ai dû apprendre comment la chevaucher pour ne pas me retrouver chevauchée, *moi*, si bien que j'ai repris dès le début tout l'apprentissage du cinquième dieu. Je me suis rendue à la frontière durant une période de grande frustration, dans l'optique de vivre un temps une vie plus simple et de chercher à regagner ma vocation perdue. Oh, Ijada, comme j'ai été désolée, ensuite, d'apprendre le décès de votre père. C'était un homme noble, dans tous les sens du terme.

Dame Ijada baissa la tête tandis qu'une ombre passait sur son visage.

— Ce n'est pas sans raison que notre fort avait les murs si hauts. Des hommes imprudents et furieux, une sortie irréfléchie pour tenter de les raisonner à une époque où les esprits s'échauffaient rapidement… Je n'avais vu que la beauté de la région marécageuse et la gentillesse de son peuple. Mais ils n'étaient que des hommes, après tout.

— Que vous est-il arrivé, à vous et à madame votre mère, après son assassinat ?

— Elle est retournée chez sa propre famille – la mienne – au nord de la Sylve. L'année suivante, elle s'est remariée – à un autre homme du Temple, mais qui n'était pas soldat –, le frère de ma mère la taquinait sur le sujet. Elle n'aimait pas mon beau-père comme elle aimait mon père, mais il était affectueux et elle se sentait attirée par le confort. Mais elle est morte… Hum.

Ijada s'arrêta, jeta un coup d'œil au ventre de l'érudite Hallana et se mordit la lèvre.

— Je suis également médecin, lui rappela celle-ci. En couches ?

— Environ quatre jours plus tard. D'une fièvre qu'elle avait contractée.

La gardienne, qui les écoutait avec une fascination excessive, se signa par compassion, croisa le regard d'Ingrey tourné vers elle, et se tassa.

— Hm, déclara Hallana. Je me demande si… Non, peu importe. Il est bien trop tard. Et votre… ?

— Petit frère. Il a vécu. Mon beau-père l'adore. Mais c'est à cause de lui que mon beau-père s'est remarié si vite.

C'était la première fois qu'Ingrey entendait dame Ijada mentionner des frères et sœurs vivants. *Je n'avais pas pensé à lui poser la question.*

— Si bien que vous vous êtes retrouvée à vivre avec… des gens dont vous n'aviez pas choisi la compagnie, poursuivit Hallana. Et *vice versa*. Votre belle-famille avait-elle des moyens ?

Ijada haussa les épaules.

— Ils n'étaient pas désagréables. Ma belle-mère s'occupe bien de mon frère.

— Et de, hem, combien d'années est-elle votre aînée ?

Un sourire ironique et fugitif traversa le visage d'Ijada.

— Trois.

Hallana ricana.

— Si bien que lorsqu'une occasion de vous laisser partir s'est présentée, elle vous a fait ses adieux avec beaucoup d'ardeur ?

— Eh bien oui, sincèrement. La femme de mon oncle Rivemartre m'a déniché cette place auprès de la princesse Fara. Elle trouvait ma belle-famille affreusement commune et pensait qu'il fallait

m’aider à m’élever avant que je ne contracte des manières trop rustiques.

Cette fois, le ricanement de Hallana se fit plus caustique. Cette divine très érudite, songea Ingrey, ne s’était pas présentée au moyen d’un nom de clan précédé par *des*.

— Mais Hallana, poursuivit Ijada, médecin ou non, je ne comprends pas comment vous pouvez porter sans risque un démon et un bébé tout à la fois. Je croyais les démons terriblement dangereux pour une femme dans cet état.

— C’est le cas, répondit l’érudite Hallana avec une grimace. Les démons répandent naturellement le chaos : c’est la source même de leur pouvoir dans le monde matériel. La conception d’un enfant, au cours de laquelle la matière engendre une âme totalement nouvelle, est la plus élevée et la plus complexe des formes connues de création, exception faite des dieux en personne. Compte tenu de tout ce qui peut mal se passer au cours de ce processus, même *sans* l’intervention d’un démon, il devient essentiel de les séparer. Et délicat. C’est en raison de cette difficulté que certains divins dissuadent les sorcières de devenir mères, ou les femmes encore jeunes de chercher ce pouvoir. Et certains d’entre eux sont de vieux idiots trop contents d’eux-mêmes, mais ceci est une autre histoire. Cela dit, tout va très bien, vous savez, je n’ai vu aucune raison de renoncer à vivre à cause des théories des autres. Je ne cours pas de plus grand danger – ou pas le même, en tout cas – que les autres femmes, à capacités égales. Enfin, en dehors du risque de voir le démon prendre possession du bébé alors que je serai distraite par l’accouchement. Les nourrissons ordinaires sont déjà bien assez démoniaques ! Le secret de la sécurité se révèle être… Comment le formuler. De *rejeter* tout excès de désordre. Si je déverse un flux constant de chaos, mon démon reste passif, et mon bébé en sécurité.

Un chaleureux sourire maternel lui éclaira le regard.

— Hélas, ces quelques mois sont un tantinet pénibles pour les gens qui *m’entourent*. Je possède un petit ermitage, au bord des terrains du séminaire, dans lequel je me suis établie.

— Ah. Ne vous sentez-vous pas un peu seule ?

— Absolument pas. Mon mari m'amène chaque jour mes deux autres enfants. Et certains soirs, il me rend également visite sans eux. Je rattrape mon retard dans mes lectures et mes études – ce qui en fait la retraite la plus formidable dont on puisse rêver. Je serais tout à fait tentée de recommencer, mais ce serait sans doute une erreur de porter douze bébés, et quoi qu'il en soit, je crois que mon mari y mettrait un terme bien avant.

La servante Hergi, qui s'était faite toute petite et silencieuse aux pieds de sa maîtresse, pouffa d'un rire fort peu obséquieux.

— Vous savez, ce n'est guère différent de la stricte autodiscipline que se doit d'observer tout sorcier du Temple. Pour se servir du chaos seul, sans tenter d'inverser le flux de sa nature, mais à juste dessein… Avec calme et prudence, sans jamais céder à la tentation des raccourcis. C'est ce qui a sauvé ma vocation, lorsqu'un brillant logicien m'a fait remarquer que la chirurgie détruisait pour guérir. Et j'ai compris comment employer correctement les pouvoirs qu'on m'avait accordés dans la direction que souhaitait mon cœur. J'étais tellement enchantée que je l'ai épousé.

Ijada éclata de rire.

— Je suis si heureuse pour vous ! Vous méritez ce qu'il y a de meilleur.

— Ah, ce que nous méritons, seul le Père le sait, dans l'équilibre de Sa justice.

Le visage de la sorcière retrouva sa gravité.

— Alors dites-moi, ma chérie, que s'est-il réellement passé dans ce château glacial ?

Chapitre 5

Le rire d'Ijada mourut brutalement. Ingrey se leva en silence et envoya la gardienne chercher un repas qu'il avait, par distraction, oublié de commander, en demandant d'augmenter les portions. Ce qui permit également de soustraire à ses oreilles curieuses la suite des discussions. Elle sembla déçue, mais n'osa désobéir.

Il regagna son siège tout aussi calmement, afin de ne pas distraire dame Ijada de sa confession interrompue à son amie. Qui se trouvait visiblement ici, aux yeux d'Ingrey du moins, pour des raisons plus subtiles que la simple amitié.

Il resta sur le qui-vive, en quête de divergences, mais le récit que fit Ijada à l'érudite Hallana ressemblait en tous points à celui qu'elle avait – enfin – livré à Ingrey, bien qu'elle le relatât cette fois dans l'ordre et sans rien omettre. Et elle en révéla beaucoup plus à Hallana concernant ses peurs étouffantes. L'expression de l'érudite se fit de plus en plus attentive, jusqu'à se figer lorsque Ijada raconta ses rêves de léopard. Elle poussa son récit jusqu'à cette chute dans le gué, la veille, dont les conséquences avaient failli être désastreuses, puis jeta un coup d'œil hésitant en direction d'Ingrey.

— Je crois qu'il revient à sire Ingrey de raconter la suite.

Il sursauta sur son siège et s'empourpra. L'espace d'un instant, il eut presque l'impression que la brume rouge revenait, et sa main se crispa sur l'appui de fenêtre où il était assis. Il comprit, gêné, qu'il avait de nouveau relâché son attention, supposant vaguement que la sorcière pourrait se protéger elle-même ainsi qu'Ijada. Mais les sorciers n'étaient pas à l'épreuve de l'acier, pas lorsqu'il les rattrapait. Il s'était autorisé à rester, armé, dans la même pièce que les deux femmes. Et on lui demandait à présent de partager ses secrets les plus sinistres…

Il bredouilla :

— J'ai tenté de la noyer. J'ai essayé de la tuer à trois autres reprises, à ma connaissance. Je jure que ce n'est pas de ma propre

volonté. Elle pense qu'il s'agit d'un sort ou d'un charme.

La sorcière fit la moue et laissa échapper un long soupir songeur. Puis elle se laissa aller en arrière et ferma les yeux, le visage soudain très calme. Lorsqu'elle les rouvrit, elle affichait une expression énigmatique.

— Aucun sorcier ne vous a jeté de sort dont les effets se prolongent actuellement. Vous ne portez aucun lien qui serve à le maintenir – je ne vois aucun cordon spirituel qui se dirige vers vous ou s'en éloigne. Votre âme ne renferme aucun esprit élémental du cinquième dieu. Il y a autre chose à la place. Qui semble très sombre.

Il détourna le regard.

— Je le sais. C'est mon loup.

— Si c'est l'âme d'un loup, je suis la reine de Darthaca.

— Ce loup a toujours été très étrange. Mais il est entravé !

— Ha. Puis-je vous toucher ?

— J'ignore si je suis… inoffensif.

Un spasme agita les sourcils de l'érudite ; elle l'inspecta de la tête aux pieds, et il prit conscience, avec une acuité gênante, de ses habits tachés par le voyage et de la barbe de brigand qui naissait sur ses joues.

— Je crois que je ne vous contredirai pas sur ce point. Ijada, que voyez-vous en lui ?

— Je ne *vois* rien, répondit-elle, mécontente. C'est comme si le léopard sentait son odeur, et que je la surprenais par hasard… que je la sentais par hasard ? Enfin dans tous les cas, il me prête ces sensations inhabituelles. Il y a ce loup obscur que vous voyez – enfin, son *odeur* semble obscure, comme de vieilles feuilles moisies, des cendres de feu de camp, des ombres de la forêt – et une troisième chose. Qui murmure autour de lui comme une rumeur. Et qui a un parfum des plus étranges. Âcre.

Hallana inclina la tête d'arrière en avant.

— Je vois son âme, avec mon œil interne. Je vois cette chose obscure. Mais je ne vois ni n'entends la troisième. Elle n'appartient aucunement au Bâtard, ni au monde des esprits sur lequel règnent les dieux. Pourtant – son âme est d'une étrange complexité. Le verre

limpide que les yeux ne voient pas, les doigts peuvent le toucher. Je dois tenter de le sonder plus en profondeur.

— S'il vous plaît, non ! s'exclama Ingrey, paniqué.

— Madame, est-ce une bonne idée… ? murmura sa servante, le visage froncé d'inquiétude. Maintenant ?

Les lèvres de Hallana articulèrent quelque chose qui ressemblait à « Dratab, dratab, dratab ».

— Réfléchissons.

Un coup à la porte ; la gardienne revenait, flanquée de serviteurs de l'auberge, munis de plateaux, et de l'individu que Hallana avait appelé Bernan, chargé d'un coffre lourd. C'était un homme entre deux âges, maigre et nerveux, l'œil vigilant ; son pourpoint de cuir vert était constellé de vieilles traces de brûlure, comme celui d'un maréchal-ferrant. Il inhala avec ravissement lorsque les plateaux passèrent devant lui. Une odeur succulente de bœuf mariné au vinaigre et d'oignons, s'échappant de sous les couvercles des plats, rappela douloureusement à Ingrey qu'il était, lui aussi, épuisé et affamé.

Hallana s'égaya.

— Mieux encore, mangeons avant de réfléchir.

Les serviteurs de l'auberge dressèrent la table dans le petit salon, mais la sorcière les congédia ensuite, déclarant qu'elle préférait que ses propres gens se chargent du service. Elle murmura en aparté à Ingrey :

— En réalité, je mange si salement ces temps-ci que je n'ose me restaurer en public.

Circonspect, Ingrey renvoya la gardienne prendre son repas dans la salle commune avec la consigne d'attendre qu'on la rappelât. Elle lança un curieux coup d'œil en arrière tout en se retirant à contrecœur.

Le serviteur Bernan rapporta que les chevaux de Hallana étaient en sécurité dans les écuries du temple local, la roue du chariot réparée, et que l'érudite passerait la nuit auprès d'une certaine femme médecin de la Mère à Rougedigue, de toute évidence une ancienne étudiante de Feuilleplantain. Ingrey se retrouva, sans l'avoir prémédité, en train de partager le repas des deux femmes à la

petite table. Le serviteur lui présenta le bassin destiné à se laver les mains, et la double divine entonna une prière superficielle pour bénir la nourriture.

Hergi secoua une serviette de la taille d'une nappe avant de la nouer au cou de sa maîtresse puis l'assista au cours du repas, rattrapant adroitement les verres qui s'inclinaient, les cruches qui dérapaient, le ragoût qui tombait de sa cuillère, souvent avant qu'ils se renversent, mais pas toujours.

— Buvez votre vin, conseilla la sorcière. Il va tourner aigre dans la demi-heure. Il vaudrait mieux que je m'en aille avant que l'aubergiste découvre ce qui est arrivé à sa bière. Enfin, sa colonie de puces, de poux et de punaises ne me survivra pas non plus, si bien que j'espère l'échange équitable. Si je m'attarde ici, je crains de devoir m'en prendre aux souris, pauvres créatures.

Dame Ijada semblait aussi affamée qu'Ingrey, si bien que la conversation s'interrompit un temps. Hallana la relança en questionnant ouvertement Ingrey sur l'origine de son loup. L'estomac noué malgré la faim, il marmonna une explication un peu plus complète que celle qu'il avait fournie à Ijada, dans la mesure où il parvenait à se rappeler ces événements confus. Les deux femmes l'écoutaient avec grand intérêt. Mal à l'aise, Ingrey s'aperçut que Bernan, installé avec son assiette sur le coffre de bois, et Hergi, qui mordillait des bouchées debout quand elle ne nettoyait pas les dégâts de sa maîtresse, l'écoutaient eux aussi. Mais les serviteurs d'une sorcière du Temple devaient sans doute se montrer d'une extrême discrétion.

— Votre père s'intéressait-il auparavant à la magie animale de nos aïeux les Anciens Sylvains ? s'enquit Hallana lorsqu'il eut fini de lui décrire le rite.

— Pas que je sache, répondit-il. Toute cette histoire m'a semblé très soudaine.

— Pourquoi faire cette tentative à ce moment-*là* ? demanda Ijada.

Ingrey haussa les épaules.

— Tous ceux qui le savaient sont morts ou ont pris la fuite. Le temps que je récupère assez pour poser la question, il ne restait personne qui pût me le dire.

Son esprit se déroba devant les fragments de souvenirs de ces noires semaines d'hébétude. Mieux valait oublier certaines choses.

Hallana mâcha et avala une bouchée avant de demander :

— Comment avez-vous appris à entraver votre loup ?

Ces choses-là, par exemple. Ingrey frotta son cou tendu, sans parvenir à le soulager.

— L'antique loi d'Audar, selon laquelle il fallait brûler vifs les individus souillés par des esprits animaux, n'avait pas été appliquée à Coursbouleau de mémoire d'homme. Notre divin local, qui me connaissait depuis toujours, s'inquiétait de la voir mise en pratique. Le Temple a envoyé un enquêteur juger de mon cas, qui a décrété que, dans la mesure où je n'étais pas responsable du crime, mais qu'il m'avait été imposé par des gens qui avaient autorité sur moi, ce châtiment reviendrait à couper la main d'un homme que l'on vient de cambrioler. Si bien qu'on m'a officiellement pardonné et épargné.

Apprenant l'existence de ce précédent, Ijada leva vers Ingrey des yeux très attentifs et fit mine de parler, mais se contenta de secouer la tête.

Ingrey lui répondit d'un signe de tête et poursuivit :

— On ne pouvait toutefois pas me laisser errer librement. À certains moments, j'étais lucide, vous comprenez, mais à d'autres… Je ne me rappelle pas très bien ceux-là. Si bien que notre divin a entrepris de me guérir.

— Comment ? demanda la sorcière.

— D'abord par la prière, bien sûr. Puis par les anciens rituels qu'il est parvenu à retrouver. Je crois qu'il en avait inventé de nouveaux à partir de fragments. Aucun n'a fonctionné. Puis il a essayé les exhortations et les sermons, pendant des journées où ses acolytes et lui se relayaient. C'était la partie la plus fastidieuse. Ensuite, nous avons tenté de le chasser par la force.

— Nous ? demanda Hallana, haussant un sourcil.

— Ils n'agissaient pas… *contre* ma volonté. J'étais désespéré, à l'époque.

— Mm. Oui, je…

Elle pinça les lèvres un long moment avant de reprendre :

— Quelle forme ont prise ces protections anti-loup ?

— Nous avons tenté tout ce que nous avons pu imaginer qui ne risquait pas de m'estropier purement et simplement. M'affamer, me rouer de coups, me menacer par le feu et par l'eau. Rien n'est parvenu à chasser le loup, mais j'ai au moins appris à gagner l'ascendant et mes périodes de confusion ont raccourci.

— Dans ces conditions, j'imagine que vous avez appris très vite.

Percevant son ironie, il leva les yeux vers elle, sur la défensive.

— De toute évidence, c'était efficace. Et de toute manière, mieux valait me retrouver plongé sous le Coursbouleau jusqu'à m'en faire éclater les poumons plutôt que d'écouter d'autres sermons jour et nuit. Notre divin est parvenu à garder intacte la résolution des autres jusqu'au bout, ce qui n'a pas été facile. C'était la dernière chose qu'il pouvait faire pour mon père, qu'il lui semblait avoir abandonné.

Ingrey but une gorgée de vin.

— Quelques mois plus tard, on m'a jugé apte à sortir. On avait alors confié le château Boisbouleau à mon oncle. On m'a envoyé en pèlerinage dans l'espoir de trouver un traitement plus permanent. J'étais soulagé de partir ; mais à mesure que je perdais espoir, que j'atteignais ma taille adulte et semais mes gardiens, ma quête s'est changée en simple errance. Quand je me retrouvais à court d'argent, j'acceptais la première tâche venue.

Tout lui avait semblé préférable à un retour chez lui. Et ensuite… un jour, ça n'avait plus été le cas.

— J'ai rencontré sire Hetwar lorsqu'il était en ambassade auprès du roi de Darthaca. (Ses ruses désespérées visant à gagner l'accès au maître des sceaux ne méritaient pas d'être relatées.) Il était curieux de savoir comment un membre d'un clan sylvain pouvait se retrouver à servir des étrangers si loin de chez lui, si bien que je lui ai raconté mon histoire. Mon loup ne l'intimidait guère, et il m'a accordé une place parmi ses gardes afin que je puisse gagner de quoi rentrer au pays. Je me suis montré utile lors de plusieurs incidents survenus en route, et c'est avec plaisir qu'il a rendu mon poste permanent. Par la suite, je me suis élevé au sein de sa maison. (La bouche d'Ingrey se raffermit sous l'effet de la fierté.) Grâce à mes mérites.

Il se concentra sur sa viande épicée, sauçant le reste de l'assaisonnement au gingembre avec le pain savoureux de l'auberge. Ijada avait cessé de manger un peu plus tôt et promenait le doigt sur le bord de son verre de vin vide, grave et pensive. Lorsqu'elle leva les yeux et croisa son regard, elle lui adressa un pâle sourire. Hallana repoussa les efforts de Hergi qui voulait lui faire avaler une seconde tarte aux pommes, puis la servante lui retira la serviette tachée et la rangea.

La sorcière toisa Ingrey.

— Vous sentez-vous mieux à présent ?

— Oui, avoua-t-il à contrecœur.

— Avez-vous la moindre idée de l'identité de la personne qui a vous a jeté ce sort ?

— Non. J'ai du mal à y penser. Ce qui me dérange peut-être plus, c'est de ne pas pouvoir le ressentir, entre les crises. Je commence à me méfier de tout ce que j'ai dans la tête. C'est comme si j'essayais de regarder l'intérieur de mes propres globes oculaires. (Il hésita, puis rassembla son courage.) Pouvez-vous l'extirper de moi, Érudite ?

Elle soupira d'un air incertain, tandis que le serviteur, derrière elle, adressait un vigoureux geste négatif à Ingrey, et que Hergi protestait d'un glapissement.

— La seule chose que je puisse faire sans risque pour l'instant, répondit Hallana, c'est ajouter au désordre qui règne dans votre esprit. Quant à savoir si ça briserait ou perturberait l'emprise de cette chose étrange dont Ijada sent l'odeur en vous, je l'ignore. Je n'ose rien tenter de plus complexe. Si je n'étais pas enceinte, j'essaierais peut-être… Enfin, peu importe. Oui, oui, je vous vois, Bernan, inutile de gigoter, ajouta-t-elle à l'intention du serviteur agité. Si je n'injecte pas de désordre dans l'esprit de sire Ingrey, ici présent, je vais devoir tuer des souris, et *j'aime* ces créatures.

Ingrey frotta son visage fatigué.

— Je suis entièrement disposé à vous laisser essayer, mais… entravez-moi d'abord.

Les sourcils de l'érudite se haussèrent.

— Vous pensez que c'est nécessaire ?

— Prudent.

Les serviteurs de la sorcière, à tout le moins, semblaient encourager grandement toute forme de précaution. Tandis qu'Ingrey déposait son épée et son ceinturon contre le mur proche de la porte, Bernan ouvrit ce qui se révéla être une boîte à outils bien fournie et fouilla à l'intérieur, pour en tirer quelques longueurs de chaîne robuste. Ayant consulté Ingrey, il la passa plusieurs fois, en serrant fort, autour de ses chevilles bottées, puis les maintint en place à l'aide d'une agrafe et d'un fermoir. Ingrey croisa les mains au niveau des poignets pour le laisser procéder pareillement, puis testa les deux liens en tirant et tordant. Ils semblaient solides. Il s'assit ensuite à terre, adossé au siège placé devant la fenêtre, et laissa Bernan fixer les chaînes des poignets à celles des chevilles. Il se sentait parfaitement ridicule, accroupi ainsi avec les genoux à mi-chemin des oreilles. Son public semblait extrêmement perplexe, mais personne ne protesta.

L'érudite Hallana se hissa hors de son siège et s'avança vers lui en se dandinant. Une Ijada inquiète se tenait près d'elle, et Hergi de l'autre côté. Hallana releva ses manches et noua ses doigts ensemble, étirant les mains avec un léger craquement des jointures.

— Parfait, dit-elle d'une voix à la brusquerie toute médicale que l'entrain rendait plus sinistre encore, dites-moi si ça vous fait mal…

Elle posa une paume tiède sur le front d'Ingrey.

Une impression de chaleur, agréable les premières secondes, s'échappa de ses doigts, et il se laissa aller contre sa main. Mais la chaleur devint ensuite inconfortable. Une brume dérangeante brouilla sa vision. La chaleur se mit soudain à rugir comme un fourneau dans son esprit, et sa vision se dédoubla. La seconde image se sépara de la première, se tordit, se transforma.

La pièce était toujours présente, sur un plan physique. Mais un autre *endroit* l'était tout autant. Là-bas…

Là-bas, il se tenait debout, entièrement nu. Au-dessus de son cœur, sa chair pâle se plissa, puis enfla. La peau éclata. En jaillit une liane, non, une veine, qui se mit à se tortiller et s'enrouler autour de lui, tout en grimpant. Il sentit une deuxième excroissance brûlante éclater sur son front, et vit la veine-liane en surgir en s'enroulant,

brouillée par la proximité. Une autre jaillit de son nombril, de ses parties génitales. Leurs extrémités en mouvement grommelaient et dégoulinaient de sang. Sa langue se transformait, elle aussi, jaillissant de sa bouche pour former un tuyau palpitant.

Dans la pièce matérielle, son corps se mit à se tordre et à tirer sur ses chaînes. De plus en plus fort. Ses yeux chavirèrent à demi, mais il voyait toujours l'érudite Hallana se pencher vers lui – elle recula brusquement lorsqu'il ouvrit la bouche pour hurler. Mais entre ses deux mains luisantes, écartées, un feu violet grondait toujours, pour s'engouffrer en spirale dans la bouche affreusement transformée d'Ingrey.

Le long tentacule qui poussait depuis sa langue s'agita sous l'effet de la douleur, son murmure inintelligible s'accéléra pour devenir sifflement, mais il semblait pourtant absorber la chaleur. Les quatre autres, reflétant son excitation, continuaient à grommeler et s'épaissir, l'éclaboussant de sang. La chaude odeur métallique et la sensation glissante qui en résultèrent le distrayaient. Son corps réel se débattait et se cambrait avec assez de puissance pour lui briser les os, tirant sur ses chaînes. Ses cheveux ondulèrent, ses parties génitales s'engorgèrent et durcirent. Il tomba de côté, se convulsa, commença à s'efforcer de rouler jusqu'au mur auquel s'appuyait son épée rengainée.

Ijada était tombée à genoux, bouche ouverte, yeux écarquillés. Dans la seconde réalité, le léopard apparut…

Fourrure de soie ondulante sur des muscles en mouvement, griffes d'ivoire sculpté ; ses yeux d'ambre luisaient d'éclats dorés. Il bondit sur les veines en mouvement, tout comme un chaton sur une pelote, griffant et tapotant du bout des pattes ces choses sifflantes, puis les attirant à lui pour les mordre de ses dents puissantes. Les veines cinglaient comme des fouets acides, laissant de noires marques de brûlures sur l'élégante robe tachetée du léopard, lui arrachant un puissant grondement qui ébranla l'air, secouant Ingrey jusqu'au cœur de son être. En réponse, un rugissement surgit du plus profond de lui-même.

Sa mâchoire commença à s'allonger…

Non. Non, je te l'interdis, loup intérieur ! Il se concentra, serra les dents. Combattit le loup, les tentacules, son corps, son esprit, roula plus près de son épée. *Bats-toi. Tue… quelque chose… tout…*

La chaîne torturée se tordit, brisant un maillon de fer comme une brindille. Ses poignets et chevilles étaient toujours liés, mais libérés les uns des autres. Son corps se redressa, puis il put se tortiller et rouler, se cambrer et se retourner. Son épée était toute proche. Des pieds paniqués allaient et venaient tout autour de lui.

Ses mains réelles étaient aussi glissantes de sang véritable que son second corps de l'étrange bouillie rouge qui s'écoulait de lui, vers lui. À sa propre horreur, il commençait à sentir les liens céder autour de ses poignets en sang, de ses mains qui tiraient fort. S'il libérait sa main droite, atteignait son épée… alors personne ne quitterait cette pièce en vie. Peut-être même pas lui.

Il décapiterait d'abord le serviteur trop bavard, d'un seul coup. Puis se tournerait vers les femmes hurlantes. Ijada était déjà à genoux, comme une victime devant son bourreau, des mèches de cheveux s'échappant pour voiler son visage. Le tranchant cinglant de l'épée, la femme enceinte… Son esprit regimba, nia.

Puis hurla cette négation avec une telle férocité qu'elle s'inversa et se transmuta en assentiment. *Aide-les, sauve-la, soutiens-moi, loup intérieur ! Puise en moi, puise…*

Sa mâchoire s'allongea, ses dents se changèrent en blancs couteaux acérés. Il se mit à mordre et déchirer les veines, grondant et agitant la tête comme un loup secouant un lapin pour lui briser l'échine. Le sang chaud jaillit dans sa bouche, et il sentit la douleur de ses propres morsures. Il agrippa, déchira. Arracha les choses sorties de son corps par leurs propres racines sanglantes. Puis l'entité se trouva non plus en lui, mais devant lui, frétillant comme une maléfique créature marine attirée vers l'air mortel. Il la frappa de ses pieds nus et griffus. Le léopard bondit, cogna, fit rouler la chose rouge et hurlante sur le sol. Elle se retrouva, brièvement, en vie. Agonisante.

Puis disparut.

La seconde vision s'évanouit, ou rejoignit la première, et elles se fondirent l'une dans l'autre, le léopard en Ijada, sa mâchoire de

loup… où donc ?

Son corps s'affaissa. Il était étendu sur le dos près de la porte, les chevilles toujours entravées, ses mains sanglantes libérées. Près de lui, Bernan, le visage d'une pâleur de parchemin, serrait une courte barre métallique dans ses mains tremblantes.

Un bref silence retomba.

— *Eh bien*, dit la voix claire et tendue de Hallana. Ne recommençons jamais *ça*…

Un bruit de pas résonna dans le couloir, à l'extérieur de la chambre. On frappa un coup pressé à la porte. Le soldat d'Ingrey cria, alarmé :

— Ohé ! Tout le monde va bien ? Sire Ingrey ?

Puis la voix effrayée de la gardienne :

— C'était vraiment *lui* qui hurlait ainsi ? Oh, dépêchez-vous d'enfoncer cette porte !

Un troisième homme :

— Si vous détruisez ma porte, vous allez me la rembourser ! Hé, là-dedans ! Ouvrez !

Ingrey étira sa mâchoire, humaine et normale, qui n'avait rien d'un museau, et répondit d'une voix rauque :

— Je vais bien !

Hallana respirait très vite, les pieds écartés, et braquait sur lui des yeux écarquillés.

— Oui, cria-t-elle en réponse. Sire Ingrey… a trébuché et renversé la table. C'est un peu le désordre, ici, actuellement. Nous nous en occupons. Ne vous en faites pas.

— Vous n'avez pas l'air d'aller si bien.

Ingrey avala sa salive, éclaircit sa gorge à vif, ajusta sa voix.

— Je descends dans la salle d'ici une minute. Les serviteurs de la divine vont s'occuper des… du… des dégâts. Allez-vous-en.

— Nous allons soigner ses blessures, ajouta Hallana.

Silence déconcerté, dispute à mi-voix ; puis les bruits de pas s'éloignèrent.

Un soupir sembla se communiquer à toutes les personnes présentes dans la pièce, exception faite de Bernan, qui brandissait toujours sa barre métallique. Ingrey se rallongea mollement sur le

plancher, avec l'impression de sentir ses os changés en bouillie. Il avait mal au cœur. Il finit par lever les mains. Les chaînes pendaient lourdement à son poignet gauche ; le droit, glissant de sang, était libre. Il le regarda fixement, comprenant à peine d'où venaient cette blessure et cette douleur lancinante. À en juger par le filet de sang déplaisant qui lui coulait dans les cheveux, ses furieuses cabrioles avaient également arraché plusieurs de ses récentes sutures.

À ce rythme, je serai mort avant d'atteindre Gîtelevant, que dame Ijada me survive ou non.

Ijada… Il se tortilla, mû par une inquiétude fébrile. Avec un petit bruit d'avertissement, Bernan éleva sa barre encore plus haut. Ijada se trouvait toujours à genoux, à un ou deux pas de distance, le visage très pâle, les yeux immenses et sombres.

— Non, Bernan ! dit-elle. Il n'est plus dangereux à présent. C'est fini.

— J'ai vu un homme atteint du haut mal, déclara Hallana d'une voix distante. Et ça ne ressemblait aucunement à *ça*.

Elle se risqua de nouveau à s'approcher d'Ingrey et le contourna, baissant des yeux inquisiteurs par-dessus son ventre.

Avec un coup d'œil à la barre métallique, Ingrey roula très lentement et prudemment de côté pour mieux regarder Ijada. Ce mouvement fit tourner la pièce par brefs à-coups, et il émit un grognement plus proche d'un gémissement, ou peut-être d'un cri plaintif. Ijada non plus ne bondissait pas sur ses pieds. Elle restait mollement assise, soutenue par ses mains posées à terre ; elle surprit son regard, inspira puis se redressa d'une poussée.

— Je vais bien, dit-elle, quoique personne ne l'eût interrogée.

Tous les yeux étaient restés braqués sur le spectacle bien plus impressionnant qu'offrait Ingrey.

Hallana tourna la tête.

— Et *vous*, qu'avez-vous ressenti ?

— Je suis tombée à genoux – j'étais toujours dans cette pièce, mais en même temps, je me retrouvais soudain dans le corps du léopard. Son corps spirituel – je n'avais pas l'illusion que c'était de la chair. Mais oh, qu'il était fort ! Splendide. Mes sens étaient terriblement aiguisés. J'y voyais ! Mais j'étais muette – non, bien

plus. Privée de langage. Nous nous trouvions dans un plus grand espace, ou un espace différent – aussi grand qu'il devait l'être, en tout cas. Vous… (Son regard se tourna vers Ingrey.) … vous vous y trouviez avant moi. Des horreurs écarlates vous poussaient sur le corps. Elles semblaient faire partie de vous, mais vous attaquaient pourtant. Je leur ai bondi dessus pour essayer de vous les arracher. Elles me brûlaient les mâchoires. Puis vous avez commencé à vous changer en loup, ou en homme-loup, un étrange hybride – comme si votre corps n'arrivait pas à se décider. Au bout du compte, une tête de loup vous a poussé et s'est mise à vous arracher ces horreurs rouges, elle aussi.

Elle le regardait de biais, avec une fascination toute nouvelle.

Ingrey se demanda, sans oser formuler la question, si elle lui avait, elle aussi, vu un pagne dans son hallucination. L'intense excitation résultant de son état de frénésie s'estompait à peine, étouffée par la douleur et la confusion.

— Quand nous vous avons arraché ces choses brûlantes et tenaces, nous avons vu qu'elles n'étaient pas nombreuses, mais qu'il s'agissait d'une seule et même chose. L'espace d'un instant, elle a pris l'aspect d'un nœud de serpents en train de s'accoupler, chassés de dessous une corniche au printemps. Puis elle s'est tue, a disparu, et je me suis retrouvée ici. Dans ce corps-ci.

Elle éleva devant ses yeux une main aux longs doigts comme si elle s'attendait à lui voir griffes et coussinets.

— Si cette expérience ressemblait, même de loin, à ce que ressentaient les anciens guerriers sylvains… je crois que je commence à comprendre pourquoi ils y aspiraient tant. Sauf la partie concernant les choses sanguinolentes. Mais même ça… nous l'avons *surmonté*.

Ce qui lui dilatait ainsi les yeux, songea Ingrey, ce n'était pas seulement la peur, mais aussi une intense euphorie ébahie. Elle ajouta pour Hallana :

— Avez-vous vu *mon* léopard ? Les choses sanguinolentes, la tête de loup ?

— Non, soupira Hallana, frustrée. Vos esprits étaient très perturbés, mais je n'ai pas besoin de double vue pour m'en rendre

compte. Pensez-vous pouvoir retourner à l'endroit où vous étiez ? De votre plein gré ?

Ingrey se mit à secouer la tête, avec l'impression que son cerveau venait de se détacher, et marmonna :

— Non !

— Je ne sais pas trop, répondit Ijada. C'est le léopard qui m'y a conduite – je n'y suis pas allée de moi-même. Et ce n'était pas vraiment un *endroit*. Nous étions toujours ici.

L'expression de Hallana se fit encore plus attentive, si la chose était possible.

— Avez-vous senti la présence d'un seul des dieux, dans cet espace ?

— Non, répondit Ijada. Aucun. À une époque, je n'aurais pas pu vous le dire avec certitude, mais depuis le rêve du léopard… Non. Je l'aurais su, s'*Il* était revenu.

Malgré sa détresse, un sourire lui adoucissait les traits. Bien qu'il ne s'adressât pas à Ingrey, il lui donnait envie de ramper dans sa direction. *Voilà* qui relevait de la folie pure et simple.

Hallana étira ses épaules, ce qui produisit un effet inquiétant sur son vaste tour de taille, et grimaça.

— Bernan, aidez sire Ingrey à se relever. Retirez-lui ces chaînes.

— En êtes-vous sûre, Érudite ? demanda le serviteur méfiant.

Ses yeux glissèrent vers l'épée d'Ingrey, qui reposait à présent dans un coin de la pièce ; il l'avait visiblement envoyée, d'un coup de pied, hors de portée d'une roulade d'Ingrey, tandis qu'il luttait pour se mettre en position de frapper à l'aide de sa barre métallique.

— Sire Ingrey ? Qu'en pensez-vous ? Puisque vous ne vous étiez pas trompé.

— Je ne crois pas… *réussir* à bouger.

Le sol de chêne était dur et glacial, mais Ingrey, en raison de ses vertiges, préférait la position horizontale à la verticale.

Il se retrouva debout malgré lui, soulevé puis installé par les deux serviteurs sur la chaise vide de la divine. Bernan retira les cadenas à l'aide d'un marteau et Hergi, avec de petits gloussements, apporta une bassine d'eau fraîche, du savon, des serviettes ainsi que la trousse de cuir qui se révéla contenir des fournitures et instruments

médicaux qu'elle avait apportés avec elle. Elle soigna d'une main experte les blessures d'Ingrey, anciennes et nouvelles, sous l'œil de la divine, et il songea avec un temps de retard qu'il était *évident* que la divine voyageât avec sa propre sage-femme-dédicate, compte tenu de son état actuel. Il se demanda si Hergi était l'épouse du maréchal-ferrant, si c'était bien la réelle vocation de Bernan.

Ijada se hissa jusqu'à sa propre chaise pour regarder avec une apparente fascination les soins prodigués par Hergi, pinçant les lèvres devant les coups d'aiguille. Le lambeau de chair, au dos de la main d'Ingrey, fut proprement remis en place et couvert d'un pansement de tissu blanc, tandis qu'on nettoyait et pansait les lacérations moins importantes de l'autre poignet. Ses mains lui faisaient bien moins mal que les muscles brûlants de son dos, ou ses chevilles parcourues d'élancements ; à moins que chaque douleur ne l'aidât à se distraire de la suivante. Il se demanda s'il valait mieux retirer ses bottes tant qu'il le pouvait encore, et s'il risquait, dans le cas contraire, de devoir les faire couper ensuite pour les ôter. Elles étaient de bonne qualité ; il détesterait devoir les perdre. Les chaînes avaient laissé de profondes empreintes dans le cuir.

— Dans cet endroit où vous vous trouviez, reprit Hallana.

— Il n'était pas réel, grommela Ingrey.

— Mm, oui, très bien. Mais tandis que vous vous trouviez dans ce, hum, cet état, que perceviez-vous de moi, si toutefois vous perceviez quoi que ce soit ?

— Du feu coloré jaillissait de vos mains. Pour s'engouffrer dans ma bouche. Ce qui a paniqué la veine qui y poussait, et a contaminé les autres. Ses autres parties, je suppose. C'était comme si votre feu les chassait de leurs cachettes.

Il tâta l'intérieur de sa bouche à l'aide de sa langue, afin de se rassurer en constatant la disparition effective de cette hideuse déformation. Plus dérangeant, il découvrit son visage poisseux de salive. Il fit mine d'essuyer cette écume collante à l'aide du bandage de son poignet gauche, mais Hergi intercepta sa main pour protéger son ouvrage. Elle le gratifia d'un signe de tête désapprobateur et lui

tendit plutôt un linge humide. Ingrey se nettoya en s'efforçant de ne pas songer à son père.

— La langue *est* le signe et signifiant du Bâtard sur nos corps, lança Hallana, pensive.

Comme le front pour la Fille, le nombril pour la Mère, les parties génitales pour le Père et le cœur pour le Frère.

— Les veines du sortilège, ou tentacules, ou quoi qu'ils puissent bien être, semblaient tous jaillir de mes cinq points théologiques.

— Ce qui doit *signifier* quelque chose. Je me demande bien quoi ? Je me demande s'il existe des manuscrits sur les coutumes de l'Ancienne Sylve qui nous éclaireraient sur cette énigme ? Dès mon retour à Feuilleplantain, je chercherai dans notre bibliothèque, mais je crains qu'elle ne contienne surtout des documents médicaux. Les Quintariens darthacains que nous avons conquis préféraient détruire ces vieilles coutumes plutôt que d'en faire la chronique. Comme s'ils souhaitaient placer les vieilles puissances de la forêt hors de portée de tout le monde, y compris d'eux-mêmes. Ce en quoi j'ignore s'ils se trompaient.

— Quand j'étais dans le léopard – quand *j'étais* le léopard, déclara Ijada, j'ai vu ces images fantomatiques, moi aussi. Mais ensuite, tout m'a été de nouveau caché.

Légère nuance de regret dans sa voix.

— Moi, d'un autre côté… (Les doigts de la sorcière tambourinaient sur la surface plane la plus proche, qui se trouvait être son ventre.) … je n'ai rien vu. Enfin, à part sire Ingrey en train de briser des chaînes capables de contenir un cheval. Si c'était représentatif de la force que les esprits animaux conféraient aux anciens guerriers, pas étonnant qu'ils aient été tellement prisés.

Si les anciens guerriers avaient ainsi souffert ensuite, Ingrey doutait que leurs esprits animaux fussent à ce point prisés. Si les Sylvains s'étaient comportés comme il venait de le faire… Il voulut s'enquérir des bruits qu'il avait émis, mais se sentait bien trop honteux.

— S'il y avait quoi que ce soit à voir, alors je l'aurais vu, *moi*, poursuivit Hallana avec une exaspération croissante.

Elle se laissa bruyamment tomber sur un siège vide.

— Dratab, dratab. Réfléchissons.

Au bout d'un moment, elle regarda Ingrey en plissant les yeux.

— Vous dites que cette chose est partie. Faute de pouvoir en déterminer la nature – vous rappelez-vous au moins qui vous l'a imposée ?

Ingrey se pencha en avant, frottant ses yeux irrités. Il les supposait injectés de sang.

— Je ferais mieux de retirer ces bottes.

Sur un geste de Hallana, Bernan s'agenouilla pour l'aider ; les chevilles d'Ingrey étaient effectivement enflées et décolorées. Il les observa un moment.

— Je n'avais jamais senti la présence du sort avant de rencontrer Ijada, dit-il enfin. Pour autant que je sache, je le portais peut-être déjà depuis des jours, des mois, voire des années. Au début, j'ai cru que c'étaient effectivement des années – qu'il s'agissait de mon loup, dans la mesure où je pouvais seulement y penser. Sans le témoignage de dame Ijada et… ce qui vient de se produire à l'instant, je le croirais sans doute encore. Si j'étais parvenu à la tuer, j'aurais certainement continué à le croire.

Hallana se mordillait la lèvre inférieure.

— Réfléchissez encore. On a sans doute placé en vous une compulsion vous dictant de tuer votre prisonnière entre l'annonce de la mort de Boleso et le moment où vous avez quitté Gîtelevant pour la Hure. Auparavant, ce n'était pas nécessaire, et par la suite, il n'y avait plus le temps. Qui avez-vous vu dans cet intervalle ?

C'était encore plus dérangeant formulé ainsi.

— Assez peu d'hommes. J'ai été convoqué dans les appartements de sire Hetwar dans la soirée. Le messager s'y trouvait toujours. Hetwar, son secrétaire, le prince Rigild, sénéchal du roi, le comte Rivemartre, Wencel des Fleuvéquin, sire Alca des Grainloutre, les frères Guéragot… Nous n'avons parlé que brièvement, le temps que sire Hetwar me confie la nouvelle et mes instructions.

— À savoir ?

— Aller chercher le corps de Boleso, transporter sa meurtrière… (Ingrey hésita.) M'assurer de la discrétion entourant sa mort.

— Ce qui signifiait ? demanda Ijada, l'air réellement intriguée.

— Faire disparaître toute trace des indiscrétions de Boleso.

Y compris sa principale victime ?

— Quoi ? Mais n'êtes-vous pas un officier de la justice du roi ? demanda-t-elle, indignée.

— À proprement parler, je suis au service du maître des sceaux Hetwar. (Il ajouta après une pause prudente :) Il a pour but de subvenir aux besoins les plus immédiats de la Sylve et de sa maison royale.

Ijada sombra dans le silence, fronçant les sourcils.

La sorcière du Temple se tapota les lèvres d'un doigt. Elle au moins ne semblait pas choquée. Mais lorsqu'elle reprit la parole, ses pensées avaient visiblement emprunté une route toute nouvelle.

— Rien de spirituel ne peut exister dans le monde matériel sans le soutien d'un être matériel. Les sorts sont maintenus par des sorciers au travers de leurs démons, qui sont nécessaires mais insuffisants ; le démon doit se nourrir du corps du sorcier, au bout du compte. Mais c'est *vous* qui maintenez *votre* sortilège. Je soupçonne… hm. Pour reprendre votre terme, Ijada, une magie parasite ? Le sortilège a, d'une manière ou d'une autre, été introduit en vous, et votre vie l'a maintenu par la suite. Si cette étrange sorcellerie ressemble même de loin à la mienne, elle coule vers l'aval, et bien volontiers. Elle ne crée pas, mais vole ses aptitudes à son hôte.

Ce qu'Ingrey comprenait sur un plan viscéral, mais il n'avait pas très envie que dame Ijada l'entendît tenir ces propos-là. Toutes sortes d'hommes avaient la capacité de tuer pour servir les intérêts de leurs supérieurs ; quoique le seul sort nécessaire, en règle générale, pût tenir dans une bourse cliquetante. Il avait des gardes à cheval, prêts à tirer l'épée pour défendre leur seigneur, aussi souvent que nécessaire, et n'était-ce pas plus ou moins la même chose ?

Non ?

— Mais… (Ijada pinça ses jolies lèvres, songeuse.) Le maître des sceaux Hetwar doit avoir une centaine de bretteurs, de soldats, d'hommes de main. Une demi-douzaine de ses gardes vous accompagne. Cette… personne, quelle qu'elle soit, aurait pu jeter ce sort à n'importe lequel d'entre eux. Pourquoi faut-il qu'on m'envoie, à

moi, le seul homme de tout Gîtelevant connu pour porter un esprit animal ?

Une expression fugace – satisfaction, perspicacité ? – frôla le visage de l'érudite Hallana avant de disparaître. Mais plutôt que de répondre, elle se renfonça dans son siège, l'air absorbé, sans doute faute de pouvoir se pencher en avant d'un air tout aussi concentré.

— Votre mal spirituel est-il connu de tous ? demanda-t-elle.

Ingrey haussa les épaules.

— Il y a eu des ragots, oui. Plus ou moins confus. Ma réputation est utile à Hetwar. Je ne suis pas quelqu'un que la plupart des hommes veulent croiser.

Ni côtoyer très longtemps, ni inviter à leur table, ni surtout présenter à leurs parentes de sexe féminin. Mais j'en ai désormais l'habitude.

Ijada écarquilla les yeux.

— On vous a choisi parce qu'on pouvait rejeter la faute sur votre loup ! C'est Hetwar qui vous a désigné. Par conséquent, il doit être à l'origine du sort !

Ingrey n'adhérait pas à cette idée.

— Pas nécessairement. Sire Hetwar était en délibération bien avant que je n'arrive. Chacun des hommes présents dans cette pièce peut m'avoir conseillé pour cette tâche.

La partie concernant le loup semblait toutefois beaucoup trop plausible. Ingrey lui-même eût sans hésiter soupçonné son loup intérieur de la mort de sa prisonnière. Il se fût accusé lui-même, incapable de se défendre. À supposer toutefois qu'il eût survécu à sa tentative de meurtre sur dame Ijada… Il se rappela la baignade presque fatale de la veille. D'une manière ou d'une autre, la victime et l'outil se fussent retrouvés pareillement réduits au silence.

Deux conclusions extrêmement désagréables s'imposèrent à lui. La première était qu'il conduisait toujours dame Ijada vers sa mort potentielle. Mourir noyée dans le fleuve la veille n'eût sans doute pas été pire que se faire empoisonner ou étrangler plus tard dans sa cellule, et c'eût été un sort cent fois préférable à un procès douteux suivi d'une pendaison.

L’autre était qu’un ennemi d’une puissance aussi grande que secrète serait extrêmement troublé de les voir arriver tous deux vivants à Gîtelevant.

Chapitre 6

Ingrey se réveilla fébrile de cauchemars qu'il se rappelait à peine. Il cligna des yeux à la lumière qui traversait la lucarne de sa chambre minuscule, mais privée, située sous les avant-toits de son auberge. L'aube. L'heure de se lever.

Les mouvements déchaînèrent la douleur dans tous ses muscles foulés ou froissés, c'est-à-dire la plupart, si bien qu'il abandonna vite sa tentative de redressement. Mais se rallonger ne lui apporta aucun soulagement. Il tourna prudemment la tête, le cou enflammé, pour jeter un œil au piège qu'il avait installé par terre, près de sa porte. La pile de vaisselle en équilibre instable ne semblait pas avoir bougé. Bon signe.

Les liens de ses poignets et de sa main droite, quoique tachés de sang brun, semblaient tenir. Il s'étira et serra les doigts. Bon. La soirée de la veille n'était donc pas un cauchemar, malgré ses atroces hallucinations. Son estomac se contracta sous l'effet de l'anxiété – douloureusement – tandis que les souvenirs lui revenaient.

Avec un grognement, il se força à se redresser, sortit du lit tant bien que mal et rejoignit sa table de toilette en titubant. De la main gauche, il s'aspergea le visage d'eau froide, sans effet. Il enfila ses chausses, s'assit au bord du lit et tenta de remettre ses bottes. Elles refusèrent de glisser par-dessus ses chevilles enflées. Vaincu, il les laissa retomber à terre. Il abaissa prudemment son corps vers ses draps froissés. Une sorte de bourdonnement, dans sa tête, paraissait remplacer la raison. Il resta étendu pendant ce qui sembla durer la moitié d'un tour de sablier, à en juger par la progression des carrés de lumière du soleil sur son mur, sans formuler de pensées plus utiles qu'un ressentiment maussade contre ses maudites bottes.

Les gonds grincèrent ; le cliquetis de la vaisselle fut couvert par les jurons surpris du cavalier Gesca. Ingrey regarda la porte en

plissant les yeux. Grimaçant de perplexité, Gesca se fraya un chemin à travers le barrage de verres et d'assiettes tombés à terre. Le lieutenant était vêtu pour la route, avec ses bottes, sa tenue de monte en cuir et son tabard bleu ardoise aux couleurs de Hetwar, aussi soigné que l'exigeait la gravité de la tâche : il avait peigné ses cheveux d'un blond terne, rasé de près son aimable visage. Il regarda Ingrey d'un air consterné.

— Messire ?

— Ah, Gesca. (Quand le bruit des soucoupes roulant à terre s'estompa, Ingrey parvint à lui demander :) Comment va le porcelet ce matin ?

Gesca secoua la tête, visiblement partagé entre méfiance et exaspération.

— L'illusion s'est estompée vers minuit. Nous l'avons conduit au lit.

— Assurez-vous qu'il n'approche ni n'ennuie plus jamais l'érudite Hallana.

— Je crois que le problème ne se posera plus. (Les yeux inquiets de Gesca inspectèrent ecchymoses et pansements.) Sire Ingrey – que vous est-il *arrivé* hier soir ?

Ingrey hésita.

— Que dit-on qu'il s'est produit ?

— On raconte que vous étiez enfermé avec cette sorcière depuis quelques heures quand un grand vacarme a retenti dans cette pièce – des cris, des coups à faire tomber le plâtre du plafond au-dessous de vous, des hurlements. On aurait juré que quelqu'un se faisait assassiner.

Presque…

— La sorcière et ses serviteurs sont sortis plus tard comme si de rien n'était, et vous êtes parti en boitant, sans parler à personne.

Ingrey tenta de se rappeler les excuses qu'avait criées Hallana à travers la porte.

— Oui. Je portais un… jambon, ainsi qu'un couteau, et j'ai trébuché sur une chaise. (Non, elle n'avait pas parlé de chaise.) J'ai renversé la table. Je me suis ouvert la main en tombant.

Gesca grimaça, cherchant sans aucun doute à se représenter comment cet incident pouvait expliquer la singulière collection de bandages et d'ecchymoses qu'affichait Ingrey.

— Nous sommes presque prêts à charger, dehors. Le divin de Rougedigue attend pour bénir le cercueil du prince Boleso. Pourrez-vous monter à cheval ? Suite à votre accident ?

Il ajouta après un moment de réflexion :

— Vos accidents.

Ai-je donc si mauvaise mine ?

— Avez-vous livré mon message pour sire Hetwar au courrier du Temple ?

— Oui. Il est parti aux premières lueurs de l'aube.

— Dans ce cas… Dites aux hommes de mettre pied à terre. J'attends des instructions. Mieux vaut patienter. Nous allons prendre un jour pour laisser reposer les chevaux.

Gesca acquiesça d'un geste, mais son regard fixe demandait clairement à Ingrey pourquoi il avait poussé les hommes et les animaux jusqu'à leurs limites pendant deux jours si c'était pour passer le temps ainsi gagné à flâner ici. Il ramassa la vaisselle, la déposa sur la table de toilette, gratifia son supérieur d'un autre coup d'œil perplexe, puis sortit.

Ingrey avait griffonné sa dernière note à sire Hetwar aussitôt après leur arrivée la veille au soir, rapportant l'arrivée du cortège à Rougedigue et demandant instamment qu'on le libérât du commandement, feignant de ne pas être en mesure de fournir la cérémonie adéquate. Le billet ne contenait toutefois aucune référence à la sorcière du Temple ni aux événements qui avaient suivi dans cette chambre à l'étage. Il n'avait pas mentionné l'incident du fleuve, ni d'ailleurs émis la moindre remarque concernant sa prisonnière. La conscience gênée de devoir rapporter la vérité au maître des sceaux le disputait désormais à la peur dans son cœur. La peur et la fureur. *Qui a placé en moi ce sort grotesque, et comment ? Pourquoi m'a-t-on changé en outil sans cervelle ?*

Risque-t-on de recommencer ?

Sa propre colère l'effrayait alors même que sa peur nourrissait sa rage, lui serrant la gorge et faisant battre ses tempes. Il se rallongea,

s’efforçant de se rappeler l’autodiscipline durement gagnée en subissant les saintes tortures qu’on lui avait infligées avec de si bonnes intentions à Boisbouleau. Lentement, il commanda à ses muscles hurlants de retrouver leur calme.

On avait relâché son loup la nuit précédente. C’était *lui* qui l’avait déchaîné. Était-il de nouveau entravé ce matin ? Et sinon… alors quoi ? Malgré toutes les douleurs de son corps, son esprit ne lui semblait pas différent de tous les autres matins de sa vie d’adulte. L’hésitation qui le paralysait ici, à Rougedigue, relevait-elle seulement d’une vieille habitude, ou bien du bon sens ? De la simple prudence qui le poussait à refuser d’approcher ne fût-ce que d’un pas de Gîtelevant dans sa présente ignorance, sans doute mortelle ? Ses blessures physiques lui fournissaient un rideau plausible derrière lequel se réfugier. Mais s’agissait-il de l’écran qui abrite un chasseur, ou seulement d’un refuge de lâche ? Ses pensées tournaient en rond comme dans une cage.

Un autre coup à la porte brisa la spirale ascendante de sa tension croissante, et une voix féminine et brusque demanda :

— Sire Ingrey ? Il faut que je vous voie.

— Madame Hergi. Entrez donc.

Ingrey prit conscience, trop tard, de ne pas porter de chemise. Mais elle devait être une dédicate expérimentée de l’ordre de la Mère, et non pas une jouvencelle facilement intimidée. Il serait toutefois courtois de s’asseoir, au minimum. En effet.

— Hm. (Elle pinça les lèvres tandis qu’elle avançait vers son chevet et le jaugeait avec un éclat glacial dans le regard.) Le cavalier Gesca n’exagérait donc pas. Eh bien, impossible d’y couper ; vous devez vous lever. Madame l’érudite souhaite voir votre prisonnière avant de partir et je voudrais qu’elle reprenne la route le plus tôt possible pour rentrer chez elle. Nous avons eu bien assez de mal à arriver ici ; je crains le voyage de retour. Venez, à présent. Oh, cinq dieux. Voyons, mieux vaut commencer par…

Elle laissa lourdement tomber sa trousse de cuir sur la table de toilette et fouilla à l’intérieur, pour en tirer une bouteille carrée de verre bleu dont elle ôta le bouchon. Elle versa dans une cuillère un sirop d’allure sinistre, et lorsque Ingrey se redressa sur un coude

pour demander « Qu'est-ce que c'est ? », elle le lui fourra dans la bouche. Le liquide avait un goût réellement atroce. Il avala, craignant de le recracher sous ce regard d'acier.

— Une décoction d'écorce de saule et de pavot, d'esprit-de-vin, et quelques autres ingrédients utiles.

Son regard parcourut dans un sens puis dans l'autre le corps d'Ingrey ; elle fit la moue et se pencha pour lui administrer une autre cuillerée. Avec un bref hochement de tête, elle reboucha la bouteille.

— Voilà qui devrait suffire.

Ingrey avala sa potion ainsi qu'une montée de bile.

— C'est répugnant.

— Vous changerez d'avis bien assez tôt, je vous le garantis. Bon. Voyons comment tient mon travail.

Avec efficacité, elle dénoua ses bandages, appliqua de l'onguent et de nouveaux pansements, enduisit les sutures de son cuir chevelu d'un produit qui piquait, peigna ses cheveux emmêlés, lui nettoya le torse, puis le rasa, repoussant ses mains lorsqu'il tentait de protester qu'il pouvait s'habiller seul.

— Ne commencez pas à mouiller mes nouveaux bandages, Messire. Et arrêtez de vous débattre. Je ne veux pas me laisser retarder par *vous*.

Il ne s'était pas fait ainsi habiller par une femme depuis l'âge de six ans, mais sa douleur s'estompait délicieusement, remplacée par une lassitude flottante. Il cessa de résister. L'intensité de la concentration de Hergi, comprit-il, n'avait rien à voir avec lui.

— L'érudite Hallana va-t-elle bien ? Après la nuit dernière ? demanda-t-il prudemment.

— Le bébé a changé de position. Il peut arriver aussi bien demain que la semaine prochaine, mais quarante kilomètres de mauvaise route nous séparent de Feuilleplantain, et je préférerais la savoir en lieu sûr *dès maintenant*. Alors écoutez-moi bien, Sire Ingrey : n'essayez surtout pas de la retenir de quelque manière que ce soit. Quoi qu'elle puisse bien vous demander, donnez-le-lui sans discuter, s'il vous plaît.

Elle renifla d'un air féroce.

— Oui, Madame, répondit humblement Ingrey (qui ajouta au bout d'un bref instant :) Votre potion semble très efficace. Puis-je garder la bouteille ?

— Non. (Elle s'agenouilla à ses pieds.) Ah. Vous ne pourrez pas porter vos bottes, n'est-ce pas ? Avez-vous d'autres chaussures avec vous… ?

Elle fouilla de fond en comble les sacoches d'Ingrey, pour émerger avec une paire de bottes de cuir usé qu'elle lui enfila brutalement.

— Suivez-moi, maintenant.

La douleur, lorsqu'elle le tira par les bras, semblait agréablement lointaine, comme des nouvelles d'un pays étranger. Elle le traîna inexorablement hors de la pièce.

La sorcière-médecin attendait déjà dans la salle de l'auberge d'Ijada, à l'autre extrémité de la grand-rue de Rougedigue. Après un coup d'œil aux pansements d'Ingrey, elle demanda poliment :

— J'espère que vous voilà bien guéri ce matin, Sire Ingrey ?

— Oui. Je vous remercie. Votre remède m'a bien aidé. Quoiqu'il constitue un curieux petit déjeuner.

Il lui sourit, craignait-il, d'un air un tantinet brumeux.

— Ah oui. En effet. (Elle jeta un coup d'œil à Hergi.) Combien… ?

Hergi leva deux doigts. Ingrey n'eût su dire si les sourcils de la divine avaient remué sous l'effet de la réprobation ou de l'approbation, car Hergi se contenta pour toute réponse de hausser les épaules.

Ingrey suivit une fois de plus les deux femmes à l'étage. La gardienne les accueillit dans le salon, non sans méfiance. Il chercha subrepticement autour de lui des signes de sa crise de la veille, mais ne trouva rien d'autre que de légères traces de sang et des entailles sur le plancher. Ijada sortit de la chambre en les entendant arriver. Elle était vêtue pour la route, de la même tenue de monte gris bleuté que la veille, mais elle avait préféré à ses bottes des chaussures de cuir plus légères. Ingrey, mal à l'aise, scruta son visage pâle ; lui retournant son regard, elle affichait une expression grave et songeuse.

Avec plus de gêne encore, il sonda ses propres perceptions modifiées. Elle ne lui semblait pas tant *différente* qu'*accentuée*, créant une impression de densité énergétique qui retenait l'attention d'Ingrey. Une odeur tiède et capiteuse, évoquant celle de l'herbe au soleil, s'échappait d'elle. Il se surprit à entrouvrir les lèvres pour mieux goûter cet arôme solaire – effort futile, car ce n'était pas l'air qui le charriait.

Hallana, elle aussi, dégageait plus qu'un soupçon d'étrangeté, une agitation vertigineuse résultant en partie de sa grossesse mais surtout d'un tourbillon contenu, évoquant une rafale de vent après l'orage, qu'il identifia comme son démon pacifié. Les deux femmes ordinaires, Hergi et la gardienne, semblaient soudain maigres, plates et sèches en comparaison, comme des esquisses sur papier.

L'érudite Hallana étreignit Ijada et lui plaça une lettre dans les mains.

— Je dois partir bientôt si nous voulons rentrer avant la nuit, déclara la divine. Je préférerais pouvoir vous accompagner. Tout ceci est fort dérangeant, surtout… (D'un signe de tête, elle désigna Ingrey et son sortilège récent, et il acquiesça d'une moue.) Voilà qui suffirait à justifier que le Temple s'en mêle, même sans… Enfin, bref. Puissent les cinq dieux vous protéger en route. Voici un mot pour le maître de mon ordre à Gîtelevant, qui le supplie de s'intéresser à votre cas. Avec un peu de chance, il pourrait vous reprendre là où je dois vous abandonner.

Nouveau coup d'œil en direction d'Ingrey, avec une certaine tension méfiante dans le pli des lèvres.

— Je vous charge, Messire, de contribuer à ce que ce mot atteigne sa destination. Et aucune autre.

Il ouvrit la main en guise de réponse ambiguë, et Hallana pinça encore davantage les lèvres. En tant qu'agent de Hetwar, il avait appris à ouvrir et recopier des lettres sans laisser de traces, et elle devinait certainement qu'il connaissait ces astuces d'espion. Le Bâtard était toutefois le dieu même des espions ; quelles ruses connaissait donc Sa sorcière ? Et auquel de ses deux ordres saints avait-elle confié ses inquiétudes ? Si elle avait toutefois ensorcelé la

missive d'une manière ou d'une autre, les nouvelles perceptions d'Ingrey n'en décelaient rien.

— Érudite…

La voix d'Ijada se faisait soudain fluette, hésitante. « Érudite » et non pas « Chère Hallana », nota Ingrey. Hergi se tenait aux aguets, prête à faire sortir sa maîtresse ; elle grimaça de frustration en voyant la divine se retourner.

— Oui, mon enfant ?

— Non… Peu importe. Ce n'est rien. Des bêtises.

— Supposons que vous m'en laissiez juge.

Hallana s'installa sur un siège et inclina la tête d'un air encourageant.

— J'ai fait un rêve très curieux cette nuit. (Ijada, qui allait et venait nerveusement, s'installa enfin devant la fenêtre.) Un nouveau.

— Curieux, dans quelle mesure ?

— D'une netteté inhabituelle. Je me le suis rappelé au matin, dès mon réveil, alors que mes autres rêves se dispersaient.

— Poursuivez.

Le visage de Hallana semblait sculpté tant elle écoutait attentivement.

— C'était très bref, à peine une vision fugace. J'avais l'impression de voir une sorte de… Je ne sais pas. De spectre sous forme d'étalon. Noir de suie, sans éclat ni reflet. Qui galopait, mais au ralenti. Ses naseaux rouges et flamboyants crachaient de la fumée ; sa crinière et sa queue étincelaient. Ses sabots projetaient des étincelles, laissant des empreintes enflammées qui consumaient tout dans son sillage. Des nuages d'ombre et de cendre. Son cavalier était aussi sombre que lui.

— Hm. S'agissait-il d'un homme ou d'une femme ?

Ijada fronça les sourcils.

— Cette question me semble peu pertinente. Les jambes du cavalier s'arquaient pour se fondre dans les côtes du cheval, comme si leurs corps étaient soudés. Il tenait une laisse dans la main gauche. Au bout de cette laisse était attaché un loup immense.

Hallana haussa les sourcils et jeta un coup d'œil à Ingrey.

— Reconnaissez-vous ce… ce loup particulier ?

— Je n'en sais rien. Peut-être. Il avait la fourrure d'un noir d'étain, exactement comme…

Sa voix faiblit, puis se raffermit.

— Dans mon rêve, en tout cas, il me semblait familier.

Ses yeux noisette soutinrent brièvement ceux d'Ingrey, et elle retrouva son expression grave, au grand inconfort de celui-ci.

— Mais c'était bien un loup, cette fois. Il portait un collier à pointes, mais à l'envers, avec les pointes tournées vers l'intérieur. Du sang jaillissait de ses pattes tandis qu'il courait, ce qui changeait les cendres qu'il foulait en taches de boue noire. Puis l'ombre et les cendres m'ont étouffée et aveuglée, et je n'ai plus rien vu.

L'érudite Hallana fit la moue.

— Ma parole, mon enfant. Un rêve très net en effet. Je vais devoir y réfléchir.

— Croyez-vous qu'il puisse avoir un sens ? Ou s'agit-il seulement du contrecoup de…

Elle engloba la pièce d'un geste, se rappelant visiblement les événements bizarres de la veille, puis regarda Ingrey de biais à travers ses cils.

— Les rêves significatifs, répondit Hallana, la voix marquée d'un soupçon de didactisme, peuvent être des prophéties, des avertissements ou des instructions. Avez-vous la moindre idée de la nature de celui-ci ?

— Non. Il était très bref, comme je vous le disais. Mais intense.

— Qu'avez-vous ressenti ? Pas à votre réveil, mais pendant le rêve ? Aviez-vous peur ?

— Pas exactement peur. Ou du moins, pas pour moi. J'étais plutôt furieuse. Contrariée. Comme si j'essayais de le rattraper sans y parvenir.

Un bref silence retomba. Quelques instants plus tard, Ijada reprit :

— Érudite ? Que dois-je faire ?

Hallana sembla tordre son expression distante en sourire peu sincère.

— Eh bien… Prier ne nuit jamais.

— Voilà qui ne ressemble guère à une réponse.

— Dans votre cas, peut-être que si. Ce n'est pas un réconfort.

Ijada se frotta le front comme s'il était douloureux.

— Je ne suis pas sûre de vouloir d'autres rêves comme celui-là.

Ingrey voulait lui aussi supplier *Que dois-je faire, Érudite ?* Mais quelle réponse pourrait-elle, après tout, lui fournir ? Lui conseiller de rester bloqué ici ? Gîtelevant ne ferait alors que venir à lui, avec toute la cérémonie nécessaire. Poursuivre sa route comme le lui commandait sa mission ? Une divine du Temple ne pouvait sans doute pas lui conseiller d'autre stratégie. Fuir, ou ordonner à Ijada de le faire ? Partirait-elle seulement ? Il lui avait déjà offert une fois de s'échapper, dans ce bois si dense. Elle avait sagement refusé. Mais si l'on favorisait sa fuite ? Se sauver dans la nuit, sans aucune allusion aux maîtres d'Ingrey, surtout pas, qui pût leur apprendre de quelle main elle avait reçu cheval, bagage, argent… escorte ? *Nous devons en reparler.* Ou pouvait-il la confier à la sorcière, son amie – l'envoyer secrètement à Feuilleplantain ? Si un tel asile était possible, l'érudite Hallana l'eût sans doute déjà proposé. Il étouffa dans une quinte de toux le petit bruit interrogateur qu'il s'apprêtait à émettre, redoutant de se voir renvoyer avec la consigne de prier.

Hergi aida sa maîtresse à se relever de son siège.

— Bon voyage, Érudite, dit Ijada avec un sourire tordu à l'intention de la femme enceinte. Je n'aime pas l'idée que vous puissiez courir le moindre danger à cause de moi.

— Pas à cause de vous, ma chère, répondit Hallana d'un air absent. Ou du moins, pas de vous seule. Tout ceci est beaucoup plus complexe que je ne m'y attendais. Je regrette de ne pouvoir me fier aux conseils de mon cher Oswin. Il a l'esprit si logique.

— Oswin ? demanda Ijada.

— Mon mari.

— Attendez, répondit Ijada, les yeux écarquillés de stupéfaction. Tout de même pas – cet Oswin-*là* ? Notre Oswin, l'érudit Oswin, du fort des marais ? Ce squelette maniéré ? Tout en bras et en jambes, avec un cou de héron en train d'avaler une grenouille ?

— Lui-même, répondit l'épouse d'Oswin, aucunement contrariée par cette description peu flatteuse de son conjoint ; le pli ferme de ses lèvres se radoucit. Il s'est bonifié avec l'âge, je vous le promets.

Il était très inexpérimenté à l'époque. Quant à moi, eh bien, je crois m'être également quelque peu bonifiée.

— De tous les prodiges – j'ai peine à le croire ! Vous passiez votre temps à vous battre et vous disputer !

— Seulement sur les questions de théologie, répondit Hallana avec douceur. Parce qu'elles nous tenaient à cœur, vous comprenez. Enfin… surtout pour des questions de théologie. (Un souvenir lui retroussa les commissures des lèvres.) Une passion commune en a entraîné d'autres, au fil du temps. Il m'a suivie jusque dans la Sylve, à la fin de son cycle de mission – je lui ai dit qu'il voulait juste avoir le dernier mot. Il essaie toujours. Il enseigne désormais lui aussi. Il aime toujours débattre – c'est son plus grand plaisir. Je serais cruelle de le lui refuser.

— Monsieur l'érudit aime parler, ça oui, confirma Hergi. Et je ne suis pas impatiente d'entendre ce qu'il me dira si je ne vous ramène vite saine et sauve comme je le lui ai promis.

— Oui, oui, ma chère Hergi.

Avec un sourire, la sorcière se tourna enfin pour quitter la pièce d'un pas lourd, suivie de près par sa dame de compagnie. Hergi gratifia Ingrey d'un hochement de tête approbateur en passant, sans doute pour le remercier de sa coopération ou, du moins, pour son absence d'intervention.

Il reporta son attention sur dame Ijada qui regardait son amie s'éloigner. Le regret assombrissait son expression. Elle croisa son regard et parvint à lui adresser un pâle sourire. Curieusement réconforté, il le lui retourna.

— *Oh*, dit-elle tandis que sa main voltigeait vers sa bouche.

— Quoi donc ? demanda-t-il, intrigué.

— Vous savez sourire !

D'après son intonation, c'était là tout aussi miraculeux que de le voir déployer des ailes et s'envoler jusqu'au plafond. Il leva les yeux au ciel, s'imaginant ainsi. Le loup ailé. *Quoi ?* Il secoua la tête pour la vider de ces étranges idées, mais ne réussit qu'à se donner le vertige. Peut-être valait-il mieux en effet que Hergi eût emporté la bouteille bleue.

Ijada s'avança vers la fenêtre qui donnait sur la rue, suivie d'Ingrey. Ensemble, ils regardèrent Hergi faire monter sa maîtresse dans le chariot, dont on avait réparé la roue, sous le regard inquiet de Bernan. Le valet, ou maréchal-ferrant, ou quoi qu'il pût bien être, prit les rênes, lança d'un claquement de langue les chevaux courts sur pattes, et le chariot remonta pesamment la rue avant de disparaître de leur vue. Derrière eux, dans la chambre, la gardienne s'affairait à déballer un bagage visiblement préparé pour la route, mais qu'on n'avait pas chargé, à l'instar du cercueil de Boleso, à cause des ordres d'Ingrey retardant le départ.

Il se tenait très près d'Ijada et regardait par-dessus son épaule ; il eût très bien pu tendre la main gauche pour la poser sur sa nuque, là où ses cheveux, rassemblés dans un filet, révélaient la pâleur de la peau. Le souffle d'Ingrey y animait une mèche égarée, mais elle ne s'éloignait pas. Elle tourna toutefois la tête pour croiser son regard. Aucune peur, aucune révulsion ne crispait ses traits : elle le scrutait simplement avec intensité.

Elle avait pourtant vu non seulement cette autre atrocité, mais son loup, sa souillure, sa capacité à la violence, qui ne lui étaient plus désormais rumeur ni ragot mais constituaient une expérience directe. Indéniable. *Elle ne renie rien. Pourquoi ne recule-t-elle pas ?*

Ses perceptions basculèrent. En prenant les choses sous un autre angle : qu'éprouvait-il, lui, au sujet du félin ? Il l'avait vu, dans cette autre réalité, aussi clairement qu'elle-même l'avait vu sous sa forme de loup. En toute logique, la souillure d'Ijada eût dû lui sembler jumelle de la sienne. Pourtant un dieu l'avait frôlée la nuit précédente, et l'ourlet de Sa cape avait semblé un souffle exalté. Toutes les théories théologiques de tous les divins du Temple qui avaient saturé les oreilles d'Ingrey de leurs leçons semblaient se dissoudre sous l'œil impitoyable de quelque Fait d'importance planant tout juste à la lisière de sa raison. Sa bête secrète, à *elle*, était d'une incroyable splendeur. La terreur semblait aujourd'hui posséder une dimension nouvelle et enchanteresse qu'il n'avait jamais soupçonnée auparavant.

— Sire Ingrey, dit-elle d'une voix basse qui troubla son sang à lui. Je souhaite suivre le conseil de l'érudite Hallana et aller prier au

temple.

Elle ajouta après un coup d'œil méfiant en direction de sa gardienne :

— En privé.

L'esprit d'Ingrey se remit en marche d'un seul coup. Il serait tout à fait irréprochable de conduire sa prisonnière au temple sans sa chaperonne ; il le trouverait presque désert à cette heure-ci et ils pourraient y converser ouvertement sans être dérangés.

— Personne ne s'étonnerait de me voir vous escorter jusqu'aux autels des dieux afin de prier pour votre salut, Madame.

Les lèvres d'Ijada se tordirent en rictus.

— Parlez plutôt de justice, ce sera suffisant.

Il recula pour s'éloigner un peu d'elle et acquiesça d'un signe. Il se détourna pour renvoyer la gardienne à celles de ses affaires dont elle souhaitait s'occuper à cette heure et fit sortir Ijada du salon. Lorsqu'ils atteignirent la rue, Ijada passa la main au creux du coude d'Ingrey pour avancer prudemment sur les pavés humides, sans le regarder. Le temple se dressait plus loin, bâti de la pierre grise locale, avec la taille et la solidité typiques du règne du petit-fils d'Audar le Grand, avant que les conquérants darthacains ne se révèlent eux aussi capables de saccager leurs propres bâtiments lors de guerres sanglantes entre les clans.

Ils franchirent les portes de fer pour entrer dans l'enceinte aux murs hauts, tranquilles, puis passèrent sous l'imposant portique. L'intérieur était obscur et frais par rapport à la tiédeur de la matinée à l'extérieur, et d'étroits faisceaux de lumière solaire traversaient les hautes fenêtres rondes. Quelque trois ou quatre personnes se trouvaient à genoux, ou à plat ventre, devant l'autel de la Mère dans Sa chambre. Ijada se raidit brièvement contre le bras d'Ingrey ; il suivit son regard à travers la voûte menant à l'autel du Père pour apercevoir le cercueil de Boleso, installé sur des tréteaux, drapé de brocart, et gardé par des soldats de la milice civile de Rougedigue. Mais la chambre de la Fille comme celle du Fils étaient vides à cette heure-ci ; Ijada se tourna vers celle du Seigneur Automne.

Elle tomba gracieusement à genoux devant l'autel ; Ingrey l'imita avec moins d'élégance, assis sur ses talons. Les pavés étaient durs

et froids. Un silence retomba entre eux tandis qu'Ijada levait les yeux vers le plafond. Priait-elle en silence ?

— Que pensiez-vous, commença doucement Ingrey, qu'il vous arriverait dès votre arrivée à Gîtelevant ? Que comptiez-vous faire ?

Elle dirigea son regard vers lui sans toutefois tourner la tête. Elle répondit, à mi-voix elle aussi :

— Je m'attends à subir un interrogatoire mené par les justiciars du roi ou les enquêteurs du Temple, voire les deux. Je m'attends sans aucun doute à ce que les enquêteurs du Temple s'intéressent à l'affaire, étant donné les développements récents et la lettre de l'érudite Hallana. Je compte dire l'exacte vérité, car c'est ma défense la plus sûre. (Un sourire ironique lui étira les lèvres.) Et par ailleurs, on la dit plus facile à se rappeler.

Ingrey poussa un long soupir.

— À quoi imaginez-vous que ressemble Gîtelevant à présent ?

— Eh bien… Je n'y suis jamais allée mais je l'ai toujours imaginé comme un endroit splendide. La cour du roi doit en être le joyau, bien sûr, mais la princesse Fara m'a parlé des quais et des verreries, des grandes écoles du Temple – ainsi que du Collège royal. Des jardins et des palais. Des grandes couturières. Des scriptoriums, des orfèvres, des artisans de toutes sortes. On y joue des pièces, et pas seulement les jours saints, mais pour les grands seigneurs dans leurs hautes maisons.

Ingrey fit une nouvelle tentative.

— Avez-vous déjà vu un vol de vautours tournant autour de la carcasse d'une bête immense et dangereuse, un taureau ou un ours, qui n'est pas encore tout à fait mort ? La plupart attendent, se réfrènent, mais certains lui fondent dessus pour déchirer un lambeau de chair, puis s'éloignent. Ils s'approchent de plus en plus à mesure que le jour passe, et le spectacle de cette veillée mortelle attire leurs lointains semblables, qui craignent de manquer les meilleurs morceaux quand tous s'approcheront enfin pour l'éviscération.

Ijada pinça les lèvres de dégoût puis tourna le visage vers lui pour lui demander : *Et alors* ?

— Actuellement, reprit Ingrey d'une voix basse, proche du grondement, voilà à quoi ressemble Gîtelevant. Dites-moi, Dame

Ijada, qui sera, selon vous, élu comme prochain roi sacré ?

Elle cligna des yeux.

— Eh bien, sans doute… le prince-maréchal Biast.

Le frère aîné de Boleso, plus sain d'esprit, qui apprenait l'art militaire sous la tutelle des conseillers de son père à la frontière nord-ouest.

— Comme d'autres l'avaient supposé, avant que le roi sacré soit atteint de cette maladie débilitante, puis qu'il ait cette attaque. Si elle avait attendu cinq ans de plus, Hetwar pense que le roi aurait pu voir élire Biast de son vivant. Ou si le vieil homme était mort rapidement – on aurait pu imposer Biast sur le trône, avant que l'opposition ne se rassemble. Peu de gens auraient pu prévoir cette lente agonie qui dure depuis des mois et a donné aux pires, aux meilleurs et aux intermédiaires le temps et les motivations de manœuvrer. De réfléchir. De murmurer entre eux. De se laisser tenter.

Les Boiscerf détenaient la royauté sacrée depuis cinq générations ; plus d'un, dans l'autre clan, estimait le temps venu de s'emparer du trône.

— Alors qui d'autre ?

— Si le roi sacré devait mourir ce soir, Hetwar lui-même ignore qui serait élu la semaine prochaine. Et si lui n'en sait rien, je doute que qui que ce soit puisse le deviner. Mais à en croire le schéma de pots-de-vin et de rumeurs, Hetwar pensait que Boleso pouvait représenter un candidat surprise.

Ijada haussa les sourcils.

— Un piètre candidat, de toute évidence !

— Stupide et facile à manipuler. Idéal du point de vue de certains. Je pensais, *moi*, que ces gens-là sous-estimaient le danger que représentait sa nature fantasque, et en viendraient à regretter leur succès. Et c'était avant que j'apprenne que le surnaturel était de la partie.

Ingrey fronça les sourcils. Hetwar *était-il* au courant des expériences blasphématoires de Boleso ?

— Le maître des sceaux s'inquiétait assez pour me faire livrer une somme de cent mille couronnes à l'archidivin-ordinant de

Hautesource, afin de s'assurer qu'il vote pour Biast. Son Excellence m'a remercié en des termes joliment ambigus.

— Le maître des sceaux a soudoyé un *archidivin* ?

Cette innocente réaction d'horreur fit grimacer Ingrey.

— Le seul aspect inhabituel de la transaction, c'était moi. Hetwar m'emploie généralement à livrer ses menaces. J'y suis très doué. J'y prends surtout plaisir lorsqu'on cherche à me soudoyer ou me menacer en retour. L'un de mes rares plaisirs consiste à les faire tomber dans une embuscade, puis à les conduire vers l'illumination. Je crois que j'étais censé représenter un double message, car l'archidivin semblait nerveux. Un détail que Hetwar a classé… eh bien, là où il range ces choses-là.

— Le maître des sceaux se confie-t-il à vous ?

— Parfois, oui. Parfois, non. (*Maintenant, par exemple ?*) Il sait que j'ai l'esprit curieux, et me livre quelquefois des morceaux de choix. Mais je ne le presse pas. Sinon, je n'obtiens rien.

Ingrey inspira profondément.

— Donc. Comme vous ne semblez pas comprendre mes allusions, laissez-moi vous exposer les choses plus clairement. Vous ne vous êtes pas contentée de défendre votre vertu, dans cette chambre en haut du château de la Hure. Et vous n'avez pas offensé que la maison royale de Boiscerf en faisant de la mort de son descendant un scandale public. Vous avez bouleversé un complot politique qui a déjà coûté quelques centaines de milliers de couronnes et demandé des mois de préparation secrète. *En plus* d'impliquer une sorcellerie illicite des plus dangereuses. Je déduis de mon sortilège qu'il y a quelque part à Gîtelevant un homme de pouvoir – ou des hommes – qui ne veut pas que vous risquiez de dévoiler à qui que ce soit la vérité concernant Boleso. Sa tentative d'assassinat discret sur votre personne a échoué. La prochaine sera sans doute moins subtile. Ou imaginiez-vous affronter stoïquement un justiciar ou enquêteur aussi courageux et honnête que vous-même ? De tels hommes existent peut-être, je n'en sais rien. Mais je vous garantis que vous allez, *vous*, rencontrer ceux de l'autre sorte.

Il la vit, du coin de l'œil, serrer les mâchoires.

— Je suis… irrité, choisit-il finalement d'ajouter. Je refuse d'être impliqué dans tout ceci. Je peux organiser votre évasion. À pied sec, cette fois-ci, avec de l'argent et sans ours affamés. Ce soir, si vous le souhaitez.

Voilà : de traîtresses pensées secrètes traduites en paroles. Tandis que le silence s'épaississait, il fixa le sol entre ses genoux.

Elle répondit d'une voix si basse qu'elle vibrait.

— Comme c'est pratique pour vous. Ainsi, vous n'aurez à affronter personne. Ni à révéler de dangereuses vérités à qui que ce soit au nom de je ne sais quel honneur. Pour vous, tout pourra continuer comme avant.

Il tourna brusquement la tête. Elle avait le visage très pâle.

— Pensez-vous, répondit-il. J'ai moi aussi une cible peinte dans le dos, en ce moment même.

Il retroussa les lèvres en une sorte de rictus, celui qui faisait généralement reculer les hommes devant lui.

— Est-ce que ça vous *amuse* ?

Ingrey y réfléchit.

— Du moins, ça éveille mon intérêt.

Ijada tambourina des ongles sur les pavés. Le bruit évoquait celui de griffes lointaines.

— Voilà pour la haute politique. Et la haute théologie ?

— Quoi ?

— J'ai senti un *dieu* me frôler, Ingrey ! Pourquoi ?

Il ouvrit la bouche. Hésita.

Elle continua dans un même murmure enflammé.

— Toute ma vie j'ai prié, et toute ma vie on m'a refusé une réponse. J'avais pratiquement cessé de croire aux dieux, ou si j'y croyais, c'était seulement pour les maudire de leur indifférence. Ils ont trahi mon père, qui Les avait fidèlement servis toute sa vie. Ils ont trahi ma mère, ou ont été impuissants à la sauver, ce qui ne valait guère mieux. Si un dieu est venu vers moi, Il n'est certainement pas venu *pour* moi ! Comment intégrez-vous ce détail-*là* dans vos calculs ?

— La politique de cour, répondit lentement Ingrey, est l'une des choses les plus impies que je connaisse. Si vous poursuivez jusqu'à

Gîtelevant, vous choisissez votre mort. Le martyre apporte peut-être la gloire, mais le suicide est un péché.

— Où voulez-vous en venir, Sire Ingrey ?

— Je suis sous la protection de sire Hetwar lui-même. (*Je crois*.) Vous n'aurez personne.

— Tous les divins du Temple de Gîtelevant ne peuvent être vénaux. Et je peux compter sur le clan de ma mère !

— Le comte Rivemartre *assistait* à la conférence au cours de laquelle on a décidé de m'envoyer. Pensez-vous vraiment qu'il se trouvait là pour défendre vos intérêts ? Pas moi.

Elle souleva ses jupes pour s'éloigner de lui.

— Je vais prier pour qu'on me guide, annonça-t-elle. Vous avez le droit, *vous*, de garder le silence.

Dans un mouvement d'humeur, elle adopta une pose d'extrême supplication, à plat ventre sur le sol, le visage détourné de lui.

Ingrey s'étendit sur le dos et fixa le dôme du plafond, furieux, pris de vertige et un peu malade. Les effets de la potion de Hergi commençaient à s'estomper, craignait-il. Ses pensées frustrées lui tournèrent dans la tête, puis se mirent à dériver, mais pas vers des sentiments pieux. Il laissa ses paupières fatiguées se fermer.

Après un moment indéfini, la voix acerbe d'Ijada lui demanda :

— Êtes-vous en train de prier ou de somnoler ? Et dans un cas comme dans l'autre, en avez-vous fini ?

Il ouvrit les yeux en clignant et la trouva penchée sur lui. Il avait dû s'assoupir, apparemment, car il ne l'avait pas entendue se lever.

— Je suis à votre disposition, Madame.

Il tenta de se relever, étouffa un cri et se rallongea plus prudemment.

— Oui, eh bien, je n'en suis pas surprise, vous savez. Avez-vous *vu*, après coup, ce que vous avez fait subir à ces pauvres chaînes ?

Elle tendit une main exaspérée. Curieux d'éprouver sa force, il lui saisit le poignet à l'aide des deux mains. Elle se pencha en arrière comme un marin tirant sur une corde, et il se redressa maladroitement.

Tandis qu'ils franchissaient le portique pour ressortir au soleil automnal, Ingrey demanda :

— Et quels conseils avez-vous reçus en réponse à vos prières, Madame ?

Elle se mordit la lèvre.

— Aucun. Mais mes pensées sont moins embrouillées, ce qui indique que méditer en silence m'a au moins fait un peu de bien.

Elle lui lança un énigmatique coup d'œil en biais.

— Un peu moins embrouillées. C'est simplement que… je ne peux m'empêcher de penser à…

Il l'encouragea d'un petit bruit interrogateur.

Puis elle éclata :

— Je n'arrive *toujours* pas à croire que Hallana ait pu épouser *Oswin* !

Ils trouvèrent la gardienne d'Ijada dans la salle de son auberge. Elle était assise dans un coin avec le cavalier Gesca, têtes penchées l'une contre l'autre, avec entre eux une assiette de miettes de pain, de croûtes de fromage et de trognons de pommes posée sur la table. Remonter à pied la rue tiède avait quelque peu détendu les muscles raides d'Ingrey, qui apprécia de pouvoir s'avancer vers eux d'un pas nonchalant plutôt qu'en boitillant. Ils levèrent les yeux et se turent.

— Gesca. (Ingrey désigna l'assiette d'un mouvement de tête, se rappelant qu'il n'avait pas mangé.) Que vaut la nourriture ici ?

— Le fromage est excellent. Mais évitez la bière – elle a tourné aigre.

Ijada ouvrit de grands yeux mais s'abstint de tout commentaire.

— Ah. Merci de cet avertissement.

Il se pencha pour attraper la dernière croûte de pain.

— Et quel sujet de conversation avez-vous trouvé, tous les deux ?

La gardienne sembla effrayée mais Gesca, d'un air de défi, répondit simplement :

— Je lui racontais des histoires d'Ingrey.

— Des histoires d'Ingrey ? répéta Ijada. Y en a-t-il beaucoup ?

Ingrey réprima une grimace.

Souriant de se voir ainsi encouragé, Gesca reprit :

— J'étais en train de lui raconter comment des bandits avaient attaqué le cortège de Hetwar dans la forêt d'Aldenna, sur le trajet du retour de Darthaca, et comment vous aviez gagné votre place dans sa maison. Après tout, c'est le mot que j'ai glissé en votre faveur dans l'oreille du maître des sceaux qui a tout déclenché.

— Ah oui ? demanda Ingrey, qui cherchait à déterminer si Gesca jacassait nerveusement ou non – et pourquoi, si c'était le cas.

— Nous étions nombreux, poursuivit Gesca à l'intention des femmes, et bien armés, mais c'était une troupe de hors-la-loi qui avaient fui vers la forêt et dont le nombre avait grossi jusqu'à plus de deux cents hommes, essentiellement grâce à l'ajout de soldats rendus à la vie civile, de vagabonds et de fugitifs. Ils semaient la terreur dans les environs, et nous semblions assez riches pour qu'ils osent s'en prendre à nous. Je me trouvais juste derrière Ingrey dans la caravane lorsqu'ils nous sont tombés dessus. Ils ont vite compris leur erreur. Une incroyable habileté à l'épée.

— Je ne suis pas si bon que ça, répondit Ingrey. C'étaient eux qui étaient mauvais.

— Je n'ai pas dit bon, j'ai dit incroyable. J'ai déjà vu des champions, ce que vous n'êtes pas, ni moi non plus. Mais vos mouvements bâtards – ils n'auraient pas dû fonctionner, mais… Quand il est apparu que personne n'allait vous battre tant que vous aviez l'espace de balancer votre lame, un gaillard costaud comme un ours vous a passé un bras autour de la gorge. Je me trouvais alors à cinq mètres de vous et j'avais bien assez à faire, mais malgré tout – vous avez lancé votre épée en l'air, saisi la tête du gaillard pour lui briser la nuque, rattrapé l'arme dans sa chute, puis pivoté pour décapiter le bandit qui vous approchait par-derrière. En un seul mouvement continu.

Ingrey ne gardait aucun souvenir de ce moment, quoiqu'il se rappelât l'attaque, bien sûr. Ou du moins, le début et la fin.

— Gesca, vous inventez des histoires pour fanfaronner.

Le lieutenant était l'aîné d'Ingrey de près d'une décennie ; peut-être voyait-il en cette gardienne guindée, entre deux âges, un objet de badinage moins improbable.

— Ha. Si je devais inventer des mensonges grandioses pour me vanter, je les raconterais sur mon *propre* compte. À ce moment-là, les autres se sont détournés pour s'enfuir. Vous avez tailladé les plus lents…

Gesca laissa sa phrase en suspens, ainsi que l'histoire. Ingrey comprit soudain pourquoi. Il avait retrouvé ses esprits tandis qu'il achevait méthodiquement les blessés. Rouge jusqu'aux coudes, au milieu d'une puissante odeur de sang. Un Gesca horrifié l'agrippait par les épaules en criant : *Ingrey ! Par les larmes du Père, gardez-en quelques-uns pour la pendaison !* Il n'avait… pas tout à fait oublié cette partie-là. Il s'était simplement abstenu de revisiter ce souvenir.

Gesca masqua son hésitation en buvant une gorgée de bière, dont il se rappela manifestement trop tard le goût, et qu'il avala néanmoins. Il grimaça puis s'essuya les lèvres.

— C'est alors que j'ai conseillé à Hetwar de vous engager de façon permanente. Mes motivations étaient parfaitement égoïstes. Je voulais m'assurer de ne jamais devoir vous trouver dans le camp adverse lors d'un combat.

Gesca le regarda en souriant, mais pas avec les yeux.

Ingrey lui retourna un sourire tout aussi austère. *De la subtilité, Gesca ? Voilà qui vous ressemble peu. Qu'essayez-vous de me dire ?*

La migraine consécutive au coup reçu à la tête revenait. Ingrey décida de rejoindre sa propre auberge afin de s'y restaurer. Il renvoya la gardienne à sa tâche et instruisit les femmes de verrouiller leur porte une fois de plus, après quoi il se retira.

Chapitre 7

Après avoir déjeuné de ce qu'il avait pu trouver dans la salle commune de son auberge, Ingrey regagna sa chambre où il s'affala une fois de plus sur son lit. Il avait un jour et demi de retard sur la prescription de la dédicate de Lacroseau, qui lui avait commandé de se reposer pour soigner son mal de tête, et il s'en excusa humblement devant elle dans son cœur. Mais malgré son épuisement, dans ce tiède après-midi, le sommeil tardait à venir.

Il ne lui servait à rien de se démener pour arranger secrètement l'évasion nocturne d'Ijada si elle refusait de monter à cheval et de s'enfuir. Il *fallait* la persuader. Si l'on découvrait sa bête secrète, la brûlerait-on ? Il imagina les flammes léchant son corps tendu, leurs répugnantes caresses orange enflammant la chemise imbibée d'huile dont on revêtait les prisonniers pour accélérer leur agonie. Il la visualisa se balançant au bout d'une corde de chanvre et d'une poutre de chêne, absurde et vicieuse parodie d'un sacrifice de l'Ancienne Sylve où l'on pendait la victime à un arbre sacré de la forêt. Ou les bourreaux royaux lui accorderaient-ils une corde de soie, comme à son léopard, en l'honneur de l'importance de son clan ? Même s'il avait entendu dire que les vieilles tribus, à défaut de soie, employaient pour leurs gens de haute naissance des cordes tissées de fibres d'orties chatoyantes. *Pense à autre chose.* Mais ses pensées lui tournaient dans la tête avec une austère morbidité.

Ils étaient au départ les messagers des dieux, ces sacrifiés volontaires de l'Ancienne Sylve. Des courriers sacrés censés porter des prières directement jusqu'au ciel en des temps de grand besoin où les mots seulement prononcés, les prières du cœur ou des mains, semblaient s'envoler dans le vide puis s'évanouir dans un vaste silence. *Comme les miens, en ce moment même*. Mais ensuite, sous la pression exercée aux frontières est depuis des générations, les besoins des tribus s'étaient accrus, ainsi que leurs peurs. Elles avaient perdu batailles et terrains ; entre malheurs et

erreurs de jugement, quantité remplaça qualité, en ces temps de désespoir, et les héroïques messagers sacrés se firent plus difficiles à trouver.

Des candidats moins volontaires, puis involontaires, les remplacèrent ; puis enfin des soldats capturés, des otages, des civils enlevés, pire encore. Les arbres sacrés portaient pléthore de fruits. Des enfants, avait entendu dire Ingrey, dans certaines des atroces histoires de martyrs qu'appréciaient les divins Quintariens. Des enfants ennemis. *Et quel esprit aveuglé accole le nom d'ennemi à un enfant désorienté ?* À tout le moins, les mages tribaux de l'Ancienne Sylve eussent pu réfléchir à la nature *réelle* des prières que ce torrent de sacrifices avait portées aux dieux dans le cœur éploré de leurs victimes.

Pense donc à quelque chose d'utile. Les paroles acerbes d'Ijada dans le temple semblaient lui transpercer la peau comme des morsures d'insectes. *Vous n'aurez à affronter personne, ni à énoncer de dangereuses vérités…* Cinq dieux, quels pouvoirs cette écervelée lui supposait-elle à Gîtelevant ? Lui-même vivait par tolérance, protégé par la main de Hetwar. Ingrey prêtait à cette main une force palpable, certes, mais pas davantage que les autres hommes de Hetwar ; s'y ajoutait peut-être un air étrange et menaçant n'appartenant qu'à lui, ainsi qu'une efficacité plus subtile, mais il ne représentait qu'une fibre mineure dans le réseau d'autorité du maître des sceaux. N'ayant jamais distribué de faveurs, Ingrey n'en avait donc aucune à réclamer. S'il avait la moindre chance de sauver ou racheter Ijada, elle prendrait fin dès que le cortège franchirait les portes de la ville.

Ses idées ne s'arrangeaient guère, remarqua-t-il avec une gêne croissante, mais sans prendre d'ampleur pour autant. Il finit par s'assoupir. Le somme ne fut pas réparateur, mais ce fut toujours mieux que de remuer dans son lit.

Il s'éveilla alors que le soleil automnal se couchait et se rendit à l'auberge d'Ijada pour l'inviter à une prière du soir.

Elle le regarda en haussant un sourcil et murmura :

— Vous voilà soudain devenu pieux.

Mais voyant sa mine angoissée, ses lèvres pincées, elle céda et l'accompagna une fois de plus au temple.

Alors qu'ils se trouvaient à genoux devant l'autel du Frère – la chambre de la Mère comme celle de la Fille étaient de nouveau pleines de suppliants de Rougedigue – il commença à mi-voix :

— Écoutez. Je dois décider ce soir si nous partons ou restons demain. Vous ne pouvez tout simplement pas aller au-devant des ennuis sans aucun plan, sans même tenter de lancer une corde en direction de la rive. Autrement, cette même corde deviendra celle qui vous pendra, et vous imaginer suspendue à son bout comme votre léopard me rend à moitié fou. J'aurais cru que vous aviez bien assez goûté aux pendaisons.

— Réfléchissez, Ingrey, répondit-elle d'une voix tout aussi basse. Même en supposant que je puisse m'enfuir sans être vue, où irais-je donc ? Le clan de ma mère ne pourrait ni m'accueillir, ni me cacher. Mon pauvre beau-père – il n'a pas la force d'affronter des ennemis si haut placés, et par ailleurs, ce serait l'un des premiers endroits où l'on chercherait une telle fugitive. Une femme seule, une étrangère – j'attirerais beaucoup trop les regards et je deviendrais la cible des brigands.

Elle avait, elle aussi, manifestement réfléchi. Il prit une inspiration.

— Et si je vous accompagnais ?

Silence prolongé ; il regarda de biais son visage devenu tranquille, yeux écarquillés braqués droit devant elle.

— Vous le feriez ? En abandonnant votre compagnie et votre devoir ?

Il serra les dents.

— Peut-être.

— Alors où irions-*nous* ? Votre clan ne pourrait pas nous accueillir non plus, je crois.

— Je ne peux concevoir aucune raison qui me pousse à retourner à Boisbouleau. Il nous faudrait sortir ensemble dans la Sylve, franchir les frontières. Jusqu'à l'Union alvienne, peut-être – traverser les montagnes du Nord pour nous faufiler dans les Cantons. Ou en Darthaca. Je sais au moins parler et écrire le darthacain.

— Pas moi. Je serais votre… quoi donc ? Fardeau muet, servante, maîtresse muette ?

Ingrey rougit.

— Nous pourrions vous faire passer pour ma sœur. Je pourrais jurer de vous traiter avec ce respect-là. Je ne vous toucherais pas.

— Quelle séduisante perspective, répondit-elle, les lèvres dessinant une ligne bien droite.

Il marqua une pause, avec l'impression de se retrouver dans la peau d'un homme qui traverse une rivière gelée en plein hiver et entend le premier léger craquement sous ses pieds. *Comment voulait-elle que j'interprète cette remarque*-là *?*

— La langue de votre père était l'ibrane, je présume. Le parlez-vous ?

— Un peu. Et vous ?

— Un peu. Nous pourrions nous diriger vers la Péninsule, dans ce cas. Chalion, Ibra ou Brajar. Alors vous ne seriez plus si muette.

Il y avait là du travail pour les hommes sachant manier une épée, avait entendu dire Ingrey, dans les interminables guerres frontalières contre les principautés côtières quadraines hérétiques – et l'on posait peu de questions aux volontaires étrangers, du moment qu'ils signaient les cinq dieux.

Elle poussa un long soupir.

— J'ai repensé cet après-midi à ce que disait l'érudite Hallana.

— Quoi donc ? Elle a beaucoup parlé. Des torrents de bavardage.

— Alors réfléchissez à ses silences.

Voilà qui ressemblait assez aux aphorismes préférés de sire Hetwar pour faire sursauter Ingrey.

— Y en a-t-il eu ?

— Elle m'a dit qu'elle était venue me chercher – à un moment fort peu pratique pour elle, voire dangereux, comprenez-vous – pour deux raisons. Parce qu'elle avait appris la nouvelle – et à cause des rêves, *bien sûr*. Seule Hallana était capable de faire passer cette seconde raison comme si elle y pensait après coup. Que j'aie, *moi*, des rêves étranges et sombres, des cauchemars presque aussi dérangeants que ma vie éveillée, je l'attribue à la peur, à la fatigue et au… cadeau de Boleso. (Elle s'humecta les lèvres.) Mais pourquoi

Hallana rêve-t-elle de moi ou de mes ennuis ? C'est une femme du Temple jusqu'à la moelle, et elle n'a rien d'une renégate, bien qu'elle trace sa propre voie. Vous a-t-elle parlé de ses rêves ?

— Non. Mais je n'ai pas pensé à l'interroger.

— Elle m'a posé beaucoup de questions, a appris je ne sais quoi en nous observant, mais ne m'a fourni de conseil d'aucune sorte. Ce qui équivaut aussi à un silence. Tout ce qu'elle m'a donné, au bout du compte, c'était la lettre.

Elle porta la main à son sein gauche, tâtant le tissu finement brodé de sa veste de monte. Ingrey crut entendre un léger bruissement de papier sous l'étoffe, provenant d'une poche interne.

— Elle semblait vouloir que je la livre. Comme il s'agit de la seule chose approchant d'un conseil qu'elle m'ait fournie, je répugne à l'abandonner pour m'enfuir avec… un homme que je ne connais que depuis quatre jours.

Elle garda un moment le silence.

— *Surtout pas* dans le rôle de votre petite sœur, les dieux m'en gardent !

Quoiqu'il ne comprît pas ce qui l'offensait ainsi, il ne pouvait se méprendre sur son refus. Il répondit d'une voix accablée :

— Alors nous poursuivrons demain jusqu'à Gîtelevant, avec le cercueil de Boleso.

Ce qui lui donnerait peut-être trois jours de plus pour trouver un meilleur argument ou plan, moins le temps qu'il passerait à dormir. *S'il y arrivait.*

Il l'escorta sur le trajet du retour vers l'auberge, dans la lumière déclinante du crépuscule, pour la remettre une fois de plus entre les mains de la gardienne. La paysanne braqua sur lui un regard ouvertement soupçonneux, bien qu'elle s'abstînt de commenter. De retour dans la rue, Ingrey commença à se demander s'il ne devrait pas prêter attention aux *silences* d'Ijada. Qui ne manquaient pas.

Tandis qu'il approchait de son auberge, une sombre silhouette s'éloigna du mur contre lequel elle s'appuyait. Ingrey leva la main vers la poignée de son épée, mais la rabaissa lorsque la silhouette s'avança dans la lumière jaune de la lanterne surmontant la porte, et il reconnut alors Gesca. Le lieutenant le salua d'un signe de tête.

— Accompagnez-moi, Ingrey. Je souhaiterais vous parler en privé.

Ingrey haussa les sourcils mais le suivit bien volontiers. Marchant d'un même pas sur les pavés, ils rejoignirent une place proche des portes de la ville et s'y installèrent sur un banc de bois, près du puits couvert qui en occupait le cœur. Un serviteur les dépassa pesamment avec deux seaux dégoulinants suspendus à un joug sur ses épaules. Au-delà, dans la rue, un couple se hâtait de rentrer chez lui, la femme tenant une lanterne, l'homme portant un enfant sur ses épaules, qui lui agrippait les cheveux de ses petites mains ; l'homme protestait en riant. L'homme jaugea les deux bretteurs assis, sembla rassuré de les voir au repos, puis reporta son attention sur sa femme. Le bruit de leurs pas s'estompa.

Le silence retomba et se prolongea. Gesca, mal à l'aise, tambourinait des doigts contre sa cuisse.

— Y a-t-il un problème au sein de la troupe ? commença enfin Ingrey. Ou avec les hommes de Boleso ?

— Ha. (Gesca redressa les épaules.) Vous allez peut-être me l'apprendre.

Il hésita encore, suçotant sa lèvre inférieure, puis déclara brusquement :

— Êtes-vous en train de tomber amoureux de cette jeune fille maudite, Ingrey ?

Celui-ci se raidit.

— Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

La réponse de Gesca trahissait une note de sarcasme :

— Eh bien, voyons. Qu'est-ce qui pourrait bien m'avoir mis de pareilles idées en tête ? Peut-être la façon dont vous lui parlez en aparté à la moindre occasion ? Ou celle dont vous avez plongé comme un dément dans un torrent pour la sauver ? Peut-être la façon dont on vous a surpris, à demi vêtu, en train d'essayer de vous faufiler dans sa chambre à minuit ? Cette expression pâle et avide quand vous l'observez en croyant que personne ne vous regarde ? Les cernes amoureux qui s'assombrissent jour après jour sous vos yeux ? Je reconnais que seul Ingrey des Rocheloup est capable de s'enflammer pour une femme qui cogne ses amants à mort, mais pour vous, ça n'a rien de rédhibitoire, ça ne fait qu'attiser le désir !

Gesca ricana.

— Votre perception de la situation, déclara froidement Ingrey, est totalement erronée.

Un désarroi horrifié s'empara de lui lorsqu'il comprit à quel point cette interprétation semblait plausible, après quoi il y vit une cape susceptible de masquer la réalité plus étrange et plus dangereuse du sort. Suivit à son tour le soupçon encore plus effrayant selon lequel Gesca ne se trompait peut-être pas du tout… *Non. Non.*

— En réalité, il ne s'agissait que d'un seul amant.

— Pardon ?

— Qu'elle a cogné à mort.

Il ajouta après une pause :

— Je reconnais que sa besace à gibier gagne en poids ce qu'elle perd en nombre.

Puis après un autre silence :

— Dans tous les cas, elle n'éprouve aucune attirance pour moi, si bien que vos craintes sont discutables.

— Faux. Elle voit en vous un homme tout à fait séduisant, quoique taciturne.

— Et *comment* le savez-vous ?

Ingrey passa rapidement en revue les derniers jours – quand Gesca s'était-il seulement adressé à la prisonnière ?

— Elle a parlé de vous à sa gardienne, à moins que ce ne soit l'inverse. En voilà une qui a son franc-parler, une fois lancée. Travailler au service de la Mère produit cet effet sur certaines femmes.

— La gardienne ne me raconte pas ce genre de choses.

— C'est parce que vous la terrifiez. Pas moi. Ou du moins, par contraste. Très utile, de mon point de vue. Mais avez-vous déjà surpris deux femmes en train de parler d'hommes ? Les hommes sont de grossiers menteurs, toujours à comparer leurs exploits, mais les femmes – je préférerais me faire disséquer vif par un anatomiste de la Mère qu'écouter ce qu'elles disent de nous quand elles se croient seules.

Gesca frissonna.

Ingrey parvint à se retenir de lâcher : *Qu'est-ce qu'Ijada a dit d'autre sur mon compte ?* Sa prisonnière, comprit-il, devait bien remplir les heures d'une manière ou d'une autre, enfermée avec cette paysanne ; et les discussions badines cachaient parfois mieux les secrets les plus sinistres que le silence lui-même. Il opta pour une réponse plus modérée :

— Y a-t-il autre chose que je doive savoir ?

— Oh, oui… (Gesca monta dans les aigus pour imiter une voix de fausset toute féminine.) … La dame trouve votre sourire « dévastateur ».

Ingrey interpréta le sourire de Gesca comme un rictus totalement malveillant. Mais, de toute évidence, les ombres n'étaient pas assez denses pour cacher le regard noir que lui lança Ingrey en retour, à moins que sa propre chaleur ne consumât la pénombre, car Gesca retrouva sa gravité et leva la main en signe d'avertissement.

— Écoutez, Ingrey, reprit-il d'une voix sérieuse. Je ne veux rien vous voir commettre de stupide. Vous avez un avenir dans la maison de Hetwar, bien au-delà du mien, et vous ne devez pas votre avancement qu'à votre clan. Pour ma part, je deviendrai peut-être un jour capitaine de la garde. Vous êtes un homme lettré qui maîtrise deux langues, Hetwar vous parle comme à son égal – non seulement de sang, mais aussi d'esprit – et vous le lui rendez bien. À vous écouter, j'ai parfois la tête qui tourne. Je ne veux même pas parler des chemins que vous semblez destiné à emprunter. Les hauteurs me donnent le vertige, et j'aime que ma tête reste en place. Mais par-dessus tout… Je n'ai aucune envie d'être un jour l'officier qu'on enverra vous arrêter.

Ingrey desserra les dents.

— Restons-en là.

— D'accord.

— Nous reprenons la route demain.

— Parfait.

— Si je peux enfiler mes bottes.

— Je viendrai vous aider.

Et je renverrai à Lacroseau cette gardienne qui fourre son nez partout et répand des ragots pour la remplacer par une autre. Ou par

aucune. Les bavardages féminins l'ennuyaient déjà bien assez, mais que se passerait-il si ses commérages s'étendaient jusqu'aux événements curieux auxquels elle avait assisté lors de la visite de Hallana ?

Et si c'était déjà le cas ?

Ils se levèrent tous deux et se remirent en marche le long de la rue mal éclairée. Ingrey s'arrêta à la porte de son auberge ; Gesca, avec un demi-salut d'adieu, poursuivit. Ingrey le regarda s'éloigner de dos.

Donc. Gesca me surveille. Mais pourquoi ? Par curiosité banale – ou sexuelle ? Par intérêt personnel, comme il l'affirmait ? Par inquiétude pour un camarade ? *Ou à cause d'étranges ragots ?* Bien que Gesca, en toute modestie, s'affirmât illettré, il était parfaitement capable de rédiger un bref rapport. Avec des phrases simples, un choix de mots malheureux, une orthographe hasardeuse, mais il parvenait à noter ses observations dans un ordre bien assez logique pour faire l'affaire.

Et si Hetwar comparait les lettres des deux hommes, ce qui lui ressemblerait bien… Les silences d'Ingrey se révéleraient éloquents.

Ravalant un juron, il rentra.

Lors de la chevauchée du lendemain, le paysage automnal défila dans le flou le plus indifférent aux yeux d'Ingrey. Mais il était bien trop conscient de la présence d'Ijada, qui montait aux côtés du chariot près de sa nouvelle gardienne, une jeune dédicate intimidée de l'ordre de la Fille à Rougedigue, libérée de ses devoirs d'enseignement par le divin local pour cette tâche inhabituelle.

À une occasion, alors qu'ils montaient en selle, Ijada lui adressa un sourire. Ingrey faillit le lui rendre, mais les moqueries de Gesca résonnèrent dans sa tête, figeant son expression en grimace douloureusement crispée qui écarquilla les yeux de la jeune fille avant de détourner son regard. Il éperonna son cheval pour le faire avancer avant que les muscles de ses joues se trouvent pris de spasmes.

Il se demandait quelle folie s'était emparée de sa langue la veille au temple. *Évidemment* qu'Ijada devait refuser de s'enfuir, même pour échapper à la potence, en compagnie d'un homme qui avait tenté de la tuer à, combien, trois reprises ? Cinq ? Quel genre de choix lui offrait-il là ? *Réfléchis*. Pouvait-il lui proposer une autre escorte ? Où en trouver une à qui se fier ? Il s'imagina en train de l'enlever et de s'enfuir avec elle perchée en amazone sur sa selle, avant de dériver vers des rêveries encore moins utiles. Il savait quelle vitesse, quelle férocité son loup pouvait lui prêter ; qu'est-ce que le léopard d'Ijada pouvait faire pour elle, bien qu'elle fût une femme ? Elle avait déjà tué Boleso, un homme plus costaud qu'Ingrey, même s'il fallait reconnaître qu'elle avait bénéficié de l'effet de surprise. Elle s'était étonnée elle-même, ou du moins Ingrey l'interprétait-il ainsi. Si elle choisissait de lui résister – et s'il… et si elle… Cette rêverie curieusement prenante vola en éclats lorsqu'il se rappela l'autre raillerie de Gesca – *pour vous, ça ne fait qu'attiser le désir !* – et se renfrogna.

Et je ne suis absolument pas en train de tomber amoureux d'elle, puissent les yeux vous brûler, Gesca.

Ni de la désirer.

Pas tant que ça.

Rien qu'il ne pût pas totalement contrôler, en tout cas.

Il passa le restant de la journée à éviter de lui sourire, de la regarder, de monter à ses côtés, de lui parler, de trahir la moindre conscience de son existence de quelque manière que ce fût. Ce qui sembla avoir des effets contagieux ; Gesca le rejoignit au trot pour lui faire quelque remarque, vit son expression, ravala ses paroles et se retira prudemment à l'autre bout de la colonne. Personne d'autre ne l'approcha, et son regard noir fit reculer les serviteurs de Boleso. Sur ses quelques ordres, les hommes se dépêchaient d'obéir.

Ils étaient partis tard et avançaient lentement, poussant rarement les chevaux à une allure plus rapide que le pas. En conséquence, ils atteignirent cet après-midi-là une ville plus petite que toutes leurs précédentes escales, quoiqu'ils se trouvent encore à davantage de kilomètres de Gîtelevant qu'Ingrey ne l'eût souhaité. Il envoya, impitoyable, les hommes de Boleso se coucher avec leur défunt

maître dans le temple rustique de Villemédiane, réservant la seule auberge pour lui-même, sa prisonnière et sa duègne, ainsi que la troupe de Hetwar. Il patrouilla au crépuscule dans le périmètre de la ville, tâche bien trop brève. Il ne pourrait y avoir ce soir-là aucune excursion au temple surpeuplé pour s'y disputer à mi-voix. Le lendemain soir, décida Ingrey, il faudrait choisir une ville plus grande où faire halte. Et le suivant… Il n'y aurait pas assez de soirs suivants.

Gesca ayant préféré dormir dans la salle sur un tapis de couchage plutôt que partager la chambre d'Ingrey, celui-ci conduisit vite au lit ses blessures toujours convalescentes, et seul.

Comme il n'était prévu qu'une brève étape le lendemain, Ingrey n'imposa pas de départ matinal à ses hommes. Il était occupé à boire sans conviction une amère infusion en mordillant du pain dans la petite salle de l'auberge lorsque dame Ijada descendit accompagnée de sa nouvelle gardienne. Il parvint à lui rendre son hochement de tête sans déformer excessivement ses traits.

— Votre chambre était-elle confortable ? demanda-t-il avec une politesse neutre, trop conscient de la présence de deux gardes, assez proches pour l'entendre, qui finissaient leur repas assis à la table à tréteaux de l'autre côté de la pièce.

— Suffisamment.

Elle lui retourna une moue inquisitrice, qui valait mieux toutefois que ce dangereux sourire.

Il pensa l'interroger sur ses rêves, mais hésita de peur que le sujet ne se révélât aucunement neutre. Peut-être oserait-il chevaucher un temps à ses côtés dans la journée ; elle semblait parfaitement capable, une fois qu'on lui montrait l'exemple, de poursuivre devant des oreilles indiscrètes une conversation oblique contenant plus d'informations qu'il n'y paraissait.

Dehors, le bruit des sabots des chevaux et le cliquetis des harnais leur firent tourner la tête.

— Holà, quelqu'un ? s'écria une voix rauque, et l'aubergiste et propriétaire se précipita pour saluer ces nouveaux clients, s'arrêtant

pour envoyer un serviteur chercher les garçons d'écurie afin qu'ils s'occupent des chevaux de ces messieurs.

Les narines d'Ijada frémirent ; elle s'avança vers la porte dans le sillage de l'aubergiste. Ingrey vida son gobelet d'argile et la suivit, cherchant instinctivement de la main gauche la poignée de son épée. Il arriva derrière elle alors qu'elle atteignait le porche de bois.

Quatre hommes armés mettaient pied à terre. L'un d'entre eux était visiblement un serviteur, deux portaient une livrée familière, et le dernier… La surprise coupa le souffle d'Ingrey. Puis il expira sous l'effet du choc.

Le comte-ordinant Wencel des Fleuvéquin marqua une pause sur sa selle, les rênes rassemblées dans ses mains gantées. Le jeune comte était un homme svelte, vêtu d'une tunique dont les fils d'or étincelaient sous un manteau de cuir teint en bordeaux. Le large col du manteau était doublé de fourrure de martre masquant sa carrure irrégulière. Ses cheveux d'un blond foncé, éclaircis de quelques mèches de gris prématuré, lui tombaient aux épaules en tire-bouchonnant, ébouriffés par la chevauchée. Il avait le visage allongé, le front proéminent, mais ses yeux bleus et perçants, à présent fixés sur Ingrey, sauvaient ses traits curieux de la laideur potentielle. Sa présence en ces lieux, par cette belle matinée, était déjà inattendue. Mais ce choc…

Il semblait s'agir en partie d'une odeur, quoique aucune brise ne la portât, en partie d'une ombre, intense densité qui faisait curieusement paraître Wencel plus immensément *présent* que tous les hommes qui l'entouraient. L'odeur était un peu âcre, comme celle de l'urine, un peu tiède, comme celle du foin, et extrêmement puissante. Et elle imprimait l'esprit d'Ingrey sans passer par ses narines. *Il porte un esprit animal.*

Lui aussi.

Et je ne l'ai jamais perçu auparavant.

Ingrey tourna brusquement la tête vers Ijada ; elle aussi avait pâli de stupéfaction.

Elle le devine – par l'odorat ? La vue ? Et c'est une nouveauté pour elle aussi. Dans quelle mesure ?

La perception semblait mutuelle, car Wencel se redressa en inclinant la tête, écarquillant d'abord les yeux lorsque son regard embrassa Ingrey, puis se tourna vers Ijada. Il ouvrit la bouche tandis que sa mâchoire s'affaissait imperceptiblement, puis se resserrait en un sourire tordu.

Des trois, le comte fut le premier à se reprendre.

— Eh bien, eh bien, murmura-t-il.

Deux doigts gantés lui frôlèrent le front pour saluer Ingrey, puis se dirigèrent vers son cœur pour gratifier Ijada d'une révérence.

— Quelle étrange rencontre faisons-nous là. Je n'ai pas eu de telle surprise depuis… Plus longtemps que vous ne voudriez bien le croire.

L'aubergiste commença à bredouiller un mot de bienvenue, intercepté, sur un mouvement du menton de Wencel, par l'un de ses gardes qui prit l'homme à part, sans doute pour expliquer ce que ses invités de haute naissance attendraient de cette humble maison. Par courtoisie, Ingrey s'avança vers la tête du cheval de Wencel, quoiqu'il n'eût pas de réelle envie de s'approcher du comte. L'animal s'ébroua, puis fit un pas de côté lorsqu'il posa la main sur la bride et resserra sa prise. Le cheval avait les épaules trempées de sueur à force d'avoir galopé, ses poils bruns étaient recourbés et assombris, une écume blanche apparaissait entre ses jambes. *Quoi qui puisse le conduire ici, Wencel ne perd pas de temps.*

Baissant les yeux vers Ingrey, Wencel inspira longuement.

— Vous êtes précisément l'homme que je voulais voir, cousin. Sire Hetwar prend pitié de votre aversion pour la cérémonie, répétée avec tant d'insistance dans vos lettres par ailleurs laconiques. Si bien qu'on m'envoie prendre les commandes du cortège de mon défunt beau-frère. Un devoir de famille, comme je suis le seul parent à n'être ni prostré de douleur, malade et alité, ni coincé par des mauvaises routes à mi-chemin de la frontière. Une parade royale de proches endeuillés nous rejoindra à Prébovin. Je m'attendais à vous y trouver hier soir, d'après votre itinéraire en changement permanent.

Ingrey lécha ses lèvres sèches.

— Ce sera un soulagement.

— C’est ce que je pensais.

Ses yeux se braquèrent sur Ijada, et sa voix perdit alors ce côté sardonique et factice. Il baissa la tête.

— Dame Ijada. Je ne saurais vous dire à quel point je regrette ce qui s’est produit – ce que vous avez subi. Je me désole de n’avoir été présent à la Hure pour l’empêcher.

Ijada accueillit ses paroles d’un signe de tête, qui ne lui pardonnait pas tout à fait.

— Je suis désolée, moi aussi, de votre absence à la Hure. Je ne désirais pas avoir ce sang noble sur les mains, ni… subir les autres conséquences.

— Oui…, répondit Wencel d’une voix traînante. Il semble que nous devions nous entretenir de bien plus de choses que je ne le pensais.

Il gratifia Ingrey d’un sourire pincé avant de mettre pied à terre. Parvenu à sa taille adulte, Wencel ne mesurait qu’une demi-paume de moins que son cousin ; pour des raisons qui échappaient à Ingrey, les hommes le croyaient souvent, lui, plus grand qu’il ne l’était en réalité. Wencel ajouta d’une voix beaucoup plus basse :

— Des choses étranges et secrètes, puisque vous avez choisi de les taire au maître des sceaux lui-même. Certains pourraient vous en faire le reproche. Rassurez-vous, je ne suis pas de ceux-là.

Wencel murmura quelques ordres à ses gardes ; Ingrey confia les rênes au serviteur de son cousin, et les garçons d’écurie de l’auberge arrivèrent à toute allure pour guider le cortège.

— Où pourrions-nous parler ? demanda Wencel. En privé.

— Dans la salle ? proposa Ingrey en désignant l’auberge d’un signe de tête.

Le comte haussa les épaules.

— Je vous suis.

Ingrey eût préféré l’inverse, mais se trouva contraint d’ouvrir la marche. Il vit du coin de l’œil Wencel offrir poliment le bras à dame Ijada, qui l’esquiva d’un air méfiant en soulevant ses jupes de monte pour s’éloigner.

— Sortez, dit Ingrey aux deux hommes de Hetwar occupés à déjeuner, lesquels se relevèrent maladroitement, surpris, à la vue du

comte. Vous pouvez emporter votre pain et votre viande. Attendez dehors. Assurez-vous que personne ne nous dérange.

Il ferma la porte de la salle derrière eux, ainsi que derrière la gardienne perplexe.

Après un coup d'œil indifférent autour de la pièce d'allure vieillotte, jonchée de paille, Wencel fourra ses gants sous sa ceinture, s'installa à l'une des tables à tréteaux et fit signe à Ingrey et Ijada de prendre place face à lui sur le banc. Ses mains s'agrippaient l'une l'autre sur les planches vernies, immobiles mais guère détendues.

Ingrey ignorait au juste quelle créature Wencel portait en lui. Bien sûr, il n'avait pas davantage perçu clairement celle d'Ijada avant que son loup ne se libérât de ses entraves. Encore maintenant, s'il n'avait pas vu le cadavre du léopard et son esprit dans cet endroit où il avait combattu le sortilège, il n'eût peut-être pas su nommer cette présence sauvage et inquiétante en elle.

La question de savoir *Quand ?* perturbait davantage Ingrey. Il n'avait vu Wencel qu'à deux reprises depuis son propre retour de son exil darthacain, quatre ans plus tôt. Le comte n'était alors marié que depuis peu à la princesse Fara, et avait conduit son épouse vers les terres de sa riche famille le long de la Basse-Trappe, à trois cents kilomètres de Gîtelevant. La première fois où les Fleuvéquin, jeunes mariés, étaient revenus dans la capitale, trois ans plus tôt, afin de célébrer le Jour du Père au solstice d'hiver, Ingrey était parti en mission pour Hetwar dans les Cantons. Lors de la visite suivante, il n'avait vu son cousin que lors d'une réunion dans le palais du roi, lorsque le prince Biast avait reçu sa lance et sa bannière de maréchal de la main de son père. Wencel était occupé par la cérémonie et Ingrey coincé parmi les gens de Hetwar.

Ils ne s'étaient que brièvement retrouvés face à face. Le comte avait, d'un signe de tête courtois, salué son cousin déshérité de sinistre réputation, l'avait reconnu sans surprise ni aversion, mais n'avait pas cherché sa compagnie par la suite. Ingrey avait trouvé que Wencel s'était nettement amélioré par rapport au jeune garçon peu avenant qu'il avait connu, et avait supposé que le fardeau de son héritage prématuré et de son grand mariage l'avait fait mûrir, lui conférant cette curieuse gravité. Cachait-elle alors déjà quelque

chose d'étrange ? Leur rencontre suivante avait eu lieu dans les appartements de Hetwar, la semaine précédente. Wencel était resté silencieux, effacé, parmi ce groupe d'hommes plus âgés au visage sévère – honteux, avait supposé son cousin, car il évitait de croiser son regard. Ingrey se rappelait à peine l'avoir entendu parler.

Wencel s'adressait à Ijada, baissant les yeux de dépit.

— Madame mon épouse vous a causé grand tort, Ijada, et c'est certainement par la justice des dieux qu'il a rejailli sur sa propre tête. Elle m'a menti, dans un premier temps, affirmant que vous étiez restée de plein gré auprès de Boleso, jusqu'à ce que le courrier de la Hure nous apporte cette sombre nouvelle. Je vous jure ne lui avoir donné aucun motif légitime de jalousie. Je devrais être davantage en colère contre elle que je ne le suis, si sa trahison n'avait impliqué aussi clairement son propre châtiment. Elle pleure en permanence, et je… je ne sais pas comment débrouiller cette situation complexe et restaurer l'honneur de ma maison.

Il releva la tête.

L'intensité de son regard braqué sur Ijada ne relevait pas seulement, selon Ingrey, du trouble lié à son léopard. *Je crois que la jalousie de la princesse Fara n'était pas aussi dénuée d'objet qu'il cherche à le faire croire.* Quatre ans de mariage, et toujours aucun héritier pour la grande et ancienne maison de Fleuvéquin ; ce silence masquait-il la stérilité, la désaffection, quelque impuissance plus subtile ? Avait-il nourri les craintes de son épouse, justifiées ou non ?

— J'ignore moi aussi comment vous le pourriez, répondit Ijada.

Ingrey, ne sachant trop si la nuance glaciale de sa voix trahissait colère ou peur, scruta furtivement son visage. La pureté de son profil était remarquablement dépourvue d'expression. Il eut soudain envie de savoir *exactement* ce qu'elle voyait quand elle regardait Wencel.

Celui-ci pencha la tête avec une expression pas moins renfrognée.

— Et de quoi s'agit-il au juste ? Sans doute pas d'une martre ; je pencherais pour un lynx.

Ijada releva le menton.

— Un léopard.

Wencel eut une moue de surprise.

— Mais ça n'a *rien* de… Et où cet idiot de Boleso s'est-il procuré un… Et pourquoi… Madame, je crois que vous feriez mieux de me raconter tout ce qui s'est produit à la Hure.

Elle interrogea Ingrey du regard ; il hocha lentement la tête en réponse. Wencel semblait aussi impliqué qu'eux tous dans cette histoire, à plus d'un niveau, et Hetwar paraissait lui accorder sa confiance. Donc… *Hetwar connaît-il ou non l'existence de la bête de Wencel ?*

Ijada fit un récit bref et sommaire des événements de la nuit précédente, assez factuel dans la mesure où Ingrey comprenait les événements, mais ne contenant presque aucune allusion à ses propres pensées ou émotions, hypothèses ou interprétations. Elle parlait d'une voix neutre. C'était comme regarder un spectacle muet.

Wencel, qui l'avait écoutée avec la plus grande attention, mais sans faire de commentaires, tourna vers Ingrey son regard perçant.

— Alors où est le sorcier ?

— Pardon ?

Il désigna Ijada.

— Ce genre de chose ne se produit pas spontanément. Il doit y avoir eu un sorcier. Illicite, sans aucun doute, s'il touchait au domaine de l'occulte et servait d'outil à un balourd tel que Boleso.

— Le témoignage de dame Ijada me laisse penser que Boleso a accompli seul le rite.

— Nous étions seuls dans sa chambre, sans aucun doute, répondit Ijada. Si j'ai jamais rencontré une telle personne dans la maison de Boleso, je ne l'ai pas identifiée comme sorcier.

Wencel se gratta la nuque, l'air absent.

— Hm. Peut-être. Toutefois… Boleso n'a jamais pu *apprendre* seul ce rituel. Il avait capturé de nombreuses créatures, dites-vous ? Par les dieux, quel idiot. Enfin… Non. Si son mentor ne l'accompagnait pas, il devait certainement être entré là peu de temps auparavant. À moins qu'il ne se soit déguisé. Caché dans la pièce voisine. Ou enfui ?

— Je me suis effectivement demandé si Boleso pouvait avoir un complice, reconnut Ingrey. Mais le cavalier Ulkra affirmait qu'aucun

serviteur de la maison n’avait pris la fuite depuis la mort du prince. Et sire Hetwar ne m’aurait sans doute pas envoyé arrêter une si dangereuse puissance sans l’aide du Temple.

Oui, Ingrey eût pu rencontrer quelque chose de bien moins inoffensif que des illusions salutaires changeant les hommes en cochons.

… *Une compulsion meurtrière par exemple ?* Et si ce sort, en fin de compte, ne provenait *pas* de Gîtelevant ? Il empêcha ses yeux de s’écarquiller sous l’effet de cette nouvelle idée.

— Hetwar ne pouvait pas soupçonner la réalité des événements.

Mais dans ce cas, pourquoi le maître des sceaux avait-il insisté sur la discrétion d’Ingrey ? Simple question de politique ?

— Les rapports concernant la tragédie qu’a reçus Hetwar ce premier soir étaient confus et inadéquats, déclara Wencel avec une moue. Ils ne contenaient aucune référence à des léopards, entre autres choses. Toutefois… J’aurais préféré que vous capturiez le sorcier, qui qu’il puisse bien être.

Son regard dériva de nouveau vers Ijada.

— À tout le moins, la confession d’un tel prisonnier aurait pu aider une dame de ma maison à laquelle je dois protection.

Les implications de cette réponse firent tressaillir Ingrey.

— Je ne crois pas que je serais ici, vivant ou sain d’esprit, si j’avais surpris cet homme.

— C’est un fait, admit Wencel. Mais vous, plus que tout autre, vous auriez dû savoir où chercher.

Le sortilège brouillait-il les pensées d’Ingrey ? Ou était-ce simplement le dégoût assourdi que lui inspirait cette tâche ? Il se renfonça quelque peu dans son siège, et, faute de pouvoir se défendre, attaqua sur un autre flanc :

— Quel sorcier avez-vous rencontré, *vous* ? Et quand ?

Les sourcils blond-roux de Wencel se haussèrent.

— Ne le devinez-vous pas ?

— Non. J’ai bien perçu votre… différence, dans la chambre de Hetwar. Pas lors de la nomination de Biast, qui était jusqu’ici notre dernière rencontre.

— Vraiment ? J'ignorais au juste si j'avais réussi à vous cacher mon mal, ou si vous aviez simplement choisi la discrétion. J'en éprouvais de la gratitude, si c'était le cas.

— Je ne le sentais pas.

Il faillit ajouter : *Mon loup était entravé*, ce qui fût revenu à admettre qu'il ne l'était désormais plus. Et il ignorait totalement l'état actuel de sa relation avec Wencel.

— Voilà qui me réconforte. J'ai reçu le mien à peu près en même temps que vous, si vous tenez à le savoir. À l'époque de la mort de votre père – ou peut-être devrais-je dire de ma mère.

Face à l'expression d'Ijada, qui semblait formuler une question muette, il ajouta à son intention :

— Ma mère était la sœur du père d'Ingrey. Ce qui devrait faire de moi un demi-Rocheloup, sans toutes ces épouses Fleuvéquin qui ont rejoint son clan lors des générations précédentes. Il me faudrait une plume et du papier pour détailler toutes les complications de notre lien de parenté.

— Je savais que vous aviez un lien, mais j'ignorais qu'il était si proche.

— Proche et embrouillé. Et j'ai longtemps supposé que toutes ces tragédies simultanées étaient liées entre elles.

Ingrey déclara lentement :

— Je savais que ma tante était morte pendant ma maladie, mais je n'avais pas compris que c'était si près du décès de mon père. Personne ne m'en a parlé. Je l'avais supposée morte de chagrin, ou d'une de ces mystérieuses maladies débilitantes qui touchent parfois les femmes d'âge moyen.

— Non. C'était un accident. Une étrange coïncidence.

Ingrey hésita.

— À propos de liens… Avez-vous rencontré le sorcier qui a placé votre bête en vous ? Était-ce Cumril, pour vous aussi ?

Wencel secoua la tête.

— Quoi qu'on ait bien pu me faire, c'était pendant mon sommeil. Et croyez bien que ça a été le réveil le plus déroutant de toute ma vie… !

— Est-ce qu'elle ne vous a pas rendu malade, ou fou de rage ?

— Pas autant que la vôtre, apparemment. Qui avait clairement un problème. Je veux dire en plus du sort atroce qu'a subi votre père.

— Pourquoi ne m'en avez-vous jamais rien dit ? Mon malheur n'était pas secret. J'aurai aimé savoir que je n'étais pas seul !

— Ingrey, j'avais treize ans et j'étais terrifié ! Sans compter que si l'on découvrait ma souillure, on me ferait subir la même chose qu'à vous ! Je ne me pensais pas capable d'y survivre. Je n'ai jamais été fort et athlétique, comme vous. L'idée d'endurer les mêmes tortures me rendait malade. Mon seul espoir semblait être de tout cacher, à tout prix. Le temps que je reprenne confiance en ma santé mentale, et regagne courage, vous étiez parti, exilé de la Sylve par votre oncle embarrassé. Et comment aurions-nous pu communiquer ? Par lettres ? Vos gardiens, ou les miens, les auraient certainement interceptées et lues.

Il inspira profondément et reprit le contrôle de sa voix rapide et tremblante.

— Comme c'est étrange de nous retrouver aujourd'hui attachés l'un à l'autre. Nous pourrions tous brûler conjointement, vous savez. Dos à dos.

— Pas moi, affirma Ingrey, maudissant le tremblement nerveux de sa voix. J'ai une dispense du Temple.

— Les puissances qui accordent de telles grâces peuvent aussi les reprendre, dit Wencel d'une voix sombre. Ijada et moi, dans ce cas. Pas la relation frontale que redoutait mon épouse, mais une forme d'union sainte.

Cette remarque ne fit pas tressaillir Ijada, mais celle-ci dévisagea Wencel avec un nouvel intérêt mêlé de tension, les sourcils froncés. Peut-être revoyait-elle son jugement d'un homme qu'elle découvrait ne pas avoir connu du tout ? *Comme moi ?*

Wencel se concentra sur les pansements sales d'Ingrey.

— Qu'est-il arrivé à vos mains ?

— J'ai trébuché contre une table. Je me suis ouvert avec un couteau, répondit Ingrey, d'une voix aussi anodine que possible.

Il croisa le regard curieux d'Ijada, du coin de l'œil, et pria qu'elle ne jugeât pas opportun de relater l'incident. Pas encore, du moins.

Au lieu de quoi elle demanda au comte :

— Quelle est votre bête ? Le savez-vous ?

Il haussa les épaules.

— J'ai toujours pensé que c'était un cheval, symbole des Fleuvéquin. Ce qui présente une logique à mes yeux, dans la mesure où tout ceci en possède une.

Il prit une longue inspiration songeuse et leva ses yeux d'un bleu glacial pour croiser les leurs.

— Il n'y a plus de guerriers hybrides dans la Sylve depuis des siècles, à moins que quelques-uns n'aient survécu dans de lointains refuges. À présent, il en existe trois créés récemment, non seulement dans la même génération, mais réunis dans la même pièce. Ingrey et moi, j'ai toujours soupçonné que nous étions créés dans le même but. Mais vous, Dame Ijada… Je ne comprends pas. Vous n'entrez pas dans le tableau. Je vous prie de chercher ce sorcier manquant, Ingrey. À tout le moins, traquer ce témoin vital retardera peut-être le procès d'Ijada.

— Ce serait une bonne chose, concéda volontiers Ingrey.

Les mains de Wencel, mal à l'aise, reposaient à plat sur la table.

— Nous sommes désormais tous responsables les uns des autres. Je croyais mon secret en sécurité avec vous, Ingrey, mais il s'avère maintenant que vous l'ignoriez simplement. Je suis seul depuis si longtemps. C'est difficile pour moi d'apprendre si tard la confiance.

Ingrey baissa la tête, acquiesçant avec ironie.

Wencel recula les épaules, grimaçant comme si elles le faisaient souffrir.

— Bon. Je dois me rafraîchir et rendre hommage à la dépouille de mon défunt beau-frère. Comment est-elle préservée, d'ailleurs ?

— On l'a enveloppée dans du sel, répondit Ingrey. Il y en avait une abondante réserve à la Hure, pour conserver le gibier.

Un austère amusement traversa le visage de Wencel.

— Comme c'est franc de votre part.

— Mais je ne l'ai pas fait écorcher ni étriper correctement, et je pense donc que le résultat sera imparfait.

— C'est une bonne chose que le temps ne soit pas plus doux, dans ce cas. Mais mieux vaut ne pas trop tarder.

Wencel poussa un soupir, planta les deux paumes sur la table et se hissa péniblement sur ses pieds. L'espace d'un instant, la noirceur de son esprit sembla frapper Ingrey comme un coup, puis il redevint un jeune homme fatigué à qui la vie avait imposé trop tôt de dangereux dilemmes.

— Nous nous reparlerons.

Le comte sortit sous le porche, où ses serviteurs bondirent prestement pour l'escorter jusqu'au temple de la ville. À la porte de la salle, Ingrey effleura le bras d'Ijada. Elle se tourna, lèvres pincées.

— Que pensez-vous de la bête de Wencel ? lui demanda-t-il à mi-voix.

Elle répondit dans un murmure :

— Pour paraphraser l'érudite Hallana, si c'est un étalon, je suis la reine de Darthaca. (Elle leva les yeux pour croiser les siens, calmes et attentifs.) Votre loup ne ressemble guère à un loup. Et son cheval ne ressemble guère à un cheval. Mais je vais vous dire une chose, Ingrey : ils se ressemblent *beaucoup*, tous les deux.

Chapitre 8

Ingrey retourna à l'étage préparer ses sacoches de selle, puis partit à la recherche de Gesca. Le matériel du lieutenant avait disparu du coin de la salle. Ingrey descendit la rue boueuse de Villemédiane (qui eût mieux porté le nom de « Hameaumédian ») en direction du petit temple de bois, dans l'espoir de l'y trouver. Il se demanda où Gesca avait pu se rendre ensuite, parmi la demi-douzaine d'écuries du village réquisitionnées pour leurs chevaux et leur matériel, mais n'eut pas à chercher longtemps ; il le trouva dans l'ombre du large porche du temple. En train de parler au comte Fleuvéquin ou de l'écouter.

Gesca leva les yeux vers Ingrey, sursauta, puis se tut ; Wencel le salua seulement d'un signe de tête.

— Ingrey, dit Wencel. Où sont le cavalier Ulkra et le reste des hommes de la maison de Boleso ? Toujours à la Hure, ou vous suivent-ils ?

— Ils me suivent, ou j'en ai du moins donné l'ordre. À quelle vitesse, je l'ignore. Ulkra ne doit pas s'attendre à trouver une grande liesse à Gîtelevant.

— Peu importe. D'ici à ce que j'aie le temps de m'occuper d'eux, ils seront arrivés ici, sans aucun doute. (Il soupira.) Mes chevaux ont bien besoin de repos. Si vous le pouvez, arrangez-vous pour que nous partions à midi. Nous atteindrons toujours Prébovin avant la tombée de la nuit.

— Certainement, Messire, répondit solennellement Ingrey.

Il tourna la tête en direction d'un Gesca contrarié, et Wencel les gratifia d'un bref signe d'adieu avant de les quitter.

— Et qu'est-ce que le comte Fleuvéquin avait à vous dire ? demanda Ingrey à Gesca, à voix basse, alors qu'ils redescendaient la rue.

— Tout ceci ne le satisfait guère. Je grince des dents quand j'imagine à quel point la situation serait terrible s'il avait vraiment

aimé son beau-frère. Mais de toute évidence, cette sale histoire ne lui plaît pas.

— Je l'avais déjà compris.

— Il reste un jeune homme impressionnant, à sa façon, malgré son apparence. C'est ce que je pensais lors du mariage de la princesse Fara.

— C'est-à-dire ?

— Hem. Ce n'est pas qu'il ait jamais fait quoi que ce soit d'inhabituel. Simplement, il n'a jamais…

— Jamais quoi ?

Les lèvres d'Ingrey se tordirent.

— Je… Difficile à dire. Il n'a jamais commis d'erreur, ni semblé nerveux, il n'est jamais arrivé en retard ni en avance… Je ne l'ai jamais vu saoul. C'est juste une impression. Redoutable, c'est le mot qui me vient à l'esprit. D'une certaine façon, il me fait penser à vous, sauf qu'il manque de cervelle plutôt que de muscles.

Gesca hésita, puis refusa, peut-être prudemment, de pousser la comparaison plus loin sur cette pente menant droit aux marécages.

— Nous sommes cousins, déclara Ingrey d'une voix blanche.

— Ah oui, Messire. (Gesca lui lança un regard en biais.) Il s'intéressait beaucoup à l'érudite Hallana.

Ingrey grimaça. *Eh bien, c'était inévitable.* Il était sûr que Wencel aborderait le sujet avant la fin de la journée.

Le divin du temple de Villemédiane était un simple jeune acolyte, paniqué par l'irruption du cortège du prince, annoncé avec une seule demi-journée d'avance. Mais si l'on avait envoyé le comte Fleuvéquin afin d'ajouter à la solennité des cérémonies, elles n'étaient visiblement pas près de commencer. La compagnie quitta promptement la ville à midi avec une efficacité plus sévère qu'Ingrey, même dans ses pires humeurs, n'eût osé déployer. Il applaudit dans son cœur et laissa à l'acolyte blafard une bourse adéquate pour le consoler de ses terreurs.

Villemédiane n'avait pas encore disparu derrière eux lorsque Wencel fit tourner son alezan pour approcher de celui d'Ingrey et

murmura :

— Suivez-moi à l'avant du cortège. Je dois vous parler.

— Certainement.

Ingrey poussa son cheval au trot ; il rassura Ijada d'un signe de tête lorsqu'ils dépassèrent son cheval aux côtés du chariot. Son cousin la gratifia d'un salut pour le moins ambigu.

Wencel se tourna sur sa selle, tandis que la distance les séparant du cortège s'étirait jusqu'à les abriter des oreilles indiscrètes, mais il observa seulement :

— Où avez-vous trouvé ce chariot à bière ?

— À Lacroseau.

— Ha. Voilà au moins un aspect des funérailles du pauvre Boleso qui sera à la hauteur de son mauvais goût. Ils envoient un véhicule mortuaire royal plaqué argent nous rejoindre à Prébovin. Je suppose qu'il ne fera pas s'effondrer le moindre pont en route.

— Certes non.

Ingrey s'efforça d'empêcher un tic d'étirer ses lèvres.

— Mes gens m'attendent à Prébovin pour subvenir à mes besoins ce soir. Et aux vôtres, si vous vous joignez à moi. Je vous le conseille. Il sera impossible de trouver de logements une fois la cour arrivée pour cette procession.

— Merci, répondit sincèrement Ingrey.

Il se rappelait, lors de certaines excursions royales compliquées, avoir vu des serviteurs désespérés se battre en duel pour se disputer des fenils. Wencel aurait certainement réservé les meilleures chambres disponibles.

— Parlez-moi de cette érudite Hallana, Ingrey, dit brusquement Wencel.

Au moins n'accusa-t-il pas son cousin d'avoir omis de la mentionner auparavant. Ingrey se demanda s'il devait en éprouver du soulagement.

— Elle m'a semblé être précisément ce qu'elle affirmait. Une amie de dame Ijada qui l'avait connue enfant. Elle avait été médecin dans un fort de l'ordre du Fils, à l'ouest, dans les marais – le père d'Ijada était un seigneur-dédicat, ainsi que son capitaine, à l'époque.

— J'ai entendu parler d'un sire dy Castos, en effet. Ijada a parlé de lui. Mais cette coïncidence m'intrigue. Un sorcier ayant un lien avec dame Ijada – et son mal récent – disparaît de la Hure. Quelques jours plus tard, un sorcier – ou une sorcière – ayant un lien avec dame Ijada vient à sa rencontre à Rougedigue. S'agit-il de deux sorciers, ou d'un seul ?

Ingrey secoua la tête.

— Je ne peux imaginer l'érudite Hallana passer inaperçue à la Hure. Elle n'était certainement pas discrète. Et elle était très enceinte, ce qui lui impose, je crois, de grandes contraintes quant à l'usage de son démon pendant la durée de sa grossesse. Elle loge dans un ermitage de Feuilleplantain, par sécurité. Je reconnais n'avoir que des preuves indirectes, mais je suis persuadé que Boleso était déjà plongé dans ses désastreuses expériences lorsqu'il a assassiné son serviteur avec une telle barbarie, il y a six mois. Ce qui laisse supposer que son sorcier familier se trouvait alors à Gîtelevant, lui aussi.

Wencel, sceptique, fit la moue.

— C'est une erreur aussi grande de prendre la vérité pour des mensonges, que les mensonges pour la vérité, lui fit remarquer Ingrey. La double divine était une dame des plus inhabituelles, mais c'est se leurrer que de la croire également marionnette de Boleso. Ça ne correspond pas. Déjà, elle n'a rien d'une idiote.

Wencel pencha la tête, reconnaissant la justesse de l'argument.

— Alors, supposons qu'elle soit sa marionnettiste ?

— Moins improbable, lui accorda Ingrey à contrecœur. Mais… non.

Wencel soupira.

— Dans ce cas, j'abandonne mes conjectures réductrices. Nous avons deux sorciers distincts. Mais dans quelle mesure ? L'outil de Boleso peut-il avoir fui pour aller la trouver, après cette débâcle ? Peuvent-ils s'être ligués ?

Idée désagréable. Ingrey comprit soudain que c'était Hallana qui avait émis l'hypothèse – trompeuse ? – selon laquelle on avait placé le sort en lui à Gîtelevant.

— Par rapport au temps… Ce n'est pas impossible.

Wencel émit un grognement abattu, regardant un moment droit entre les oreilles de son cheval.

— J'ai cru comprendre que l'érudite divine avait écrit une lettre. L'avez-vous déjà lue ?

Maudit soit ce Gesca. Ainsi que cette commère de gardienne. Quels autres éléments Wencel connaissait-il déjà ?

— Elle ne me l'a pas confiée. Elle l'a remise directement à dame Ijada. Scellée.

Wencel rejeta cette réponse d'un geste.

— Je suis sûr qu'on vous a appris à faire ces choses-là.

— Pour la correspondance ordinaire, bien sûr. Mais cette lettre provient d'une sorcière du Temple. J'hésite à imaginer ce qui pourrait arriver à la lettre – ou à moi – si je tentais d'y toucher. Combustion spontanée, peut-être.

Il laissa Wencel décider s'il parlait du papier ou de lui-même.

— La transmettre à Hetwar pose également problème. Ne serait-ce que parce qu'il faudrait un autre sorcier du Temple pour l'ouvrir. J'imagine que même le maître des sceaux royal aurait le plus grand mal à en suborner un pour espionner des lettres adressées au commandement de son propre ordre.

— Un sorcier illicite, dans ce cas.

Devant l'expression revêche d'Ingrey, il protesta :

— Vous devez bien reconnaître que Hetwar, plus que tout autre, saurait en trouver un – s'il le voulait.

— Je me demande simplement s'il est du genre à réchauffer un serpent dans son sein. Enfin, tout ceci devient très compliqué.

Même s'il restait toujours, se rappela Ingrey, mal à l'aise, son sort étrange à prendre en compte.

Wencel hocha brièvement la tête, l'air malheureux, puis garda un moment le silence.

— À propos de serpents, et de faire avaler des couleuvres, dit-il enfin sur un ton badin, ce n'est pas que vous soyez doué pour le mensonge, vous savez, cousin. C'est simplement que personne n'a le cran de vous tenir tête. Ce qui vous a peut-être donné une idée exagérée de votre talent pour la dissimulation.

Sa voix se durcit.

— Que s'est-il vraiment produit dans cette chambre, à l'étage ?

— Si j'avais autre chose à rapporter, mon devoir serait de le relater en premier lieu à sire Hetwar.

Wencel haussa les sourcils.

— Ah, vraiment ? En premier lieu, et pourtant… vous n'en avez encore rien fait. J'ai vu vos lettres à Hetwar, ou ce qui en tient lieu. Le nombre d'éléments manquants est assez frappant. Des léopards. Des sorcières. D'étranges bagarres. Des quasi-noyades. Votre lieutenant à l'esprit romantique, Gesca, vous pense même tombé amoureux – sans que vos écrits le mentionnent, quoique ce soit plus compréhensible.

Ingrey rougit.

— Les lettres peuvent se perdre. Ou tomber entre des mains indiscrètes.

Il lança un regard mauvais, appuyé, en direction du comte.

Les lèvres de Wencel s'écartèrent, se refermèrent. Il s'intéressa un moment à son cheval, tandis qu'Ingrey et lui se séparaient pour contourner une zone boueuse. Quand ils se retrouvèrent de nouveau côte à côte, Wencel déclara :

— Pardonnez-moi si je semble inquiet. J'ai beaucoup à perdre.

Ingrey répliqua avec une gaieté factice :

— Tandis que moi, d'un autre côté, j'ai déjà tout perdu. Comte-ordinant.

Wencel porta le poing à son cœur pour indiquer qu'il avait visé dans le mille. Mais il ajouta calmement :

— Il y a aussi mon épouse.

Ce fut au tour d'Ingrey de se taire, confus. Que le mariage de Wencel eût été arrangé – et fût jusqu'à présent resté stérile – n'impliquait pas forcément l'absence d'amour. Des deux côtés. Effectivement, la trahison de la princesse Fara vis-à-vis de sa suivante semblait dénoter une jalousie féroce et malheureuse, qui ne pouvait résulter ni de l'indifférence ni de l'ennui. Et la fille du roi sacré devait sembler un trophée de prix à un jeune homme si peu attrayant, malgré son rang élevé.

— Par ailleurs, reprit Wencel sur un ton plus léger, la mort sur le bûcher est l'une des plus douloureuses qui soient. Je ne la conseille

à personne. Je crois que ce sorcier manquant pourrait représenter une menace pour nous deux, de ce seul point de vue. Il sait trop de choses qu'il devrait ignorer. Nous devons le trouver d'abord, *nous*. S'il ne se révèle pas représenter de danger à titre, hem, personnel, je serai ravi de le livrer ensuite à Hetwar.

Et si le sorcier représentait un danger, que proposait-il alors de faire ? Et cinq dieux, *comment* ?

— En laissant de côté toutes les questions de devoir – je ne suis pas habilité à me charger d'une telle arrestation, que ce soit en privé ou non.

— Et si vous l'étiez ? Est-ce que ça ne vous attire pas d'être le premier à savoir ?

— À quelle fin ?

— La survie.

— C'est ce que je fais.

— Ce que vous faisiez. Mais votre dispense du Temple dépend, en partie, d'un dispositif de sécurité à présent brisé.

Ingrey l'observa, méfiant.

— À savoir ?

Les lèvres de Wencel esquissèrent un petit sourire.

— Je pourrais le déduire rien qu'au changement de la perception que vous avez de moi, mais ce n'est pas nécessaire ; je le vois. Votre bête repose tranquillement en vous, ne serait-ce que par longue habitude, mais rien ne la retient, en dehors du fait que vous ne l'invoquiez pas. Tôt ou tard, un serviteur du Temple doué de double vue va bien le remarquer, à moins que vous ne commettiez d'étourderie révélatrice.

Il baissait la voix, qui gagnait en intensité.

— Il y a d'autres solutions que de se couper la main par peur de son poing, Ingrey.

— Qu'en savez-vous ?

Cette fois, Wencel hésita plus longuement.

— La bibliothèque du château Fleuvéquin est remarquable, commença-t-il en guise de réponse indirecte. Plusieurs de mes aïeux collectionnaient les traditions, et l'un d'entre eux au moins était un éminent érudit. Il s'y trouve des documents dont j'ai la certitude

qu'ils n'existent nulle part ailleurs, certains datant de plusieurs siècles. Des documents que les hommes du Temple d'Audar n'auraient pas hésité à brûler. Des témoignages oculaires exceptionnels – il faudra que je vous raconte certaines anecdotes à l'occasion. Elles ont suffi à convaincre un garçon guère studieux de poursuivre sa lecture. Et ensuite – de lire comme si sa vie en dépendait. (Son regard croisa celui d'Ingrey.) Vous avez réagi à ce qu'on appelle votre souillure en fuyant toute connaissance et reconnaissance. Moi, en me précipitant vers elles. Lequel de nous deux, à votre avis, a aujourd'hui la meilleure emprise sur elle ?

Ingrey soupira.

— Vous m'obligez à beaucoup réfléchir, Wencel.

— Faites donc. Mais ne vous détournez pas de la compréhension, cette fois, je vous en supplie. (Il ajouta plus doucement :) Ne me tournez pas le dos.

Ça, non. Je n'oserais pas. Il gratifia Wencel d'un salut ambigu.

Le cortège atteignait alors un gué rocheux, par chance bien moins en crue que celui qu'ils avaient franchi le jour de la catastrophe évitée de peu, et Ingrey concentra toute son attention à essayer de les faire traverser sains et saufs. Plus d'un kilomètre plus loin, le chariot faillit s'enliser dans une étendue boueuse, puis la monture d'un garde se mit à boiter à cause d'un fer perdu. Plus tard, alors qu'ils s'arrêtaient pour abreuver les chevaux, une dispute éclata entre deux hommes de Boleso, une bagarre personnelle qui s'enflamma après avoir couvé. Les menaces habituelles d'Ingrey faillirent échouer à la contenir, et il s'éloigna, une fois les deux hommes séparés, pâle d'inquiétude (qu'ils prirent heureusement pour de la rage), car il se demandait ce qui risquait de se produire la prochaine fois si les menaces ne suffisaient pas et qu'il fallait passer à l'acte.

Il remonta en selle avec le visage plus impassible que jamais. Wencel, dut-il reconnaître, avait semé le chaos dans son esprit. La conversation tortueuse du comte donnait à Ingrey la nette impression de le combattre à l'épée dans le noir, pointant leurs lames vers des cibles cachées. Ils se dissimulaient et se confiaient tous deux de dangereux secrets, feintaient puis paraient… À égale

mesure ? *Je crois que Wencel en cache davantage.* À sa décharge, Wencel semblait aussi en révéler davantage.

Ingrey avait cru que son sortilège étrange et inquiétant représentait son problème le plus urgent. L'idée que les *lectures* de Wencel pussent contenir des indices relatifs au sujet l'excitait doublement. Elle impliquait qu'Ingrey disposait peut-être d'un proche allié. Mais aussi qu'il avait peut-être trouvé son ennemi inconnu. Comment Wencel pouvait-il considérer les sorciers illicites comme des inconvénients mineurs, si faciles à régler ? Il jeta un coup d'œil en direction de la tête du cortège, où son cousin questionnait à présent l'un des hommes de Boleso, loin des oreilles indiscrètes cette fois encore. Le garde, solide gaillard, voûtait les épaules comme s'il cherchait à paraître plus petit.

Wencel avait posé un certain nombre de pièges sur le chemin d'Ingrey, mais c'était toutefois l'ancien mystère et non pas le nouveau qui l'interpellait le plus, captif et suspendu entre peur et fascination. *Que sait Wencel sur mon père et ma mère, que j'ignore ?*

Quoique Prébovin fût plus grande que Rougedigue, le cortège de Boleso fut reçu à l'imposant temple de pierre cet après-midi-là avec une cérémonie toute relative, en grande partie, semblait-il, parce que la ville était en proie à la folie des préparatifs pour de plus grands événements le lendemain. Ingrey éprouva un immense soulagement de pouvoir confier la responsabilité du corps et de l'escorte à Wencel, qui la transmit à son tour à son sénéchal à l'air grave, à un troupeau de divins du temple de Gîtelevant, et à une impressionnante assemblée de serviteurs et de clercs. Ingrey apprit, soulagé, que la princesse Fara et ses gens ne les avaient pas suivis, mais les attendaient dans la capitale. La nuit ne tombait pas encore lorsque Ingrey et ses gardes remontèrent en selle avec leur prisonnière et suivirent Wencel au travers des rues sinueuses.

Longeant une place bondée, Wencel arrêta sa monture et Ingrey fit halte auprès de lui. Un marché des rues restait ouvert tard, sans doute pour subvenir aux besoins des courtisans et de leurs gens qui

arrivaient déjà pour la dernière étape de la procession funéraire de Boleso. Ingrey se demanda, dans un premier temps, ce qui avait retenu l'attention de Wencel, mais suivit son regard au-delà des étals animés, en direction d'un coin où jouait un violoniste, dont le chapeau renversé à ses pieds appelait à la générosité. Le musicien était plus doué que la plupart de ses semblables, sans aucun doute, et la douceur de son instrument diffusait une étrange mélodie plaintive dans l'air doré du soir.

Wencel finit par commenter :

— C'est un air très ancien. Je me demande s'il sait à quel point ? Il le joue… presque correctement.

Wencel continua de détourner le visage jusqu'à la fin de la chanson. Lorsqu'il regarda de nouveau devant lui, son profil était étrange. Tendu, mais ni de colère ni de peur ; plutôt comme un homme sur le point de pleurer une perte incalculable, inconsolable. D'une grimace, il chassa cette tension, puis relança son cheval sans un regard en arrière, sans envoyer quiconque jeter une pièce dans le chapeau, quoique le violoniste regardât cette riche compagnie avec un espoir contrarié.

Ils atteignirent enfin la grande maison que Wencel avait louée, ou réquisitionnée, située au milieu d'une rangée de maisons semblables dans ce riche quartier marchand. Des soleils de cuivre étincelant en relief parsemaient les lourdes planches de la porte d'entrée. Ingrey confia son cheval à Gesca, chargea ses fontes sur son épaule et s'assura qu'une domestique conduisît Ijada et sa jeune gardienne à l'étage. À en juger par leurs saluts forcés, cette dame connaissait déjà Ijada. La maison Fleuvéquin semblait estimer la question du procès d'Ijada aussi ambiguë et troublante que son maître.

Avant que Wencel se retirât pour s'occuper de la liasse de messages arrivés en son absence, il murmura à Ingrey :

— Nous mangerons dans une heure, Ijada, vous et moi. Ce sera peut-être notre dernière occasion de parler en privé avant longtemps.

Ingrey hocha la tête.

On le conduisit dans une chambre minuscule, au dernier étage, où un bassin et un broc d'eau chaude l'attendaient déjà. C'était manifestement la chambre d'un des serviteurs de la famille, quelle qu'elle fût, délogé par Wencel, mais il en apprécia grandement l'atmosphère intime. Les serviteurs de Fleuvéquin s'entasseraient sans doute dans un dortoir de moindre confort ou un grenier d'étable pendant la durée de cette crise, et Gesca et ses hommes ne recevraient guère mieux. Ingrey songea que le cuisinier de Fleuvéquin les consolerait.

Il se lava énergiquement. Sa garde-robe était trop limitée pour qu'il lui consacrât beaucoup de temps ; il avait apporté des habits pour chevaucher dans de rudes conditions, pas pour des dîners raffinés. Une fois vêtu, il envisagea de céder à l'appel de son lit, mais craignit de ne plus pouvoir se relever s'il s'étendait. Il descendit donc l'étroit escalier, dans l'intention d'explorer la maison et la rue, et peut-être d'aller voir ce que faisait Gesca si l'écurie se révélait proche. Il marqua une pause à l'étage suivant, car il venait d'entendre la voix de Wencel dans le couloir. Il emprunta donc plutôt cette direction.

Le comte parlait à la gardienne d'Ijada, qui l'écoutait avec une expression intimidée, les yeux écarquillés. Il pivota en entendant approcher Ingrey et grimaça.

— Vous pouvez y aller, dit-il à la gardienne qui s'inclina puis se retira dans ce qui devait être la chambre d'Ijada.

Wencel rejoignit Ingrey au niveau de l'escalier et lui fit signe de passer devant, mais s'éloigna lorsqu'ils atteignirent le rez-de-chaussée pour aller s'entretenir avec son clerc.

Ingrey sortit à la lumière du crépuscule et fit le tour des environs de la maison. Atteignant de nouveau la porte d'entrée, il se vit confier d'un portier à un autre serviteur, puis on le guida vers une chambre située au fond du deuxième étage. C'était non pas la grande salle à manger, qui convenait presque à un comte, mais un salon réservé au petit déjeuner, qui donnait sur les écuries et le jardin potager. L'unique porte était lourde et étoufferait correctement les sons. On avait dressé une petite table ronde pour trois.

Ijada arriva escortée par une servante, qui s'inclina devant Ingrey puis la laissa. Elle portait un bliaud de laine couleur paille par-dessus

une robe de lin propre qui lui montait jusqu'au cou. Ce qui créait une impression de modestie et de chasteté, quoique le col de dentelle, supposa Ingrey, servît surtout à masquer les ecchymoses qui viraient au vert sur sa gorge. Wencel entra pratiquement sur ses talons, scintillant à l'abondante lueur des bougies car il s'était lui aussi changé pour enfiler une tenue plus riche que celle dans laquelle il avait voyagé. Et plus propre. Ingrey regretta brièvement que ses sacoches n'eussent pas offert de meilleur choix que *plus ou moins puant*.

Sur un geste de Wencel, Ingrey réveilla ses manières de cour pour aider dame Ijada à prendre place, ainsi que Wencel, avant de s'installer lui-même. Éloignés d'une égale distance, ils formaient comme un trépied. Des serviteurs, qui avaient visiblement reçu des consignes, s'agitaient autour d'eux, déposant des plats couverts avant de s'esquiver discrètement. La nourriture se révéla au moins correcte, encore qu'un peu rustique : boulettes de pâte, haricots, pommes cuites, bécasses farcies, sauces et condiments, carafes proposant trois sortes de vin.

— Ah, murmura Wencel, soulevant un couvercle d'argent pour dévoiler un jambon. Oserais-je vous demander de le découper, Sire Ingrey ?

Ijada cligna des yeux, l'air méfiant. Avec un sourire tout aussi tendu, Ingrey se mit à en débiter des tranches. Il glissa ensuite les mains sous la table pour tirer ses manches par-dessus ses poignets bandés. Il attendit de voir dans quel sens son cousin allait orienter la conversation. Le silence s'étira un moment, tandis qu'ils se concentraient sur leur repas.

Wencel finit par observer :

— Je n'ai eu que des rapports de deuxième main sur les terribles événements de Boisbouleau qui ont provoqué la mort de votre père et vous ont laissé… enfin bref. Ils étaient confus, extravagants. Et très incomplets. Voulez-vous bien me raconter toute l'histoire ?

Ingrey, qui s'était préparé à d'autres questions sur Hallana, hésita, perdu, puis rassembla une fois de plus ses souvenirs. Il les avait tus des années durant, mais les racontait à présent pour la troisième fois en une semaine. La répétition sembla rendre l'histoire plus

fluide, comme si le récit en venait lentement à remplacer l'événement, même dans son esprit. Wencel l'écouta en mâchonnant, fronçant les sourcils.

— Votre loup était différent de celui de votre père, dit-il, tandis qu'Ingrey se détendait après avoir décrit de son mieux la confusion animale qui avait envahi son esprit lors de ses semaines de délire.

— Eh bien, oui. D'une part, il n'était pas malade. Ou du moins… pas de la même façon. Ce qui me poussait à me demander si les animaux pouvaient attraper le haut mal, ou quelque maladie de l'esprit.

— Comment le chasseur de votre père l'a-t-il capturé ?

— Je n'en sais rien. Il était mort avant que je récupère assez pour poser la question.

— Ah. Car j'avais *entendu dire*… (Légère emphase sur ces deux derniers mots, pause lourde de sens.) … que ce n'était pas le loup qu'on vous destinait au départ. Que le loup enragé avait tué un autre animal de sa meute, la veille du rituel. Et qu'on avait trouvé le nouveau cette nuit-là, assis devant la cage du loup malade.

— Alors vous en avez entendu plus qu'on ne m'en a dit. C'est sans doute plausible.

Wencel tapota son assiette à l'aide de sa cuillère selon une cadence faible et nerveuse, sembla se reprendre puis la reposa.

Ingrey ajouta :

— Votre mère vous a-t-elle révélé quoi que ce soit sur votre étalon ? Ce matin où vous vous êtes réveillé changé ?

— Non. Elle est morte ce matin-là.

— Pas de la rage !

— Non. Et pourtant, je me suis posé des questions, depuis. Elle est morte des suites d'une chute de cheval.

Ingrey fit la moue. Ijada ouvrit de grands yeux.

— L'animal aussi est mort, ajouta Wencel. Il s'est cassé la jambe. Le garçon d'écurie lui a tranché la gorge – à ce qu'on m'a dit. Le temps que j'en vienne à me poser des questions, un peu plus tard, elle était enterrée depuis longtemps, et le cheval abattu. J'ai médité près de sa tombe, mais on n'y perçoit aucune aura persistante. Ni fantômes ni réponses. Sa mort survenue si tôt m'a déchiré, quatre

mois à peine après celle de mon père. Je n'étais pas insensible aux parallèles avec votre cas, Ingrey, mais si le frère et la sœur Rocheloup avaient concocté quelque plan, conçu quelque intention, personne ne m'en a rien confié.

— Ou un conflit, suggéra Ijada, songeuse, dont le regard passait de l'un à l'autre. Comme deux châteaux rivaux, un de chaque côté de la Trappe, qui rehaussent leurs remparts.

Wencel ouvrit une main pour en reconnaître la plausibilité, bien que sa moue le révélât guère convaincu.

— Depuis tout ce temps, vous avez bien dû développer des *théories*, Wencel, déclara Ingrey.

Son cousin haussa les épaules.

— Plutôt des hypothèses, des conjectures, des lubies. Elles peuplaient mes nuits, jusqu'à ce que je me lasse au-delà de toute mesure de m'interroger.

Ingrey promena sa dernière bouchée de pâte autour de son assiette et répondit un ton plus bas :

— Alors pourquoi ne m'avez-vous jamais approché auparavant ?

— Vous étiez parti en Darthaca. En exil permanent, pour autant que je sache. Puis votre famille a perdu votre trace. Vous pouviez très bien être mort, personne n'ayant preuve du contraire.

— Oui, mais ensuite ? Après mon retour ?

— Vous sembliez avoir trouvé un endroit sûr, sous la protection de Hetwar. Vous étiez plus en sécurité avec votre dispense que moi avec mes secrets. Je vous enviais sur ce point. M'auriez-vous remercié de ramener le doute et le désarroi dans votre vie ?

— Sans doute pas, admit Ingrey à contrecœur.

On frappa deux coups secs à l'épaisse porte de la pièce. Ijada sursauta, mais Wencel cria simplement :

— Entrez !

Le clerc de Wencel passa la tête par la porte entrebâillée et s'excusa en murmurant :

— Le message que vous attendiez est arrivé, Messire.

— Ah, parfait. Je vous remercie.

Wencel écarta sa chaise de la table et se releva.

— Pardonnez-moi. Je reviens dans quelques instants. Continuez, je vous prie.

Il désigna les plats de service.

Une fois Wencel sorti, deux domestiques se précipitèrent pour enlever les assiettes sales, remplir les verres de vin et d'eau, puis se retirèrent de nouveau avec des révérences tout aussi muettes. Ingrey et Ijada se retrouvèrent en train d'échanger des regards. Risquant un œil sous les couvercles, ils découvrirent des mets délicats, fruits et friandises, et Ijada s'égaya. Ils se servirent mutuellement les meilleurs morceaux.

Ingrey jeta un œil en direction de la porte close.

— Croyez-vous que la princesse Fara connaisse l'existence de la bête de Wencel ?

Elle inspecta un morceau de massepain au miel et le goûta avant de répondre. Ce n'était pas la nourriture qui la laissait songeuse.

— Ça justifierait certaines choses que je ne comprenais pas à leur sujet. Leur relation me semblait étrange, même si je ne m'attendais pas nécessairement à ce qu'un si haut mariage ressemble à celui de ma mère. Ceux de ma mère. Quoiqu'il ne soit pas séduisant, je crois que Fara *voulait* que Wencel tombe amoureux d'elle. Avec plus de raffinement qu'il n'en faisait preuve.

— N'était-il pas raffiné ?

— Oh, il était toujours poli, d'après ce que j'ai vu. Calme et courtois. Je n'ai jamais compris pourquoi elle semblait toujours un rien effrayée en sa présence, car il ne levait jamais la main sur elle, ni même la voix. Mais elle avait peut-être peur *pour* lui, plutôt – ou en plus – que *de* lui, ce qui expliquerait tout.

— Et lui, l'aimait-il ?

La moue d'Ijada s'accentua.

— Difficile à dire. Il était si souvent distant, silencieux, en proie à des sautes d'humeur, pendant des jours d'affilée, semblait-il. Parfois, quand il y avait des visiteurs au château Fleuvéquin, il se réveillait et déversait des torrents de conversation spirituelle – il est d'une incroyable érudition. Pourtant, il vous a parlé davantage en une soirée ici que je ne l'ai jamais entendu parler à un seul dîner avec sa

femme. Mais d'un autre côté… vous présentez à ses yeux un intérêt qu'elle ne possède pas.

Le regard d'Ijada glissait sur lui avant de s'éloigner, et il savait qu'elle testait ses sens internes.

Toi aussi, en ce moment, comprit Ingrey.

— Il lui reste peu de temps pour s'assurer de sa propre sécurité dans ce nouvel écheveau. Ce qui explique peut-être qu'il fasse pression. C'est bien ce qu'il fait, ne trouvez-vous pas ?

Ingrey, dans tous les cas, sentait qu'on le pressait.

— Oh, oui. (Elle marqua une pause, songeuse.) Il pourrait aussi s'agir d'un épanchement longtemps contenu. À *qui* pouvait-il en parler, avant nous ? Il s'inquiète, oui, mais il est aussi… Je ne sais pas. Surexcité ? Non, c'est plus subtil et plus étrange que ça. Le terme ne peut pas être « enjoué ».

Elle fit la moue.

— Je ne crois pas, répliqua Ingrey d'un air pince-sans-rire.

Comme la porte s'ouvrait avec un déclic, il leva brusquement les yeux. C'était Wencel, qui se réinstalla en s'excusant d'un geste.

— Vos affaires sont-elles réglées ? s'enquit poliment Ijada.

— Suffisamment. Si je ne l'ai déjà fait, Ingrey, laissez-moi vous féliciter de la rapidité de votre mission. À mon grand regret, je ne pense pas être capable de vous imiter. Je vous enverrai sans doute en éclaireur demain avec dame Ijada, dans la mesure où sa présence dans le cortège risque de se révéler, hm, problématique, puisqu'il prendra la forme d'une parade. Au pas pendant tout le trajet jusqu'à Gîtelevant, les cinq dieux m'en gardent.

— Où exactement doit-on m'envoyer à Gîtelevant ? demanda Ijada, un peu tendue.

— Le question est encore en cours de discussion. Je devrais le savoir d'ici demain matin. Pas dans un endroit ignoble, si j'ai mon mot à dire.

Il la dévisagea à travers des paupières mi-closes.

Ingrey les observa tous deux et osa déployer ses sens au-delà de la vue.

— Vous êtes différents l'un de l'autre. Votre bête est beaucoup plus sombre, Wencel. Ou quelque chose comme ça. Son félin

m'évoque une ombre mouchetée de soleil, mais vôtre bête… descend beaucoup plus profond.

Au-delà des limites de sa perception.

— En effet, je crois que ce léopard doit avoir été au mieux de sa forme, déclara Wencel.

Il gratifia Ijada d'un sourire, comme pour la rassurer en lui indiquant que le commentaire était positif.

— Il a une puissance fraîche et pure. Un guerrier de la Sylve aurait été fier de le porter, s'il y avait eu un clan Boisfélin à l'époque.

— Mais je suis une femme, pas un guerrier, répondit-elle en lui retournant son regard.

— Les femmes de l'Ancienne Sylve absorbaient des animaux sacrés, elles aussi. Ne le saviez-vous pas ?

— Non ! (Ses yeux brillèrent d'intérêt.) Vraiment ?

— Oh, rarement en tant que guerrières, même s'il y en avait toujours quelques-unes. Certaines tribus se servaient des leurs comme porte-étendards et elles étaient respectées au-delà de toutes les femmes. Mais il existait une seconde catégorie… On créait une autre sorte d'animaux sacrés, que les femmes absorbaient plus souvent. Enfin, proportionnellement ; ils étaient beaucoup plus rares, déjà.

— Porte-étendards ? répéta Ijada sur un ton étrange.

— On *créait* ? demanda Ingrey.

Percevant la tension contenue dans sa voix, Wencel esquissa un sourire calculateur.

— On créait les guerriers sylvains en envoyant l'âme d'un animal sacrifié dans le corps d'un homme. Mais il se produisait autre chose lorsque l'âme d'un animal sacrifié pénétrait dans un autre animal.

Ijada chassa son expression fascinée et reprit :

— Croyez-vous que Boleso essayait de… Attendez, non.

— Je n'ai pas encore décrypté entièrement ce que Boleso avait en tête, mais s'il était en quête de quelque écho de cette magie ancienne, il s'y prenait mal. On sacrifiait l'animal, à la fin de sa vie, pour le faire pénétrer dans le corps d'une autre bête, toujours de la même espèce et du même sexe. Et toute sa sagesse et son entraînement l'accompagnaient. Ensuite, on sacrifiait cet animal à

son tour pour qu'il pénètre dans un autre. Puis un autre. Puis encore un autre. Accumulant une grande densité de vie. Si bien qu'à un stade de cette chaîne, au bout de cinq, six ou dix générations, peut-être plus, il devenait bien plus qu'un animal.

— Un… dieu animal ? hasarda Ijada.

Wencel écarta les mains.

— D'une obscure manière, peut-être. Certains affirment que c'est là la nature même des dieux : toute la vie du monde se déverse en eux, à travers les portes de la mort. Ils nous accumulent tous. Et pourtant les dieux sont une itération plus étrange encore, car ils absorbent sans détruire, ils deviennent encore plus *Eux-mêmes* à chaque ajout parfaitement assimilé. Les bêtes suprêmes sacrées étaient autre chose encore.

— Combien de temps fallait-il pour en créer une ? demanda Ingrey.

Son cœur commençait à battre plus vite et il savait que son souffle s'accélérait. Que Wencel le voyait. *Pourquoi la petite histoire de mon cousin me terrifie-t-elle soudain ?* Son sang même semblait rugir en réaction.

— Des décennies, des vies, des siècles parfois. On leur accordait une immense valeur car, en tant qu'animaux, ils étaient apprivoisés, dotés d'une étrange intelligence, et pouvaient être dressés ; ils en venaient à comprendre le langage humain. Pourtant, cette immense continuité souffrait d'une étrange usure, et pas seulement sous l'effet de la malchance ordinaire. Car lorsqu'un Sylvain ou une Sylvaine absorbait dans son âme l'une de ces bêtes suprêmes, il devenait bien plus qu'un guerrier. Plus grand et plus dangereux. Parmi les meilleures et les plus anciennes de ces créatures, très peu ont survécu à l'invasion d'Audar sans qu'on ait recueilli leur âme. Beaucoup ont été sacrifiées prématurément dans le seul but de les sauver des troupes darthacaines. Audar encourageait les hommes du Temple à les tuer dès qu'ils en trouvaient, par peur de ce qu'ils pouvaient devenir. Ou de ce en quoi ils pouvaient nous transformer.

— En sorciers ? demanda Ijada, fébrile. En sorciers sylvains ? Est-ce là ce que Boleso tentait de devenir ?

Wencel penchait la tête d'arrière en avant.

— Ne nous embrouillons pas dans les termes. Un sorcier digne de ce nom, ou indigne, s'il est illicite et non entravé par les disciplines du Temple, est possédé par un esprit élémental du désordre et du chaos, consacré au Bâtard, et la magie dont le dote cette créature est par conséquent concentrée dans des canaux de destruction. On entrave ces démons en équilibre entre monde matériel et monde spirituel. Et les anciennes tribus disposaient de tels sorciers, elles aussi, avec leurs propres traditions de discipline devant le dieu blanc.

» Les bêtes suprêmes sacrées appartenaient à ce monde-*ci*, et ne s'étaient encore jamais trouvées entre les mains des dieux. Elles ne faisaient pas partie de leurs pouvoirs. Pas plus qu'elles n'étaient concentrées dans ces canaux de destruction. Un phénomène propre aux Sylvains. Quoique leur magie dérive entièrement de l'âme et de l'esprit, elle pouvait également affecter le corps que l'âme et l'esprit contrôlent. Les chamans animaux avaient une tradition distincte de celle des sorciers tribaux, et ne s'alliaient pas toujours à eux, y compris au sein du même clan. C'est l'une des nombreuses divisions qui nous ont affaiblis face à l'assaut darthacain.

L'expression de Wencel se fit plus distante, méditant cette erreur ancienne.

Ijada regardait tour à tour Wencel et Ingrey.

— *Oh*, souffla-t-elle.

Ingrey eut l'impression de se sentir pâlir. Comme si les murs de sa forteresse, dans son esprit, s'effondraient suite au travail de sape accompli par Wencel. *Non. Non. Ce sont des bêtises, des absurdités, de vieux contes pour enfants, une sorte d'infâme plaisanterie que me joue Wencel pour voir ce que je suis prêt ou non à gober.* Mais il murmura simplement :

— *Comment ?*

— Comment vous a-t-on attribué ce loup si sage, voulez-vous dire ? (Wencel haussa les épaules.) J'aimerais bien le savoir, moi aussi. Quand Audar le Grand… (sa bouche imprima à ce nom une nuance venimeuse) a arraché le cœur de la Sylve sur le Champ du Massacre – qui était le grand autel de Saintarbre, avant qu'il se retrouve entièrement profané –, lui-même n'a pas réussi à tous les

massacrer. Certains chamans et guerriers hybrides n’assistaient pas au rituel, conséquence du hasard ou d’un retard. Quelques-uns ont échappé à l’embuscade.

Ijada se redressa, le regard de plus en plus perçant. Wencel sembla se rappeler la présence de son auditoire et reprit :

— Même un siècle et demi de persécutions, par la suite, n’ont pas effacé toute connaissance, quoique ce ne soit pas faute d’avoir essayé. Il restait des vestiges, bien que très peu sous forme écrite, comme la bibliothèque du château Fleuvéquin – rassemblée spécialement par certains de mes ancêtres, certes, mais *à partir* de quelque source. Toutefois, dans les régions éloignées, marais et montagnes, dans les hameaux pauvres – les Cantons se sont libérés tôt du joug darthacain – les traditions, à défaut de leur sagesse, ont persisté longtemps. Transmises d’une génération à l’autre comme un secret de famille ou des rites villageois, affaiblies progressivement par l’ignorance. Ce qu’Audar lui-même avait échoué à accomplir, le Temps destructeur y parvint. Je n’imaginais pas qu’il en reste un seul, après l’implacable érosion des siècles. Mais il en subsistait visiblement… au moins deux.

Son regard bleu transperça son cousin.

Les pensées d’Ingrey ressemblaient à des griffes paniquées grattant le sol d’une cage. Il ne parvint à émettre qu’un son inarticulé.

— Pour vous consoler, poursuivit Wencel, ça expliquerait votre délire prolongé. Votre loup était une intrusion bien plus puissante dans votre esprit que les créatures simples de votre père ou d’Ijada. Quatre cents ans, ça semble un âge impossible – combien de générations de loups faut-il pour en arriver là ? – et pourtant… (Son regard braqué sur Ingrey se teintait de malaise.) *Beaucoup plus profond*, en effet. Une description très juste. Les guerriers hybrides maîtrisaient leurs bêtes sans grand effort, car les animaux ordinaires étaient déjà subordonnés à la puissance de l’esprit humain. Dans l’Ancienne Sylve, si l’on était destiné à recevoir un grand animal, il fallait suivre une longue préparation, de longues études, et bénéficier du soutien d’autres personnes dans ce cas. On ne vous abandonnait pas à trouver seul votre voie, tâtonnant en proie à la

peur, au doute, proche de la folie. Pas étonnant que vous ayez réagi en vous mutilant.

— Suis-je mutilé ? murmura Ingrey.

Et quelle redoutable créature serais-je dans le cas contraire ?

— Eh bien, oui.

Perspicace, Ijada demanda à Wencel :

— Et vous ?

Il tendit la paume.

— Moins que lui. J'ai mes propres fardeaux.

Beaucoup moins, Wencel ? Ingrey était toutefois moins touché par l'idée d'avoir trouvé la source possible de son sort, que par celle d'avoir peut-être découvert son miroir.

Wencel se tourna de nouveau vers lui.

— Au cœur de l'événement, votre ignorance était un bienfait. Si le Temple avait soupçonné quel genre de bête vous portiez réellement, vous n'auriez pas obtenu si facilement cette dispense.

— Ça n'a rien eu de facile, grommela Ingrey.

Wencel hésita, comme s'il méditait une nouvelle idée.

— En effet. Entraver un animal *suprême* n'a pu être une sinécure.

Un sourire respectueux, méfiant même, étira un coin de sa bouche. Il jeta un coup d'œil aux bougies qui se consumaient dans leurs bougeoirs au milieu de la table.

— Il se fait tard. Les tâches de demain commencent dès l'aube. Nous devons nous séparer un moment, mais je vous en supplie, Ingrey, ne faites rien qui attire de nouveau l'attention sur vous avant que nous puissions reparler.

Ingrey osait à peine respirer.

— Je croyais que mon loup n'était qu'un puits de violence. De rage, de destruction, de pulsions meurtrières. Qu'est-ce qu'il – qu'est-ce que *je* pourrais faire d'autre ?

— C'est la prochaine leçon. Revenez me poser la question quand nous serons tous deux de retour à Gîtelevant. Dans l'intervalle, si vous tenez à la vie, gardez vos secrets – et les miens.

Wencel se redressa d'un air las. Il les reconduisit à la porte devant lui, indiquant clairement que le dîner comme les révélations étaient

terminés pour ce soir-là. Ingrey, au bord de la nausée, en conçut une certaine gratitude.

Chapitre 9

Le lit du serviteur grinça dans le silence nocturne de la maison lorsque Ingrey se redressa et étreignit ses genoux. L'introspection était une habitude qu'il évitait depuis longtemps, par aversion pour ce qu'il devrait affronter. Cette nuit-là, enfin, il força ses perceptions à se tourner vers l'intérieur.

Il dépassa la sourde terreur généralisée comme un brouillard trop familier. Écarta les vrilles tenaces de l'aveuglement, voile brouillant sa vue interne. Il n'avait plus le temps, ni la patience de les supporter. À une époque, il avait conçu son loup entravé comme une sorte de nœud situé sous son ventre, enkysté, comme un organe supplémentaire dépourvu de fonction. Le nœud, le loup, ne s'y trouvait pas actuellement. Ni dans son cœur, ni dans son esprit, précisément, même si essayer de sonder son propre esprit revenait à tenter de voir sa nuque. La bête était effectivement libérée. Alors… où donc… ?

Elle se trouve dans mon sang, comprit-il. Pas dans une partie, mais dans toutes les parties de son être. Elle n'était pas simplement en lui, à présent ; elle *était* lui. Il ne l'extirperait pas aussi facilement qu'en se coupant le poing, ou en s'arrachant les yeux, non, aucune chirurgie aussi grossière ne ferait l'affaire.

Il songea alors à une explication possible aux étranges et sanglants sacrifices pratiqués par les gens des marais, une signification qu'eux-mêmes avaient perdue dans les profondeurs du temps. Les gens des marécages étaient de vieux ennemis des Anciens Sylvains. Depuis des siècles immémoriaux, ils avaient affronté au combat chamans animaux et guerriers hybrides des tribus de la forêt, attaqué le long de leurs frontières – capturé des prisonniers, dont certains peut-être trop dangereux à contenir. Toutes ces saignées avaient-elle autrefois possédé un but plus sinistre et pratique ?

Une simple séparation physique du sang et du corps pouvait-elle en créer une, spirituelle, de l'âme et du péché ?

La négation semblait conduire, au terme de sa longue route, droit vers un marécage de sang. Sous l'effet d'une sorte de froide curiosité davantage que de toute autre émotion, Ingrey fouilla ses sacoches et en tira sa longueur de corde. Il la posa, ainsi que son couteau, près de lui sur la couverture et leva les yeux, à la lueur de son unique bougie, vers les poutres ombrageuses du plafond. Oui, il pouvait l'accomplir, ce sacrifice suprême. Entraver ses propres chevilles, se hisser là-haut, former un nœud coulant. Se pendre la tête en bas. Soulever la lame parfaitement affûtée vers sa gorge. Il pouvait laisser sortir son loup dans un flot écarlate et chaud, mettre fin à sa hantise, ici et maintenant. Se libérer de toute souillure par un non ultime.

Je peux refuser cette sombre puissance. En pénétrant dans une noirceur plus absolue.

Et son âme, rejetée par les dieux, se fondrait-elle tranquillement dans l'oubli comme les esprits égarés et damnés étaient censés le faire ? Ce sort-là ne semblait guère terrifiant. Ou s'il avait méjugé le rituel, son esprit perdu, nourri par cette puissance inconnue, se transformerait-il en… autre chose ? Qu'il ne pouvait actuellement concevoir ?

Wencel le savait-il ?

Tous ces pièges posés par le jeune comte, tous ces appâts, indiquaient clairement son opinion d'Ingrey. *Je suis une proie, à ses yeux. Regardez-moi courir.* Il pouvait refuser ce gibier à son cousin.

Ingrey se releva, tendit la main pour tâter le long de la poutre, fourra la corde au travers d'une lézarde légèrement tordue entre le bois et le sol du grenier, au-dessus de lui, se rassit puis étudia la longueur à laquelle pendait la corde grise dans l'ombre. Il la toucha ; son cerveau lui semblait calme et distant, tandis qu'il la contemplait, mais ses mains tremblaient néanmoins. Une telle quantité de sang salirait affreusement le sol, qu'un serviteur horrifié devrait nettoyer le lendemain. Ou s'infiltrerait-il entre les lattes du plancher, traversant le plafond de la chambre au-dessous ? Annonçant l'événement survenu à l'étage par une chute de gouttes allant s'écraser dans le

noir sur un oreiller ou un visage endormi ? *Était-ce l'orage, le toit fuyait-il ?* Jusqu'à ce qu'on allumât une bougie dont l'éclat révélerait la couleur rouge de cette pluie. Y aurait-il des hurlements ?

La chambre située sous la sienne était-elle celle de dame Ijada ? Il calcula la position des couloirs, et de la porte de la chambre où la gardienne s'était retirée. Peut-être. Peu importait.

Il s'arrêta un long moment, respirant à peine, en équilibre sur la pointe de la nuit.

Non.

Son sang réclamait Ijada, mais pas de *cette* façon-*là*. Il réfléchit au petit miracle de son sourire. Non pas l'habituelle grimace nerveuse que lui réservaient certaines femmes, sans qu'elle atteignît jamais leurs yeux ; en réalité, Ijada semblait capable de lui sourire avec ses yeux seuls, sans aucune crainte. Sans répulsion cachée. Elle semblait même délicatement apprécier, semblait-il, un visage qu'elle trouvait d'une inexplicable séduction. Son loup n'était pas moins dangereux pour elle que pour toute autre femme qu'il n'avait osé ni toucher ni regarder, mais elle n'était pas non plus en *sécurité* avec lui, non… Elle était quelque chose d'autre, d'inattendu. Elle lui renvoyait le même danger.

Cette pensée eut sur son cœur un effet curieux. Il rejeta les phrases des poètes comme des absurdités ; son cœur ne chavira pas, ne cessa pas de battre, ni surtout, *jamais* de la *vie*, ne se mit à *voltiger*. Il continua à battre à l'endroit dans sa poitrine, comme toujours, encore qu'un peu plus vite, un peu plus tendu. Était-il étrange de se délecter à ce point de cette curieuse sensation de danger ? Elle n'était pas réellement agréable. Pas exactement. Mais ce qu'il savourait dans la noirceur de ses rêves n'était pas ce que la plupart des hommes qu'il connaissait, tout aux grossières fanfaronnades de leur désir, qualifiaient d'agréable ; il en avait conscience depuis longtemps.

Sa main se retira, se referma.

Et si je choisis de ne pas vous imposer ce réveil sanglant, Ijada, que faire alors ?

Il avait atteint l'extrémité de la route du *Non* ; il ne pouvait progresser davantage sans se noyer dans son propre sang. *Je*

dispose de trois choix, je crois. S'avancer dans ce rouge marécage pour ne plus jamais en émerger. Demeurer captif de l'engourdissement et de l'immobilité, comme auparavant – avec toutefois la certitude que ni l'enchaînement des événements ni l'implacable Wencel ne lui permettraient de rester longtemps ainsi paralysé. Ou bien… il pouvait se détourner et prendre l'autre voie.

Tout ceci a-t-il un sens, ou ma pensée s'est-elle entièrement transformée en fadaises de poète ? Il régnait dans sa chambre un tel silence qu'il entendait susurrer le sang à ses oreilles, évoquant un halètement animal.

Pouvait-il cesser de se renier lui-même, pour nier plutôt les autres ? Il testa les phrases au bout de sa langue. *Non, vous vous trompez tous, Temple, Cour, gens de la rue. Vous avez toujours eu tort. Je ne suis pas… ne suis pas…* quoi donc ? *Et sont-ce là les seuls termes en lesquels je puisse penser, ces « non » appuyés ?* Ah, l'habitude.

Mais si je me détourne pour prendre l'autre voie, j'ignore où mène la route. Et où elle se termine.

Ou Qui je peux y rencontrer, et cette idée le perturba bien plus que couteau, corde et sang possédé réunis.

Mais si je peux y trouver une noirceur plus sombre que sur celle-ci, je serai surpris.

Il se leva, rengaina son couteau, rangea la corde. Se dévêtit pour dormir et s'étendit sous les draps du serviteur. Vieux, minces et rapiécés, mais propres ; il fallait une riche maison pour offrir de tels raffinements à ses domestiques.

J'ignore où je me dirige. Mais je suis plus que las de l'endroit où je me trouvais.

Après un très bref entretien avec Wencel à l'aube, entièrement consacré aux détails pratiques, Ingrey mena sa prisonnière sur la route. La troupe de Hetwar les escortait toujours, ravie de se voir soulagée d'un prince mort et d'une douzaine de serviteurs maussades ainsi que de tous leurs bagages. Ingrey avait même renvoyé chez elle la dernière gardienne-dédicate, pour la remplacer

par une servante de la maison de Fleuvéquin qui montait en croupe derrière Gesca. La petite compagnie quitta la vallée de Prébovin au point du jour et entreprit la traversée des riches plaines appartenant au comté de Boiscerf.

Imitant Fleuvéquin, Ingrey pressa sa monture d'avancer puis, sans un mot d'excuse, fit signe à Ijada de chevaucher avec lui en tête du cortège. Il gardait néanmoins conscience du regard plissé de Gesca derrière eux. Ils se placèrent tout juste hors de portée des oreilles curieuses du lieutenant.

Ijada était ce matin-là très pâle, renfermée, les yeux soulignés de gris. Son sourire, lorsqu'elle lui rendit son brusque hochement de tête, sembla bref et étouffé. Commençait-elle enfin à comprendre qu'elle fonçait droit dans un piège ? Trop tard ?

— Nous ne pouvons continuer à patauger sans un semblant de plan, commença-t-il d'une voix ferme. Vous avez rejeté le mien. En avez-vous un meilleur ?

— *S'enfuir*, ce n'est pas ce que j'appelle un *plan*. (Elle l'interrogea du regard.) Et depuis quand suis-je devenue *nous* ?

Il pinça les lèvres, marqua une pause. *Dès l'instant où je vous ai vue à la Hure, les cinq dieux me viennent en aide.*

— Dans cette chambre de l'auberge de Rougedigue, répondit-il plutôt.

Elle inclina la tête en un geste conciliant.

— Nous partageons un certain problème en dehors de vos déboires judiciaires, poursuivit-il. Demoiselle chat.

— Oh, je ne dirais pas *en dehors*. Messire le chien.

Malgré lui, il répondit d'un sourire. Souriait-il donc si peu, que ses lèvres lui fissent un effet si curieux ?

— Le comte Fleuvéquin a promis de vous protéger. Il m'a dit ce matin que vous seriez logée dans une maison qu'il possède dans la capitale, entourée de ses serviteurs. Ce qui vaut mieux qu'une cellule humide en bord de fleuve, et signifie, je crois, que votre perte n'est pas encore inéluctable. Il nous reste peut-être un peu de temps.

— Il veut me garder à l'œil, dit-elle, songeuse.

— Sur la demande de Wencel, sire Hetwar m'a désigné comme votre gardien pour cette arrestation.

Inutile de préciser qu'il avait eu le souffle coupé en apprenant ce coup de chance inouï.

— À en juger par le billet que m'a remis son courrier, Hetwar aime tout autant vous garder hors de vue un moment.

Elle leva brusquement les yeux.

— Wencel veut nous garder tous deux à l'œil, dans ce cas. Pourquoi ?

— J'estime… (Sa voix ralentit, hésitante.) J'estime qu'il est un peu désorienté, en ce moment. Il se passe tant de choses en même temps, entre les funérailles et son épouse affolée, en plus du trouble que sème la maladie du roi sacré, mais aussi les élections à venir – la Mère nous en garde, mais ça semble très probable. Biast et ses gens arriveront à Gîtelevant et le prince confiera sans doute ses inquiétudes à son beau-frère. Sans compter les autres étranges secrets de Wencel, anciens et nouveaux. S'il arrive à maintenir en place une pièce de son puzzle jusqu'à ce qu'il ait le temps de s'en occuper, eh bien, tant mieux. Pour lui. En ce qui me concerne, je ne compte pas me tenir tranquille.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je l'ignore, jusqu'à présent. Si, comme je le soupçonne, plus d'une puissance à Gîtelevant souhaiterait voir annuler votre procès, balayer tranquillement ce scandale, l'idée sera peut-être acceptée. Votre clan en appellera peut-être à l'ancienne loi clanique et offrira un prix de sang pour le prince Boleso.

Elle inspira, haussant les sourcils de surprise.

— Le Temple acceptera-t-il de voir ses justiciars exclus d'une si importante affaire ?

— Si les plus hauts seigneurs des clans Boiscerf et Rivemartre tombent d'accord, les divins de l'ordre du Père n'auront pas le choix. C'est là que réside mon premier doute, car le roi n'est pas en mesure d'accepter la moindre proposition ; lorsque j'ai quitté Gîtelevant, Hetwar ne savait pas avec certitude si le vieil homme comprenait que Boleso avait, hum, trouvé la mort. Biast, dès son arrivée, sera à moitié préparé et entièrement distrait. Ces dernières

semaines, il a été difficile d'obtenir de la Cour à Gîtelevant des décisions très claires, et la situation empirera sans doute avant de s'arranger. Mais le comte-ordinant Rivemartre représente lui-même une puissance non négligeable. S'il se laissait convaincre, pour l'honneur de sa maison, de vous soutenir, et si Wencel faisait pression pour le persuader, ce plan pourrait fonctionner.

— Le prix du sang exigé pour un prince ne peut être une petite somme. Il excède de beaucoup les moyens de mon pauvre beau-père.

— Il devrait venir de la bourse de Rivemartre. Avec Wencel, peut-être, qui aide à la remplir de la main gauche.

— Avez-vous déjà rencontré le comte Rivemartre ? Je ne le crois pas réputé pour sa générosité.

— Hum… (Ingrey hésita, puis répondit honnêtement :) Non, en effet.

Il la regarda, assise en selle à la lumière de ce matin tiédissant.

— Mais si l'argent…

— Un pot-de-vin ? marmonna-t-elle.

— … était rassemblé ailleurs, je crois qu'il se laisserait plus facilement convaincre de prêter son nom. Votre dot – quelle est son étendue ?

La voix d'Ijada se fit curieusement réticente.

— Les terres s'étendent sur cinquante kilomètres à l'est et à l'ouest, le long des racines de la chaîne des Freux, et à trente kilomètres au nord jusqu'au bord de la ligne de partage des eaux avec les Cantons.

Ingrey cligna des yeux, pris au dépourvu.

— C'est beaucoup plus vaste que vous ne m'aviez conduit à le croire. Une étendue boisée est une ressource non négligeable ; elle peut fournir du gibier, du bois, du charbon, des faînes pour les porcs, et rapporter peut-être un bon prix si l'on exploite les minéraux au-dessous… Vous tenez presque là le prix d'un prince, me semble-t-il ! Combien de villages ou de hameaux y trouve-t-on, combien de foyers au dernier recensement ?

— Aucun. Pas dans ces terres-là. Personne n'y chasse. Personne n'y entre.

La soudaine tension contenue dans sa voix retint l'attention d'Ingrey.

— Pourquoi ?

Elle répondit d'un haussement d'épaules peu convaincant.

— Elles sont maudites. Ce sont des bois hantés remplis de murmures. On les appelle les Bois blessés, et de fait, les arbres semblent malades. On dit que tous les gens qui entrent là souffrent de cauchemars funestes et sanglants.

— Des histoires, se moqua Ingrey.

— J'y suis entrée, répondit fermement Ijada. Après la mort de ma mère, lorsqu'on m'a enfin appris que j'avais hérité de ce terrain. Je suis allée le voir par moi-même, car je croyais en avoir le droit. Et le devoir. Le forestier répugnait à m'escorter, mais je l'y ai forcé. Ma servante et les valets de mon beau-père étaient terrifiés. Nous avons chevauché une pleine journée, puis établi notre camp. La majeure partie de cette terre est escarpée et sauvage, constituée de ravins et d'abruptes falaises, envahie de ronces et de pierres, percée de cavités sinistres. En son centre se trouve une vallée large et plane, remplie de grands chênes pluriséculaires. C'est la partie la plus sombre, celle qu'on dit la plus hantée, un autel maudit de l'Ancienne Sylve. D'après la légende locale, c'est le Champ du Massacre perdu lui-même, bien que deux autres comtés longeant les Freux revendiquent cet honneur douteux.

— De nombreux sites d'anciens autels sont devenus des champs de fermiers, avec le temps.

— Pas celui-ci. Nous y avons dormi cette nuit-là, contre le gré de mon escorte. Et nous avons, en effet, fait des cauchemars. Les valets ont rêvé qu'ils se faisaient déchiqueter par des animaux, et se sont réveillés en hurlant. Ma servante, qu'elle se noyait dans du sang. Au matin, ils étaient tous impatients de repartir.

Ingrey médita ses paroles. Puis ses silences.

— Mais pas vous ?

Elle hésita cette fois si longtemps qu'il faillit reposer la question, mais il tint sa langue. Sa patience fut enfin récompensée lorsqu'elle murmura :

— Nous avions tous rêvé. Il m’a fallu un moment pour comprendre que mon rêve était différent des leurs.

Les silences, se rappela-t-il, possédaient leur propre pouvoir. Il patienta encore. Elle le regardait par-dessous ses cils, comme pour jauger s’il était prêt à entendre d’autres récits surnaturels.

Elle commença d’une manière qu’Ingrey jugea oblique.

— Avez-vous déjà vu des mendiants affamés assaillir un donneur d’aumône ? La façon dont ils forment un immense tourbillon, une somme d’individus faibles que leur nombre et leur ardeur rendent puissants et inquiétants ? « Donnez-nous, donnez, car nous mourons de faim… » Mais vous avez beau leur donner tant que vous voulez, tout ce que vous avez, ça ne suffira jamais ; ils risquent de vous déchiqueter et de vous dévorer sans y trouver satisfaction.

Il la gratifia d’un hochement de tête poli, sans trop comprendre où elle voulait en venir.

— Dans mon rêve… Des hommes venaient à moi, sortis des arbres. Des hommes aux mains ensanglantées, décapités pour la plupart, revêtus de l’armure rouillée des Anciens Sylvains. Certains portaient des étendards ornés d’animaux, aux crânes ornés de pierres colorées, ou des capes de peau ; cerf et ours, cheval et loup, martre et loutre, sanglier, lynx, bœuf et je ne sais quoi d’autre. Tous atrocement défigurés. Ils formaient autour de moi une immense foule suppliante, comme si j’étais leur reine, ou leur suzeraine, venue leur distribuer quelque étrange largesse. Je ne comprenais pas leur langue, et leurs signes me laissaient perplexe. Je ne les craignais pas, alors même qu’ils touchaient mes habits avec des mains pourrissantes jusqu’à ce que ma robe soit trempée de sang noir et froid. Ils attendaient quelque chose de moi et je n’arrivais pas à comprendre quoi. Mais je savais que je le leur *devais*.

— Un rêve terrifiant, dit-il d’une voix aussi détachée que possible.

— Je ne les craignais pas. Mais ils m’ont fendu le cœur.

— Avaient-ils un aspect si pitoyable ?

— Non, je veux dire… Littéralement. Enfin non, mais dans mon rêve – je me suis ouvert la poitrine, j’y ai plongé la main et j’en ai tiré mon cœur palpitant que j’ai tendu au revenant que j’identifiais comme leur capitaine. C’était l’un des décapités – sa tête, toujours

coiffée de son casque, était attachée à sa large ceinture dorée, et il portait un étendard à la bannière en berne. Il s'est incliné bas, a placé mon cœur sur une pierre plate et l'a tranché en deux avec le moignon de son épée brisée. Il m'en a rendu une moitié, avec un signe de grand respect. L'autre moitié, ils l'ont élevée pour la planter sur la pointe de l'étendard, avant de se remettre à crier. Je ne comprenais pas si c'était un gage, un sacrifice, une rançon ou autre chose encore, jusqu'à ce que…

Elle s'interrompit, la gorge serrée. Puis reprit.

— … jusqu'à ce que Wencel prononce ces paroles hier soir. « Porte-étendards ». J'avais à moitié oublié mon rêve, sous la pression des malheurs plus récents, mais à ces mots, le souvenir m'est revenu aussi violemment qu'une gifle – vous n'imaginez pas à quel point je suis passée près de m'évanouir.

— Je… non. À mes yeux, vous sembliez seulement intéressée.

Elle hocha la tête, soulagée.

— Parfait.

— Et par conséquent, sous quel nouvel angle considérez-vous votre rêve ?

— J'ai pensé… Je pense… je crois maintenant que les guerriers morts ont fait de moi leur porte-étendard, cette nuit-là.

Sa main droite lâcha les rênes pour aller se poser sur son sein gauche, doigts écartés afin d'esquisser le geste sacré ; Ingrey crut voir ses doigts se contracter sous l'effet d'un spasme infime.

— Et je me suis rappelé soudain que le cœur est le signe et signifiant du Fils Automne. Il symbolise le courage. La loyauté. Et l'amour.

Ingrey avait voulu détourner leurs pensées de la politique pour se concentrer sur des projets solides, raisonnables, concrets. Comment avait-il une fois de plus glissé si profondément dans l'étrange ?

— Ce n'était qu'un rêve. À quand remonte-t-il ?

— Plusieurs mois. Le lendemain matin, les autres se sont empressés de lever le camp et de rentrer chez nous au galop, mais je suis repartie lentement, en regardant derrière moi.

— Qu'avez-vous vu ?

— Rien. (Ses sourcils se froncèrent sous l’effet d’un souvenir douloureux.) Rien que des arbres. Les autres craignaient ces terres, mais elles attiraient mon cœur. Je voulais retourner dans ces bois, seule si aucune escorte n’acceptait de m’accompagner, pour essayer à nouveau de comprendre. Mais avant que je puisse m’esquiver, on m’a envoyée dans la maison du comte Fleuvéquin, et puis, vous savez. (Son regard braqué sur Ingrey s’intensifia.) Mais les Bois blessés ne peuvent être vendus.

— On trouvera bien quelqu’un qui ignore leur réputation locale.

Elle secoua la tête.

— Vous ne comprenez pas.

— Quoi, la transmission de ces terres est-elle réservée à votre lignée ?

— Non.

— Sont-elles déjà engagées pour rembourser une dette ?

— Non ! Et elles ne le seront jamais. Comment pourrais-je jamais les racheter ? (Elle eut un rire sans joie.) Aucun grand mariage, ou plus probablement, aucun mariage ne m’attend désormais à l’avenir, et j’ai d’autres perspectives d’héritage.

— Mais si ça pouvait vous sauver la vie, Ijada…

— Vous ne comprenez pas. Les cinq dieux me viennent en aide, je ne comprends pas non plus, *moi*. Mais… ils m’ont confié la responsabilité des bois, ces guerriers morts. Je ne peux y renoncer avant que mes hommes ne reçoivent… paiement.

— Paiement ? Quel genre de monnaie les fantômes peuvent-ils bien désirer ? Ou les hallucinations, plus probablement, ajouta-t-il d’une voix irritée.

Elle grimaça de frustration, rejeta d’un petit geste cette tentative hasardeuse.

— Je l’ignore. Mais ils voulaient *quelque chose*.

— Alors je vais simplement devoir trouver un autre moyen, grommela Ingrey.

Ou reprendre cette dispute plus tard.

Ce fut au tour d’Ijada de le scruter d’un air songeur.

— Et quels sont vos projets pour retrouver l’origine de votre sortilège ?

— Je n'en ai aucun, pour l'instant, avoua-t-il. Mais depuis, hum, Rougedigue, je crois qu'on ne pourrait plus rien m'imposer de semblable à mon insu. Sans que je ne résiste.

Piqué au vif par le rictus sceptique d'Ijada, il ajouta d'un air sévère :

— Je compte rester sur mes gardes et regarder autour de moi.

— Je me demandais… Êtes-vous si certain que j'aie été sa cible véritable ? C'était peut-être un moyen non de vous pousser à me détruire, mais de vous détruire tout court. Qui avez-vous offensé ?

Ingrey se renfrogna.

— Bien des hommes. C'est mon métier. Mais j'ai toujours cru qu'un ennemi se contenterait d'envoyer des hommes de main rémunérés.

— Croyez-vous qu'un homme de main ordinaire accepterait de vous affronter ?

Ses lèvres s'étirèrent en un léger sourire.

— Peut-être en augmentant le prix.

Elle aussi esquissa un sourire.

— Alors peut-être votre ennemi inconnu est-il un grippe-sou. Peut-être la prime pour un guerrier-loup sauvage dépasse-t-elle ses moyens.

Ingrey gloussa de rire.

— Mon bras armé n'est pas à la hauteur de mon horrible réputation, je le crains. Il suffirait à un adversaire d'envoyer assez d'hommes, ou de m'abattre par-derrière dans le noir. Ce serait assez facile. Les hommes seuls ne sont pas difficiles à tuer, malgré toutes nos fanfaronnades.

— Ah oui, murmura-t-elle d'une voix morne, et Ingrey maudit l'insouciance de sa langue.

Elle ajouta après une pause :

— Mais la question reste valable. Que vous serait-il arrivé si le sortilège avait fonctionné comme prévu ?

Il haussa les épaules.

— J'aurais été déshonoré. Renvoyé par Hetwar. Peut-être pendu. Notre noyade serait passée pour un accident, c'est vrai. Certaines

personnes auraient été ravies que je les soulage d'un dilemme, mais je n'aurais attendu aucune gratitude de leur part.

— Mais on peut affirmer sans trop se tromper que vous auriez représenté une force de moins dans la capitale.

— Je ne représente aucune force dans la capitale. Je ne suis que l'un des serviteurs les plus douteux de Hetwar.

— Qu'il est donc charitable de vous parrainer ainsi.

Ingrey ouvrit la bouche, la referma.

— Mm.

— La première fois que j'ai vu la bête de Wencel, mon esprit s'est empressé de le considérer comme la source possible de votre sortilège. Ce qui m'a semblé encore plus probable lorsqu'il a révélé son mystère. Il a pratiquement déclaré lui-même qu'il se considérait comme un chaman.

Vous y avez pensé, vous aussi ? Ijada, se rappela Ingrey, n'avait jamais connu Wencel comme un enfant petit et lent. Mais avait-elle pour autant le droit de surestimer son cousin, ou Ingrey de le sous-estimer ?

Ijada poursuivit :

— Mais dans ce cas, je ne comprends pas pourquoi on nous a permis, à tous les deux, de quitter cette maison vivants aujourd'hui.

— C'eût été trop brutal, répondit Ingrey. Un assassin dont on loue les services est toujours son propre témoin, mais le sortilège n'en aurait laissé aucun. Le lanceur de sort, qu'il s'agisse de Wencel ou d'un autre, désirait une plus grande subtilité. Je suppose.

Il se renfrogna sous l'effet d'un doute accru.

— Il n'a jamais été facile, mais ce nouveau Wencel me terrifie.

— Eh bien, pas moi.

La bouche et l'esprit d'Ingrey se figèrent lorsqu'il se rappela soudain comme il était passé près de mourir de sa propre main, moins de douze heures plus tôt. Une mort bien assez subtile pour que personne ne posât de questions, même sous le toit de son cousin ? *Mais ce n'était pas un sortilège, cette fois. Je l'ai fait moi-même.*

Après avoir entendu Wencel crier au loup…

— Qu'est-ce qui vous rend si lugubre ? demanda Ijada.

— Rien.

Elle grimaça, exaspérée.

— Ah, vraiment.

Après quelques minutes de silence, elle ajouta :

— *Moi*, je veux savoir ce que Wencel connaît d'autre au sujet du Champ du Massacre – ou de Saintarbre, comme il l'appelle – s'il est aussi érudit qu'il le proclame au sujet de l'Ancienne Sylve. Interrogez-le si… quand vous lui reparlerez. Mais ne lui dites rien de mon rêve.

Ingrey acquiesça.

— Avez-vous jamais parlé de votre héritage avec lui ?

— Jamais.

— Avec la princesse Fara ?

Ijada hésita.

— Seulement par rapport à sa valeur, ou son absence, en tant que dot.

Ingrey tambourina contre le cuir de sa tenue de monte au niveau de la cuisse.

— Ce n'était sans doute qu'un rêve. La plupart des âmes doivent avoir été reprises par les dieux à l'heure de leur mort, que vos bois soient le Champ du Massacre ou le lieu de quelque moindre défaite sylvaine. Toute âme égarée refusant les dieux aurait sombré dans le néant et l'oubli il y a plusieurs siècles, d'après ce que m'ont enseigné les divins. Quatre cents ans, c'est beaucoup trop long pour que des fantômes survivent aussi entiers.

— Je sais ce que j'ai vu, répondit-elle d'une voix qui n'offrait ni ne refusait de rationalisation.

— C'est peut-être l'effet sur les hommes de l'absorption d'esprits animaux, poursuivit Ingrey, soudain inspiré. Au lieu de se dissoudre, ils vivent leur damnation comme un éternel tourment, froid et silencieux. Emprisonnés entre esprit et matière. Toute la douleur de la mort persiste, toute la joie de vivre disparaît…

Il avala sa salive, soudain effrayé.

Le regard d'Ijada se fit plus distant, braqué sur la route en lacets.

— Je ne pense pas. Ces guerriers étaient usés, tourmentés, mais pas sans joie, car je leur en inspirais, je crois.

Ses yeux se tournèrent vers Ingrey, légèrement plissés sur les bords.

— Vous affirmiez tout à l'heure que ce devait être un rêve, mais vous le considérez maintenant comme la vérité, et le triste sort qui vous attend. Vous devez choisir entre les deux, quelle que soit la joie sinistre que vous preniez à accumuler les perspectives.

Surpris, Ingrey renifla ; les commissures de ses lèvres se retroussèrent très légèrement. Il les remit fermement en place.

— Alors pour quelle option penchez-vous ?

— Je crois…, répondit-elle lentement, que si je pouvais revenir en arrière *maintenant*, je le saurais.

Il baissa brièvement les paupières, et l'expression qu'elle arborait lorsqu'elle le regarda de nouveau semblait le jauger.

— Je crois que vous aussi, peut-être.

Ils furent interrompus par la présence d'une foule sur la route, l'entourage d'un seigneur de Gîtelevant qui se rendait aux funérailles à Prébovin. Ingrey fit signe à ses hommes de s'écarter, parcourant la foule des éclaireurs en quête d'un visage connu. Il en vit quelques-uns avec lesquels il échangea des saluts brefs et graves. C'étaient les hommes de Guéragot, et le chariot recouvert de tapisserie qui rebondissait le long des ornières abritait donc les deux frères comtes et leurs épouses. Presque aussitôt après, la troupe d'Ingrey dut céder le passage à une procession d'hommes du Temple, de seigneurs-dédicats et de hauts divins, richement vêtus et juchés sur de belles montures.

Lorsqu'ils se furent remis en ordre, Ingrey trouva le cheval de Gesca à ses côtés, et le lieutenant qui le jaugeait avec méfiance. Ingrey pressa l'allure pour mener l'assemblée à un pas plus rapide.

Chapitre 10

Ils franchirent en fin d'après-midi la crête de basses collines au nord-est de la capitale. La ville et les vastes plaines du Sud, au-delà, se déployaient sous leurs yeux. Le fleuve Héron dessinait une ligne d'argent très nette qui partait du pied de la ville, se recourbait puis se tordait de plus en plus jusqu'à se perdre dans la brume automnale. Quelques bateaux marchands le remontaient péniblement ou bien dérivaient vers l'aval, rejoignant la mer glaciale – à quelque cent trente kilomètres de là – ou s'en éloignant. Tandis qu'Ingrey revenait se placer près d'elle, Ijada se dressa sur ses étriers pour contempler le spectacle.

Il étudia son expression, entre méfiance et fascination. Gîtelevant était peut-être bien la plus grande ville qu'elle ait vue de sa vie, quoiqu'elle fût éclipsée par une douzaine de sièges provinciaux darthacains et que la capitale royale de Darthaca eût pu la contenir six fois.

— La ville se divise en deux parties, la Ville-royale et la Ville-temple, lui expliqua-t-il. La ville haute, sur ces promontoires élevés, regroupe le temple, le palais de l'archidivin, et tous les offices des ordres. La ville basse abrite les entrepôts et tous les quartiers marchands. Vous pouvez voir les quais au-delà du mur, là où les eaux usées vont rejoindre le Héron. Le palais du roi sacré et la plupart des maisons des grands seigneurs sont à l'extrémité opposée par rapport aux quais. (Il engloba les sections d'un geste.) Gîtelevant se composait autrefois de deux villages appartenant à des tribus différentes. On dit qu'ils se sont querellés et battus par-dessus la crique qui les séparait jusqu'à la remplir de sang, pratiquement jusqu'à l'époque où le petit-fils d'Audar s'est emparé de cet endroit pour en faire sa capitale à l'ouest, et il a éliminé toute trace des architectures qui ne ressemblaient pas à ses nouvelles constructions. On ne voit presque plus rien de cette crique de nos jours, tant on a construit par-dessus. Et personne ne choisit plus de

mourir pour un égout. C'est Hetwar qui m'a raconté cette histoire ; il y voit une parabole, mais j'ignore quelle en serait la morale.

La compagnie descendit la route jusqu'à la porte est du côté de la Ville-royale. La maçonnerie était effectivement de bonne qualité, de hautes maisons de pierre brun clair ou de stuc blanchi à la chaux bordaient les rues en lacets, et les fenêtres de verre scintillant les observaient par-dessous leurs embrasures songeuses. Des toits de tuile rouge remplaçaient le clayonnage et le chaume inflammables ; des incendies ordinaires avaient sans doute infligé aux anciennes villes jumelles autant de dégâts que la guerre. Les remparts avaient été renforcés eux aussi, quoique la présence de nouveaux bâtiments construits trop près, voire de l'autre côté, en compromît l'efficacité.

Ils atteignirent enfin une minuscule rue incurvée dans le quartier marchand, et mirent pied à terre devant une étroite maison de pierre au cœur d'une rangée de bâtiments contigus, pareillement bâtis mais visiblement conçus à différentes époques par divers maçons. Ingrey se demanda si Fleuvéquin possédait toute la rangée en plus de cette maison, et s'il avait hérité de cette lucrative propriété en épousant la princesse Fara. La maison n'était ni aussi riche ni aussi vaste que leur logement de la nuit précédente, mais paraissait plus que correcte, tranquille et bien située.

Ingrey mit pied à terre avant de confier son cheval et celui d'Ijada à Gesca.

— Dites à messire Hetwar que je me présenterai devant lui dès que la prisonnière sera en lieu sûr. Envoyez-moi mon serviteur Tesko, si vous le trouvez sobre, avec les affaires dont je pourrais avoir besoin ces prochains jours. Des habits propres, déjà.

Ingrey grimaça, étirant son dos douloureux ; sa tenue de monte empestait le cheval et la saleté de la route, et les sutures horripilantes lui démangeaient de nouveau le cuir chevelu. Ijada, retirant ses gants et tordant le cou, parvenait à paraître presque aussi élégante que ce matin-là.

Le portier de la maison les fit entrer ; la gardienne, guidée par une domestique, conduisit aussitôt Ijada à l'étage, suivie par le fils du portier traînant sa trousse aux courroies de cuir. Ingrey posa ses sacoches de selle et regarda autour de lui cette étroite entrée.

Le portier baissa nerveusement la tête.

— Mon fils reviendra dans un instant vous conduire à votre chambre, Messire.

Avec un grognement, Ingrey répondit :

— Rien ne presse. Si cet endroit doit être sous ma responsabilité, autant que je le visite.

Il disparut par la porte la plus proche.

La maison semblait bâtie assez simplement. Cave et rez-de-chaussée réservés à l'entreposage, cuisine avec antichambre et paillasses pour cuisinier et marmitons, salle à manger, salon, ainsi qu'un débarras sous l'escalier où rôdait le portier. Ingrey passa la tête par la seule autre porte externe, qui donnait sur une arrière-cour agrémentée d'un puits couvert. Il trouva à l'étage une pièce servant sans doute de bureau, ainsi que deux chambres. Passant devant la porte de chambres semblables à l'étage supérieur, Ingrey entendit des murmures féminins. Ijada et sa gardienne. Le dernier étage se divisait en deux chambres plus petites destinées aux serviteurs.

Il redescendit et trouva le fils du portier en train de traîner ses fontes vers l'une de ces deux pièces à l'étage. Elle était chichement meublée – lit étroit, table de toilette, chaise unique, penderie cabossée – et Ingrey se demanda si l'endroit avait ou non abrité des locataires avant l'arrivée des courriers de Fleuvéquin, la veille au soir, demandant à la réquisitionner. Des pas légers, reconnaissables, ainsi qu'un grincement qui devait provenir d'un lit, au-dessus de lui, lui apprirent l'emplacement de la chambre d'Ijada. Proximité aussi rassurante que déstabilisante. Lorsqu'il l'entendit descendre l'escalier, il se dirigea vers le vestibule.

Elle levait la main pour frapper à la porte lorsqu'il l'ouvrit. Dans l'autre, elle tenait la lettre de l'érudite Hallana, un peu froissée à présent. Sa gardienne – ou plutôt celle de Wencel ? – rôdait derrière elle, la surveillant d'un air méfiant.

— Sire Ingrey, dit-elle d'une voix redevenue solennelle. L'érudite Hallana vous a chargé de livrer ceci. Voulez-vous bien le faire ?

Ses yeux calmes semblaient sonder les siens, lui rappelant silencieusement les autres paroles de la sorcière : « sa destination. Et aucune autre. »

Il s’en empara et regarda les instructions griffonnées.

— Savez-vous qui peut bien être ce… (Il regarda de plus près.) … cet érudit Lewko ?

— Non. Mais si Hallana se fie à lui, ce doit être un homme de valeur, et intelligent.

Qu’est-ce que ça prouve ? Hallana me faisait confiance, à moi. Et un homme du Temple, ni idiot ni traître, ne serait peut-être pas très bien disposé envers les souillés.

Malgré tout, Ingrey se demandait, avec une curiosité maladive, ce que Hallana rapportait sur lui et sur les étranges événements survenus à Rougedigue. La seule façon de le découvrir, à moins de lire lui-même la lettre, consistait à être présent lorsqu’on l’ouvrirait. Et s’il la livrait en chemin vers le palais de Hetwar, il n’aurait plus besoin alors de la cacher ni de mentir à ce sujet à son maître. Hetwar ne pouvait l’exiger de lui à ce moment-là. En cas de réprimande, Ingrey pourrait prétendre qu’en la livrant selon les consignes, il adoptait le comportement vertueux que Hetwar attendait de son homme de main.

— Oui. Je vais m’en charger.

Ijada hocha la tête d’un air attentif et il se demanda si elle avait ou non lu dans ses yeux ses pensées en tire-bouchon, et si elle le jugeait aussi promptement que l’avait fait Hallana.

Il ajouta :

— Restez à l’intérieur, à l’abri. Verrouillez aussi vos portes internes. Je présume qu’il vous suffira de demander tous les conforts que peut offrir cette maison pour les obtenir.

Il laissa son regard s’attarder sur la gardienne, qui répondit par une révérence prudente.

— J’ignore ce que sire Hetwar attendra d’autre de moi ce soir, et vous pouvez donc manger quand vous le souhaitez. Je reviendrai dès que possible.

Il fourra la lettre sous son pourpoint, la salua poliment puis descendit l’escalier. Il avait envie d’un bain, d’habits propres et d’un repas, dans cet ordre-là, mais tous ces luxes-là devraient attendre.

Ingrey laissa au portier des consignes pour Tesko, si jamais il arrivait avant son retour, puis sortit en ville.

Ces odeurs et images familières le rassuraient un peu. Il parcourut les rues pavées et sinueuses de la Ville-royale et traversa la crique à demi recouverte, puis gravit les marches abruptes menant à un à-pic du côté du temple. Deux séries de montées et descentes le conduisirent, après dix minutes éreintantes, à un escalier extérieur qui passait sous une tour et deux maisons pour conduire jusqu'à la ville haute. Dans le coin sombre où bifurquait le passage se dressait un petit autel dédié à la sûreté de la ville, où vacillaient quelques bougies dans les courants d'air mal éclairés, flanquées de guirlandes flétries ; par réflexe, Ingrey fit en passant le signe des Cinq. Il ressortit à la lumière du début de soirée et tourna à droite.

Après quelques minutes de marche, il atteignit la grand-place, devant le temple. Il passa sous le portique à colonnes pour entrer dans l'enceinte du lieu sacré.

La cour centrale était ouverte en plein air, et le feu saint, en son milieu, brûlait tranquillement sur sa plinthe. À travers une voûte donnant sur l'un des cinq grands dômes de pierre qui l'entouraient, Ingrey vit débuter une cérémonie – un enterrement, comprit-il, car il apercevait une bière qu'on reposait devant l'autel du Père, entourée de proches endeuillés avançant d'un pas traînant. Dans quelques jours, le corps du prince Boleso, lui aussi, ferait l'objet de ce rite en ces lieux.

De l'autre côté de la cour, les valets-acolytes amenaient leurs animaux sacrés pour le miracle du choix. Chaque créature, menée par un acolyte vêtu de la couleur de son ordre, serait conduite devant la bière, et le divin interpréterait ses actions pour déterminer quel dieu avait repris l'âme du récent défunt. Ce qui allait guider non seulement les prières des proches, mais aussi leurs offrandes plus matérielles, à l'autel et à l'ordre du dieu approprié. Ingrey eût dû faire preuve d'un certain cynisme par rapport à tout ceci, mais il avait vu, à plus d'une reprise, des résultats visiblement inattendus pour toutes les parties concernées.

Une femme habillée de vert de la Mère portait sur l'épaule un gros oiseau vert qui croassait nerveusement. Une demoiselle arborant le bleu de la Fille tenait fermement sous son bras une jeune poule aux plumes d'un bleu violacé. Un chien gris au pelage étonnamment

duveteux se serrait contre les robes grises d'un vieux valet de l'ordre du Père. Un jeune homme vêtu des rouges et bruns du Fils menait un poulain alezan nerveux dont on avait brossé la robe jusqu'à la faire luire d'un éclat de cuivre miroitant, et qui roulait si fort des yeux qu'on en voyait le blanc. L'animal s'ébrouait, faisait des écarts, manquant déséquilibrer son valet, et Ingrey comprit vite pourquoi.

L'ours blanc le plus énorme qu'il eût jamais vu suivait les autres d'un pas lent. Aussi haut qu'un cheval, aussi large que deux. Ses yeux étroits, couleur d'urine gelée, avaient à peu près autant d'expression. À l'extrémité d'une épaisse et longue chaîne d'argent suivait son acolyte, vêtu des robes blanches de l'ordre du Bâtard. Le jeune homme affichait une expression de terreur contenue et sa tête pivotait frénétiquement entre son fardeau et un homme imposant qui le suivait en l'encourageant à mi-voix.

L'homme impressionnait presque autant que l'ours. Il avait les épaules larges, proportionnelles à sa taille, et portait les cheveux rassemblés en une épaisse queue-de-cheval rousse qui lui tombait dans le dos. Une grosse pince d'argent la maintenait en place, et d'épais bracelets cliquetaient à ses bras. Ses yeux bleus et perçants exprimaient une aimable perplexité qu'Ingrey hésitait à interpréter comme acuité ou vacuité. Ses habits – tunique, chausses, manteau ample – étaient de coupe simple, mais teints de couleurs vives et ornés de broderies élaborées. Ses grosses bottes étaient incrustées de motifs argentés, et la poignée de son épée longue scintillait de pierres grossièrement taillées. Derrière son dos, dans l'étui suspendu à son ceinturon, reposait non pas un couteau, mais une hache, elle aussi incrustée de pierreries selon un motif complexe, à la lame luisante et aussi tranchante qu'un rasoir.

Un homme aux cheveux bruns, vêtu d'une tenue similaire quoique moins criarde, plus petit d'une bonne tête que son compagnon mais néanmoins de haute taille, s'appuyait contre un pilier avec les bras croisés, surveillant le déroulement de la cérémonie avec une expression des plus dubitatives. Certains des valets lui lançaient des regards suppliants qu'il s'appliquait à ignorer.

Ingrey arracha son attention à cette curieuse scène lorsqu'il vit une femme plus âgée vêtue des robes blanc et crème du Bâtard, le

galon des divins rebondissant sur l'épaule, traverser la cour à pas pressés, bras chargés de linge plié, en quête d'un raccourci. Il parvint tout juste à l'attraper par la manche tandis qu'elle lui passait devant à toute allure. Elle s'arrêta brusquement et le jaugea d'un œil hostile.

— Pardonnez-moi, Érudite. Je porte une lettre destinée à un certain érudit Lewko, et je suis chargé de la lui remettre en mains propres.

L'expression de la divine changea aussitôt pour devenir, sinon plus amicale, du moins plus intéressée. Elle l'inspecta de la tête aux pieds ; il se sentait effectivement, pour l'heure, dans la peau d'un courrier fatigué par la route.

— Alors suivez-moi, dit-elle avant de changer brusquement de direction.

Bien qu'il eût de plus longues jambes qu'elle, il dut allonger le pas pour soutenir son rythme.

Elle le mena au travers d'une entrée latérale discrète, monta puis descendit des marches, ressortit derrière le temple, puis dépassa le palais de l'archidivin pour rejoindre la rue voisine. Au bout d'une étroite allée, ils atteignirent un long bâtiment de pierre, haut de deux étages, franchirent une porte latérale puis gravirent un autre escalier. Ingrey commençait à se féliciter de n'avoir pas simplement demandé son chemin. Ils longèrent une succession de chambres bien éclairées, sans doute des scriptoriums à en juger par les têtes penchées sur les tables et le grattement des plumes.

Dans la même rangée de maisons, elle frappa à une porte close et une voix masculine et calme répondit : « Entrez. »

La porte s'ouvrit sur une pièce plus étroite, à moins qu'il ne s'agît d'une illusion suscitée par son contenu. Des étagères remplies longeaient les murs, deux tables débordaient de livres, papiers, parchemins, et de tout un fatras d'objets divers. Une selle était appuyée dans un coin, reposant sur le pommeau.

Un homme assis à l'une des tables, près de la fenêtre, leva les yeux de la liasse de papiers qu'il lisait et haussa les sourcils. Lui aussi portait le blanc du Bâtard, mais ses robes un rien miteuses n'affichaient aucune indication de rang. Il était sec, d'âge moyen,

peut-être un peu plus grand qu'Ingrey, rasé de près, avec des cheveux gris et sable coupés court. Ingrey l'eût pris pour le clerc ou secrétaire d'un homme important, si la divine n'avait porté la main à ses lèvres et baissé la tête en signe d'immense respect avant de reprendre la parole.

— Érudit, voici un homme qui vous apporte une lettre.

Elle leva les yeux vers Ingrey.

— Votre nom, Messire ?

— Ingrey des Rocheloup.

Le visage de l'homme sec ne trahit aucune réaction particulière, mais ses sourcils s'élevèrent d'un cran supplémentaire.

— Merci, Marda, dit-il sur un ton indiquant clairement qu'il la congédiait poliment.

Elle porta de nouveau les doigts à ses lèvres et se retira, fermant la porte derrière Ingrey.

— L'érudite Hallana m'a instruit de vous remettre cette lettre, expliqua-t-il en s'avançant vers la table pour la tendre à Lewko.

L'érudit posa brusquement sa liasse de papiers et se redressa pour prendre le courrier.

— Hallana ! Pas de mauvaises nouvelles, j'espère ?

— Non… Enfin, elle se portait bien la dernière fois que je l'ai vue.

Lewko jeta sur la missive un œil plus circonspect encore.

— Est-ce compliqué ?

Ingrey réfléchit à sa réponse.

— Elle ne m'en a pas montré le contenu. Mais je suppose que oui.

Lewko soupira.

— Du moment qu'il ne s'agit pas d'un autre ours polaire. Je ne pense pas qu'elle me ferait cadeau d'un second. Du moins, je l'espère.

Ingrey se laissa brièvement distraire.

— J'en ai vu un dans la cour du temple, en chemin. Il était, hum, très impressionnant.

— Absolument effrayant, oui. Les valets en pleuraient. Le Bâtard nous en préserve, comptent-ils vraiment l'utiliser dans le cadre de funérailles ?

— Il semblerait.

— Nous aurions mieux fait de remercier simplement le prince et d'enfermer l'ours dans une ménagerie. En pleine campagne.

— Comment est-il arrivé ici ?

— Par surprise. Et aussi par bateau.

— Un bateau de quelle *taille* ?

L'intonation d'Ingrey tira à Lewko un sourire qui sembla le rajeunir.

— Je l'ai vu hier, amarré au quai au-dessous de la Ville-royale. Loin d'être aussi gros qu'on se l'imaginerait. (Il se passa la main dans les cheveux.) L'animal était un cadeau, ou peut-être un pot-de-vin. Apporté des îles du côté le plus froid de la mer du Sud, par ce géant roux qui est un prince ou un pirate – difficile à déterminer. Le prince Jokol, que son fidèle équipage surnomme affectueusement Jokol Brise-crâne, m'a-t-on appris. Je ne pensais pas qu'on pouvait apprivoiser ces ours blancs, mais celui-ci, paraît-il, lui sert d'animal de compagnie depuis qu'il est bébé, ce qui en fait sans doute un cadeau encore plus précieux. Je n'ose imaginer à quoi ressemblait ce voyage ; on dit qu'ils ont essuyé des tempêtes. Je crois qu'il doit être fou. Dans tous les cas, il a également apporté plusieurs gros lingots d'argent de haute qualité pour l'entretien de l'ours, ce qui a apparemment ôté au maître de la ménagerie du temple toute envie de refuser le cadeau. Ou pot-de-vin.

— Dans quel but ?

— Le Brise-crâne veut emmener un divin sur son île glaciale à la place de son ours. Une belle tâche de missionnaire que tout divin devrait être fier d'accepter. On a demandé des volontaires. À deux reprises. Si aucun ne se présente d'ici à ce que le prince soit prêt à reprendre la mer, il faudra se contenter d'en trouver un. D'en tirer un de sous son lit, peut-être. (Son sourire vacilla de nouveau.) Je peux me permettre d'en rire ; ils ne m'y enverront pas, *moi*. Enfin, bref.

Il soupira une fois de plus et posa la lettre devant lui sur la table, avec le cachet de cire tourné vers le haut. Il se pencha dessus.

Tout amusement déserta Ingrey, soudain aux aguets. Son sang – ce sang-*là* – semblait tournoyer comme un vortex. Lewko ne portait pas de galon de sorcier, ne dégageait pas d'*odeur* de démon, mais il avait pourtant autorité sur les sorciers du Temple… ? Qui lui jetaient sur les genoux leurs dilemmes les plus complexes ?

Lewko posa la main sur le cachet de cire et ferma brièvement les yeux. Quelque chose s'embrasa autour de lui. Rien qu'Ingrey vît avec les yeux ou sentît avec le nez, mais ce qu'il en perçut lui hérissa les cheveux sur la nuque. Il avait déjà, à une occasion, éprouvé une nuance de cette crainte respectueuse à vous nouer l'estomac, provenant d'une source plus puissante, mais ses sens internes étaient alors beaucoup plus faibles. Au terme de son pèlerinage inutile en Darthaca, en présence d'un individu petit, corpulent et soucieux, ordinaire en apparence, qui s'asseyait tranquillement pour laisser un dieu atteindre à travers lui le monde matériel.

Lewko n'est pas un sorcier. C'est un saint, ou petit saint. Et il savait qui était Ingrey, et semblait se trouver ici, dans ce temple, depuis des années, à en juger par l'état de son bureau, mais Ingrey ne l'avait jamais vu – ou plutôt remarqué ? – auparavant. Certainement pas en compagnie des hauts divins du Temple qui servaient le maître des sceaux ou la cour du roi, car Ingrey les avait tous consciencieusement mémorisés.

Lewko leva les yeux, presque totalement dépourvus d'humour à présent.

— Vous êtes l'homme du maître des sceaux Hetwar, n'est-ce pas ? s'enquit-il d'une voix douce.

Ingrey hocha la tête.

— La lettre a été ouverte.

— Pas par moi, Érudit.

— Par qui, alors ?

L'esprit d'Ingrey revint en arrière, à toute vitesse. De Hallana à Ijada à lui… Ijada ? Sans doute pas. La lettre avait-elle jamais été séparée de son sein ? Elle avait reposé dans la poche interne de sa tenue de monte, qu'elle avait portée… en permanence, à l'exception de ce dîner chez le comte Fleuvéquin. Et Wencel avait quitté la table pour recevoir un message urgent… *Ah oui* ? Le comte n'avait guère dû avoir de mal à intimider et suborner cette gardienne pour la convaincre de fouiller les bagages d'Ijada, mais avait-il pensé à recourir à une ruse de chaman afin de cacher à un sorcier qu'il

espionnait ? *Mais Lewko n'a rien d'un sorcier, n'est-ce pas ? Pas exactement.* Ingrey tenta de gagner du temps :

— En l'absence de preuve, toute supposition de ma part s'apparenterait à une diffamation, Érudit.

Le regard de Lewko se fit désagréablement perçant, mais il baissa de nouveau les yeux vers la lettre, au grand soulagement d'Ingrey.

— Eh bien, voyons, marmonna-t-il avant de l'ouvrir en éparpillant des débris de cire.

Il lut attentivement pendant quelques minutes, puis secoua la tête et se leva pour aller s'appuyer plus près de la fenêtre. À deux reprises, il tourna de biais le papier couvert d'une écriture serrée. À une occasion, il lança un coup d'œil à Ingrey et demanda d'une voix assez plaintive :

— Est-ce que l'expression « briser ses chants » signifie quelque chose pour vous ?

— Hum, pourrait-il s'agir plutôt de « chaînes » ? tenta Ingrey.

Le visage de Lewko s'illumina.

— Ah ! Oui, en effet ! C'est beaucoup plus logique. (Il poursuivit sa lecture.) Ou peut-être pas…

Lewko arriva au bout de la lettre, fronça les sourcils puis reprit du début. Il décrivit un geste vague en direction du mur.

— Je crois qu'il y a un tabouret sous cette pile. N'hésitez pas, Sire Ingrey.

Le temps qu'Ingrey parvînt à en extraire le siège de cuir, à l'ouvrir et à s'y percher, Lewko releva les yeux.

— Je plains l'espion qui a dû déchiffrer tout ceci, dit-il sans chaleur.

— Est-ce codé ?

— Non : l'écriture de Hallana. Griffonné à la hâte, je suppose. Il faut de la pratique – que je possède, par chance – pour la décrypter. Enfin, j'ai déjà enduré pire pour une bien moindre récompense. Mais pas de la part de Hallana, qui va toujours à l'essentiel. L'un de ses nombreux talents dérangeants. Ce sourire sage cache une sainte insouciance. Et une nature impitoyable. Le Père soit remercié de l'influence modératrice d'Oswin. Aussi légère soit-elle.

— Vous la connaissez bien ? demanda Ingrey.

Et pourquoi ce parangon vous écrit-elle, à vous en particulier, parmi tous les employés du Temple à Gîtelevant ?

Lewko enroula la lettre et la tapota doucement contre le rebord de la table.

— On m'avait désigné comme son mentor, il y a bien des années, lorsqu'elle devint sorcière d'une manière si surprenante.

Il devait bien falloir un sorcier pour enseigner à un autre. Et par conséquent… L'esprit d'Ingrey ricocha sur deux questions, telle une pierre à la surface de l'eau, pour en atteindre une troisième.

— Comment un homme devient-il un ancien sorcier ? Sans subir de dégâts ?

Le saint darthacain avait pour tâche de détruire les sorciers illicites, réputés se battre comme des déments pour empêcher qu'on les amputât de leurs pouvoirs, mais l'érudit Lewko n'avait sans doute pas fait partie de ces renégats.

— Il est possible de refuser ce don. (La bouche de Lewko hésitait entre faible amusement et léger regret.) Si on choisit de le faire à temps.

— N'est-ce pas un déchirement ?

— Je n'ai jamais dit que c'était facile. En vérité… (Sa voix s'adoucit plus encore.) … il faut un miracle.

Qu'était donc cet homme-là ?

— J'ai servi quatre ans ici, à Gîtelevant. Je m'étonne que nos chemins ne se soient encore jamais croisés.

— Mais si. D'une certaine façon. Je suis très bien informé sur votre cas, Sire Ingrey.

Ingrey se raidit, surtout sous l'effet du terme employé par Lewko : « cas ».

— Étiez-vous le sorcier du Temple envoyé à Boisbouleau avec la mission de m'examiner ? (Il fronça les sourcils.) Mes souvenirs de cette époque sont obscurs et confus, mais je ne me souviens pas de vous.

— Non, c'était un autre homme. Mon implication, à l'époque, était moins directe. L'enquêteur m'a apporté un sac de cendres du château, à retransformer en lettre de confession.

Ingrey plissa le front.

— N’est-ce pas ce que je crois que l’érudite Hallana qualifierait d’un peu contre nature pour de la magie du Temple ? Le chaos qu’on essaie par la force de remettre en ordre ?

— En effet, hélas. Ce qui m’a coûté un mois de travail et sans doute un an de ma vocation. Et pour très peu de résultat, s’est-il avéré, à ma grande fureur. Que vous rappelez-vous de l’érudit Cumril ? Le jeune sorcier du Temple que votre père avait suborné ?

Ingrey se raidit encore davantage.

— Pour ne l’avoir connu que lors d’un repas d’une heure et d’un rite d’un quart d’heure, pas grand-chose. Toute son attention se concentrait sur mon père. Je n’étais qu’un élément secondaire.

Il ajouta, agressivement :

— Et comment savez-vous qui a suborné qui, déjà ?

— Cette partie-là était claire. Le *comment* l’était moins. Pas par l’argent. Sans doute pas par des menaces. Il y avait une raison – Cumril s’imaginait faire quelque chose de bon, ou du moins d’héroïque, qui avait affreusement mal tourné.

— Comment pouvez-vous deviner ses sentiments quand vous ne savez même pas ce qu’il avait en tête ?

— Oh, je n’ai pas à deviner cette partie-là. Elle figurait dans la lettre. Une fois rassemblée. Une missive de trois pages brodant sur son malheur, sa culpabilité, son remords. Et ne contenant pratiquement aucun élément utile que nous ne connaissions déjà.

Lewko grimaça.

— Si Cumril a écrit cette confession, qui l’a brûlée ? demanda Ingrey.

— Eh bien, c’est *là* que je devine. (Lewko se renfonça dans son siège, scrutant Ingrey d’un air perspicace.) Et pourtant, j’en suis beaucoup plus certain que de bien des affirmations pour lesquelles je disposais de preuves plus matérielles. Comprenez-vous la différence entre le sorcier qui chevauche son démon, et celui qui se laisse chevaucher ?

— Hallana m’en a parlé. La différence semblait subtile.

— Pas de l’intérieur. Elle est très claire. Le gouffre séparant un homme qui recourt à une puissance dans ses propres desseins et une puissance qui utilise un homme pour servir les siens est… à

peine plus large qu'un pas de fourmi. Je le sais. J'ai moi-même dangereusement frôlé cette ligne, à une occasion. Je crois qu'après la catastrophe qui a tué votre père et vous a laissé… eh bien, dans votre état actuel, Cumril a été pris par son démon. Que le désespoir l'ait affaibli ou qu'il se soit trouvé dépassé dès le début, je l'ignore, mais je crois du fond du cœur que la rédaction de cette confession a été le dernier acte de Cumril. Et sa combustion, le premier du démon.

Ingrey ouvrit la bouche, puis la referma. Dans son esprit, il avait déjà attribué à Cumril le rôle du traître ; il était troublant de songer que le jeune sorcier avait pu, lui aussi, faire l'objet d'une étrange trahison.

— Vous voyez donc, dit doucement Lewko, en quoi le sort de Cumril me concerne. Plus encore, il m'*obsède*. Je crains de ne pouvoir vous rencontrer sans y repenser.

— Le Temple a-t-il jamais découvert s'il était mort ou vif ?

— Non. On a rapporté la présence d'un sorcier illicite dans les Cantons, il y a environ cinq ans, qui pouvait être lui, mais on a perdu sa trace par la suite.

Les lèvres d'Ingrey commencèrent à esquisser le mot « Qui »…, mais il le changea en :

— Qu'êtes-vous ?

Lewko ouvrit la main.

— Rien qu'un simple superviseur du Temple, pour l'heure.

De quoi ? De tous les sorciers du Temple de la Sylve, peut-être ? Il semblait déplacé de dire *rien que*, ainsi que *simple*. *Cet homme pourrait se révéler très dangereux pour moi,* se rappela Ingrey. *Il en sait déjà trop.*

Et allait en apprendre davantage, hélas, car il parcourut le papier et demanda à Ingrey de lui décrire les événements de Rougedigue. Ce qui ne le surprit pas ; il avait deviné qu'ils seraient au moins mentionnés dans cette lettre.

Ingrey s'exécuta, avec autant d'honnêteté que d'exhaustivité, mais en aussi peu de mots qu'il le put sans perdre de cohérence. C'étaient les détails qui risquaient de poser problème, chaque phrase contournant un marécage de questions supplémentaires.

Mais son petit discours contenu sembla satisfaire le divin ou, du moins, ne souleva pas de questions immédiates concernant les entraves de son loup.

— Qui, à votre avis, a placé en vous cette compulsion meurtrière, cet étrange sort écarlate, Sire Ingrey ?

— Je souhaiterais vivement le savoir.

— Eh bien, nous sommes deux.

— Vous m'en voyez ravi, répondit Ingrey, qui découvrit à sa propre surprise que c'était vrai.

Puis Lewko demanda :

— Que pensez-vous de cette dame Ijada ?

Ingrey avala sa salive, tandis que son esprit semblait plonger en tournoyant comme un oiseau abattu en plein air. *Il m'a demandé ce que je pensais d'elle, pas ce que je ressentais à son sujet*, se rappela-t-il fermement.

— Elle a sans aucun doute défoncé le crâne de Boleso. Il le méritait très certainement.

Le silence sembla s'étirer à la suite de cette succincte nécrologie. Lewko comprenait-il lui aussi l'usage des silences ?

— Messire Hetwar ne désirait pas tous ces scandales posthumes, ajouta Ingrey. Je crois qu'il appréciait encore moins que vous les complications.

Nouveau silence.

— Elle nourrit l'esprit du léopard. Il… se plaît beaucoup en elle.

Cinq dieux, je dois dire quelque chose pour la protéger.

— Je crois qu'elle est davantage touchée par les dieux qu'elle n'en a conscience.

Voilà qui suscita une réaction. Lewko se redressa, les yeux soudain plus froids, plus attentifs.

— Comment le savez-vous ?

Ingrey leva le menton, percevant le défi.

— De la même façon que je sais que vous l'êtes, Très-Saint. Je le ressens dans mon sang.

La tension qui s'exerça entre eux apprit à Ingrey, avec certitude, qu'il avait dépassé les limites. Mais Lewko se laissa de nouveau aller sur sa chaise, joignant le bout des doigts d'un air résolu.

— Vraiment ?

— Je ne suis pas totalement idiot, Érudit.

— Je ne vous prends pas du tout pour un idiot, Sire Ingrey.

Lewko tapota la lettre des doigts, détourna un moment le regard, puis le reporta sur Ingrey.

— Oui. Je vais obéir à la feuille de route de mon Hallana et examiner cette jeune femme, je crois. Où la détient-on ?

— On la loge plus qu'on ne la détient, pour l'instant.

Ingrey lui donna les indications nécessaires pour rejoindre l'étroite maison dans le quartier marchand.

— Quand doit-on la relâcher pour qu'elle passe en jugement ?

— Sans doute pas avant les funérailles de Boleso, puisque la date est si proche. J'en saurai plus après mon entretien avec le maître des sceaux Hetwar. Que mon devoir me dicte d'aller voir très vite, ajouta Ingrey à titre d'allusion.

Oui – il lui fallait s'échapper de cette pièce avant que les questions de Lewko se fissent encore plus pénétrantes. Il se leva.

— Je tenterai de venir demain, déclara Lewko, capitulant devant ce geste.

Ingrey parvint à déclarer poliment :

— Merci. Je viendrai vous trouver, dans ce cas.

Puis il s'inclina et se retira de cette pièce en espérant ne pas donner l'impression de détaler comme un lapin.

Il ferma la porte derrière lui et soupira, mal à l'aise. Ce Lewko représentait-il une aide potentielle, ou un danger potentiel ? Il se rappela les paroles d'adieu de Wencel : *Si vous tenez à la vie, gardez vos secrets et les miens*. S'agissait-il d'une menace ou d'un avertissement ?

Au moins était-il parvenu à ne pas mentionner Fleuvéquin lors de ce premier entretien. La lettre ne pouvait contenir aucune allusion à Wencel ; son cousin n'était rentré dans sa vie qu'après le départ de Hallana, par chance. Mais que se passerait-il demain ? D'ici une demi-heure, lorsqu'il se présenterait devant Hetwar, encore couvert de la poussière de la route, pour lui faire le rapport de son voyage et de ses incidents ?

Fleuvéquin. Hallana. Gesca. Maintenant Lewko. Hetwar. Ingrey commençait à oublier quels éléments il avait tus à qui.

Il revint sur ses pas et retrouva le raccourci qui traversait le temple, s'efforçant de garder un pas résolu.

Il comprit alors seulement qu'en livrant la lettre de Hallana à Lewko, il s'était aussi, sans besoin de sortilège ni de charme, livré lui-même.

Chapitre 11

Tandis qu'Ingrey remontait le couloir menant à l'entrée latérale de la cour du temple, un cri de désarroi se répercuta le long des murs. Il allongea le pas par curiosité, puis par inquiétude, lorsqu'il se mua en hurlement. Des cris d'effroi s'élevèrent. Sa main agrippa la poignée de son épée lorsqu'il surgit dans la zone centrale, tournant la tête à droite et à gauche en quête de la source de ce tumulte.

Une étrange mêlée déferlait sous la voûte de la cour du Père. Tout d'abord le grand ours polaire. Il serrait entre ses mâchoires le pied du défunt, un individu âgé vêtu comme un riche marchand, et dont le cadavre raide rebondissait comme une immense poupée lorsque l'ours grondait en secouant la tête. Au bout de la chaîne d'argent accrochée au collier de l'ours, le valet-acolyte décrivit un grand arc instable. Certains des membres les plus courageux ou les plus affolés du cortège funèbre le poursuivaient à fond de train, criant ordres et conseils.

D'une voix proche du glapissement, le valet paniqué s'avança vers l'ours, tendit la chaîne, puis agrippa le bras du cadavre et tira. L'ours se redressa à demi, abattit une lourde patte ; le valet recula en vacillant, hurlant pour de bon à présent, s'accrochant au flanc d'où s'écoulaient des gouttes rouges.

Ingrey tira sa lame et se précipita, s'arrêta brusquement devant la bête enragée. Du coin de l'œil, il aperçut le prince Jokol, que son compagnon retenait par-derrière pour l'empêcher d'approcher la bête.

— Non, non, non ! s'écriait l'homme roux d'une voix angoissée. Fafa croyait seulement qu'on lui offrait à *manger !* Non, ne lui faites pas de mal !

Lui, comprit Ingrey, clignant des yeux, désignait *l'ours*.

L'animal lâcha sa proie et se redressa. Encore. Et encore… Ingrey renversa la tête en arrière, ouvrant de grands yeux devant ces mâchoires dénudées, ces épaules massives, ces immenses pattes

tendues aux dangereuses griffes d'ivoire, élevées loin au-dessus de sa tête…

Tout ralentit autour d'Ingrey, dont les perceptions s'embrasèrent, dans la noire jubilation de l'ascension de son loup, qui semblait jaillir de son cœur pour s'infiltrer dans son cerveau pris de vertige. Le bruit de la cour se changea en vacarme distant. L'épée, dans sa main, semblait sans poids ; la pointe s'éleva, puis décrivit en arrière une boucle scintillante. Il se représenta l'acier plongeant droit dans le cœur de l'ours pour en ressortir avant qu'il pût seulement commencer à réagir, pris comme il l'était dans ce flux temporel léthargique.

Ce fut alors qu'il ressentit, plus qu'il ne la vit, la faible lueur divine qui jaillissait de l'ours comme des étincelles de la fourrure d'un chat qu'on caresse dans la pénombre hivernale. La beauté de cette lumière le déconcerta, lui pénétra les yeux en les brûlant. Ses perceptions accrues se tendirent vers elle pour tenter désespérément d'atteindre le dieu qui se dissipait, et son esprit, soudain, se retrouva *dans* celui de l'ours.

Il se vit lui-même, raccourci : double image d'un homme vêtu de cuir, d'une lame en mouvement et d'un loup immense, sombre et dense à la fourrure luisante, semée d'éclats d'argent, qui diffusait autour de lui une auréole lumineuse. Tandis que son cœur aspirait à la lumière divine, les sens ébahis de l'ours se tendaient vers lui, et un cercle se forma entre les trois un bref instant.

Une Voix hilare lui murmura dans l'esprit, plutôt qu'à l'oreille :

— Je vois que le chiot de mon Frère possède à présent une plus belle enveloppe. Parfait. Poursuivez, je vous prie…

L'esprit d'Ingrey sembla sur le point d'exploser sous le poids et la pression de ces paroles.

L'espace d'un instant, les souvenirs hébétés et muets de l'ours devinrent les siens. La procession récente dans la cour du Père, parmi les autres animaux. Puis la distraction du valet, la puanteur de sa peur, mais le réconfort de l'homme familier, son odeur et sa voix, fournissaient un lien qui calmait ce monde de pierre désordonné. Des voix qui bourdonnaient à n'en plus finir. Une vague compréhension du mouvement, du positionnement, oui, il y avait eu

de la nourriture peu de temps auparavant, lorsqu'il avait obéi et s'était laissé conduire là-bas… Puis son cœur d'ours enfla et éclata lors de l'éblouissante arrivée du dieu, suivie par la bienheureuse certitude d'un dandinement tranquille en direction de la bière. Puis confusion et douleur ; le petit homme accroché au bout de sa chaîne le tirait en arrière, le punissait d'avoir agi ainsi, le frustrant de son bonheur. Il se précipita pour tenter de mener à terme sa tâche divine. D'autres créatures malingres se ruèrent pour lui barrer le chemin. Une fureur rouge déferla dans son cerveau comme une marée, et il s'empara de ce bout de viande froide à l'odeur curieuse et s'éloigna en l'emportant, d'un pas pesant, en direction de la lumière riante Qui l'appelait, Qui se trouvait, fait troublant, partout et pourtant nulle part…

La monstrueuse créature gronda sous l'effet de la douleur et de la colère, se dressant telle une avalanche de fourrure au-dessus de la tête d'Ingrey.

Celui-ci sembla fouiller profondément sa poitrine, son ventre, ses boyaux, pour en extraire le mot : « *Couché !* » Cet ordre traversa l'air avec le poids d'une pierre projetée par une catapulte.

La pointe de son épée décrivit un cercle, puis heurta les pavés, devant ses pieds, esquissant un arc argenté. Le museau de l'ours la suivit dans sa chute, jusqu'à ce que la bête immense se retrouvât accroupie devant les bottes d'Ingrey, pressant ses mâchoires contre le carrelage, rapprochant les pattes de sa tête, ramassant son arrière-train massif. Les yeux jaunes se levèrent vers lui, emplis d'une perplexité oursine mêlée de crainte respectueuse.

Ingrey chercha autour de lui le valet-acolyte qui s'éloignait à quatre pattes non loin de là, ses robes blanches tachées de sang, et braquait sur lui des yeux ouverts plus grands que sur l'ours polaire un peu plus tôt. Les griffes lui avaient à peine éraflé les côtes, faute de quoi il eût pu se retrouver éviscéré. La fureur de l'ours bouillonnait toujours dans le cerveau d'Ingrey. Celui-ci laissa retomber son épée avec un bruit métallique, et s'avança vers le valet. Il le souleva par le devant de ses robes, puis le poussa contre la plinthe du feu sacré. L'homme était aussi grand qu'Ingrey, et semblait plus large sous cette lumière, mais il paraissait flotter dans

sa poigne. Ingrey le pencha en arrière pour l'approcher des flammes. Les pieds du valet battaient l'air, cherchant le sol en vain, et ses glapissements s'épuisèrent pour céder la place au silence.

— Combien vous ont-ils payé pour falsifier la bénédiction du dieu ? Qui a osé commettre un tel blasphème ? rugit Ingrey à la face déformée du valet.

Sa voix, basse et vibrante, serpentait tout le long des murs de pierre comme un bruissement de velours, pour lui revenir aux oreilles comme un ronronnement.

— Je – je – je – je – je suis *désolé* ! s'écria le valet. Arpan a dit, il a dit, que ça ne causerait aucun mal…

— Il ment ! hurla le valet portant la livrée du Père, qui traînait son chien gris effrayé au bout de sa laisse, décrivant de grands cercles autour de l'ours toujours tapi.

Les yeux du valet vêtu de blanc se concentrèrent sur ceux d'Ingrey, à quelques centimètres de son visage, puis il inspira profondément et hurla :

— J'avoue ! Ne me, ne me, ne me…

Ne me quoi ? Ingrey se redressa péniblement, ouvrit les mains et laissa l'homme retomber sur ses pieds. Il continua néanmoins à s'affaisser, à mesure que ses genoux cédaient, jusqu'à former une boule sanguinolente et larmoyante à la base de la plinthe.

— Nij, espèce *d'idiot* ! hurla le valet du Père. Bouclez-la !

— Je n'ai pas pu résister ! s'écria le valet du Bâtard, reculant devant Ingrey. Ses yeux dégageaient un éclat d'argent, et sa voix avait quelque chose d'affreusement surnaturel !

— Alors vous avez bien fait de l'écouter, n'est-ce pas, répondit une voix totalement dépourvue de compassion derrière Ingrey.

Celui-ci se détourna brusquement pour découvrir l'érudit Lewko observant cette scène chaotique, essoufflé, mâchoires serrées trahissant l'exaspération.

Ingrey inhala profondément, cherchant désespérément à ralentir les battements de son cœur, à ramener le temps à son flux normal, à calmer ses sens exacerbés. La lumière, l'ombre, la couleur, le son, tout semblait le frapper comme des lames de hache, et les gens, autour de lui, brûlaient comme des feux. Il prit progressivement

conscience du *nombre* de personnes qui le fixaient à présent, bouche bée : une trentaine de proches du défunt, le divin menant la cérémonie, les cinq valets-acolytes, le prince Jokol et son ami abasourdi, et maintenant l'érudit Lewko. Qui ne semblait, lui, nullement stupéfait.

J'ai laissé mon loup prendre l'ascendant, songea Ingrey en proie au délire et au vertige. *Devant quarante témoins. Au milieu de la cour du temple principal de Gîtelevant.*

Au moins, il semble que j'aie amusé le dieu blanc…

— Érudit, Érudit, aidez-moi, je vous en prie…, marmonna le valet blessé, qui rampa aux pieds de Lewko et agrippa l'ourlet de sa robe.

L'expression exaspérée de Lewko s'intensifia.

Une douzaine de personnes semblaient maintenant se disputer toutes en même temps, s'accusant mutuellement de corruption et d'intimidation, tandis que le cortège funèbre se divisait en deux camps. Un héritage semblait en jeu, à en juger par les propos fragmentaires qui atteignaient les oreilles d'Ingrey, quoique cette menace se mêlât instantanément à d'autres anciens griefs, affronts et ressentiments. Le malheureux divin qui menait la cérémonie funèbre tenta vaguement de restaurer l'ordre parmi ses ouailles tout en menaçant ses valets de châtiment, puis, contrarié dans ces deux tâches, il choisit de se concentrer sur une cible plus facile.

Il se retourna vivement vers le prince Jokol et désigna l'ours d'une main tremblante.

— Reprenez cette *chose*, rugit-il. Faites-la immédiatement *sortir* du temple ! Et ne la ramenez plus jamais ici !

Le colosse roux semblait au bord des larmes.

— Mais on m'avait promis un divin ! Je dois en voir un ! Si je n'en ramène pas un sur mon île, ma jolie Breiga refusera de m'épouser !

Ingrey s'avança, menton levé, et imprima à sa voix toute l'autorité du bras armé le plus dangereux du maître des sceaux Hetwar. Et peut-être… quelque chose de plus.

— Le temple de Gîtelevant vous confiera un missionnaire en échange de vos lingots d'argent, prince. À moins que je n'aie mal entendu, et qu'ils n'aient proposé de vous les *rendre* ?

Il laissa son regard tomber froidement sur le divin terrorisé.

L’érudit Lewko répondit pour l’apaiser, d’une voix dont le calme contrastait singulièrement avec celles des autres :

— Le Temple arrangera tout, prince, lorsque nous aurons réglé ce regrettable problème interne. Il semble que votre bel ours ait été victime d’une machination impie. Pour l’heure, voulez-vous bien reconduire Fafa à bord de votre bateau pour qu’il y reste sous bonne garde ?

Il ajouta de biais à l’intention d’Ingrey :

— Et vous, Messire, je vous serais infiniment reconnaissant si vous pouviez les accompagner et vous assurer qu’ils arrivent tous deux à bon port sans dévorer de jeunes enfants en route.

Ingrey se sentit fondre de soulagement à l’idée de pouvoir s’échapper.

— Certainement, Érudit.

Lewko baissa les paupières, puis ajouta :

— Et occupez-vous de ceci.

Ingrey suivit son regard. Un sombre filet de sang s’écoulait de nouveau entre ses doigts à travers le pansement souillé de sa main droite. Une cicatrice à demi guérie avait dû se rouvrir tandis qu’il malmenait le valet coupable. Il n’avait rien senti.

Il leva les yeux pour trouver un regard bleu et perçant braqué sur lui. Jokol plissa les yeux ; il pencha la tête pour échanger quelques mots rapides à voix basse avec son camarade aux cheveux bruns. Puis il leva les yeux et gratifia Lewko d’un brusque hochement de tête, qui désignait également Ingrey.

— Oui. On l’aime bien, lui, hein, Ottovin ?

Il asséna dans les côtes de son compagnon un coup de coude qui eût renversé un homme moins costaud, et s’avança d’un bon pas vers son ours. Il ramassa la chaîne d’argent.

— Viens, Fafa.

L’ours geignit, remua légèrement, mais demeura tapi dans la même position.

La main de Lewko agrippa l’épaule d’Ingrey ; un souffle presque muet lui glissa à l’oreille :

— Laissez-le se relever, Sire Ingrey. Je crois qu’il s’est calmé à présent.

— Je…

Ingrey s'approcha de l'ours, ramassa son épée puis la rengaina. L'animal remua de nouveau, pressa sa truffe noire contre ses bottes, leva vers lui un regard pitoyable. La gorge serrée, Ingrey tenta d'une voix fêlée :

— Debout.

Rien ne se produisit. L'ours se mit à geindre.

Il plongea au cœur d'un puits interne infiniment profond pour en extirper ce mot ; mais un mot qui gagnait une ampleur nouvelle, un chant grondant qui faisait vibrer ses propres os.

— *Debout*.

La bête immense sembla se déplier. Elle s'avança ensuite d'un pas lourd vers son maître, et Jokol tomba à genoux pour caresser l'énorme animal, ses grosses mains ébouriffant l'épaisse fourrure de son cou, murmurant des paroles affectueuses et apaisantes dans une langue que l'oreille d'Ingrey ne pouvait traduire. L'ours polaire frotta la tête contre la tunique brodée du prince, la maculant de bave et de poils blancs.

— Venez, mon brave ami, ami de Fafa ! déclara Jokol qui se releva en saluant chaleureusement Ingrey d'un geste de la main. Venez partager un bol avec moi.

Il imprima une secousse à la chaîne d'argent. Son regard balaya la foule qui se disputait dans la cour et il renifla d'un air dédaigneux avant de se tourner vers les portes externes. Ottovin, grimaçant, le suivit fidèlement. Ingrey se précipita pour les rattraper, maintenant Jokol entre l'ours et lui.

Cette étrange et minuscule parade sortit du temple, laissant l'érudit Lewko gérer les plaintes et le brouhaha dans leur sillage. Ingrey l'entendit déclarer d'une voix claire, au valet qui jacassait toujours et à toutes les personnes qui l'entendaient :

— … alors il a dû s'agir d'une *illusion* d'optique.

Le regard d'Ingrey, par-dessus son épaule, croisa celui de Lewko, dont les lèvres esquissèrent le mot « demain ». Ingrey y lut une promesse rassurante mais crédible.

Ses yeux dégageaient un éclat d'argent, et sa voix avait quelque chose d'affreusement surnaturel… Une douleur familière envahit

Ingrey, et il comprit qu'il avait fait subir des épreuves extrêmement désagréables à son dos convalescent, ainsi qu'à sa main. Mais cet écho dans ses oreilles était nouveau, tout comme la façon dont sa gorge à vif se serrait.

Ses souvenirs revinrent malgré lui aux anciens tourments subis à Boisbouleau. Sa tête plongée sous le Coursbouleau, ses poumons palpitant d'une douleur rouge. Il ne pouvait même pas hurler dans ce froid étouffant. De toutes ses épreuves, celle-ci s'était révélée la plus efficace, et les acolytes exaltés l'avaient souvent répétée, jusqu'à ce que sa lucidité s'ancrât fermement. La force de son silence, épouvantablement sinistre chez un garçon à peine sorti de l'enfance, avait été forgée et trempée dans ce courant glacial : largement plus puissant que ses bourreaux, que la peur de la mort.

Il chassa ce souvenir dérangeant et entreprit de guider les insulaires jusqu'aux quais situés au-dessous de la Ville-royale en empruntant les rues les moins peuplées qu'il pût trouver. Les inquiétudes de Lewko perdaient leurs allures de plaisanterie lorsqu'ils attirèrent à leur suite des enfants surexcités qui montraient l'ours du doigt en pépiant. Ingrey leur lança des regards mauvais et les chassa d'un geste. Ses sens accrus semblaient s'apaiser, son cœur ralentir enfin. Jokol et Ottovin s'entretenaient dans leur dialecte, lançant de fréquents coups d'œil en direction d'Ingrey.

Jokol se laissa distancer pour se retrouver aux côtés d'Ingrey.

— Je vous remercie d'être venu en aide au pauvre Fafa, Messire, messire Ingriry, Ingorry ?

— Ingrey.

Jokol s'excusa d'une grimace.

— Je crains d'être un homme très stupide dans votre langue. Eh bien, ma bouche devra faire des progrès.

— Vous parlez bien le sylvain, répondit Ingrey, diplomate. Je parle le darthacain à peine plus couramment, et je ne connais pas du tout votre langue.

— Ah, le darthacain. (Jokol haussa les épaules.) C'est difficile, comme langue. (Il plissa ses yeux bleus.) Vous savez écrire ?

— Oui.

— C’est bien. Pas moi. (Le colosse soupira, mélancolique.) Ces doigts brisent toutes les plumes.

Il tendit une main épaisse pour qu’Ingrey l’inspectât ; celui-ci hocha la tête en s’efforçant de prendre un air compatissant. Il ne remettait aucunement en doute cette affirmation.

Ils atteignirent enfin, à l’allure tranquille de l’ours polaire, la porte dans les murs de la Ville-royale qui menait à la digue de pierre et aux quais de bois. Un bosquet de mâts et d’espars formait un sombre fouillis se détachant sur le ciel lumineux du soir. Les embarcations en mouvement étaient, pour la plupart, plates et grossières, mais parmi elles s’éparpillaient quelques vaisseaux long-courriers à faible tirant d’eau provenant de l’embouchure du Héron. Aucun navire de cette sorte ne s’aventurait au-dessus de Gîtelevant, car les collines plus élevées créaient d’infranchissables rapides, bien que le bois et les autres marchandises fussent acheminés par ce biais sur des radeaux ou dans des tonneaux à chaque fois que l’eau montait assez.

Le navire de Jokol, amarré le long d’un embarcadère saillant, se révéla d’une tout autre sorte. Il mesurait facilement douze mètres, s’incurvait en son milieu avec autant de grâce que les hanches d’une femme, s’affinait aux extrémités où se recourbaient des proues assorties, artistiquement sculptées de rangées entrelacées d’oiseaux marins. Il possédait un seul mât et un seul pont ; ses passagers devaient sans doute subir les éléments quand ils voguaient, même si l’on avait, pour l’heure, installé une vaste tente le long de la moitié arrière.

Le navire semblait assez grand pour voguer sur le fleuve, mais paraissait, aux yeux d’Ingrey, ridiculement petit pour naviguer en haute mer. Il parut encore plus minuscule lorsque l’ours y monta d’un pas traînant, renifla, puis s’affala au milieu du navire, à un emplacement visiblement coutumier, avec un grand soupir d’épuisement. Le bateau tangua, puis se stabilisa, tandis que Jokol suspendait la chaîne à un crochet fixé au mât. Ottovin, avec un sourire anxieux, fit signe à Ingrey de monter sur la planche instable qui servait de passerelle puis descendit d’un pas lourd à sa suite. À la lumière du crépuscule, la lueur des lampes installées sous la tente

semblait accueillante, et Ingrey se rappela les petits bateaux de bois portant des bougies que son père et lui lâchaient sur le Coursbouleau lors des cérémonies du Jour du Fils, en des temps plus heureux, avant que les loups ne dévorent leur monde.

Un équipage d'une vingtaine de personnes accueillit son prince avec enthousiasme et l'ours avec familiarité à défaut d'une pareille ardeur. C'étaient tous des hommes robustes, quoique aucun n'égalât leur meneur en taille : la plupart étaient tout aussi jeunes, mais d'autres avaient la crinière grisonnante. Certains se coiffaient avec de semblables queues de cheval, d'autres se tressaient les cheveux, et l'un d'entre eux avait le crâne rasé, quoiqu'il pût s'agir, à en juger par son cuir chevelu pâle et marbré, d'une tentative visant à combattre une infestation de vermine. Aucun n'était mal vêtu, ni mal armé, à considérer le nombre d'armes soigneusement rangées auprès des rames le long des flancs du navire. Serviteurs, guerriers, marins, rameurs ? Tous les hommes ici, soupçonna Ingrey, se chargeaient de toutes les tâches ; il ne pouvait y avoir de place pour des distinctions inutiles sur ce bateau lorsque la mer était houleuse.

Une fois l'ours livré à bon port, Ingrey songea s'enfuir, mais en tant qu'homme de Hetwar, il avait tout intérêt à accepter d'abord le « bol » du prince Jokol s'il ne voulait commettre une offense dont le maître des sceaux risquât de pâtir. Il espérait que le rituel serait bref. Jokol lui fit signe d'entrer sous sa tente, qui occupait une vaste superficie. Elle était faite de laine, étanchée à l'aide de graisse ; Ingrey décida que son nez s'accoutumerait vite à l'odeur. On y avait installé deux tables à tréteaux assorties de bancs, ainsi qu'un autre banc sur le côté, vers lequel son hôte le mena. Jokol et Ottovin s'affalèrent bruyamment de part et d'autre d'Ingrey ; les autres hommes allaient et venaient autour d'eux, disposant efficacement ustensiles et nourriture.

Un jeune homme blond dont le collier de barbe roussâtre et bien fourni formait un halo autour de son menton s'inclina devant les trois hommes pour leur distribuer, effectivement, des bols de bois. Suivit un autre homme muni d'une cruche qui leur servit un liquide opaque, d'abord à l'invité, ensuite au prince, puis à Ottovin. Des vapeurs tremblotantes s'élevaient de cette clapotante mixture. Ottovin, dont

le sylvain était encore plus boiteux que celui de Jokol, fit comprendre à Ingrey, à grand renfort de gestes déroutants, qu'on la préparait à base de lait de jument, ou peut-être de sang. *Ou bien d'urine,* songea Ingrey après la première gorgée. Si ce bruit imitait un hennissement, alors il y avait, dans tous les cas, un rapport avec les chevaux. Il avalerait cette boisson-là par politesse, puis prendrait congé. Il pourrait prétexter son devoir envers Hetwar et se retirer avec tact.

Au-delà de l'extrémité de la tente, de l'autre côté d'un rabat ouvert, on avait installé un brasero et une cuisine provisoire, et une odeur de viande grillée fit soudain saliver Ingrey.

— Nous allons manger beaucoup bientôt, l'assura Jokol avec le sourire d'un hôte soucieux de plaire.

Ingrey devrait bien manger à un moment ou un autre, et il lui semblait dangereux de boire cette âcre mixture l'estomac vide juste avant un entretien avec le maître des sceaux. Il hocha la tête. Jokol lui asséna une tape dans le dos en souriant.

Son sourire s'évanouit lorsque son regard se posa sur la main droite ensanglantée d'Ingrey. Le prince attrapa un camarade par la manche et lui donna un ordre à voix basse. Quelques minutes plus tard, l'un des hommes plus âgés apparut, portant une bassine, des chiffons et un paquet. Il chassa Ottovin du banc et fit signe à Ingrey de lui tendre sa main blessée. Retirant le pansement sale, l'homme grimaça devant la plaie rouverte et les vieilles ecchymoses violet sombre. Ottovin se pencha pour y jeter un œil, émit un bref sifflement et dit quelque chose qui fit rire Jokol aux éclats. Celui-ci eut la gentillesse de porter le bol aux lèvres d'Ingrey avant que le bonhomme aux cheveux grisonnants se mît à piquer et recoudre la chair une fois de plus. Quand il eut fini, bandé la main, rassemblé son matériel, salué d'un signe et pris congé, Ingrey résista au désir pressant de poser la tête entre ses genoux pour en chasser le vertige. De toute évidence, il n'allait pas pouvoir repartir de suite.

Comme promis, la nourriture arriva avec autant de diligence que d'abondance. Par chance, elle ne se composait ni de poisson séché ni de pain de voyage dur comme pierre ou autres répugnantes rations maritimes, mais semblait avoir été fraîchement achetée aux

marchés de la ville. Un festin sans doute moins délicat que ceux des nobles maisons de Gîtelevant, mais néanmoins très bon, meilleur que la nourriture de camp qu'attendait Ingrey. Il lui accorda l'attention qu'elle méritait et échoua à repousser l'individu bien décidé à remplir son bol dès que le niveau de liquide descendait au-dessous de la moitié.

La nuit était pleinement tombée avant que les hommes commencent activement à décourager leurs joyeux compagnons de la cuisine de remplir leurs assiettes. Ingrey allait devoir attendre et manger un peu plus que prévu avant de dégriser assez pour pouvoir se lever et rejoindre le palais du maître des sceaux. Ou manger moins… Les lampes éclairaient vivement les visages rouges et luisants qui l'entouraient.

Au milieu du brouhaha, un homme soumit une requête au prince, qui sourit et secoua la tête, mais fit ensuite une promesse qui impliquait en partie Ottovin.

— Ils veulent des histoires, murmura Jokol à Ingrey tandis qu'Ottovin se levait, posait un pied botté sur le banc, puis s'éclaircissait la gorge. Nous en aurons beaucoup, ce soir.

On servait une nouvelle boisson. Ingrey la goûta prudemment. Celle-ci avait un goût d'aiguilles de pin et d'huile de lampe, et même les hommes de Jokol la buvaient dans de petits verres.

Ottovin prit la parole dans la langue sonore des îles, dont les amples cadences semblèrent rebondir tout autour de la tente. Le dialecte, de manière exaspérante, échappait à la compréhension d'Ingrey, même si des mots reconnaissables semblaient émerger du torrent çà et là. Ingrey n'eût su dire avec certitude s'il s'agissait de mots apparentés au sylvain ou de sonorités simplement similaires.

— Il raconte l'histoire de Yetta et des trois vaches, murmura Jokol à Ingrey. Tout le monde l'adore.

— Pouvez-vous la traduire ? chuchota Ingrey en réponse.

— Hélas, non.

— Trop difficile ?

Les yeux bleus de Jokol pétillèrent et il rougit.

— Trop cochonne.

— Quoi, vous ne connaissez donc pas tous ces termes grossiers ?

Jokol ricana joyeusement, se laissa aller sur son siège et croisa les jambes, la main tapotant son genou en cadence avec la voix d'Ottovin. Ingrey comprit qu'il venait de réussir à formuler une plaisanterie. Malgré la barrière de la langue. Et il n'avait même pas offensé son hôte. Il sourit d'un air flou et prit une nouvelle gorgée d'aiguilles de pin liquides. Les hommes qui s'entassaient sur les bancs et le long des murs éclatèrent d'un rire bruyant, et Ottovin s'inclina puis se rassit, levant sa boisson bien méritée ; la coutume semblait attendre qu'il la lampât d'un seul coup. Les insulaires applaudirent, puis se mirent à interpeller bruyamment leur prince, qui acquiesça puis se leva à son tour. Après un bruissement suivi d'un murmure, un tel silence retomba sous la tente qu'Ingrey entendait les vagues du fleuve clapoter doucement contre la coque.

Jokol inspira profondément puis se lança. Au bout de quelques phrases, Ingrey comprit qu'il écoutait des vers, cadencés et allitératifs. Au bout de quelques minutes, il devina que le spectacle ne serait ni court, ni simple.

— C'est un récit d'aventures, parfait, confia Ottovin à Ingrey en murmurant comme de coutume derrière sa main. Ces jours-ci, c'est difficile de lui arracher autre chose que des histoires d'amour.

Le son de la voix de Jokol déferla sur Ingrey comme le balancement d'un bateau, d'un berceau, l'allure d'un cheval. La cadence n'en faiblissait jamais ; il ne semblait jamais marquer de pause pour chercher un mot ou une expression. Ses auditeurs gloussaient parfois, retenaient parfois leur souffle, mais restaient la plupart du temps immobiles, lèvres entrouvertes, comme ensorcelés, à la lueur des lampes qui caressait leurs visages et scintillait dans leurs yeux.

— Il a *mémorisé* tout ça ? murmura un Ingrey ébahi à Ottovin.

Et devant la mine inexpressive de son interlocuteur, il répéta en se tapotant le front :

— Les mots sont tous dans sa tête ?

Ottovin sourit fièrement.

— Ceux-là et une centaine de centaines d'autres. Pourquoi croyez-vous qu'on le surnomme Brise-crâne ? Il nous fait éclater la tête avec ses histoires. Ma sœur Breiga sera la plus heureuse des femmes, ça oui.

Ingrey se laissa aller sur le banc, avala une gorgée d'aiguilles de pin et se mit à méditer la nature des mots. Et des présuppositions.

Au bout d'un très long moment, Jokol termina sous les applaudissements enthousiastes de ses hommes, puis descendit sa boisson sous leurs vivats. Il sourit d'un air penaud et refusa d'un geste l'autre histoire qu'ils lui réclamaient sur-le-champ, tandis que certains débattaient bruyamment pour décider de la sélection.

— Bientôt, bientôt ! Elles seront bientôt prêtes pour vous, promit-il en se tapotant les lèvres, puis il s'assit en souriant d'un air absent.

L'un des autres hommes prit alors son tour, mais pas en vers cette fois ; à en juger par les rires rauques de l'assemblée, il devait encore s'agir d'une histoire que Jokol serait gêné de traduire.

— Ah, dit le prince, se penchant vers Ingrey pour remplir son verre. Vous devenez moins maussades. Bien ! Maintenant, je vais vous honorer de l'histoire d'Ingorry.

Il se leva de nouveau et sembla se tasser, le visage de plus en plus grave. Il se mit à réciter sa poésie avec un grand sérieux et même un air parfois sinistre, captivant son auditoire. Ingrey comprit très vite que Jokol répétait l'histoire de l'enterrement interrompu, et de la façon dont il avait sauvé l'ours et réglé la situation, car son nom, modifié par la prononciation de Jokol, et celui de Fafa apparaissaient souvent. Il distinguait très nettement les titres des dieux. Ainsi que, à son grand désarroi, l'expression « voix d'influence ». Qui semblait posséder le même sens dans le dialecte insulaire que dans la Sylve, à en croire les yeux qui se tournèrent vers lui pour le jauger d'un air méfiant.

Ingrey étudia Jokol une fois de plus, méditant la nature d'un cerveau capable de vivre au crépuscule cette situation fâcheuse et de la transmuter à minuit en poésie épique. De manière tout à fait impromptue. Ou peut-être plutôt en récit de feu de camp – de ceux qui doivent envoyer au lit leurs auditeurs effrayés, sans toutefois les endormir… Si les sons reflétaient fidèlement le contenu, alors les

observations de Jokol se révélaient plus perspicaces et plus détaillées qu'Ingrey ne l'eût cru possible, non que les siennes eussent été franchement cohérentes. Le récit ne semblait toutefois contenir aucune référence à des loups.

Lorsque Jokol conclut son histoire, le public réagit non pas par une salve d'applaudissements mais par une sorte de soupir impressionné. Qui céda la place à des commentaires à mi-voix et ce qu'Ingrey interpréta, à en juger par certaines voix qui s'élevaient du dernier rang, comme des critiques intéressées. Jokol sourit cette fois d'un air plus sournois en vidant son verre.

La fête se dispersa alors, tandis que nourriture et boissons continuaient à circuler. Certains des hommes déployèrent des tapis de couchage, s'installèrent dans des coins et se retournèrent pour ronfler, guère gênés par le bruit ; Ingrey se demanda s'ils dormaient également pendant les tempêtes en mer. Ottovin, en bon lieutenant, évita tout désastre potentiel en interdisant à ceux qui avaient bu de prendre des cibles vivantes lors de leurs concours de lancers de hache. Jokol étira ses épaules, apaisa sa voix cassée à l'aide d'un autre verre, puis sourit à Ingrey avec une curiosité que celui-ci lui rendit pleinement.

— Demain soir, déclara le prince, je leur ferai écouter une histoire d'amour, en l'honneur de ma jolie Breiga, ou ils n'en auront aucune. Vous êtes un jeune homme comme moi, je crois, Sire Ingorry. Avez-vous une aimée ?

Ingrey cligna des yeux à la façon d'une chouette. Hésita. Déclara :

— Oui. Oui, j'en ai une.

Resta stupéfait d'entendre ces mots sortir de sa bouche, en ces lieux. *Maudite soit cette urine de cheval.*

— Ah ! C'est une bonne chose. Heureux homme ! Mais vous ne souriez pas. Ne vous aime-t-elle pas en retour ?

— Je… l'ignore. Mais nous avons d'autres ennuis.

Jokol haussa les sourcils.

— Des parents qui s'y opposent ? demanda-t-il, compatissant.

— Non. Ce n'est pas comme… C'est… Elle risque une condamnation à mort.

Jokol se redressa, retrouvant aussitôt sa gravité.

— Non ! Pour quel motif ?

C'était la brume d'ivresse enveloppant toutes choses, décida Ingrey, qui lui faisait prendre ce farfelu sudiste pour un joyeux confident, dépositaire fraternel des craintes les plus intimes de son cœur. Peut-être… Peut-être que personne ne se rappellerait ces paroles le lendemain matin.

— Avez-vous entendu parler de la mort du prince Boleso, le fils du roi sacré ?

— Oh, oui.

— Elle lui a défoncé le crâne avec son propre marteau de guerre.

Déclaration trop plate. Il ajouta pour clarifier les choses :

— Il essayait de la violer.

Les étranges complications de l'affaire semblaient impossibles à expliquer pour l'instant.

Jokol émit un sifflement suivi d'un petit bruit compatissant.

— C'est une histoire très dure.

Il poursuivit après une pause :

— Mais elle m'a l'air d'une brave fille, très forte. Une fois, ma jolie Breiga et Ottovin ont tué deux voleurs de chevaux qui étaient entrés dans la ferme de leur père. Ottovin était plus petit à l'époque.

Son frère, ah oui ?

— Qu'en a-t-il résulté ?

— Eh bien, je lui ai demandé de m'épouser. (Jokol sourit.) C'étaient mes chevaux. On avait fixé bas le prix du sang des voleurs, à cause de leur crime déshonorant. Je l'ai ajouté à mon cadeau de mariage, oui, pour faire plaisir à son père.

Il jeta un coup d'œil bienveillant en direction d'Ottovin – son futur beau-frère ? – qui s'était à demi affalé au bas du banc un peu plus tôt et y ronflait doucement, la tête reposant sur son bras.

— La justice n'est pas si simple, dans la Sylve, soupira Ingrey. Et le prix du sang à verser pour un prince dépasse de beaucoup mes moyens.

Jokol lui lança un regard interrogateur.

— Vous ne possédez pas de terres, Sire Ingorry ?

— Non, je n'ai que mon bras armé. Quoi qu'il puisse bien valoir. (Ingrey plia sa main bandée d'un air contrit.) Pas d'autre pouvoir.

— Je crois que vous avez autre chose, Ingorry, répondit Jokol en se tapotant la tempe. J'ai une bonne oreille. Je sais ce que j'ai entendu, quand mon Fafa s'est incliné devant vous.

Ingrey se figea. Sa première impulsion paniquée, lui dictant de tout nier, mourut sur ses lèvres sous le regard perspicace de Jokol. Il devait toutefois décourager tout risque de commérages sur ce sujet, aussi poétiques fussent-ils.

— Tout ceci… (Il porta la main à ses lèvres, puis la posa grande ouverte sur son cœur, afin d'indiquer ce qu'il n'osait nommer tout haut.) … doit rester secret, ou le Temple me déclarera hors-la-loi.

Jokol fit la moue, se redressa quelque peu, et fronça les sourcils tandis qu'il digérait toute cette histoire.

Les pensées liquéfiées d'Ingrey clapotèrent dans sa tête, rejetant une nouvelle peur sur les rivages de son esprit. Le visage de Jokol ne trahissait ni désarroi, ni révulsion, quoiqu'il semblât très intéressé. Toutefois, même une bonne oreille ne saurait reconnaître ce qu'elle n'a jamais entendu auparavant.

— Ceci, un peu plus tôt… (Il se toucha la gorge, puis baissa la main vers son torse.) Aviez-vous déjà entendu quelque chose de semblable ?

— Oh, oui, répondit Jokol en hochant la tête.

— Comment ? Où ?

Jokol haussa les épaules.

— Quand j'ai demandé à la femme qui chante en lisière de la forêt de bénir mon voyage, elle m'a donné des mots avec exactement la même voix d'influence que celle-là.

La phrase sembla se faufiler dans la tête d'Ingrey avec autant de netteté que l'odeur des aiguilles de pin. *La femme qui chante en lisière de la forêt. La femme qui chante en…* Mais Jokol ne semblait pas auréolé d'étrangeté ; aucune odeur démoniaque ne l'enveloppait, aucun esprit animal ne se cachait en lui, aucun sort ne s'accrochait à lui tel un âcre parasite. Il rendit son regard à Ingrey avec un air si aimable et inexpressif qu'on pouvait facilement – beaucoup trop – le confondre avec une stupidité bovine.

Un choc sourd résonna sur le pont, à l'extérieur de la tente, suivi d'un cliquetis métallique, d'un grondement et d'un cri étranglé.

— Fafa, au moins, ne dort pas quand il est de veille, murmura Jokol, satisfait, avant de se lever.

Il donna à Ottovin un petit coup de la pointe de sa botte, mais son futur parent se contenta de remuer en marmonnant. Jokol glissa une grosse main sous le coude d'Ingrey pour le soulever.

— Je ne, commença Ingrey. *Oups*…

Le pont du bateau s'inclinait et tanguait sous ses pieds, même si les pans de la tente continuaient à pendre mollement dans la nuit sans vent ni vagues. Les lampes brûlaient d'un éclat modéré. Le sourire de Jokol vacilla, mais il continua, serviable, à tenir le bras d'Ingrey, le guidant jusqu'au rabat de la tente. Ils sortirent parmi les ombres dorées et trouvèrent Fafa qui tirait sur sa chaîne tendue, reniflant dans la direction d'une silhouette immobile, adossée au banc de nage du navire.

Jokol murmura dans sa langue des paroles apaisantes à son animal, et l'ours perdit alors tout intérêt pour sa proie et retourna s'affaler près du mât. Ingrey tituba lorsque le bateau se mit à tanguer pour de bon, et Jokol resserra sa prise sur son bras.

— Sire Ingrey, dit la voix étouffée de Gesca parmi les ombres.

Il s'éclaircit la gorge, se redressa de nouveau et s'avança à la lumière orange et tremblante de la lanterne suspendue près de la passerelle. Ses yeux brillèrent, le blanc un peu trop apparent, lorsqu'il lança un nouveau coup d'œil à Fafa.

— Oh, répondit Ingrey. Gesca. L'animal ne vous f'ra pas d'mal.

Ingrey sourit de sa propre rime. Pas de raison que le robuste insulaire se réservât toute la bonne poésie.

— Oui. Je retournais justement voir m'sire Hewwar. *Het*-war.

— Messire Hetwar, répondit Gesca, retrouvant sa dignité ainsi qu'un ton glacial, est allé se coucher. Il m'a chargé, une fois que je vous aurais localisé, de vous informer que vous deviez vous présenter devant lui demain à la première heure.

— Ah, grommela Ingrey, pensif. Alors je ferais mieux d'aller dormir. N'est-ce pas ?

— Tant que vous le pouvez, marmonna Gesca.

— Un ami ? demanda Jokol, désignant le nouveau venu d'un signe de tête.

— Plus ou moins, répondit Ingrey.

Il se demanda de quel côté il penchait. Mais Jokol sembla le prendre au mot et le confia à son lieutenant.

— Je n'ai pas besoin…

— Sire Ingorry. Je vous remercie de votre compagnie. Et du reste, ah oui. Tout homme capable de boire assez pour faire tomber mon Ottovin de son banc est le bienvenu sur mon navire, à tout moment. J'espère vous revoir à Gîtelevant.

— Vous… vous aussi. Saluez ce cher Fafa.

Il lutta contre sa langue engourdie dans l'espoir de trouver des adieux plus adaptés à un prince, mais Gesca le menait déjà vers la passerelle.

Franchir celle-ci posa problème, car elle était étroite et soumise aux mêmes oscillations que le navire. Après un bref moment de réflexion, Ingrey trancha la question en abordant la passerelle à quatre pattes. Ayant rampé jusqu'à l'autre extrémité sans tomber dans le Héron, il roula par-dessus bord et se redressa, triomphant, sur le quai.

— Voyez ? dit-il à son lieutenant. J'suis pas si saoul. Jokol est un prince, vous savez. J'faisais d'la diplomatie.

Avec un grognement, Gesca hissa Ingrey sur ses pieds et lui passa un bras autour des épaules.

— Formidable. Expliquez tout ceci au maître des sceaux, demain. Je veux aller me coucher. Maintenant, avancez.

L'esprit quelque peu dégrisé, quoique son corps restât à la traîne, Ingrey s'efforça de placer ses bottes l'une devant l'autre, tandis qu'ils franchissaient les portes et s'aventuraient au travers des sombres rues de la Ville-royale.

Gesca dit d'une voix exaspérée :

— Je vous ai cherché dans toute la ville. Dans la maison, on m'a dit que vous étiez parti au temple. Au temple, qu'un pirate vous avait entraîné.

— Non, pire, gloussa Ingrey. Un poète.

Gesca tourna la tête vers lui ; même dans la pénombre, Ingrey vit que le lieutenant le regardait comme s'il venait d'enfiler sa tête à l'envers.

— Trois personnes, là-haut, affirment vous avoir vu ensorceler un ours polaire géant. L'une d'entre elles a parlé de miracle du Bâtard. Deux autres ont déclaré que ce n'était rien de tel.

Ingrey se rappela la Voix dans sa tête et frissonna.

— Vous savez quelles absurdités inventent les gens quand ils sont grisés par la foule.

Il commençait à se sentir un peu plus solide sur ses jambes. Il retira son bras des épaules de Gesca. Dans tous les cas, en l'absence d'ours menaçant au milieu d'un miracle funéraire, la chose semblait peu à même de se reproduire. Aucune voix divine ne l'ébranlait à présent, et les animaux étaient une tout autre affaire que les hommes.

— Ne soyez pas aussi crédule, Gesca. Ce n'est pas comme si je pouvais dire… (Il fouilla profondément en lui-même à la recherche de ce grondement chaud et velouté.) … *arrêtez*, et vous voir soudain…

Ingrey s'aperçut alors qu'il marchait seul.

Il pivota. Gesca s'était immobilisé, pétrifié, à la faible lueur d'une lanterne murale.

Le ventre d'Ingrey se noua, traversé d'un courant glacial.

— Gesca ! *Ce n'est pas drôle !*

Furieux, il revint sur ses pas.

— Arrêtez.

Il donna un petit coup sur la poitrine de Gesca. Celui-ci bascula légèrement, mais ne bougea pas. Il tendit sa main bandée – qui tremblait – et saisit Gesca par la mâchoire.

— Êtes-vous en train de vous moquer de moi ?

Seuls les yeux de Gesca, écarquillés d'horreur, remuèrent, et ce fut seulement pour cligner des paupières.

Ingrey s'humecta les lèvres, recula. Sa gorge semblait presque trop serrée pour parler. Il dut inspirer deux fois avant de fouiller de nouveau en lui-même, à grand-peine.

— *Bougez.*

La paralysie s'effaça. Saisi d'un hoquet, Gesca se précipita maladroitement vers le mur le plus proche et tira son épée. Ils se dévisagèrent, la respiration sifflante. Ingrey se sentit soudain bien

trop sobre. Il ouvrit les mains à ses côtés, priant pour que son lieutenant ne se ruât pas sur lui.

Lentement, Gesca rengaina son épée. Puis déclara d'une voix pâteuse, quelques instants plus tard :

— La maison qui sert de prison se trouve juste au coin de la rue. Tesko vous y attend pour vous mettre au lit. Parviendrez-vous jusque-là ?

Ingrey avala sa salive. Il dut forcer sa voix pour l'élever au-delà du murmure.

— Je crois que oui.

— Très bien. Très bien.

Gesca recula le long du mur, puis se détourna et s'enfonça d'un pas vif parmi les ombres, jetant de fréquents coups d'œil par-dessus son épaule.

Les mâchoires crispées, osant à peine respirer, Ingrey se dirigea dans l'autre sens, bifurquant au coin de la rue. La lueur égale de la lanterne suspendue à la porte de l'étroite maison le guida à l'intérieur.

Chapitre 12

Ingrey n'eut pas besoin de cogner à la porte pour réveiller la maisonnée, car le portier, bien que vêtu d'une chemise de nuit, une couverture sur les épaules, sortit dès son premier coup discret. La fermeté avec laquelle il reverrouilla derrière Ingrey lui fit clairement comprendre que ce serait sa dernière expédition de la nuit. Le portier alluma une bougie dans un bougeoir de verre pour l'aider à monter l'escalier.

Ingrey la lui prit en marmonnant un remerciement et se traîna en haut des marches. La lueur qu'il percevait au-dessus de lui, au niveau de son palier, se révéla provenir à la fois d'une lampe qui brûlait sur une table et d'une autre bougie posée sur les marches menant à l'étage supérieur. Dame Ijada était accroupie à côté, drapée d'une robe d'étoffe sombre. Elle leva sa tête posée sur ses genoux lorsque Ingrey émergea de l'étroit escalier en faisant légèrement cliqueter le fourreau de son épée contre le bois.

— Vous êtes sain et sauf ! dit-elle d'une voix rauque en se frottant les yeux.

Ingrey, surpris, scruta les ombres autour de lui en clignant des yeux. La dernière fois qu'une femme inquiète l'avait attendu remontait à… plus loin qu'il ne se le rappelait. Aucun signe de sa gardienne, ni de son serviteur à lui, Tesko.

— Pourquoi ne devrais-je pas l'être ?

— Gesca est venu ici, il y a trois heures ou un peu plus, en affirmant que vous n'étiez jamais allé trouver sire Hetwar !

— Ah. Oui. J'ai eu un empêchement.

— J'imaginais qu'il vous était arrivé des choses toutes plus bizarres les unes que les autres.

— Y était-il question d'un ours polaire de trois cents kilos et d'un pirate poète ?

— Non…

— Alors elles n'étaient pas si bizarres.

Elle fronça les sourcils, puis se leva et descendit des marches, reculant lorsque l'haleine sans doute chargée d'Ingrey atteignit ses narines dilatées. Elle agita la main pour dissiper ce miasme et grimaça.

— Êtes-vous ivre ?

— Selon mes critères, oui. Même si je peux encore marcher, parler et redouter la matinée de demain. J'ai passé la soirée coincé au milieu de vingt-cinq hommes des îles du Sud complètement farfelus et d'un ours polaire, à bord de leur bateau. Ils m'ont nourri. Avez-vous vu Tesko ?

Elle désigna d'un mouvement de tête sa porte close.

— Il est arrivé avec vos affaires. Je crois qu'il s'est endormi en vous attendant.

— Pas étonnant.

— Et ma lettre ? Je craignais qu'elle ne s'égare.

Ah. C'était pour sa *lettre* qu'elle s'était inquiétée, qu'elle avait veillé dans le noir.

— Elle est en sécurité entre ses mains. (Il réfléchit.) Il l'a reçue, dans tous les cas. Mais je ne me hasarderais pas à deviner dans quelle mesure Lewko est un homme sûr. Il s'habille comme un clerc du Temple, sans en être un.

— Vous m'avez dit, à une occasion, quel genre d'hommes du Temple vous pensiez voir s'occuper de mon cas. À quel genre croyez-vous qu'il appartienne ? Intègre ou véreux ?

— Je… doute qu'il soit corruptible. Ce qui n'indique pas nécessairement qu'il se rangera de votre côté. (Ingrey hésita.) Il est touché par les dieux.

Elle inclina la tête.

— Vous le semblez vous-même un peu, actuellement.

Ingrey sursauta.

— Comment le savez-vous ?

Elle tendit ses doigts pâles, parmi les ombres vacillantes, comme pour lui tâter le visage.

— J'ai vu une fois un des hommes de mon père traîné par son cheval. Même s'il n'a pas été gravement blessé, il s'est relevé très secoué. Votre visage est plus calme, et il n'est couvert ni de sang ni

de poussière, mais vos yeux ressemblent aux siens ce jour-là. Un peu hagards.

Il faillit s'appuyer contre sa main, mais elle retomba trop tôt.

— J'ai passé une nuit très étrange. Il s'est produit quelque chose au temple. Lewko viendra vous voir demain, au fait. Et moi aussi. Je crois que j'ai des ennuis.

— Alors entrez et racontez-moi tout.

Elle l'attira par le bras pour qu'il s'assît près d'elle sur les marches, les yeux écarquillés, assombris d'une nouvelle inquiétude.

D'une voix hésitante, Ingrey décrivit sa rencontre avec l'ours et son dieu dans la cour du temple, ce qui lui arracha deux hoquets de surprise et un ricanement. Lequel le prit un peu au dépourvu. Elle l'écouta, fascinée, décrire Jokol, son bateau et sa poésie.

— J'ai pensé, poursuivit Ingrey, que l'incident survenu avec Fafa était l'œuvre du dieu blanc, furieux contre la malhonnêteté des valets. Mais à l'instant, alors que je revenais ici avec Gesca, ça s'est reproduit. La voix d'influence. Je ne savais pas si c'était mon loup ou moi. Cinq dieux, je ne sais plus moi-même où je m'arrête et où il commence ! Il ne m'a jamais parlé ainsi auparavant. Il n'a jamais parlé, tout simplement.

Ijada répondit, songeuse :

— Les gens des marais affirmaient que les chants de sagesse étaient magiques, à une époque. Il y a longtemps.

— Ou très loin d'ici. (*La femme qui chante en lisière de la forêt…*) Tout ceci se déroule ici et maintenant, et la situation est d'une extrême urgence. Je me pose la question suivante : Wencel est-il informé de ces pouvoirs ? Les possède-t-il ? Pourquoi ne s'en est-il pas servi sur nous ? Je crois, au fait, qu'il a volé et lu votre lettre pendant que nous dînions avec lui. L'érudit Lewko affirme qu'on l'a ouverte.

Ijada se redressa et retint son souffle.

— Ah oui ? Que disait la lettre ?

— Je ne l'ai pas lue, mais elle devait décrire les événements de Rougedigue avec plus ou moins de détails. Donc, au moins à partir du moment où il est revenu nous rejoindre à table, Wencel était au

courant de l'existence du sort, et savait que je le lui cachais. Avez-vous senti alors un changement dans la conversation ?

Ijada fronça les sourcils.

— Il semblait plus communicatif. Peut-être dans l'espoir de nous pousser à une pareille franchise ?

Ingrey haussa les épaules.

— Possible.

— Ingrey…

— Hm ?

— Que savez-*vous* des porte-étendards ?

— À peine plus que je n'en sais sur les chamans. J'ai lu quelques récits darthacains de batailles contre les Anciens Sylvains. Les Darthacains n'aimaient pas nos porte-étendards. Les guerriers hybrides, ainsi que tous les guerriers des clans, se sont battus durement pour défendre leurs bannières. Si le porte-étendard refusait de se retirer, alors les guerriers se battaient jusqu'au bout autour de lui – ou d'elle, j'imagine, si Wencel dit vrai. Les soldats d'Audar essayaient toujours de faire tomber les bannières le plus vite possible, pour cette raison. On disait que l'une des tâches du porte-étendard consistait à trancher la gorge de ceux de nos soldats qui étaient blessés trop grièvement pour qu'on les transporte. C'était considéré comme une fin honorable. Le guerrier blessé, s'il pouvait encore parler, était censé bénir le porte-étendard et remercier la lame.

Ijada frissonna.

— J'ignorais cette partie-là.

Son expression se tourna un moment vers l'intérieur, vers des pensées qu'Ingrey pouvait difficilement deviner. Son rêve dans les Bois blessés ? Mais les guerriers déjà morts ne pouvaient demander un service aussi horrible à leur porte-étendard.

Ijada ajouta :

— Voyez ce que Wencel en sait, quand vous l'interrogerez sur Saint-arbre.

— Mm, et voilà encore une rencontre que j'attends sans aucune impatience. Wencel ne sera sans doute pas ravi de la façon dont je me suis donné en spectacle ce soir. Aussi burlesque qu'ait pu être la

situation, j'ai très sérieusement attiré l'attention du Temple. Je crains Lewko.

— Pourquoi ? S'il est un ami et mentor de Hallana, ce doit être un homme d'honneur.

— Oh, je suis sûr qu'il doit être un bon ami. Et un implacable ennemi. Simplement, c'est inquiétant de l'imaginer dans l'autre camp.

Ou n'était-ce là que la force de l'habitude ? Il se rappelait les divins bien intentionnés de Boisbouleau, qui le torturaient pour lui rendre sa santé mentale. La douleur représentait depuis pour lui une ligne incertaine séparant ses amis de ses ennemis.

Ijada répondit impatiemment :

— Dans quel camp pensez-vous vous trouver ?

Les pensées d'Ingrey se figèrent net.

— Je l'ignore. Tous les murs semblent s'éloigner de moi en s'incurvant. Je tourne en rond.

Il leva les yeux, croisa ceux d'Ijada, près des siens, teintés d'ambre parmi ces ombres. Les pupilles semblaient larges dans la pénombre, comme prêtes à absorber Ingrey. Il pouvait s'y plonger comme dans des puits profonds et s'y abreuver à son tour. Elle possédait la beauté physique, oui, et au-delà, la sauvagerie brute et exaltante de son esprit léopard. Mais au-delà encore… quelque chose de plus. Il voulait tendre à travers elle vers cette chose terriblement importante…

— C'est vous, mon camp. Et vous n'êtes pas seule.

— Dans ce cas, souffla-t-elle, vous non plus.

Oh. Ni le temps ni son cœur ne s'arrêtèrent, mais il se sentit pourtant flotter l'espace d'une inspiration comme s'il avait bondi par-dessus le rebord d'un gouffre immense, mais sans commencer à chuter. Dépourvu de poids.

— Ma douce logicienne.

Une seconde leur suffit pour franchir la distance, large d'une main à peine, qui séparait leurs bouches. Elle ouvrit de grands yeux.

Elle avait les lèvres aussi douces qu'il l'avait imaginé, aussi tièdes que la lumière du soleil. Le premier contact fut chaste, hésitant, mais un grand choc sembla ébranler son corps, son ventre, puis se

répercuter dans ses membres jusqu'à faire trembler ses mains. Il les calma en lui agrippant la taille, la nuque, refermant les doigts sur ses sombres cheveux lâchés. Un bras tiède lui entoura les épaules, s'aplatit contre son dos, le pressa contre elle. Des doigts serrèrent son bras à leur tour. Elle entrouvrit les lèvres.

Une onde de désir se répandit dans le sillage de ce choc initial, embrasant le bas-ventre d'Ingrey, titillant sa conscience du temps écoulé depuis la dernière fois où il avait ainsi tenu une femme… Non, il n'en avait *jamais* tenu ainsi. Le baiser se fit soudain passionné, plus du tout chaste. Ingrey explora la bouche d'Ijada sous l'effet d'une hâte désespérée, et les mains blanches qui l'enserraient l'attirèrent soudain à elle, écrasant la douceur de son corps féminin contre le sien. Leur souffle se synchronisa ; leurs cœurs se mirent à cogner à l'unisson.

Puis ils se retrouvèrent en train de tendre chacun *à travers* l'autre…

L'expression « baiser magique » perdit soudain toute valeur de métaphore romantique. Elle n'avait, d'ailleurs, plus rien de romantique. C'était terrifiant à vous en couper le souffle. Elle s'étouffa, il hoqueta, ils se séparèrent, gardant toutefois les mains jointes ; le désir les avait désertés, et ils n'étaient plus que deux personnes en train de se noyer.

Les yeux d'Ijada, écarquillés un peu plus tôt, semblaient énormes, comme s'il ne restait qu'un étroit cercle d'iris doré miroitant autour des pupilles dilatées.

Elle demanda :

— Qu'est-ce que vous… ?

Tandis que lui haletait :

— Qu'avez-vous fait ?

Ijada le relâcha et porta la main à son cœur, sous sa robe sombre.

— Qu'est-ce que c'était que *ça* ?

— Je n'en sais rien. Je n'avais jamais… ressenti…

Grincement de plancher, cliquetis, grattement ; Ingrey bondit lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit. Ijada croisa fermement les bras comme une femme transie de froid, crachant à mi-voix un juron inattendu. Il eut tout juste le temps de la regarder en haussant un

sourcil ironique avant de se retourner pour voir le visage bâillant de Tesko pointer par la porte dans le couloir obscur.

— M’sire ? demanda-t-il. J’ai entendu des voix…

Il cligna les yeux, légèrement surpris, en les voyant tous deux assis sur les marches.

Ijada se leva, saisit brusquement sa bougie, darda sur Ingrey un bref coup d’œil d’une brûlante intensité, puis remonta l’escalier quatre à quatre.

L’espace d’un bref instant de complaisance, Ingrey s’imagina tirer son épée pour décapiter le serviteur. Le couloir était hélas trop étroit pour lui permettre d’exécuter correctement un tel mouvement. Il renonça à cette vision avec un long soupir et se hissa sur ses pieds.

Percevant sans doute le mécontentement que causait à Ingrey cette interruption intempestive, Tesko s’inclina prudemment pour l’accueillir dans sa chambre. On avait confié à Ingrey ce jeune homme au pied bot, qui n’avait qu’à moitié appris son métier, lorsqu’il avait obtenu sa place de plus-que-courrier auprès de Hetwar. Habitué à s’occuper seul de lui-même, Ingrey avait traité le laquais avec une indifférence qui avait vaincu un peu trop complètement sa terreur initiale, liée à la réputation de violence de son nouveau maître. Le jour où il avait surpris le valet en train de chaparder ses maigres biens, il avait toutefois assorti cette réputation d’une impressionnante démonstration. Après quoi les autres serviteurs de Hetwar avaient déployé davantage d’efforts pour former leurs nouveaux arrivants car, si l’on renvoyait Tesko, ce serait l’un d’entre *eux* qui le remplacerait.

Ingrey laissa son valet lui retirer ses bottes, lui ordonna sèchement de le réveiller avant l’aube, puis sombra dans son lit. Mais pas dans le sommeil.

Il était trop agité pour dormir, trop ivre pour penser clairement, trop épuisé pour s’asseoir. Son sang paraissait lui siffler dans les veines, lui gronder aux oreilles. Il avait une intense conscience de tous les faibles grincements provenant de la pièce au-dessus. Le souffle d’Ijada s’accordait-il au sien ? L’excitation persistait et il redoutait d’y remédier, car si elle ressentait chacun de ses gestes, des battements de son cœur, comme lui semblait percevoir les siens…

Ils tendaient sans doute depuis plusieurs jours vers cet instant de rencontre. Il se sentait désormais couplé à elle comme deux chiens de chasse qu'on attache ensemble pour les dresser. *Alors qui est le chasseur ? Qui est la proie ?* Le lourd cliquetis de ce lien se répercuta dans ses os : des chaînes plus minces que de la gaze, plus solides que le fer, moins faciles à séparer.

Il n'avait pas besoin d'entendre grincer son lit lorsqu'elle s'y retournait. Il savait où elle se trouvait aussi sûrement qu'il connaissait la position de son propre corps dans le noir. Il tendit une main dans la pénombre. *C'est une illusion. C'est le désir non partagé qui me rend fou.* Sauf qu'il n'était pas vraiment à sens unique, n'est-ce pas ? Un rictus parfaitement dément étira brièvement ses lèvres.

Sans doute finit-il par trouver le sommeil, car Tesko dut pratiquement le tirer de dessous les couvertures pour le réveiller. Les gestes brusques du valet le disaient partagé entre la peur d'affronter son maître à moitié réveillé et celle de désobéir ; Ingrey avala la colle qui lui engluait la bouche et assura à son serviteur que la désobéissance eût été bien pire. Se redresser se révéla douloureux mais pas impossible.

Il laissa Tesko l'aider à se laver, à se raser et à s'habiller, afin de protéger son nouveau pansement ; Ingrey grimaça de le voir à nouveau trempé de sang en train de brunir, mais il n'avait pas le temps d'en changer maintenant. Il finit par renoncer au bandage sale qui lui couvrait le poignet gauche, cette blessure-là étant désormais plus qu'à moitié guérie, assortiment de croûtes noires, de nouvelles cicatrices roses et d'ecchymoses verdissantes. Les manches de sa tenue de ville – gris clair et sombre – la recouvraient suffisamment. Son épée, son couteau et ses bottes propres le rendaient présentable, si l'on ignorait toutefois ses yeux injectés de sang et son visage blafard.

Il rejeta le pain avec dégoût, avala du thé et descendit les marches dans un léger cliquetis. Il leva les yeux deux étages au-dessus de lui, dans le noir. *Ijada dort toujours. Parfait.*

Au dehors, l’air humide et froid se teintait d’une lueur tout juste suffisante pour qu’il pût retrouver son chemin dans les rues. Lorsqu’il atteignit l’autre côté de la Ville-royale, la marche lui avait éclairci les idées, malgré sa migraine tenace.

L’aube parait le monde de ses couleurs. La solide pierre taillée de la large entrée du palais de Hetwar se colorait d’une nuance évoquant celle du beurre. Le portier de nuit reconnut immédiatement Ingrey à travers la trappe des lourdes portes d’entrée sculptées et entrouvrit un rabat juste assez grand pour le laisser entrer dans cette épaisse pénombre étouffée. Un serviteur s’offrit de l’annoncer, mais Ingrey déclina et gravit les marches menant au bureau du maître des sceaux. Quelques serviteurs allaient et venaient en silence, tirant des rideaux, remuant des feux, transportant de l’eau.

Ingrey hésita, clignant des yeux, lorsqu’il tourna au coin pour se trouver face au porte-étendard du prince-maréchal Biast, sire Symark des Boiscerf, appuyé contre le mur proche du bureau de Hetwar. Symark échangea avec Ingrey un signe de tête familier.

— Le prince est-il ici ? lui murmura Ingrey.

— Oui.

— Quand êtes-vous arrivés ?

— Nous avons atteint les portes de la Ville-royale il y a deux heures environ. Le prince a laissé son cortège de bagages dans le bourbier proche de Templeneuf. Nous avons chevauché toute la nuit.

Symark haussa les épaules, chassant de son manteau quelques fragments de boue séchée.

— C’est vous, Ingrey ? demanda la voix de Hetwar depuis l’intérieur. Entrez.

Symark le regarda en haussant un sourcil ; Ingrey se glissa à l’intérieur. Hetwar, assis à son bureau, lui fit signe de fermer la porte derrière lui.

Ingrey salua le prince-maréchal, assis dans un siège placé face à celui de Hetwar, ses jambes bottées tendues devant lui, puis le maître des sceaux. Les deux hommes échangèrent des signes de tête, et Ingrey resta immobile, mains serrées derrière le dos, attendant de prendre la parole.

Biast semblait tout aussi maculé de boue et épuisé par la route que son porte-étendard. Le prince Biast était un peu plus petit que son jeune frère Boleso, et moins large de carrure, mais possédait néanmoins l'allure athlétique, les cheveux bruns et la mâchoire allongée, soigneusement rasée, des Boiscerf. Ses yeux semblaient un peu plus rusés et, s'il partageait la sensualité et le tempérament de Boleso, il les contrôlait bien mieux. Biast n'était devenu héritier présomptif que trois ans plus tôt, suite au décès intempestif de Byza, l'aîné des frères Boiscerf, des suites d'une maladie. Avant que toutes ces attentes ne lui tombent si lourdement dessus, on avait dirigé le prince cadet vers une carrière militaire dont les rigueurs ne lui laissaient guère le temps d'apprendre à égaler la réputation de diplomatie de Byza ou celle de complaisance de Boleso.

Hetwar était déjà vêtu pour la journée, non pas avec sa sobriété coutumière, mais en panoplie complète de deuil, avec une tunique bordée de fourrure sur laquelle reposaient lourdement les chaînes indiquant sa fonction. Il comptait sans doute partir bientôt, dans l'après-midi, rejoindre la procession funéraire de Boleso dont la dernière étape la mènerait à Gîtelevant. Le maître des sceaux était de taille moyenne, d'âge moyen, de carrure moyenne ; les plaisirs de la chair ne comptaient pas parmi ses tentations, bien que les occasions ne manquent pas à la cour. Ingrey nota soudain que l'érudit Lewko ressemblait à Hetwar par ce naturel doux mais trompeur masquant une maîtrise complexe, idée aussi curieuse que déroutante.

Ni le maître des sceaux ni le prince-maréchal, toutefois, ne dégageaient cette odeur de surnaturel que percevaient les sens internes d'Ingrey, réveillés depuis peu. Cette constatation le soulagea à peine. Les pouvoirs magiques fonctionnaient de temps à autre ; les pouvoirs matériels, en permanence, et cette pièce, ces deux hommes résonnaient de ces ondes-là.

Hetwar passa la main à travers ses cheveux clairsemés et lança à Ingrey un regard mauvais.

— Il était temps que vous arriviez.

— Oui, Messire, répondit Ingrey d'une voix neutre.

Ce ton fit hausser les sourcils de Hetwar et aiguisa son attention.

— Où étiez-vous la nuit dernière ?

— Qu'avez-vous entendu jusqu'ici, Messire ?

Cette prudente répartie tira un rictus à Hetwar.

— Un récit incroyablement confus de la part de mon serviteur, ce matin. Je suppose que vous n'avez pas réellement ensorcelé un ours polaire géant et déchaîné dans la cour du temple hier soir. Que s'est-il vraiment produit ?

— J'allais m'acquitter là-bas d'une brève course en chemin, alors que je venais vous voir, Messire. Effectivement, un acolyte avait perdu prise sur son nouvel animal sacré, qui l'avait blessé. Je l'ai, hum, aidé à reprendre le contrôle de la bête. Quand le Temple l'a restitué à son donateur, l'érudit Lewko m'a demandé de le raccompagner à travers la ville, par sécurité, ce que j'ai fait.

Les yeux de Hetwar se levèrent brusquement lorsqu'il entendit le nom de Lewko. Ainsi donc, *Hetwar* savait qui était Lewko, alors même qu'Ingrey l'ignorait un peu plus tôt.

Il poursuivit :

— Le propriétaire, Jokol, se proclamait prince des îles du Sud, et il me semblait peu diplomate de refuser l'hospitalité qu'il m'imposait à bord de son navire. Les boissons des insulaires se sont révélées mortelles et leur poésie interminable. Quand Gesca a volé à mon secours, il était trop tard pour venir vous trouver.

Un petit ricanement assorti d'un nouveau coup d'œil à la pâleur d'Ingrey trahirent l'amusement de Biast. Parfait. Mieux valait être le bouffon d'un récit d'ivresse que le cœur d'un miracle issu d'une magie illicite échappant à tout contrôle, et pire encore.

Ingrey ajouta :

— L'érudit Lewko a assisté à l'incident impliquant l'ours, et il est le seul témoin fiable à vos yeux que je puisse vous conseiller.

— Il est particulièrement qualifié en ce domaine.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, Messire.

Seule l'immobilité passagère des mains de Hetwar trahit la moindre réaction de sa part. Il fronça les sourcils et poursuivit :

— Assez parlé d'hier soir. J'ai entendu dire que votre voyage en compagnie du cercueil du prince Boleso s'était révélé plus mouvementé que vos lettres ne me l'apprenaient.

Ingrey baissa la tête.

— Que disaient les lettres de Gesca ?

— Quelles lettres ?

— Il ne vous envoyait pas de rapports ?

— Il m'en a fait un hier soir.

— Pas avant ?

— Non. Pourquoi donc ?

— Je pensais qu'il rédigeait des rapports. Je supposais que c'était à vous.

— Les avez-vous vus ?

— Non, avoua Ingrey.

Nouveau haussement de sourcils. Ingrey prit une inspiration :

— Il s'est produit pendant ce voyage certaines choses que Gesca lui-même ignore.

— Par exemple… ?

— Saviez-vous, Messire, que le prince Boleso se livrait à des expériences de magie spirituelle ? À des sacrifices d'animaux ?

Biast sursauta, surpris ; Hetwar grimaça et déclara :

— Le cavalier Ulkra m'avait informé de certains de ses passe-temps. C'était sans doute une erreur de laisser trop de temps libre à un jeune homme doté d'une telle énergie. J'espère que vous avez fait disparaître toutes les traces malencontreuses, comme je vous l'avais demandé ; il ne servirait à rien d'entacher la réputation des morts.

— Ça n'avait rien d'un passe-temps. C'étaient des expériences très sérieuses, couronnées de succès, encore qu'imprudentes et mal contrôlées, qui ont eu pour conséquence directe un état d'esprit que je ne peux qualifier que de folie violente. Ce qui me pousse aussi à me demander, pour d'évidentes raisons, depuis combien de temps elles se prolongeaient. Wen… On suppose que le prince a reçu l'aide d'un sorcier illicite à un moment ou un autre. Dame Ijada témoigne que Boleso avait une théorie confuse selon laquelle les rites allaient lui conférer une puissance surnaturelle sur les clans de la Sylve. Il a étranglé un léopard la nuit où il a tenté de la violer, et elle l'a tué en voulant se défendre.

Hetwar jeta un coup d'œil inquiet en direction de Biast, qui s'était redressé pour l'écouter avec une mine de plus en plus sombre. Hetwar déclara :

— Dame Ijada témoigne ? Je crois que vous voyez où réside le problème.

— J'ai vu le léopard, la corde qui l'a étranglé, les traces de peinture sur le corps de Boleso, ainsi que la chambre. Ulkra et plusieurs des gens de la maison du prince pourront le confirmer. Je la crois sans réserve. Je l'ai crue dès le départ, mais un autre incident survenu plus tard m'a conforté dans mes convictions.

Hetwar ouvrit la main, invitant Ingrey à poursuivre. Son expression trahissait un certain mécontentement.

— Il m'est apparu… Il m'a été dévoilé que… (La tâche se révélait plus difficile qu'Ingrey ne s'y attendait.) Quelqu'un, à Gîtelevant ou ailleurs, avait comploté pour assassiner ma prisonnière. J'ignore encore qui, et pourquoi.

Il gardait à moitié l'œil sur Biast en prononçant ces mots ; le prince sembla surpris.

— Mais j'ai compris comment.

— Alors qui était cet assassin ?

— Moi.

Hetwar cligna des yeux.

— Ingrey…, commença-t-il pour l'avertir.

— Il m'a été révélé, à travers quatre tentatives manquées de meurtre sur ma prisonnière et grâce à l'aide d'une sorcière du Temple rencontrée à Rougedigue, l'érudite Hallana – ancienne élève de l'érudit Lewko, au passage – qu'on avait placé en moi une compulsion ou un sort par des moyens magiques. D'après Hallana, il ne relevait pas de la magie démoniaque ordinaire, et ne se rapportait pas aux pouvoirs du dieu blanc.

Hetwar inspecta son homme de main de la tête aux pieds.

— Comprenez-moi, Ingrey, je ne vous accuse pas – pas encore – de délirer, mais je ne vois pas comment quelqu'un, à plus forte raison une jeune femme ordinaire et seule, pourrait survivre à un combat singulier contre vous.

Ingrey fit la grimace.

— Il s’est avéré qu’elle savait nager. Entre autres dons. La sorcière a brisé le sortilège à Rougedigue, heureusement pour nous tous. (Ce qui approchait de la vérité, et il n’avait guère besoin d’en révéler plus pour l’heure.) Un incident extrêmement curieux, de mon point de vue.

— D’après celui de Gesca aussi, grommela Hetwar.

D’une voix parfaitement égale et calme, Ingrey déclara :

— Je suis furieux au-delà du supportable qu’on m’ait ainsi utilisé.

Il avait voulu exprimer un mécontentement retenu ; mais la chaleur brûlant dans son ventre et le tremblement de ses mains lui apprirent la sincérité imprévue de ses paroles. L’étrange juxtaposition du ton et du contenu fit renifler Biast, mais Hetwar, observant son langage corporel, garda le silence.

— Je me demandais s’il s’agissait de vous, Messire, poursuivit Ingrey sur le même ton implacable.

— Non, Ingrey ! répondit Hetwar.

Ses yeux s’étaient quelque peu écarquillés ; ses mains, posées à plat sur le dessus du bureau, ne se tendirent pas vers la poignée de son épée. Ingrey vit à quel point il retenait ce geste.

Depuis quatre ans, il regardait Hetwar tisser vérités et mensonges selon ce qu’exigeait le contexte. De quoi s’agissait-il à présent ? Sa tête cognait et son sang lui semblait en ébullition. Hetwar était-il conspirateur, outil, innocent ? Il comprit soudain qu’il n’était pas obligé de le deviner.

— *Dites-moi la vérité.*

— Ce n’est pas moi !

Le silence retomba avec la force d’une hache. Biast se retrouva soudain collé au dossier de sa chaise.

J’aurais peut-être mieux fait de me trancher la langue d’un coup de dents.

— Je suis ravi de l’apprendre, Messire, répondit Ingrey, sur un ton faussement calme, adoptant une attitude résolument plus détendue. (*Tire-toi de cette situation, maintenant.*) Comment se porte le roi sacré ?

Le silence s’étira trop longtemps, tandis que Hetwar le dévisageait. Sans quitter des yeux la bouche d’Ingrey, il adressa un

petit signe autoritaire à un Biast consterné.

Après avoir interrogé du regard le maître des sceaux, Biast s'humecta les lèvres.

— Je me suis rendu au chevet de mon père avant de venir ici. Il est plus mal que je ne l'imaginais. Il m'a reconnu, mais il était très faible, avait le teint très jaune et articulait à grand-peine. Il s'est rendormi presque aussitôt.

Le prince marqua une pause, et baissa encore davantage la voix.

— Sa peau ressemble à du papier. Il a toujours… Il n'a jamais…

Il s'interrompit avant que sa voix se brise.

— Vous devez tous deux, dit prudemment Ingrey, songer au risque d'élection imminente.

Hetwar hocha la tête. Biast l'imita, un peu à contrecœur. Les yeux à demi fermés du prince-maréchal dissimulaient partiellement une inquiétude tenace, et le coup d'œil qu'il lança à Hetwar lui demandait clairement si l'étrange révolte d'Ingrey était un comportement normal chez le tristement célèbre loup-bretteur du maître des sceaux.

Ingrey déclara :

— J'ai la ferme conviction que les expériences interdites de Boleso visaient à s'emparer du titre de roi sacré.

— Mais il est le benjamin ! protesta Biast, avant de rectifier : Il l'était.

— Ces choses-là pouvaient se corriger. En recourant à la magie, il aurait pu vous assassiner sans laisser de traces. Comme je l'ai découvert.

Hetwar sembla soudain furieusement songeur.

— Il est exact, murmura-t-il, que l'on a acheté et vendu davantage de voix qu'il n'en existe effectivement. Je me demandais où pouvait se trouver la source…

— Doute-t-on vraiment que le prince-maréchal soit désigné successeur ? demanda Ingrey à Hetwar, avec un signe de tête diplomatique en direction de Biast. Si le roi venait à mourir alors que tant de personnes sont rassemblées à Gîtelevant pour l'enterrement de Boleso, je crois que l'élection suivrait très rapidement.

Hetwar haussa les épaules.

— Les Brandefaucon, ainsi que toute leur faction est, se préparent depuis longtemps pour un tel moment, comme nous le savons tous. Leur clan a perdu la royauté depuis quatre générations, mais ils désirent toujours ardemment retrouver leur ascendant d'alors. Ils ne s'étaient pas, d'après moi, assuré assez de voix certaines, mais compte tenu des incertaines… Si Boleso en rassemblait en secret, elles sont désormais de nouveau dispersées.

— Pensez-vous que ces voix dispersées retournent à la faction de son frère ?

Ingrey jeta un coup d'œil à Biast, qui semblait toujours en train de digérer, sans plaisir aucun, cette allusion au fratricide.

— Peut-être pas, murmura Hetwar, sourcils intensément froncés. Le clan Roncerenard, bien qu'étant conscient que son seigneur ne peut gagner, sait sans doute posséder un avantage décisif en cas d'égalité. Si les ordinants n'arrivaient pas à un résultat bien net, ils pourraient en venir aux armes pour régler le conflit.

L'expression de Biast ne s'égaya pas, mais sa main, sur ces derniers mots, glissa résolument vers la poignée de son épée, geste qui n'échappa pas au maître des sceaux, lequel leva la paume pour l'apaiser.

— Si le prince Biast était éliminé, expliqua prudemment Ingrey, qu'il le soit ou non, en fait, il me semble qu'un sort capable de pousser les gens au meurtre pourrait tout aussi secrètement influencer un vote.

Ingrey croyait avoir précédemment retenu toute l'attention de Hetwar. Il se trompait.

— Vraiment, souffla le maître des sceaux. (Il pouvait difficilement se pétrifier davantage, mais son immobilité se fit plus glaciale.) Et… Ingrey… Êtes-vous capable de percevoir de tels sortilèges ?

— Maintenant, oui.

— Hm.

Le regard qu'il braquait sur Ingrey sembla soudain plus appréciateur.

Me voici donc sauvé, aux yeux de Hetwar. Peut-être.

Le maître des sceaux émit un son entre grognement et soupir, se passant de nouveau les mains dans les cheveux.

— Et moi qui croyais que j'aurais déjà bien assez à faire avec la corruption, la coercition, les menaces et la duplicité.

Ses yeux croisèrent de nouveau ceux d'Ingrey, qui les plissait d'un air songeur.

— Et qui soupçonnez-vous de se livrer à cette magie illicite ? Si ce n'est pas moi, ajouta-t-il ironiquement.

Ingrey s'excusa par un haussement d'épaules poli. Sans toutefois perdre contenance. *Si vous tenez à la vie, gardez vos secrets et les miens…*

— Je ne possède pour l'instant aucune preuve solide sur laquelle me reposer. C'est une grave accusation.

Hetwar grimaça.

— Je vois que votre don pour la litote ne vous a pas déserté. Cette affaire va concerner le Temple, vous le savez bien.

Ingrey hocha brièvement la tête, d'un air malheureux. Il voulait voir rabaisser le mage – même dans sa tête, il retenait encore les termes trop spécifiques tels que « sorcier » ou « chaman » – qui avait placé en lui cet affreux sortilège. Il n'était pas tout à fait sûr de vouloir tomber avec lui. Mais c'était un énorme soulagement de savoir que son maître, au moins, représentait un mur sur lequel s'appuyer. Ingrey pria ne pas l'avoir abîmé en éprouvant sa résistance.

Et si Hetwar n'était pas ligué avec le meurtrier en puissance d'Ijada, alors peut-être pouvait-il risquer de demander justice ? Ingrey aurait-il d'autres occasions de se retrouver face à Biast au cours des prochains jours ? Il prit une inspiration.

— Reste la question de dame Ijada. Si vous désirez tirer un voile sur la folie et les blasphèmes récents de Boleso, un procès est la dernière chose au monde dont vous ayez besoin. Laissez l'enquête conclure à un verdict de légitime défense ou, mieux encore, d'accident, et laissez-la repartir.

— Elle a tué mon *frère*, répondit Biast, quelque peu indigné.

— Alors faites-lui payer un prix du sang convenable, peut-être, à la manière de l'Ancienne Sylve – rien de trop exorbitant, ajouta prudemment Ingrey. L'honneur serait sauf, la discrétion préservée.

— Ce qui établirait un précédent nuisible pour la maison royale, déclara Hetwar. Autant déclarer ouverte la saison de la chasse aux

Boiscerf, ou à tous les grands seigneurs. Ce n'est pas sans raison que l'ordre du Père a consacré tant d'efforts à éliminer cette vieille coutume. Les riches pourraient sans crainte acheter la vie des pauvres.

— Parce qu'ils ne le font pas déjà ? répondit Ingrey.

Hetwar répondit par un grognement à valeur d'avertissement.

— Mieux vaut sans doute que son exécution soit rapide et aussi indolore que possible. Peut-être lui accordera-t-on une épée, au lieu d'une corde ou d'un bûcher, ou toute autre miséricorde du même type.

Et l'épée serait la mienne ?

— Il se passe bien plus de choses ici qu'il n'y paraît pour l'instant.

Il eût préféré éviter de jouer cette carte-là, mais leurs expressions fermées le terrifiaient. Il leur avait planté ces idées dans la tête ; peut-être fallait-il leur laisser le temps de germer. *Faudrait-il donc qu'elle paie de sa vie, parce que je crains de parler ?*

— Je crois qu'elle est touchée par les dieux. Vous la pourchassez à votre propre péril.

Biast ricana.

— Une meurtrière ? J'en doute. Si c'est le cas, que les dieux lui envoient donc un champion.

Ingrey retint son souffle pour éviter qu'il ne s'échappât de sa bouche comme celui d'un homme qui reçoit un coup de poing dans le ventre.

Il semble qu'Ils l'aient fait. Simplement, il n'est pas très doué. On attendrait mieux des dieux…

Son souffle contenu trouva d'autres mots par lesquels s'exprimer.

— Depuis combien de temps, Messires, la royauté sacrée est-elle devenue à ce point vide de sens ? C'était autrefois une affaire sainte. Comment osons-nous la traiter comme une marchandise qui s'achète et se vend au meilleur prix sur le marché ? Quand les guerriers liés aux dieux par des serments sont-ils devenus des camelots ?

Ces mots eurent au moins l'effet de piquer Hetwar au vif, car il se redressa avec une exaspération manifeste.

— Je me sers des dons que les dieux m'ont donnés, parmi lesquels le jugement et la raison. Ma tâche, mes outils. Je sers la Sylve depuis votre naissance, Ingrey. Il n'y a jamais eu d'âge d'or. Il n'y a toujours eu que du fer.

— Les dieux n'ont d'autres mains que les nôtres dans ce monde. Si nous Les décevons, où peuvent-Ils se tourner ?

— Paix, Ingrey !

Biast se frottait le front comme s'il était douloureux.

— C'en est assez ! Si je veux assister à la procession, je dois aller me laver et me vêtir.

Il se leva et s'étira, grimaçant.

Hetwar se leva en même temps.

— En effet, prince-maréchal. Moi aussi, je dois me préparer. (Il regarda Ingrey avec une mine frustrée.) Nous reprendrons quand vous aurez retrouvé vos esprits, Sire Ingrey. En attendant, n'abordez ces questions avec personne.

— L'érudit Lewko souhaite s'entretenir avec moi.

Hetwar soupira.

— Lewko, je sais. Un homme extrêmement peu coopératif, d'après mon expérience.

— Je courrais de gros risques en défiant le Temple.

— Ah oui ? Voilà un nouveau retournement. Je croyais que vous pouviez défier les gens quand il vous chantait.

Combien de temps ils eussent continué à se dévisager, Ingrey l'ignorait, mais Biast atteignit la porte en premier. Hetwar dut donc le suivre et fit signe à Ingrey de sortir.

— Vous feriez mieux de ne pas mentir à Lewko. Je lui parlerai plus tard. Ainsi qu'à vous. (Il baissa les yeux.) Ne saignez pas sur mes tapis.

Ingrey tressaillit et serra sa main droite à l'aide de la gauche. Le pansement trempé de sang avait des fuites.

— Qu'est-il arrivé à votre – non, vous me le direz plus tard. Soyez là pour m'assister lors de la cérémonie. Habillez-vous convenablement, lui ordonna Hetwar.

— Oui, messire.

Ingrey s’inclina tout en se retirant. Symark, qui s’était quelque peu éloigné dans le couloir pour examiner les tapisseries de Hetwar, se hâta de rejoindre le prince.

Donc. Hetwar allait réfléchir avant de réagir. Ce qui ne rassurait pas totalement Ingrey.

C’était le milieu de la matinée à Gîtelevant, animée par une foule nombreuse, lorsqu’il regagna la rue et prit la direction du fleuve. Ijada, sentait-il dans son cœur, était à présent réveillée. Mais pas bouleversée outre mesure, pour l’instant. Ainsi rassuré, il se détendit. Quand ses pas n’étaient pas guidés par ce qu’il découvrit être un état endémique de panique étouffée, ils trouvaient leur propre allure, plus lente. Cette étrange et nouvelle perception était-elle à double sens ? Il devait lui poser la question. D’un pas lourd et fatigué, il se dirigea vers l’étroite maison.

Chapitre 13

Le portier l'admit de nouveau dans le vestibule. Ingrey leva les yeux. Ijada se trouvait au-dessus de lui, sans doute enfermée avec sa gardienne comme elles en avaient reçu l'ordre. Ingrey songea que, même si les serviteurs de Fleuvéquin et un homme de main quelque peu abîmé suffisaient à empêcher une jeune fille naïve et docile d'échapper à cette prison, c'était là une force terriblement insuffisante pour parer une attaque. Ingrey parviendrait peut-être à repousser un assaillant... enfin, quelques-uns – plusieurs – mais il suffirait à un ennemi déterminé d'envoyer assez d'hommes pour que la conclusion fût affreusement certaine.

Pour une attaque plus subtile, plus étrange… L'issue était moins évidente. Pouvait-il se défendre au moyen de la voix d'influence ? La vibration du pouvoir douteux qui habitait son sang le troublait encore. Le comte Fleuvéquin semblait connaître, bien qu'Ingrey lui-même l'ignorât, l'étendue exacte de ses nouvelles capacités. La promesse indirecte qu'il lui avait faite, celle de lui fournir une sorte d'entraînement, le troublait.

Le porteur lui tendit un morceau de papier légèrement froissé.

— Le messager du Temple vous a apporté ceci, messire.

Ingrey rompit le sceau pour découvrir un bref billet de l'érudit Lewko, rédigé d'une écriture massive et soignée. *Il semble que tout mon temps soit consacré aujourd'hui à la question de discipline interne au Temple que vous m'avez aidé à découvrir hier, ce dont je vous remercie,* disait le billet. *Je vous rendrai visite, ainsi qu'à dame Ijada, dès que je le pourrai, après la cérémonie funèbre du prince qui se tiendra demain.*

Ingrey imaginait bien que le Temple souhaitât de toute urgence corriger la négligence de ses acolytes avant la cérémonie officielle. Il percevait entre ces brèves lignes une acerbe contrariété, sans doute pas totalement imaginaire. Le soulagement le disputait en son cœur à la déception. Lewko le perturbait, mais il ne voyait personne de

plus approprié à interroger sur la Voix hilare qu'il avait entendue dans sa tête au cours de la bagarre de la veille dans la cour du temple. Même si son espoir secret le plus cher, celui de voir Lewko l'assurer que ce n'était qu'une hallucination, semblait de plus en plus vain.

Il monta jusqu'à sa chambre pour que Tesko l'aidât à changer son pansement trempé et à retirer sa tenue de ville afin d'en nettoyer les taches de sang. Les nouvelles sutures se révélèrent intactes, et les intervalles arboraient de nouvelles croûtes. La blessure qui refusait de guérir commençait à le perturber. Ses quelques hémorragies s'expliquaient de manière parfaitement rationnelle, ne fût-ce que par sa propre insouciance ; c'était lui qui commençait, nerveusement, à leur prêter des allures de libations impies. *Et si la magie mineure exige un petit sacrifice de sang, quel serait l'effet d'une plus grande ?*

Il se laissa tomber sur son lit, qui l'appelait. L'idée de la nourriture le dégoûtait toujours, mais le sommeil l'aiderait peut-être à guérir. À peine s'allongea-t-il que ses pensées se mirent de nouveau à tournoyer. Il supposait depuis le tout début que le mystérieux assassin d'Ijada devait obéir à des motifs politiques, ou vouloir venger la mort de Boleso. Peut-être ne pensait-il ainsi que parce qu'il servait Hetwar depuis si longtemps. Mais s'il tentait d'élargir sa réflexion, il ne se sentait qu'un peu plus perdu, plus idiot. *J'en sais de moins en moins chaque jour.* Comment s'achèverait cette progression, par un lugubre avenir d'idiot du village ? Ces images absurdes s'estompèrent enfin pour se fondre dans un épuisement flou.

Il s'éveilla plus tard qu'il n'y comptait, assoiffé mais avec l'impression de s'être acquitté de quelques dettes accumulées envers son corps. Sur une inspiration, il envoya Tesko ordonner qu'on lui servît le dîner, ainsi qu'à sa prisonnière, dans le salon du rez-de-chaussée. Il renfila sa tenue de ville, se peigna les cheveux, se demanda pourquoi il ne possédait pas d'eau de lavande, envisagea d'envoyer Tesko lui en acheter le lendemain, se lava les

dents et se rasa pour la seconde fois de la journée tandis que les ombres se densifiaient au-dehors. Il prit une inspiration et descendit l'escalier.

Il entra dans le salon pour y trouver Ijada déjà présente à la lumière des bougeoirs, dans la robe couleur de blé qui lui donnait à elle aussi des allures de flamme de bougie. Elle se tourna au bruit de ses pas et son visage s'embrasa d'un sourire qui lui étira les lèvres.

Il pouvait difficilement fondre sur elle comme un loup affamé, ne fût-ce qu'à cause de la maudite gardienne présente à ses côtés, mains et lèvres strictement jointes. La table, vit-il à son grand désarroi, semblait avoir été d'instinct dressée pour trois. Le serviteur de Fleuvéquin jouait sans doute les espions. Se contenter de congédier la duègne présentait des risques inconnus.

Indépendamment de ses allégeances internes étrangement fluctuantes, il devait sans doute protéger sa propre réputation ainsi que celle d'Ijada, ou risquer de se voir retirer cette tâche. Mais il pouvait hasarder un sourire, ce qu'il fit. Il pouvait lui toucher la main pour la porter formellement à ses lèvres. L'odeur de sa peau, si proche, sembla rendre à tous ses sens une acuité accrue. L'intensité pure de sa présence, à cette distance, le submergeait.

Une pression désespérée sur sa main, avec les ongles mordant cruellement la peau, fut la seule occasion qu'elle eut de lui répondre *Je le ressens, moi aussi*. Elle tempéra son sourire pour le rendre plus courtois, comme s'il résultait seulement de la politesse apprise dans les grandes maisons, lorsqu'il l'aida à s'installer puis qu'un serviteur leur apporta le repas.

— Je crois que c'est la première fois que je vous vois vêtu autrement que pour la route, Sire Ingrey, dit-elle d'une voix qui semblait plus qu'approbatrice.

Il toucha la fine étoffe noire de son pourpoint.

— Dame Hetwar s'assure que les hommes de son mari ne déshonorent pas sa maison.

— Alors elle a bon goût.

— Ah oui ? Parfait. (Ingrey avala une gorgée de vin sans s'étouffer.) Parfait.

Ses pensées s'embrouillaient à trop de niveaux successifs : l'excitation de son corps, la peur que lui inspirait leur situation, pour des questions de politique autant que de sécurité, le souvenir du choc de ce baiser mystique. Il laissa tomber une bouchée de nourriture de sa fourchette et tenta furtivement de la ramasser sur ses genoux.

— L'érudit Lewko n'est pas venu.

— Ah. Oui. Il a envoyé un mot ; il compte passer demain, après l'enterrement.

— En avez-vous appris un peu plus sur votre ours polaire ? Ou votre pirate ?

— Pas encore. Même si les rumeurs ont déjà atteint messire Hetwar.

— Comment s'est déroulé votre entretien avec le maître des sceaux ?

Il inclina la tête.

— À votre avis ?

Sentez-vous où je me trouve, ce que j'éprouve, comme c'est le cas en sens inverse ?

Elle répondit par un léger hochement de tête et affirma lentement :

— Je vous sens tendu. Hésitant. Il s'est produit… un incident.

Son regard intense semblait à présent fouiller sous sa peau. Elle jeta un coup d'œil à la gardienne, qui les écoutait en mâchonnant.

— Vraiment. (Il prit une inspiration.) Je crois qu'on peut se fier au maître des sceaux Hetwar. Ses inquiétudes sont toutefois purement politiques. Je partage de moins en moins l'opinion selon laquelle les vôtres le sont aussi. Le prince-maréchal Biast était présent, à ma grande surprise. L'idée d'un prix du sang ne l'a pas enthousiasmé sur-le-champ, mais j'ai au moins eu l'occasion de lui semer cette idée dans la tête.

Du bout de la fourchette, elle poussa quelques nouilles dans son assiette.

— Je crois que les dieux s'intéressent peu à la politique. Seulement aux âmes. Sondez les âmes, Sire Ingrey, si vous voulez deviner Leurs desseins.

Elle leva les yeux, songeuse.

Conscient du regard mauvais de la gardienne, Ingrey s'enquit de la journée d'Ijada sur un ton plus léger ; elle répondit en lui décrivant un vieux livre amusant de conseils sur l'entretien d'un foyer, la seule lecture, apparemment, que la maison lui eût offerte. Après quoi la conversation retomba un moment dans le silence. Ce n'était pas ce qu'il avait espéré, mais au moins se trouvaient-ils tous deux dans la même pièce, et vivants. *J'ai des progrès à faire en matière de badinage.*

Un coup sec frappé à la porte, le bruit de pas du portier, des voix ; Ingrey se raidit, conscient d'avoir laissé son épée à l'étage et de ne porter qu'un couteau à la ceinture, puis se détendit quelque peu lorsqu'il reconnut la voix de Wencel. Il se leva lorsque le comte-ordinant entra dans le salon, et la gardienne se redressa tant bien que mal puis s'inclina avec appréhension.

— Ingrey. Dame Ijada.

Wencel les salua d'un hochement de tête. Il portait une tenue de deuil complète, un peu sale, et paraissait las jusqu'à l'épuisement. Les ombres en lui semblaient passives, comme engourdies ou contenues. Il engloba les sièges d'un coup d'œil.

— Vous pouvez vous retirer, dit-il à la gardienne. Emportez votre assiette.

La femme s'inclina de nouveau et s'éloigna promptement. Elle n'eut pas besoin de se faire préciser (par Wencel, en tout cas) de fermer la porte derrière elle.

— Avez-vous mangé ? demanda poliment dame Ijada.

— Grignoté. (Il fit un signe de la main.) Apportez-moi du vin, s'il vous plaît.

Elle lui versa le contenu de la carafe, puis il prit son verre et se rassit, jambes étirées, tête renversée en arrière.

— Vous portez-vous bien, Madame ? Mes gens subviennent-ils à vos besoins ?

— Oui, je vous remercie. À mes besoins matériels, en tout cas. C'est de nouvelles que je manque.

Wencel rabaissa le menton.

— Il n'y en a pas, du moins concernant votre situation. Boleso est arrivé à la Ville-temple, où son corps reposera cette nuit. Demain, à

cette heure-ci, toute cette farce aura au moins pris fin.

Il grimaça.

Et la farce juridique d'Ijada commencera ?

— J'ai réfléchi. Wencel…

Ingrey réexpliqua succinctement son stratagème concernant le prix du sang.

— Si vous souhaitez vraiment racheter l'honneur de votre maison, cousin, c'est un moyen d'y parvenir. Si l'on arrive à persuader à la fois les Boiscerf et les Rivemartre. Ce que vous êtes aussi en position de faire, soulignerais-je.

Wencel le scruta d'un air rusé.

— Je vois que vous n'êtes pas un geôlier impartial.

— Si c'était là ce que vous vouliez, je suis sûr que vous auriez pu en trouver un, répliqua Ingrey avec ironie.

Wencel leva son verre en un salut qui n'était qu'à demi moqueur, et en vida le contenu. Il ajouta au bout d'un moment :

— En parlant de preuves indirectes, comme nous n'avons pas encore été arrêtés pour souillure, j'en déduis que vous avez gardé nos secrets.

— Je suis en effet parvenu à éviter de vous mentionner jusqu'ici. J'ignore combien de temps j'y arriverai encore. J'ai malencontreusement attiré l'attention du Temple. Avez-vous déjà entendu parler de l'ours polaire ?

Les lèvres de Wencel s'étirèrent.

— En effet, la procession funèbre d'aujourd'hui étant davantage nourrie de ragots que de piété. J'ai eu vent de récits sensationnels, contradictoires et ambigus. Je devais être le seul confident à trouver ces événements clairs comme de l'eau de roche. Félicitations pour votre découverte. Je n'imaginais pas que vous apprendriez l'existence de ce pouvoir avant un moment.

— Mon loup ne m'avait jamais parlé ainsi.

— Les bêtes suprêmes n'ont pas de discours. La forme adoptée doit provenir de l'homme. L'ensemble possède une essence différente de celle des parties ; elles se changent mutuellement en fusionnant.

Ingrey médita un temps cette remarque, qu'il trouva ronflante mais d'un flou exaspérant. Il décida d'omettre toute référence à l'autre Voix.

— Et puis, ajouta Wencel, votre loup était entravé pour de bon, auparavant. Séparé de vous alors même qu'il était prisonnier en vous. Ni le Temple ni moi ne nous sommes trompés là-dessus. C'est sa libération qui reste un mystère pour moi.

Wencel l'interrogea d'un haussement de sourcils.

Ingrey ignora l'allusion.

— Et qu'est-ce que je… que je… qu'est-ce qu'on… pourrait faire ?

— La voix d'influence est en réalité un pouvoir immense et subtil, plus proche du cœur de l'affaire que vous n'en avez idée.

— Comme je n'ai pratiquement aucune idée de la question, cette remarque ne m'apprend pas grand-chose, Wencel.

Son cousin haussa les épaules.

— En réalité, les chamans des tribus forestières possédaient d'autres pouvoirs. Des visions jamais trompeuses. La guérison des blessures du corps ou de l'esprit, des fièvres, des maladies du sang. Parfois, ils pouvaient suivre les hommes tombés dans de grandes ténèbres de l'esprit et les en ramener. Parfois, leurs pouvoirs s'inversaient ; ils pouvaient plonger des victimes dans ces mêmes ténèbres, ou contrarier une guérison, y compris jusqu'à la mort. Des nécromancies plus sombres encore, qui exigeaient des sacrifices mortels.

Comme jeter des sorts ? se demanda Ingrey en silence.

— De grands pouvoirs, poursuivit Wencel un ton plus bas, et pourtant – pas assez puissants, même aux jours de la gloire suprême et de la douleur de l'Ancienne Sylve. Surpassés en nombre, les chamans et les guerriers hybrides ont cédé sous le poids de leurs ennemis les plus implacables. Retenez-en la leçon, Ingrey. Nous sommes beaucoup trop seuls en ce domaine. Seul le secret peut garantir notre sécurité.

Ingrey prit une inspiration et hasarda :

— J'ai entendu dire qu'Audar le Grand avait vaincu les sorcelleries sylvaines au moyen de seules épées, lors de sa dernière campagne. D'épées et de courage.

Wencel ricana.

— Mensonges des Darthacains. Il avait rassemblé à sa suite tous les saints et sorciers du Temple que Darthaca pouvait lui fournir. Il a fallu la trahison des dieux eux-mêmes pour nous vaincre à Saintarbre.

Ingrey s'efforça de deviner ce qu'Ijada voulait qu'il demandât.

— Oui, que raconte votre bibliothèque du château Fleuvéquin sur le Champ du Massacre qui ne figure pas dans les chroniques darthacaines ?

Les lèvres de Wencel esquissèrent un étrange petit sourire.

— Assez pour acquérir la certitude que tout ce qu'on a pu vous apprendre sur le sujet en cette époque dégénérée n'est qu'invention.

— Quels qu'aient été les rites maléfiques que tentaient les Sylvains, répondit Ingrey, c'est Audar qui a gagné. Aucun mensonge là-dedans.

Les épaules de Wencel tressautèrent d'exaspération.

— Rien de maléfique, mais un acte noble quoique désespéré. On exerçait une pression douloureuse sur la Sylve. Les Darthacains nous avaient pris la moitié de nos terres au cours de la génération passée. Les plus braves de nos jeunes gens mouraient par centaines sous les lances darthacaines.

— Tous les récits militaires que j'ai lus soutiennent que l'armée d'Audar était mieux organisée, entraînée et menée, et que son cortège de bagages était une merveille, compte tenu des critères de l'époque, remarqua Ingrey. Ils construisaient leurs propres routes à travers les forêts presque aussi rapidement qu'ils marchaient.

— Pas aussi vite, mais en effet, leur irruption dans toute zone tribale faisait œuvre de destruction massive. Avec toutes leurs ressources et la moitié des nôtres entre les mains darthacaines, le courage seul ne suffisait plus à endiguer leur avancée. Le roi sacré de l'époque – le dernier véritable serviteur consacré de notre peuple, qui se trouve d'ailleurs être l'un de mes ancêtres Fleuvéquin – a consulté tous les chamans de tous les clans qu'il a pu réunir, et ils ont, ensemble, conçu un grand rite destiné à rendre invincibles leurs guerriers hybrides. Des hommes puissants qui ne seraient ni blessés ni tués, capables d'affronter les Darthacains au combat et de les

renvoyer à jamais de l'autre côté de la Trappe. Des hommes dont le corps et l'esprit seraient liés à la Sylve sacrée elle-même, qui se nourriraient de sa puissance jusqu'à remporter la victoire. Les chants de sagesse qu'ils ont composés afin de nouer ces liens devaient durer trois jours, mêlant toutes les voix en une mélopée d'une éblouissante majesté, plus grande et plus harmonieuse que tout ce qu'on avait jamais tenté auparavant. Ils absorbaient par leurs chants la force même de la forêt.

Ijada, qui retenait son souffle en les écoutant attentivement, murmura :

— Alors qu'est-ce qui a mal tourné ?

Wencel secoua la tête, pinçant les lèvres jusqu'à ce qu'elles soient exsangues.

— Tout aurait fonctionné si Audar, aidé de ses sorciers et des dieux, n'avait attaqué trop tôt. Il avait imposé à sa troupe une marche forcée à travers forêts et collines, à une vitesse sans précédent, puis ordonné un assaut immédiat dans les ténèbres au lieu de laisser ses hommes se reposer jusqu'à l'aube. C'était la nuit du deuxième jour du grand rite, et nous étions vulnérables, pas encore prêts, les chamans des clans étaient épuisés et vidés par leur labeur, le roi déjà lié, mais les hommes ne l'étaient qu'en partie.

— Mais vous – nous nous sommes bien battus ? insista-t-elle.

— Oh oui, férocement, mais Audar avait rassemblé trois fois notre nombre. Je… personne ne le croyait capable de réunir tant d'hommes, si vite, et de les conduire si loin.

— Mais tout de même, des guerriers guérissant par magie devaient être difficiles à vaincre. Comment est-ce arrivé ?

— Quand leurs corps sont enterrés dans une fosse, et leurs têtes dans une autre à huit cents mètres de là, même des hommes possédant ces pouvoirs étranges doivent mourir. Tôt ou tard. Ils ont d'abord tué le roi sacré, le cœur du sortilège, même si, je vous l'accorde, ils ne l'ont pas décapité. Ils lui ont brisé les membres et l'ont jeté dans la première fosse, puis ils ont empilé les corps sans tête de ses camarades au-dessus de lui. Il a mis des heures à mourir. Il a fini par étouffer – noyé dans leur sang bien-aimé.

Les yeux de Wencel scintillaient à la lueur des bougies.

— Les hommes d'Audar ont travaillé tout le jour et toute la nuit, poursuivit-il, rougis jusqu'à la taille et rendus à demi fous par cette tâche. Certains ont craqué devant l'horreur de leurs propres actes, ils se sont assis et sont restés à se balancer en pleurant. Ils ont tué tous ceux qu'ils ont trouvés dans les environs de Saintarbre, ceux qui résistaient comme ceux qui se rendaient : chamans, guerriers hybrides, vivandiers innocents, hommes, femmes, enfants. Ils ne voulaient plus courir de risque. Ils ont rasé toutes les structures, tué tous les animaux, abattu et brûlé l'Arbre Sacrificiel. Ils ont décapité en dernier le fils aîné du roi sacré, son saint héritier, le lendemain soir, alors qu'il avait assisté à tout. Quand il n'est resté aucune créature vivante dans les territoires sacrés à l'exception des arbres, ils se sont retirés et en ont interdit l'accès. Comme pour enterrer leurs péchés avec nous. Et la pluie est tombée, ainsi que la neige de nombreux hivers, et des hommes sont morts, et ont oublié Saintarbre, et toute la gloire passée.

Ingrey s'aperçut qu'il retenait pratiquement son souffle, captivé par l'ardeur que mettait Wencel à raconter cette vieille histoire. Quelles révélations pouvait-il encore lui soutirer ?

— On raconte que la trahison des traités tribaux avait mis Audar dans une rage noire, et qu'il avait ensuite regretté le massacre. Il a fait des dons importants au Temple pour le pardon de son âme.

— *Son* Temple ! se moqua Wencel. Il recevait de la main gauche ce qu'il donnait de la droite. Et un traité signé sous la contrainte s'apparente à un vol. Les Darthacains n'en finissaient pas d'empiéter et leurs traités étaient des mensonges servant leurs propres intérêts.

— Je ne sais pas, répondit astucieusement Ingrey. D'après les chroniques, il est assez clair que les Darthacains n'avaient pas eu dès le départ l'intention de conquérir la Sylve. Les événements les y avaient poussés peu à peu, sur plus de deux générations. Chaque fois qu'ils établissaient une frontière, ils se retrouvaient avec une autre à défendre, et les clans incontrôlables sapaient petit à petit leur résistance, jusqu'à ce qu'ils déplacent plus loin les avant-postes pour protéger ces lignes, et tout recommençait.

— Vous êtes vous-même à moitié darthacain, Ingrey, dit Wencel d'une voix où la passion cédait de nouveau la place à l'ironie.

— Comme la plupart d'entre nous, ces jours-ci.
— Oui. Je sais.
— Mais certains guerriers des clans se sont enfuis jusqu'aux frontières, dit Ijada, les mains serrées sur son giron, observant Wencel de près. Ils ont continué à se battre, nos ancêtres. Nous avons riposté. Avec le temps, nous avons gagné. La Sylve a été renouvelée.
Wencel ricana.
— L'empire d'Audar s'est effondré à cause des querelles et bêtises de ses arrière-petits-fils, non que la Sylve eût conservé la moindre vertu. Ce qui nous est revenu, un siècle et demi plus tard, était une ombre et une caricature de l'Ancienne Sylve, vidée de son essence et de sa beauté, façonnée par le moule de l'orthodoxie quintarienne des Darthacains. Les hommes qui ont recréé cette parodie de royauté sacrée croyaient restaurer quelque chose, mais ils étaient trop ignorants pour savoir seulement ce qui avait été perdu. Les jours de gloire et de liberté, l'ère de la forêt, avaient disparu, piégés sous les routes et les moulins, abattus avec les arbres changés en villes, emprisonnés sous les pierres des temples d'Audar. Cent cinquante années de larmes, d'efforts et de sang gaspillés pour *rien*. Avec quelle suffisance ils se félicitaient entre eux, les grands et riches comtes-ordinants – et archidivins-ordinants, quelle parodie ! – mais leur trône tant vanté ne soutenait que du vide, exception faite des fesses des hommes. Ils auraient dû pleurer parmi les cendres, en ce jour d'ultime trahison.
Wencel sembla enfin prendre conscience des yeux écarquillés de ses deux auditeurs braqués sur lui.
— Bah ! Fin de la leçon, les enfants. (Il exhala.) Je deviens d'humeur morbide. La journée a été dure et trop longue. Je ferais mieux de rentrer. (Il pinça les lèvres.) Retrouver ma femme.
Ijada répondit, gorge serrée :
— Comment prend-elle toute cette affaire ?
— Pas très bien, avoua Wencel.
Ingrey se demanda soudain, inquiet, si elle risquait d'exercer la moindre pression sur Ijada. La princesse Fara était une Boiscerf susceptible de vouloir du sang plutôt que de l'argent, pour laver ses

propres mains d'une culpabilité dévorante. Et Fara pouvait se faire entendre non seulement de Wencel, mais aussi de son frère Biast.

Wencel recula sa chaise, se pinça l'arête du nez puis se leva. Ses yeux semblaient cernés, remarqua Ingrey. Et trop âgés pour son visage.

Ingrey l'accompagna jusqu'à l'entrée, puis se précipita dans le salon et referma la porte une fois de plus avant que la gardienne pût réapparaître. Il s'installa près d'une Ijada songeuse.

— Je me demande, dit-elle lentement, quels rêves a faits Wencel ?

— Hm ?

Elle tapotait de deux doigts le bord de la table.

— Il ne parlait pas du Champ du Massacre comme quelqu'un qui a entendu des récits, ou lu sur le sujet. Il en parlait comme un témoin.

— Comme vous-même, pensez-vous ? Mais à une époque différente.

— Mon rêve se déroulait dans le présent, je crois. Pourquoi rêverait-il du passé ? Pourquoi rêverait-il, *lui*, de mes hommes ?

Ingrey nota le possessif qu'elle employait inconsciemment.

— Il semble croire que ce sont – que c'étaient – ses hommes à *lui*. (Il hésita.) Son père avait la réputation d'être un maniaque de l'histoire. Son grand-père aussi, je crois, d'après certains propos de mon père et de ma tante. Enfant, il ne partageait pas les passions de ses aïeux, que je sache, mais elles ont pu le rattraper plus tard, lorsqu'il étudiait leurs écrits. Il a dû chercher désespérément des explications à ce qui lui arrivait.

Il ajouta après une pause :

— Avez-vous de nouveau rêvé des Bois blessés depuis que vous êtes ici ?

Elle fit signe que non.

— Ce n'était pas… nécessaire. La tâche, quelle qu'elle soit, avait été accomplie. Elle n'avait pas à l'être deux fois. Rien n'a diminué ni changé depuis. (Elle scruta son visage.) Jusqu'à votre arrivée, je veux dire.

Momentanément seul avec elle, Ingrey se trouvait partagé entre le désir et la peur d'un autre baiser. Que pourrait révéler une telle caresse ? Sa main bandée rampa vers la sienne, s'y referma, et ses lèvres envoûtantes lui adressèrent un petit sourire de gratitude.

Elle plissa les yeux.

— Chaman des clans. Guerrier hybride. Porte-étendard. Saintarbre. Pourquoi faut-il que tous ces symboles de l'Ancienne Sylve ressuscitent ici et maintenant ? Nous sommes liés, tous les trois, encore et encore – Wencel et vous par le sang et la tragédie, lui et moi par… les événements récents, vous et moi par… (Elle inspira.) Nous devons essayer de démêler toute cette histoire.

— Nous devons essayer de rester en vie, Ijada !

— Je ne suis pas du tout sûre, répondit-elle calmement, que la question soit là.

La main d'Ingrey serra la sienne par-dessus la table malgré un élancement de douleur.

— Ne commencez pas à tenir des propos étranges !

— Pourquoi donc ? Imaginez-vous que l'étrangeté n'appartienne qu'à vous ? (Ses sourcils se contractèrent sous l'effet d'un soudain amusement.) Elle vous va très bien, je dois reconnaître. C'en est injuste.

Elle se pencha vers lui, et il se figea entre joie et terreur lorsque leurs lèvres se frôlèrent. Rien que la chair contre la chair cette fois, rien qu'un soupçon de chaleur.

Avant qu'il pût plonger vers elle en quête de feu sacré, la porte s'ouvrit dans un déclic. La gardienne entra et les regarda tous deux, sans sourire. À contrecœur, il relâcha la main d'Ijada puis recula. Il était conscient de respirer trop vite.

La gardienne esquissa une révérence.

— Je vous demande pardon, messire. Le comte m'a instruit de garder l'œil sur ma dame.

— Je lui suis reconnaissante de ces égards, répondit Ijada d'une voix si inexpressive que même Ingrey ne put décider si elle était sincère ou ironique. (Elle vida son verre et le reposa.) Nous faut-il de nouveau nous retirer dans cette chambre ennuyeuse ?

— S'il vous plaît, Madame, c'est ce qu'a dit le comte.

Ingrey perçut un réel malaise sous l'insistance excessive de cette femme. Les pouvoirs séculaires du comte-ordinant suffisaient sans doute à intimider ses serviteurs, mais percevaient-ils – ou avaient-ils vu – autre chose ?

— Peut-être vaut-il mieux nous coucher tôt, concéda Ingrey à contrecœur. Je dois assister sire Hetwar lors des rites funéraires, demain matin.

Ijada hocha la tête et se leva.

— Je vous serais reconnaissante de venir m'en parler ensuite.

— Certainement, Dame Ijada.

Il la regarda sortir du salon. Si la pièce sembla s'assombrir après son départ, ce n'était sans doute que dans l'imagination surchauffée d'Ingrey.

Chapitre 14

La place du temple était déjà bondée de courtisans et aspirants courtisans endeuillés lorsque Ingrey la rejoignit en milieu de matinée. Il aperçut plusieurs hommes de Gesca en lisière de la foule, indiquant que sire Hetwar était déjà entré. Ingrey allongea le pas et se fraya un chemin à travers la foule à coups d'épaule. Ceux qui le reconnaissaient lui cédèrent aussitôt le passage.

Le ciel était d'un bleu vif automnal et Ingrey, soulagé, haussa les épaules en atteignant l'ombre du portique, à l'abri du soleil. Sa meilleure tenue de cour était lourde et quelque peu étouffante, et le sombre manteau sans manches lui voltigeait autour des chevilles et s'accrochait à son épée. Les rayons du soleil éclairaient également la cour centrale ouverte, où le feu sacré brûlait vivement sur sa plinthe, et il cligna des yeux pour qu'ils s'accommodent lorsqu'il passa de la lumière à l'ombre puis de nouveau à la lumière. Il aperçut dame Hetwar, accompagnée de Gesca et du fils aîné de Hetwar, s'avança vers elle et s'inclina. Elle le salua d'un signe de tête, avec un coup d'œil approbateur à sa tenue, et s'écarta pour le laisser venir se poster derrière son dos, près de Gesca, comme il seyait à un serviteur. Gesca, nerveux, lui jeta un coup d'œil en biais, mais ne trahit par aucun autre signe la moindre séquelle de leur dernière rencontre, si bien qu'Ingrey se prit à espérer que Gesca avait gardé pour lui seul cet étrange incident.

Au-delà de la plinthe, Ingrey remarqua aussi le cavalier Ulkra et certains des plus hauts serviteurs du prince Boleso ; parfait, la maisonnée en exil avait donc atteint Gîtelevant selon les instructions. Ulkra le salua poliment d'un signe de tête, alors même que la plupart des hommes qui avaient voyagé avec l'escorte du chariot de Boleso évitaient son regard – conscients de son mépris ou simplement troublés par lui, Ingrey l'ignorait.

Le chant d'un chœur du temple retentit depuis un passage de pierre, avec un effet d'écho qui faisait sembler distantes et plaintives

ces voix harmonieusement mêlées. Les acolytes entrèrent d'un pas lent dans la cour, en chantant : cinq fois cinq, un quintet pour chaque dieu, vêtus de robes bleues, vertes, rouges, grises et blanches. L'archidivin de Gîtelevant les suivait d'un air grave. Derrière lui, six grands seigneurs portaient la bière du prince. Hetwar se trouvait parmi eux, ainsi que les deux frères du clan Guéragot et trois autres comtes-ordinants.

On avait sans doute, devina Ingrey, fermement enveloppé la dépouille de couches d'herbes sous ses robes princières et parfumées. Cet enterrement retardé repoussait les limites d'une décomposition qui eût nécessité un cercueil fermé. Mais le décès d'une personne de si haut rang exigeait des témoins, les plus nombreux possibles, afin d'empêcher de futurs imposteurs et simulateurs de troubler le royaume.

Les principaux membres du cortège funéraire suivirent. Le prince-maréchal Biast, la tenue resplendissante mais l'expression lasse, était accompagné de Symark, qui portait l'étendard du prince-maréchal avec la bannière en berne en signe de deuil. Derrière eux, le comte Fleuvéquin soutenait son épouse, la princesse Fara. Elle portait une tenue sombre, d'une sobriété confinant à la sévérité, cheveux bruns tirés en arrière et dépourvus de bijoux comme de rubans, et son visage était par contraste d'une pâleur mortelle. Elle n'avait pas la haute taille de ses frères, et sa mâchoire allongée propre aux Boiscerf était adoucie chez elle ; elle n'avait rien d'une beauté, mais c'était une princesse, et son port altier et sa présence suffisaient généralement à compenser toutes ses lacunes. Aujourd'hui, elle semblait simplement défaite et malade.

L'esprit cheval de Fleuvéquin semblait assez contenu pour pouvoir se confondre avec une simple mauvaise humeur. *Je dois découvrir comment Wencel s'y prend.* Ingrey commençait à comprendre comment son cousin avait pu échapper si longtemps à la double vue des gens les moins doués du Temple, mais il se demandait à quel coût.

Il fut soulagé de constater qu'on n'avait pas arraché le roi sacré à son lit de mort pour l'installer dans une chaise à porteurs ou une

litière afin qu'il assistât aux funérailles de son fils. Ce qui fût presque revenu à faire suivre une bière par une autre.

Ingrey suivit dame Hetwar lorsqu'elle prit place dans la procession qui entrait sous la haute voûte de la cour du Fils Automne. Ce vaste espace pavé se remplit ; des parasites de moindre rang se rassemblèrent pour jeter des coups d'œil à la cour centrale au travers de la voûte. Les grands seigneurs posèrent la bière devant l'autel du Fils, le chœur entonna un autre hymne, et l'archidivin Fritine s'avança pour conduire la cérémonie d'adieu à Boleso. Ingrey se mit en position, serra les mains derrière son dos et se prépara à endurer les obsèques. La plupart des orateurs, fort heureusement de son point de vue, restèrent brefs et formels, sans mentionner les circonstances gênantes de la mort du prince. Hetwar lui-même se limita à quelques platitudes sur les jeunes existences écourtées tragiquement.

Un bruissement s'éleva depuis la cour centrale lorsque la foule s'écarta pour laisser passer la procession d'animaux sacrés. Trois des valets-acolytes guindés qui les menaient n'étaient pas ceux qu'Ingrey avait vus l'autre jour. On avait remplacé Fafa, l'énorme ours polaire, par un chat blanc au poil long, de taille remarquablement petite, docilement blotti dans les bras d'une nouvelle acolyte vêtue du blanc du Bâtard. Le garçon qui menait le poulain cuivré était toutefois le même que précédemment ; il concentrait son attention sur son animal et sur l'archidivin, et son regard ne croisa celui d'Ingrey qu'à une seule reprise, par-dessus la tête de dame Hetwar, ce qui lui fit écarquiller les yeux d'alarme.

Avec une extrême circonspection, on mena chaque animal jusqu'à la bière pour signaler l'acceptation, s'il y avait lieu, de l'âme de Boleso par son dieu. Personne n'attendait de bénédiction de la poule bleue de la Fille Printemps, ni de l'oiseau vert de la Mère Été, mais la tension s'installa lorsqu'on fit avancer le poulain cuivré. La réaction du cheval fut ambiguë, quasi inexistante, tout comme celle du chien gris et du chat blanc. Les valets semblaient inquiets. Biast affichait un air sombre et Fara paraissait au bord de l'évanouissement.

L'âme de Boleso était-elle donc exilée, damnée, rejetée par le Fils Automne, son meilleur espoir, pas même acceptée par le Bâtard, condamnée à errer sous la forme d'un fantôme destiné peu à peu au néant ? Ou souillée par les esprits des animaux qu'il avait sacrifiés et consommés, coincée entre le monde matériel et le spirituel, en proie à un tourment glacial et perpétuel, comme Ingrey l'avait un jour décrit à Ijada ?

L'archidivin fit signe à Biast, Hetwar et à l'érudit Lewko – qui rôdait si discrètement en arrière-plan qu'Ingrey lui-même ne l'avait pas remarqué – d'approcher pour qu'il pût s'entretenir avec eux à mi-voix, et les valets menèrent les animaux un par un pour les présenter de nouveau devant la bière.

La chaleur et la tension devinrent soudain insoutenables pour Ingrey. La pièce se mit à vaciller et tanguer devant ses yeux. Sa main droite le lançait. Aussi discrètement que possible, il recula jusqu'au mur pour appuyer ses épaules contre la pierre fraîche. Ce n'était pas assez. Alors que le poulain s'avançait de nouveau dans un bruit de sabots, ses yeux chavirèrent et il s'effondra sur les pavés comme une masse désossée, avec pour seul bruit le cliquetis de son fourreau.

Puis, sans transition, il se retrouva dans cet autre *endroit*, l'espace illimité où il était déjà entré pour se battre. Seulement, il ne semblait pas cette fois appelé à lutter. Il portait toujours sa tenue de cour, sa mâchoire restait humaine…

Un jeune homme aux cheveux roux sortit d'une allée bordée d'arbres aux senteurs d'automne. Il était grand, vêtu pour la chasse de jambières et d'une tenue de cuir, portait son arc et son carquois attachés en travers de son dos. Ses yeux vifs scintillaient comme un ruisseau de forêt ; des taches de son lui criblaient le nez et sa bouche généreuse riait. Sa tête était couronnée de feuilles d'automne, chêne brun, érable rouge, bouleau jaune, et il avançait à longues foulées. Il fit la moue puis émit un sifflement doux et vif qui transperça l'esprit d'Ingrey telle une flèche.

Jaillissant d’un bond de la brume, un immense loup sombre à la fourrure argentée se rua aux côtés du jeune homme, mâchoires béantes, langue pendant d’un air idiot ; la bête imposante se tapit aux pieds du jeune homme roux, lui lécha la jambe, roula sur le flanc et le laissa s’accroupir pour lui tapoter et caresser le ventre. Un collier de feuilles d’automne ressemblant beaucoup à la couronne du garçon encerclait l’épaisse fourrure de son encolure. Le loup semblait rire, lui aussi, lorsque le jeune homme se redressa, jambes écartées.

Marchant d’un air plus digne, mais impatient néanmoins, le léopard tacheté apparut. Ijada, l’air abasourdi, marchait à ses côtés. Au cou du léopard était nouée une guirlande de fleurs d’automne, jaune sombre et violet, et une chaîne tressée de ces mêmes fleurs entourait le poignet d’Ijada comme une laisse, mais il était difficile de déterminer lequel des deux menait l’autre. Ijada portait la robe jaune et tachée dans laquelle Ingrey l’avait vue pour la première fois, celle qu’elle arborait ce soir cauchemardesque où Boleso avait trouvé la mort, mais les traces de sang, rouges et fraîches, luisaient comme des rubis brodés sur sa poitrine. Son expression, lorsqu’elle aperçut le visage enjoué du jeune homme, passa de la perplexité à la stupeur, à l’exaltation puis à la terreur. Le léopard se frotta contre les jambes du jeune homme, de l’autre côté du loup, le renversant presque, et son ronronnement sonore transperça l’air comme une chanson en dents de scie.

Le jeune homme fit un geste ; Ingrey et Ijada tournèrent la tête.

Le prince Boleso se tenait devant eux, en proie à une douloureuse paralysie. Lui aussi portait la tenue dans laquelle on l’avait trouvé la nuit de sa mort : manteau court, peau cireuse maculée de traces de peinture et de poudre. Ces couleurs assourdies faisaient mal à la tête d’Ingrey ; elles juraient, mal assorties. Elles évoquaient un ignorant qui entendrait une autre langue et y répondrait en baragouinant, ou un enfant, pas encore capable d’écrire, qui griffonnerait sur une page, avec ardeur, des motifs sans queue ni tête imitant l’écriture d’un frère aîné.

La peau de Boleso semblait translucide aux yeux d’Ingrey. Sous ses côtes, une pénombre tournoyante aboyait et jacassait, grognait

et gémissait. Sanglier, chien, loup, cerf, martre, renard, faucon, même un chat domestique terrifié. *Expérience de jeunesse ?* Il y avait là de la puissance, oui, mais un chaos encore plus grand, un vacarme impie. Il se rappela la description d'Ijada : *Son esprit même semblait une ménagerie hurlante.*

Le dieu leur dit d'une voix douce :

— Il ne peut franchir Mes portes ainsi chargé.

Ijada s'avança, mains tendues en un geste de supplication hésitante.

— Qu'attendez-Vous de nous, messire ?

L'œil du dieu les engloba tous deux.

— Libérez-le, si telle est votre volonté, afin qu'il puisse entrer.

— Vous remettez entre nos mains le sort d'un autre ? demanda-t-elle, fébrile. Non seulement sa mort, mais son éternité ?

Le Fils Automne inclina légèrement sa tête couronnée.

— Vous avez choisi pour lui à une occasion, n'est-ce pas ?

Elle ouvrit la bouche, la referma, puis serra les dents, par peur ou intimidation.

Ingrey songea qu'il eût dû, lui aussi, ressentir pareille crainte. Tomber à genoux. Au lieu de quoi il n'éprouvait que vertige et colère. Avec un regret poignant, il enviait à Ijada son exaltation alors même qu'elle le contrariait. Comme s'il voyait le soleil à travers un trou minuscule d'un morceau de toile, alors qu'elle voyait l'orbe entier. *Mais si j'avais les yeux plus larges, cette Lumière m'aveuglerait-elle ?*

— Vous voudriez… l'accueillir dans Votre paradis, Seigneur ? demanda Ingrey, stupéfait autant qu'indigné. Il a tué, non pas pour défendre sa vie, mais par malice et folie. Il a tenté de voler des pouvoirs qui ne lui revenaient pas de droit. Sauf erreur de ma part, il a comploté la mort de son propre frère. Il aurait violé Ijada, s'il l'avait pu, et tué de nouveau pour se divertir !

Le Fils leva les mains. Elles semblaient luminescentes, comme tachetées par le soleil d'automne reflété dans l'ombre par un ruisseau.

— Ma grâce s'écoule d'elles tel un fleuve, seigneur-loup. Souhaitez-vous que je la distribue dans l'exacte mesure de ce que

méritent les hommes, comme au moyen d'un compte-gouttes d'apothicaire ? Souhaitez-vous vous tenir dans l'eau pure jusqu'à la taille, et l'administrer par petites cuillerées à des hommes qui meurent de soif sur un rivage desséché ?

Ingrey resta silencieux, confus, mais Ijada éleva son visage et répondit fermement :

— Non, messire, en ce qui me concerne. Confiez-le au fleuve. Faites-le basculer dans le grondement de Votre cataracte. Je n'ai rien à gagner à sa perte, et le châtiment qu'il mérite ne m'apporterait aucune joie.

Le dieu lui adressa un sourire étincelant. Des larmes glissèrent sur les joues d'Ijada comme des fils d'argent, comme des bénédictions.

— C'est injuste, murmura Ingrey. Injuste pour tous ceux qui… qui veulent essayer d'agir avec raison…

— Ah, mais je ne suis pas le dieu de la justice, murmura le Fils. Aimeriez-vous mieux, tous deux, vous tenir devant mon Père ?

Ingrey avala nerveusement sa salive, ne sachant trop si la question était rhétorique, ni ce qui risquait de se produire s'il répondait « oui ».

— Qu'Ijada choisisse, dans ce cas. Je respecterai sa décision.

— Hélas, il vous sera demandé davantage que de vous écarter pour ne pas agir, seigneur-loup. (Le dieu désigna Boleso.) Il ne peut pas franchir mes portes à ce point chargé de ces esprits mutilés. Ce n'est pas celle qui leur revient. Chassez-les de lui, Ingrey.

Celui-ci regarda au travers des barreaux que formaient les côtes de Boleso.

— Nettoyer cette cage ?

— Si vous préférez cette métaphore, oui.

Les sourcils cuivrés du dieu tressautèrent, mais ses yeux, au-dessous, luisaient d'un sombre éclat d'humeur. Léopard et loup étaient maintenant assis sur leur arrière-train, des deux côtés de ces minces jambes bottées, fixant Ingrey en silence et sans ciller.

Ingrey avala sa salive.

— Comment ?

— Appelez-les.

— Je… ne comprends pas.

— Agissez comme vos ancêtres le faisaient entre eux, lors des derniers rites purificateurs de l'Ancienne Sylve. L'ignoriez-vous ? Alors même qu'ils lavaient et enveloppaient chaque corps pour son enterrement, les chamans s'occupaient des âmes individuelles de ceux de leur clan. Chacun aidait son camarade, qu'il soit mage ou simple guerrier hybride, à franchir Nos portes, à la fin de leurs vies, et attendait qu'on l'aidât ainsi à son tour. Une chaîne de main en main, de voix en voix, d'âmes purifiées s'écoulant en un flot ininterrompu. (La voix du dieu s'adoucit.) Rappelez mes malheureuses créatures, Ingrey des Rocheloup. Chantez pour leur offrir le repos.

Ingrey se plaça face à Boleso. Le prince ouvrait de grands yeux suppliants. *J'imagine que ceux d'Ijada l'étaient aussi cette nuit-là. Quelle pitié a-t-elle obtenue de votre part, mon prince si peu courtois ?*

Et par ailleurs, je chante comme une casserole.

Les yeux d'Ijada étaient à présent braqués sur *lui*, constata Ingrey. Remplis d'espoir et de confiance.

Je ne porte aucune clémence en moi, ma dame. Je vais donc vous en emprunter.

Il inspira et plongea en lui-même, plus profondément qu'il ne l'avait encore fait. *Reste simple.* Choisit de vue une forme tourbillonnante, tendit la main et ordonna :

— *Viens.*

Le premier esprit animal traversa ses doigts en tournoyant, sauvage et affolé, puis s'enfuit. Il jeta un coup d'œil au dieu.

— Où… ?

Un geste de ces doigts radieux le rassura.

— Tout va bien. Poursuivez.

— *Viens…*

Un par un, les sombres courants jaillirent de Boleso pour se fondre dans la nuit. Le matin. Quoi que ça pût bien être. Ils flottaient tous vers un *maintenant* situé hors du temps. Puis Boleso se tint enfin devant lui, toujours silencieux, mais libéré des traces sombres.

Le dieu roux apparut chevauchant le poulain cuivré et tendit la main vers le prince. Boleso tressaillit, levant des yeux remplis de

doute et de peur, et Ijada retint son souffle. Mais ensuite, il monta tranquillement en croupe derrière le dieu. Son visage trahissait l'émerveillement, à défaut de la joie.

— Je me demande si son âme est encore blessée, messire, dit Ingrey, qui les regardait sans y comprendre grand-chose.

— Ah, mais je connais un excellent Médecin pour lui, là où nous allons.

Le dieu éclata d'un rire éblouissant.

— Messire…, commença Ingrey alors que le dieu faisait tourner le cheval sans bride.

— Oui ?

— Si le chaman de chaque clan délivrait le suivant, et celui-là le suivant… (Il avala sa salive.) Qu'arrive-t-il au dernier chaman restant ?

Le Seigneur Automne le scruta d'un air énigmatique. Il tendit un doigt légèrement luminescent, s'arrêta juste avant d'effleurer le front d'Ingrey. L'espace d'un instant, celui-ci crut qu'il n'allait pas lui répondre, mais il murmura ensuite :

— Il va nous falloir le découvrir.

Il claqua les talons contre les flancs du poulain cuivré et disparut.

Ingrey cligna des yeux.

Il était étendu sur des pavés durs, le corps à moitié redressé, levant les yeux vers le dôme de la cour du Fils. Vers un cercle de visages surpris penchés sur lui : Gesca, une dame Hetwar inquiète, quelques hommes qu'il ne connaissait pas.

— Que s'est-il passé ? murmura Ingrey.

— Vous vous êtes évanoui, répondit Gesca, fronçant les sourcils.

— Non, que s'est-il passé près de la bière ? À l'instant ?

— Le Seigneur Automne a pris le prince Boleso, répondit dame Hetwar, regardant par-dessus son épaule. Ce joli poulain roux s'est mis à le renifler de partout – c'était très net. Au grand soulagement de tous.

— Oui. La moitié des hommes que je connais pariaient qu'il irait au Bâtard, ajouta Gesca, le visage traversé d'un sourire tordu.

Dame Hetwar le fit taire d'un regard réprobateur.

— Ce n'est *pas* un sujet approprié pour les paris, Gesca.

— Non, Madame, acquiesça-t-il, effaçant consciencieusement son rictus.

Ingrey se redressa pour s'asseoir contre le mur. Ce mouvement fit tourner la pièce par lentes saccades, si bien qu'il ferma très fort les yeux, puis les rouvrit. Il s'était senti engourdi, désincarné, pendant sa vision, mais frissonnait à présent par vagues qui partaient du creux de son ventre, même s'il n'éprouvait pas le froid. Comme si son corps avait subi un choc épargné à son esprit.

Dame Hetwar se pencha pour appuyer une main sévère et maternelle contre son front humide.

— Êtes-vous malade, Sire Ingrey ? Vous me semblez bien chaud.

— Je…

Il allait nier fermement toute faiblesse de cette sorte, mais se ravisa. Il ne voulait rien tant que s'éloigner immédiatement de cette scène à l'ambiance tendue.

— … crains que oui, Madame. Je vous prie de bien vouloir m'excuser, ainsi qu'auprès de messire votre mari.

Je dois aller trouver Ijada. Il se releva péniblement et se mit à avancer en s'appuyant au mur.

— Je préférerais éviter de répandre mon petit déjeuner sur le sol du temple en pleine cérémonie.

— En effet, acquiesça-t-elle avec ferveur. Allez-y, et vite. Gesca, aidez-le.

Elle attendit juste assez longtemps pour voir Gesca le saisir par le bras, puis rejoignit son fils.

Près de l'autel, le chœur avait repris ses chants, s'alignait pour mener la procession à l'extérieur, et les gens commençaient à reprendre leur place d'un pas traînant. Ingrey apprécia de se voir couvert par ce bruit de fond. Il lui sembla voir à travers la foule l'érudit Lewko tourner le cou dans sa direction, mais il ne croisa pas le regard du divin. Il s'échappa en rasant les murs, à moitié pour s'y soutenir et à moitié pour contourner la foule. Le temps qu'ils sortent par le portique, il traînait Gesca dans son sillage.

— Laissez-moi, souffla-t-il en repoussant la main de Gesca.

— Mais Ingrey, dame Hetwar m'a dit…

Il n'eut même pas besoin de recourir à la voix d'influence ; un seul regard noir suffit à faire reculer Gesca. Il resta immobile, stupéfait, tandis qu'Ingrey se frayait un chemin à travers la place bondée.

Lorsque Ingrey atteignit l'escalier qui descendait vers la Ville-royale, il courait presque. Il dévala quatre à quatre les marches innombrables, au risque de basculer cul par-dessus tête. Lorsqu'il franchit la crique couverte, il courait, son long manteau claquant autour des talons de ses bottes. Lorsqu'il cogna à la porte de l'étroite maison, et resta un moment les mains sur les genoux, essoufflé, la respiration sifflante, il avait presque réalisé son mensonge à dame Hetwar ; son estomac se soulevait autant que ses poumons. Il bondit à travers la porte lorsque le portier stupéfait l'ouvrit.

— Dame Ijada – où est-elle ?

Avant que le portier pût dire quoi que ce fût, un bruit de bousculade, à l'étage, répondit à sa question. Ijada dévala les marches avec la gardienne qui pleurnichait dans son sillage :

— Madame, il ne faut pas, revenez vous allonger…

Ingrey se redressa et ils se serrèrent les mains avec une ardeur mutuelle.

— Est-ce que vous…

— J'ai vu…

— Venez !

Il la traîna dans le salon.

— *Laissez-nous !* cria-t-il par-dessus son épaule.

Le portier, le fils du portier, la gardienne et la domestique reculèrent comme des feuilles emportées par une bourrasque. Ingrey leur claqua la porte au nez.

Leur poignée de main se changea en étreinte émue, qui avait plus à voir avec la terreur qu'avec la romance. Ingrey ne savait trop lequel d'entre eux tremblait le plus.

— Qu'avez-vous vu ?

— Je L'ai vu, Ingrey. Je L'ai *entendu*. Ce n'était pas un rêve cette fois, pas une senteur dans le noir – il s'agissait d'une vision claire à la lumière du jour. (Elle le repoussa pour scruter son visage.) Et je vous ai vu.

Son expression se fit incrédule, mais pas par rapport à sa vision, semblait-il.

— Vous vous teniez face à un dieu et vous ne trouviez rien de mieux à faire que de vous *disputer* avec Lui !

Elle l'agrippa par les épaules et le secoua.

— Ingrey !

— Il a pris Boleso…

— J'ai vu ! Grâce au Fils, ma transgression m'a été reprise. (Les larmes coulaient sur son visage véritable comme sur celui de son rêve.) Grâce à vous également, oh, Ingrey, quel acte…

Elle lui embrassait le visage, ses lèvres fraîches glissant sur la sueur chaude qui coulait sur son front, ses paupières, ses joues.

Il recula légèrement et déclara à travers des dents serrées :

— Je ne fais pas ce genre de choses. Elles ne m'arrivent pas, à *moi*.

Elle le dévisagea.

— Elles vous arrivent très souvent, si vous voulez *mon* avis.

— Non ! Si… Par les dieux ! Je me fais l'effet d'une sorte de paratonnerre impie au milieu d'un orage. Les miracles, je dois rester à l'écart des miracles funéraires, ils dévient de leurs cibles pour se diriger vers moi. Je ne, je ne peux…

La main gauche d'Ijada lui serra la main droite. Elle baissa les yeux.

— Oh !

Ce maudit bandage s'était de nouveau défait. Sans un mot, elle se tourna vers le buffet, fouilla brièvement un tiroir où elle trouva un morceau d'étoffe.

— Tenez, asseyez-vous.

Elle l'attira vers la table, retira le chiffon rouge et lui banda plus fermement la main. Leur respiration sifflante se calma. Elle n'avait pas, *elle*, traversé la moitié de Gîtelevant en courant, mais il ne l'interrogea pas sur son essoufflement.

— Un médecin devrait l'examiner, déclara-t-elle en nouant l'étoffe. Ce n'est pas normal.

— Je ne vous contredirai pas.

Elle se pencha pour repousser de son front une mèche de cheveux trempés de sueur. Elle scruta son visage, cherchant ce qu'il ignorait. Son expression s'adoucit.

— J'ai peut-être assassiné Boleso…

— Non, seulement tué.

— Mais grâce à vous, je n'ai pas provoqué son bannissement par les dieux. C'est déjà quelque chose. De conséquent.

— Oui. Si vous le dites.

Pour elle, dans ce cas. Si ses actions à lui avaient satisfait Ijada, peut-être en valaient-elles la peine. Ijada et le Fils.

— Alors c'était ça. Ce pour quoi on nous a traînés ici de force. La rédemption imméritée de Boleso. Nous avons accompli la volonté du dieu, et maintenant que c'est fini, on nous renvoie à nos destins.

Elle sourit.

— C'est tellement Ingrey de votre part. Toujours voir la face obscure des choses.

— Il faut bien que *quelqu'un* fasse preuve de réalisme, au milieu de toute cette folie !

Elle haussait maintenant les sourcils à son tour. Elle *riait* de lui.

— Se montrer sinistre et sombre au possible, ce n'est pas le summum du réalisme. Toutes les autres couleurs sont réelles, elles aussi. C'était également *ma* rédemption imméritée.

Il eût dû se sentir offensé. Pas transporté par son rire comme s'il flottait dans un courant chaud et bouillonnant.

Elle inspira.

— Ingrey ! Si une âme emprisonnée dans le monde par une ancre animale fait souffrir les dieux au point qu'ils ont besoin, pour leurs miracles, d'assistants aussi improbables que nous, que doivent représenter quatre mille âmes ?

— Vous pensez à vos Bois blessés ? À votre rêve ?

— Je ne crois pas que nous en ayons fini. Je ne crois même pas que nous ayons *commencé* !

Ingrey s'humecta les lèvres. Il suivait en effet son raisonnement. Il regretta que ce fût si facile. Si libérer une âme avait été pour lui une expérience de terreur étouffée…

— Et nous n’avancerons guère plus si je suis brûlé et vous pendue. Je ne dis pas que vous avez tort, mais révisons nos priorités.

Elle secoua la tête, en signe de violente dénégation.

— Je ne comprends toujours pas ce qu’on attend de moi. Mais j’ai *vu* ce qu’on attend de vous. Si votre grand loup a fait de vous un véritable chaman de la Sylve, le tout dernier – et c’est la Voix même du dieu qui l’a affirmé – alors vous êtes en effet leur dernier espoir. Une purification – les hommes tombés sur le Champ du Massacre n’ont jamais été purifiés, jamais libérés. Nous devons nous y rendre.

Elle remua sur son siège, comme prête à bondir et à franchir aussitôt la porte pour prendre la route à pied au beau milieu de la matinée.

Les mains d’Ingrey se resserrèrent sur les siennes, ne fût-ce que pour la maintenir en place.

— Je voudrais vous rappeler qu’il y a ici quelques obstacles. Vous êtes en état d’arrestation et allez subir un procès, et je suis l’officier qui vous a arrêtée.

— Vous m’avez déjà proposé de me faire échapper. Maintenant, je sais pour quelle destination ! Ne le voyez-vous pas ?

Ses yeux s’embrasaient.

— Et ensuite ? On nous poursuivrait pour nous ramener ici, peut-être avant même qu’on puisse agir, et votre situation empirerait alors, sans compter qu’on me séparerait de vous. Résolvons d’abord ce problème à Gîtelevant, et partons *ensuite*. C’est l’ordre logique des choses. Si vos hommes vous ont attendue cent ans, ils peuvent bien patienter encore un peu.

— Vraiment ? (Ses sourcils se plissèrent sévèrement.) En êtes-vous sûr ? Comment ?

— Nous devons nous concentrer sur un problème à la fois, le plus urgent d’abord.

Elle porta la main droite à son cœur.

— Cette question-là me semble des plus urgentes.

Ingrey serra les mâchoires. Ce n’était pas parce qu’elle était belle, passionnée, aimante et touchée par les dieux qu’elle avait raison en tout.

Plus que touchée par les dieux. Personnellement rachetée par une intervention miraculeuse. Pas étonnant qu'elle ressemblât pour l'heure à un véritable incendie. Elle irradiait assez pour le faire fondre.

Mais elle n'était rachetée que dans son âme et son péché. Son corps et son crime restaient otages du monde matériel et de la politique de Gîtelevant. Quoi qu'il fût appelé à faire, ce n'était pas la suivre dans la folie pure et simple.

Il prit une inspiration.

— Je n'ai pas fait votre rêve des Bois. Je ne peux me fier qu'à votre description – très vivante, je le reconnais. Les fantômes s'estompent, affamés de ce dont les nourrissait leur ancien corps. Pourquoi pas ceux-là ? Imaginez-vous qu'ils ont passé quatre siècles coincés dans ces arbres foudroyés ?

Il avait à moitié voulu plaisanter, mais elle le prit très sérieusement.

— Je crois que oui. Ou quelque chose de ce genre. Il doit bien y avoir quelque chose de *vivant* qui les rattache au monde matériel. Vous rappelez-vous les paroles de Wencel, au sujet du grand rite interrompu par Audar ?

— Je ne me fie à rien de ce que dit Wencel.

Elle le regarda d'un air peu convaincu.

— C'est votre cousin.

Ingrey ne put décider si elle avait voulu avancer un argument pour ou contre le comte.

— Je ne comprends pas Wencel, poursuivit Ijada, mais ces propos-là ont éveillé des échos en moi, résonné dans mes os. Un grand rituel qui liait les guerriers hybrides à la Sylve elle-même, qui les nourrirait jusqu'à ce qu'ils remportent la victoire.

Une expression des plus troublées, et troublantes, lui traversa le visage.

— Mais ils ne l'ont jamais remportée, n'est-ce pas ? Et la Sylve retrouvée, au bout du compte, n'était pas ce qu'ils avaient perdu, mais représentait quelque chose de nouveau. Wencel parle de trahison, même si je ne vois pas les choses ainsi. Mais ce n'était plus leur monde.

Un coup frappé à la porte donnant sur la rue fit sursauter Ingrey. Les pas et la voix basse du portier résonnèrent à travers les murs, avec des mots étouffés mais un ton clairement réprobateur. Les mâchoires d'Ingrey se crispèrent d'irritation devant cette interruption intempestive. *Quoi encore ?*

Chapitre 15

Un coup ébranla légèrement la porte du salon, qui s'ouvrit en basculant vers l'intérieur. La voix du portier résonnait depuis l'entrée :

— … non. Érudit, ne vous avisez pas d'entrer ! Le seigneur-loup a ordonné de ne pas…

L'érudit Lewko se faufila à l'intérieur et referma la porte sur les jacasseries paniquées du portier. Il était vêtu comme un peu plus tôt ce matin-là, des robes blanches de son ordre, plus propres et plus neuves que celles qu'il portait dans son bureau poussiéreux mais toujours dépourvues de toute marque de rang. Discret : sans doute presque invisible parmi l'animation de la Ville-temple. Il ne semblait pas essoufflé, mais son visage était rouge, comme s'il avait marché rapidement au soleil de midi. Il s'arrêta pour rajuster ses robes et reprendre son souffle, braquant sur Ingrey et Ijada un regard pénétrant et troublé.

— Je ne suis qu'un *petit* saint, dit-il enfin en se signant, s'attardant sur son cœur, mais il y avait *là* quelque chose d'incontestable.

Ingrey s'humecta les lèvres.

— Combien d'autres l'ont vu, le savez-vous ?

— À ma connaissance, j'étais le seul présent doué de double vue. (Il inclina la tête.) Avez-vous des raisons de penser que non ?

Wencel. Si Lewko avait perçu des signes, Ingrey avait la certitude qu'ils n'avaient pu échapper à son cousin.

— Je n'en suis pas très sûr.

Lewko plissa le nez, méfiant.

— Ingrey… ? hasarda Ijada.

— Ah.

Ingrey bondit sur ses pieds pour faire les présentations, reconnaissant de pouvoir un moment se réfugier dans la formalité.

— Dame Ijada, voici l'érudit Lewko. Je vous ai, hum… un peu parlé l'un de l'autre. Érudit, voulez-vous vous asseoir… ? (Il lui offrit

le troisième siège.) Nous vous attendions.

— Je crains de ne pouvoir en dire autant de vous.

Lewko s'affaissa avec un soupir, agitant brièvement la main pour s'éventer.

— En fait, vous devenez de plus en plus inattendu d'heure en heure.

Pour toute réaction, Ingrey retroussa brièvement les lèvres tandis qu'il se rasseyait près d'Ijada.

— À mes propres yeux également. Je ne savais pas… Je ne comptais pas… *Qu'avez*-vous vu ? Depuis votre côté ?

Il ne parlait pas du côté de la pièce où se trouvait Lewko, mais l'expression du divin lui indiquait qu'il n'avait pas à le préciser.

Lewko inspira.

— La première fois où l'on a présenté les animaux devant la bière du prince, j'ai craint un résultat ambigu. Nous essayons de les éviter ; ils sont extrêmement perturbants pour les proches. Ç'aurait même été désastreux, dans ce cas précis. Les valets-acolytes ont normalement l'instruction de, hem, d'amplifier les signaux de leurs créatures, par souci de clarté. Amplifier, comprenez bien, pas substituer ni modifier. Je crains que cette habitude ne devienne trompeuse pour certains et qu'elle n'ait conduit à la tentative d'escroquerie d'avant-hier. C'est du moins ce qu'ont révélé nos enquêtes par la suite. Aucun des ordres n'était ravi d'apprendre que ce n'était pas la première fois, ces derniers temps, que nos gens se laissaient tenter par des pots-de-vin ou menaces terrestres. Une telle corruption se nourrit de son propre succès lorsqu'elle ne rencontre aucun châtiment.

— Ne redoutaient-ils pas la colère de leurs dieux ? demanda Ijada.

— Même la colère des dieux demande une intervention humaine par laquelle se manifester. (L'œil de Lewko jaugea Ingrey.) De ce point de vue, votre exploit de l'autre jour était d'une remarquable efficacité, Sire Ingrey. Je n'ai jamais vu de conspirateurs passer aux aveux avec un tel empressement.

— Un plaisir de rendre service, grommela Ingrey. (Il hésita.) Ce matin, c'était la deuxième fois. Le deuxième dieu que j'ai… croisé,

en trois jours. L'ours polaire ressemble maintenant à un prélude – *votre* dieu était là, dans la créature maudite.

— Ce qui est Sa place, lors d'un miracle funéraire, si c'en est un vrai.

— J'ai entendu une voix dans ma tête quand j'ai affronté l'ours.

Lewko se raidit.

— Qu'a-t-elle dit ? Vous rappelez-vous exactement ?

— J'aurais du mal à oublier. *Je vois que le chiot de mon Frère possède à présent une plus belle enveloppe. Poursuivez, je vous prie.* Puis la voix a éclaté de rire. (Ingrey ajouta d'un ton irrité :) Ce qui ne semblait guère utile. (Puis plus calmement :) Elle m'a effrayé. Mais pas assez, je le vois à présent.

Lewko se laissa aller en arrière, soufflant entre ses lèvres.

— Était-ce *vraiment* votre dieu, dans l'ours ? Selon vous ? insista Ingrey.

— Oh, sans aucun doute, répondit Lewko avec un geste des mains. Les signes de la sainte présence du Bâtard sont généralement impossibles à confondre, pour ceux qui Le connaissent. Les hurlements, les altercations, les gens qui courent dans tous les sens – il ne manquait qu'une explosion dans un déluge de flammes, et je me suis demandé un moment si vous n'alliez pas fournir *aussi* cet élément-là. (Il ajouta sur un ton apaisant :) Les brûlures de l'acolyte devraient guérir d'ici quelques jours. Il n'a pas osé se plaindre de son châtiment.

Ijada haussa les sourcils. Ingrey s'éclaircit la gorge.

— Mais ce n'était pas votre dieu, ce matin.

— Non. Heureusement, peut-être. Était-ce le Fils Automne ? Je n'ai perçu qu'un léger mouvement près du mur, quand vous vous êtes effondré, j'ai ressenti une *Présence*, et un embrasement évoquant des flammes orange lorsque le poulain s'est enfin manifesté devant le corps. (Il ajouta :) Pas avec mes yeux, vous savez.

— Je le sais maintenant, soupira Ingrey. Ijada se trouvait là. Dans ma vision.

Lewko tourna brusquement la tête.

— Laissez-la tout raconter, poursuivit Ingrey. C'était son… son miracle, je crois.

— Vous avez partagé la même vision ? demanda un Lewko ébahi. Racontez-moi tout !

Elle hocha la tête, fixa un moment Lewko comme pour déterminer si elle pouvait se fier à lui, reporta son regard sur Ingrey, puis commença :

— Elle m'est tombée dessus par surprise. Je me trouvais ici, dans ma chambre. Je me sentais mal, j'avais chaud, et je me suis soudain affalée à terre. L'autre fois, à Rougedigue, j'étais plus consciente du décor réel qui environnait mon corps, mais cette fois-ci… J'étais pleinement dans la vision. La première chose que j'ai vue, c'était Ingrey, en tenue de cour – celle qu'il porte en ce moment, mais je ne l'avais encore jamais aperçue.

Elle s'arrêta, scrutant sa tenue comme pour ajouter un commentaire, mais elle secoua la tête et poursuivit.

— Son loup courait sur ses talons. Grand et sombre, mais si beau ! J'étais attachée par une chaîne de fleurs à mon léopard, qui me tirait en avant. Ensuite, le dieu est sorti d'entre les arbres…

Sa voix calme relatait les événements tels qu'Ingrey se les rappelait, encore que sous un angle de vue différent. Sa voix trembla quelque peu lorsqu'elle cita les paroles du dieu. Mot pour mot, dans la mesure où Ingrey s'en souvenait – elle semblait avoir ressenti elle aussi comme un discours s'inscrivant dans son esprit en lettres de feu éternel. Il détourna le regard quand il l'entendit citer ses propres commentaires inélégants, et serra les dents.

Des larmes scintillaient au coin des yeux d'Ijada lorsqu'elle termina :

— … et Ingrey lui a demandé ce qui arrive au dernier chaman restant, s'il n'y a personne pour le délivrer, *lui*, mais le dieu n'a pas répondu. Il donnait presque l'impression de *l'ignorer*.

Elle avala sa salive.

Lewko appuya les coudes sur la table et se frotta les yeux avec le talon de ses mains.

— Des complications, marmonna-t-il sur un ton désapprobateur. Je me rappelle maintenant pourquoi je redoute d'ouvrir les lettres de

Hallana.

Ingrey lui demanda :

— Croyez-vous que ceci pourrait affecter le procès d'Ijada ? S'il fallait en faire mention dans un témoignage ? Comment se déroule la préparation de son procès ? Je crois – je devine – que vous entendez très tôt toutes ces nouvelles-là.

Enfin, si les ressemblances subtiles entre Lewko et Hetwar s'étendaient au-delà de l'âge et du style.

— Ah, oui. Les ragots du Temple sont pires que ceux de la cour, je vous le jure. (Lewko se suçota la lèvre inférieure.) Je crois que l'ordre du Père a désigné cinq juges qui procéderont à l'enquête précédant le procès.

Ce qui, en soi, ne signifiait pas grand-chose ; on n'attribuait que trois juges à des affaires mineures ou traitées comme telles, ou, si l'accusé était particulièrement malchanceux, un jeune acolyte qui apprenait tout juste son métier.

— Que savez-vous d'eux ?

Ou contre eux ?

Cette question fit hausser un sourcil à Lewko.

— Des hommes de haute naissance, qui ont l'expérience des grands procès. Très sérieux. Ils commenceront sans doute à interroger les témoins dès demain.

— Ha, dit Ingrey. J'ai vu que le cavalier Ulkra était arrivé. Toute la maison du prince Boleso a dû venir de la Hure avec lui. Rien ne peut retarder l'enquête, dans ce cas. M'appelleront-ils à témoigner ?

— Comme vous n'étiez pas présent lors de la mort du prince, peut-être pas. Souhaitez-vous parler ?

— Peut-être… que non. Je ne sais pas trop. Quelle expérience ont ces hommes sérieux du domaine de l'étrange ?

Avec un grognement, Lewko se laissa aller en arrière.

— Eh bien, c'est toujours un problème.

Ijada suivait leur échange d'un air songeur.

— Pourquoi ?

Il la jaugea du regard.

— Une grande partie du domaine de l'étrange – ou des choses saintes, d'ailleurs – repose sur une expérience interne. En tant que

tels, les témoignages qui s'y rapportent sont souvent douteux. Les gens mentent. Ils se trompent, ou égarent les autres. Ils sont influencés, ou effrayés, ou convaincus à tort d'avoir vu des choses. Les gens sont, très franchement, parfois tout simplement déments. Tous les jeunes juges de l'ordre du Père apprennent vite que s'ils rejetaient l'ensemble de ces témoignages dès le début, non seulement ils gagneraient un temps considérable et s'épargneraient des contrariétés, mais ils auraient raison neuf fois sur dix, voire plus encore. Si bien que les conditions d'acceptation de ces témoignages sont devenues très strictes. La règle établit que trois hommes du Temple de bonne réputation, doués de double vue, doivent se porter garants les uns des autres, ainsi que du témoignage.

— Vous êtes un homme du Temple et vous possédez la double vue, n'est-ce pas ?

— Je n'en représente qu'un.

— Il y en a trois dans cette pièce !

— Mm, je possède peut-être la double vue, mais il manque hélas les qualifications supplémentaires, à savoir « du Temple » et « de bonne réputation ».

Son regard ironique s'adressait aussi bien à Ingrey qu'à Ijada.

Hallana, songea Ingrey, pourrait fournir un autre témoignage valable. Mais il serait difficile de la faire venir. Cela dit, s'il fallait une tactique pour retarder les événements, on pourrait toujours l'envoyer chercher jusqu'à Feuilleplantain. Il archiva cette idée.

Ijada se frotta le front et demanda d'une voix plaintive :

— Ne nous croyez-vous pas, Érudit ?

Lewko pinça les lèvres.

— Si. Si, je vous crois, le Bâtard me vienne en aide. Mais croire assez pour agir de son propre chef et rassembler assez de preuves pour convaincre un tribunal sont deux choses différentes.

— Agir en privé ? répéta Ingrey. Ne parlez-vous pas pour le Temple, Érudit ?

Il répondit par un geste ambigu.

— J'obéis au Temple en même temps que je régis ses disciplines. Et je suis à peine touché par les dieux, mais assez pour avoir le bon sens de ne pas en vouloir plus. J'ignore au juste si mes capacités

imparfaites résultent de ce que je ne sais recevoir, ou de ce que Lui ne sait donner. (Il soupira.) Votre maître Hetwar a toujours refusé de le comprendre. Il me harcèle en me demandant de l'aider à des tâches impossibles et n'aime pas que je lui réponde non. Les sorciers de mon ordre sont à sa disposition ; pas les dieux.

— Vous lui répondez non ? demanda Ingrey, impressionné.

— Fréquemment. (Lewko grimaça.) Pour ce qui est des grands saints – personne ne leur commande. L'homme du Temple avisé se contente de les suivre partout et d'attendre de voir ce qui se produira.

Lewko sembla un moment songeur : Ingrey se demanda quelles expériences relevant de ce domaine il avait pu vivre. Sans doute quelque chose de rare et de fulgurant à la fois.

— Je n'ai absolument rien d'un saint, déclara Ingrey.

— Moi non plus, ajouta Ijada avec ferveur. Et pourtant…

Lewko les regarda tous deux.

— Vous dites vrai. Et pourtant. Vous avez tous deux été davantage touchés par les dieux que ne devrait l'être n'importe quelle personne dotée d'une si forte volonté. C'est le renoncement à la volonté propre qui permet aux dieux d'entrer dans ce monde par l'intermédiaire des saints. Les rumeurs selon lesquelles c'étaient les esprits animaux qui rendaient les guerriers de l'Ancienne Sylve plus ouverts à leurs dieux, servant de médiateurs comme les animaux sacrés le font pour nous lors des funérailles, me sont soudain devenues plus convaincantes.

Alors ma dispense est-elle menacée comme l'affirme Wencel ? Ingrey décida de poser la question de manière plus oblique.

— Ijada n'est pas plus responsable d'avoir reçu son léopard que je ne l'ai été dans le cas de mon loup. D'autres le lui ont imposé. Ne peut-on lui accorder une dispense comme à moi ? Ça ne rime à rien de ne la sauver d'une grave accusation que pour la perdre à cause d'une autre.

— Une intéressante question, répondit Lewko. Qu'en dit le maître des sceaux Hetwar ?

— Je ne lui ai pas encore parlé du léopard.

Lewko haussa les sourcils.

— Il n’aime pas les complications, ajouta faiblement Ingrey.
— Mais à *quoi* jouez-vous, Sire Ingrey ?
— Je ne vous en aurais pas parlé si la lettre de Hallana ne m’avait forcé la main.
— Vous auriez pu décider de perdre cette missive en cours de route, observa Lewko d’une voix douce – mêlée de tristesse ?
— J’y ai pensé, avoua Ingrey. Mais ça ne semblait qu’une solution temporaire. (Il ajouta :) Je pourrais vous poser la même question. Pardonnez-moi, Érudit, mais il me semble que votre obéissance aux règles fléchit curieusement.
Lewko leva sa main ouverte et l’agita.
— On murmure que le pouce est consacré au Bâtard car c’est le doigt qu’Il pose sur la balance de la justice pour l’infléchir dans Son sens. Il y a plus de vérité que d’humour dans cette plaisanterie. Pourtant, on invente presque toujours les règles à la suite d’un désastre. Mon ordre dispose d’un arsenal de règles ainsi accumulées, Sire Ingrey. Nous nous armons en fonction des besoins.
Ce qui faisait de Lewko un allié *ou* ennemi tout aussi imprévisible, comprit Ingrey, à son grand regret.
Ijada leva les yeux lorsqu’un autre coup résonna à la porte de la rue. Ingrey retint son souffle, soudain effrayé par l’idée qu’il pût s’agir de Wencel, réagissant aussi vite que Lewko aux événements de la matinée, mais à en juger par la nuance de protestation contenue dans la voix du portier, il ne pouvait s’agir du juge. La porte s’ouvrit enfin et le portier annonça, circonspect :
— Un messager pour l’érudit Lewko, m’sire.
— Très bien, répondit Ingrey, et le portier se retira, soulagé.
Un homme vêtu du tabard de la maison de Boleso le contourna pour entrer ; un serviteur, à en juger par le reste de ses habits, son absence d’épée et son air hésitant. Entre deux âges, un peu voûté, le visage encadré d’une barbe en bataille.
— Pardonnez-moi, Érudit, je dois parler de toute urgence…
Ses yeux tombèrent sur Ingrey et s’écarquillèrent lorsqu’il le reconnut visiblement ; il se tut brusquement.
— *Oh.*

Ingrey lui retourna d'abord un regard vide. Son sang paraissait lui bouillonner dans la tête, et il comprit qu'il sentait la présence d'un démon, cette odeur distinctive de pluie et d'orage, qui tournoyait très vite à l'intérieur de cet homme. L'un des sorciers de Lewko, rapportant sous un déguisement les affaires du Temple à son maître ? Non, car Lewko ne semblait pas davantage le reconnaître qu'Ingrey, même s'il s'était raidi. *Il sent l'odeur du démon, lui aussi, ou le perçoit d'une manière ou d'une autre.*

Ce fut la voix de l'homme, plus que son apparence, qui suscita un déclic. Ingrey effaça mentalement la barbe et onze ans du visage du serviteur.

— *Vous !*

Le serviteur s'étouffa.

Ingrey se leva si vite que sa chaise bascula et alla heurter le sol. Le serviteur, qui reculait déjà, poussa un cri, pivota et s'enfuit par la porte, qu'il claqua derrière lui.

— Ingrey, qu'est-ce que… ? commença Ijada.

— C'est *Cumril !* lui jeta Ingrey par-dessus son épaule, avant de se lancer à sa poursuite.

Le temps qu'il ouvrît les deux portes et atteignît la rue, l'homme avait disparu, mais l'écho de sa course et le regard stupéfait d'un passant indiquèrent à Ingrey quelle direction il avait empruntée. Il rejeta un pan de son manteau, posa la main sur son épée et se rua à sa suite, bifurquant juste à temps pour voir Cumril jeter derrière lui un regard effrayé puis foncer vers une rue latérale. Ingrey l'y poursuivit, allongeant le pas. La jeunesse et la fureur pouvaient-elles battre à la course l'âge moyen et la terreur ?

Cet homme est un sorcier. Au nom des cinq dieux, que vais-je faire si je l'attrape ? Ingrey serra les dents et laissa la question de côté tandis qu'il fonçait sur Cumril, main tendue pour l'agripper par le col. Il le saisit, tira d'un coup sec, le fit pivoter et le projeta contre le mur le plus proche avec un bruit sourd, puis l'y cloua en faisant pression de tout son poids ainsi que de son regard noir.

Cumril geignait, à bout de souffle :

— Non, non, au secours… !

— Alors jetez-moi donc un sort, rugit Ingrey.

Les sorciers et les chamans, d'après Wencel, se disputaient le pouvoir depuis longtemps. Rassemblant les vestiges hébétés de sa raison, Ingrey se demanda qui était le plus fort, et s'il allait tenter de le découvrir par lui-même.

— Je n'ose pas ! Il va prendre l'ascendant, et m'asservir de nouveau !

Réponse assez curieuse pour qu'Ingrey marquât une pause ; il laissa sa main se desserrer quelque peu autour de la gorge de Cumril.

— Quoi ?

— Le démon va me r-reprendre, si j'essaie de l'invoquer, balbutia Cumril. Vous ne devez pas, pas, pas avoir peur de moi, Sire Ingrey.

— Par l'agonie de mon père, l'inverse n'est pas exact.

Cumril avala sa salive, détourna le regard.

— Je sais.

Ingrey relâcha encore un peu son étreinte.

— Que faites-vous ici ?

— J'ai suivi le divin. Depuis le temple. Je l'ai vu parmi la foule. Je voulais, j'allais, je comptais me rendre à lui. Je ne m'attendais pas à vous voir, *vous*.

Ingrey recula, les sourcils presque assez hauts pour toucher la limite de ses cheveux.

— Eh bien, je n'y vois aucune objection. Suivez-moi donc.

Serrant toujours le bras de Cumril, au cas où, Ingrey le reconduisit jusqu'à l'étroite maison. Cumril était pâle et tremblant, mais son choc initial sembla s'estomper tandis qu'il reprenait son souffle. Lorsque Ingrey lui fit franchir d'une poussée la porte du salon et la referma derrière eux, Cumril avait assez récupéré pour lui lancer un regard furibond avant de redresser son tabard et de se planter devant Lewko.

— Érudit. Très-Saint. Je, je, je…

Lewko semblait très attentif. Il désigna la chaise abandonnée par Ingrey, qu'Ijada redressa.

— Asseyez-vous. Cumril, c'est bien ça ?

— Oui, Érudit.

Cumril s'affaissa. Ijada regagna sa place ; Ingrey croisa les bras et s'appuya contre le mur le plus proche.

Lewko pressa la paume contre le front de Cumril. Ingrey ne savait trop ce qui se passait entre les deux, mais Cumril se détendit encore un peu, et l'odeur démoniaque s'estompa. Ses halètements s'apaisèrent et son regard, perdu dans le vague, le disait libéré d'un invisible fardeau.

— Appartenez-vous vraiment à la maison du prince Boleso ? demanda Ingrey avec un signe de tête en direction du tabard.

Les yeux de Cumril se concentrèrent de nouveau sur Ingrey.

— Oui. Enfin, j'y appartenais. Il, il, il me faisait passer pour son valet.

— Alors c'était vous, le sorcier illicite qui l'aidait à ses rites interdits. J'avais… supposé qu'il devait y en avoir un. Mais je ne vous ai jamais vu à la Hure.

— Non, je m'étais assuré que ce ne, ne, ne soit pas le cas. (La gorge de Cumril se serra.) Le cavalier Ulkra et les autres ne sont arrivés ici que la nuit dernière. Je n'avais d'autre moyen de retourner à Gîtelevant qu'avec eux. Je, je ne pouvais pas rentrer plus tôt.

Cette dernière remarque semblait s'adresser à Lewko.

— D'autres personnes de la maison de Boleso savaient-elles ce que vous étiez vraiment ? pressa Ingrey.

— Non, rien que le prince. Je… mon démon insistait pour que je garde le secret. L'une des rares fois où sa volonté a passé outre celle de Boleso.

— Peut-être, l'interrompit doucement Lewko, devriez-vous commencer par le début, Cumril.

Celui-ci se voûta.

— Quel début ?

— La destruction par le feu d'une certaine confession devrait suffire.

Cumril releva brusquement les yeux.

— Comment l'avez-vous appris ?

— Je l'ai rassemblée pour l'enquête. Avec le plus grand mal.

— J'imagine !

La peur évidente qu'inspirait Lewko à Cumril cédait la place à une sorte d'immense respect professionnel.

Lewko leva un doigt pour le faire taire.

— Je supposais que la destruction de ce document indiquait que vous perdiez le contrôle de votre pouvoir.

Cumril baissa la tête en signe d'acquiescement.

— C'était le cas, Très-Saint. Et le début de mon, mon, mon asservissement.

— Ah.

Un bref sourire étira les lèvres de Lewko lorsqu'il se vit ainsi confirmer sa théorie.

— Je ne dirais pas le début de mon cauchemar, poursuivit Cumril, car le pire était déjà passé. Mais mon démon, désespéré par la débâcle de Boisbouleau, a pris l'ascendant et le contrôle de mon corps et de mon esprit. Je, nous, il s'est enfui avec mon corps, qu'il était ravi de posséder, et nous avons entamé une étrange existence. En exil. Son premier souci était toujours de rester hors de vue du Temple, et ensuite, de s'adonner à tous les plaisirs matériels qu'il désirait. Qui n'étaient pas toujours ce que je qualifierais de plaisirs. Les mois où il a décidé d'expérimenter avec la douleur ont été les pires. (Ce souvenir fit frissonner Cumril.) Mais ça lui a pa, pa, passé comme toutes les autres passions. Heureusement. Je vous jure qu'il avait l'instinct de survie d'une éphémère. Quand Boleso… nous a trouvés… et pressés d'entrer à son service, l'ennui a rendu le démon particulièrement rebelle, mais il n'a pas osé s'opposer au prince. Boleso savait faire respecter sa volonté.

Lewko s'humecta les lèvres et se pencha en avant.

— Comment avez-vous repris le contrôle ? Car la chose se produit rarement, une fois que le démon d'un sorcier s'est retourné contre lui.

Cumril hocha la tête et jeta un coup d'œil inquiet à Ijada.

— C'était elle.

— Quoi ? répondit Ijada, stupéfaite.

— La nuit de la mort de Boleso, j'étais dans la chambre voisine. Pour l'aider à ensorceler le léopard. Il y avait dans le bois du mur un nœud qu'on pouvait retirer pour écouter ou regarder à travers.

L'expression d'Ijada se figea. Cumril tressaillit. Avait-il eu l'intention, démon ou pas, d'assister à son viol en spectateur émoustillé ? La main d'Ingrey, qui caressait distraitement la poignée de son épée, s'y resserra.

Sans se laisser démonter par leurs noirs regards inquisiteurs, Cumril poursuivit :

— Boleso croyait que les esprits animaux qu'il absorbait lui permettraient de lier chaque clan à lui. Il avait une, une théorie selon laquelle le léopard était votre animal clanique, Dame Ijada, en raison des origines chalionaises de votre père. Il comptait s'en servir pour lier votre esprit et votre volonté aux siens, faire de vous sa parfaite maîtresse. En partie, partie par désir, en partie pour tester ses pouvoirs avant de les appliquer à l'arène politique, et en partie parce qu'à ce stade, il se méfiait farouchement de tout le monde et n'osait laisser de femme l'approcher d'aussi près que s'il pouvait parfaitement la contrôler.

— Pas étonnant, déclara Ijada d'une voix un peu tremblante, qu'il n'ait pas pris la peine de me courtiser.

Lewko dit calmement :

— C'était là un péché et un blasphème graves, de vouloir s'emparer de la volonté de quelqu'un d'autre. Le libre arbitre est sacré, même aux yeux des dieux.

— Alors l'esprit du léopard était censé entrer en Ijada ? demanda Ingrey, intrigué. C'est vous qui l'y avez placé ?

Comme vous m'avez naguère donné mon loup ?

— Non. (Cumril se tut un moment, puis rassembla ses esprits.) C'est Boleso qui l'avait pris, qui venait de le prendre, quand la dame s'est libérée de dessous lui. Et ensuite… Il s'est produit quelque chose que personne ne contrôlait. J'ignore par quel courage elle s'est emparée du marteau de guerre pour le frapper, mais la mort, la mort ouvre le monde aux dieux. Tout s'est produit en même temps, en un seul instant. Je travaillais toujours sur le léopard lorsque l'âme de Boleso a été arrachée à son corps, et le dieu… le choc… mon démon… L'âme de Boleso se débattait furieusement, sans parvenir à se libérer de ses souillures pour avancer vers cette Présence ou s'en éloigner.

» Le léopard, à peine lié, lui a été arraché, et il est tombé dans… Non, il a été *appelé* à l'intérieur de la dame. J'ai entendu une musique évoquant les cors de chasse dans une aube lointaine, et mon cœur a semblé alors éclater. Et mon démon s'est recroquevillé en hurlant de terreur, relâchant son emprise sur mon esprit, et s'est enfui dans la seule direction possible, vers l'intérieur, formant un nœud serré. Il y est toujours tapi… (Il se toucha la poitrine.) … mais j'ignore pour combien de temps encore.

Il ajouta après une pause :

— Ensuite, je me suis enfui et caché dans ma chambre. Je pleurais si fort, pendant un moment, que j'ai failli m'étouffer.

Il sanglotait de nouveau, tout doucement, en se balançant sur sa chaise.

Lewko soupira et se frotta la nuque.

Toujours appuyé contre le mur, Ingrey grommela :

— Je pensais à un début plus ancien, Cumril.

Celui-ci sembla, si c'était possible, encore plus effrayé, mais il baissa la tête en signe d'assentiment.

Ingrey soupira d'euphorie et de peur. Enfin quelques vérités. Il contempla le misérable sorcier. *Peut-être*.

— Comment êtes-vous venu trouver mon père ? Ou était-ce le contraire ?

— C'est sire Ingalef qui est venu vers moi, messire.

Ingrey fronça les sourcils ; Lewko hocha la tête.

— Sa sœur dame Fleuvéquin s'était réfugiée auprès de lui, terrifiée, pour implorer son aide. Elle racontait une histoire effrayante, selon laquelle son fils Wencel venait d'être possédé par un esprit maléfique de l'Ancienne Sylve.

Lewko releva brusquement la tête.

— Wencel !

Ingrey ravala un juron. En une seule phrase, on venait d'étaler toute une main de nouvelles cartes, et ce, devant Lewko.

— Attendez… Cette possession est survenue avant la mort de la mère de Wencel ? Pas après ?

— Oui, avant. Elle la situait vers l'époque de la mort de son père, quelque quatre mois plus tôt. Le garçon avait subi des changements

si étranges, à ce moment-là.

Voilà donc Wencel pris en flagrant délit de mensonge. Ou alors Cumril. À moins qu'ils ne mentent tous deux, se rappela Ingrey ; mais les deux ne pouvaient dire vrai.

— Continuez.

— Ensemble, ils ont concocté un plan visant à sauver son fils, du moins le croyaient-ils. Dame Fleuvéquin craignait de s'adresser directement au Temple, ne fût-ce que par peur qu'ils ne brûlent son fils s'ils ne pouvaient le libérer de cette possession. (Cumril avala sa salive.) Elle voulait vaincre la magie de l'Ancienne Sylve par des moyens semblables.

Les sorciers du Temple, en effet, avaient échoué à chasser le loup du corps d'Ingrey ; la mère de Wencel avait eu raison de chercher une autre solution visant à épargner son fils. Ingrey se renfrogna.

— Je sais à quel point ce projet a mal tourné ! Le loup enragé qui a tué mon père – était-ce un accident ou une partie du plan ?

— Je, je, je l'ignore encore à ce jour. Le chasseur m'a parlé sur son lit de mort, délirant à moitié ; il, il, n'avait reçu aucun pot-de-vin pour le contraindre à cet acte, c'est ma seule certitude. Il ignorait que ses animaux étaient malades, sinon je crois qu'il les aurait lui-même manipulés avec davantage de soin !

Ijada, curieuse, demanda :

— Où était le jeune Wencel pendant que tout ceci se produisait à Boisbouleau ?

— Sa mère l'avait laissé au château Fleuvéquin, d'après ce que j'ai compris. Elle voulait lui cacher ce qu'elle préparait jusqu'à ce qu'elle soit capable de lui venir en aide.

Ce qui impliquait autre chose…

— Le craignait-elle ? En plus de craindre pour lui ? demanda Ingrey.

Cumril hésita, puis baissa de nouveau la tête.

— Oui.

Donc… Si l'on pouvait jeter à un homme un sort capable de le faire tuer sur la volonté d'un autre, comme ce sortilège parasite imposé à Ingrey, était-il beaucoup plus facile de procéder de même avec un loup – ou un cheval ? La mort de dame Fleuvéquin, piétinée

par sa monture, était-elle réellement un accident ? *Quoi, tu soupçonnes Wencel d'avoir tué sa propre mère ?* Le sang d'Ingrey lui cognait maintenant dans la tête, sous la forme d'une sourde migraine.

Mais il tenait enfin la réponse au *pourquoi* de son loup. Un mélange mortel de loyauté familiale, de bonnes intentions, de mauvais jugement… et d'une étrange malice secrète ? Où était-ce là une intention secondaire qui avait mal tourné ? Cet adversaire invisible avait-il compté tuer sire Ingalef, ou simplement ses animaux ?

— Mon loup – qu'en est-il de *mon* loup, apparu si mystérieusement ?

Cumril haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Voyant l'effet désastreux qu'il avait sur nous, je l'ai supposé envoyé par la même personne que le loup enragé.

Était-ce donc Wencel qui l'avait envoyé ? *Suis-je relié à lui par une laisse invisible ? Qui remonte tout droit jusqu'à Boisbouleau ?* Ingrey desserra les dents et appuya les épaules contre le mur pour lutter contre leur tension douloureuse. Ijada perçut son geste et le regarda d'un air inquiet.

Lewko se pinçait l'arête du nez, les yeux fermés.

— Sire Ingrey. Dame Ijada. Vous avez tous deux vu le comte Fleuvéquin récemment, et pas seulement avec vos yeux mortels. Que pensez-vous de cette accusation ?

— Vous l'avez vu, vous aussi, répondit prudemment Ingrey. Qu'avez-vous senti ?

Lewko leva les yeux, irrité ; Ingrey crut qu'il allait rétorquer *J'ai posé la question en premier !*, mais il inspira pour se contrôler et répondit :

— Son esprit me paraît sombre, mais pas plus que ceux de bien des hommes qui courtisent la mort comme pour l'embrasser. Il m'est venu à l'idée de craindre pour lui et pour ceux qui l'approchent, mais pas de cette façon !

— Ingrey ? demanda Ijada.

Son intonation sous-entendait clairement la question suivante : *Devons-nous parler ?*

Wencel avait eu raison : une fois que le Temple commençait à chercher, il lui fallait trouver. Et le silence était le seul moyen fiable de se protéger. Il eût en effet été prudent de trouver et d'interroger Cumril avant les autorités du Temple. Amer, Ingrey se demanda sur quels autres points il découvrirait que son cousin avait eu raison.

— Wencel porte un esprit animal, oui. Qu'il soit bon ou mauvais, je ne peux en juger. J'avais supposé que c'était Cumril aussi qui l'avait placé en lui, dans le cadre du même sinistre projet qui m'a attribué le mien, mais il semble à présent que non.

— Non, non, marmonna Cumril, qui recommençait à se balancer. Pas moi.

— Vous n'aviez jamais mentionné ce détail, dit Lewko à Ingrey, sur un ton soudain très plat.

— Non. En effet, répondit-il sur le même ton.

— D'extravagantes accusations, murmura Lewko, une source peu fiable, pas un soupçon de preuve matérielle, et le troisième plus haut seigneur de cette terre. Quelles joies cette journée peut-elle encore m'apporter ? Non, ne répondez pas. S'il vous plaît.

— Les dieux, déclara Ijada. Rappelez-vous.

Lewko lui lança un regard noir.

Les confessions de Cumril n'avaient aucun sens, dans l'esprit d'Ingrey. Pourquoi sacrifier un enfant pour en sauver un autre ? Qu'eût-on gagné à voir les deux héritiers souillés ? L'exaltation éprouvée à l'idée de découvrir d'anciennes vérités s'estompa.

— De quelle *façon* changer mon père et moi-même en guerriers hybrides pouvait-il sauver Wencel ?

— Dame Fleuvéquin ne m'en a rien dit.

— Et vous ne lui avez rien demandé ? Voilà qui revient à négliger allégrement vos célèbres disciplines du Temple, sorcier, en les écartant sur un seul mot d'une femme.

Cumril fixa le sol, et marmonna à contrecœur :

— Elle était touchée par les dieux. Très… très nettement.

Une nouvelle idée paralysa Ingrey. Si porter un esprit animal vous exilait des dieux, qu'était-il advenu de l'âme de sire Ingalef ? L'enterrement était terminé depuis longtemps lorsque Ingrey avait retrouvé assez de lucidité pour poser cette question. Personne ne lui

avait dit que l’âme de son père avait été exilée. *Mais personne ne m’a dit le contraire.* On avait enfoui sire Ingalef sous les silences tacites aussi bien que sous la terre.

Il a dû être exilé. Il n’y avait pas de chaman à Boisbouleau pour le purifier.

Oh. Un instant. Il y en avait eu un, non ? Potentiellement. Le cœur d’Ingrey sembla s’arrêter. *Aurais-je pu le sauver… ?*

Il ravala cette insoutenable révélation et fixa Cumril dans un silence hostile et frustré. Celui qu’observait Lewko était beaucoup moins révélateur. Leurs regards se croisèrent et s’affrontèrent. Ingrey songea qu’il n’était sans doute pas le seul homme ici qui préférât rassembler les informations d’abord puis les distribuer au compte-gouttes selon son bon vouloir. Le divin se leva brusquement.

— Vous feriez mieux de m’accompagner au temple dès maintenant, Cumril, jusqu’à ce que je puisse prendre de meilleures dispositions pour votre sécurité. Nous reparlerons de tout ceci.

En privé, sembla-t-il sous-entendre.

Cumril acquiesça d’un signe de tête et se leva lui aussi tant bien que mal. Ingrey serra les dents. En sécurité par rapport à quoi ? Au risque de voir son démon reprendre l’ascendant ? À Wencel ? Aux enquêteurs trop curieux du Temple ? À Ingrey ? *Oui, Lewko a tout intérêt à protéger Cumril de moi.*

Il reconduisit berger et mouton égaré jusqu’à la porte d’entrée ; Lewko le salua, ainsi qu’Ijada, en promettant (ou menaçant) de les revoir bientôt. Les voyant émerger officiellement de cette réunion privée, la gardienne fondit sur sa protégée et s’empressa de la reconduire à l’étage. Ijada se laissa faire, le visage crispé par de sombres pensées.

Ingrey monta les escaliers quatre à quatre jusqu’à sa chambre, où il échangea sa tenue de cour contre des habits qui entraveraient moins ses mouvements et n’accrocheraient pas sa lame. Il avait une visite à rendre, et sans tarder.

Chapitre 16

Dans la lumière déclinante de l'après-midi, Ingrey se fraya un chemin au travers des rues tordues de la Ville-royale. Il longea le vieux temple des Mariniers qui servait aux gens du quartier des quais, puis contourna l'hôtel de ville et le marché des rues qui se tenait sur la place située derrière. Le marché fermait pour la journée, et il ne restait qu'une poignée de camelots installés sous les auvents ou étalant leur marchandise sur des tapis : tristes restes de fruits et légumes, fleurs en train de flétrir, rebuts de maroquinerie, piles de vêtements neufs ou usés. Il gravit la côte pour rejoindre le quartier de grandes maisons près du palais royal, évitant délibérément la rue où demeurait Hetwar, car il risquait davantage d'y rencontrer des hommes qu'il connaissait.

La demeure du comte-ordinant Fleuvéquin à Gîtelevant était un cadeau de mariage de la princesse Fara, dont la façade de pierre taillée s'ornait d'une frise de cerfs bondissants, symbole des Boiscerf. Seule la bannière surmontant la porte affichait l'étalon galopant au-dessus des vagues symbolisant la Trappe, emblème du vieux clan qui indiquait que le comte y était en résidence.

Mais il n'était pas rentré, découvrit Ingrey peu après en constatant la présence de gardes en livrée près de la porte. Le comte, la princesse et leurs gens n'étaient pas encore de retour de l'inhumation et des festivités funèbres qui avaient suivi dans le palais du roi saint. Ingrey ne chercha pas à détromper le portier, qui crut qu'il portait un message important pour le maître des sceaux, et il se laissa escorter dans le bureau de Wencel, où on lui servit poliment un verre de vin avant de le laisser patienter.

Il reposa le vin sans y toucher et se mit à faire les cent pas dans la pièce. Le soleil de l'après-midi avançait sur les épais tapis. Les bibliothèques n'étaient qu'à moitié remplies, essentiellement de volumes poussiéreux qui semblaient avoir été hérités avec la maison. Le lourd bureau sculpté était rangé, sans trace de travail en

cours ni de correspondance ; un tiroir prometteur se révéla fermé à clé. Ingrey décida que c’était après tout préférable, lorsqu’un bruit de pas très léger dans le couloir annonça l’ouverture de la porte et l’entrée de Wencel. L’entretien promettait déjà d’être assez pénible sans qu’on surprît Ingrey en train de lire le courrier du comte. Même s’il doutait que Wencel eût manifesté la moindre surprise.

Le comte portait toujours sa sombre tenue de cour de l’enterrement. Il retirait son long manteau lorsqu’il franchit la porte puis la ferma derrière lui. Il replia le vêtement sur son bras et contourna Ingrey, qui l’esquiva à son tour, chacun gardant une distance prudente comme s’ils se trouvaient aux deux extrémités d’une corde. Le comte jeta son manteau sur une chaise et s’installa contre le bureau, à moitié assis, à moitié appuyé, immobile mais pas détendu, conservant un avantage de taille et de tension. Il braqua sur Ingrey un regard inquisiteur, et le salua en murmurant simplement :

— Eh bien, eh bien.

Ingrey adopta une position prudente près de la bibliothèque la plus proche, bras croisés.

— Alors qu’avez-vous vu ?

— Mes sens étaient en berne, comme toujours quand je risque d’être en contact avec des gens du Temple doués de double vue. Mais je n’en avais pas besoin ; je pouvais tirer des conclusions bien assez clairement. Le Seigneur Automne ne pouvait accueillir Boleso non purifié, et pourtant, il l’a fait. Parmi les présents, il n’y avait que deux hommes capables d’accomplir cette tâche, et je savais que ce n’était pas moi. Donc. Votre maîtrise progresse vite, chaman.

Il fit une petite révérence, peut-être ironique, peut-être pas.

— Si Fara avait été au courant et capable de comprendre, je suis sûr qu’elle vous en aurait remercié, seigneur-loup.

Ingrey lui répondit d’un signe de tête en pareil équilibre au bord de l’ironie.

— Il semble finalement que vous ne soyez pas ma seule source d’instruction. Seigneur-cheval.

— Oh, ils sont beaux, vos nouveaux amis – jusqu’au jour où Ils vous trahiront. Si les dieux s’amusent avec vous, cousin, c’est dans

Leurs desseins, pas les vôtres.

— Il semblerait toutefois que je possède le don de sauver bien plus que Boleso. Je pourrais vous délivrer de votre fardeau secret, de votre peur des bûchers du Temple. Et si je tentais de vous libérer de votre esprit cheval ?

Ingrey ne risquait rien à le lui proposer ; il supposait que Wencel préférait se faire écorcher vif.

Son cousin esquissa un rictus.

— Il y a hélas un obstacle. Je ne suis pas mort. Les âmes encore rattachées à la matière ne cèdent pas davantage leurs fidèles compagnons que vous ne pourriez chasser la vie de mon corps par des chansons.

Ingrey ignorait au juste ce que révélait son expression, mais Wencel ajouta :

— Vous ne me croyez pas ? Alors essayez.

Ingrey s'humecta les lèvres, ferma à demi les yeux et se concentra. Il lui manquait la présence sublime du dieu pour l'inspirer, mais comme c'était sa deuxième épreuve, peut-être compenserait-il par la confiance. Il visa cette ombre repliée à l'intérieur de Wencel, tendit la main et gronda :

— *Venez.*

Autant tirer sur une montagne.

L'ombre se déploya légèrement, mais ne le suivit pas. Les sourcils de Wencel s'élevèrent sous l'effet d'une brève surprise, et il retint son souffle.

— Puissant, admit-il.

— Mais pas assez, reconnut Ingrey en retour.

— Non.

— Alors vous ne pouvez pas me purifier, vous non plus, dit Ingrey, poursuivant cette idée jusqu'à sa conclusion.

— Pas de votre vivant, non.

Ingrey sentit que le chemin qu'il empruntait prudemment pour naviguer entre des côtés opposés, Wencel et le Temple, se rétrécissait dangereusement. Et s'il ne choisissait pas avant de ne plus avoir l'espace de se retourner, il risquait de trahir l'un comme l'autre. Mieux valait sans doute avoir un ennemi puissant et un allié

tout aussi fort que deux ennemis offensés. Mais qui tiendrait quel rôle ? Il inspira profondément.

— Cet après-midi, j'ai rencontré une vieille connaissance que je ne m'attendais pas à revoir. Nous avons longuement parlé.

Wencel leva le menton, intrigué.

— Cumril. Vous vous souvenez de lui ?

Narines dilatées, brève inhalation.

— Ah.

— Par coïncidence, il se trouvait justement être l'homme que vous cherchiez. Vous rappelez-vous quand vous affirmiez avec tant d'insistance que Boleso avait dû suborner un sorcier illicite ? C'était lui. Je ne l'avais pas croisé à la Hure car il m'avait reconnu et évité.

Les yeux de Wencel pétillaient d'intérêt.

— Ce n'est pas une si grande coïncidence. Il existe peu de sorciers illicites, et le Temple déploie de gros efforts pour réduire encore leur nombre. Lui, au moins, Boleso pouvait en avoir entendu parler, et l'avoir secrètement cherché. (Il hésita.) La conversation a dû être intéressante. Cumril y a-t-il survécu ?

— Provisoirement.

— Où se trouve-t-il à présent ?

— Je ne saurais le dire.

Précisément.

— Tôt ou tard, et sans doute très bientôt, je me lasserai assez pour arrêter de me plier à vos caprices. La journée a été longue et désagréable.

— Très bien, je vais donc en venir au fait. J'ai une question à vous poser, Wencel. Pourquoi avez-vous tenté de me faire tuer Ijada ?

Ingrey n'avait pas vraiment tiré à l'aveuglette, mais il retint son souffle en attendant de voir quelle cible il atteignait.

Wencel s'immobilisa dangereusement, à l'exception d'une légère étincelle dans le regard.

— D'où vous vient cette conviction ? De Cumril ? Pas le plus fiable des accusateurs.

— Non, répondit Ingrey avant de le citer : « Parmi les présents, il n'y avait que deux hommes capables d'accomplir cette tâche, et je savais que ce n'était pas moi. Donc. »

Il ajouta après une pause :
— Je dois découvrir comment vous jetez ces sorts. J'ai dans l'idée qu'il s'agit de nécromancie.
Wencel marqua une longue pause, comme s'il triait un vaste éventail de réponses.
— D'une certaine façon.
Il soupira et redressa les épaules, d'une manière qui semblait indiquer qu'il venait de prendre une décision désagréable.
— Je ne parlerais pas d'erreur, car si j'avais réussi, ma vie en eût été infiniment simplifiée. Je parlerais plutôt de faux pas, en raison de ses singulières conséquences. Je précise simplement que je ne joue pas contre *vous*.
— Contre qui, alors ?
Ingrey s'écarta du mur et se mit à décrire un demi-cercle autour du comte.
— Au départ, j'ai cru que ce n'était qu'une question de politique de Gîtelevant.
— Seulement de façon indirecte.
Ingrey ignora résolument le frisson qui lui parcourut le ventre, le sang qui lui cognait aux oreilles. La confusion qui lui tournoyait dans l'esprit.
— Que se passe-t-il réellement ici, Wencel ?
— À votre avis ?
— Je crois que vous êtes prêt à tout pour protéger vos secrets.
Wencel inclina la tête.
— Jadis, c'était vrai. (Il ajouta plus doucement :) Mais plus pour très longtemps, si… j'allais dire « si les dieux le veulent », mais je vais m'en abstenir.
Le corps d'Ingrey lui faisait l'effet d'un ressort comprimé. Sa main caressa la poignée de son couteau. Wencel ne manqua pas de le remarquer.
— Et si je libérais votre âme selon la bonne vieille manière ? lui répondit Ingrey tout aussi calmement. Quels que soient vos pouvoirs, je doute qu'ils survivent si je vous tranche la tête pour la jeter dans le Héron.

Au moins Wencel réagit-il à cette menace en se tenant très, très tranquille.

— Vous n'imaginez pas à quel point vous regretteriez ce geste. Si vous cherchez à vous débarrasser de moi, c'est la pire méthode que vous puissiez choisir. Mon héritier.

Ingrey cligna des yeux, dérouté.

— Je ne suis pas l'héritier du clan Fleuvéquin.

— Devant la loi et par propriété, non. Mais dans les lois de l'Ancienne Sylve, on considère un neveu comme le plus proche parent après le fils. Et comme ce corps mal conçu qui est le mien ne semble pas vouloir donner de fils à Fara, vous êtes l'héritier de mon sang, si vous vivez toujours la prochaine fois que je mourrai. Non que ça me réjouisse ou que je l'aie choisi, comprenez bien. Mais le sortilège vous adoptera.

La conversation venait de basculer trop soudainement et trop violemment pour qu'Ingrey en fût le seul responsable ; Wencel avait réagi à son audacieuse tentative en tirant d'un coup sec et brutal, ce qui expliquait sans doute pourquoi Ingrey avait l'impression de se retrouver pendu la tête en bas. Au-dessus d'un précipice. Prêt à plonger dans des ténèbres incertaines. La pression de sa main sur sa poignée se relâcha.

— La *prochaine fois* que vous mourrez.

— Rappelez-vous, je vous ai raconté comment on créait les esprits animaux des chamans, en accumulant vie après vie, mort après mort ? On a accompli un processus semblable pour les âmes humaines. À une occasion.

— Oh, par les dieux. Wencel, est-ce encore une de vos histoires à dormir debout ?

— Celle-là va vous garder éveillé, je vous le promets. (Il prit une inspiration.) Depuis seize générations de Fleuvéquin, mon âme est passée de père en fils selon une chaîne ininterrompue, sauf lorsqu'elle se transmettait entre frères. Ce qui s'est révélé un affreux héritage. La mort de cette enveloppe ne me libérera pas du monde matériel, mais me fera passer dans le corps du prochain héritier mâle de ma lignée. Qui est le vôtre, en ce moment même. Mon sang coule en vous du côté de votre mère et de votre père tout à la fois,

bien que l'incontrôlable camp Rocheloup contribue en grande partie à votre caractère singulièrement revêche.

Wencel grimaça.

Ingrey tenta de se représenter cette idée : non pas une bête suprême, mais un homme suprême ? Et si les esprits animaux accumulés se mêlaient, se transmutaient en quelque chose de plus puissamment surnaturel, quelle étrange créature deviendrait une multitude d'âmes humaines ?

— Vous m'avez raconté bien des mensonges, Wencel. Pourquoi devrais-je croire celui-ci ?

Ingrey avait décrit une spirale qui le rapprochait de la table, comme si on le tirait au bout d'une corde. Wencel pencha la tête en direction de la menace qu'il percevait à son épaule, et ses yeux scintillèrent d'un éclat couleur d'acier où se mêlait un fouillis d'émotions trop étranges pour qu'Ingrey les débrouillât : colère et mépris, douleur et cruauté, curiosité et animosité.

— Voulez-vous que je vous montre ? Ce serait un juste châtiment pour votre présomption, je trouve.

— Oui, Wencel, souffla Ingrey. Dites-moi la vérité. Pour une fois.

— Comme vous le demandez avec tant d'insistance…

Wencel pivota jusqu'à ce qu'ils se retrouvent face à face, à quelques centimètres d'écart, et plaça ses mains boudinées des deux côtés de la tête d'Ingrey.

— Je suis le dernier grand roi sacré de la Sylve. Ou de l'Ancienne Sylve, ainsi baptisée pour la distinguer des parodies modernes.

Ingrey sursauta et recula mais le bureau l'arrêta.

— Vous m'avez dit que le dernier véritable roi sacré était mort sur le Champ du Massacre.

— Pas du tout. Ou deux fois, selon le point de vue adopté.

Les doigts du comte, poisseux de sueur, trouvèrent les tempes d'Ingrey, qu'ils caressèrent en décrivant de petits cercles, puis il poursuivit :

— J'étais un jeune homme, héritier de ma haute maison, chassant dans les prés bordant la Trappe avant même l'époque où Audar souillait ses langes. Les Darthacains ont ravagé la terre de mon clan, occupé nos terres, abattu nos forêts, envoyé des missionnaires

profaner nos autels, puis des soldats traîner le corps des missionnaires. Mes gens se sont battus et sont tombés. J'ai vu mon père mourir, ainsi que mon roi sacré.

Des images s'épanouissaient dans la tête d'Ingrey tandis que Wencel parlait, trop nettes pour qu'il les eût seulement imaginées. *C'est en effet une voix d'influence, qui me permet de me rappeler ce que je n'ai jamais vu.* Sombres forêts, vertes vallées, palissades de bois embrassant les maisons du village, bâties de clayonnage enduit de torchis, fumée odorante s'élevant des aérations de leurs toits de chaume. Cavaliers en armure de cuir bouilli franchissant les portes pour aller se battre, ou rentrant voûtés, couverts de sang, tandis que dans l'air froid résonnait le tintement du métal insuffisant à les protéger. Voix épuisées charriées par la brume hivernale dans une langue qui échappait de peu à Ingrey, mais rappelait la poésie de Jokol.

— L'élection qui a suivi m'a transmis le titre de roi, car j'étais alors devenu meneur d'un peuple lugubre, avec des fils pour me suivre. Ils ont fait de moi leur torche, et j'ai brûlé pour eux dans les ombres croissantes. Nos cœurs étaient ardents. Mais les dieux ont renié nos sacrifices et détourné de nous Leurs visages.

Un jeune homme aux cheveux fauves, anxieux et résolu, entièrement nu à l'exception de signes peints sur la peau, se tenait assis sur une haute branche de chêne à la lumière vacillante des torches. Une corde soyeuse de fibres d'orties lui encerclait le cou et du sang coulait le long de ses membres depuis une série de coupures bien nettes. Il éleva bien haut ses mains tendues et parla d'une voix vibrante, légèrement chevrotante, puis bascula comme un homme plongeant d'un haut rocher dans un étang. Près du sol, la chute s'interrompit assez brusquement pour lui briser la nuque… Les yeux dilatés de Wencel brillaient. *Était-ce là l'un des princes envoyés aux dieux en tant que courriers de son roi sacré… ?* La vérité se déversait tel un flot ; Ingrey avait l'impression qu'on lui tenait la tête sous le courant jusqu'à ce que sa cervelle risquât d'éclater. Les visions continuaient d'affluer, engendrées par les murmures, en une vague surpuissante.

— Nous avons intégré Saintarbre lui-même au sortilège d’invincibilité dont j’étais, en tant que roi sacré, le cœur.

Des chants s’élevaient, repoussant la nuit comme un battement d’ailes. Les arbres frissonnaient comme sous la caresse de leur souffle. Ces tonalités graves et mêlées hérissèrent tous les poils d’Ingrey.

— Mais nous ne pouvions pas risquer au combat la continuité de ma lignée, car si je tombais, le sortilège se serait brisé, et tous ceux qui s’y trouvaient liés seraient aussitôt perdus. Si bien que mon fils aîné…

Un jeune blond barbu au visage loyal, creusé par la tension au point de sembler vieilli. Une certaine ressemblance dans les traits de ces deux visages et cette même gravité lue sur le visage du jeune homme roux du chêne – frère ou cousin ?

— … et moi avons entrepris un grand sort de liaison, de sorte que la royauté, l’âme, le cheval, le cœur et nous tous ensemble puissions être transmis sans interruption, quels que fussent l’endroit, le moment, la façon dont nos corps trouvaient la mort. Jusqu’à ce que nous remportions la victoire.

Wencel fit une pause.

— Vous commencez à voir où mène tout ceci… ?

Ingrey émit un petit bruit à travers ses lèvres entrouvertes – ni vraiment glapissement ni tout à fait soupir. Wencel vint se placer plus directement face à lui. Il ne recula pas ; son souffle frôla le visage d’Ingrey tel un spectre lorsqu’il prit la parole.

— Les troupes d’Audar m’ont capturé aux premières heures du combat. Ils ont brisé mon corps, m’ont enveloppé dans ma bannière royale, m’ont jeté dans le premier fossé qu’ils ont creusé. Ils ont commencé la boucherie avant même la fin du combat. Je suis mort avec la bouche remplie de sang noir et de terre…

La puanteur fit s’étouffer Ingrey, mélange de crasse, de sang et d’urine.

— … et je me suis réveillé dans le corps de mon enfant, alors déjà homme. Prisonnier. Aucune horreur ne fut épargnée à nos yeux. La hache est tombée sur notre cou comme le baiser bienvenu d’un

amant, tout à la fin. J'ai cru que tout était fini. La défaite avait un goût de cendres dans ma bouche…

Les éclats froids d'une souche d'arbre, déjà trempée de sang, s'enfoncèrent dans la gorge tendue d'Ingrey. Il entendit une voix lasse grogner d'effort, vit du coin de l'œil s'abattre un arc d'acier, et un craquement mit fin à ses tourments lorsque ses vertèbres cédèrent.

— … puis je me suis réveillé dans le corps de mon autre fils, à des kilomètres de là sur la frontière. J'avais échappé au Champ du Massacre à la manière forte, sur les ailes de notre sortilège. Son esprit n'était pas préparé à me recevoir. J'ai dû lutter contre lui pour contrôler la parole, les mouvements, la lumière de ses yeux. Nous avons un peu perdu la tête pendant un moment, tous les trois, prisonniers de son crâne. Mais j'ai réussi d'abord à conquérir son corps, puis j'ai commencé ma guerre visant à regagner la Sylve.

Ingrey avala sa salive afin de retrouver le contrôle de sa voix, ne fût-ce que pour se voir ainsi confirmer qu'il se trouvait toujours dans sa propre tête.

— J'ai entendu parler de ce prince Fleuvéquin, je crois. C'était un célèbre seigneur de guerre. Il a mené campagne pendant vingt ans le long des marais, jusqu'à sa défaite et sa mort.

— Sa défaite, oui. Sa mort… Ah. Le fils de mon fils n'avait que vingt ans quand je lui ai pris son corps. Saintarbre était alors une terre désolée, abandonnée…

Une forêt trempée, dépourvue de feuilles au milieu d'une brume glacée, émergea péniblement d'un noir bourbier. Les arbres étaient tordus, criblés de nodosités depuis lesquelles une sève froide s'écoulait en grains gelés comme la chassie d'yeux malades.

— … tous les guerriers des clans liés par ce sort étaient morts au combat, ou d'accident, ou de vieillesse, même les quelques rescapés du massacre. Tous sauf un.

Les yeux de Wencel lui-même, plantés dans ceux d'Ingrey, semblaient désormais brûler d'un éclat onirique. Les visions tournoyaient dans ses pupilles, aspirées comme par un égout. *Des visions qui ne trompaient pas,* avait un jour dit Wencel. Peut-être ; mais Ingrey, lui aussi, savait mentir au moyen de la vérité, ainsi que

de silences bien choisis. *Je crois ce que je vois. Que ne vois-je pas ?*

— La résistance a été vaincue. Il y a eu de nombreux morts, coup sur coup, parmi les Fleuvéquin exilés de la vieille lignée royale. Je me suis retrouvé prisonnier du corps d'un enfant inutile, et dans mon impatience, je l'ai rongé ; ils nous ont traités comme des fous. Il m'a fallu trente ans et une autre mort avant que je ne regagne la voie du commandement. Mais aucun clan n'acceptait plus de se battre pour nous. Je me suis tourné vers la politique, afin de tenter de reconquérir la Sylve de l'intérieur. J'ai amassé une fortune, et autant de pouvoir que possible, et j'ai appris à faire plier les hommes quand je ne pouvais pas les briser. J'ai guetté des fissures dans la maison royale darthacaine et je me suis appliqué à les élargir.

Les visions s'estompaient, comme si l'usure de la passion les faisait vieillir jusqu'à l'état de pâles fantômes impuissants.

— C'était bien le comte Fleuvéquin qu'on appelait « faiseur de rois », non ? demanda Ingrey d'une voix faible. C'était vous, là aussi ?

— Oui, ainsi que son fils, et le fils de son fils. J'ai dévalé de corps en corps, accumulant une grande densité de vie. Mais mes fils n'acceptaient plus de se sacrifier volontairement pour moi. Les dieux, dit-on, accumulent les âmes sans les détruire, ce qui est la preuve, s'il en fallait, que je n'étais pas un dieu sur terre. Si les esprits envahis ne cédaient pas à la folie, un seul pouvait dominer. Quant à savoir lequel, la question ne se posait pas.

» Cent cinquante ans durant j'ai combattu, intrigué, saigné, trépassé, souillé mon âme en commettant des erreurs fatales et en me livrant à la consommation cannibale des enfants des enfants de mes enfants. Et l'espace d'un moment sublime, j'ai cru avoir accompli ma tâche, ressuscité la Sylve. Mais la nouvelle royauté ne possédait pas de magie d'influence, ni de chant de la terre, aucun des anciens pouvoirs de la forêt. Elle était falsifiée par les dieux. Je n'ai pas été libéré de mon cycle de tourments. Ma guerre était finie, mais non pas remportée.

» Ainsi a commencé cette lignée d'étranges comtes Fleuvéquin célèbres pour leur caractère secret…

— Ne pouvez-vous pas vous libérer de votre sortilège ? murmura Ingrey. Par aucun moyen ?

La voix et le visage de Wencel se fêlèrent tous deux.

— Croyez-vous que je n'ai pas *essayé* ?

Cette exclamation fit tressaillir Ingrey.

— Je crois qu'il vous faut un miracle.

— Oh, les dieux me donnent la chasse depuis longtemps. (Le sourire de Wencel se fit impie.) Ils me harcèlent pour de bon, à présent. Ils me veulent ; mais moi, Ingrey, je ne veux pas d'eux.

Celui-ci dut forcer sa voix à atteindre un volume audible.

— Alors que voulez-vous ?

L'expression de Wencel se fit distante, comme sous l'effet d'une douleur contenue si longtemps qu'elle se pétrifie.

— Ce que je *veux* ? J'ai voulu bien des choses, au fil des siècles. Mais mes envies sont devenues simples désormais, comme il sied à la confusion d'un esprit sénile. Des choses très simples. Je veux retrouver ma première épouse, et mes fils au matin de leurs vies…

La vision réapparut dans une lumière éblouissante, baignée de couleurs. Un homme, une femme qui riait, une troupe de jeunes gens chevauchant sur les rives de la Trappe, parmi les roseaux, regardant ébahis une famille de hérons gris s'envoler dans l'aube dorée.

Et l'espace d'un instant, les yeux de Fleuvéquin s'écrièrent : *Soyez maudit pour m'avoir rappelé ces images !* Cette heure passée à se noyer dans le désespoir et le sang portait en elle une douleur moins perçante. Sa poigne tremblante se resserra autour du visage d'Ingrey, assez fort pour le meurtrir.

— *Je veux retrouver mon monde.*

Ah. Ce n'était pas là une image distribuée de son plein gré. Elle lui a échappé. Ingrey s'humecta les lèvres.

— Mais vous ne le pouvez pas. Personne ne le peut.

Le bref éclat s'estompa pour se fondre dans la noirceur, les ténèbres absolues, et Ingrey comprit que les visions avaient pris fin.

— Je sais. Même tous les dieux réunis ne pourraient concevoir de miracle capable d'exaucer mon désir.

— Craignez-vous que les dieux vous détruisent ?

De nouveau, ce sourire dérangeant.

— Ce n’est pas une crainte. C’est une prière.

— Ou… craignez-vous leur châtiment ? L’idée qu’ils plongent votre âme dans un éternel tourment ?

Wencel se pencha en avant, sur la pointe des pieds.

— Ça, lui souffla-t-il à l’oreille, ce serait redondant.

À l’immense soulagement d’Ingrey, il relâcha enfin sa prise, reculant une fois de plus. Il pencha la tête comme pour étudier le visage de son cousin.

— Mais vous en apprendrez plus sur le sujet, si votre chance tourne mal.

Ingrey eût cru affronter un dément en pleine crise de délire, sans le flux de visions fulgurantes que Wencel lui avait fait tournoyer dans la tête. Quelle que fût la vérité qu’il avait cherchée à lui extirper, ce n’était pas *celle-ci*. Stupéfait, il l’était, comme Wencel pouvait sans doute le déduire en le voyant s’affaisser contre la table, le souffle coupé, même s’il en agrippait le rebord pour empêcher son corps de le trahir par des tremblements. Incrédule… Il ne pouvait que regretter de ne pas l’être.

Ingrey chercha les failles du récit. Il y en avait beaucoup, anciennes et récentes à la fois, mais l’armée de fantômes d’Ijada aux Bois blessés semblait la plus vaste. Comment Fleuvéquin pouvait-il pleurer le Champ du Massacre, mais ne pas mentionner ses camarades maudits, abandonnés ? Il n’avait admis avoir placé cette compulsion meurtrière en Ingrey que lorsqu’il lui était devenu impossible d’y échapper, mais il avait évité jusqu’ici d’expliquer *pourquoi*. Ces deux silences étaient-ils reliés ?

Un coup frappé à la porte de la chambre fit sursauter les deux hommes.

— Quoi donc ? demanda le comte, d’un ton cassant qui n’invitait pas à entrer.

— Messire. (La voix consciencieuse d’un serviteur âgé.) Ma dame est prête à partir et demande votre compagnie.

Wencel pinça les lèvres, contrarié, mais répondit :

— Dites-lui que j’arrive sous peu.

Les pas s'éloignèrent au-dehors, et Wencel soupira, puis se retourna brièvement vers Ingrey.

— Nous devons rendre visite à son père. Ce sera une soirée déplaisante. Nous devrons poursuivre plus tard, vous et moi.

— Moi aussi, je souhaiterais continuer, avoua Ingrey, qui pesa ses mots, puis choisit de ne pas préciser s'il voulait dire : continuer de parler ou simplement de respirer.

Wencel le jaugea, toujours circonspect.

— Vous voyez bien ce que notre malédiction familiale a d'asymétrique. Alors que ma mort serait un désastre pour vous, l'inverse n'est pas exact.

— Alors pourquoi ne pas me tuer ici même ?

Malgré l'endurance d'Ingrey au combat, il ne doutait pas que Wencel en fût capable. Par un moyen ou un autre.

— Il en résulterait des ennuis auxquels je réfléchis encore. Pour l'instant, le sortilège ne ferait que vous remplacer par un autre, peut-être moins pratique. Votre cousin Boisbouleau, sans doute. À moins que vous n'ayez de rejeton illégitime darthacain dont j'ignore l'existence.

— Je… Pas que je sache. Vous ne savez donc *pas* qui est votre prochain héritier après moi ?

— La question évolue, avec le temps, de manière incontrôlable. Vous auriez pu mourir en Darthaca. Fara aurait pu concevoir un fils. (La bouche de Wencel se tordit.) D'autres peuvent naître ou mourir. J'ai appris il y a longtemps à ne pas m'épuiser en me colletant avec des problèmes que la marée du temps viendra balayer.

Il traversa la chambre dans un sens puis dans l'autre comme pour chasser la tension de son corps. Ingrey regretta de ne pas oser l'imiter.

À la fin de son circuit, Wencel se tourna de nouveau.

— Il semble que nous devions nous supporter un moment, de gré ou de force. Si vous entriez à mon service ?

Ingrey se laissa aller en arrière. Il avait mille questions dont Wencel, et peut-être lui seul, possédait les réponses. Il en apprendrait peut-être *un peu* plus en fréquentant le comte de près.

Et si je refuse, combien de temps me reste-t-il à vivre ? Il chercha à gagner du temps.

— J'ai une grande dette envers sire Hetwar. Je ne quitterais pas sa maison le cœur léger, pas plus qu'il n'apprécierait de me congédier, je crois.

Wencel haussa les épaules.

— Et si je le suppliais de vous céder à moi ? Il ne refuserait pas à la légère une telle faveur au mari de la princesse Fara.

Non, mais je pourrais l'implorer d'esquiver ou de retarder sa réponse.

— Si Hetwar donne son autorisation, alors…

— Bel exemple de loyauté. Je ne peux pas vous le reprocher, moi qui aimerais que vous m'accordiez le même.

— J'avoue que votre offre m'intéresse étrangement.

Le sourire ironique de Wencel salua tous les sens possibles de cette réponse ambiguë.

— Je n'en doute pas un instant.

Il soupira et s'avança vers la porte de la chambre, indiquant que cet entretien touchait à sa fin. Ingrey le suivit, docile.

— Répondez simplement à une question ce soir, lui demanda Ingrey alors qu'ils atteignaient le portail.

Le comte Fleuvéquin haussa les épaules, intrigué, pour lui demander de poursuivre.

— Qu'est-il arrivé à Wencel ? Le garçon que j'ai connu ?

Fleuvéquin se toucha le front.

— Ses souvenirs existent toujours, perdus dans un océan de semblables.

— Mais pas Wencel ? A-t-il été détruit ?

Le comte haussa les épaules.

— Où est l'Ingrey de quatorze ans, dans ce cas, sinon ici… (Il désigna la tête d'Ingrey.) … en proie à un pareil désarroi ? Ils sont tous deux victimes d'un ennemi commun. S'il y a une chose que j'en suis venu à détester plus encore que les dieux, c'est le temps.

Il fit signe à Ingrey de sortir.

— Adieu. Venez me trouver demain, si vous le souhaitez.

L'argument de Wencel semblait souffrir d'une énorme lacune mais, dans son état actuel, Ingrey, pris de vertige, échouait à mettre le doigt dessus. Quelques instants plus tard, il se retrouva de nouveau dans la rue, clignant des yeux à la lumière du crépuscule. Il s'étonna quelque peu de voir Gîtelevant toujours debout. Il s'attendait presque à ce que la ville se fût écroulée durant la petite éternité qu'il avait passée à l'intérieur, sans qu'il restât un seul pan de mur debout.

Comme je me suis effondré, moi ?

Lacunes. Silences. Non-dits. Pour un homme à ce point fatigué par l'excès de temps, pourquoi Wencel s'inquiétait-il tant à présent ? Qu'est-ce qui l'avait poussé à quitter sa réclusion coutumière pour passer à l'action, visiblement si peu habituelle chez lui ? Car Ingrey voyait en lui un homme pressé, et secrètement furieux qu'il en fût ainsi.

Il secoua sa tête douloureuse et se dirigea vers le palais du maître des sceaux.

Chapitre 17

Il se trouvait à mi-chemin de la demeure de Hetwar lorsqu'il subit le contrecoup et sentit ses genoux ramollir comme du suif. Il s'effondra sur un contrefort bas longeant le mur d'une maison, qui lui fournissait un banc satisfaisant, appuya les mains sur ses cuisses et le dos contre la pierre réchauffée par le jour. Il cligna des yeux et respira profondément pour chasser le vertige. Il se sentait curieusement comme juste après ses crises d'ascension du loup, précipité de nouveau dans un flux temporel qu'il avait temporairement quitté ; comme s'il retombait à terre après avoir rêvé qu'il volait. Sauf que c'était son esprit, non son corps cette fois, qui avait atteint cet état où il réagissait sans réfléchir, engagé dans une danse désespérée en quête de survie.

Une matrone s'arrêta pour le regarder tandis qu'il s'étreignait et se balançait, mais, notant peut-être son sexe, son âge et sa lame, elle se remit en marche sans oser l'interroger sur son malaise. Au bout d'un moment, les tremblements de son corps s'apaisèrent et son esprit se remit en route.

C'était vrai, le récit de Wencel. Cinq dieux.

Le récit de Fleuvéquin, rectifia-t-il. Difficile d'estimer ce qui restait de Wencel dans ce corps menu et tordu.

Suivit un pincement d'envie. Vivre éternellement ! Comment un homme pouvait-il ne pas atteindre le bonheur quand on lui offrait tant d'occasions d'éviter ses anciennes erreurs, de tout arranger ? D'amasser fortune, puissance, connaissance ? L'envie s'estompa après réflexion. Fleuvéquin avait payé ses nombreuses vies de nombreuses morts, semblait-il, et le sortilège ne lui laissait aucun répit, d'une horreur à l'autre. « La mort sur le bûcher est l'une des plus douloureuses qui soient. Je ne la conseille à personne », avait déclaré Wencel à une occasion, et Ingrey avait cru qu'il plaisantait. Avec le recul, son intonation trahissait plutôt le jugement d'un expert.

La certitude de sa propre survie rendait-elle un homme plus courageux au combat ? Il était vrai que nombre d'ancêtres de Wencel… *reformulons*, que le comte Fleuvéquin avait souvent connu des morts violentes. Ou savoir quelle douleur peut infliger une mort ne faisait-il qu'accroître la peur ? Ingrey venait de revivre par le corps et l'esprit, en même temps que Fleuvéquin, deux des fins les plus monstrueuses qui fussent, et leur seul souvenir l'ébranlait jusqu'à la nausée. Il se prit à imaginer d'autres destins semblables qui se déployèrent comme le reflet d'un homme pris entre deux miroirs, et l'idée qu'ils pussent se succéder au-delà du dénombrable lui contracta de nouveau l'estomac.

Il prit alors conscience de l'autre prix, que Fleuvéquin n'avait pas dévoilé à son œil mental, mais qui semblait sous-jacent à ces brûlantes visions. Ingrey n'avait pas d'enfant, n'y avait même presque jamais pensé, mais rêver d'un fils suscitait néanmoins en lui un vague sentiment protecteur. Peut-être ancré dans son esprit d'enfant se languissant de l'attention de son père, entretenu par ses souvenirs plus heureux de sire Ingalef. Mais au moins Ingrey avait-il une idée de ce que *devait* être un père.

Qu'avait dû éprouver Fleuvéquin, qui voyait grandir fils après fils, conscient de leur destin ? Qui les *façonnait* sciemment ? Les avertissait-il de ce qui les attendait, comme il venait de prévenir Ingrey ? Ou les prenait-il par embuscade ? Ou un peu des deux ? À quel âge ? Quelle différence pour Fleuvéquin, pour ses héritiers, entre prendre un enfant stupéfait, un jeune homme effrayé, ou un esprit indigné au faîte de sa maturité, qui avait déjà construit sa vie, fait des choix, peut-être fondé sa propre famille ? Quelles que fussent les différences, Fleuvéquin avait eu le temps de toutes les passer en revue.

Et pas seulement les corps et les épouses. Où allaient les âmes de tous ces fils pris par le sortilège ? Liées au tout, digérées sans être pleinement détruites… Le sortilège semblait voler non seulement des vies, mais des éternités. Il en charriait des fragments vers la génération suivante, le siècle suivant, pour les fondre dans un ensemble confus. Fleuvéquin lui-même avait-il déjà – idée qui horrifia Ingrey plus encore que tout ce qui avait précédé – tué lui-

même un enfant bien-aimé avant sa propre mort anticipée, afin d'épargner toutes ces horreurs à son âme ?

Je crois que la chose a pu se produire à une ou deux reprises. Quatre siècles de vies souvent écourtées par la violence devaient avoir fourni bien assez d'occasions pour chaque variation sur le thème.

Dangereux, puissant, magique, immortel… et dément. Ou presque. La fragile désinvolture de Wencel se teintait de nouveaux accents, avec le recul. Ses actes les plus déroutants, son va-et-vient constant entre énergie et retrait intriguaient toujours Ingrey, mais il ne cherchait plus à les expliquer par les raisons des gens ordinaires. Il ne comprenait toujours pas Wencel, mais l'ampleur de sa propre méprise lui était enfin révélée. *Sondez les âmes, Ingrey*, lui avait dit Ijada. En effet.

Combien d'autres itérations avant que Wencel perdît jusqu'à son fragile équilibre et devînt assez dérangé pour ne plus pouvoir sembler lucide ? À mesure que le sortilège poursuivrait sa course, les yeux extérieurs y verraient quelque maladie familiale, frappant de démence un parent après l'autre dans leur jeunesse ou l'âge moyen.

Encore une itération, je crois. Le transfert suivant serait différent, si Ingrey le recevait de son vivant. En raison de la présence de son loup. Différent, mais pas nécessairement *agréable*.

Non. Pas du tout.

À l'exception de la fois où il avait reçu son loup, cette journée se présentait comme la plus dévastatrice qu'Ingrey eût jamais connue, depuis l'instant où il avait fixé un dieu droit dans les yeux jusqu'à celui où Wencel lui avait transmis ces terrifiantes visions. Il ne voulait rien tant pour l'heure que rentrer chez lui en titubant pour serrer Ijada dans ses bras et lui hurler ces nouvelles à l'oreille. *Chez lui ?* Cette étroite maison ne l'était sans doute pas. *Mais où qu'elle se trouve, là est ma place.* Dans le chaos et la confusion d'un champ de bataille, l'étendard élevé au-dessus de l'agitation était le point de chute des égarés et des meurtris, l'endroit où se regrouper, où retrouver un camarade de confiance contre lequel appuyer son dos ensanglanté, avant d'affronter de nouveau l'extérieur.

Et il faut avertir Ijada de cette menace de transformation. C'était affreusement dérangeant de savoir le redoutable héritage de Wencel suspendu au-dessus de sa tête depuis des années, sans qu'il en eût jamais pris conscience. Wencel seul pouvait décider du moment où prendre son corps. Le comte eût pu lui trancher la gorge d'un coup de couteau à tout moment et ainsi effectuer son transfert surnaturel selon son bon vouloir. Même si… À la réflexion, Ijada était peut-être la seule personne de toute la Sylve capable de percevoir au premier coup d'œil la métamorphose de son âme. Percevoir, mais pas nécessairement comprendre ; et les mensonges de Wencel, exprimés par la bouche d'Ingrey avec la voix de celui-ci, seraient sans doute habiles, affinés par l'habitude.

Il se força à se relever et à se remettre en marche, tâchant de ne pas tituber comme un ivrogne. Le mouvement l'aida quelque peu à calmer son estomac et son esprit. Il se retrouva en train de franchir l'entrée de pierre jaune du palais de Hetwar, qui lui servait de foyer depuis quatre ans, puis hésita, se rappelant la première impulsion qui lui avait dicté, sous l'effet de la panique, de courir trouver son patron. Il n'était soudain plus très sûr de ce qu'il voulait dire à Hetwar concernant Fleuvéquin, mais le maître des sceaux l'avait instruit de venir le voir plus tôt ; au moins devait-il découvrir si de nouvelles instructions l'attendaient. Il entra donc.

Le portier l'avertit :

— Messire est en réunion.

Ingrey faillit décamper, mais répondit prudemment :

— Dites-lui que j'attends et demandez-lui ce qu'il souhaite que je fasse.

Le portier envoya un page qui revint peu après.

— Messire vous prie de le rejoindre dans son bureau, Sire Ingrey.

Ingrey hocha la tête, monta le large escalier puis emprunta le couloir familier. Il contourna un serviteur qui allumait les torches murales pour dissiper l'obscurité naissante du crépuscule. Il frappa un coup à la porte du bureau, et la voix de Hetwar répondit :

— Entrez.

Il tira le loquet et se glissa à l'intérieur, puis lutta contre la tentation de reculer contre la porte alors même qu'elle se fermait. Autour du

bureau de Hetwar se rassemblaient le prince-maréchal Biast, l'érudit Lewko et l'archidivin-ordinant de Gîtelevant lui-même, Fritine des Guéragot. Gesca s'appuyait au mur, et sa posture quelque peu tendue évoquait un homme en train de faire des rapports difficiles à ses supérieurs. Tous les regards se tournèrent vers Ingrey.

— Parfait, déclara Hetwar. Nous parlions justement de vous, Ingrey. Vous êtes-vous remis de votre indisposition de ce matin ?

Il affichait une expression résolument ironique. Ayant passé mentalement les options en revue et conclu qu'il ne pouvait répondre à cette question, Ingrey se contenta de hocher la tête et d'étudier son auditoire importun.

L'archidivin Fritine était l'oncle des comtes jumeaux ici présents, descendant de la précédente génération de Guéragot, consacré au service du Temple car, en tant que cadet d'une fratrie nombreuse, il avait peu de chances d'accéder à un poste important dans les terres de son clan. Une longue carrière l'attendait au sein du Temple, typique des hommes de haute naissance et nullement déshonorante ; s'il appuyait son clan, il s'assurait aussi qu'ils déversent en retour des faveurs régulières au Temple. Son affectation à Gîtelevant, qui lui garantissait une voix importante en tant qu'ordinant, était survenue sept ans plus tôt, point culminant de sa carrière. Et de ces faveurs.

Ingrey avait appris, à force d'observation, que Fritine et Hetwar se toléraient sans mal, chacun ayant l'esprit aussi pratique que l'autre. Par leur intermédiaire, la Ville-royale et la Ville-temple travaillaient plus souvent en collaboration qu'en opposition – souvent, mais pas invariablement. En raison de l'élection imminente, une certaine tension régnait actuellement entre eux, car Hetwar comptait la voix de Fritine parmi les incertaines ; l'archidivin avait, du côté de sa mère, des liens avec les Brandefaucon ainsi que les Roncerenard. Et Fritine pouvait prétexter sa place de médiateur du Temple pour éviter, pour l'instant, de promettre sa voix à qui que ce fût. Ce qu'il devait, sans aucun doute, trouver utile.

Ingrey n'avait jamais su avec certitude dans quelle mesure l'archidivin tolérait son loup. C'était son prédécesseur qui avait signé la dispense qu'Ingrey avait préservée au cours de la dernière

décennie quand il avait perdu toutes ses autres possessions, et qu'il enfermait à présent à double tour dans sa chambre de ce même palais, à l'étage. Ingrey ignorait si le surnaturel inspirait à Fritine un dégoût d'ordre théologique ou personnel, car il semblait aussi insensible que Hetwar à l'attrait des choses mystiques. *Alors que pense-t-il de Lewko, je me le demande ?*

L'érudit se mordillait présentement les jointures en braquant sur Ingrey un regard des plus déstabilisants. Ingrey lui adressa un signe de tête poli et attendit que quelqu'un d'autre commençât. *N'importe qui d'autre que moi. Cinq dieux, je n'ai pas assez d'esprit pour tenir tête à cette dangereuse compagnie en ce moment même*.

L'archidivin se lança aussitôt.

— L'érudit Lewko nous apprend que vous affirmez avoir fait l'expérience d'un miracle dans la cour du Temple ce matin.

Ingrey se demanda comment réagirait Fritine s'il lui répliquait : *Non, j'en ai accordé un. Je n'y tenais pas tellement, mais le dieu m'a si joliment supplié.* Il répondit plutôt :

— Rien que je puisse prouver devant un tribunal, messire. Du moins, c'est ce qu'on m'a dit.

Lewko s'agita, mal à l'aise, déstabilisé par son calme.

— J'étais présent, déclara froidement l'archidivin.

— En effet.

— Je n'ai rien vu.

À la décharge de Fritine, l'inquiétude prenait le pas sur la méfiance dans son expression.

Ingrey pencha la tête pour traduire une totale neutralité, aussi exaspérante qu'adaptée. Oui, qu'ils révèlent donc, *eux*, leurs opinions en premier lieu.

Le prince-maréchal Biast déclara, plein d'espoir :

— On peut supposer que si le Fils Automne a accepté l'âme de Boleso, c'est une preuve contre l'accusation d'expériences avec des esprits animaux.

— On peut supposer tout ce que l'on souhaite, acquiesça cordialement Ingrey. Et si l'on trouvait le corps du témoin Cumril flottant demain matin dans le Héron, personne ne pourrait plus le contredire. Surtout pas moi.

L'archidivin sursauta, visiblement irrité par ce qui s'apparentait à une calomnie voilée. Ou peut-être une suggestion. Ou une menace. Ou une contre-menace. Ingrey espérait qu'il était difficile d'en juger avec certitude. Les yeux perçants de Lewko, fixés sur lui, scintillaient d'une curiosité renouvelée.

— Ça ne se produira pas, déclara l'archidivin. Cumril est sous bonne garde. La justice sera rendue.

— Parfait. La personnalité de Boleso recevra donc ce qu'elle mérite, quelle que soit la façon dont son âme a été sauvée.

Biast tressaillit. Hetwar déclara d'une voix ferme :

— Alors dites-moi, Sire Ingrey. À quel moment avez-vous découvert que dame Ijada était, elle aussi, infectée par la présence d'un esprit animal ?

Ah, ils avaient donc effectivement comparé leurs histoires sur Ingrey. Trop tard pour y remédier.

— Le jour où nous avons quitté la Hure.

Avec son calme habituel autant que trompeur, Hetwar demanda :

— Et vous ne jugiez pas nécessaire de m'en parler ?

Gesca, qui s'efforçait de paraître invisible, appuyé contre le mur opposé, se tassa en entendant son intonation. *Alors pour qui rédigiez-vous vos rapports, Gesca, si ce n'était Hetwar ?* Fleuvéquin, à en juger par l'étrange coïncidence qui les avait fait se croiser sur la route. Et si c'était le cas, Gesca lui servait-il encore d'intermédiaire ?

Ingrey répondit :

— À la première occasion, j'ai exposé ce problème à l'autorité du Temple en la personne de l'érudite Hallana. Qui m'a renvoyé à l'érudit Lewko. (*D'une certaine façon.*) J'attendais ses conseils, dans la mesure où la question concernait clairement le Temple, mais l'affaire de l'ours polaire nous a hélas retardés. Lorsqu'une nouvelle occasion s'est présentée de parler, cet après-midi, d'autres questions semblaient prioritaires.

D'autres questions ? Ou la même, d'un point de vue différent ? Qui d'autre que les dieux voyait simultanément au-delà des tournants ? Idée nouvelle et dérangeante. Eh bien, autant reporter la faute sur le saint – qui regardait Ingrey se défendre avec un air

ironique et satisfait – et voir qui dans cette pièce oserait le réprimander, *lui*.

Pas Hetwar, car il fronça les sourcils et changea de sujet.

— C'est ce qu'il semble. Le sort de la jeune fille sera réglé en temps et en heure. Une nouvelle plus urgente est parvenue à nos oreilles. Que pensez-vous de l'accusation de Cumril selon laquelle Wencel des Fleuvéquin porte lui aussi un esprit animal ?

Ingrey prit une longue inspiration.

— Qu'une si grave accusation doit certainement donner lieu à une enquête du Temple en bonne et due forme.

— Et que découvrirait cette enquête ?

Jusqu'où s'étendaient les facultés de dissimulation de Wencel ? Plus loin que celles d'Ingrey, dans tous les cas.

— J'imagine que tout dépendrait de leur compétence, messire.

— *Ingrey.* (Le ton qu'employait Hetwar à titre d'avertissement, en serrant les dents, fit cette fois sursauter Gesca et Biast en même temps. Ingrey tint bon.) Cet homme est un comte-ordinant, et nous approchons d'une élection. Je le *prenais* pour un ardent défenseur de l'héritier légitime.

Il adressa un signe de tête à Biast, qui le lui rendit avec gratitude. Fritine cligna des yeux sans rien dire.

Hetwar poursuivit :

— Si ce n'est pas le cas, je dois le savoir ! Je ne peux me permettre de perdre son appui lors d'une arrestation prématurée.

— Eh bien, répondit Ingrey d'une voix neutre, dans ce cas, votre solution est simple. Attendez de vous être assuré sa voix avant de vous retourner contre lui pour l'attaquer.

Biast donnait l'impression d'avoir mordu dans un fruit pourri. Hetwar sembla, l'espace d'un instant, considérer sérieusement la réponse d'Ingrey. Fritine resta inexpressif et Ingrey se demanda une fois de plus s'il avait déjà promis sa voix d'ordinant.

Cumril venait-il de voir augmenter ses chances d'aller boire la tasse dans le Héron ? *Est-ce que ça me concerne ?* Ingrey soupira. *Probablement.* Ingrey en tira la sinistre conclusion qu'il ne se fiait assez à personne, dans cette pièce, pour lui confier ses dernières révélations concernant Fleuvéquin. *Je veux voir Ijada.*

Ingrey serra les mains derrière son dos. *À mon tour.*

— Messire l'archidivin. Vous êtes à la fois théologien et ordinant. Si quelqu'un peut me répondre, ce doit être vous. Sauriez-vous me dire… quelle est la différence *précise* entre la royauté sacrée de l'Ancienne Sylve et sa forme renouvelée sous l'orthodoxie quintarienne ?

Hetwar le fixa avec une expression qui disait clairement : *Au nom des cinq dieux, Ingrey, d'où sortez-vous cette question ?* Mais il se laissa aller sur son siège et fit signe à Fritine de répondre, visiblement tout aussi curieux quant à la réponse.

Fritine tambourina des doigts sur le bras de son fauteuil.

— L'ancien roi sacré était élu par les chefs des treize clans les plus forts. Le nouveau, par huit grandes maisons claniques et cinq ordinants du Temple. On accorde une priorité aux droits du sang et de la primogéniture… (il jeta un coup d'œil à Biast) à la manière darthacaine. Comme l'élection d'un roi sacré servait, la plupart du temps, de prétexte à la guerre entre tribus, ce transfert plus paisible des pouvoirs entre les générations semble lui-même la marque d'une bénédiction divine.

D'un hochement de tête destiné à Biast, il sous-entendit : *Et laissons les choses en l'état.*

— Je ne vous demandais pas une réponse politique, répondit Ingrey. L'ancien roi sacré était-il toujours un guerrier hybride, ou… ou un chaman ?

Et ce terme-là était-il dangereux à lâcher dans la conversation ?

Lewko se redressa avec une expression d'intérêt croissant.

— J'ai entendu quelque chose à ce sujet. De nombreux rites intertribaux nécessitaient la participation du roi sacré ; peut-être était-il davantage mage que sacré, en réalité.

Ingrey tenta de s'imaginer n'importe quel roi sacré du passé récent sous les traits d'un mage, et renonça. *Je ne les vois pas davantage sous ceux d'un saint, d'ailleurs.*

— Et la royauté a totalement perdu ce… pouvoir surnaturel ?

— Oui ? répondit Lewko.

Ingrey ne savait trop si cette inflexion montante traduisait assentiment ou encouragement.

— Alors… que reste-t-il ? Qu'est-ce qui garantit désormais le caractère sacré de cette royauté ?

L'archidivin haussa les sourcils.

— La bénédiction des cinq dieux.

— Je vous demande pardon, Érudit, mais je la reçois lors des offices. Ça ne fait pas de moi un saint pour autant.

— Ah oui, marmonna Hetwar d'une voix presque inaudible.

Ingrey l'ignora et poursuivit.

— Y a-t-il derrière cette bénédiction divine autre chose que des vœux pieux ?

L'archidivin répondit d'une voix sonore :

— La prière. Les cinq archidivins-ordinants prient pour qu'on guide leur vote ; ils invitent les dieux à leur envoyer un signe.

Ingrey songea qu'il avait plutôt, lui-même, livré l'un de ces *signes* sous forme sonnante et trébuchante. Il ne s'était pas senti pour autant messager des dieux.

— Quoi d'autre ? Quels autres changements ? Il *doit* y avoir autre chose.

Comme la légère tension contenue dans sa voix trahissait une trop grande urgence, il avala sa salive pour en reprendre le contrôle. Cinq anciens clans manquaient à présent au mélange, c'était vrai, trois d'entre eux ayant disparu, deux autres étant désormais réduits. Cinq hommes du Temple les avaient habilement remplacés, et qui eût osé les accuser de représenter moins fidèlement leur peuple ? Pourtant, l'élection avait naguère *établi* Fleuvéquin comme roi-mage, l'avait transformé en quelque chose d'extraordinaire. *Oui, et il n'a jamais cessé de l'être, n'est-ce pas ?* La royauté présente avait-elle en partie perdu de son sens parce que Fleuvéquin, dans son immortalité, s'accrochait à quelque chose qu'il eût dû céder ?

Biast, qui avait gigoté sur son siège pendant tout cet échange, les interrompit.

— Si l'accusation portée contre Wencel est vraie, je m'inquiète profondément pour la sécurité de ma sœur.

Ingrey n'appréciait guère Fara, après ce qu'elle avait fait à Ijada, mais compte tenu de ses soupçons quant au destin de la *dernière* épouse-mère de Fleuvéquin, il ne put que donner raison à Biast.

— Votre inquiétude me semble valable, messire.

Hetwar se redressa sur ces mots.

Ingrey ajouta :

— Ce qui me rappelle. Maître des sceaux. Le comte Fleuvéquin m'a récemment laissé entendre qu'il désirait mes services. Je vous prie, s'il vous le demande, de répondre que vous ne souhaitez pas vous séparer de moi. Je crains de le lui refuser face à face. Je ne souhaite pas m'attirer son inimitié.

Hetwar fronça les sourcils sous l'effet d'une intense réflexion. L'archidivin fixa Ingrey et demanda :

— *Deux* hommes souillés par des esprits animaux dans la même maison ? Pourquoi le souhaiterait-il ?

— Vous tirez des conclusions hâtives, archidivin, lui fit observer Ingrey. Le comte est accusé, pas encore condamné.

Fritine se tourna sur son siège.

— Lewko… ?

Celui-ci écarta les mains.

— Il faudrait l'examiner de plus près. Et avec l'aide du dieu, que je ne peux invoquer de force.

Fritine se renfrogna et se tourna vers Ingrey :

— Je souhaiterais que vous parliez plus ouvertement, Sire Ingrey.

Celui-ci haussa les épaules.

— Réfléchissez à ce que vous me demandez, archidivin. Si vous souhaitez mon témoignage pour tout ce qui touche à l'invisible et à l'étrange, vous ne pouvez faire le tri. Vous devez tout prendre, ou rien du tout. Et je doute que vous soyez prêt à m'accepter comme une sorte de courrier des dieux qui vous transmet des ordres.

Tandis que Fritine digérait les implications de cette remarque, Ingrey poursuivit :

— En ce qui concerne Wencel, il affirme s'être rappelé notre parenté. Sur le tard.

Ce qui était également exact, dans un sens.

Biast répondit, indigné :

— Vous laisseriez ma sœur sans protection dans une maison où vous craignez vous-même de vous rendre ?

Il plissa le front et ajouta plus lentement :

— Vous êtes loyal envers messire Hetwar, n’est-ce pas ?

Il ne m’a jamais trahi. Pour l’instant. Ingrey répondit par une révérence quelque peu ambiguë.

Biast poursuivit :

— Mais si l’accusation se révèle exacte… Qui sera mieux placé pour défendre la princesse de, de tout acte surnaturel que puisse tenter son mari, ou la sauver de cet endroit si le besoin s’en fait ressentir ? Et vous pourriez observer, informer, rapporter…

— Espionner ? demanda Fritine d’un air intéressé. Croyez-vous qu’il puisse le faire, Hetwar ?

Ingrey haussa un sourcil.

— Vous voudriez maintenant que je mente lorsque je prêterai serment en entrant à son service, Messires ? s’enquit-il d’une voix suave.

— Ingrey, *arrêtez tout de suite*, rugit Hetwar. Votre sens de l’humour macabre n’a pas sa place dans cette réunion.

— C’était de l’humour ? marmonna Biast.

— Ce qui en tient lieu chez lui.

— Je m’étonne que vous le supportiez.

— Son style éprouvant s’est révélé utile. De temps à autre. Il emprunte son propre chemin tortueux et rapporte des trophées dont aucun homme sensé n’aurait soupçonné la présence. Je n’ai jamais vraiment su si c’était un talent ou une malédiction.

Hetwar se laissa aller en arrière et fixa intensément Ingrey.

— En seriez-vous *capable* ?

Ingrey hésita. Voilà qui officialiserait ce qu’il faisait à demi consciemment depuis le début ; jouer les agents doubles tout en rassemblant désespérément des fragments qu’il espérait voir former un schéma ou un autre. Tout en s’assurant de garder ses pensées pour lui.

Il pouvait refuser. Il le pouvait.

— Je reconnais, dit-il plutôt d’une voix lente, que je désire moi aussi comprendre mieux Wencel. (Il ajouta pour Biast :) Et pourquoi pensez-vous soudain votre sœur en danger, plus qu’à tout autre moment ces quatre dernières années ?

Biast sembla quelque peu embarrassé.

— Ces quatre dernières années, je lui prêtais à peine attention. Nous ne nous sommes rencontrés qu'une fois depuis son mariage, et nous nous écrivions rarement. J'ai supposé… supposé que mon père lui avait trouvé une belle place, et qu'elle s'en satisfaisait en outre. J'avais mes propres soucis. C'est seulement quand elle m'a parlé hier – enfin, quand je l'ai harcelée – qu'elle m'a révélé à quel point elle était malheureuse.

— Que vous a-t-elle dit ? demanda Hetwar.

— Elle n'avait pas voulu que les, hem, les événements survenus à la Hure tournent si mal. Elle pensait Boleso devenu incontrôlable, en effet, mais espérait que, hum, que dame Ijada et lui se satisferaient peut-être l'un de l'autre, avec le temps. Que la jeune fille parviendrait à le calmer. Fara souffre profondément de son absence d'enfants, même si j'avoue ne pas être certain que la faute lui en revienne, à *elle*. Elle pensait que son mari s'intéressait à sa nouvelle demoiselle de compagnie, car c'était lui qui l'avait amenée dans la maison de Fara.

Voilà du nouveau, songea Ingrey. Ijada croyait que l'offre venait de sa tante Rivemartre, mais qui l'avait rappelée au bon souvenir de la tante ? Se *pouvait-il* que Wencel eût pensé concevoir un nouvel héritier à interposer entre lui-même et Ingrey ? Ou avait-il de tout autres motifs lorsqu'il avait remarqué Ijada ? *Tout autres, oui, je le crois à présent. Il ne se démènerait pas ainsi sans raison, mais ses desseins ne sont pas ceux des autres hommes.*

— Dame Ijada affirme que le comte ne l'a nullement insultée, répondit Ingrey. Je vous accorde qu'elle est peut-être assez naïve pour ne pas identifier d'insultes si elles ne sont pas grossières, et Wencel n'est pas homme à verser dans la vulgarité. Je pense que Fara a joué un rôle important dans tout cet enchaînement d'événements. Même si je reconnais que Boleso était bien engagé sur sa propre voie obscure, et mieux valait l'arrêter au plus tôt.

Comme Hetwar lui rappelait, d'un coup d'œil furtif, la nécessité de rester courtois, il ajouta pour le frère endeuillé de Boleso :

— Je regrette qu'il ait fallu que ce soit de si cruelle façon.

Le prince-maréchal grommela un « Mm » peu convaincu. Qui ne semblait pas exprimer le désaccord.

L’archidivin s’éclaircit la gorge.

— Je vous ferais remarquer, Sire Ingrey, que d’après votre témoignage à l’érudit Lewko – ainsi que d’autres preuves – votre esprit loup semble à présent libéré. Vous violez donc votre dispense.

La neutralité de sa voix ne masquait pas tant une menace, ou une peur aiguë, qu’une pression. Ingrey savait comment réagir à ces choses-là.

— Ce n’était pas de ma volonté, messire. (Affirmation sans risque car impossible à vérifier.) C’est un accident survenu lorsque l’érudite Hallana m’a libéré de mon sort. Si bien que, d’une certaine façon, c’est l’œuvre du Temple lui-même. (*Oui, les absents ont toujours tort.*) Je ne peux affirmer que c’était la volonté des dieux, mais deux d’entre Eux n’ont guère hésité à en faire usage.

Avait-il perçu chez Fritine un sursaut nerveux, presque invisible ? Il inspira.

— Vous désirez maintenant vous en servir, vous aussi, en me demandant de protéger la princesse Fara. Ce qui me semble une lourde mission, pour un homme en qui vous n’avez pas confiance. Ou voulez-vous d’abord m’utiliser, puis vous retourner contre moi ? Je vous préviens que je sais nager.

Fritine médita longuement cet appât puis refusa sagement d’y mordre.

— Il est donc dans votre intérêt de ne pas renoncer à la prudence, ne croyez-vous pas ?

— Je vois. (Ingrey le gratifia d’une révérence un rien trop appuyée.) Il semble que je sois à votre service, archidivin.

La franchise de cet échange fit remuer sur son siège un Hetwar mal à l’aise. Non qu’il ne fût pas homme à émettre des menaces, mais il avait toujours trouvé des moyens plus subtils de faire agir Ingrey selon sa volonté, ce qu’appréciait son homme de main, ne fût-ce que sur un plan esthétique.

— Puisque vous le présentez de manière si attrayante, répondit Ingrey (qui vit grimacer Hetwar du coin de l’œil), j’accepte donc de vous servir d’espion. Et de garde du corps pour la princesse.

Il gratifia Biast d’un hochement de tête poli qu’il eut au moins la présence d’esprit de lui rendre.

— Voilà qui soulève la question de l'endroit où garder la prisonnière, déclara Hetwar. Si Wencel est suspect, sa proposition d'héberger dame Ijada l'est également. Il serait peut-être temps de l'installer dans des quartiers plus sûrs.

Ingrey se figea. Allait-on arracher Ijada à sa garde ? Il demanda prudemment :

— Mais ne révéleriez-vous pas ainsi trop tôt vos soupçons quant à Wencel ?

— Aucunement, répondit l'archidivin. Ce changement était inévitable après l'enterrement.

— Son logement actuel me paraît adéquat, protesta Ingrey. Elle ne semble pas vouloir s'enfuir et se fie à la justice du Temple. Je vous ai dit qu'elle était naïve, ajouta-t-il en guise de pique destinée à Fritine.

— Oui, mais vous ne pouvez garder deux endroits à la fois, lui fit très logiquement remarquer Biast.

Hetwar, qui s'animait enfin sous l'effet de la tension qu'il percevait soudain chez Ingrey, les arrêta d'un geste.

— Nous pourrons en discuter plus tard. Je vous remercie de vous être porté volontaire pour cette délicate mission, Sire Ingrey. Pensez-vous pouvoir infiltrer rapidement la maison de Fleuvéquin ?

— Dès ce soir ? demanda Biast.

Non ! Je dois voir Ijada !

— Voilà qui semblerait curieux, je le crains, si j'arrivais avant qu'il vienne vous supplier de me céder à lui, Sire Hetwar. Et vous ne devriez pas vous laisser convaincre trop facilement. Et puis j'ai besoin de nourriture et de sommeil.

Au moins disait-il vrai sur ce dernier point.

— Je souhaiterais qu'on protège ma sœur dès maintenant, déclara Biast.

— Dans ce cas, vous pourriez peut-être vous arranger pour lui rendre visite vous-même.

— Mais *moi*, je n'ai aucun pouvoir étrange à opposer à Wencel !

Alors vous commencez à penser que je vous serais plus utile vif que mort ? Parfait.

— N'y a-t-il aucun sorcier du Temple à qui confier sa garde, en attendant ?

— Ceux que j'estimerais convenables sont déjà occupés, dit Lewko. Je les ferai rappeler d'urgence dès que possible.

Fritine accueillit ces paroles d'un hochement de tête.

— Paix, prince, dit Hetwar à Biast, qui ouvrait de nouveau la bouche. Je crois que nous ne pouvons plus prendre de décisions sensées ce soir.

Il se leva en s'appuyant sur son bureau avec un grognement de fatigue.

— Ingrey, accompagnez-moi dehors.

Ingrey s'excusa auprès des puissances assises, s'assurant d'adresser directement un petit salut d'adieu à Gesca, à seule fin de l'inquiéter. Si son lieutenant l'espionnait pour Fleuvéquin, comment réagirait le comte en recevant ce rapport-*ci* ? Même si Wencel avait dû anticiper l'accusation de Cumril. Au moins Gesca pourrait-il témoigner que le soupçon ne provenait pas d'Ingrey. *Oui. Que Gesca s'enfuie donc. Suis sa piste et vois où elle te mène.*

Ingrey accompagna Hetwar le long du sombre couloir, décoré de tapis, loin de la porte close du bureau, pour éviter qu'on les entendît.

— Messire ?

Hetwar se tourna vers lui et s'immobilisa sous une torche murale. La lueur des bougies accentuait ses traits troublés.

— J'avais cru jusqu'à présent que si Wencel manifestait un tel intérêt pour l'élection à venir, c'était au nom de son beau-frère. Il était donc largement dans ma confidence. J'ai désormais des raisons de me demander si, comme Boleso, il n'obéit pas à un désir plus personnel.

— A-t-il entrepris de nouvelles actions, en dehors de son étrange intérêt pour Ijada ?

— Je parlerais plutôt d'anciennes actions vues sous un jour nouveau. (Hetwar se frotta les tempes et ferma très fort les yeux, brièvement.) Pendant que vous garderez Fara, guettez toute preuve d'un intérêt, disons, outrageusement personnel dont Wencel ferait preuve quant à l'élection du prochain roi sacré.

— J’ai la certitude que Wencel ne s’intéresse pas au seul pouvoir politique, déclara Ingrey.

— Cette affirmation ne me rassure guère. Pas quand un certain seigneur-loup a prononcé les mots « roi » et « mage » dans un même souffle. Je sais très bien que vous nous avez tu des choses.

— La spéculation excessive comporte ses propres risques.

— Certes. Je veux des *faits*. Je ne souhaite pas perdre un précieux allié à cause d’accusations mensongères et insultantes, ni inversement omettre de me protéger d’un dangereux ennemi.

— Ma curiosité égale la vôtre en ce domaine, messire.

— Parfait. (Hetwar lui asséna une tape sur l’épaule.) Allez donc chercher la nourriture et le sommeil dont vous parliez. Vous ressemblez à un cadavre ambulant, vous savez. Êtes-vous sûr de ne pas avoir été malade pour de bon, ce matin ?

— J’aurais nettement préféré. Lewko vous a-t-il répété ma confession ?

— Concernant ce que vous appelez votre vision ? Oh, oui, un récit affreux. (Il hésita.) Même s’il a semblé réconforter Biast.

— L’avez-vous cru ?

Hetwar inclina la tête.

— Et vous ?

— Oh, oui, souffla Ingrey.

Hetwar resta immobile, soutenant d’abord le regard d’Ingrey, avant de baisser les yeux, gêné.

— Je regrette d’avoir manqué cette distraction. Alors de quoi avez-vous vraiment parlé, le dieu et vous ?

— Nous nous sommes… disputés.

Les lèvres de Hetwar s’étirèrent en un sourire authentique, encore qu’ironique.

— Pourquoi n’en suis-je pas surpris ? Je souhaite aux dieux bien du courage. Puissent-Ils réussir mieux que moi à vous soutirer des réponses directes.

Il fit mine de se détourner.

— Messire, l’interpella soudain Ingrey.

Hetwar se tourna de nouveau.

— Oui ?

— Si, hem… (Ingrey avala pour s’humidifier la gorge.) Une faveur. Si, pour quelque raison, mon cousin Wencel devait mourir soudainement au cours des prochains jours, je vous prie de vous assurer que je fasse aussitôt l’objet d’une enquête du Temple. Avec les meilleurs sorciers que Lewko puisse rassembler pour l’examen.

Hetwar le regarda d’un air songeur. Puis son expression s’intensifia. Il s’apprêta à parler mais referma la bouche.

— Je suppose, dit-il enfin, que vous imaginez pouvoir me faire ce genre de confidences et vous éloigner ensuite, hein ?

— Dans le but de vous faire jurer, oui.

— Vous confondez les différents sens de *jurer*, je crois.

— Dans celui de *prêter serment*.

— Dans ce cas, oui.

— Parfait.

Ingrey s’inclina puis se retira. Hetwar ne le rappela pas. Mais un juron lâché à mi-voix atteignit en effet ses oreilles alors qu’il allait emprunter l’escalier.

Chapitre 18

Lorsque le portier fit entrer Ingrey dans la maison qui servait de prison, Ijada était assise au pied de l'escalier, voûtée, s'étreignant avec encore plus de force que la fois d'avant. Sa gardienne se tenait quelques marches au-dessus d'elle, l'air inquiet. Ijada bondit sur ses pieds, scrutant le visage d'Ingrey avec l'air d'y chercher quelque chose qu'elle sembla trouver, car elle fondit sur lui. L'agrippant par le bras, elle l'attira dans la pièce latérale, claquant la porte sur le visage désapprobateur mais intimidé de la gardienne.

— *Qu'était-ce* donc, un peu plus tôt ? demanda Ijada. Que vous est-il arrivé ?

— Qu'avez-vous – avez-vous vu quelque chose, vous aussi ?

— Des visions, Ingrey, d'affreuses visions. Qui ne venaient *pas* du dieu, je vous le jure. Peu après votre départ, j'en ai été de nouveau saisie. Mes genoux ont cédé. Le monde ne s'est pas entièrement effacé cette fois, mais les images étaient plus nettes qu'un souvenir, et moins qu'une hallucination. Ingrey, j'ai vu le Champ du Massacre, j'ai vu mes hommes ! Non pas loqueteux et usés comme dans mon rêve des Bois blessés, mais tels qu'ils apparaissaient de leur vivant. (Elle hésita.) Quand ils sont morts.

— Avez-vous perçu la présence de Wencel ? L'avez-vous vu ou entendu ?

— Non, pas… pas tel qu'il est. Ces visions naissaient dans votre esprit, je crois. N'est-ce pas ?

— Oui. Des images des temps révolus, hein ? De l'Ancienne Sylve. Du Champ du Massacre.

Elle porta la main à son cou en frissonnant, et l'horrible bruit de la hache séparant les os résonna de nouveau dans la mémoire d'Ingrey. *Elle l'a ressenti aussi.*

— Pourquoi partageons-nous ces choses-là ? Que s'est-il produit entre nous ? demanda-t-elle.

— Ces images, ces visions… Wencel les a placées en moi. Il n'est pas un guerrier hybride comme vous, pas un simple chaman comme moi. Il est bien plus. Perdu hors du temps. Et sa puissance et sa douleur le rendent redoutable. Il croit être – il dit être – roi sacré.

— Mais le vieux sire Boiscerf est roi, depuis bien avant ma naissance – comment peut-il en exister deux ?

— Je crois qu'il y a là un problème, un mystère, dont je n'ai pas encore atteint le cœur. Je suis allé trouver Wencel dans l'intention de lui faire cracher la vérité, de force s'il le fallait. Au lieu de quoi, c'est lui qui me l'a assénée à coups violents dans le crâne…

Il guida Ijada vers une chaise et s'assit près d'elle, lui serrant toujours les mains par-dessus la table. Hésitant, il lui décrivit l'entretien terrifiant avec le comte. Ijada semblait n'avoir partagé que les visions mystiques, pas leur contexte ; Ingrey songea qu'elle avait dû passer ces dernières heures folle de confusion, car elle avait encore maintenant les yeux dilatés et le corps agité de tremblements.

— Wencel affirme que je suis l'héritier de son âme, que son sortilège s'emparera de mon corps, que nous le voulions ou non. Depuis combien de temps en est-il ainsi, je l'ignore. Il y a dû y avoir jadis un autre cousin entre nous, qui a trouvé la mort ensuite, mais… tout remonte peut-être au décès de mon père. Ce qui soulève d'autres questions sans réponse quant à ce que mon père comptait faire de ces loups.

— Mon autre rêve, souffla-t-elle. Le cavalier en flammes, le loup en laisse qui se ruait à travers les cendres. C'était vous ! C'était vous *deux*.

— Le croyez-vous ? Peut-être…

— Ingrey, j'ai reconnu Saintarbre et mes hommes. Je suis liée à eux aussi certainement qu'à vous, même si j'ignore comment. Et si Wencel a dit vrai, lui aussi est lié à eux, et inversement.

— Le récit de Wencel ne manquait pas de lacunes, mais il n'a pas menti sur ce point, affirma Ingrey avec conviction. Ce lien est au cœur de tout.

— Alors la boucle est bouclée. Vous êtes lié à moi, moi à mes fantômes, eux à Wencel, et lui, semble-t-il, à vous. Essaie-t-il de

pratiquer une magie puissante en nous réunissant tous ici ?

— Je l'ignore. Tout ceci n'est pas son œuvre. Pour commencer, le choix de son héritier mystique ne lui appartient pas, sinon il en aurait sans doute choisi un autre que moi. Ce qui relève d'une certaine logique ; le sortilège doit avoir été conçu pour fonctionner dans le chaos et l'ardeur du combat, lorsque le roi comme son fils pouvaient tomber dans la même heure – ce qui s'est produit sur le Champ du Massacre, plus ou moins. Le transfert a dû s'effectuer sans attention ni volonté de la part des chamans. Si bien que cette partie-*là* du sortilège doit être liée aux guerriers hybrides qui ont trouvé la mort aux Bois blessés. C'est comme si l'ensemble de l'Ancienne Sylve, ou ce qui reste du pouvoir de ses clans, choisissait son héritier *à travers* Wencel.

Ce qui semblait, aux yeux d'Ingrey, une validation énigmatique et intimidante.

Ijada plissa les yeux.

— Alors sommes-nous censés nous rendre tous trois au Champ du Massacre ? Et si oui, que devons-nous faire une fois là-bas ?

— Et qui – enfin, Qui – nous y pousse ? grommela Ingrey.

Il se laissa aller en arrière, songeur.

— Le sortilège était plus concentré, jusqu'ici. Il n'y a eu que les Fleuvéquin et les guerriers morts, encore et encore, sur seize générations. Vous – vous y avez fait irruption de l'extérieur. Le sortilège s'est ouvert pour m'intégrer, *moi*. Ses frontières ne sont plus ce qu'elles étaient. Les frontières entre mort et vie, esprit et matière. Clan et clan. La Sylve et une terre étrangère. Des changements – pour la première fois depuis des siècles, des changements se produisent.

Ijada frotta son front plissé.

— Quel est mon rôle dans tout ceci ? Moitié dedans, moitié dehors – y ai-je même ma place ? Je suis vivante, ils sont morts ; je suis une femme, eux des hommes – pour la plupart, je crois… Mon léopard n'est même pas l'une des bêtes sacrées de la Sylve ! Je n'ai rien fait pour l'âme de Boleso ce matin ; je suis restée là à vous regarder bêtement. C'est *vous* qu'ils veulent, Ingrey, vous qui pouvez libérer les fantômes de leurs vieilles créatures !

Elle posait sur lui un regard d'une ardente conviction.

— Une porte située dans un mur se trouve à la fois dedans et dehors, répondit lentement Ingrey. Moitié-moitié, comme l'est votre sang, grâce à votre père. Et vous avez un rôle à tenir, vous aussi, même si ce n'est sans doute pas Wencel qui vous l'a attribué. Vos fantômes ne vous ont-ils pas choisie ? Parmi tous ceux qui ont dormi et rêvé dans les Bois cette nuit-là ?

Elle hésita, se redressa quelque peu.

— Si.

— Très bien, donc. (*Donc quoi ?* Son cerveau épuisé ne lui fournit aucune réponse.) Les visions ont soulevé d'autres questions. Wencel souhaite vivement me garder près de lui, je crois. Il m'a proposé une place dans sa maison. Plus que proposé. Imposé.

Elle fronça les sourcils, de nouveau inquiète.

— Au lieu de me protéger, poursuivit Ingrey, Hetwar veut que j'accepte afin de lui servir d'espion. Cumril a émis l'hypothèse selon laquelle Wencel porte un esprit animal, même si le Temple et Hetwar ignorent encore ce qu'il affirme être d'autre. Je ne leur ai rien dit. J'ignore quelles conséquences en découleront, et de quelle manière se dévoileront les secrets les plus sombres de Wencel. Et comment je me retrouverai pris dans cet écheveau. Pire encore, Biast s'est mis à craindre son beau-frère et veut que je protège Fara.

Ingrey fit la grimace.

— Biast ne se trompe peut-être pas, déclara lentement Ijada. Je ne veux certainement pas que mes malheurs causent la mort d'autres Boiscerf.

— Vous ne comprenez pas. Si j'entre au service de Fleuvéquin, on vous soustraira à ma protection pour vous confier à un autre geôlier. On vous enfermera peut-être dans une nouvelle prison moins facile d'accès. Dont vous aurez plus de mal à vous échapper.

La tension durcit les traits d'Ijada.

— Je ne dois pas… me trouver entravée, quand tout sera fini. Quand viendra le moment de partir.

— Quand quoi sera fini ?

Sa main se referma sur le vide en un geste de frustration.

— Ceci. Quoi que ça puisse bien être. Quand la meute du dieu rattrapera ce qu'Il cherche. Ne le ressentez-vous pas, Ingrey ?

— Je le ressens, oui, l'effort me rend fébrile, mais je ne le vois pas. Pas clairement.

— Que prépare Wencel ?

Ingrey secoua la tête.

— Je suis de moins en moins certain qu'il *prépare* quelque chose, en dehors de défendre ses vieux secrets. Il a tant de choses en tête qu'il semble parfois avoir du mal à maintenir son attention. Ce qui ne le rend pas moins dangereux pour autant. Que craint-il réellement ? Il semble, après tout, impossible à tuer.

L'exécution n'arrêterait pas le comte. Quant à l'emprisonnement, Wencel pourrait y échapper de la même manière forte s'il était assez désespéré, quelle que fût la profondeur du donjon ou l'importance de la garde. Ingrey ne voulait vraiment pas risquer qu'on emprisonnât Wencel.

Une perplexité nouvelle tordit les lèvres d'Ijada.

— Et comment le comte a-t-il passé l'étape des enterrements, au cours de tous ces siècles, si son âme ne va jamais aux dieux ?

Ingrey réfléchit à l'absence de rumeurs, puis répondit d'un petit geste de négation.

— En occupant le corps de son propre héritier, il se retrouvait généralement chargé de ses propres funérailles. Je suis sûr qu'il est devenu expert pour ce qui est de leur montrer ce qu'il voulait. Et s'il en a manqué quelques-uns, eh bien, il *arrive* que des hommes soient exilés.

L'étrangeté de la situation perturbait de nouveau Ingrey. Qu'avait dû éprouver Fleuvéquin en regardant son propre corps se faire enterrer, encore et encore ? En proie à un sentiment de deuil inversé, sachant que c'était non pas le père mais le fils qu'on venait de perdre ?

Ijada hocha la tête, les traits marqués par une réflexion semblable. Elle tapota le dessus de table.

— Si le Temple est amené à s'occuper de son sortilège, que peuvent-ils faire ?

— Je l'ignore. Rien, sans doute, sauf par sorcellerie ou miracle.

— Les dieux sont déjà plongés dans cette affaire jusqu'à la taille. Sans qu'il soit beaucoup question du Temple.

— Il semblerait, soupira Ingrey.

— Alors qu'allons-nous faire ?

Ingrey frotta sa nuque douloureuse.

— Attendre, je crois. Néanmoins, je vais entrer au service de Fleuvéquin. Et l'espionner, mais pas seulement pour le compte de Hetwar. Je trouverai peut-être quelque chose qui m'aidera à y voir clair, une pièce encore manquante.

— En courant vous-même quel danger ? demanda-t-elle, inquiète.

Ingrey haussa les épaules. Elle sembla mécontente.

— Cette pause a quelque chose d'affreusement instable.

— Quelle pause ? ironisa Ingrey. Cette journée impitoyable m'a à moitié anéanti.

Elle agita les mains, de nouveau exaspérée.

— Tandis que je me trouvais coincée dans cette maison !

Il se pencha en avant, hésita un bref instant, puis l'embrassa. Elle ne recula pas. Il n'y eut pas cette fois de choc soudain, de changement dans la façon dont il la percevait, mais seulement parce que la présence constante d'Ijada ne s'était jamais estompée depuis leur premier baiser. Il la ressentait, courant pareil à un bief de moulin s'écoulant entre eux. L'excitation de son corps s'engourdissait pour céder la place à l'épuisement, le plaisir de ses lèvres se noyait dans un malaise désespéré. Elle l'étreignit à son tour, sous l'effet non du désir ou de l'amour, semblait-il, mais d'une confiance avide : non pas en ses capacités douteuses, mais en lui tout entier. Le loup et le reste. Il sentit son cœur se réchauffer d'émerveillement. Il tremblait.

Elle recula et lui écarta les cheveux du front, à demi souriante, à demi inquiète.

— Avez-vous mangé ? demanda-t-elle, soudain plus pragmatique.

— Pas récemment.

— Vous semblez épuisé. Vous devriez.

— Hetwar m'a dit la même chose.

— Alors c'est vrai. (Elle se leva.) Je vais ordonner à la cuisine de s'activer pour vous.

Il appuya le dos de la main d'Ijada contre son front palpitant avant de la relâcher à contrecœur.

À mi-chemin de la porte, elle regarda par-dessus son épaule et dit :

— Ingrey…

— Hm ?

Il leva la tête de la table où il avait sombré entre ses bras croisés.

— Si Wencel est vraiment une sorte de roi sacré mystique, et vous son héritier… Qu'est-ce que ça fait de vous ?

Un homme terrifié.

— Rien de bon.

— Ha.

Elle secoua la tête et sortit.

Ingrey dormit plus longtemps qu'il n'y comptait le lendemain matin, et ses nouveaux ordres arrivèrent plus tôt que prévu, de la main de Gesca.

Ajustant toujours le pourpoint et le ceinturon qu'on venait de lui donner, Ingrey descendit l'escalier pour aller à la rencontre de son ancien lieutenant dans l'entrée. Gesca baissa la voix pour n'être entendu que d'Ingrey alors même que le portier sortait de la cuisine d'un pas traînant, appelant son fils.

— Vous devez vous présenter devant le comte Fleuvéquin.

— Déjà ? Ce fut rapide. Et ma prisonnière ?

— Je dois vous remplacer comme gardien de la maison.

Ingrey se raidit.

— Au nom de qui ? Hetwar ou Fleuvéquin ?

— De Hetwar, et de l'archidivin.

— Comptent-ils l'installer ailleurs ?

— Personne ne m'en a rien dit.

Ingrey plissa les yeux, étudiant le lieutenant nerveux.

— Et à qui avez-vous fait votre rapport après la réunion de Hetwar, hier soir ?

— Pourquoi aurais-je dû faire de rapport à qui que ce soit ?

D'un pas désinvolte qui ne trompa personne, Ingrey fit reculer l'homme contre le mur, s'appuya contre son bras tendu et se tourna pour piéger le regard de Gesca.

— Vous feriez mieux d'avouer que vous êtes allé trouver Fleuvéquin. Si Wencel veut que je le serve comme j'ai servi Hetwar, je serai bientôt dans sa confidence.

Gesca ouvrit la bouche mais se contenta de secouer la tête.

— Inutile, Gesca. J'étais au courant des lettres que vous lui adressiez.

Ce nouveau coup porté dans la quasi-pénombre atteignit sa cible, à voir sursauter le lieutenant.

— Comment avez-vous… Je croyais qu'il n'y avait là aucun mal ! Il était l'allié de sire Hetwar ! Je croyais simplement rendre un service à l'ami de mon maître.

— Contre une juste récompense, je n'en doute pas.

— Eh bien… Je ne suis pas riche. Et le comte n'est pas avare. (Gesca fronça les sourcils, soudain méfiant.) Comment l'avez-vous su ? Je jurerais que vous n'avez jamais rien vu.

— Je l'ai déduit de l'arrivée si opportune de Wencel à Villemédiane. Entre autres choses.

— Ah.

Les épaules de Gesca s'affaissèrent, et il grimaça.

Gesca était-il donc mécontent de s'être laissé piégé à trahir Hetwar, ou simplement d'avoir été découvert ?

— Vous avez glissé le long de la pente, n'est-ce pas ? Les hommes qui rendent des services se retrouvent aussi vulnérables que ceux qui les reçoivent. Par conséquent, je fais rarement l'un ou l'autre.

Ingrey afficha son sourire le plus carnassier, afin de mieux maintenir l'illusion de son invulnérabilité dans l'esprit de Gesca. Celui-ci répondit d'une petite voix :

— Allez-vous me dénoncer ?

— Vous ai-je déjà accusé ?

— Ce n'est pas une réponse. Pas de votre part.

— C'est vrai, soupira Ingrey. Si vous deviez vous confesser à Hetwar, au lieu d'attendre une accusation, vous vous attireriez plus

probablement une réprimande qu'un renvoi. Hetwar se soucie moins de l'honnêteté parfaite de ses hommes que des limites exactes de leur fourberie. Une sorte de certitude réconfortante, je suppose.

— Et qu'en est-il de vos limites, alors ? Quel réconfort y trouve-t-il ?

— Nous nous maintenons mutuellement sur le qui-vive. (Ingrey inspecta Gesca de la tête aux pieds.) Enfin, il pourrait y avoir pire gardien.

— Oui, et prisonnière moins agréable à l'œil.

Ingrey troqua son intonation badine quoiqu'un peu tendue contre une menace plus ouverte.

— Vous traiterez dame Ijada avec la plus stricte courtoisie tant qu'elle sera sous votre garde, Gesca. Sinon, la colère de Hetwar, du Temple, de Fleuvéquin et des dieux combinés sera le cadet de vos soucis.

Son regard noir fit tressaillir Gesca.

— Arrêtez, Ingrey. Je ne suis pas un monstre !

— Mais moi si, souffla Ingrey. Est-ce clair ?

Gesca osait à peine inspirer.

— Très.

— Parfait.

Ingrey recula et Gesca, qu'il n'avait pourtant pas touché, s'affaissa comme un homme qu'on relâche après avoir tenté de l'étrangler, se tâtant la gorge comme en quête d'ecchymoses. Ou de marques de dents.

Ingrey remonta l'escalier d'un pas traînant afin de brusquer Tesko pour qu'il emballât ses maigres possessions à transférer vers la maison Fleuvéquin. Il passa en revue l'entretien de la veille avec Hetwar et ses effets probables sur Fleuvéquin, filtrés par l'esprit et la mémoire de Gesca. Tant qu'Ingrey n'était pas assez stupide pour feindre de le cacher au comte, il doutait que se savoir espionné dérangeât beaucoup Fleuvéquin. Et Gesca avait dû lui apprendre qu'Ingrey avait gardé le plus sombre de ses secrets. L'un dans l'autre, décida Ingrey, la petite trahison de Gesca se révélerait peut-être utile.

Tandis que Tesko descendait l'escalier en titubant sous le poids des affaires de son maître, Ingrey monta frapper à la porte d'Ijada. Il fut soulagé d'entendre retirer le pêne avant que la porte s'ouvrît sur l'œil méfiant de la gardienne.

— Dame Ijada, je vous prie.

Ijada contourna la gardienne pour le rejoindre sur le petit palier, l'expression grave et inquisitrice.

Ingrey baissa la tête.

— Je suis déjà convoqué devant le comte Fleuvéquin. Gesca me remplacera comme gardien, pour un temps.

Elle s'illumina en entendant ce nom familier.

— Alors tout ne va pas si mal.

— Peut-être. J'essaierai de revenir vous parler si je trouve, hum, des éléments qui m'aident à y voir plus clair.

Elle hocha la tête. Son expression était plus songeuse que paniquée, quoique Ingrey ne pût deviner ses pensées. Elle ne possédait pas plus de réponses que lui, mais il admirait le talent qui la poussait à trouver des questions extrêmement gênantes. Il en aurait sans doute bientôt besoin.

Il lui serra les mains, au lieu du baiser d'au revoir qu'ils ne pouvaient échanger sous des yeux vigilants. L'étrange courant qui semblait circuler entre eux s'attardait dans leurs doigts.

— S'ils vous installent ailleurs, je le saurai.

Il parvint à esquisser un fantôme de salut puis s'arracha à elle.

Ingrey répéta son ascension de la veille à travers la Ville-royale, traînant cette fois un Tesko essoufflé, chargé de ses possessions. Le portier de Fleuvéquin les attendait visiblement, car on leur montra aussitôt la nouvelle chambre d'Ingrey. C'était non pas une étroite mansarde de serviteur sous les avant-toits, mais une chambre élégante au troisième étage, réservée aux invités de haute naissance, avec une alcôve pour Tesko. Laissant son serviteur ranger sa maigre garde-robe, Ingrey s'en alla explorer la demeure. Il se demanda si Fleuvéquin attendait qu'il récupérât le reste de ses

affaires au palais de Hetwar, et ce qu'en déduirait le comte s'il n'en faisait rien.

Longeant un salon du deuxième étage, aux gracieuses moulures sculptées dans le bois de bouleau, Ingrey y jeta un coup d'œil pour voir Fara et l'une de ses dames. La matrone, assise, se penchait sur un ouvrage de couture ; Fara se tenait à la fenêtre, une main sur les rideaux, regardant dehors d'un air pensif, à la lumière du matin qui teintait d'argent ses traits tirés. Son visage plutôt carré était pâle, son corps robuste sous sa robe terne ; elle deviendrait une vieille dame vigoureuse. Elle tourna la tête en entendant un cliquetis ou craquement et ouvrit de grands yeux lorsqu'elle le reconnut.

— Sire Ingrey, n'est-ce pas ?

— Princesse.

Il esquissa un salut rudimentaire, la main sur le cœur rappelant, sans le terminer tout à fait, le signe des Cinq.

Elle le jaugea de la tête aux pieds.

— Biast m'a appris hier soir que vous alliez entrer au service de mon mari.

— Ainsi que, hem… au vôtre ?

— Oui. Il me l'a dit. (Elle jeta un coup d'œil à sa suivante.) Laissez-nous. Laissez la porte ouverte.

La femme se leva, s'inclina et contourna Ingrey ; Fara lui fit signe d'entrer.

Elle le regarda d'un air inquisiteur et circonspect lorsqu'il approcha de la fenêtre. Elle parla d'une voix basse.

— Mon frère a dit que vous alliez me protéger.

S'efforçant de garder un ton tout aussi neutre et calme, Ingrey répondit :

— En ressentez-vous le besoin ?

Elle fit un geste hésitant.

— Biast affirme qu'un affreux soupçon pèse depuis peu sur Wencel. Qu'en pensez-vous ?

— Ne voyez-vous pas si c'est le cas ou non, Madame ?

Elle secoua la tête, sans nier tout à fait, puis leva son long menton.

— Et vous ?

— Ce n'est pas la présence d'un compagnon de sang comme le mien qui souille un homme ; c'est ce qu'il en fait. Ou du moins dois-je le croire. Ma dispense l'implique tacitement. N'avez-vous rien soupçonné de surnaturel chez votre mari, pendant tout ce temps ?

Les épais sourcils noirs de Fara se froncèrent en signe de mécontentement accru par cette réponse évasive.

— Non… Si. Je ne sais pas. Il a toujours été étrange, mais je le croyais seulement d'humeur changeante. J'essayais de l'égayer, et parfois, rarement, j'y parvenais, mais il retombait toujours dans ses sombres humeurs. Je priais la Mère pour qu'elle me guide, et puis – *j'essayais* d'être une bonne épouse, comme le Temple nous l'enseigne.

Sa voix trembla sans se fêler. Son expression devint plus songeuse encore.

— Puis il a fait entrer cette fille chez nous.

— Dame Ijada ? Vous a-t-elle déplu… depuis le début ?

— Oh, au début… ! (Elle haussa les épaules d'un petit geste rageur.) Au début, sans doute que non. Mais Wencel… *s'intéressait* à elle.

— Et comment y réagissait-elle ? Lui parliez-vous ?

— Elle feignait d'en rire. Je ne riais pas, moi. Je les observais tous deux – je ne l'avais jamais vu ne serait-ce que regarder une autre femme depuis notre mariage, ni même avant d'ailleurs, mais *elle*, il l'observait.

Ingrey chercha une question qui pût conduire Fara à donner sa version des événements de la Hure, même s'il ne semblait pas que ce fût nécessaire. Point d'intelligence fulgurante ici, ni de ruse subtile, ni d'étranges pouvoirs, rien qu'une stupéfaction blessée. Elle ne paraissait pas non plus *porter* de traces surnaturelles ; Wencel ne semblait pas choisir d'ensorceler son épouse. Pourquoi donc ?

Mais l'esprit de Fara empruntait une autre direction.

— L'accusation de Biast…, murmura-t-elle avant d'intensifier son regard sur Ingrey. C'est sans doute possible. Je ne distingue rien en vous regardant, après tout. Si vous cachez vraiment un loup intérieur, il est aussi invisible que les péchés des autres hommes. Ce qui expliquerait… beaucoup de choses.

Elle prit une inspiration et demanda brusquement :

— Comment avez-vous obtenu votre dispense ?

Il haussa les sourcils.

— J'ai sans doute affronté un enquêteur du Temple particulièrement charitable. Il s'est pris de pitié pour un orphelin malade. Avec le temps, j'ai prouvé que je contrôlais assez bien pour satisfaire mes examinateurs. Mais pas assez pour voir confier un château à mes jeunes mains, bien sûr. Plus tard… plus tard, Hetwar m'a soutenu.

— Si Wencel contrôle si bien sa bête que je n'arrive pas, même moi, à voir qu'il la porte, n'est-ce pas une preuve suffisante pour gagner un tel pardon ? demanda-t-elle, une note plaintive dans la voix.

Ingrey s'humecta les lèvres.

— Il faudrait poser la question à l'archidivin. La décision ne m'appartient pas.

Fara parlait-elle de protéger et préserver son mari ? Wencel *pouvait*-il duper un comité d'examinateurs du Temple tel que celui qui avait si longtemps hésité sur le sort d'Ingrey ? Fleuvéquin avait tant à cacher, mais aussi, semblait-il, une plus grande puissance à consacrer à cette tâche. S'il le désirait. Peut-être la destruction de ses anciens secrets, actuellement en cours, le pousserait-elle à tenter ce genre de stratagème.

En fait, la tâche eût dû monopoliser toute son attention. *Il poursuit un autre but. De toutes ses forces.* Lequel ?

Pour d'autres raisons personnelles, Fara semblait trouver affreusement plausible l'accusation selon laquelle Wencel portait un esprit animal, maintenant qu'elle envisageait la question. Elle ressemblait à une femme qui termine un puzzle auquel elle travaille depuis longtemps et voit les dernières pièces s'emboîter de plus en plus vite. Elle avait peur, oui, de son mari aussi bien que pour lui, et pour elle-même.

— Pourquoi ne pas interroger Wencel vous-même ? demanda Ingrey.

— Il n'est pas venu me voir hier soir. (Elle se frotta le visage et les yeux. Cette rude friction expliquait peut-être leur rougeur.) Il le fait

rarement, ces temps-ci. Biast m'a dit de ne lui parler de rien, mais j'ignore…

— Wencel sait déjà qu'on l'accuse en privé. Vous ne trahiriez les secrets de personne en rompant le silence.

Elle le scruta d'un air timide.

— Êtes-vous déjà à ce point dans sa confidence ?

— Je suis son cousin vivant le plus proche. (*Provisoirement.*) Son besoin de famille ne trouve pas de source de satisfaction plus immédiate, au cours de cette crise.

Façon de parler.

Fara se tordait les mains.

— Alors je serai contente de vous savoir à mon service.

Ce qui reste à voir. Malheureusement, il ne pouvait pas tout à la fois exprimer son opinion de la façon dont Fara avait trahi sa suivante et s'attendre à encourager ses confidences. Il se raidit, tous ses sens à l'écoute d'une présence en approche, avant même que le bruit d'un pas léger leur parvînt depuis le couloir et qu'une gorge s'éclaircît devant l'entrée.

— Sire Ingrey, dit Wencel d'une voix cordiale. On vient de m'apprendre votre arrivée.

Ingrey esquissa sa petite révérence.

— Messire Fleuvéquin.

— J'espère que vous avez trouvé vos nouveaux appartements à votre goût ?

— Oui, je vous remercie. Tesko pense que nous nous élevons dans le monde.

— Façon de voir les choses. (Wencel salua sa femme d'un geste d'une irréprochable correction.) Ingrey, veuillez m'accompagner. Madame, je vous prie de nous excuser.

Fara lui répondit d'un signe de tête tout aussi glacial, et seule la légère rigidité de son corps trahissait sa confusion émotionnelle.

Ingrey suivit Wencel hors de la pièce jusqu'à son bureau, deux couloirs plus loin. Wencel ferma la porte derrière eux ; Ingrey se tourna de manière à ne pas présenter son dos à son hôte. Fleuvéquin avait sans doute eu le temps de préparer une attaque magique, s'il en avait l'intention. Mais les cheveux se dressèrent en

vain sur la nuque d'Ingrey, car Wencel se contenta de lui indiquer une chaise et de hisser la cuisse sur le coin de son bureau. Balançant une jambe, il étudia Ingrey, les yeux plissés.

— Hetwar n'a guère tardé à vous congédier, fit remarquer Wencel.

— Gesca vous a-t-il dit pourquoi ?

— Oh, oui.

— Biast s'inquiète beaucoup pour sa sœur. Fara rêve de vous sauver, j'imagine. J'ai du mal à concevoir comment vous avez gagné l'amour de votre femme.

— Moi aussi.

Fleuvéquin grimaça et fit tourner entre ses doigts, d'un geste presque nerveux, une boucle de cheveux d'un blond grisonnant, échappée de sa coiffure, qui lui tombait sur le visage.

— Sa gouvernante a dû laisser un excès de poésie courtoise lui pourrir le cerveau avant le mariage. J'ai enterré un certain nombre d'épouses ; je ne m'autorise plus à m'attacher, ces temps-ci. J'aurais du mal à expliquer à quoi ressemblent désormais toutes ces femmes à mes yeux. C'est l'une des horreurs les plus subtiles de mon existence actuelle.

— C'est comme embrasser un cadavre ?

— Comme être le cadavre qu'on embrasse.

— Elle semble l'ignorer.

Le comte haussa les épaules.

— En raison d'un projet désormais abandonné – l'habitude – je me suis lancé dans cette union avec l'intention d'engendrer un fils de plus, et il faut bien, à cette fin, exciter le corps d'une manière ou d'une autre. Par chance, celui-ci est encore jeune, et ce Wencel aux goûts simples aurait adoré sa princesse, je crois.

Fleuvéquin laissait-il cette âme à demi digérée remonter à la surface, lorsqu'il feignait de faire l'amour à son épouse ? Et quelle épouvantable confusion devait être celle de Fara, lorsque le jeune garçon ardent et perdu de la nuit cédait la place à l'étranger glacial du petit déjeuner… Fleuvéquin pouvait-il appeler d'autres visages à se manifester, lorsqu'il s'occupait d'autres tâches ? La princesse pouvait tournoyer à s'en donner le vertige, si elle tentait de suivre une telle succession d'humeurs chez son conjoint.

Wencel était de nouveau en proie à l'une de ses humeurs communicatives, quel qu'en fût le but. Ingrey décida de saisir l'occasion :

— Pourquoi avez-vous fait entrer Ijada dans votre maison ? Compte tenu des conséquences, il semble que c'était une erreur.

Wencel grimaça.

— Peut-être. Avec le recul.

— Fara croyait que vous comptiez faire d'elle votre nouvelle poulinière Fleuvéquin.

Wencel se renfrogna.

— Il semblerait. Je vous ai dit que Fara avait toujours été romantique.

— Si ce n'est dans ce but, alors… pour les Bois blessés ? Et pas seulement parce qu'elle avait hérité de la terre.

Céder des informations n'entrait pas dans les habitudes d'Ingrey, mais il avait, dans ce cas précis, des chances d'amorcer la pompe.

— Elle m'a raconté son rêve.

— Ah, oui, répondit Wencel, l'air sévère. Alors vous êtes au courant sur ce point, maintenant. Je me posais la question.

— Vous en a-t-elle parlé, elle aussi ?

— Non. Mais j'ai vécu ce rêve avec elle, quoique sous un autre angle de vue. Car c'était bien plus qu'un rêve : un événement. Même en jouant le rôle de dupe tirant les marrons du feu pour les dieux, elle pouvait difficilement troubler mes eaux sans que les ondes ne m'atteignent. (Il soupira.) Elle a alors représenté pour moi une grande énigme. Je l'ai intégrée à ma maison pour l'observer, mais sans rien découvrir d'inhabituel. Si les dieux comptaient s'en servir d'appât, j'ai refusé d'y mordre. Elle s'était indéniablement retrouvée liée au sortilège lors de sa nuit passée à Saintarbre, mais elle demeurait aussi aveugle et impuissante que toute autre jeune ignorante.

— Jusqu'à la Hure.

— Certes.

— Les dieux avaient-ils tout prévu ? Y compris la mort de Boleso ?

Wencel prit une longue et profonde inspiration.

— Résister aux dieux, c'est un peu comme jouer aux tours et aux cavaliers contre un adversaire qui vous devance toujours de plusieurs coups. Mais même les dieux ne peuvent voir à l'infini. Notre libre arbitre brouille Leur vision, alors même que Leurs yeux sont plus perçants que les nôtres. Les dieux *prévoient* moins qu'Ils ne *profitent*.

— Alors pourquoi m'avoir envoyé la tuer ? Par simple prudence ?

Ingrey conservait un ton badin, comme si la réponse ne présentait pour lui qu'un intérêt théorique.

— Presque. Après avoir tué Boleso, elle semblait sans aucun doute destinée à la potence. S'il existe plus parfaite représentation symbolique des messagers sacrificiels de l'Ancienne Sylve qu'une vierge innocente pendue à un arbre par une corde sacrée, je n'en connais pas. La mort ouvre une porte vers les dieux. Sa mort à *elle*, de cette façon, aurait ouvert Saintarbre en grand, bien qu'il soit barricadé contre Eux depuis quatre siècles.

— Mais pas son meurtre ? Quelle différence ?

Wencel se contenta de hausser les épaules, et fit mine de glisser au bas de son perchoir pour se détourner.

— À moins, reprit Ingrey dont l'esprit venait d'effectuer un bond en avant, que ce sort n'implique davantage qu'un meurtre.

Wencel se retourna. Son visage arborait cette expression de profonde ironie qui masquait l'irritation, et Ingrey en déduisit qu'il avait, en creusant, atteint quelque chose d'utile.

— Il aurait lié son âme assassinée à la vôtre dans la hantise, jusqu'à ce que le néant vous reprenne. Ce qui aurait permis de la garder hors de portée des dieux, ainsi que son lien avec Saintarbre. C'était une variante d'un sortilège très ancien, auquel j'ai consacré beaucoup trop de sang ; mais j'étais pressé.

— Charmant. (Ingrey peinait désormais à maîtriser la hargne contenue dans sa voix.) Un meurtre et un exil tout à la fois.

Wencel lui montra les paumes en un geste signifiant *Que voulez-vous ?*

— Pire : une redondance. Car son esprit léopard aurait eu le même effet. Si j'avais été au courant de son existence. Ce coup-là, je dois le concéder à mes adversaires. J'ignore toujours si nous

nous bloquions nos mouvements mutuels pour rester en situation d'échec, si nous étions tous victimes de la bêtise de Boleso, ou si d'autres mensonges se cachaient encore au-delà. (Il hésita.) Car cette hantise apparue avant le meurtre n'était pas dans mes projets. Mais elle s'est produite. N'est-ce pas ?

Wencel braquait à présent un regard glacial sur Ingrey, qui comprit qu'il n'était pas le seul homme à creuser ce sillon-là. Un instant, Fleuvéquin était-il en train d'affirmer que cette conscience accrue qui liait Ingrey à Ijada était son œuvre à *lui* ?

Face au soudain silence d'Ingrey, il ajouta :

— Imaginiez-vous être tombé amoureux d'elle, cousin ? Ou elle de vous ? Hélas, je me dois de briser cette idyllique illusion. Vraiment, je vous aurais cru beaucoup plus réaliste qu'elle.

Ingrey faillit mordre à l'appât. *Oui, et jaillir tout entier de l'eau dans une gerbe d'écume.* Mais il se rappela comment la subtile persuasion de Wencel avait failli le pousser à se trancher la gorge, peu de temps auparavant. *Il n'a guère besoin de magie pour me manipuler*. Ce lien curieux entre Ingrey et Ijada était peut-être bien un effet secondaire du sort déjoué de Wencel, mais celui-ci ne le contrôlait plus. *Et il n'aime pas ce qu'il ne contrôle pas, surtout quand ça réside si près du cœur de l'affaire*. Quoi que pût être l'affaire en question. *Et il y a désormais bien plus entre Ijada et moi que ce que vous y avez placé, Wencel.* Ingrey parvint à nier d'un geste.

— Quoi qu'il en soit. Maintenant que je suis à votre service, quelles tâches souhaitez-vous me confier, messire ?

Wencel ne sembla guère convaincu par la placidité d'Ingrey, mais n'insista pas.

— En vérité, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour réfléchir aux possibilités.

— Vous inventez donc au fur et à mesure ?

— Oui, je suis assez divin par cet aspect-là, sans doute le seul. Je devrais peut-être vous procurer un cheval.

— Hetwar m'a épargné cette dépense. Je montais ses canassons selon mon bon vouloir, et il les nourrissait que j'aie ou non besoin d'eux.

— Oh, la bête serait logée dans mes écuries, à mes frais. Vous donner une monture digne de ce nom maintiendrait la distinction de ma maison.

Ingrey se rappela aussitôt le décès de la dernière mère-épouse de Fleuvéquin, suite à une prétendue chute de cheval, mais il répondit simplement :

— Dans ce cas, je vous remercie, messire.

— Profitez de votre matinée comme bon vous semble. Venez me trouver tout à l'heure, quand je sortirai.

— À votre disposition, cousin.

La bouche de Wencel esquissa un rictus moqueur.

— J'espère bien.

Interprétant cette réponse comme un congé, Ingrey se retira du bureau.

Quoi que Wencel pût bien mijoter, il n'improvisait pas *totalement* en cours de route. Il avait un but précis en vue. S'il s'agissait, comme Hetwar le craignait, de la royauté sacrée, ce n'était pour aucune des raisons que pût imaginer le maître des sceaux.

Ni moi. Pour l'instant. Ingrey secoua la tête. Il avait beaucoup à méditer au cours des prochaines heures.

Chapitre 19

À force de rôder sans relâche, Ingrey se familiarisa ce jour-là avec tous les recoins de la maison Fleuvéquin, sans grand résultat. Wencel n'y était arrivé que quelques semaines plus tôt pour s'occuper du roi sacré dont l'état empirait, et Fara l'avait suivi peu après, malgré son détour fatal par la Hure. La maison comptait peu d'occupants, comme si le couple ne faisait qu'y camper. Il n'y avait pas là de vieux secrets enfouis, mais les cinq dieux savaient ce qu'Ingrey eût trouvé au château Fleuvéquin. Le repaire du comte se trouvait cependant à trois cents kilomètres de la Trappe, et Ingrey doutait que quiconque y rentrât avant que toute cette histoire fût terminée depuis longtemps.

Comme promis (ou menacé), le comte Fleuvéquin, cet après-midi-là, mena Ingrey dans ses écuries, bâtiment de pierre situé à quelques rues en aval. On parquait la majeure partie des animaux d'élevage des grands clans hors des murs, dans des pâturages longeant le Héron au-dessus des verreries et des tanneries. La maison de Fleuvéquin n'y faisait pas exception, mais on gardait quelques bêtes à portée de main pour le seigneur et la dame, pour les valets devant aller rechercher les autres bêtes, ainsi que pour les courriers. L'intérieur des écuries était luxueux, comme il seyait à un comte : couloir central pavé de pierre colorée, murs des stalles en chêne poli, barreaux métalliques décorés de feuilles de bronze entrelacées. Ingrey, perplexe, aperçut la jument alezane d'Ijada qui s'agitait sans relâche dans une stalle droite.

Il se retint de lui tapoter la croupe, de peur de récolter un coup de sabot.

— Je la connais, celle-ci – je me doutais qu'elle faisait partie des vôtres.

— Oui, répondit Wencel d'un air absent. Elle était trop fougueuse pour Fara. J'étais content de lui trouver une autre cavalière.

Wencel s'arrêta devant une stalle du côté opposé et lui fit signe d'approcher. Un hongre gris sombre le renifla, puis s'ébroua et fit un écart.

— Il s'appelle Loup, dit Fleuvéquin d'une voix neutre. Autrefois pour sa couleur, mais on peut maintenant lui supposer une destinée secrète. Et qui suis-je pour lutter contre le destin ? Il vous appartient.

Le hongre était indéniablement un superbe animal, musclé, bien proportionné, à la robe pommelée soigneusement lustrée par les valets du comte. Ingrey le soupçonna de cacher un goût pour les explosions de vitesse. Mais il n'aurait su dire ce qu'il dissimulait d'autre (l'idée de charmes mortels lui traversa l'esprit). Wencel le concevait-il comme un pot-de-vin ? Peut-être. Eh bien, Ingrey pouvait difficilement regarder la denture de ce cheval donné sous le regard du comte.

— Je vous remercie, messire, dit-il sur le même ton que Fleuvéquin.

— Souhaitez-vous l'essayer ?

— Peut-être plus tard. Je ne porte pas la tenue adéquate.

Et depuis son « enlouvement » à Boisbouleau, il avait toujours rendu ses nouvelles montures étrangement nerveuses ; il préférait faire leur connaissance en privé, dans un espace clos où l'on pouvait plus facilement rattraper les chevaux effrayés pour remonter en selle, jusqu'à parvenir à une compréhension mutuelle, ou du moins, à un épuisement mutuel. Celui-ci donnait l'impression qu'il faudrait un moment pour l'apprivoiser à l'usure.

— Ah. Dommage.

Deux stalles plus loin, un mouvement très peu équin attira l'attention d'Ingrey. Il s'avança pour inspecter une autre stalle vide. Ses narines se dilatèrent de surprise. Un cerf doté de tous ses bois leva abruptement la tête depuis l'emplacement où il mâchonnait un tas de foin, s'ébroua et fit un écart. Il cogna deux fois sa mangeoire contre les planches, suscitant une vague d'agitation parmi les chevaux voisins.

— Je crois que votre présence le dérange, murmura Wencel avec un ton d'ironie amusée.

Après avoir décrit quelques cercles de plus, le splendide animal se calma au fond de la stalle, sans toutefois baisser la tête vers le foin. Ses yeux sombres et limpides braquaient sur les deux hommes un regard mauvais. Ingrey le supposa captif depuis un certain temps, car il ne luttait plus ; les cerfs capturés depuis peu se tuaient parfois lors de leur première tentative de fuite désespérée.

— Que comptez-vous faire de lui ? demanda Ingrey sur un ton plus léger que son humeur. Le servir à table ? L'offrir à votre belle-famille ?

Et quelle sorte d'étrange cadeau Wencel pouvait-il bien en faire ?

Les lèvres du comte se tordirent quelque peu tandis qu'il étudiait l'animal nerveux par-dessus l'épaule d'Ingrey.

— Quand on joue contre des adversaires aussi prévoyants que les miens, mieux vaut disposer de plusieurs plans. Mais il a de grandes chances de finir embroché. Venez, maintenant.

Fleuvéquin ne jeta pas un regard en arrière tandis qu'ils sortaient des écuries. Ingrey demanda :

— Montez-vous toujours par loisir, ces temps-ci ? Je me rappelle que vous adoriez les chevaux de votre père.

C'était en fait l'un des rares sujets dont discutait son jeune cousin à l'esprit lent.

— Ah oui ? demanda Fleuvéquin, l'air absent. Ces temps-ci, les chevaux m'inspirent les mêmes sentiments que les épouses. Ils durent si peu de temps, et je suis las de les massacrer.

Ne sachant qu'y répondre, Ingrey le suivit en silence pour gravir la colline.

Il réfléchit à la logique que cachait la folie apparente de Wencel, à moins que ce ne fût l'inverse. Il expliquait sa tentative de meurtre sur Ijada et son abandon tout aussi rapide par des mobiles trop singuliers pour n'être que mensonges, ce qui n'impliquait pas forcément qu'il avait raison. Toutefois, les tactiques fantasques qu'il employait contre les dieux devaient avoir déjà fonctionné. Il ne se trompait sans doute pas en qualifiant Ijada d'appât divin. Cette inquiétude seule devait suffire à déclencher sa malice. S'il disait vrai, il échappait à cette chasse depuis quatre cents ans.

Les dieux eussent mieux fait d'attendre à un emplacement stratégique et de laisser Wencel brasser de l'air tant qu'il lui plaisait jusqu'à ce qu'il l'atteignît. Mais l'étrange intensité des saluts du comte, lorsqu'ils s'étaient rencontrés sur la route de Gîtelevant, s'expliquait à présent ; cet homme devait penser dans cinq directions à la fois. *Oui, mais ses Ennemis aussi.*

Une idée troublante traversa l'esprit d'Ingrey : ce n'était peut-être pas Ijada qui avait servi d'appât lors de leur rencontre inéluctable. *C'était peut-être moi.*

Et Wencel vient de m'avaler tout entier.

Le lendemain, la princesse Fara fut appelée à témoigner devant les juges dans le cadre de l'enquête sur la mort du prince Boleso.

Fara se sentit dans un premier temps furieuse et insultée qu'on convoquât la fille du roi sacré devant un tribunal comme le plus commun des sujets – abritant ses peurs secrètes derrière son orgueil blessé, estima Ingrey. Mais quelqu'un – sans doute Hetwar – avait eu l'astucieuse idée d'envoyer le prince-maréchal Biast lui livrer cette convocation. Celui-ci ayant moins d'intérêts à défendre des actions douteuses, et davantage à découvrir la vérité, sa persuasion tranquille vint à bout des protestations nerveuses de sa sœur.

Ce fut ainsi qu'Ingrey se retrouva en train de gravir la pente abrupte menant à la Ville-temple parmi une procession composée du prince-maréchal, de son porte-étendard Symark menant le palefroi de la princesse, des deux suivantes qui accompagnaient Fara à la Hure, ainsi que de ses pages jumeaux. Dans la cour principale du temple, on envoya Symark s'enquérir de l'endroit où siégeaient les juges, et Fara échappa brièvement à la garde de son frère, afin de mener ses dames s'agenouiller et prier dans la cour de la Mère. Ingrey ignorait si Fara tentait d'en appeler à la déesse qui avait si ouvertement ignoré ses prières par le passé, ou cherchait simplement un prétexte pour se composer quelques minutes dans une semi-intimité.

Dans tous les cas, Ingrey se tenait auprès de Biast lorsqu'une silhouette inattendue sortit de la cour de la Fille.

— Ingorry !

Le prince Jokol le salua joyeusement et traversa la cour pavée jusqu'à la plinthe du feu sacré, près de laquelle attendait Ingrey. Le géant des îles était, comme à son habitude, flanqué de son fidèle Ottovin, et Ingrey se demanda si la redoutable sœur du jeune homme l'avait chargé de s'assurer que son promis rentrât en bon état de ses errances, faute de quoi il aurait de ses nouvelles. Jokol portait la même tenue criarde que la première fois mais arborait à présent un galon de lin teint en bleu vif, noué autour de son biceps gauche en signe de prière de supplication à la Fille Printemps.

— Jokol. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Eh ! (Le colosse haussa les épaules.) Toujours j'essaie d'avoir mon divin comme promis, mais on m'en dissuade. Aujourd'hui, je tente de voir le chef, l'archidivin, au lieu de ces clercs idiots qui me disent tous de partir et de revenir plus tard.

— Priez-vous pour obtenir un rendez-vous ? demanda Ingrey en désignant la manche gauche de Jokol.

Jokol abattit la main sur le galon bleu et éclata de rire.

— Je devrais peut-être ! Et essayer d'insister un peu.

Le Fils Automne eût semblé un gardien naturel pour Jokol, ou peut-être plutôt le Bâtard compte tenu des événements récents, non que prier le dieu des catastrophes fût vraiment le moyen le plus sûr d'arriver à bon port.

— La Dame Printemps n'est pas votre Patronne habituelle, je suppose ?

— Oh, si ! Elle me bénit beaucoup. Aujourd'hui, je prie pour la poésie.

— Je croyais que c'était le Bâtard, le dieu de la poésie.

— Oh, Lui aussi, oui, pour les chansons à boire et ces choses-là. Et pour les grands poèmes sur les fois où les murs s'effondrent et où tout brûle, oui, elles vous font dresser tous les poils, je les adore !

Jokol agita les bras pour mimer d'horripilantes tragédies adaptées à la poésie épique.

— Mais pas aujourd'hui. Je veux écrire une belle chanson pour ma jolie Breiga, pour lui dire combien elle me manque dans cette cité de pierre.

Derrière lui, Ottovin leva les yeux au ciel. Ce qu'Ingrey interpréta comme un commentaire muet sur l'objet de la chanson davantage que sur son contenu. Il se rappela que la Fille, en plus d'être la déesse des vierges, était aussi associée à l'apprentissage juvénile, à l'ordre civil, ainsi que, en effet, à la poésie lyrique.

Biast levait les yeux vers Jokol, impressionné malgré lui.

— S'agirait-il par hasard du propriétaire de votre ours polaire, Ingrey ? demanda-t-il.

Bien que désireux de nier toute association à l'ours polaire, ici et à jamais, Ingrey se rappela ses devoirs sociaux.

— Pardonnez-moi, messire. Je vous présente le prince Jokol d'Arfrastpekka, et son parent Ottovin. Jokol, voici le prince-maréchal Biast des Boiscerf. Fils du roi sacré, ajouta-t-il au cas où Jokol eût besoin qu'un natif le guidât à travers les dangers de la politique de Gîtelevant.

Mais Jokol n'était ni ignorant, ni impressionné. Il fit le signe des Cinq, baissa la tête, et Biast lui rendit à la fois son salut et sa bénédiction, comme entre chefs confiants qui ne sont ni vassaux ni alliés, mais voient se profiler des possibilités futures à ne pas dédaigner.

Le retour de Symark, serrant le bras d'un acolyte en robe grise, interrompit la prometteuse évaluation mutuelle des deux princes. Ayant trouvé quelqu'un pour le guider au travers de la prolifération chaotique des bâtiments formant le complexe du temple, Biast retourna chercher sa sœur dans la cour de la Mère.

Saisissant l'allusion, Jokol s'apprêta à faire ses adieux à Ingrey.

— Je dois continuer à chercher cet archidivin. Ça me prendra du temps, alors autant commencer, hein ?

— Attendez, dit Ingrey. Je vais vous conseiller quelqu'un. Dans un bâtiment situé à deux rues d'ici, au deuxième étage… Non, encore mieux.

Il fonça intercepter un jeune garçon de passage, dédicat vêtu du blanc du Bâtard, parmi le maigre flot de gens qui traversaient la cour centrale pour vaquer à leurs diverses occupations.

— Connaissez-vous le chemin du bureau de l'érudit Lewko ? lui demanda-t-il.

Le garçon hocha la tête d'un air inquiet.

— Alors conduisez ce seigneur auprès de lui. (Il confia au dédicat un Jokol perplexe.) Dites-lui que sire Ingrey lui envoie une complication pour sa collection.

— Ce Lewko m'aidera-t-il à voir l'archidivin ? demanda Jokol, plein d'espoir.

— Soit ça, soit il s'adressera directement plus haut. Menacez de lui donner Fafa ; ça devrait le convaincre de vous aider.

Ingrey sourit ; pour le dieu des mauvaises plaisanteries, c'était pratiquement une prière, décida-t-il.

— Fait-il partie des puissances du Temple ?

Ingrey haussa les épaules.

— Il représente au moins une puissance d'un dieu qui n'attend pas le bon vouloir des clercs.

Jokol fit la moue, puis hocha la tête, soudain plus radieux.

— Parfait ! Je vous remercie, Ingorry.

Il suivit le dédicat d'un pas traînant, talonné par un Ottovin dubitatif.

Ingrey crut entendre quelqu'un lui rire à l'oreille, mais ce n'était pas Symark, qui observait la scène d'un air neutre. Peut-être une illusion acoustique de la cour. Il secoua la tête pour l'en chasser, puis adopta une attitude de grave attention lorsque Biast revint accompagné des dames.

Le prince balaya la cour du regard puis le braqua curieusement sur Ingrey, hésitant et inquisiteur. Ingrey songea que la dernière fois que tout ce groupe s'était trouvé rassemblé en ces lieux remontait à l'enterrement de Boleso, deux jours plus tôt. Biast se demandait-il s'il fallait croire au miracle chamanique attribué à Ingrey, censé avoir purifié l'âme de son frère mort ? Ou presque plus dérangeant encore, s'il y croyait bel et bien, se demandait-il quelles autres conséquences en découleraient ?

Dans tous les cas, l'acolyte aux robes grises les conduisit à travers le temple en direction du labyrinthe de bâtiments qui abritaient les clercs et les installations des divers ordres saints. Certaines structures étaient neuves et construites dans un but précis, mais la plupart étaient anciennes et réaffectées. Ils passèrent

entre deux anciens manoirs, bruyants et animés, dont l'un servait à présent d'hospice pour enfants trouvés, dirigé par l'ordre du Bâtard, et l'autre d'infirmerie de la Mère, dont les colonnades résonnaient du pas des médecins et acolytes vêtus de vert, et dont les jardins tranquilles abritaient des patients convalescents et leurs soignants.

Dans la rue voisine, ils atteignirent un vaste édifice, haut de trois étages et bâti de la même pierre jaune que le palais de Hetwar, affecté aux bibliothèques et salles de réunion de l'ordre du Père. Un escalier en colimaçon décrivant le tour d'un large vestibule les conduisit enfin dans une chambre à l'atmosphère feutrée, lambrissée de bois.

Les enquêtes avaient déjà commencé, semblait-il, car deux serviteurs qu'Ingrey pensait avoir vus à la Hure quittaient justement la pièce, l'air intimidé mais soulagé. Ils reconnurent le prince-maréchal et la princesse et se hâtèrent de leur céder le passage, esquissant des gestes de respect. Biast leur répondit d'un hochement de tête poli, mais le cou de Fara resta bien droit, sous l'effet d'un orgueil figé par la honte. Elle retint son souffle, évoquant une jument qui s'ébroue de surprise, lorsque la première personne qu'ils rencontrèrent de l'autre côté de la porte se trouva être l'intendant de Boleso, le cavalier Ulkra. Celui-ci s'inclina, l'air tout aussi mal à l'aise.

Une longue table traversait l'une des extrémités de la pièce, et cinq hommes y étaient assis le dos aux fenêtres munies de rideaux tirés. Deux portaient les robes gris et noir des divins de l'ordre du Père, avec les galons rouges aux épaules, et les trois autres arboraient les chaînes les désignant comme juges du Tribunal royal. Une femme scribe était assise à une petite table placée sur le côté, avec ses plumes, ses encres et ses papiers. D'autres bancs longeaient le mur. Près de la femme scribe, un homme dégingandé dont les cheveux noirs, grisonnants et sales, semblaient faire écho à ses robes, occupait le banc situé de l'autre côté de la pièce. Une cordelette dorée agrémentait le galon rouge à son épaule, marque d'un érudit supérieur. Un conseiller pour les conseillers ?

Les juges se levèrent, saluèrent le prince-maréchal et s'inclinèrent devant la princesse ; on envoya deux dédicats-serviteurs chercher

des fauteuils matelassés pour asseoir les postérieurs des Boiscerf. Pendant que tout ceci se déroulait, Ingrey s'approchait d'Ulkra, qui sembla nerveux mais lui rendit son salut.

— Vous a-t-on déjà interrogé ? lui demanda poliment Ingrey.

— J'allais être le suivant.

Ingrey baissa la voix.

— Et comptez-vous dire vrai ou mentir ?

Ulkra se lécha les lèvres.

— Que désirerait sire Hetwar, à votre avis ?

Croyait-il toujours Ingrey au service de Hetwar ? Ulkra était-il donc incroyablement rusé, ou simplement en retard sur les ragots de la capitale ?

— À votre place, je m'inquiéterais davantage de ce que désire le futur maître de Hetwar.

Il désigna le prince Biast, et Ulkra suivit son regard d'un air méfiant.

— Il est encore jeune, mais ne le restera pas longtemps.

— On pourrait s'attendre, déclara Ulkra, presque à voix basse, à ce qu'il désire protéger sa sœur de tout reproche et de toute critique.

— Vraiment ? demanda Ingrey d'un air vague. Nous allons bien voir.

Il fit signe à Biast, qui approcha d'un air curieux.

— Oui, Ingrey ?

— Messire. Le cavalier Ulkra ici présent n'arrive pas à décider si vous souhaitez qu'il dise l'exacte vérité, ou qu'il la nuance pour épargner des contrariétés à votre sœur. Je vous laisse en tirer des conclusions quant à votre réputation.

— Chut, Ingrey ! gronda Ulkra, embarrassé, entre ses dents, jetant par-dessus son épaule un coup d'œil effrayé à la table située à l'autre bout de la pièce.

Biast sembla pris au dépourvu. Il déclara prudemment :

— J'ai promis à Fara que personne ne lui ferait honte ici, mais aucun homme ne devrait violer son serment de vérité devant les juges et les dieux.

— Vous commencez à l'instant même à tracer les contours de votre future cour, prince. Si vous dissuadez les hommes de formuler

devant vous de pénibles vérités, vous devrez vite apprendre à passer les jolis mensonges au crible, car vous passerez le restant de votre règne, long ou bref, à patauger parmi eux.

Ingrey suggéra, par la douceur de sa voix, que la ligne choisie par Biast l'indifférait totalement ; il s'accommoderait de l'une comme l'autre.

Les lèvres de Biast se tordirent.

— Que disait Hetwar à votre sujet ? Que vous défiez qui vous choisissez ?

— Qui me plaît. C'est ce qu'il attend de moi. Mais d'un autre côté, Hetwar n'a rien d'un idiot.

— Vraiment.

Biast plissa les yeux ; puis il surprit agréablement Ingrey en se tournant vers Ulkra pour lui donner cet ordre laconique :

— Dites l'exacte vérité.

Il inspira et ajouta dans un soupir :

— Je vais m'occuper de Fara comme mon devoir me le dicte.

Ulkra ouvrit de grands yeux, s'inclina puis se retira, sans doute avant qu'Ingrey pût le tourmenter plus encore. Les sièges arrivèrent ; Ingrey adressa à Biast une petite révérence sincère, qu'on lui rendit avec une certaine ironie, et prit place sur le banc du fond, d'où il pouvait observer toute la pièce ainsi que la porte.

Une question futile lui traversa l'esprit : si Boleso avait possédé un ami capable de le défendre aux moments critiques, eût-il emprunté les chemins tortueux qui l'avaient conduit à sa mort ? Boleso avait toujours été le plus difficile de cette princière fratrie. Peut-être rien ne l'eût-il sauvé, au bout du compte.

Après que les juges se furent brièvement concertés à mi-voix, Ulkra fut appelé à prêter serment et à répondre aux enquêteurs. Il se réfugia, face à eux, dans une pose de soldat, mains serrées derrière son dos robuste, jambes écartées. Les questions allèrent à l'essentiel ; les juges avaient déjà, visiblement, appris les grandes lignes des événements de la Hure.

Dans la mesure où Ingrey pouvait s'en rendre compte, Ulkra rapporta très fidèlement l'enchaînement de faits qui avaient conduit Boleso à sa mort, ou ce qu'il en avait vu. Il n'omit de mentionner ni le

léopard ni ses soupçons quant aux « expériences », bien qu'il parvînt à masquer sa propre complicité silencieuse en soulignant la loyauté et la discrétion attendues d'un serviteur. Non, il n'avait pas soupçonné le valet de Boleso d'être le sorcier illicite Cumril. (Les juges avaient donc appris l'existence de Cumril – de la bouche de Lewko ?) À un moment donné, le docte divin assis sur le banc latéral transmit en silence une note à l'un des juges, qui la lut puis réagit en posant plusieurs questions particulièrement perspicaces et clairvoyantes.

Malgré la formulation égoïste d'Ulkra, son récit dévoilait clairement l'atrocité du sacrifice d'Ijada dans la chambre de Boleso. À voir se figer les traits de Fara, c'était la première fois qu'elle entendait objectivement décrire les conséquences de l'abandon de sa dame de compagnie à la Hure. Elle ravala sa honte sans verser de larmes mais son visage semblait sculpté dans le bois. *Parfait.*

Lorsque Ulkra, congédié, s'enfuit de la chambre aussi vite qu'il pouvait décemment se le permettre, on appela Fara. Ingrey, jouant les courtisans, l'aida à se lever de sa chaise pour pouvoir lui glisser à l'oreille :

— Si vous mentez, je le saurai.

Le regard de la princesse glissa sur lui, glacial.

— Devrais-je m'en soucier ? répondit-elle dans un murmure.

— Souhaitez-vous vraiment me placer une telle arme entre les mains, Madame ?

Elle hésita.

— Non.

— Parfait. Vous commencez à raisonner comme une princesse.

Elle ouvrit de grands yeux surpris lorsqu'il lui serra le bras pour l'encourager, avant de la laisser partir. Puis elle se fit songeuse, l'espace d'un instant, comme si elle voyait s'ouvrir devant elle une nouvelle route qu'elle n'avait pas encore remarquée.

L'interrogatoire des juges fut bref et courtois, comme il seyait à la loi et à la prudence tout à la fois. Comme Ulkra, Fara chercha à s'excuser en tempérant la vérité, et tut en grande partie les motifs de sa jalousie, ce qu'Ingrey jugea préférable. Mais les éléments les plus critiques de son point de vue – le fait que la demande fût venue de

Boleso, qu'on y eût accédé sans consulter Fara, et qu'Ijada ne fût ni une séductrice, ni une volontaire acceptant son sort le cœur léger – semblaient plus qu'évidents, entre les lignes. Les juges libérèrent Fara avec des remerciements diplomatiques ; en se détournant, elle ferma les yeux sous l'effet d'un morne soulagement.

La princesse ayant ainsi montré la voie, les deux dames de compagnie dirent elles aussi la vérité, mentionnant même quelques incidents secondaires ignorés de Fara qui ne redoraient guère le blason de Boleso. Biast semblait extrêmement mécontent, mais ne fit pas mine de les contredire, même si les juges, de toute évidence, n'ignoraient ni la présence ni les expressions du prince-maréchal. Le docte divin, nota Ingrey, lançait lui aussi des coups d'œil perçants, encore que discrets, dans la direction de Biast. Si celui-ci choisissait d'afficher les moues appropriées, de ricaner ou de s'agiter aux moments clés, eût-il pu façonner les questions ? Les influencer en faveur de son frère ? Peut-être, mais il préféra écouter avec une prudente neutralité, comme il sied à un homme cherchant la vérité avant toutes choses. Ingrey espérait que l'idée d'un prix du sang lui plaisait davantage à présent.

Un bruit de pas résonna dans la pièce lorsque le groupe se leva pour s'en aller. Ingrey instruisit le page d'aller trouver son jumeau et de ramener le palefroi de la princesse ; le jeune homme s'inclina puis répondit « Oui, Sire Ingrey », de sa voix aiguë et claire, avant de décamper. La tête du docte divin pivota ; il fixa Ingrey, songeur, puis alla murmurer à l'oreille de l'un des divins du jury. Haussant les sourcils, le juge hocha la tête, jeta un coup d'œil en direction d'Ingrey, puis répondit à voix basse. Il leva ensuite la main et la voix, puis s'écria :

— Sire Ingrey ! Voulez-vous bien rester un moment ?

Malgré la politesse du ton, c'était clairement un ordre, non pas une requête ou une invitation. Ingrey répondit d'un signe de tête et resta immobile, attentif. Biast, qui menait Fara hors de la pièce, affichait une moue frustrée, visiblement déchiré entre l'impatience de sa sœur, pressée de partir, et sa propre envie d'entendre ce qu'on attendait du seigneur-loup.

— Je vous rattraperai, messire, lui dit Ingrey.

Biast hocha la tête, avec une expression signifiant clairement qu'ils reparleraient plus tard, puis quitta la pièce à la suite de sa sœur.

Ingrey, cachant un extrême malaise, prit devant la table des juges une pose rappelant celle d'Ulkra. Il ne s'était pas attendu à ce qu'on l'interrogeât aujourd'hui, ni même plus tard.

Le docte divin se plaça derrière son collègue et croisa les bras, épaules voûtées, cou tendu en avant tant il se concentrait sur Ingrey. Avec son nez crochu et son menton fuyant, il évoquait une cigogne barbotant dans l'eau peu profonde, guettant une grenouille ou un poisson caché sous la surface.

— J'ai cru comprendre, Sire Ingrey, que vous aviez vécu lors de l'enterrement du prince Boleso une expérience qui présente un certain intérêt dans le cadre de cette enquête.

Cet homme avait dû parler à Lewko. Qu'avait révélé le divin du Bâtard à l'érudit du Père ? Les deux ordres, en règle générale, n'étaient pas connus pour leur coopération.

— Je me suis évanoui à cause de la chaleur. Le reste, ai-je cru comprendre, ne constitue pas un témoignage acceptable lors d'un procès.

L'homme fit la moue mais approuva d'un signe de tête qui surprit Ingrey. Avant d'ajouter :

— Ce n'est pas un procès. C'est une enquête. Vous noterez que je ne vous ai pas demandé de prêter serment.

Ce détail avait-il une obscure signification légale ? Il semblait que oui, car plusieurs des juges hochèrent légèrement la tête. La femme scribe avait posé sa plume et fixait Ingrey d'un air fasciné. Compte tenu de la compagnie présente dans cette pièce, il ne savait pas trop si ça l'aidait vraiment.

— Vous étiez-vous déjà évanoui à cause de la chaleur ? demanda l'un des juges du Tribunal royal.

— Eh bien… Non.

— Décrivez-nous votre vision, je vous prie, dit le docte divin.

Ingrey cligna des yeux, une seule fois, lentement. S'il refusait de parler, quelle pression exerceraient-ils sur lui ? Ils lui feraient sans

doute prêter serment ; alors, la parole comme le silence deviendraient plus lourds de conséquences. Mieux valait s'exécuter.

— Je me suis retrouvé, ainsi que dame Ijada et l'âme égarée du prince Boleso, dans un… endroit. Sans limites. Je voyais à travers le torse du prince. Il était rempli d'esprits de bêtes mortes qui culbutaient les uns sur les autres, en proie à la douleur et au chaos. Le Seigneur Automne est apparu. (Ingrey s'humecta les lèvres et conserva une neutralité absolue dans la voix.) Le dieu m'a demandé d'appeler les esprits animaux hors du corps de Boleso. Dame Ijada appuyait sa requête. Je me suis donc exécuté. Le dieu a pris l'âme de Boleso et disparu. Je me suis réveillé sur le sol du temple.

Voilà, pas si mal ; ce discours aussi sincère que celui de n'importe quel fou laissait de côté un certain nombre de complications.

— Comment ? demanda le divin, curieux. Comment les avez-vous appelés hors de son corps ?

— Ce n'était qu'un rêve, Érudit. On ne s'attend pas à ce que les rêves obéissent à la logique.

— Quand bien même.

— J'ai… reçu une voix.

Inutile de préciser comment, ou de qui, n'est-ce pas ?

— La voix d'influence ? Comme celle que vous avez employée sur l'ours polaire il y a deux jours ?

Cette question fit lever la tête de plusieurs juges.

Aïe.

— Je l'ai entendu appeler par ce nom.

— Pourriez-vous vous en servir de nouveau ?

Ingrey se retint à grand-peine de l'employer sur-le-champ pour paralyser tout ce groupe d'hommes et prendre la fuite. Ou de concentrer son loup étrangement diffus en une petite boule invisible et compacte au-dessous de son cœur. *Ces idiots ne le voient pas de toute façon.*

— Je l'ignore.

— Plus précisément, poursuivit sèchement le divin, on suppose que dame Ijada a été souillée par l'esprit d'un léopard mort. L'histoire du Temple nous enseigne, comme votre vision du prince défunt semble le confirmer, qu'une telle souillure exile une âme des dieux.

— Une âme morte, corrigea prudemment Ingrey.

Car Ijada et lui portaient des esprits animaux, et pourtant le dieu leur avait parlé à tous deux. Mais pas à Boleso, comprit-il. Il fut tenté d'exposer comment les chamans de l'Ancienne Sylve purifiaient les âmes de leurs défunts camarades, mais se ravisa. Il ne souhaitait pas expliquer comment il l'avait appris.

— En effet. Ma question est donc la suivante : si dame Ijada devait être exécutée à la suite de son futur procès, seriez-vous capable, vous, Sire Ingrey, d'extirper de son âme l'esprit animal qui la souille comme vous l'avez fait pour celle du prince Boleso ?

Ingrey se figea. Le souvenir d'un Wencel inquiet qualifiant Ijada de messagère sacrificielle de l'Ancienne Sylve, ouvrant Saintarbre aux dieux, remonta en grondant dans son esprit. Wencel avait cru ce chemin soigneusement barré par la souillure d'Ijada. Pas complètement, si Ingrey pouvait le débloquer. *Et j'en serais capable.* Cinq dieux, et maudits soient-ils, chacun des cinq, les destinait-on à ce plan sacré et impie ? *Est-ce là ce pour quoi Vous nous avez chassés jusqu'ici ?* Tandis que ses pensées se bousculaient, il chercha à gagner du temps.

— Pourquoi donc, Érudit ?

— C'est une question théologique que je désire grandement clarifier. L'exécution, à proprement parler, est un châtiment du corps pour des crimes commis dans le monde matériel. La question du salut ou de l'exil d'une âme n'est pas davantage affectée que par toute autre mort, ce qui n'aurait en effet aucun sens : car l'exil injustifié d'une âme serait alors un odieux péché, un fardeau imposé aux officiers chargés de cette tâche. On ne peut tolérer une exécution entraînant cet exil. Mais on peut la maintenir si elle n'a pas de telle conséquence.

Ingrey suivit son raisonnement. Griffes raclant la terre, comme tiré par une laisse. *Si je me dis capable de purifier son âme, ils sont alors libres de pendre son corps avec un zèle insouciant.* S'il disait le contraire…

Il s'arrêta, s'éclaircit la gorge, força sa voix à retrouver un volume normal.

— Ce n'était qu'un rêve, Érudit. Vous spéculez inutilement.

Une voix chaude et automnale murmura, quelque part entre son oreille et son esprit : *Si vous Me reniez ainsi que vous-même devant cette compagnie réduite, frère loup, comment vous en sortirez-vous devant une plus grande ?*

Ingrey ignorait si son visage était soudain devenu exsangue, mais plusieurs des juges le fixèrent d'un air alarmé. Il s'efforça d'éviter de vaciller. Ou encore, les cinq dieux l'en gardent, de s'évanouir. *Voilà* qui semblerait théâtral, si peu de temps après ses paroles de désaveu.

— Hm, dit le docte divin, plissant les yeux. C'est néanmoins une question importante.

— Dans ce cas, si je la simplifiais pour vous ? Si je n'ai pas cette capacité, cette question est discutable. Si je l'ai… Je refuse d'agir ainsi.

Prenez ça dans les dents.

— Pourrait-on vous y forcer ?

L'intonation du divin ne trahissait aucun soupçon de menace ; il semblait mû par la seule curiosité.

Les lèvres d'Ingrey se retroussèrent sur un rictus totalement dépourvu d'humour ; plusieurs des hommes reculèrent instinctivement sur leur siège.

— Vous pourriez *essayer*, souffla-t-il.

Compte tenu des circonstances – de ces circonstances-*là*, avec le cadavre d'Ijada descendu de la potence et déposé à ses pieds – il découvrirait sans doute de quoi son loup était *vraiment* capable. Jusqu'à ce qu'on le terrasse, lui aussi.

— Hm.

Le docte divin se tapota les lèvres ; son expression semblait étrangement plus satisfaite qu'alarmée.

— Très intéressant. (Il se tourna vers les autres juges.) Avez-vous d'autres questions ?

Le juge principal répondit, l'air profondément troublé :

— Non… Pas pour l'instant. Je vous remercie, Grand Érudit, de vos… hum… commentaires qui prêtent toujours autant à réfléchir.

— Oui, marmonna quelqu'un d'autre à mi-voix, on peut *vous* faire confiance pour trouver d'horribles complications auxquelles

personne n’avait jamais pensé.

Le docte divin inclina légèrement la tête, les yeux pétillants, avec l’air d’y voir un compliment davantage qu’un reproche, malgré le ton.

— Alors je vous remercie, Sire Ingrey.

On le congédiait de toute évidence, et pas trop tôt ; Ingrey parvint à les saluer poliment puis se détourna, étouffant l’impulsion qui lui dictait de courir. Il bifurqua vers la galerie située à l’extérieur de la chambre et inspira longuement, mais avant de pouvoir totalement retrouver son calme, il entendit des pas derrière lui. Il regarda dans cette direction et vit que l’étrange divin l’avait suivi.

L’homme dégingandé le salua par le signe des Cinq ; geste rapide mais très précis, ni superficiel ni esquissé. Ingrey hocha de nouveau la tête, s’apprêta à poser la main sur la poignée de son épée, décida que ce geste pouvait être interprété comme une menace, et laissa ses mains se serrer derrière son dos.

— Puis-je vous aider, Érudit ?

À tomber tête la première par-dessus la balustrade de la galerie, peut-être ?

— Mes excuses, Sire Ingrey, je viens de m’apercevoir que j’avais été présenté avant l’arrivée de votre compagnie, mais pas après. Je suis l’érudit Oswin de Feuilleplantain.

Ingrey cligna des yeux ; ses pensées se figèrent brièvement, avant de se précipiter dans une nouvelle direction totalement inattendue.

— L’Oswin de *Hallana* ?

Le divin sourit, l’air curieusement confus.

— De tous mes titres, c’est le plus juste, je le crains. Oui, je suis l’Oswin de Hallana, en punition de mes péchés. Elle m’a beaucoup parlé de votre rencontre à Rougedigue.

— Se porte-t-elle bien ?

— Très bien, et je suis ravi de vous annoncer qu’elle a accouché d’une belle petite fille. Je prie la Dame Printemps pour qu’elle ressemble à sa mère plutôt qu’à moi, en grandissant, faute de quoi elle aura bien des raisons de se plaindre quand elle sera plus âgée.

— Je suis ravi qu’elle soit en bonne santé. Qu’elles le soient toutes les deux. L’érudite Hallana m’inquiétait.

De bien des façons. Il toucha sa main bandée, se rappelant à quel point il était passé près de tirer son épée, en proie à la folie écarlate qui l'avait saisi dans cette chambre.

— Si vous aviez eu le temps de mieux vous connaître, elle ne vous aurait plus inquiété.

— Ah non ?

— Elle vous aurait terrifié, comme nous tous. Mais d'une façon ou d'une autre, nous lui avons tous survécu, une fois de plus. C'est elle qui m'a envoyé ici, vous savez. Elle m'a pratiquement chassé de son chevet. Bien des femmes se comportent ainsi avec leur mari après la naissance d'un enfant, mais pas pour ces raisons-là.

— Avez-vous parlé à l'érudit Lewko ?

— Oui, longuement, après mon arrivée hier soir.

Ingrey chercha comment formuler prudemment sa question.

— Et dans quel but Hallana vous envoie-t-elle ?

Il comprit avec un temps de retard qu'en avançant cet inquiétant argument théologique, un peu plus tôt, le divin cherchait peut-être à empêcher l'exécution d'Ijada plutôt qu'à la hâter.

— Eh bien… C'est un peu difficile à expliquer.

Ingrey médita cette réponse.

— Pourquoi ?

Pour la première fois, Oswin hésita avant de répondre. Il prit Ingrey par le bras pour le mener jusqu'au coin de la galerie, loin de la porte où deux individus qui ressemblaient à des serviteurs de la Hure entraient en compagnie d'un dédicat en robe grise. Oswin s'appuya à la balustrade, baissant les yeux d'un air songeur dans le puits du vestibule ; Ingrey imita sa pose et attendit.

Quand Oswin reprit la parole, sa voix trahissait un curieux embarras.

— Vous possédez une grande expérience des choses étranges et saintes, ai-je cru comprendre. Les dieux vous parlent face à face lors de visions éveillées.

— Non ! commença Ingrey, avant de s'interrompre. (Niait-il de nouveau ?) Eh bien… D'une certaine façon, j'ai vécu beaucoup d'expériences bizarres ces derniers temps. Elles semblent se

concentrer autour de moi en ce moment. Ce qui ne me rend pas pour autant *adroit*.

Oswin soupira.

— J'ai du mal à imaginer quiconque devenir adroit face à tout ceci. Vous devez bien le comprendre. Je n'ai jamais, de toute ma vie, fait l'expérience directe des choses saintes, bien que j'aie tenté de servir mon dieu au mieux, selon mes talents, comme on nous l'enseigne. Mais il y a eu Hallana. Le seul miracle qui me soit jamais arrivé. Cette femme semble avoir reçu en excès les dons des dieux. À un moment donné, je l'ai accusée de m'avoir volé ma part, et elle m'a répliqué que je l'avais épousée à seule fin de maintenir un équilibre. Les dieux traversent ses rêves comme ils fouleraient un jardin. *Moi*, je rêve seulement que je me perds dans mon ancien séminaire, entièrement nu, que j'arrive en retard lors d'un examen, pour une matière que j'ignorais devoir passer, ce genre de choses.

— Faites-vous passer l'examen, ou le passez-vous vous-même ? ne put s'empêcher de demander Ingrey.

— L'un ou l'autre, selon les cas. (Le front d'Oswin se plissa.) Et puis il y a ceux où j'erre à travers une maison qui tombe en morceaux, sans outils pour la réparer… Enfin, bref. (Il inspira profondément puis se reprit.) La nuit qui a suivi la naissance de notre dernière fille, j'ai de nouveau dormi avec Hallana. Nous avons partagé un rêve porteur d'un message. Je me suis réveillé en hurlant de peur. *Elle*, elle était totalement enjouée. Elle m'a dit que ça signifiait que nous devions nous rendre aussitôt à Gîtelevant. Je lui ai demandé si elle avait perdu la tête, car elle ne pouvait pas encore se lever et prendre la route ! Elle m'a rétorqué qu'elle pouvait installer une paillasse à l'arrière du chariot et se reposer pendant le trajet. Nous nous sommes disputés toute la journée. Le rêve est revenu la nuit suivante. Elle m'a dit qu'il réglait la question. Je lui ai répondu qu'elle avait un devoir envers le bébé, les enfants, qu'elle ne pouvait ni les abandonner ni les traîner sur une route dangereuse. Elle a cédé ; je jubilais. Je suis parti à cheval cet après-midi-là. J'avais parcouru une quinzaine de kilomètres quand j'ai compris que je m'étais fait habilement duper.

— Comment donc ?

— Une fois que nous étions séparés, je ne pouvais plus continuer la dispute. Ni l’arrêter. Je ne doute pas un instant qu’elle ne soit sur la route en ce moment même, à moins d’une journée de retard derrière moi. Je me demande si elle aura emmené les enfants ? Je frissonne rien qu’à cette idée. Si vous la voyez dans cette ville avant moi, elle ou ses fidèles serviteurs, dites-lui que je nous ai réservé des chambres à l’*Auberge des Iris*, en face de l’infirmerie de la Mère.

— Et voyagerait-elle avec, hum, les mêmes que j’ai rencontrés à Rougedigue ?

— Oh, oui, Bernan et Hergi. Ils ne se laisseraient pas séparer d’elle. Bernan, voyez-vous, a été l’une de ses premières victoires en matière de guérison par la sorcellerie. Lorsque Hergi le lui a amené, il souffrait de calculs, se griffait en hurlant qu’il allait se suicider, proche de l’arrêt cardiaque tant la douleur était intense, au point où l’on désespérait de sa vie et de sa santé mentale. Hallana a fait éclater les calculs à l’intérieur de son corps, et il les a fait passer aussitôt – le lendemain, il était sur pied, avec le sourire. Ils la suivraient tête baissée vers n’importe quelle folie. (Oswin renifla.) J’ai beau consacrer toute mon intelligence, toute ma connaissance, à échafauder les plus excellents arguments au nom du Père, je reste malgré tout incapable, même avec toute ma raison, de motiver les gens comme elle le fait rien qu’en… en se tenant là à *respirer*. C’est parfaitement injuste.

Il s’efforçait de paraître furieux mais ne parvint qu’à prendre un ton mélancolique.

— Le rêve, lui rappela Ingrey.

— Toutes mes excuses. Je ne jacasse pas ainsi en règle générale. Ce qui doit en dire long sur mon Hallana… J’ai décrit ce rêve à l’érudit Lewko, et maintenant à vous. Cinq personnes y apparaissaient : Hallana, moi, Lewko, et deux jeunes gens que je n’avais jamais vus. Jusqu’à aujourd’hui. Le prince Biast était l’un d’entre eux. J’ai failli tomber de mon banc quand il est entré dans la chambre et que quelqu’un l’a nommé. L’autre était un homme encore plus étrange : un géant aux longs cheveux roux qui parlait une langue inconnue.

— Ah, répondit Ingrey. Ce doit être le prince Jokol, sans aucun doute. Dites-lui de donner à Fafa un poisson de ma part, quand vous le verrez. En fait, vous pouvez peut-être le trouver en ce moment même ; je viens de l'envoyer chez Lewko. Il doit encore y être.

Oswin ouvrit de grands yeux et se redressa comme s'il allait filer sur-le-champ, mais il secoua ensuite la tête et poursuivit.

— Dans le rêve… Je suis un homme de mots, mais j'ignore comment le décrire. Nous étions tous les cinq touchés par les dieux. Pire encore : les dieux nous enfilaient pour nous porter comme des gantelets. Nous nous sommes brisés…

Ils me harcèlent pour de bon, à présent, avait dit Fleuvéquin. C'était en effet ce qu'il semblait.

— Eh bien, si vous parvenez à en déterminer le sens, tenez-moi au courant. Y avait-il d'autres personnes dans ce rêve ?

Ijada ou moi, par exemple ?

Oswin secoua la tête.

— Rien que nous cinq. Jusque-là. Le rêve ne semblait pas terminé, ce qui m'a perturbé, mais Hallana l'a accepté sans sourciller. Je désirais me rendormir pour en découvrir plus et le redoutais à la fois, mais je souffre à présent d'insomnies. Hallana est peut-être prête à foncer dans le noir, mais *moi*, je veux savoir où trouver les pierres de gué.

Ingrey répondit par un sourire sans joie.

— Il m'a été récemment suggéré, par un homme ayant une expérience des dieux plus grande que je ne peux l'imaginer, que si les dieux ne nous montrent pas plus clairement le chemin, c'est qu'Ils l'ignorent Eux aussi. Je n'ai pas encore décidé si je trouve cette idée rassurante ou tout le contraire. Mais elle semble au moins impliquer qu'Ils ne nous tourmentent pas à seule fin de se distraire.

Oswin tapota la balustrade.

— Hallana et moi nous sommes disputés à ce sujet – la prévoyance des dieux. Ce sont les *dieux*. Ils doivent *savoir*, plus que qui que ce soit d'autre.

— Peut-être que personne ne sait.

L'expression d'Oswin était celle d'un homme forcé d'avaler une potion au goût atroce et à l'efficacité douteuse.

— Je vais tenter d’aller trouver Lewko. Peut-être ce Jokol en saura-t-il plus.
— J’en doute, mais bonne chance.
— J’espère que nous nous reverrons.
— Rien ne me surprendrait, ces jours-ci.
— Où puis-je vous joindre ? Lewko m’a dit qu’on vous avait placé comme espion chez le comte Fleuvéquin, qui semble lui aussi quelque peu impliqué dans cet écheveau.
Ingrey siffla entre ses dents.
— C’est sans doute une chance que Fleuvéquin sache déjà que je l’espionne, si ce genre de ragots circule librement.
Oswin secoua violemment la tête.
— Ni ragots ni librement, et le cercle est très petit. Lewko dit avoir fait lui aussi un rêve équivalent.
« Quelque peu impliqué », hein ?
— Gardez vos distances par rapport à Fleuvéquin pour l’instant. Il est dangereux. Si vous souhaitez me voir, envoyez-moi un message là-bas, mais n’exposez rien d’important par écrit – partez du principe qu’il sera intercepté et lu par des yeux hostiles avant que je ne le voie.
Oswin acquiesça, songeur. Ils descendirent ensemble l’escalier en colimaçon et sortirent dans la rue. Ingrey salua le divin et se mit à descendre la colline d’un pas vif pour rejoindre la Ville-royale.

Chapitre 20

Ingrey ne fut guère surpris lorsque, ayant franchi la crique couverte pour entrer dans la ville basse, il tourna au coin d'une rue et trouva le chariot de Hallana qui lui bloquait le passage.

Les deux chevaux courts sur pattes, couverts d'écume et de poussière du voyage, se tenaient à l'arrêt, l'air de s'ennuyer, et Bernan était assis sur le siège du cocher avec les rênes lâches et les coudes sur les genoux. Un cheval dessellé était attaché derrière le chariot par une corde fixée à son licou. Hergi était accroupie près de l'épaule de Bernan. Hallana s'accrochait d'une main à la poignée avant de la bâche, s'abritant le regard de l'autre, jetant des regards dubitatifs en direction d'une allée trop étroite pour laisser passer le chariot.

Hergi asséna une tape sur l'épaule de Bernan et désigna Ingrey en s'écriant :

— Regardez ! Regardez !

Hallana pivota et son visage s'illumina.

— Ah ! Sire Ingrey ! Excellent.

Elle tapota l'autre épaule de Bernan.

— Vous voyez, ne vous l'avais-je pas dit ?

Le maréchal-ferrant inclina la tête d'un air las, à mi-chemin entre acquiescement et exaspération, et Hallana l'enjamba pour bondir dans la rue et faire face à Ingrey.

Elle avait troqué ses amples robes en loques contre un costume de voyage très pratique, manteau vert sombre par-dessus une robe de lin pâle, qu'elle devait sensiblement resserrer à la taille. Aucune trace de ses galons – voyageait-elle incognito ? Elle restait petite et dodue mais paraissait plus svelte, les cheveux soigneusement nattés en couronne autour de la tête. Aucun signe visible des enfants, ni de retombées chaotiques dans son sillage.

Ingrey la gratifia d'une demi-révérence polie ; elle répondit par une bénédiction, même si son signe des Cinq ne faisait qu'effleurer

vaguement son torse.

— Ravie de vous voir, lui dit-elle. Je cherche Ijada.

— Comment ? ne put-il s'empêcher de demander.

Elle maîtrisait sans doute de nouveau ses pouvoirs.

— En règle générale, je me contente de déambuler jusqu'à ce qu'il se produise quelque chose.

— Ce qui semble… étrangement inefficace.

— Vous parlez comme Oswin. Il aurait voulu quadriller une carte de la ville, une section après l'autre, selon une rotation très stricte. Il était *beaucoup* plus rapide de vous trouver.

Ingrey médita la logique de cette méthode, puis se ravisa.

— À propos de l'érudit Oswin, il m'a demandé de vous informer qu'il avait pris des chambres à l'*Auberge des Iris*, en face de l'infirmerie de la Mère sur la colline du Temple.

Bernan accueillit cette nouvelle par un faible grognement.

— Oh ! (Hallana s'égaya encore davantage.) Vous l'avez rencontré, comme c'est formidable !

— Vous n'êtes pas surprise de vous savoir attendue ?

— Oswin peut se montrer affreusement rasant par moments, mais il n'est pas *stupide*. Bien sûr qu'il a compris que nous allions arriver. Tôt ou tard.

— Messire l'érudit ne sera pas content de nous, prédit Hergi, mal à l'aise. Comme la fois précédente.

— Ta-ta-ta, répondit l'épouse d'Oswin. Vous avez survécu.

Elle retrouva son sérieux et se tourna vers Ingrey pour lui demander :

— Vous a-t-il parlé de notre rêve ?

— Juste un peu.

— Où se trouve Ijada, déjà ?

Tous les passants semblaient, jusqu'ici, des gens ordinaires, mais Ingrey ne souhaitait pas courir de risques.

— Je ne devrais pas être vu ni entendu en train de vous parler.

Hallana désigna le chariot couvert et Ingrey hocha la tête. Il se hissa à sa suite dans l'ombre du chariot, enjambant péniblement des ballots avant de s'asseoir sur un coffre, ajustant maladroitement son épée. Hallana s'assit en tailleur sur une paillasse recouverte d'une

épaisse couche de couvertures et le regarda avec un visage plein d'attente.

— Ijada est détenue dans une maison privée non loin des quais, expliqua Ingrey à voix basse. Son gardien est actuellement le cavalier Gesca, au service de Hetwar, mais la maison appartient au comte Fleuvéquin. Les serviteurs qui travaillent là sont les espions du comte, et je n'ai aucune confiance en la discrétion de Gesca. Vous ne devez pas y aller sous votre propre identité. Demandez à l'érudit Lewko de vous y conduire, peut-être en vous faisant passer pour un médecin chargé de l'examiner dans le cadre de l'enquête, ce genre de choses. Ce qui vous fournirait un prétexte pour exclure les serviteurs et parler en privé à Ijada.

Hallana plissa les yeux.

— Intéressant. Le mari de Fara n'est-il donc pas l'ami d'Ijada, en fin de compte – ou s'agit-il d'un excès de l'inverse ? À moins que ce ne soit cette maudite princesse qui pose problème ?

— Fara est un véritable nid de problèmes, mais si Wencel s'intéressait à sa domestique, ce n'était pas par désir comme elle l'imaginait. Wencel possède des pouvoirs secrets et des desseins inconnus. Hetwar ne m'a laissé entrer à son service que pour déterminer en l'espionnant quels sont ces desseins. Je ne veux pas que ces eaux-là se troublent davantage que ce n'est déjà le cas.

— Vous le croyez dangereux ?

— Oui.

— Pour *vous* ?

Elle haussa les sourcils. Ingrey se mordit la lèvre.

— On a des raisons de soupçonner qu'il porte un esprit animal. Comme le mien. Ce qui est… exact mais incomplet. (Il hésita.) Le sort que nous avons brisé à Rougedigue – il en était la source.

Elle eut un hoquet de surprise.

— Pourquoi ne l'a-t-on pas arrêté ?

— Non ! s'écria brusquement Ingrey.

Comme elle le dévisageait, il ajouta plus calmement :

— Non. En premier lieu, je n'ai pas trouvé comment prouver cette accusation, et deuxièmement, une arrestation prématurée pourrait se révéler désastreuse.

Du moins, pour moi.

Elle le regarda en clignant des yeux d'un air amical.

— Oh, allons, Sire Ingrey. Vous pouvez m'en dire plus, à moi.

Il en était douloureusement tenté.

— Je crois… Pas encore. J'en suis au stade… Je ne… J'en suis encore à tourner en rond en attendant que les choses se produisent.

— Ah. (Une expression de compréhension mêlée de compassion traversa ses traits.) Ce stade-*là*. Je le connais bien.

Elle ajouta après une pause :

— Toutes mes condoléances.

Il se passa la main dans les cheveux. Ils repoussaient autour des sutures, qu'on pourrait sans doute bientôt retirer.

— Je ne peux pas rester. Je dois rejoindre le prince Biast et la princesse Fara. Votre mari a assisté à l'interrogatoire d'Ijada ce matin, et pourra sans doute vous en apprendre plus que moi. Lewko sait quelque chose, lui aussi. Je me demande… (Ingrey s'arrêta.) … si je peux me fier à vous.

Elle releva la tête, l'inclina légèrement, puis répondit d'un air ironique :

— Je suppose que ce n'était pas censé être une insulte.

Ingrey secoua la tête.

— En ce moment même, je patauge parmi des marécages de demi-mensonges et de récits tous plus étranges les uns que les autres. La solution juridique, la plus évidente – arrêter Wencel – n'est peut-être pas la plus judicieuse, même si je ne peux l'expliquer. Tout semble fluide. Comme si les dieux Eux-mêmes retenaient Leur souffle. Il va se produire quelque chose.

— Quoi donc ?

— Si je le *savais*, si je le savais…

Ingrey entendit la tension croissante de sa voix et se tut brusquement.

— Chh, chut. (Hallana l'apaisa comme elle eût calmé une monture nerveuse.) Pouvez-vous au moins me faire confiance pour ce qui est d'agir prudemment, de parler peu, d'écouter et d'attendre ?

— En êtes-vous capable ?

— Jusqu'à ce que mes dieux me contraignent à agir autrement.

— Vos dieux. Pas vos supérieurs du Temple.

— Vous m'avez bien entendue.

Ingrey hocha la tête et prit une inspiration.

— Alors demandez à Ijada. Elle est la seule à qui j'aie confié tout ce que je sais pour l'instant. Les autres ne connaissent que des fragments. Elle et moi, nous sommes liés dans cette histoire par… (Sa voix trébucha, s'étrangla.) … bien plus que de l'affection. Nous avons partagé deux visions éveillées. Elle pourra vous en dire plus.

— Parfait. Dans ce cas, j'irai la voir discrètement comme vous me le conseillez.

— J'ignore si les dieux et moi poursuivons les mêmes buts. Mais je suis absolument certain que Wencel et les dieux ne poursuivent pas les mêmes. (Il plissa le front.) Oswin m'a dit que vous vous étiez brisés. Dans votre rêve. Je n'ai pas compris le message.

— Nous non plus.

— Les dieux veulent-ils se servir de nous pour détruire ?

Elle n'avait pas amené ses enfants – pour des questions de vitesse, de commodité ? Ou de sécurité ? *La leur. Pas la sienne.*

— Peut-être, répondit-elle d'une voix parfaitement calme.

— Vous ne me rassurez pas, Érudite.

Elle afficha un sourire qu'on eût pu qualifier d'énigmatique, mais qu'Ingrey jugea plutôt sardonique. Il la salua sur le même mode et jeta un coup d'œil à l'extérieur du chariot, guettant des témoins. Il ajouta par-dessus son épaule :

— Si vous allez chez Lewko sur-le-champ, vous y trouverez peut-être encore votre mari. Et peut-être aussi un insulaire aux cheveux roux dont la langue est lubrifiée par le mauvais alcool, ou par les baisers saints de la Dame Printemps, ou les deux.

— Aha ! s'écria Hallana, se redressant sous l'effet d'un soudain intérêt. Voilà justement la partie de mon rêve que je n'aurais aucune objection à trouver prophétique. Est-il aussi charmant qu'il le semblait ?

— Je… ne crois pas pouvoir y répondre, déclara Ingrey, après une pause perplexe.

Il balança ses jambes à l'extérieur, contourna furtivement le chariot, puis emprunta le raccourci par l'allée qui menait à la maison

Fleuvéquin.

Le portier du comte l’accueillit en murmurant :

— Ma dame et le prince-maréchal vous attendent dans la chambre Bouleau, Sire Ingrey.

Saisissant l’allusion, Ingrey hocha la tête et gravit aussitôt l’escalier. La pièce était celle-là même dans laquelle il avait surpris Fara le premier jour de son prétendu service – peut-être ses couleurs discrètes et la sobriété de ses meubles en faisaient-elles un refuge qu’elle appréciait. Il y trouva la petite compagnie rassemblée, Biast et Symark conversant par-dessus un plateau de pain et de fromages, Fara à demi étendue sur un canapé tandis qu’une de ses dames lui appliquait un linge humide sur le front. Une fraîche et forte odeur de lavande imprégnait l’air.

Voyant entrer Ingrey, Fara se reprit et se redressa, dardant sur lui un regard noir et inquiet. Elle avait le visage pâle, les yeux soulignés de gris ; il se rappela avoir entendu Ijada mentionner que la princesse souffrait de migraines.

— Sire Ingrey. (Biast lui fit courtoisement signe de s’asseoir.) Le divin vous a gardé longtemps.

Ingrey se contenta de répondre d’un signe de tête ; il n’avait aucune envie de devoir parler de Hallana.

Fara ne comptait pas attendre qu’on lui tendît diplomatiquement une perche.

— Que vous a-t-il demandé ? Vous a-t-il posé d’autres questions sur moi ?

— Il n’a rien demandé de plus qui se rapporte à vous, Madame, ni aux événements de la Hure, la rassura Ingrey. (Elle se rassit, visiblement soulagée.) Ses questions étaient essentiellement… (Il hésita.) … théologiques.

Biast ne semblait pas partager le soulagement de sa sœur. Il fronça les sourcils sous l’effet d’une inquiétude nouvelle.

— Ont-ils parlé de notre frère ?

— Seulement de manière indirecte, messire.

Il ne semblait y avoir aucune raison de ne pas répondre franchement à Biast au sujet des questions d'Oswin, même si Ingrey ne tenait pas à révéler pour l'instant ses autres liens avec le docte divin.

— Il souhaitait savoir si je pouvais purifier l'âme de dame Ijada de son esprit léopard, dans l'éventualité de sa mort, comme j'avais semblé le faire pour le défunt prince. J'ai répondu que je l'ignorais.

Biast traînait la pointe de ses bottes d'avant en arrière sur le tapis, les yeux baissés, sembla prendre conscience de ce tic, et immobilisa son pied. Lorsqu'il releva les yeux, il reprit d'une voix plus calme.

— Avez-vous vraiment vu le dieu ? Face à face ?

— Il m'est apparu sous la forme d'un jeune seigneur des bois d'une beauté sans pareille. Je n'avais pas l'impression… (Ingrey s'interrompit, ne sachant trop comment l'exprimer.) Vous avez vu des enfants s'amuser à projeter des ombres sur les murs avec leurs mains. L'ombre n'est pas la main, même si c'est elle qui la crée. Le jeune homme que j'ai vu était, je crois, l'ombre du dieu. Réduite à un simple contour que je ne pouvais comprendre. Comme s'il y avait, au-delà, beaucoup plus que je n'en voyais, qui n'aurait nullement ressemblé à cette ombre trompeuse si j'avais pu l'absorber sans… éclater.

— Vous a-t-Il donné la moindre consigne pour… pour moi ? demanda Biast avec une intonation d'espoir timide qui vidait la question de tout orgueil. Ou pour n'importe lequel d'entre nous ?

— Non, messire. En éprouvez-vous le besoin ?

Les lèvres de Biast laissèrent échapper un rire dépourvu d'humour.

— J'aspire à un peu de certitude en des temps instables, sans doute.

— Alors vous vous trompez de boutique, répondit amèrement Ingrey. Les dieux ne m'offrent que des allusions, des devinettes et d'exaspérantes énigmes. En ce qui concerne ma vision, comme je dois sans doute l'appeler, elle a eu lieu dans le cadre de l'enterrement de Boleso. En cette heure-là, le dieu s'occupait de son âme seule. Quand notre heure viendra, nous recevrons peut-être la même attention totale.

Fara, qui promenait la main le long de sa jupe, au niveau de la cuisse, sous l'effet d'une tension pareille à celle de son frère, leva les yeux. Les sillons verticaux s'accentuèrent entre ses épais sourcils tandis qu'elle méditait cette sombre consolation avec la méfiance d'un enfant brûlé qui observe un feu.

— J'ai parlé longuement à l'érudit Lewko hier soir, commença Biast, avant de s'arrêter et de regarder sa sœur en plissant les yeux. Fara, tu n'as vraiment pas l'air bien. Ne crois-tu pas que tu ferais mieux d'aller t'allonger un moment ?

La dame de compagnie approuva cette idée.

— Nous pourrions tirer les rideaux, Madame, pour que la pièce soit très sombre.

— Ce serait peut-être mieux.

Fara se pencha en avant, mais resta un moment assise à fixer ses pieds avant que sa dame de compagnie ne la fît relever à contrecœur. Biast se leva lui aussi.

Ingrey choisit ce moment pour masquer ses calculs derrière la politesse.

— Je suis désolé de vous voir ainsi indisposée, Madame. Mais si l'enquête conclut à un verdict de légitime défense, il ne sera peut-être pas nécessaire de vous imposer de nouveau cette épreuve.

— Je suis capable de faire ce que je dois, répondit-elle d'un ton glacial.

Mais elle donnait l'impression de trouver l'idée d'un abandon des charges soudain très attrayante. Elle le salua d'un hochement de tête, ce qui lui fit cependant lever la main vers sa tempe aussitôt après. Biast jeta à Ingrey un coup d'œil plus curieux. Ingrey se demanda s'il pouvait, après tout, libérer Ijada de la menace d'un procès, maniant un fil de persuasion à la fois, comme s'il tendait un filet, plutôt que d'une façon plus théâtrale, plus concentrée : parfait, si c'était le cas. Le parallèle avec les techniques de manipulation préférées de Wencel ne lui échappa pas.

Biast escorta sa sœur jusqu'à la porte, mais la laissa ensuite en compagnie de sa domestique ; il regarda un moment des deux côtés du couloir avant de regagner la chambre, fermant la porte derrière lui. Il observa d'un air songeur son porte-étendard Symark, puis

Ingrey, comme s'il méditait une comparaison, mais Ingrey n'eût su deviner s'il s'agissait de menace physique ou de discrétion personnelle. Symark, plus âgé que son maître de quelques années, était un bretteur de renom ; peut-être Biast l'imaginait-il capable de le défendre contre Ingrey, si le seigneur-loup devait perdre la tête et attaquer. Ou du moins, ils pourraient se défendre à deux. Ingrey ne chercha pas à détromper le prince-maréchal de cette erreur réconfortante.

— Comme je vous le disais, reprit Biast, j'ai un peu parlé à Lewko.

Il se rassit près du guéridon au plateau, faisant signe à Ingrey, d'un geste, de l'imiter. Ingrey avança son siège et se composa, très attentif.

— L'ordre du Bâtard – c'est-à-dire Lewko et une poignée d'implacables sorciers du Temple – ont longuement questionné Cumril plus en détail.

— Parfait. J'espère qu'ils lui ont tenu les pieds au-dessus des flammes.

— Quelque chose de ce genre. Ils n'osaient sans doute pas le presser jusqu'à atteindre un niveau de confusion qui pousse son démon à reprendre l'ascendant. Cette peur-là, m'assurait Lewko, suffisait à l'aiguillonner davantage que toute menace physique contre son corps.

Il plissa le front, l'air dubitatif.

— Je le comprends bien.

— J'imagine. (Biast se laissa aller en arrière.) Ce qui m'a dérangé davantage, c'est l'affirmation selon laquelle mon frère avait bel et bien comploté mon assassinat, comme vous l'aviez deviné. Comment le saviez-vous ?

C'était donc pour cette raison qu'il avait fait sortir Fara, afin de pouvoir traiter discrètement ces sujets pénibles. Ingrey haussa les épaules.

— Je ne suis pas voyant. Pour toute personne visant la royauté sacrée avec moins d'appui que vous n'en avez déjà, c'est une étape logique.

— Oui, mais pas mon propre…

Biast s'interrompit et se mordit la lèvre.

Ingrey saisit cette occasion de lancer un autre fil.

— Il semble donc que dame Ijada vous ait sauvé la vie, en plus de la sienne. Et qu'elle ait épargné à l'âme de votre frère un crime et un grand péché. Ou votre dieu l'a fait à travers elle.

Biast marqua une pause comme s'il méditait cette idée, mal à l'aise, puis reprit :

— J'ignore comment je me suis attiré la haine de mon frère.

— Je crois qu'il avait bel et bien perdu l'esprit, vers la fin. Il semble que c'étaient les divagations de Boleso, plutôt que vos actions, qui guidaient son comportement.

— Je n'avais pas compris qu'il était à ce point… perdu. Quand s'est produit cet incident atroce avec le serviteur, j'ai écrit à mon père que je rentrais, mais il m'a ordonné de rester à mon poste. Avec le recul, contenir un château frontalier rebelle mais mal ravitaillé et une poignée de camps de bandits me semble moins vital que ce que j'aurais pu apprendre alors à Gîtelevant. Mon père cherchait sans doute à me protéger de ce scandale.

Ou peut-être à le préserver de choses plus subtiles mais bien pires ? À moins que la diversion de Biast à la frontière au moment de cette crise n'eût été manigancée par d'autres acteurs ? Y avait-il là quelque part l'empreinte du sabot de Fleuvéquin ?

Biast soupira.

— Avec le temps, je m'attendais à recevoir la couronne des mains de mon père. De son vivant, comme tous les rois Boiscerf avant moi. Il y a trois ans, il avait préparé en détail l'élection et le couronnement de mon frère aîné Byza, avant sa mort prématurée. À présent, je dois m'en emparer de mes propres mains, ou renoncer à la couronne.

— La maladie de Byza était soudaine, n'est-ce pas ?

Ingrey était alors absent de Gîtelevant, car l'une de ses premières missions de courrier pour Hetwar l'avait conduit aux Bas-Ports, et il avait donc manqué cet enterrement royal. Biast n'avait reçu que quelques semaines plus tard la bannière de prince-maréchal que possédait son frère avant lui. Boleso avait-il ressassé ce précédent jusqu'à l'obsession ?

— Le tétanos. (Ce souvenir fit frissonner Biast.) Je me trouvais alors dans le cortège de Byza, dans son camp naval proche de Port-la-Barre. Il préparait de nouveaux navires pour les essais en mer. Plusieurs hommes ont été atteints. Puissent les cinq dieux m'épargner un tel sort. J'en ai gardé une aversion pour les lits de mort qui me poursuit encore. Le cœur me manque à l'idée de devoir en affronter un autre, je prie cinq fois par jour pour que mon père guérisse.

Ingrey avait vu le roi sacré pour la dernière fois quelques semaines plus tôt, avant son attaque. Il avait alors déjà la peau jaune, le ventre gonflé et les joues creuses, et parlait et bougeait difficilement.

— Je crois que nous ferions mieux de lui souhaiter un autre type de bénédictions, dès à présent.

Biast détourna le regard, sans le contredire.

— Cette accusation contre Boleso, s'il ne s'agit pas d'une simple calomnie de la part de Cumril, m'a poussé à me demander à qui je peux me fier.

Il reporta son regard sur Ingrey, suscitant chez lui un sentiment très curieux.

— À chaque homme selon sa propre mesure, sans doute.

— Ce qui suppose de savoir les estimer justement. Avez-vous déjà évalué mon beau-frère ?

— Hum, pas entièrement.

— Représente-t-il un danger comme Boleso ?

— Il est… plus intelligent. (Tout comme Biast, Ingrey commençait à en être convaincu.) N'y voyez pas d'insulte, ajouta-t-il trop tard, dans une tentative de tact.

Biast grimaça.

— J'espère au moins qu'il n'est pas aussi fou.

Silence.

— Peut-on se fier aux apparences ?

— Je ne me fie plus à rien, répondit Ingrey, évasif.

— Pas même aux dieux ?

— Eux moins que personne.

— Mm. (Biast se frotta la nuque.) Eh bien, l'élection imminente ne me procure aucune joie, compte tenu des circonstances, mais je n'ai aucune envie de transmettre le titre à des monstres par-dessus mon cadavre.

— Parfait, messire, répondit Ingrey. Tenez-vous-en à cette idée.

Symark, qui avait écouté l'échange bras croisés, rejoignit la fenêtre, afin, visiblement, de vérifier l'heure à la position du soleil, car il interrogea ensuite son maître du regard. Biast répondit d'un signe de tête et se leva en grognant de lassitude ; Ingrey l'imita.

Biast se passa la main dans les cheveux en un geste sans doute repris de Hetwar ou copié sur lui.

— Avez-vous d'autres conseils pour moi aujourd'hui, Sire Ingrey ?

Biast n'était son cadet que d'un an ou deux ; le prince ne pouvait certainement pas le considérer comme une autorité sur cette seule base.

— Pour toutes les questions politiques, vous serez mieux conseillé par Hetwar, messire.

— Et pour d'autres questions ?

Ingrey hésita.

— Pour la politique du Temple, Fritine est le mieux informé, mais méfiez-vous de sa tendance à favoriser son clan. Pour ce qui est de, comment dire, de la théologie pratique, adressez-vous à Lewko.

Biast sembla méditer un moment les dérangeantes implications de ce *pratique*.

— Pourquoi ?

Ingrey tendit les doigts puis les tapota un par un contre son pouce, de l'auriculaire à l'index.

— Parce que le Pouce touche les quatre autres doigts.

Les mots semblaient jaillir de nulle part à travers sa bouche, et il faillit sursauter, surpris.

Biast sembla lui aussi trouver ces mots chargés de sens derrière leur apparente simplicité, car il gratifia Ingrey d'un regard étrange, desserrant inconsciemment la main.

— Je le garderai à l'esprit. Protégez ma sœur.

— Je ferai de mon mieux, messire.

Biast le salua, fit signe à Symark de le précéder, puis sortit.

Ingrey fit le tour de la maison et trouva Fara étendue dans sa chambre, avec ses dames qui s'occupaient d'elle comme convenu, tandis que le comte était parti pour le palais du roi sacré. Qu'est-ce qui pouvait y fasciner Wencel davantage qu'attendre des nouvelles de l'enquête ? Qu'il n'eût pas escorté son épouse devant les juges n'avait rien d'étonnant ; Wencel évitait la colline du Temple, de façon assez routinière pour ne s'attirer aucune remarque. Mais quelle que fût la menace que dissimulait le comte, il s'était occupé des mois de son beau-père malade sans la surveillance d'Ingrey. Qui hésitait à le pourchasser jusque-là. *Pour l'instant*.

La situation semblait nécessiter davantage d'esprit que de bras armés, et comme le cerveau faiblissait quand on négligeait le corps, Ingrey se dirigea vers la cuisine du comte afin d'y quérir un repas, qu'on lui servit en lui adressant certaines récriminations indirectes. Après quoi il partit sur les traces de Tesko et le força à rendre aux marmitons l'argent qu'il avait gagné en trichant aux dés. Son serviteur prit d'abord un air de chien battu. Ingrey lui demanda ensuite de couper et d'extraire les sutures de son cuir chevelu, puis de rebander sa main droite. La longue entaille striant sa peau décolorée semblait refermée, mais toujours fragile, si bien qu'il tâta le pansement de gaze d'un air méfiant quand Tesko eut fini de le nouer. *Elle aurait déjà dû guérir.*

Le crépuscule automnal s'infiltrait par l'embrasure des fenêtres lorsque Ingrey s'assit sur son nouveau lit pour méditer. En raison du deuil imminent de la princesse, il y avait moins de visiteurs pour animer le palais de Hetwar en soirée, ou demander à Ingrey de jouer les escortes. Si le comte Fleuvéquin choisissait de l'envoyer en mission de courrier au mauvais moment, comment pouvait-il alors poursuivre la tâche confiée par le prince, à savoir protéger Fara, ou celle qu'il s'attribuait lui-même, sauver Ijada ? En envoyant l'un des hommes de Hetwar à sa place, afin de rester jouer les espions à Gîtelevant ? Cette idée semblait impliquer de désastreuses complications. Son devoir public d'obéissance au comte lui semblait

un piège prêt à l'avaler, et il n'était pas sûr que Hetwar y eût vraiment réfléchi.

Était-il *capable* de défier Fleuvéquin ? Chacun d'entre eux semblait avoir reçu des pouvoirs analogues. Fleuvéquin bénéficiait d'une expérience beaucoup plus grande, mais était-il plus fort ? Et que signifiait la *force*, dans cet espace sacré et sans limites où les visions prenaient une apparence ?

Comment, d'ailleurs, acquérait-on la pratique, et sur quelles bases ? La fureur d'Ingrey au combat ne pouvait s'entraîner ; elle ne surgissait qu'au besoin, et dans l'urgence. Et la voix d'influence – pouvait-on résister à sa suggestion ? La défier ? La briser ? Ses effets s'usaient-ils avec le temps, comme la magie démoniaque de Hallana sur l'homme encochonné ? Ingrey n'imaginait pas trouver de volontaires ravis sur lesquels tester ses talents. Mais il songea soudain que Hallana encouragerait l'épreuve, pendant qu'Oswin prendrait soigneusement des notes. Cette image le fit sourire malgré lui.

Quel âge a mon loup ? La question le travaillait soudain. Il tourna prudemment ses perceptions vers l'intérieur, et la sensation, cette fois encore, lui donna l'impression d'essayer de voir ses propres yeux. Les âmes de loup accumulées semblaient se fondre en une unité homogène, comme si leurs limites s'étaient, d'une façon ou d'une autre, perméabilisées ; les loups devenaient Loup d'une façon qui avait échappé aux comtes Fleuvéquin lors du parcours cannibale de cette âme tourmentée à travers ses générations de descendants humains. Ingrey passa en revue les souvenirs de loups qui lui étaient venus, aussi bien lors de cette affreuse initiation que des rêves qui avaient suivi. Le point de vue était curieux, et il semblait se rappeler les odeurs plus nettement que les images. Un village rural pauvre des jours récents se distinguait à peine d'une ville forestière des temps révolus.

Mais un souvenir des plus curieux ressurgit soudain, au cours duquel il mâchait avec des dents de louveteau un morceau d'armure de cuir bouilli, cuirasse presque aussi grande que lui. Le châtiment reçu lorsqu'on l'avait surpris n'avait pas diminué la satisfaction de sa bouche endolorie. L'armure était neuve, traînée dans un coin d'une

pièce obscure et enfumée. Le modèle était reconnaissable, l'ornement de la poitrine plus encore, tête de loup aux mâchoires béantes imprimée dans le cuir au moyen d'un fer chaud. *Mon loup est aussi vieux que l'Ancienne Sylve, sinon plus.*

Aussi ancien que le cheval de Wencel ? Plus encore, sans doute, car son loup avait voyagé à l'étranger, s'était réincarné encore et encore pendant quatre cents années de plus avant de se voir recueilli de manière si sanglante. Il avait passé une partie de ce temps-là dans les Cantons, à en juger par les images de froids sommets qui s'attardaient dans son esprit. Une période longue et heureuse, plusieurs vies de loup domestique, dans un minuscule hameau d'une vallée oubliée où saisons et générations se succédaient en une ronde lente… La malchance eût pu couper court à l'accumulation d'âmes de loups, mais ça n'avait pas été le cas. Ce qui suggérait à son tour que Quelqu'un capable de se concentrer très, très longtemps avait pu manipuler ces chances. *Devait les avoir manipulées*, rectifia sa raison, austère.

S'il revoyait jamais le dieu, il pourrait sans doute Lui poser la question. *Je pourrais le faire dès maintenant. Je pourrais prier.* Il ne le désirait pas ; prier l'attirait autant que plonger la main dans le feu sacré de la plinthe du temple. L'idée de parler aux dieux semblait une proposition bien plus confortable lorsqu'il n'y avait aucun danger apparent de Les voir répondre.

Il se rallongea et chercha en lui-même le courant de conscience qui le liait à Ijada. Ce chant tranquille le calma aussitôt. Elle n'éprouvait, pour l'heure, aucune douleur, ni fatigue indue, à l'exception d'un ennui prolongé, mêlé de tension. Il n'en déduisit pas pour autant qu'elle était en sécurité ; le confort banal de l'étroite maison était trompeur. Fleuvéquin avait qualifié ce lien d'effet secondaire imprévu de son sort meurtrier, et peut-être disait-il vrai. Ne sauvait-on pas parfois un peu de bien parmi le mal ? Il devait trouver un moyen de la revoir, vite et en secret. Et de communiquer. Pouvait-il expliciter cette subtile perception ? *Un coup pour oui, deux pour non.* Enfin, peut-être pas cette solution-là, mais il devait bien pouvoir faire *quelque chose*.

Un page frappant à sa porte interrompit ses ruminations pour le prier de venir trouver le comte. Ingrey s'arma, s'empara de sa longue cape et descendit vers l'entrée où il trouva Fleuvéquin, qui n'avait pu arriver que tout récemment et se préparait à ressortir.

Le comte termina d'instruire à voix basse un valet anxieux, puis gratifia Ingrey d'un hochement de tête poli.

— Où vous rendez-vous, messire ?

— Au palais du roi sacré.

— N'en revenez-vous pas justement ?

Wencel hocha la tête.

— Il est presque temps. Je crois que le roi ne passera pas la nuit. Sa peau a pris une teinte particulièrement cireuse… (Wencel se passa une main sur le visage.) … qui annonce distinctement ce genre de morts.

Fleuvéquin en savait quelque chose. Des deux côtés, comprit Ingrey. Ils se retrouvèrent brièvement seuls dans l'entrée, les serviteurs ayant été envoyés presser Fara ; Ingrey baissa la voix.

— Dois-je vous soupçonner de quelque étrange assassinat ?

Wencel secoua la tête, visiblement guère offensé par cette suggestion.

— Sa mort survient sans nécessité d'intervention humaine. À une époque, il y a longtemps, j'aurais peut-être cherché à la hâter. Ou, plus vainement, à la retarder. Maintenant, je me contente d'attendre. De laisser défiler les jours, et le tour est joué.

Il poussa un long soupir tranquille.

La mort, cette vieille connaissance, ne dérangeait pas Wencel, et pourtant sa lassitude nonchalante semblait un masque aux yeux d'Ingrey. Il paraissait tendu, sous l'effet de quelque anticipation cachée, à peine révélée lorsque ses yeux guettaient régulièrement l'escalier en espérant y voir Fara. La princesse finit par apparaître : pâle, frissonnante, vêtue de noir.

Muni d'une lanterne, Ingrey les mena au travers des rues de la Ville-royale dans l'obscurité croissante ; unique serviteur, nota-t-il, à se voir confier cette tâche. L'air du soir était humide et froid – à minuit, les pavés seraient glissants de rosée – mais au-dessus d'eux, les premières étoiles luisaient dans un ciel sans nuages.

Wencel escorta son épouse avec la courtoisie froide et infaillible qu'il avait acquise à force d'habitude. Ingrey déploya ses sens – tous ses sens – mais ne trouva aucune nouvelle menace rôdant parmi les ombres. Non, en effet. *C'est nous qui sommes les menaces, Wencel et moi.*

Les torches, dans leurs supports, éclairaient d'une lueur vacillante l'entrée du palais du roi sacré. Il ne ressemblait en rien aux anciennes architectures forestières de bois et de chaume, car c'était un palais de pierre, comme tous les nobles édifices construits lors des derniers jours de gloire darthacaine. Des gardes se précipitèrent pour ouvrir en grand les grilles de fer forgé et s'inclinèrent avec appréhension devant la princesse et son mari. Les sentinelles semblèrent légèrement honteuses de constater l'inutilité de leurs piques et lames pour défendre leur seigneur de ce qui le traquait ce soir. Malgré la distance les séparant de la chambre à coucher du roi, les serviteurs s'exprimaient à voix basse et tremblante tandis qu'ils escortaient le groupe le long des sombres couloirs à l'odeur de moisi.

Devant eux, la lueur des lampes se déversait dans le passage et se reflétait sur les planchers vernis. Ingrey prit une inspiration pour se donner du courage et suivit le comte et la princesse à l'intérieur.

Chapitre 21

La chambre du roi sacré était moins peuplée qu'Ingrey ne l'avait imaginé. Assis près de la tête du lit à baldaquin, un médecin en robe verte et son acolyte affichaient un air de quiétude déprimée trahissant l'inutilité de leurs efforts. Un divin en tenue grise de l'ordre du Père était également présent, en proie à l'humeur inverse, un empressement tendu dans l'attente du moment où l'on ferait appel à lui. Dans une pièce située au-delà d'une antichambre, hors de vue et, par bonheur, étouffé par les murs intermédiaires, un quintet de chanteurs du Temple entonnait un hymne. Le chœur semblait enroué et fatigué ; peut-être se reposerait-il bientôt.

Ingrey observa le roi dans son lit. Il n'était ni chaman, ni sorcier, ni saint, et ne portait aucun sombre intrus comparable à ceux qui affligeaient Wencel et Ingrey ; il n'était qu'un homme, aussi fascinant fût-il jusqu'en sa dernière heure. Il était loin désormais du descendant des Boiscerf que Hetwar se rappelait avec nostalgie à l'époque de son enfance, celui qui avait pris la bannière de prince-maréchal de la propre main de son roi de père pour remporter une première victoire et gagner sa réputation au cours d'un conflit frontalier (à moitié oublié aujourd'hui) avec Darthaca. La première fois qu'Ingrey était retourné dans la Sylve avec le cortège de Hetwar, le roi était robuste et vigoureux malgré ses cheveux grisonnants et toutes les douleurs que lui avait apportées la vie. Ces derniers mois de maladie l'avaient fait vieillir rapidement, comme pour rattraper le temps perdu.

Alors qu'approchait son ultime sommeil, Ingrey espérait que Fara avait déjà échangé avec son père les dernières paroles qu'elle souhaitait, car il n'y en aurait plus ce soir. La peau mince et tachetée du souverain, d'un jaune hideux, affichait en effet cette nuance que Fleuvéquin qualifiait de signe avant-coureur de l'irrévocable. Pire : la respiration du roi était rauque et hésitante, chaque souffle suivi d'une

pause qui attirait tous les regards jusqu'à ce que la poitrine se soulevât de nouveau, puis les yeux se détournaient.

Le visage de Fara était livide mais calme ; elle fit le signe des Cinq, déposa un baiser solennel sur le front humide du roi, puis recula. Le divin du Père se risqua à lui placer une main consolatrice sur l'épaule, puis murmura :

— Il a mené une belle vie, Madame. N'ayez pas peur.

Fara lui jeta un regard tout aussi dépourvu de peur que de consolation, voire même de toute autre expression. Ingrey fut impressionné de ne pas la voir montrer les dents ; si on lui offrait un tel lieu commun en pareil moment, *lui* eût tiré l'épée pour en transpercer le divin. Elle se contenta de murmurer :

— Où est mon frère Biast ? Il devrait être ici. Ainsi que l'archidivin.

— Il est venu un peu plus tôt, Madame, pendant un long moment, et reviendra sous peu. Je crois que l'archidivin et messire Hetwar l'accompagneront.

Elle hocha la tête et le repoussa d'un coup d'épaule. La main du divin resta suspendue, hésitante, comme s'il voulait lui offrir une autre tape consolatrice, mais il se ravisa par chance, reculant pour laisser la princesse à sa douleur.

Fleuvéquin regardait toute cette scène avec les jambes légèrement écartées, vivante image d'un époux et seigneur compatissant. Son visage ne semblait pas plus sévère que ne l'exigeait l'occasion. Seul Ingrey remarquait qu'il semblait tapi comme un chat devant un trou de souris. Qu'allait-il se produire d'autre, dans cette pièce, que la mort depuis longtemps attendue d'un homme âgé, quand bien même il s'agissait d'un roi ? Fleuvéquin rôdait à Gîtelevant depuis des semaines. Qu'attendait-il, en dehors de la fin de sa veille ? Et si sa présence ici était à ce point vitale pour ses desseins, l'enterrement intempestif de Boleso l'avait-il mis en rage en le forçant à s'éloigner ?

Il y a deux rois sacrés dans cette pièce. Comment est-ce possible ?

Ingrey se rappelait à présent la question posée dans les appartements de Hetwar, et à laquelle il n'avait pas reçu de réponse satisfaisante. Qu'est-ce qui garantissait le caractère sacré de cette

royauté ? Ingrey n’en avait qu’à peine idée. Fleuvéquin devait sûrement savoir.

Il remarqua soudain que l’esprit de Fleuvéquin n’était plus immobile et concentré, mais semblait s’écouler à travers tout son corps, chevauchant la rivière de son sang. Il se tenait tranquille – non, prêt à bondir. En cet instant, la tension de Fleuvéquin comme sa patience semblaient littéralement surhumaines.

Ingrey sentit son sang battre dans ses veines. Il eût cru que l’accumulation de vies de son loup, ainsi que de celles de l’étalon de Fleuvéquin, les eussent rendu chacun plus fondamentalement loup ou cheval, mais il semblait que non ; c’était comme si toutes ces créatures convergeaient vers quelque centre commun à mesure qu’elles gagnaient en densité et en profondeur. *Elles se ressemblent beaucoup,* avait dit Ijada. *En effet.*

Le chœur s’arrêta à la fin de son hymne ; un bruit de pas étouffé signala leur départ. On avait envoyé l’acolyte de la Mère guetter l’arrivée du prince-maréchal Biast dans le couloir. Le divin se servait un verre d’eau de l’autre côté de la pièce. Du lit s’éleva une pénible inspiration que ne suivit aucune autre.

Le visage de Fara se crispa encore davantage, les yeux voilés d’une humidité qui ne se changeait pas en larmes. Fleuvéquin ne s’avança brièvement que pour lui tendre un mouchoir de dentelle, qu’elle serra en crispant la main, puis recula. Le comte ne fit aucun commentaire idiot. Il ne dit rien du tout.

Il recula d’un pas, puis s’éleva presque sur la pointe des pieds, étirant les bras comme un fauconnier rappelant son oiseau.

Ingrey se mit soudain en état d’alerte, tordant le cou et déployant ses sens. Il ne pouvait voir les âmes, comme les saints étaient réputés le faire. Il ne discerna cette essence séparée de son corps que parce qu’il s’en détachait autre chose, qui se déroulait comme un parfum capiteux décrivant une spirale dans les airs. Cinq dieux, il avait déjà fait plus que ressentir ; ce fut seulement grâce à cette expérience qu’il identifia l’immense *Présence* qui lui hérissa les cheveux sur la nuque comme un souffle dans le noir. Mais Elle n’était pas venue pour lui, et disparut avec son trophée avant qu’il pût ouvrir grandes les pupilles pour tenter vainement de l’absorber.

La mystérieuse odeur s'attarda, aussi fraîche et complexe que celle d'une forêt au printemps : eau, pins, musc, terre humide, rayons du soleil – le *rire* était-il une odeur ? Il l'éveillait et l'excitait tout à la fois, l'agaçait, et sa tête se leva dans cette direction, yeux et narines dilatés en vain. Il inspira, totalement perplexe. Qu'était-il censé faire ? Écarter brusquement Fara ? Saisir Fleuvéquin à bras-le-corps ? Il ne pouvait pas brandir son épée devant une odeur de forêt, taillant les airs comme un dément. Il ne semblait y avoir là rien de mauvais : danger, oui, puissance, oui. *Gloire. Oui.*

Ingrey saisit le moment où la tête de Fleuvéquin bascula en arrière et inhala la royauté. Le comte vacilla légèrement, comme si un aigle immense venait d'atterrir sur ces bras de fauconnier tendus. Il ferma fort les yeux, replia les bras autour de lui, puis soupira de satisfaction. Et rouvrit des yeux soudain flamboyants.

Le feu sacré, songea Ingrey. Puis : *Si vite ! Que vient-il de se produire ?* Fleuvéquin n'avait tout de même pas – non, il n'avait *pas* intercepté l'âme pour l'absorber comme un nouvel esprit animal ajouté à la horde sombre et difforme qu'il renfermait déjà. Et son sortilège d'immortalité capturait à la fois corps et âme, laissant derrière lui son propre cadavre telle une enveloppe vide. Perplexe, Ingrey murmura à Wencel :

— Avez-vous volé une bénédiction aux dieux… ?

L'allégresse faillit faire fondre le cœur de Fleuvéquin.

— Ceci… (Le comte se désigna d'un geste, prononçant ces mots dans un souffle à peine audible.) … n'a jamais été le fait des dieux. Nous l'avons accompli nous-mêmes. Sa place est *ici*. Il m'a été arraché il y a deux siècles et demi. Maintenant, il me revient. Pour un temps.

Le divin du Père, qui n'avait rien perçu, s'était précipité au chevet du roi sacré, par-dessus le médecin se penchant pour procéder à l'ultime examen. Ils se consultèrent gravement à mi-voix. Le divin signa le cadavre, puis lui-même, et se mit à entonner une courte prière.

Donc. Wencel était de nouveau pris en flagrant délit de mensonge, ou demi-vérité ; Ingrey ne s'en étonnait plus. Il n'y avait jamais eu deux rois sacrés dans cette pièce ; juste deux rois partiels,

s'estropiant mutuellement, chacun gardant en otage la plénitude de l'autre. À présent, il y avait de nouveau un roi entier. Ingrey frissonna sous le terrible poids de son royal sourire.

— Chaque chose en son temps, souffla Wencel, qui se lécha le pouce et l'appliqua sur le front d'Ingrey.

Celui-ci recula brusquement, trop tard. Il sentit son lien avec Ijada se briser avec un *clac* comme s'il était physique, et faillit crier sous l'effet de la perte et de l'indignation. Avant qu'il eût fini d'inspirer, le lien se remit en place, mais au lieu d'Ijada, il se retrouva affreusement conscient de la présence de Fleuvéquin. La volonté royale chevauchait la panique croissante d'Ingrey comme un cavalier expert monte un tout jeune poulain. La sensation faillit le terrasser, lui obscurcir la vue, faire céder ses genoux.

Fleuvéquin, sourcils froncés, inspecta son visage avant de hocher la tête d'un air satisfait.

— Oui… (Ce mot sembla flotter, charrié par un soupir.) Ça fera l'affaire.

Fara se tourna pour regarder son époux : ses yeux s'écarquillèrent et elle inspira. Si elle voyait de ses yeux ordinaires un dixième du sortilège grandiose qu'Ingrey percevait grâce à sa vision de chaman, il ne pouvait s'étonner de la voir tant impressionnée. Fleuvéquin se lécha de nouveau le pouce, qu'il lui appliqua au-dessus des yeux, puis s'avança pour l'étreindre, pressant le front contre le sien en un geste où l'on pouvait lire réconfort ou bénédiction. Lorsqu'il s'écarta, les yeux de Fara étaient fixes et vitreux. Ingrey se demanda si les siens leur ressemblaient.

Entourant d'un bras la taille de son épouse comme pour la soutenir, le comte se tourna vers le divin du Père.

— Dites à mon beau-frère, quand il arrivera, que j'ai ramené la princesse chez nous pour qu'elle s'allonge. Tous ces soucis ont provoqué l'une de ses affreuses migraines, je le crains.

Le divin, soudain très attentif au comte, hocha vivement la tête en signe de compréhension.

— Bien sûr, messire. Je compatis totalement à votre perte, Madame. Mais l'âme de votre père vient de naître à un monde nouveau.

Les lèvres de Fleuvéquin se tordirent.

— En effet, chaque homme naît porteur de sa propre mort. L’œil exercé peut la voir accélérer en lui de jour en jour.

Cette dérangeante métaphore fit tressaillir le divin, qui s’obstina néanmoins.

— Je ne suis pas sûr que…

Fleuvéquin l’arrêta d’un geste et l’homme se tut aussitôt.

— Paix. Dites au prince-maréchal que nous le retrouverons demain matin. Sans doute en fin de matinée. Il peut commencer à prendre toutes les dispositions comme il le souhaite.

— Oui, messire.

Le divin s’inclina ; de l’autre côté du lit, le médecin l’imita.

— Ingrey…

Fleuvéquin se tourna vers son serviteur et retroussa les lèvres sur son sourire le plus dérangeant. Sa voix baissa jusqu’à un registre étrangement bas qui résonna dans les os d’Ingrey.

— *Au pied*.

Furieux, fasciné et paniqué, Ingrey s’inclina puis suivit son maître.

Fleuvéquin pressa son épouse et Ingrey à travers les couloirs obscurs du palais du roi sacré. Un autre « Paix » murmuré les fit saluer des gardes de la porte sans qu’ils le questionnent ni ne lui barrent le passage. Ils pénétrèrent dans les rues nocturnes, dont l’air se chargeait de brume dans la froideur croissante. Tandis qu’ils bifurquaient au premier coin, Ingrey regarda par-dessus son épaule et vit osciller une procession de lanternes. Des voix transperçaient le brouillard : Biast et une noble compagnie se hâtant au chevet de son père mourant. *Trop tard.* L’oreille d’Ingrey entendit Hetwar répondre au prince-maréchal. Il se demanda si Hetwar transportait le sceau du roi sacré, dont il avait la garde dans sa boîte de chêne, ainsi que le marteau d’argent destiné à le briser auprès du lit.

Le cortège de Fleuvéquin avançait, vêtu de noir, sans bruit ni lumière ; Ingrey doutait que le groupe du prince-maréchal les vît. Ils entreprirent de descendre la colline. Quelques rues plus loin, ils ne tournèrent pas vers la maison Fleuvéquin comme Ingrey s’y

attendait, mais continuèrent jusqu'à ce que les écuries émergent des ténèbres. Les portes étaient grandes ouvertes et quelques lanternes suspendues brûlaient doucement dans cet espace odorant.

Un valet se leva péniblement du banc appuyé contre le mur externe et s'inclina d'un air craintif à l'approche du comte.

— Tout est prêt, messire. Les habits sont dans la sellerie.

— Parfait. Attendez un moment.

Fleuvéquin poussa Fara et Ingrey devant lui. Ingrey vit sur sa gauche, dans les ombres furtives des stalles, qu'on avait sellé et harnaché le grand alezan de Fleuvéquin et le gris pommelé nommé Loup, équipés de sacoches de selle. Ainsi qu'une jument baie occupant une stalle droite en face d'eux. Lorsqu'ils passèrent devant la stalle du cerf, l'animal s'ébroua et agita ses bois, martelant nerveusement la paille épaisse de ses sabots acérés.

Fleuvéquin désigna une lanterne qu'Ingrey décrocha, puis les mena par la porte ouverte de la sellerie. Les harnais luisaient sur leurs supports muraux, cuir bruni et pièces métalliques étincelantes. Trois piles de vêtements les attendaient, posées sur des porte-selles vides. Ingrey reconnut sa propre tenue de monte, ainsi que ses bottes. Il vit également une tenue de monte féminine taillée dans une étoffe lie-de-vin rehaussée de fil d'or. Fleuvéquin leur désigna les piles.

— Habillez-vous, ordonna-t-il à Fara et Ingrey tout à la fois, et préparez-vous à monter à cheval.

Impassible, Fara laissa tomber sa cape volumineuse, qui s'affaissa en chuchotant sur le sol de bois.

— J'ai besoin d'aide pour les boutons, messire, dit-elle d'une voix égale.

— Ah, oui.

Fleuvéquin grimaça, puis dégagea adroitement, le long de son dos, les minuscules boutons de perle de leurs boucles de velours. Ingrey retira sa cape de cour, ses chaussures de ville, ainsi que son pourpoint brodé d'argent. Il avait fini d'enfiler et d'attacher sa tenue de cuir avant que la robe et les jupons de Fara retombent comme une flaque à ses pieds. Cette intimité inattendue n'inspirait sans doute de gêne à aucun d'entre eux. L'exaltation, la terreur et la

perplexité ne laissaient aucune place à des émotions mineures. Il enfila ses bottes et se redressa, puis serra la ceinture portant gaine et couteau. Son seigneur impie était toujours absorbé par les complexités de la tenue de sa femme.

Lorsque le comte leva les bras pour aider Fara à enfiler sa veste, Ingrey vit scintiller le cuir neuf d'une gaine de couteau à sa taille. Nouvelle gaine ; nouveau couteau ? Sans un bruit, il sortit de la sellerie pour rejoindre l'allée centrale de l'écurie. Pouvait-il défier la volonté ensorcelante de Fleuvéquin ? S'il pouvait penser en termes de résistance, sans doute pouvait-il agir de même ? S'il n'hésitait pas trop ? *Ijada, que vous arrive-t-il en ce moment même ?* Il ne le savait plus. Ce moment avait été, de toute évidence, bien préparé ; une fois Ingrey solidement tenu en laisse, le comte avait-il prévu quelque assaut fatal sur cette étroite maison ?

Reculant toujours, il saisit le pêne de la stalle du cerf et tira pour ouvrir la porte. Il avait les doigts engourdis.

— *Va-t'en*, murmura-t-il.

L'animal bondit deux fois sur place, s'ébroua avec un bruit évoquant la glace qui se brise, puis se rua hors de la stalle, claquant des sabots sur les pavés colorés. Il se ramassa puis disparut dans les ténèbres externes de la ville à une vitesse quasi hallucinatoire. Ingrey se figea lorsque Fleuvéquin passa brusquement la tête par la porte de la sellerie et fronça les sourcils.

— *Reste*, lâcha-t-il, et Ingrey attendit donc nécessairement.

Immobile, il s'efforçait toujours de lutter… Non pas tant de bouger que de *vouloir* bouger, lorsque le comte réapparut, ayant troqué ses robes de ville contre une tenue de cuir et des bottes, escortant fermement Fara d'une main serrée autour de son bras. Fleuvéquin jeta un coup d'œil en biais à la stalle vide, et se contenta d'un sourire aigre, à la grande consternation d'Ingrey.

— Vous m'avez presque fait peur, remarqua-t-il en passant. Voilà qui était très inspiré. Très près du but. Je devrais peut-être vous museler, vous aussi.

Il n'ajouta rien de plus, mais dirigea Fara vers la stalle droite où l'alezane d'Ijada remuait d'un air inquiet.

— J'ai peur de ce cheval, messire, dit Fara d'une voix tremblante.

— Plus pour très longtemps, je vous le promets, répondit-il dans un murmure.

Par-dessus les planches et au-delà des barreaux métalliques décorés de plantes grimpantes, Ingrey ne distinguait que les oreilles agitées du cheval, le sommet de la tête blonde de Fleuvéquin et de celle, plus sombre, de Fara, mais il entendit un chuchotement de cuir, comme si l'on tirait un couteau. Un murmure étouffé provenant du comte, en des termes qu'il reconnaissait à moitié, fit bouillonner son sang et lui dressa les poils sur les bras. Suivit un impact amorti par la chair, un cri aigu interrompu, un coup brusque tiré sur une longe, qui ébranla les murs – puis le bruit sourd d'un corps lourd qui s'effondrait, se convulsait, s'immobilisait enfin.

Les deux têtes rejoignirent l'allée centrale. Fara s'appuyait contre Fleuvéquin, frissonnant violemment. Si du sang maculait sa tenue d'équitation, il n'apparaissait pas dans le noir.

— Que m'avez-vous *fait*… ? gémit-elle.

Les sens chamaniques d'Ingrey virent tournoyer en elle une ombre puissante mais effrayée.

— Chht.

Fleuvéquin l'apaisa. Il lui toucha de nouveau le front du pouce, ce qui rendit de nouveau son regard vitreux. L'ombre du cheval se calma elle aussi, quoiqu'elle semblât davantage engourdie qu'apaisée.

— Tout ira bien. Suivez-moi maintenant.

Le valet inquiet était réapparu.

— Messire ? Qu'est-ce qui…

— Allez chercher les chevaux.

On amena les trois montures sellées dans la cour obscure devant l'écurie. Fleuvéquin et le valet, à eux deux, hissèrent Fara sur sa jument baie ; Fleuvéquin vérifia lui-même sa sangle, ajusta ses bottes dans les étriers, lissa ses jupes fendues, ferma ses mains gantées et tremblantes sur les rênes.

— En selle, ordonna-t-il ensuite à Ingrey en lui tendant les rênes du hongre gris.

Ingrey s'exécuta, même si le cheval s'agitait et sautillait au-dessous de lui, s'efforçant de baisser la tête et de ruer. Fleuvéquin

regarda derrière lui et jeta par-dessus son épaule un autre « *Paix !* » d'une voix légèrement irritée, suite à quoi la monture d'Ingrey se calma, non sans un reste de gêne. Le comte ferma derrière eux les portes de l'écurie.

Le valet fit la courte échelle à Fleuvéquin pour l'aider à monter. De la pointe des bottes, le comte retrouva ses étriers sans devoir regarder, puis s'installa dans sa selle. Il baissa la main et posa une paume apaisante sur le front du valet.

— *Rentrez chez vous. Dormez. Oubliez.*

Le regard flou, le valet se détourna en bâillant.

Fleuvéquin leva la main puis s'écria pour Ingrey et Fara : « *Suivez-moi.* » Il fit pivoter sa monture et les mena au pas dans l'obscurité brumeuse. Les sabots raclaient les pavés en pente, résonnant le long des murs des bâtiments tandis qu'ils traversaient les rues de la Ville-royale.

Alors qu'ils traversaient la place du marché vide, Fleuvéquin se pencha sur le côté de sa selle, pressa la main contre son ventre et eut un haut-le-cœur silencieux. Il cracha quelque chose de sombre et d'humide sur le pavage de briques. Ingrey, passant à sa suite, sentit une odeur non de bile mais de sang. *Sa voix d'influence le fait-elle saigner comme la mienne ?* Plus discrètement, semblait-il. Et quelle quantité de ce trésor avait-il gaspillée pour jeter ce sort meurtrier à Ingrey, puisqu'il la qualifiait d'*excessive* ?

À la porte sud-est de la ville, les gardes de nuit les laissèrent sortir sur un simple ordre de Fleuvéquin. Il ne lui semblait même pas nécessaire d'exprimer tout haut la voix d'influence pour qu'ils le saluent avec sollicitude sur son passage. Une fois qu'ils furent parvenus à bonne distance des murs et de la chaussée pavée, Fleuvéquin lança sa monture au trot. Ils tournèrent à gauche au premier croisement menant vers le Héron. Le long des collines, une lune dodue, dans son deuxième quartier, emplissait le ciel de sa pâle lueur, projetant leurs ombres allongées sur la route devant eux.

Où allons-nous ? Pourquoi a-t-il besoin de nous ? Qu'allons-nous faire une fois là-bas ?

Ingrey serra les dents, frustré de ne pouvoir envoyer de message. Ni en laisser… Il tenta d'imaginer ce qu'on déduirait le lendemain de la pagaille laissée dans les écuries : trois chevaux et le cerf disparus, une jument morte baignant dans son sang, un tas de vêtements sales abandonnés par terre dans la sellerie. Ils avaient quitté Gîtelevant avec discrétion et rapidité, aucun doute là-dessus, mais certainement pas en secret. On les poursuivrait probablement, ne fût-ce que pour retrouver Fara. *Alors quels que soient les projets de Fleuvéquin, il veut en finir très vite, avant que ses poursuivants puissent le rejoindre. Dois-je tenter de le retarder ?*

Ingrey s'était vu charger d'espionner Fleuvéquin et de protéger Fara. La première mission se déroulait parfaitement jusqu'ici, d'une certaine façon, mais il gâchait méchamment la seconde, alors même qu'il semblait, chevauchant derrière elle, la protéger encore. Il avait tristement raté sa cible en libérant le cerf. Il redoutait que Fleuvéquin réservât sa femme pour quelque bizarre et sanglant sacrifice, mais cette idée ne résistait pas à un examen rationnel. On ne pouvait la pendre à un arbre, ainsi possédée par un esprit équin, et elle n'était pas vierge, quoiqu'elle n'eût pas d'enfants. Ingrey ne pensait pas davantage que Fleuvéquin voulût communiquer avec les dieux, au-delà d'obscènes gestes de défi. Et où se trouvaient-Ils, lors de cette nuit d'inexplicables événements ?

Des cerfs pour les Boiscerf. *Des chevaux pour les Fleuvéquin.* Fara était une Fleuvéquin par alliance, malgré le peu de satisfaction tirée de cette union, et son arbre généalogique comptait, sans même remonter très loin, une ou deux épouses Fleuvéquin. Qui avaient toutes été en leur temps, comprit soudain Ingrey, les sœurs-filles-petites-filles du comte. Les boucles de cette tresse familiale s'entrecroisaient de façon vertigineuse, si l'on considérait le comte comme un seul homme et non pas une dizaine. Pouvait-on encore parler de lignée ?

Le porte-étendard d'un roi sacré était traditionnellement un proche issu du même clan. Symark, petit cousin de Biast, avait d'abord tenu ce rôle pour Byza, frère aîné du prince. Le porte-étendard de longue date du défunt roi lui-même était décédé un an et demi avant lui, de cause naturelle, et le vieil homme avait tardé à le remplacer –

anticipant déjà sa propre fin, dédaignant de remplacer ce compagnon tant apprécié par quelque arrivant tardif ? À moins que Fleuvéquin n'eût fait obstruction à une nouvelle nomination, pour d'obscures raisons ? Un roi sacré avait besoin d'un porte-étendard de son propre sang noble, à la mesure de son honneur. Ou d'*une* porte-étendard ? Ingrey jeta un coup d'œil en biais à Fara, qui s'agrippait à sa monture, le visage pâle, les yeux cernés. Elle n'était qu'une cavalière passable. Cette nuit éprouverait son endurance.

Voilà qui lui vaudrait un sérieux coup de semonce de la part de Hetwar. S'il vivait. Si c'était le cas, décida Ingrey, Hetwar pourrait le fustiger autant qu'il le souhaitait. Mieux encore – si Fara et lui vivaient, les juges d'Ijada seraient confrontés à une intéressante énigme. Si l'on créait un précédent en punissant Ijada pour le port de son léopard ou au contraire en la graciant, il faudrait logiquement appliquer la même sentence à la princesse et à sa nouvelle compagne de cauchemar. *Je crois que je pourrais intervenir. Et dans le cas contraire, je parierais qu'Oswin le pourrait.*

Ils approchèrent du Héron et prirent la direction du nord en longeant la principale route fluviale. Les rayons lunaires, filtrés par les arbres bordant les rives, faisaient scintiller la vaste surface du fleuve. Au-delà du cliquetis des sabots et du craquement du cuir, Ingrey entendait le doux clapotis du courant, mêlé au murmure de la chute des feuilles.

D'un coup de genou, il fit accélérer Loup pour égaler la longue foulée du grand alezan.

— Sire, où allons-nous ?

Lorsque Fleuvéquin entendit ce titre honorifique, il tourna la tête et ses dents brillèrent furtivement parmi les ombres.

— Ne le devinez-vous pas ?

Vers le nord. Ils pouvaient s'exiler dans les Cantons, mais Ingrey avait l'intuition que ce ne serait pas le cas. S'ils chevauchaient deux jours à une allure de courrier, ils atteindraient le bord de la chaîne des Freux…

— Les Bois blessés. Le Champ du Massacre.

— Saintarbre, auparavant. Bien deviné, mon sage louveteau.

Ingrey patienta, mais Fleuvéquin n'ajouta rien d'autre. Au bout d'un moment, le comte pressa son cheval au galop, et les deux autres montures s'ébrouèrent avant d'imiter son allure.

Ingrey semblait toujours capable de *raisonner*. C'étaient ses émotions dont Fleuvéquin avait pris le contrôle. Quel sort étrange – non, ça n'avait rien d'un simple charme. Rien de commun avec la magie parasite autonome qu'il avait combattue et vaincue à Rougedigue. C'était là autre chose d'immense, d'ancien et de puissant. Plus ancien que Fleuvéquin lui-même ? Et ça ne semblait pas non plus maléfique en soi, même si les mains du comte, noircies par l'âge, changeaient tous les bienfaits en malédictions.

Le terrible charisme des rois… Les hommes s'en approchaient sur la pointe des pieds, désireux de s'y prélasser pour en tirer davantage qu'une gratification matérielle. Le piège de l'héroïsme, la bénédiction de l'action ne pouvaient offrir pour récompense que la mort, mais les hommes affluaient pourtant vers la bannière du roi. Croyaient-ils, en entrant au service de cette haute puissance d'aspect si radieux, pouvoir se perfectionner ?

Fleuvéquin ne s'était pas improvisé roi seul, tous ces siècles auparavant. Il avait reçu ce titre en héritage – l'expression *en des temps immémoriaux* s'appliquait trop bien à une tradition qui ne connaissait pas d'écriture pour lier les années en rangées bien dociles, mais les clans habitaient cette terre depuis si longtemps qu'ils semblaient aussi anciens que la grande et sombre forêt elle-même. Quelle que fût la magie royale qu'ils avaient créée en puisant au cœur d'eux-mêmes, ils avaient dû la préparer pendant très, très longtemps.

Les membres des anciens clans, de leur propre aveu, étaient une brochette de déments arrogants, opiniâtres et butés aux mains sanglantes. Il fallait quelque chose d'aussi intense que cet ardent sortilège pour les aligner en rangs, aussi irréguliers fussent-ils. Les derniers temps, c'était sans aucun doute la peur d'Audar qui les guidait, mais elle risquait d'éparpiller leurs efforts comme des feuilles dans la tempête au lieu de les concentrer. Quelle énergie Fleuvéquin avait-il dû posséder, et dépenser, pour initier seulement ce rite formidable à Saintarbre, sans parler de le mener à terme ? Si c'était

là le dernier sursaut d'agonie d'un roi, qu'avait-il dû être au faîte de sa splendeur ?

La lune en train de se lever se mêlait à la brume naissante pour changer le monde en océan bouillonnant de lumière. Le roi sacré se dressa, abaissa les bras, puis mena ses compagnons au grand galop le long de cette étendue plate, luisante et droite de route fluviale. Ils semblaient courser les nuages, flotter au-dessus du sol. Le vent glacial né de la vitesse tira des larmes à Ingrey. Le cheval bondissait sans effort entre ses jambes serrées, et lui, le cœur près d'éclater, rejeta la tête en arrière pour boire la nuit qui défilait à toute allure. Derrière eux, l'échec, devant eux, un désastre potentiel ; mais en cette heure argentée, il se sentait auréolé de gloire.

Chapitre 22

Le temps que la lune fût haute, les chevaux couverts d'écume faiblissaient. Le groupe avait dépassé depuis des kilomètres le stade auquel un courrier royal se fût arrêté pour changer de monture, et Ingrey se demandait si Fleuvéquin voulait tuer les animaux à la tâche lorsque le comte autorisa enfin son grand alezan à ralentir à un pas fatigué. Quelques minutes plus tard, il les mena à l'écart de la route, en direction d'une ferme isolée au milieu des arbres, près du fleuve.

Trois chevaux attendaient, attachés à la rampe. Tandis qu'ils mettaient pied à terre, un valet de Fleuvéquin s'arracha péniblement à un tapis de couchage et s'affaira à transférer le harnachement d'une bête à l'autre. Fleuvéquin n'accorda à Ingrey et Fara que le temps nécessaire pour manger du fromage dans du pain, avaler un peu de bière et visiter les latrines derrière la maison avant de remonter en selle et de reprendre la route. Fara était pâle et fatiguée, mais la volonté du roi sacré la força à s'accrocher à son nouveau cheval et à reprendre le galop.

Même Ingrey ne tenait plus sur sa selle lorsqu'ils s'arrêtèrent à une autre ferme au toit de chaume, séparée de la principale route fluviale par une colline. Ils n'avaient pas croisé d'autres cavaliers dans la nuit noire, et ils avaient discrètement contourné les villages fortifiés, de plus en plus espacés à mesure que le Héron rétrécissait. Fara tomba pratiquement de sa selle dans les bras de son époux.

— Elle ne pourra sans doute pas voyager davantage ce soir, Sire, murmura Ingrey.

— Ce n'est pas plus mal. Même vous et moi, nous ne pourrions pas voyager jusqu'à destination sans faire halte. Nous allons nous reposer ici.

Une étape organisée, sans doute, car une fille de ferme à l'air intimidé apparut pour prendre Fara en charge et la conduire à l'intérieur. Le comte suivit un autre valet de Fleuvéquin,

manifestement posté là pour cette tâche, qui mena les chevaux derrière la maison délabrée en direction d'une cabane branlante. Wencel inspecta les nouvelles montures puis approuva d'un grognement. C'étaient là non pas des canassons de ferme, mais des chevaux envoyés en avance par ses propres écuries.

Cette fuite semblait très bien planifiée. Leurs poursuivants pourraient interroger auberges de bord de route et autres écuries de louage où les hommes pressés se procuraient de nouvelles montures, sans trouver aucune trace d'eux, ni témoins, ni chevaux abandonnés. S'arrêter pour interroger toutes les fermes situées le long du Héron entre Gîtelevant et la frontière nord revenait à gâcher un temps précieux, même pour des hommes disposant d'autant de ressources que le prince-maréchal et Hetwar. Sans compter qu'il y avait une demi-douzaine d'autres routes à fouiller dans toutes les directions au départ de Gîtelevant.

Dans quelle mesure puis-je résister à ce sortilège royal ? se demanda Ingrey, en proie à une sorte de désespoir fléchi. Enfin, s'il parvenait une seule fois à rassembler la volonté et l'esprit nécessaires. Suffirait-il de s'éloigner hors de portée de la voix de Wencel pour rompre ce calme factice dans lequel il flottait, la transe faiblirait-elle si l'attention du comte se partageait ? Ingrey aspirait tout autant au regard de son roi qu'un chien quêtant un os donné par son maître ou un enfant un sourire de son père. Cette incontrôlable servilité lui faisait simplement grincer des dents, mais voir Fleuvéquin piller avec tant d'insouciance une loyauté filiale dont sire Ingalef, faute de temps, n'avait pas profité remplissait son cœur d'une rage brûlante. Néanmoins, il se surprenait toujours à ramper sur les talons de son maître comme un enfant fatigué se blottit contre un foyer.

Ingrey suivit Wencel jusqu'à un siège placé sous le porche de la ferme, laissa ses jambes endolories balancer par-dessus bord, et resta regarder avec lui la lune descendant sur la vallée fluviale. Le valet leur apporta de nouveau des mets simples, pain et jambon, accompagnés cette fois d'une cruche de vin. Le vignoble de la ferme devait avoir bénéficié de conditions climatiques exceptionnelles, car le vin était aussi doux et moelleux sur la langue que de l'or liquide.

La proximité de son maître réveilla en Ingrey une allégresse ivre, amplifiée par la fatigue, évoquant la lassitude d'un homme aviné jurant qu'il pourrait se lever et marcher, s'il le voulait seulement. Il but une nouvelle gorgée.

— C'est magnifique, messire, déclara-t-il en désignant le spectacle qu'éclairait une lumière glacée.

Les lèvres de Wencel esquissèrent une étrange petite grimace.

— J'ai vu assez souvent la lune se coucher.

Il ajouta après une pause :

— Profitez-en tant que vous le pouvez.

Remarque d'une dérangeante ambiguïté, songea Ingrey.

— Pourquoi galopons-nous ? Quel ennemi fuyons-nous ? Des poursuivants de Gîtelevant ?

— Oui, aussi. (Wencel s'étira.) Le temps n'est pas mon allié. Grâce aux Boiscerf et à leur astucieuse habitude d'élire leurs fils rois sacrés du vivant de leur père, il s'est écoulé plus de cent vingt ans depuis le dernier interrègne. L'effort nécessaire à la création d'un tel intermède me semble écrasant, à l'heure actuelle. Je vais saisir cette occasion-ci. (Ses lèvres se retroussèrent.) Et il n'est pas question de *mourir dans l'effort*.

Les soupçons de Hetwar semblaient donc se confirmer ; Fleuvéquin convoitait bel et bien le titre, et avait manipulé les ordinants. Et peut-être aussi la vie et la mort de rivaux potentiels ?

— Alors tout ceci vise à vous rendre le titre de roi sacré ?

Fleuvéquin ricana.

— Je suis roi sacré. Je n'ai pas besoin qu'on me confirme dans ce titre.

Il lui avait toutefois fallu une pièce manquante, arrachée à l'âme du vieux roi mourant. Une… demi-magie, ou un fragment de la Sylve ; mais quelque chose qui n'avait rien de politique par nature.

— Roi sacré de nom et de forme, dans ce cas. Élu et proclamé publiquement.

— Si j'avais désiré le titre de roi de cette ignorante contrée, j'aurais pu le prendre il y a longtemps, Ingrey, répondit Fleuvéquin d'une voix douce. Et dans un meilleur corps.

J'en ai un, moi, ne put s'empêcher de penser Ingrey. Mais si Wencel convoitait en effet l'élection, ils eussent galopé vers Gîtelevant au lieu de s'en éloigner. Il voulait donc quelque chose d'autre. De plus étrange. Ingrey luttait pour garder les idées claires malgré la fatigue qui l'enveloppait telle une brume, l'effet du vin sur un estomac vide, et l'aura saisissante de Fleuvéquin.

— Si vous ne souhaitez pas remporter l'élection, alors que voulez-vous ?

— La retarder.

Ingrey cligna des yeux chassieux.

— Et notre fuite le permet ?

— Suffisamment. L'absence d'un seul comte-ordinant… (Fleuvéquin se frappa la poitrine.) … ne suffirait pas, mais Biast sera distrait par la disparition de Fara à la veille de l'enterrement de son père, une fois qu'il la découvrira. J'ai provoqué d'autres perturbations. Les procurations multiples que j'ai laissées pour différents candidats, quand on mettra la main dessus, devraient suffire à susciter plusieurs jours de disputes.

Il sourit brièvement, sans humour.

Ingrey ne savait trop qu'y répondre, bien que le terme « interrègne » semblât résonner dans son esprit, chargé d'un poids insaisissable. À travers l'éclat velouté de son allégeance involontaire, il rassembla ses esprits et demanda :

— À quoi servait le cerf ?

— Quoi, vous ne l'aviez pas deviné ?

— Je pensais que vous comptiez lui faire posséder Fara pour la transformer en guerrière hybride, ou pour transporter quelque chose provenant de son père. Mais ensuite, vous avez choisi la jument.

— Quand on joue contre les dieux, des stratagèmes soudains et inattendus fonctionnent parfois mieux que des plans détaillés. Eux-mêmes ne peuvent contrecarrer toutes les tentatives. Le cerf était une bête suprême en cours de création ; il a accumulé quatre vies depuis que je l'ai commencé. Mais la mort du roi sacré est survenue avant que l'animal soit prêt. J'ignore s'Ils ont hâté sa mort ou retardé la préparation du cerf.

— Vous vouliez transformer… Fara en chaman ? Ou quelqu'un d'autre ?

— Quelqu'un. Je n'ai pas encore décidé qui. Sans la nécessité de vous garder, j'aurais dû risquer de cueillir la bête avant maturité. Votre loup est plus sûr, bien qu'il soit, comment dire, apprivoisé. Plus fort. Meilleur.

Ingrey déploya de gros efforts pour ne pas remuer la queue en réponse à cette caresse. *Meilleur pour qui ?* Son esprit épuisé lutta pour assembler les pièces. Un chaman, un porte-étendard, un roi sacré et le terrain sanctifié de Saintarbre. Et du sang, probablement. Le sang devait intervenir quelque part. On les rassemblait pour accomplir… quoi donc ? Sans doute pas un simple but matériel. Que tramait Wencel, pour que les dieux Eux-mêmes s'efforcent d'envahir le monde matériel afin de s'y opposer ? À quoi pouvait-il aspirer en plus de cette étincelante royauté ?

Qu'est-ce qui était plus grand qu'un roi ? Les aspirations de Wencel avaient-elles enflé au point de quitter le domaine matériel ? Quatre étaient jadis devenus Cinq, dans un passé légendaire ; Cinq pouvaient-ils devenir Six ?

— Alors en quoi comptez-vous vous transformer ? Un dieu, ou un demi-dieu ?

Wencel s'étrangla avec son vin.

— Ah, les jeunes ! Quelle ambition ! Et vous dites avoir vous-même vu un dieu. Allez vous coucher, Ingrey. Vous divaguez.

— Alors quoi d'autre ? demanda Ingrey, obstiné, alors même qu'il se redressait.

— Je vous ai dit ce que je voulais. Vous l'avez oublié.

Je veux retrouver mon monde, lui avait crié Wencel sous l'effet d'un violent désespoir. Il n'avait pas oublié, et n'était pas sûr d'y parvenir même s'il essayait.

— Non. Mais vous ne pouvez l'avoir.

— Très juste. Allez vous coucher. Nous repartons en milieu de matinée.

Ingrey regagna en titubant la ferme où il trouva le lit préparé pour lui, puis resta étendu, yeux levés vers la pénombre, malgré sa lassitude. Sa servitude envers Fleuvéquin ne pouvait pas être

absolue, car, dans le cas contraire, elle ne l'eût pas irrité à ce point. Le sortilège de Wencel reposait mal sur ses épaules tordues, comme si l'on enfilait à un vieux roi flétri une armure dorée conçue dans l'éclat de sa jeunesse. Une dissonance entre l'homme et son titre, qu'Ingrey lui-même percevait, chuchotait à travers les fissures.

Même mal ajusté, Ingrey en éprouvait toutefois la puissance comme la chaleur d'une fournaise lui soufflant au visage. Sur un guerrier de l'Ancienne Sylve, même peu valeureux, la royauté devait tomber comme un manteau de lumière. Puis il se demanda ce qui se produisait lorsque le hasard l'attribuait à un homme d'une personnalité peu commune : lorsque cette confiance sacrée provoquait la fusion de l'âme comme lors de la fonte d'une cloche parfaite. *Une telle Voix pourrait faire marcher les montagnes.* Son esprit s'effaroucha devant cette idée.

Sa propre mission, consistant à percer les secrets de Fleuvéquin et à défendre Fara, l'obligeait à ne pas quitter le comte d'une semelle. Peut-être une tentative de fuite serait-elle prématurée. Valait-il mieux endormir son ravisseur et l'observer dans l'attente d'une occasion ? Compter sur les poursuivants dont sa raison et quelques informations reçues en privé lui dictaient qu'ils viendraient ? Prier ?

Il n'avait plus prié avant le coucher depuis l'âge adulte. Mais le sommeil donnait des rêves, dans lesquels les dieux déambulaient parfois. Et parlaient. Ses rêves n'avaient rien d'un jardin digne d'abriter Leurs promenades, comme l'étaient, disait-on, ceux de Hallana, mais en ce vestige de nuit, il pria pour être possédé.

Mais les rêves d'Ingrey, quels qu'ils fussent, s'évanouirent à son réveil. Il se redressa en sursaut lorsque le valet le secoua par l'épaule. On lui jeta bassin de toilette, nourriture et boisson ; Wencel leur fit reprendre la route moins d'un demi-tour de sablier plus tard.

Le terrain ascendant devenait de plus en plus rural et isolé. On croisait d'autres gens et bêtes sur la route, à présent qu'il faisait plein jour : chariots de ferme, cortèges de bagages, cavaliers plus lents, moutons, vaches, cochons. Wencel adopta un galop plus

modéré que celui de la veille, alternant avec le trot et le pas lorsque la route se faisait plus abrupte ou, de plus en plus souvent, mauvaise. Leur allure semblait toutefois soigneusement calculée pour faire parcourir à leurs montures une distance maximale en un temps minimal. Une heure après midi, une autre ferme vieillissante leur fournit un autre repas et de nouveaux chevaux.

Ingrey observait Fara. La journée qu'elle avait endurée la veille – qui avait commencé par l'enquête, s'était poursuivie au chevet de son père mourant, puis s'était conclue par sa fuite forcée – eût dévasté toute autre femme et la plupart des hommes. Son esprit animal lui prêtait sans doute une force physique qui la surprenait autant que lui. Quant à la force de caractère… elle n'en manquait certainement pas.

Compte tenu de l'effet de la royauté sur Wencel, Ingrey se demandait ce qu'il serait sur les femmes. Il observait les réactions de Fara par rapport à Wencel, cherchant son miroir féminin. Elle semblait éblouie, et même stupéfaite, lorsque ses yeux se posaient sur son mari transformé, et un désir inconscient lui entrouvrait les lèvres. Mais elle n'était pas heureuse. Elle possédait déjà ce à quoi d'autres femmes pouvaient aspirer vainement, et pourtant… sans le posséder. Le regard de Wencel, en retour, ne trahissait qu'une froide estimation, comme s'il inspectait une monture à la santé douteuse dont il avait hérité sans trop savoir comment, et ce dédain la faisait tressaillir. Fara n'était peut-être ni brillante ni courageuse, mais elle n'était pas davantage quelqu'un qu'on pouvait trahir sans risque. Elle avait déjà résisté à l'apparente infidélité de Wencel, encore qu'avec des conséquences désastreuses. Était-elle aussi entièrement sa marionnette qu'il semblait le croire ?

Et moi ? se demanda Ingrey. Son loup et lui n'étaient désormais plus divisibles dans cette vie, mais la partie surnaturelle de lui-même semblait obéir au sortilège de Fleuvéquin plus intensément et docilement que la partie rationnelle. Celle qui réfléchissait à l'aide des mots paraissait plus libre. Il avait naguère enchaîné son loup, lorsqu'il était plus jeune, plus effrayé, plus dérouté qu'à présent. Si le roi sacré tenait son loup en laisse, contrôlait-il pour autant la totalité d'Ingrey ?

Il cherche la vitesse. Pour résister, je dois tenter de le retarder.

Fleuvéquin les fit de nouveau ralentir au pas, regardant vers la gauche. Un peu plus tard, il bifurqua vers la rivière pour rejoindre une route plus petite, et les chevaux descendirent en dérapant une longue berge à travers un rideau de pins. La poussière céda la place aux pierres ; au lieu d'un pont rural et branlant, ils trouvèrent un gué traversant le Héron. La chaîne des Freux fournissait des sources constantes et abondantes. L'eau était ici moins boueuse qu'au niveau du gué où le cortège de Boleso avait frôlé la catastrophe, mais le fleuve était large et profond malgré la récente sécheresse qui avait frappé cette région, chargeant l'air bleu d'une brume d'automne poussiéreuse.

Le comte poussa son cheval de l'avant, évoluant parmi les sections les moins profondes. Fara le suivit docilement. *Si je ne m'arrête pas pour réfléchir* – Ingrey pressa son cheval pour aller se placer en amont par rapport à Fara, regarda l'eau monter jusqu'au ventre des bêtes, les soulevant à demi du sol, puis éperonna son cheval et le fit pivoter pour foncer droit sur celui de Fara.

Les deux montures trébuchèrent, et celle de Fara tomba. Ingrey avait déjà dégagé ses pieds des étriers. Il bondit au bas de sa selle, glissa contre les flancs du cheval de Fara en train de chuter et tenta courageusement d'attraper la princesse.

Elle était restée accrochée à un étrier. Sa monture eût très bien pu la traîner jusqu'à l'autre rive, mais la poigne et le poids d'Ingrey la dégagèrent. Elle poussa un cri bref qui se changea en gargouillis lorsque sa tête plongea sous l'eau. Fleuvéquin pivota à temps pour voir Ingrey tenter de la ramener à la surface tandis qu'ils se retrouvaient tous deux emportés vers l'aval.

— *Restez !* s'écria le comte.

Un spasme agita le corps d'Ingrey, mais cette voix surnaturelle, bien qu'elle commandât aux hommes et aux bêtes, restait sans effet sur un puissant courant. L'eau était froide, mais pas glaciale, et Ingrey parvint à éviter de se cogner la tête à un rocher. Mais il découvrit cette fois que sa partenaire ne savait vraiment pas nager. Il resserra sa prise sur la princesse qui se débattait, but la tasse

lorsqu'il se retrouva sous l'eau à son tour, et lutta bientôt autant que Fara pour trouver son air.

Il parvint néanmoins à les attirer trois fois dans le courant plus rapide, ses longues jambes raclant le gravier, jusqu'à ce que le cours d'eau s'élargît enfin et ralentît au niveau d'une mare si peu profonde que même Fara y avait pied. Ils rejoignirent la rive en glissant et pataugeant.

Ingrey parcourut celle-ci du regard. Ils avaient longé d'imposantes et denses broussailles, un alignement de surplombs rocheux qui canalisait les eaux pour les concentrer en une chute à la vitesse effrayante, et à présent, un abondant bouquet de jeunes saules le long du rivage opposé. Wencel, surtout s'il s'était arrêté pour rattraper leurs montures abandonnées, n'était pas près de les rejoindre. Ingrey savait très bien quel retard pouvait occasionner ce genre de contretemps aquatique, et espérait le prolonger davantage.

Fara toussa. Le froid donnait à son visage la couleur du lait et elle tremblait dans la poigne ferme d'Ingrey. Elle avait gagné, songea-t-il, le droit de verser quelques larmes, mais à son intense et secret soulagement, il ne la vit pas céder aussitôt à des sanglots.

— Vous m'avez sauvée ! haleta-t-elle.

Mieux valait éviter de la corriger.

— C'est mon devoir, Madame. Et ma faute – mon cheval a trébuché sur le vôtre.

— J'ai cru que… Que nous allions nous noyer tous les deux.

Moi aussi.

— Non, Madame.

— Nous sommes-nous… (Elle hésita, levant vers lui ses yeux sombres.) Nous sommes-nous échappés ?

Ingrey inspira profondément et expira lentement. La distance les séparant du roi sacré était, comme il l'avait espéré, appréciable – mais pas suffisante. La conscience indésirable de Wencel, qui avait remplacé son lien avec Ijada, était toujours ancrée profondément en lui. Le comte se pressait, quelque part en amont. Mais sans paniquer.

— Je ne crois pas. Mais nous pouvons peut-être le ralentir.

— À quelle fin ?

— On doit nous suivre. Vous suivre. Peut-être de plus près que Wencel ne le croit. Biast doit être mort d'inquiétude.

Le comte avait peut-être cru qu'on ne remarquerait leur absence que le lendemain, mais Ijada avait dû s'en rendre compte aussitôt. L'avait-elle cru mort ? Avait-elle pu communiquer avec qui que ce fût ? Lewko, Hallana ? Gesca s'était-il laissé convaincre d'aller les chercher, la nuit dernière ? Ingrey, qui s'était naguère senti un peu coupable d'avoir intimidé Gesca au nom d'Ijada, regrettait à présent de ne pas avoir davantage terrorisé le lieutenant. *Les cinq dieux viennent en aide à Ijada. Ainsi qu'à nous.*

Et s'Ils sont aussi intéressés qu'Ils y paraissent, où se trouvent-Ils à présent, maudits soient-Ils ?

Fara se tenait, frissonnante, au milieu d'une flaque de soleil, ses lourds habits trempés collant à sa solide charpente, et de pitoyables mèches humides, échappées de ses nattes défaites, lui pendaient devant le visage. Ingrey valait à peine mieux, et le cuir humide de sa tenue grinçait d'une manière exaspérante lorsqu'il bougeait. Il s'écarta d'elle, tira sa lame et tenta vainement d'essuyer sa tenue.

— Où m'emmène Wencel ? demanda-t-elle, la voix tremblante. Le savez-vous ?

— L'ancien Saintarbre. Le Champ du Massacre. Les actuels Bois blessés.

— Les bois d'*Ijada* ? Sa dot ? (Elle le dévisagea, incrédule.) Est-elle au cœur de tout ceci, d'une façon ou d'une autre ?

— Plutôt l'inverse. Ce sont les Bois que désire Wencel, pas leur héritière. Ils sont anciens, très anciens, et maudits.

Le visage de Fara se plissa, partagé entre soulagement et une inquiétude encore plus grande.

— Pourquoi ? Pourquoi m'a-t-il arrachée au chevet du lit de mort de papa, quelles malfaisances prépare-t-il ? Pourquoi m'a-t-il souillée avec ce, ce…

Elle tournoya sur elle-même, se griffant la poitrine comme pour en extirper cette hantise indésirable.

Ingrey saisit ses mains froides comme l'argile et les serra.

— Arrêtez, Madame. J'ignore ce qu'il vous veut. Ijada me croyait destiné à purifier les fantômes des Bois de leurs esprits animaux,

comme je l'ai fait pour le prince Boleso. Si c'est là ce que Wencel attend de moi, j'ignore pourquoi il ne me le dit pas simplement ; la tâche ne me semble pas malséante.

Elle leva vers lui des yeux impatients.

— Pouvez-vous aussi extirper de moi cet horrible animal ? Comme vous l'avez fait pour mon frère ? Sur-le-champ ?

— Pas de votre vivant. Les chamans de l'Ancienne Sylve ne purifiaient l'âme de leurs camarades qu'après leur mort, semble-t-il.

— Alors mieux vaut que vous me surviviez, répondit-elle lentement.

— Je n'en sais rien. J'ignore ce qui va se produire.

Les traits de Fara se durcirent encore davantage. Elle déclara d'une voix grinçante :

— Je pourrais m'en assurer.

— Non, Madame ! (Il resserra sa prise.) Nous n'en sommes pas encore réduits à de telles extrémités, mais je peux, si vous le souhaitez, vous jurer d'essayer s'il advenait que nous mourions ainsi.

Elle l'agrippa en retour, affichant un instant un air possessif assez dérangeant.

— Peut-être. Peut-être.

Elle le relâcha et lui enveloppa le torse des deux bras, voûtant les épaules.

Ingrey révisa alors sa conviction selon laquelle Fara était inapte à faire une messagère sacrificielle, s'il pouvait purifier son âme après sa mort comme il l'avait fait pour son frère. Était-ce à cette fin que Wencel l'avait entraînée à leur suite ? Y avait-il là une logique ? Pas vraiment, mais à bien y réfléchir, toute cette histoire en semblait dépourvue à ses yeux.

— Alors vous ne pourrez pas non plus purifier Wencel de son vivant, poursuivit-elle, fronçant les sourcils d'un air inquiet.

— Wencel, comment dire, Wencel n'est pas juste infesté d'un simple esprit cheval comme vous. Il est… possédé, c'est sans doute un terme qui en vaut un autre, par un esprit, une âme, une chaîne… Il affirme, en tout cas, être l'esprit en exil du dernier roi sacré de l'Ancienne Sylve. (*Et ne se contente pas de le déclarer.*) Maintenu

en vie, de gré ou de force, par un puissant sortilège créé sur le Champ du Massacre.

Fara demanda d'une voix étouffée :

— Croyez-vous qu'il ait perdu l'esprit ?

— Oui. (Il ajouta à contrecœur :) Mais il ne ment pas. Pas sur ce point.

Fara le dévisagea un long, long moment. Il s'attendait presque à l'entendre lui demander : *Croyez-vous avoir vous aussi perdu la tête ?*, ce dont Ingrey ignorait la réponse, au lieu de quoi elle déclara :

— Je l'ai senti lorsqu'il a changé. Il a *changé* la nuit dernière, à la mort de papa.

— Oui. Il a retrouvé sa royauté, ou le fragment qui lui manquait. Il est à présent… Eh bien, j'ignore quoi au juste. Mais il joue contre le temps.

Elle secoua la tête.

— Wencel a toujours ignoré le temps. C'en était exaspérant.

— Ce qui possède le corps de Wencel n'est pas réellement lui. Je dois me forcer à m'en souvenir.

Elle se frotta les tempes.

— Votre tête vous fait-elle souffrir ? demanda prudemment Ingrey.

— Non. C'est très étrange.

Comment pouvaient-ils gagner davantage de temps ? En se séparant, de sorte qu'ils soient plus longs à trouver ? Astucieuse idée ; il pouvait replonger dans l'eau, qui était immunisée contre le charme du roi sacré, et la laisser l'emporter en aval sur des kilomètres jusqu'à ce que Wencel le rattrapât. Ingrey s'efforça de se rappeler s'ils avaient dépassé des cascades en chemin. Mais non. Il ne pouvait laisser cette femme seule, à frissonner dans la nature en attendant que l'étrange chimère qu'elle avait épousée la retrouvât.

— Le prince-maréchal Biast m'a ordonné de vous protéger. Nous ne pouvons nous séparer.

Elle hocha la tête, reconnaissante.

— Non, messire, je vous en prie !

— Wencel cherchera d'abord le long des rives. Enfonçons-nous un peu dans les bois.

Il ne suffirait pas d'échapper à Fleuvéquin ; Ingrey éprouvait déjà la traction de leur lien, de plus en plus forte. Mais le Champ du Massacre lui inspirait, à dire vrai, une curiosité dévorante. Il avait envie, *besoin* de le voir. Et le plus simple était de laisser Fleuvéquin l'y conduire. *Mais pas trop vite.* Wencel avait peut-être trouvé tout ce qu'il cherchait chez Ingrey et Fara, mais Ingrey comprit qu'il lui manquait, à *lui*, quelque chose d'essentiel. *J'ai besoin d'Ijada. J'en suis certain.* Fleuvéquin le savait-il, pour les avoir ainsi séparés ? *Fie-toi aux dieux, Ils te viendront en aide ?* Peu probable. Il se demanda soudain si les dieux avaient autant de mal à croire en Ingrey que l'inverse, et il éprouva un besoin étrange et pressant de Leur montrer *comment* s'y prendre.

Une étrange expression avait dû saisir ses traits, car il vit reculer Fara.

— Je vais vous suivre, dit-elle faiblement.

Ils se dirigèrent vers les broussailles. Franchirent des rondins pourrissants, gravirent une autre rive de pierre, au-delà de la marque de la marée haute, pour pénétrer plus à l'ombre. Traversèrent un pré ensoleillé planté de chardons mauves et de plantes épineuses qui laissaient sur leurs habits humides une piste de petites graines. Puis rejoignirent l'ombre des ronciers qui leur griffaient la peau, drapés de fines toiles d'araignées qui s'accrochaient à leur bouche. La marche leur fit du bien, songea-t-il, ne fût-ce que parce que l'exercice les aidait à sécher.

Mais le bruit d'un gros animal résonna bientôt à travers bois. Il n'y avait, dans ce territoire désolé, rien de plus dangereux que ce qui les poursuivait déjà, mais même quelque chose de *moins* dangereux pouvait l'être déjà *bien assez*. Ingrey se figea, main sur la poignée de son épée, et Fara se blottit contre lui, jusqu'à ce que la monture de Fleuvéquin émergeât des ombres vacillantes, s'ébrouant de déplaisir devant ces broussailles qui lui éraflaient la peau.

Les apercevant à son tour, Wencel poussa un long soupir entre colère et soulagement. Tout désir de fuite déserta le cœur d'Ingrey, fondant à la chaleur du roi si proche. Il le salua poliment.

— Je vous remercie, Sire Ingrey, dit Wencel lorsqu'il les rejoignit.

— Sire.

— Mon cheval a trébuché, expliqua Fara sans qu'on l'y invitât. J'ai failli me noyer. Sire Ingrey m'a aidée à sortir de l'eau.

Ingrey ne prit pas la peine de préciser que c'était plutôt *J'ai grimpé au-dessus de sire Ingrey*. Question de point de vue, décida-t-il. Lui avait surtout vu sous la surface de l'eau.

— Oui, j'ai vu, répondit Wencel.

Pas tout, ou vous ne me remercieriez pas si sincèrement. Wencel tourna vers Ingrey un regard inquisiteur mais pas excessivement méfiant.

— Aidez-la à monter, dit Wencel, main tendue, et Ingrey plaça ses mains en coupe sous le pied boueux de la princesse pour la hisser derrière son mari.

Il se plaça derrière le cheval, afin de le laisser piétiner la piste et la nettoyer des toiles d'araignées, puis suivit Wencel vers l'amont, en proie à une grande lassitude.

Il leur fallut plus d'une heure pour retrouver la route, puis ils reprirent la direction de l'est sur plus de huit cents mètres pour rejoindre le fleuve où Wencel avait laissé leurs montures attachées. Là, à la secrète satisfaction d'Ingrey, ils découvrirent que le cheval de Fara s'était froissé un tendon. Wencel lui retira son harnachement, le relâcha, demanda à Ingrey d'attacher le matériel supplémentaire derrière la selle de sa propre monture, hissa de nouveau Fara derrière lui, et reprit la direction de l'ouest à une allure beaucoup plus lente.

Au moins quatre heures de perdues, peut-être plus le temps qu'ils atteignent leur prochaine étape. Pas assez. *C'est un début.*

Ingrey y ajouta deux heures le temps qu'ils s'éloignent de la petite route de campagne pour rejoindre un groupe de maisons pauvres et malpropres qui méritaient à peine le nom de hameau. La palissade de bois pourrissant devait mal les protéger des bêtes sauvages, et certainement pas des hommes. Le soleil se couchait ; Fleuvéquin fronça les sourcils en le regardant luire derrière les arbres.

— Nous ne pouvons aller plus loin ce soir. Il n'y aura pas de lune avant minuit. (Il serra les dents, esquissant une brève grimace.) Et pour la même raison, nous ne pourrons pas quitter notre prochaine étape avant l'aube suivante, si nous ne voulons pas franchir à

l’aveuglette les montagnes dépourvues de chemins. Nous sommes retardés d’une journée complète. Dans tous les cas, reposez-vous. Vous en aurez besoin.

Wencel semblait indifférent à un environnement qui faisait horreur à Fara. La souillon édentée, au teint cireux et au dialecte à peine intelligible, qu’on avait chargée de la servir la troublait tant qu’elle demanda à Ingrey de jouer les domestiques à sa place. Il dormit donc sur une couverture, devant sa porte, abrité seulement par un rideau en loques, ce qu’elle prit pour un signe de dévotion courtoise ; Ingrey ne lui expliqua pas que c’était une excuse pour couper à la paillasse infectée qu’on lui avait offerte. Si Wencel dormit, Ingrey ne vit pas où.

Malgré le couchage pauvre et improvisé, Fara et lui se levèrent tard le lendemain matin, épuisés par le corps aussi bien que par l’esprit. Sans hâte, mais sans trop tarder non plus, Wencel les mena une fois encore sur des voies à peine plus larges que des sentiers, longeant la chaîne des Freux qui se dressait à présent sur leur droite.

Les Freux aux contours déchiquetés ne culminaient pas haut ; aucune neige, tardive ni prématurée, ne s’accrochait à leurs sommets vert et brun, même si d’abruptes chutes de rochers, luisant au soleil par endroits, pouvaient passer pour de la glace. Leurs plis profonds évoquaient ceux d’une couverture, traversés de ravins escarpés et de cachettes secrètes. Sur les sommets, l’automne avait coloré la verdure de brun, d’or et, ici et là, de traces d’écarlate évoquant des entailles faites à l’épée, mêlées à leur tour du vert sombre des pins et sapins. Au-delà des contours des premières pentes, qu’ils apercevaient de temps à autre à travers une brèche, les alignements disparaissaient rapidement au loin dans une brume bleue qui se confondait insensiblement avec l’horizon, comme si ces collines défilaient en direction d’un au-delà sans limites.

Ingrey se demanda comment, au nom des cinq dieux, Audar le Grand avait pu traîner une armée ici, à une telle vitesse. Son respect pour l’ancien Darthacain grandissait malgré lui. Même s’il lui

manquait l’étrange charisme des rois sacrés qu’il combattait, Audar avait dû être un chef passionné.

Ingrey comprit qu’ils se trouvaient sur le terrain des Rivemartre lorsqu’ils contournèrent la ville minière de Pontmartre à travers une vallée fluviale soudain active qui s’enfonçait dans les collines comme un fer de lance vert. De la fumée s’élevait à la fois de la ville et de sites plus hauts dans la vallée, indiquant la présence de hauts fourneaux, épaississant la brume automnale. Il se demanda où, dans cette zone, vivait la belle-famille d’Ijada. Le temple pentagonal, imposante structure de bois, se dressait au-dessus des murs de la ville, visible de loin.

Ils rejoignirent plus tard une route plus large jusqu’à croiser le fleuve près du pont de pierre, juste au-dessus de la ville. Sous les arches, des rondins en grand nombre ainsi que quelques tonneaux descendaient le courant, guidés par des hommes agiles et des garçons munis de perches. Ils croisèrent des chariots, des fermiers marchant péniblement avec leurs bêtes, des cortèges de mules de charge. Fleuvéquin les pressa vers l’amont sans faire de halte, ignora un grand carrefour, puis emprunta un plus petit sentier menant vers l’ouest, vers les bois.

Fleuvéquin notait la progression du soleil et accéléra un moment l’allure, mais dut revenir à une cadence plus prudente comme le sentier rétrécissait. Les chevaux peinaient à gravir les pentes, glissaient en les descendant. Ils montaient davantage qu’ils ne descendaient, et rejoignirent enfin une piste à peine visible, gravirent une brève côte, puis descendirent dans un vallon caché.

Ils n’y trouvèrent ni hameau ni ferme, mais aperçurent un terrain où camper. Deux valets se redressèrent à leur approche et s’empressèrent de prendre leurs chevaux. Les trois montures de rechange habituelles étaient attachées parmi les arbres : de robustes cobs, cette fois, plutôt que les coursiers au sang chaud et aux longues foulées que Fleuvéquin choisissait pour les routes. Fara, épuisée, mit lentement pied à terre, avec raideur, et regarda d’un air consterné la demeure qu’on lui proposait, un bosquet de sapins abritant des tapis de couchage, plus dépouillé encore que l’affreux taudis de la veille. Si elle avait jamais campé lors de parties

de chasse royales, elle devait finir ses journées dans des pavillons de soie avec tous les conforts possibles, en compagnie de domestiques aux petits soins pour elle. On sacrifiait ici toutes autres considérations à la vitesse et à l'efficacité. *Nous voyageons désormais avec peu de bagages, et ne resterons pas ici.*

— L'avez-vous apporté ? demanda Fleuvéquin au valet le plus âgé.

L'homme se signa par respect, baissant la tête.

— Oui, messire.

— Allez le chercher.

— Oui, messire.

Laissant les chevaux fatigués à son jeune compagnon, le valet aux jambes arquées se traîna jusqu'au camp et se pencha sur une pile de colis. Fleuvéquin, Fara et Ingrey le suivirent. Le valet se releva en serrant une perche de deux mètres de long, enveloppée d'une toile vieille et fragile, liée avec de la ficelle. Fleuvéquin la saisit avec un soupir de satisfaction, entourant de ses mains l'emballage de toile, et la plaça bien droite, plantant l'extrémité près de sa botte. Il posa brièvement le front contre la perche et ferma très fort les yeux.

Ingrey mena une Fara fatiguée vers l'un des tapis de couchage et s'assura qu'elle s'assît sans tomber. Elle le regarda rejoindre Fleuvéquin avec des yeux cernés. Le valet s'éloigna de nouveau pour aider à s'occuper des chevaux.

— Qu'est-ce donc, Sire ? demanda Ingrey, désignant la perche d'un signe de tête.

Quoi qu'elle pût bien être, elle lui hérissait le poil.

Fleuvéquin répondit par un demi-sourire dépourvu de joie.

— Le roi véritable doit avoir sa bannière sacrée, Ingrey.

— Ce n'est tout de même pas celle que vous portiez sur le Champ du Massacre.

— Non, celle-là a été brisée, réduite en morceaux et enterrée avec moi. C'est celle que je portais la dernière fois que j'ai été roi de nom, quand j'ai attaqué les garnisons d'Audar en traversant les frontières des marais, même si ce n'était que pour les derniers des fidèles hommes des clans qui me suivaient. Après ma dernière mort au

combat, on l’a enveloppée et entreposée ; et plus tard remise, croyait-on, à mon fils et héritier. Ce qui ne m’apportait guère de réconfort, mais j’étais néanmoins ravi de la posséder. Je l’ai cachée sous les toits du château Fleuvéquin. Je l’y ai préservée trois cents ans, dans l’attente d’un jour meilleur. Au lieu de quoi elle me revient ici. Mais elle revient.

Fleuvéquin l’appuya prudemment contre un grand pin, en équilibre, soutenue par deux branches basses, puis s’étira et s’assit en tailleur sur un tapis de couchage. Ingrey l’imita et se retrouva entre Fleuvéquin et la princesse. Le paquet attira de nouveau son regard.

— Il me donne… J’y discerne une certaine magie, Sire.

Il lui donnait des frissons, pour être honnête.

Fleuvéquin se lécha les babines avec une sorte de satisfaction.

— Parfait, mon louveteau avisé. Perspicace comme vous l’êtes, avez-vous déjà compris quelle est *l’autre* fonction d’un porte-étendard ?

— Hein ? répondit Ingrey.

Quand Wencel ne le trompait ni ne le terrorisait, il était également très doué pour le faire se sentir idiot, songea-t-il, lugubre.

— Et pourtant vous avez purifié Boleso, ce qui n’était pas une mince affaire, lança Fleuvéquin, pensif. Je me lasse d’essayer d’orienter vos pensées, mais la dernière fois rachète tout le reste.

Il jeta un coup d’œil en biais à Fara comme pour s’assurer qu’elle écoutait, ce qui retint l’attention d’Ingrey, car Wencel avait évité de la regarder ou de lui parler, sauf pour lui donner les ordres les plus directs.

— Le porte-étendard tranche la gorge de ses camarades blessés trop grièvement pour être transportés loin du champ, m’avez-vous dit, répondit Ingrey.

Tâche déjà bien assez sinistre pour faire perdre l’esprit sur le long terme, mais Ingrey eut la soudaine certitude qu’il y avait autre chose. L’esprit, *l’esprit*, un instant…

Fleuvéquin prit une inspiration.

— Réfléchissez. Lorsqu’un guerrier hybride mourait, il fallait purifier son âme de son compagnon de longue date avant qu’elle

puisse rejoindre les dieux. Mais un guerrier risquait de tomber au combat, dans des conditions où l'on n'avait guère le temps d'accomplir les rites adéquats, ou parfois même l'occasion d'emporter le corps. Car lorsqu'il fallait abandonner les blessés, le sort des morts n'était guère préférable. Rien de spirituel ne peut exister dans le monde matériel sans le soutien d'un être matériel, je sais qu'on vous a enseigné ce dogme. Afin que l'âme d'un guerrier ne puisse errer sous forme de revenant exilé puis se perdre, il revenait au porte-étendard de la lier à lui ou à elle, et de l'emporter jusqu'à l'endroit où le véritable chaman de son clan pouvait la purifier. Ou n'importe quel chaman disponible dans les plus brefs délais.

— Cinq dieux, murmura Ingrey. Pas étonnant que les porte-étendards aient été si farouchement défendus par leurs camarades.

En liant Ijada à lui, Wencel avait-il accompli une variante de cette ancienne pratique ?

— Oui, car ils transportaient avec eux l'espoir qu'avaient les hommes de leur clan d'atteindre le paradis. Si bien que toute formation de combat menée par ou accueillant des guerriers hybrides possédait un tel porte-étendard.

» Donc, le porte-étendard du *roi sacré*…

Fleuvéquin s'interrompit. Il redressa les épaules et reprit.

— Il avait le même devoir envers l'âme de son seigneur, si le roi sacré portait un animal clanique. Toutefois, tous les rois élus ne bénéficiaient pas de cette faveur, même si c'était le cas de beaucoup, surtout en des époques troublées. Mais que son seigneur soit ou non guerrier hybride, le porte-étendard du roi avait une autre tâche sacrée, et pas seulement lorsque son seigneur mourait dans un combat qui tournait mal. Même si l'on peut déjà considérer qu'il tournait mal à partir du moment où le roi sacré mourait sur le champ de bataille.

Wencel humecta ses lèvres sèches et baissa les yeux vers son giron, voûtant de nouveau le dos.

Ingrey regarda le tas de bagages et y aperçut une outre flasque qu'il apporta au conteur. Wencel renversa la tête en arrière et but goulûment, indifférent au goût de moisi. Puis il soupira et s'appuya

sur une main, comme si le fardeau de son récit l'aspirait lentement sous terre.

— Il revenait au porte-étendard *royal*, à la mort de son seigneur, de capturer et garder le roi sacré en personne, jusqu'au moment de le transférer dans le corps de l'héritier ordonné. Cette fabuleuse magie des Anciens Sylvains s'est donc transmise de génération en génération, de temps immémoriaux jusqu'à… aujourd'hui.

— Sire Boiscerf – le défunt roi – n'avait pas de porte-étendard à sa mort, avant-hier, observa soudain Ingrey. Était-ce de votre fait ?

— L'une des dispositions nécessaires, oui, bien qu'elle ne suffise pas, murmura Wencel. S'il était facile de provoquer de véritables interrègnes, le hasard en aurait créé davantage jusqu'à présent, je vous le garantis. Le hasard ou la volonté.

Il grimaça et inspira, puis reprit :

— Le porte-étendard *royal*, par tradition et profonde nécessité, possédait plusieurs qualités. Il – ou elle… (Son regard sur Fara s'intensifia.) – … était généralement du même clan, lié de près par le partage d'un sang noble, même si ce n'était pas toujours l'héritier. Choisi par le roi, lié à cette tâche par le chaman royal – le roi lui-même s'il en était un – acclamé par les guerriers hybrides assemblés lors de la réunion des clans. Nous avons donc ici tout le nécessaire pour en créer un nouveau, fût-ce en miniature. Même s'il va manquer, de la même façon, la cérémonie. C'est non pas en chanson mais en silence que le dernier porte-étendard royal de l'Ancienne Sylve partira aux côtés de son seigneur bien-aimé.

Il lança à Fara un regard en biais d'une noire ironie.

Celle-ci desserra les dents pour parler, mais Wencel leva la main ; ses lèvres remuèrent autour d'une Voix informulée. Cette fois, Ingrey sentit le sort envelopper Fara comme un bâillon, noué par sa peur et sa colère. Elle ouvrit la bouche, la referma très fort ; mais ses yeux flamboyaient.

— Dans quel but ? murmura Ingrey.

Car il ne me donne pas ces leçons sans raison, j'en suis certain. Fleuvéquin les lui enseignait depuis des jours, comprit-il avec le recul.

Wencel se tapit, hésita, se redressa en grognant de douleur. Il tourna la tête pour lâcher un crachat sanglant dans la pénombre. L'odeur âcre et métallique frappa les narines d'Ingrey. Le comte fixa, dans le crépuscule naissant, les valets qui approchaient timidement, ayant fini de s'occuper des chevaux.

— Il nous faut un feu. Et de la nourriture, sans doute. J'espère qu'ils en ont apporté assez. Le but ? Vous le verrez bien assez tôt.

— Dois-je m'attendre à y survivre ?

Ingrey jeta un coup d'œil à Fara. *Et elle aussi ?*

Les lèvres de Wencel s'étirèrent brièvement.

— Vous pouvez.

Il s'éloigna parmi les ombres au parfum de résine.

Ingrey hésitait à interpréter cette dernière réponse comme une prédiction ou une permission.

Il fut réveillé dans le noir, avant l'aube, par Fleuvéquin en personne, qui jetait du bois dans le feu pour qu'il s'embrasât davantage. Ils avaient tous dormi dans leur tenue de monte de la veille, et les valets devaient rester ici pour lever le camp et ramener chez eux les chevaux fatigués. Ingrey et Fara n'eurent donc qu'à se lever, enfiler leurs bottes, manger le pain rassis, le fromage et les boissons merveilleusement chaudes qu'on leur fourra entre les mains.

Les cobs, remarqua Ingrey, étaient peu chargés. On avait rangé une journée de rations dans les sacoches de selle, y compris des mesures de grain pour les montures, mais la plupart des habits de rechange et des accessoires, appartenant surtout à Fara, resteraient sur place ; ils n'emportèrent pas davantage les tapis de couchage ni autre matériel de campement. Ingrey en tira des conclusions dérangeantes, qu'il ne confia pas à la princesse muette.

Une lumière grise commençait à filtrer à travers la brume nocturne qui s'était levée depuis la forêt, créant une couverture humide qui étouffait les sons. Fara frissonnait dans le froid et l'humidité lorsque Ingrey la hissa sur le dos d'une petite monture noire et solide à la crinière rase et aux pâturons blancs. Fleuvéquin plaça sa bannière le

long du flanc gauche de son cheval, attachée derrière le quartier de selle afin qu'il pût le garder sous la jambe, quoiqu'elle le gênât quelque peu. Il monta en selle et leur fit signe de se mettre en marche : en silence, comme il l'avait promis. Ingrey jeta un coup d'œil aux valets derrière eux. L'aîné se tenait au garde-à-vous, l'air inquiet ; le plus jeune regagnait déjà son tapis de couchage afin de grappiller encore un peu de chaleur et de sommeil.

Fleuvéquin les mena en direction d'une brèche entre les collines, longeant d'abord une piste, puis un chemin, puis des sentiers. Ingrey, qui fermait la marche, se penchait pour éviter les branches. Des brindilles grises éraflaient sa tenue de monte comme des doigts griffus à mesure que le chemin rétrécissait. Les sabots des chevaux faisaient crépiter les feuilles mortes et dérapaient, parfois, sur la noire pourriture de l'année précédente, soulevant une odeur froide et humide de moisi.

Le lever du jour écarta le doux rideau de brume, dévoilant enfin les fûts des hêtres, à leur grand soulagement, comme si le brouillard avait coagulé, formant une écorce grise et ferme. Puis la température monta sous la coupole bleu pâle du ciel. Des mouches noires s'attaquèrent aux cavaliers et à leurs chevaux, si bien qu'au mouvement ascendant et descendant des bêtes sur le terrain accidenté s'ajoutèrent des cris et ruades quand les insectes les tourmentaient. Lorsque Fleuvéquin les mena dans un ravin qui se terminait en crevasse, sans autre issue que de revenir en arrière, Ingrey comprit que ce terrain avait trop changé pour que le comte le reconnût, quand bien même il l'avait bien connu jadis. *Combien de temps… ?* Ils firent marche arrière pour gravir plutôt une corniche.

Fleuvéquin progressait lentement mais sans relâche. Quelques heures après leur départ, alors que le soleil brillait haut dans le ciel, ils s'arrêtèrent près d'une source limpide pour nourrir, abreuver et reposer les chevaux ainsi qu'eux-mêmes. Des feuilles jaunes descendaient en tournoyant dans la lumière filtrée, telles des promesses brisées, pour joncher la surface vitrée de l'eau. Toutes les feuilles n'étant pas encore tombées, les arbres leur cachaient toujours à demi la vue ; Fleuvéquin grimpa jusqu'à un point plus

élevé où il resta un moment à regarder au loin. Ce qu'il vit sembla le satisfaire, car il revint leur ordonner de remonter en selle.

Nous sommes sur les terres d'Ijada, comprit Ingrey. Il ignorait à quel endroit précis ils avaient franchi la limite et pénétré sur le territoire de sa dot : peut-être déjà au niveau de leur campement. Le paysage revêtit un intérêt nouveau, au point qu'il se sentait presque prêt à pardonner les mouches noires. On ne pouvait réellement parler de « vastes terres », mais s'il avait été possible de les aplatir, elles eussent égalé en superficie un petit comté. Au lieu de quoi elles se plissaient pour former un paysage difficile, rocheux et sauvage ; une beauté qui intimidait au lieu d'apaiser. *Oui, c'est bien Ijada.*

Il tâtonna mentalement pour jauger son absence, comme une langue explorant la cavité douloureuse d'une dent arrachée. Il n'y trouva que la brûlante infection de Fleuvéquin. *Seuls ensemble,* voilà comment lui apparaissait cette sombre procession royale de trois personnes. *Abandonnés des dieux.*

Le soleil descendait vers l'horizon à l'ouest lorsqu'ils franchirent péniblement une autre brèche, bifurquèrent vers la gauche et atteignirent soudain un promontoire. Ils arrêtèrent leurs chevaux pour le contempler.

Deux arêtes abruptes et ondulantes encadraient une vallée d'environ trois kilomètres de large et six de long, puis s'incurvaient de nouveau pour ceindre l'extrémité opposée comme un mur. Le sol de la vallée était aussi plat que la surface d'un lac. Du côté le plus proche d'eux, sous leurs pieds, s'étirait un marais à demi asséché, une étendue d'herbes brun grisâtre et de roseaux jaunissants. Quelques chênes tordus se dressaient au-delà comme des sentinelles, puis un bois de chênes sombre et dense qui semblait tapi. Même avec la moitié des feuilles tombées, et le soleil couchant éclairant les branches par-derrière, ses ombres restaient impénétrables aux yeux d'Ingrey. Il eut un brusque mouvement de tête en percevant les miasmes de malheur qui semblaient, même d'ici, s'échapper des arbres.

Il inspira sous l'effet d'un désarroi brutal, puis arracha son regard à ce spectacle pour trouver Fleuvéquin en train de l'observer.

— Vous le ressentez, n'est-ce pas ? demanda le comte, sur un ton faussement badin.

— Oui.

Quoi ? Qu'est-ce que je ressens ? Si Ingrey avait possédé une fourrure, elle se fût hérissée le long de sa colonne vertébrale.

Fleuvéquin mit pied à terre et détacha sa bannière de sous son quartier de selle. Il regarda son épouse un bref moment, sans plaisir ; Fara le lui rendit, yeux écarquillés, épaules voûtées, puis baissa les yeux et frissonna. Fleuvéquin secoua la tête avec une expression qui eût, un peu plus prononcée, traduit du dégoût, et s'avança pour tendre la perche à Ingrey.

— Gardez-la un moment. Je ne veux pas qu'elle tombe.

L'étrier gauche d'Ingrey était équipé d'un petit crochet porte-lance métallique. Il y installa la perche, puis reprit ses rênes de la main droite. Son cheval était bien trop fatigué pour l'importuner. Fleuvéquin remonta en selle, fit pivoter sa monture puis leur fit signe de le suivre.

Ils descendirent du promontoire en dessinant un zigzag à travers des bois de plus en plus clairsemés. Arrivé en bas, Ingrey fut contraint de mettre pied à terre, de rendre la bannière à Fleuvéquin, de tirer son épée et de leur tailler un chemin à travers une haie de ronces friables, à hauteur de tête, qui semblaient dotées non d'épines, mais de crocs. Quelques coups cinglants percèrent même sa tenue de cuir, et des gouttes de sang s'échappèrent des entailles tandis qu'il s'efforçait d'avancer. De l'autre côté, au bord du marais asséché, Fleuvéquin mit de nouveau pied à terre et déballa enfin sa bannière.

La ficelle desséchée se brisa en soulevant de légers nuages de poudre lorsque son couteau la toucha, et la toile fragile se craquela en cédant. Une bannière décolorée de fibres d'orties se déploya, arborant l'emblème de sa maison, l'étalon blanc au galop dans un champ vert au-dessus de trois lignes bleu marine ; à la lumière déclinante, il ressemblait plutôt à un étalon gris surplombant des lignes grises dans un champ gris noyé dans la brume. Cette fois, il poussa Fara à la prendre. Il murmura des mots qu'Ingrey entendit à peine et comprit encore moins, mais un nouveau courant sombre

jaillit distinctement entre les deux. Une Fara silencieuse – *réduite au silence* – se raidit et releva le menton ; seuls ses yeux semblaient des flaques de terreur muette.

Fleuvéquin rendit les rênes de sa monture à Ingrey et prit la bride du cob noir de Fara. Il le mena cette fois à pied, se frayant curieusement un chemin entre les touffes d'herbe jaune. Ingrey comprit pourquoi lorsqu'ils passèrent près de zones sombres et trompeuses, d'avides marais mortels pour le pas lourd d'un cheval. Il prit soin de guider précisément sa monture dans le sillage du comte. La chaleur du jour s'attardait dans l'air malgré la froide humidité que dégageait le marais. Mais l'ombre du bois, étirée par le soleil couchant, s'allongea ensuite pour les rejoindre ; lorsqu'ils y pénétrèrent, la soudaine froideur mordante changea leur souffle en brume pâle.

Ils approchèrent du chêne isolé, et Ingrey trouva soudain le nom de Bois blessés doublement mérité. L'arbre était immense et vieux, mais semblait dévasté. Les feuilles toujours accrochées à ses branches flétries n'étaient pas des volutes brunes, craquantes et cannelées, mais pendaient mollement, informes et noircies. Tronc et branches, pareils à des haillons, semblaient bien plus tordus qu'il n'est de norme pour les chênes, et des nœuds évoquant des tumeurs pleuraient des larmes d'une mélasse noire et malsaine.

Un guerrier s'avança depuis l'arbre. Il ne provenait pas d'au-dessous, ni de derrière, ni d'à côté : il sortit du tronc lui-même comme s'il traversait un rideau. Le temps avait décomposé son armure de cuir bouilli. À la hampe de sa lance, sur laquelle il s'appuyait comme une canne de vieillard, flottait un lambeau indéfinissable de fourrure animale. Du sang séché encroûtait sa barbe blonde, et il arborait toujours les blessures qui l'avaient tué ; une oreille tranchée, des entailles causées par une hache fendant l'armure, une main amputée attachée à sa ceinture par un bout de tissu. Une fourrure de martre, attachée par le crâne à son casque de fer rouillé, braquait droit devant elle des yeux secs et aveugles, et la fourrure brune remua derrière la nuque du guerrier lorsqu'il se tourna pour scruter lentement chacune des trois personnes qui lui faisaient face.

Alors seulement, Ingrey comprit qu'ils avaient, à un moment de la traversée du marais, quitté le monde qu'il connaissait pour pénétrer dans un autre, où de telles visions étaient possibles ; sa conformité avec le monde matériel n'était qu'un leurre destiné à ses yeux mortels. Fara semblait, elle aussi, captivée par cette vision ; elle se tenait bien droite, inexpressive, mais un léger filet d'humidité brillait au coin de ses yeux. Ingrey décida de ne pas le signaler à l'attention de Fleuvéquin, de peur qu'il ne la privât de larmes comme de voix.

Le guerrier se redressa et esquissa le signe des Cinq à l'aide de son moignon, se touchant front, bouche, nombril, aine et cœur – bien qu'il ne pût y écarter les doigts.

— Seigneur sacré, vous voici enfin, dit-il à Fleuvéquin, d'une voix évoquant la plainte des branches sous un vent cinglant. Nous avons attendu si longtemps.

Le visage de Fleuvéquin évoquait un masque de bois sculpté, mais ses yeux étaient une nuit sans fin.

— Oui, souffla-t-il.

Chapitre 23

La sentinelle les mena en boitant, s'aidant de sa lance comme d'une canne. Fleuvéquin guidait toujours Fara. Elle serrait légèrement la perche de la bannière, et seuls ses tremblements et le mouvement du cheval agitaient mollement le drapeau dans ce crépuscule privé de vent. La monture d'Ingrey s'ébrouait, renâclait, et celle qu'il menait tirait sur sa bride, plantait les sabots, roulait des yeux. N'appréciant guère de sentir ses mains encombrées par les rênes des deux chevaux, Ingrey mit pied à terre et libéra les bêtes. Elles filèrent se réfugier au-delà de l'arbre, puis, trop lasses pour foncer plus loin, baissèrent la tête pour mâchonner l'herbe rude du marais. Ingrey se retourna pour suivre la bannière du roi sacré.

Tandis qu'ils pénétraient les limites du bois, d'autres revenants sortirent des arbres. Vêtus de haillons comme leur sentinelle, ou pire ; la plupart, décapités, portaient leur tête (parfois coiffée d'un casque) de diverses manières : attachée à leur ceinture par leurs cheveux ou leurs tresses, fourrée sous leur bras, hissée sur l'épaule dans des sacs improvisés faits de corde ou de haillons. Ingrey mit un moment à pouvoir détacher son regard troublé de leurs blessures et à percevoir d'autres éléments de décoration, d'armement ou de tenue qui renseignaient sur leur identité clanique. Ou personnelle. *Regardez les affaires que j'ai choisies ; c'est par elles que vous me connaîtrez*, criaient silencieusement ceintures, collier, peaux et crânes, fourrure après fourrure d'animaux sacrés dont ils avaient espéré absorber la force. Partout, des sutures décolorées se détachaient sur des colliers, des baudriers, l'ourlet des capes, les brassards brodés. *C'est ma femme qui l'a cousu, ma fille, ma sœur, ma mère. Voyez leur complexité, les couleurs entremêlées ; autrefois, j'étais aimé.*

Un grand soldat, la tête en équilibre sur un cou à demi tranché et encroûté de sang noir, se faufila auprès d'Ingrey. Il portait une épaisse fourrure de loup sur les épaules et le fixait comme un vivant

regardant un fantôme. Lorsqu'il tendit la main, Ingrey eut d'abord un mouvement de recul, mais serra ensuite les dents pour supporter ce contact. Moins que chair, plus que souffle de vent, il laissa dans son sillage une froideur liquide sur sa peau.

D'autres guerriers vêtus de peaux de loup se rassemblèrent autour d'Ingrey, ainsi qu'une robuste femme aux cheveux gris, à la robe déchirée faite de lambeaux entrelacés de fourrure, portant des brassards d'or décorés d'élégantes petites têtes de loup aux yeux de grenat. *Certains pourraient être mes propres aïeux,* comprit Ingrey, et pas seulement du côté Rocheloup ; le sang d'une douzaine d'autres clans coulait dans ses veines par ses aïeules, en un flot turbulent. Se voir comme un intrus dans un cimetière l'avait troublé ; il se sentait à présent dévasté de voir ces fantômes exaltés par lui comme des grands-parents découvrant un enfant qu'ils n'avaient jamais espéré rencontrer. *Les cinq dieux me viennent en aide, en aide, en aide…* Pourquoi donc ?

Il cligna des yeux, stupéfait, lorsqu'une demi-douzaine d'hommes mutilés aux cheveux sombres, portant le tabard des archers darthacains du temps d'Audar, rejoignirent la parade. Ils gardèrent leurs distances autour de Fleuvéquin, mais collèrent aux talons d'Ingrey. Leur présence ne semblait guère déranger les autres revenants ; égaux dans la mort depuis quatre siècles, ils avaient dû conclure leur propre trêve entre soldats. On racontait qu'Audar avait préféré transporter ses morts plutôt que de les enterrer dans cette terre maudite, fermée aux hommes et aux dieux, mais ç'avait été une grande bataille, menée en majeure partie dans le noir ; rien d'étonnant à ce qu'on eût perdu quelques hommes.

Les guerriers affluèrent derrière la bannière royale comme un cortège funéraire ; fleuve de douleur, murmure suppliant.

Comme le soir tombait, les ombres désertaient la cuvette de la vallée, mais le ciel demeurait pâle et les branches de chêne entrelacées s'y détachaient comme des toiles noires et tordues. Fleuvéquin semblait se diriger vers le cœur de la forêt, mais pas en ligne droite ; plutôt comme s'il cherchait quelque chose. L'entendant lâcher un « Ah » tout bas, Ingrey comprit qu'il l'avait trouvé. Le toit de branches se clairsemait et s'écartait autour d'un monticule bas et

allongé sur lequel ne poussait aucun arbre. Fleuvéquin s'arrêta à côté, tira Fara au bas de son cob méfiant, puis l'aida à gravir le talus pour planter la bannière près de sa botte.

Le cheval relâché s'éloigna nerveusement parmi les arbres, évitant de toucher cette foule croissante de revenants curieux. Plus que curieux, comprit Ingrey ; agités. Leur excitation faisait bouillonner son sang. De plus en plus nombreux, ils se rassemblaient en rangs serrés tout autour d'eux, et Ingrey commençait à sentir dans sa moelle ce que représentaient quatre mille hommes massacrés. Il tenta de les compter, individuellement puis par blocs qu'il multiplia ensuite, mais s'y perdit et renonça. Et ça ne l'aidait guère, de toute manière, à retrouver son emprise fuyante sur la raison.

Fleuvéquin s'agenouilla sur le monticule, écarta un mince écran d'herbes maladives et plongea les doigts dans la terre sombre.

— Le fossé où l'on m'a enterré se trouvait ici, expliqua-t-il à Ingrey sur le ton de la conversation. Moi et beaucoup d'autres. Même si je n'ai jamais réellement versé mon sang à Saintarbre. Audar y a veillé. Ce qui sera rectifié.

Il se releva d'un air las.

— Tout sera rectifié.

Il désigna d'un signe de tête les fantômes qui remuèrent avec gêne.

Aux limites externes du cercle, les derniers arrivants affluaient ; ceux qui le pouvaient tordaient le cou. Ils semblaient parler entre eux ; Ingrey percevait leurs voix floues et affaiblies, comme s'il écoutait sous l'eau des hommes s'appeler ou se disputer sur le rivage. Ingrey toucha le pansement sale de sa main droite, à peine plus qu'un chiffon enveloppé de manière à protéger des coups la blessure encore tendre en train de cicatriser. Au moins ne recommençait-elle pas à saigner. *Pas encore.*

Ingrey s'éclaircit péniblement la gorge.

— Sire, que faisons-nous ici ?

Fleuvéquin eut un faible sourire.

— Nous terminons la tâche, Ingrey. Enfin, si vous vous tenez à la vôtre, et mon porte-étendard à la sienne. Nous en finissons.

— Ne devriez-vous pas nous expliquer comment ?

— Si, soupira Fleuvéquin. Il est temps. (Il leva les yeux au ciel.) Sans soleil, ni lune, ni étoiles pour témoins, en une heure qui n'est ni le jour, ni la nuit ; quel moment plus approprié que celui-ci ? La préparation a été longue, longue et difficile, mais l'exécution… Ah. Elle sera simple et rapide.

Il tira de son ceinturon le couteau dont il s'était servi pour trancher la gorge de la jument d'Ijada, et Ingrey se raidit. Charisme royal ou non, si Fleuvéquin s'en prenait à Fara, Ingrey devrait essayer de… Il voulut lever la main vers la poignée de son épée, mais elle était lourde et ne lui obéissait pas ; son cœur se mit à cogner de panique en constatant cette inexplicable entrave.

Mais Fleuvéquin plaça l'étendard dans la main molle de Fara, puis l'enfonça plus profond dans le sol de sorte qu'il tînt droit sans support, quoique légèrement penché.

— Ce sera plus facile à accomplir à genoux, je crois, lança-t-il, pensif. Cette femme est faible.

Il se tourna de nouveau vers Ingrey, désignant son épouse qui le regardait en écarquillant ses yeux noirs.

— Fara va bientôt me couper la gorge. Comme elle est mon porte-étendard, elle va maintenir un moment ma royauté et mon âme ici. Vous avez jusqu'à ce que son emprise faiblisse, pas un instant de plus, pour me purifier de mon esprit cheval. Si vous échouez, vous vivrez l'expérience, entière mais pas unique, de devenir mon héritier. Ce qui se produira alors, même moi, je l'ignore, mais je suis certain que ça n'aura rien d'agréable. Et ça se prolongera une *éternité*. Alors n'échouez pas, mon royal chaman.

Le sang d'Ingrey cognait à ses oreilles et son estomac se noua.

— Je croyais que vous ne pouviez pas mourir. Vous m'avez dit que le sortilège vous maintiendrait dans ce monde.

— Poussez le raisonnement jusqu'au bout, Ingrey. Les arbres, ainsi que tout le réseau vivant de Saintarbre, sont liés aux âmes de mes guerriers et les ancrent au monde matériel. (Il désigna d'un geste les revenants agglutinés.) Ceux-ci créent la royauté sacrée qui les lie à moi. Mon esprit cheval… (Il se toucha la poitrine.) … mon pouvoir de chaman relie les arbres aux hommes. Je vous ai dit que

le roi sacré était le cœur du sortilège d'invincibilité, je m'en souviens bien. Tranchez le lien n'importe où et le cercle se défait. C'est là que vous pouvez agir.

Mais pas vous ? Non… Pas lui. Fleuvéquin était lié à son propre sortilège, comme une clé enfermée à l'intérieur de sa boîte.

— Alors voilà de quoi il s'agissait depuis le début ? D'un suicide élaboré ? demanda Ingrey, indigné.

Il tenta une fois encore de bouger, de forcer son corps physique au mouvement, mais ne suscita qu'un frisson.

— On peut sans doute l'appeler ainsi.

— Combien de gens avez-vous tués pour y parvenir ?

Avec autant de désinvolture que quand vous m'avez dressé contre Ijada ?

— Pas autant que vous le croyez. Ils ont tendance à mourir d'eux-mêmes. (Les lèvres de Fleuvéquin esquissèrent un rictus.) Si j'affirme que je préférerais mourir plutôt que de devoir revivre tout ça, je résume la question sans effleurer seulement la vérité.

Un déclic se produisit dans l'esprit d'Ingrey.

— Ça brisera le sortilège.

— Il est fait d'une seule pièce. Oui.

— Et qu'arrivera-t-il à tous ceux-là ? (Ingrey désigna d'un geste l'assemblée de fantômes.) Regarderont-ils les dieux, eux aussi ?

— Les dieux, Ingrey ? Il n'y a pas de dieux ici.

C'est vrai, comprit Ingrey. Était-ce là en partie ce qui le dérangeait tant à propos de cette terre ? Les limites étroitement liées du sortilège, la volonté de ce roi sacré si impie, Les excluaient. Et ce, depuis des siècles. La guerre de Fleuvéquin contre les dieux restait dans une impasse depuis tout ce temps, tandis que ses soldats devenaient lentement ses otages.

Fleuvéquin força Fara à s'agenouiller puis se plaça à genoux devant elle, lui tournant le dos. Il tira la main de la princesse par-dessus son épaule droite et embrassa brièvement ses jointures blanches. Ingrey eut soudain la vision fugitive de son loup lui léchant l'oreille avant qu'il lui tranchât la gorge.

Défaire ce sortilège tordu, purifier le Champ du Massacre après tout ce temps, ne semblait pas un péché en soi, exception faite du

suicide de Wencel. Et pourtant les cinq dieux s'y étaient opposés, sans qu'Ingrey comprît pourquoi. *Jusqu'à maintenant.*

Une fois libérées des malheurs du monde matériel, affirmaient les divins, les âmes se languissaient de leurs dieux comme des amants, sauf celle des hommes qui avaient détourné le visage et choisi une dissolution lente et solitaire. Et les dieux les désiraient en retour. Mais il ne s'agissait pas là d'un pacte suicidaire mutuel entre Fleuvéquin et ses guerriers hybrides. Alors même que sa forteresse s'effondrait, il comptait tuer ses otages immortels en même temps que lui : revanche éternelle, mort au-delà de la mort, déni absolu.

— Vous allez être exilé ? Attendez – vous allez *tous* l'être ?

— Vous posez trop de questions.

Pas assez. Une question très tardive lui vint alors. Ijada disait avoir donné la moitié de son cœur à ces revenants. Ils le conservaient encore, ici, quelque part, d'une manière ou d'une autre. Lorsque ces guerriers perdus partiraient en fumée, qu'arriverait-il à la partie de son âme qu'elle avait engagée ? Une femme pouvait-elle vivre avec la moitié d'un cœur ?

— Attendez, dit alors Ingrey, fouillant au plus profond de lui, *attendez !*

Une onde traversa les revenants comme sous l'effet d'une secousse sismique, puis Fara leva les yeux, haletante.

— Et vous *discutez* trop, ajouta Fleuvéquin avant de tirer d'un coup sec la main de Fara autour de sa gorge.

Du sang gicla l'espace de trois battements de cœur tandis que Fleuvéquin regardait au loin, l'expression très calme. Puis ses lèvres s'entrouvrirent de soulagement et il s'effondra hors de la prise de Fara. Elle agrippa le manche de l'étendard pour éviter de lui tomber dessus, remuant les lèvres autour d'un cri muet.

Le monde magique se décolla alors du monde matériel, déchirant la congruité entre les deux, et la vision d'Ingrey se dédoubla comme à Rougedigue. Le corps de Wencel reposait face contre terre sur le monticule et Fara se penchait sur lui, à demi évanouie, le couteau ensanglanté tombé de sa main. Mais sur le monticule se dressa…

Un étalon d'un noir de charbon, de suie, de nuit sans lune dans la tempête. Ses naseaux dilatés luisaient d'un éclat rouge et des

étincelles orange s’échappaient de sa crinière et de sa queue lorsqu’il bougeait. Il se mit à piaffer, et un anneau de flammes apparut autour de l’empreinte de son sabot, avant de disparaître. Une silhouette humanoïde l’enfourchait, dont les jambes rejoignaient les côtes du cheval pour s’y fondre.

Cette puissance ancienne et violente ne ressemblait en rien à la pitoyable ménagerie de Boleso. *Je ne sais que faire de celui-ci, et je n’ai pas ici de dieu à mes côtés.* La panique résonna dans le ventre d’Ingrey. Il poussa un hurlement de terreur naissant qui se transmuta aussitôt en cri de défi. Il jaillit d’un bond de son corps figé pour atterrir, stupéfait, à quatre pattes, ses lourdes griffes arrachant la terre par poignées. Achevant une transformation qu’il n’avait réussie qu’à moitié la fois précédente, coincé au stade d’homme-loup.

L’étalon s’ébroua. Ingrey retroussa ses babines bordées de noir le long de ses mâchoires allongées, dénuda ses dents acérées, et rugit en retour. Il sortit la langue pour goûter la saveur du grésillement fétide imprégnant l’air, évoquant la combustion d’une fourrure pourrie, et la salive gicla de ses mâchoires tandis qu’il secouait la tête pour chasser de sa bouche cette saveur piquante et toxique.

L’étalon descendit du monticule et se mit à l’encercler, laissant de petites flammes dans son sillage.

Si je perds ce combat, ce n’est pas moi qui regagnerai mon corps. Ce serait Fleuvéquin reformé. Avec une telle récompense, rien d’étonnant à ce que Wencel n’eût pas pris la peine de l’ensorceler davantage pour le rallier à sa cause. Ingrey luttait pour bien plus que sa vie.

Donc.

Il décrivit à son tour des cercles autour de l’étalon, tête baissée, poils de l’encolure hérissés, sur la terre qui semblait humide et fraîche sous ses coussinets. Les feuilles mortes crépitaient comme de véritables, et la netteté de leur piquante odeur de moisi surprenait sa truffe. L’étalon se mit à tournoyer, décochant des ruades.

Ingrey plongea, trop tard ; un sabot atteignit son flanc velu avec un *tchac* pesant et il roula de côté, glapissant. Comment une illusion pouvait-elle avoir *le souffle coupé* ? Il lui fallait prêter une attention aussi constante que lors d’un combat à l’épée, mais il devait aussi

se méfier de quatre armes au lieu d'une seule. *Comment tuer un cheval avec les dents ?* Il tenta de se rappeler des combats de chiens auxquels il avait assisté, le moment où une meute attaquait un sanglier au point culminant de la chasse.

Comme tu pourras.

Il se tapit sur son arrière-train et se jeta sur le ventre du cheval, tordant ses mâchoires ouvertes selon un angle peu commode. Il érafla la surface dépourvue de peau et y laissa une longue entaille, esquivant de peu un coup de pied vengeur. Ce sang – non, cet étrange ichor, fluide noir d'encre – lui brûla la bouche comme les serpents rouges auparavant. Pire encore. La douleur faisait écumer violemment ses mâchoires.

Les fantômes les encerclèrent comme s'ils regardaient *vraiment* des chiens se jeter sur un sanglier. Sur quelle bête pariaient-ils, laquelle encourageaient-ils ? C'était leur âme, non pas leur vie, qu'on avait mise en jeu malgré eux. Il était regrettable que Fleuvéquin s'acheminât vers l'oubli, vers l'exil des dieux, mais les dieux eux-mêmes ne pouvaient ainsi passer outre la volonté d'une personne. C'était un bien plus noir péché de voir sa volonté l'emporter sur toutes ces autres. *Ijada pleurerait sûrement*, songea Ingrey, lugubre, esquivant les mâchoires claquantes de l'étalon au bout d'une encolure soudain omniprésente, oreilles rabattues en arrière. *Cinq armes. Je dois me méfier de cinq armes.*

Tout ceci prend une sale tournure. Il était trop petit, l'étalon trop imposant. Les vrais loups chassaient les proies de cette taille en meute, et non pas seuls. *Où puis-je trouver davantage de moi ?* Rien de spirituel ne pouvait exister dans le monde matériel sans… Il lorgna sa part humaine qui frissonnait sur ses deux jambes, inconsciente, au bord de la clairière. *Balourd. Dupe. Fils inutile.* Tout ou rien, dans ce cas. Tout.

Il aspira la force de son corps, autant qu'il le put. La forme vidée vacilla et s'effondra sur un tas de feuilles. Tout ralentit dans la clairière, et les perceptions déjà exacerbées d'Ingrey s'enflammèrent. Son corps de loup lui parut à la fois aussi dense que le passé et aussi léger que le futur. *Oui. Je connais cet état. J'ai déjà foulé ce chemin.*

Il se retrouva brusquement à moitié aussi grand que le cheval, qui recula. Mais lentement, très lentement, comme s'il nageait dans une mer d'huile. Son esprit esquissa son coup à loisir, mesurant l'arc de son saut. Cette force dérobée ne durerait pas longtemps. *Pas le temps. Maintenant.*

Il bondit, plongea les dents dans le cou du cheval, agitant furieusement la tête. Il ne pouvait le secouer d'arrière en avant comme un chien le fait d'un lapin, mais quelque chose céda sous sa force et sa torsion, et une substance gicla. Autour d'eux, les fantômes reculèrent comme pour éviter les éclaboussures d'une mare souillée.

La chose s'immobilisa entre ses dents. Puis disparut et s'écoula le long de ses lèvres comme lorsque l'on mord dans un glaçon en hiver. Il cracha et recula. La forme équine perdit ses contours et se changea en monticule, en flaque, noirceur s'infiltrant dans le sol comme un tonneau d'encre renversé. Puis disparut.

Wencel se leva, libéré de sa sombre monture. Sur deux jambes arquées. Sa forme avait retrouvé son humanité, mais son visage…

— Je suis ravi de ne pas avoir utilisé ce cerf, dit l'une de ses bouches. Il n'aurait pas eu assez de force. (Une autre bouche sourit.) Bon chien, Ingrey.

Celui-ci recula, montrant les dents. Sur le crâne de Fleuvéquin, des visages ondulaient, émergeaient puis replongeaient comme des cadavres dans un fleuve. Ils se succédaient au hasard, tous les comtes Fleuvéquin depuis quatre siècles et plus. Des hommes jeunes, vieux, tristes, furieux ; rasés, barbus, balafrés. Déments. Le jeune Wencel passa tel un enfant perdu, abasourdi, et son regard stupide s'éclaira à la vue d'Ingrey, avec un air suppliant que son cousin ne comprit pas.

Le corps était pire encore. Entailles, cicatrices, affreuses plaies béantes apparaissaient puis disparaissaient de la surface de la peau, toutes les blessures mortelles jamais reçues par Fleuvéquin. Les brûlures étaient les plus effrayantes, larges plaques rouges et cloques suintantes, chair grillée, carbonisée. La puanteur atteignit la truffe ultrasensible d'Ingrey, qui éternua et recula, geignant un moment, tapotant son museau comme un chien. C'était Fleuvéquin,

retourné sens dessus dessous. Ce qu'il cachait derrière ce masque lisse et ironique, cet esprit cassant, cette rage qui se manifestait par à-coups, cette apparente indifférence. Chaque heure, chaque jour, des couchers de soleil retombant comme des marteaux à bascule, une éternité sans fin.

Le pire, c'étaient les yeux.

Ingrey longea d'un pas méfiant le bord de la clairière, gardant ses distances par rapport au monticule et à cet agrégat de Fleuvéquin, afin de rejoindre son propre corps effondré. Il semblait affreusement plus pâle et mort que les fantômes sans tête rassemblés tout autour. Il le poussa du museau, de la patte, et se mit à geindre d'un air inquiet, mais le corps ne bougea pas. Respirait-il seulement ? Il l'ignorait. Sous cette forme de loup, comprit-il, il n'avait pas de voix – et par conséquent, pas de voix d'influence. Il se sentait amputé d'un aspect capital de ses pouvoirs. Pouvait-il seulement réintégrer ce corps ? *Cinq dieux, et si je ne le pouvais plus ?*

Fleuvéquin avait-il planifié tout ceci ? Une fois séparée de son loup et de la majeure partie de son âme, l'enveloppe muette d'Ingrey était aussi vide qu'une maison abandonnée, et tout aussi ouverte aux intrus souhaitant s'y installer. Si l'on échouait à briser le sortilège, Fleuvéquin disposait toujours d'un héritier corporel, désormais délivré des complications qui l'inquiétaient précédemment. Ingrey leva les yeux vers la créature au supplice, qui avait été Fleuvéquin. Non, ce n'était pas là une fin que désirait le comte, mais s'il rassemblait assez de courage pour *tout recommencer*, eh bien, il le pouvait. Et il le savait, à en juger par son silence et son calme, tandis qu'il regardait Ingrey. Avec un frisson, celui-ci se remit à tapoter à coups de patte son corps inerte.

Un bruit de sabots et un hennissement de cheval effrayé retentirent dans les bois, et Ingrey se retourna vivement. Le cheval spectral avait-il pu se ranimer… ? Non, c'était un vrai cheval ; ses pas faisaient vibrer le sol, ce qui n'était pas le cas des furieux coups de sabots de l'autre. Les pas s'arrêtèrent, hésitèrent parmi les tas de feuilles ; suivit un bruissement de pas plus légers, ceux d'une personne courant à fond de train.

Les fantômes s'écartèrent pour ouvrir un couloir, et beaucoup levèrent les mains en guise de salut maladroit. Et de bénédictions, ou de supplications inquiètes ; difficile d'esquisser le signe des Cinq avec le front et les lèvres suspendus à une ceinture, lorsque la main n'avait qu'à se déplacer de côté pour atteindre le nombril puis l'aine avant de s'élever vers le cœur inerte. Le loup-Ingrey leva la tête et renifla, cogitant furieusement. *Je connais cette merveilleuse odeur, pareille à celle du soleil dans l'herbe sèche…*

Ijada apparut, remontant en courant la brèche ouverte parmi les fantômes. Elle portait sa tenue de monte brun sombre à la veste tachée de sueur, aux jupes fendues éclaboussées de boue, le tout agrémenté de petites déchirures comme si elle avait traversé une haie épineuse au galop. Des mèches de cheveux sombres s'accrochaient à son visage rouge. Elle s'arrêta net et son halètement se changea en cri ; puis elle tituba plus lentement jusqu'à l'emplacement où reposait le corps d'Ingrey et tomba à genoux près de lui, le visage soudain exsangue.

— Non, oh non…

Elle retourna le corps dont elle posa la tête sur ses genoux, scrutant d'un air désemparé ses traits inertes et ses lèvres pâles.

— Trop tard !

Elle ne me voit pas, comprit le loup-Ingrey. *Elle ne voit aucun d'entre nous*. Sauf la très concrète Fara, toujours effondrée près du corps égorgé de Wencel. Ijada jeta au couple un bref coup d'œil épouvanté, serrant les dents de détresse, puis se retourna vers Ingrey.

— Oh, mon amour…

Elle lui éleva le visage jusqu'au sien, baigné de larmes, et approcha les lèvres des siennes. Le loup-Ingrey bondissait autour d'elle, frustré de ne pouvoir sentir la tiédeur de ces lèvres ni goûter ce souffle suave. Surexcité, il lui tapota la manche d'un coup de patte, puis lui lécha le visage.

Elle inspira brusquement, porta la main à sa joue et regarda autour d'elle. Avait-elle éprouvé une sensation de froid liquide et troublante, comme lui au contact de la main du fantôme ? Il lui lécha l'oreille, et la vit exhaler un souffle qui se fût changé en rire en

d'autres circonstances ; elle se frotta l'oreille comme si on venait de la chatouiller. Elle reposa le corps d'Ingrey sur le dos, le tâta tout du long – *ah, si je pouvais éprouver ce contact* – et fronça les sourcils.

— Ingrey, que vous ont-ils fait… ?

Son corps n'arborait aucune blessure visible, ni les angles tordus de fractures, mais elle vit que sa main bandée était trempée de sang, qui maculait son pourpoint de cuir de traces glissantes. La moue d'Ijada s'accentua lorsqu'elle pressa cette main sanglante contre sa poitrine. *Si je pouvais seulement remuer ces doigts…*

— Ou que vous êtes-vous fait vous-même ? ajouta-t-elle, perspicace. Vous avez tenté quelque chose de courageux et de stupide, n'est-ce pas ?

Son regard dériva une fois de plus vers Fara et le corps de Wencel.

Fleuvéquin ricana et Ingrey se retourna, montrant les dents. Le visage actuel scrutait Ijada avec un mélange de stupéfaction et de révulsion.

— C'est *vrai* que vous passez votre temps à apparaître là où l'on ne vous attend pas, hein, fillette ? déclara-t-il dans le vide, ou peut-être à l'intention d'Ingrey – Ijada, dans tous les cas, ne sembla pas l'entendre. Vous ignorez toujours tout, mais vous laissez-vous ralentir pour autant ? Goûtez donc à la trahison des dieux ; j'en soupe depuis une éternité.

Il se détourna pour contempler l'assemblée de fantômes.

— Tous ici à présent, souffla-t-il.

Ses horribles yeux, d'un calme implacable, regardaient à présent au loin, dans le vague.

— Mais plus pour très longtemps, je vous le jure, mes bien-aimés.

Les revenants lui retournèrent un regard rempli non pas d'amour, mais de méfiance et de désarroi. Ils semblaient légèrement translucides, et Ingrey comprit qu'ils commençaient déjà à s'estomper. Le fantôme d'un homme fraîchement tué, s'il ne rejoignait pas aussitôt les dieux par les portes de sa mort, pouvait encore être sauvé de l'exil lors des rites funéraires, comme celui de Boleso. Jusqu'à un certain point. Mais l'exil devenait vite irrévocable, et l'âme, lors de ce dernier refus, se condamnait elle-même au

néant. Cette période de grâce incertaine s'était prolongée pour eux, non pendant des jours ou des semaines, mais des siècles. Leur lien avec les Bois blessés étant désormais brisé, ils ne resteraient pas longtemps. Des heures ? Des minutes ?

Ijada voulut se lever pour rejoindre Fara, mais se rassit avec un hoquet de surprise. Sa main alla toucher son sein gauche, puis son front ; ses lèvres remuèrent sous l'effet de la surprise, puis se pincèrent de douleur. Les geignements d'Ingrey redoublèrent.

La foule de fantômes s'écarta une fois de plus, et un guerrier aux membres longs s'avança. Il portait un large ceinturon d'or et tenait à la main un étendard coiffé d'une pointe de lance dont le drapeau en berne était pointillé de vert d'herbe, de blanc et de bleu. Sa tête pendait à sa ceinture d'or, attachée par ses propres tresses d'un blond grisonnant. Cette tête leva les yeux jusqu'à Fleuvéquin, qui sursauta en le reconnaissant, surpris, puis leva la main pour lui rendre un salut qu'il n'avait, en réalité, pas reçu ; ce geste s'estompa sur la fin lorsque Fleuvéquin s'en rendit compte, trop tard. Le guerrier s'agenouilla près d'Ijada, se pencha sur elle d'un air inquiet, lui toucha l'épaule.

Ingrey, anxieux, bondissait autour d'eux, baissant sa tête de loup pour la mettre au niveau des yeux du guerrier. Celui-ci le supplia d'un regard. Ijada courba l'échine et desserra sa prise sur la main ensanglantée d'Ingrey ; elle lui échappa et sa propre main blanche tomba au-dessus.

— Oh, souffla-t-elle, écarquillant ses yeux sombres.

Elle pâlissait à vue d'œil, jusqu'à prendre une nuance presque verdâtre ; elle ne réagit pas lorsque le loup-Ingrey lui lécha de nouveau le visage.

Il recula et leva les yeux. Puis se dressa sur ses pattes arrière, reposant une patte avant sur l'épaule du guerrier pour se soutenir, reniflant ; l'homme se redressa pour le soutenir. On avait embroché quelque chose sur cette étroite pointe de lance en forme de feuille de saule. Un cœur palpitant… Non, la moitié d'un cœur. Mais son rythme faiblissait.

Il s'est incliné bas, avait dit Ijada. *Et il a placé mon cœur sur une pierre plate et l'a tranché en deux avec le moignon de son épée*

brisée. Je n'ai pas compris si c'était une promesse, ou un sacrifice, ou une rançon…

Les trois, songea Ingrey. *Les trois.*

Il ignorait, sur cette terre étrange, ce qu'avaient signifié ses actions. Mais elles n'étaient pas inutiles, même lorsqu'on l'avait muselé. *Lui* n'était pas impuissant. *J'ai vaincu l'étalon de Fleuvéquin, et il a disparu. Je peux peut-être faire plus.* De toute évidence, Fleuvéquin le croyait désormais inutile, à présent qu'il avait accompli sa tâche. Il comptait peut-être l'abandonner dans cette confusion du corps et de l'esprit, pour mourir seul sur le sol où les fantômes et leur magie s'épuisaient. En son for intérieur, loup solitaire, il ne pensait pas que Fleuvéquin se trompât. *Mais je ne suis pas seul, n'est-ce pas ? Plus maintenant. C'est elle qui l'a dit, et ce doit donc être vrai. La vérité sort de sa bouche. Comment en suis-je venu à aimer la vérité par-dessus tout ?*

— Alors vais-je mourir d'amour ? murmura Ijada, s'effondrant contre la poitrine d'Ingrey. J'ai toujours cru que c'était une figure de style. Ensemble, hein ? Non ! Messire Automne, en cette saison qui est vôtre, aidez-nous… !

Il n'y a pas de dieux ici.

Mais *Ingrey* était là. Essaie autre chose. *N'importe quoi.* Peut-être le capitaine fantôme possédait-il lui aussi quelque pouvoir ici ; il portait après tout un étendard, signe sacré de l'Ancienne Sylve, celui des sauvetages au-delà de la mort, y compris celle de tout espoir. Ingrey sautilla autour de l'homme en geignant, lui gratta la botte d'une patte, puis s'accroupit pour donner des coups de truffe répétés contre le fourreau suspendu au ceinturon d'or, du côté opposé par rapport à sa tête. Le revenant comprendrait-il sa supplication ? L'homme pivota sur ses hanches pour le regarder, haussant de surprise ses sourcils gris et sable. Il se redressa et tira le moignon d'épée. *Oui !* Ingrey lui tapota de nouveau la main avec la truffe et se tourna pour se mordre le flanc.

L'homme ne pouvait hocher la tête, mais s'inclina à demi. Il s'agenouilla et Ingrey s'allongea en agitant ridiculement les pattes en l'air, ventre exposé. *Si je peux la sauver ainsi…* L'éclat acéré décrivit un arc ample et lui pénétra la poitrine.

Ijada ne m'avait pas dit que c'était douloureux ! Ingrey étouffa un glapissement et contrôla une impulsion de fuite. La main spectrale plongea dans l'entaille béante de sa poitrine de loup pour en émerger rouge et dégoulinante. Le bord du moignon trancha un objet glissant dans la paume du guerrier, puis il lança quelque chose en direction du ciel. Le poing sanglant s'abaissa une fois de plus et le loup-Ingrey sembla retrouver son souffle lorsque la main se retira vide et que l'entaille se referma en dessinant une longue ligne rouge. Ingrey se remit péniblement sur ses pattes.

Planté sur la pointe de l'étendard palpitait un cœur entier, qui recommençait à battre.

Ijada inspira brusquement et se redressa, regardant autour d'elle en clignant des yeux. Son regard croisa celui du loup-Ingrey, et s'ouvrit en grand, ébahi, lorsqu'elle le reconnut.

— Vous voici !

Sa tête pivota tandis qu'elle prenait conscience de la foule de fantômes agités qui s'était rassemblée autour de cette étrange opération.

— Vous voici *tous* ! Vous !

Elle se leva tant bien que mal et s'inclina devant le porte-étendard, esquissant le signe des Cinq.

— Je vous cherchais, messire le maréchal, mais je ne vous voyais pas.

Le fantôme s'inclina en signe de profond respect. La main d'Ijada se referma sur l'encolure d'Ingrey, agrippant et caressant l'épaisse fourrure. Il s'appuya contre sa main. Elle baissa les yeux vers lui – pas beaucoup, car sa grosse tête de loup lui arrivait presque à la poitrine.

— Comment vous êtes-vous retrouvé ainsi divisé ? Que se passe-t-il ici ?

Son regard balaya la clairière avant de s'arrêter sur le Fleuvéquin aux multiples visages.

— Oh.

Elle tressaillit légèrement, mais redressa ensuite le dos.

— Alors voilà à quoi vous ressemblez, sans masque. Que faites-vous sur mes terres ?

Fleuvéquin s’était composé une attitude de totale indifférence, mais cette dernière remarque le mit en rage.

— *Vos* terres ? C’est Saintarbre !

— Je sais, répondit Ijada, glaciale. C’est mon héritage. Car vous en avez fini avec elles, n’est-ce pas ?

La silhouette de Fleuvéquin se raidit, et sa bouche ironique murmura :

— En effet, nous partons. Je crains hélas que vous ne profitiez de votre plaisir que… brièvement.

Cette bouche esquissa un sourire mauvais, qui fit gronder Ingrey. La main d’Ijada se resserra sur sa fourrure.

— Et ceux-là ? demanda-t-elle en désignant le maréchal à la ceinture d’or et l’assemblée de revenants.

— Je suis leur dernier véritable roi sacré. Il leur faut me suivre.

— Vers l’oubli ? demanda-t-elle, indignée. Doivent-ils mourir pour vous une seconde fois ? Quel genre de roi êtes-vous donc ?

— Je ne vous dois rien. Pas même une explication.

— Vous *leur* devez tout !

Il ne pouvait pas vraiment lui tourner le dos, avec ces visages se pourchassant tout autour de son crâne, mais il détourna ses épaules d’elle.

— C’est terminé. Un passé révolu de longue date.

— *Pas du tout.*

Il se retourna brusquement et rugit :

— Ils me suivront vers les ténèbres, et les dieux qui nous ont rejetés se verront reniés à leur tour. L’oubli et la revanche. Ils m’ont créé, et vous ne pouvez me défaire.

— *Moi*, je ne le peux pas…

Elle hésita, puis désigna l’étendard sur lequel s’appuyait à présent le guerrier-maréchal, qui les écoutait. Puis elle montra du doigt le monticule où était blotti le corps de Wencel et où une Fara muette, agenouillée, regardait fixement devant elle.

— Vous êtes mort, je crois. La mort met un terme à la royauté, en même temps que tout ce qu’accumule une vie dans le monde matériel. Nous allons vers les dieux égaux et nus, comme dans toute autre naissance, à l’exception de notre âme et de ce que nous en

avons fait. Puis la réunion des clans désigne un autre roi. (Elle parcourut les fantômes d'un regard de défi.) N'est-ce pas ?

Un curieux bruissement parcourut les revenants. Le guerrier-maréchal les regardait avec une curieuse expression sur le visage, amalgame de douleur et d'une joie impie. Ingrey comprit alors que cet homme avait dû être le porte-étendard royal du tout premier roi sacré Fleuvéquin, et mourir aux côtés de son seigneur sur le Champ du Massacre. Son corps était sans doute enterré dans la même fosse, car Fleuvéquin disait qu'on avait brisé son étendard avant d'en jeter les fragments sur son corps. Et ce guerrier ne l'eût jamais abandonné vivant. Le porte-étendard royal eût dû se voir confier la royauté afin de la porter en tant qu'intendant à la prochaine réunion des clans, et de la remettre ensuite au nouveau roi – si ce grand sortilège interrompu ne l'avait transporté plutôt dans ce lointain futur hostile.

— Vous êtes mort, insista Ijada. Ceci est une réunion de clans de l'Ancienne Sylve, la dernière de toute éternité. *Eux* peuvent créer un autre roi, qui ne les trahira pas au-delà de la mort.

Fleuvéquin ricana.

— Il n'y en a pas d'autre.

Le bruissement s'intensifia, parcourant la foule comme une flamme se répand, puis revint à son point de départ. Le guerrier-maréchal se redressa, puis salua Ijada avec ce signe des Cinq excentrique et circulaire. Ses lèvres spectrales esquissèrent un sourire. Il laissa tomber son étendard ; Ijada le rattrapa et le serra fort.

Attendez, songea Ingrey, *nous ne pouvons pas, nous les vivants, toucher ces choses fantomatiques, nos doigts les traversent comme de l'eau…*

Ijada prit le manche à deux mains et lui imprima un grand coup. Au-dessus de sa tête, l'étendard se déploya et s'ouvrit dans l'absence de vent. La tête de loup emblématique des Rocheloup y rugissait en noir sur fond rouge.

Ingrey cligna ses yeux humains et se redressa péniblement, ébahi. Il avait regagné son corps et la sensation était *stupéfiante*. Il inspira. Son loup avait disparu… *Non.* Il porta la main à son cœur et

serra. *Il est ici.* Hurlant de joie à travers ses veines. Ainsi qu'autre chose… Un lien l'unissait à Fleuvéquin ; le courant qu'il avait noué entre Ingrey et Ijada, brisé, puis lié de nouveau à lui. La tension semblait se répercuter d'avant en arrière le long de cette ligne, à mesure que son pouvoir croissait. Une traction immense, épuisante, s'exerçait entre les deux.

Fleuvéquin baissa la main pour relever Fara, et lui serra les doigts autour de son étendard.

— *Tenez !*

Elle le regarda d'un air terrifié et l'agrippa comme si sa vie en dépendait. Plantée dans ce monticule de mort et de malheur, la puissance de l'ancienne royauté était immense.

Ingrey s'humecta les lèvres, s'éclaircit la gorge. Retrouva sa Voix d'influence.

— *Qu'avez-vous à dire, Fara ?*

Il *sentit* le sort de silence de Fleuvéquin déserter le visage de Fara comme un ressort métallique libéré, puis s'éloigner en tournoyant dans les airs. Fara prit une profonde inspiration.

Fleuvéquin se tourna vers elle et le visage de Wencel émergea pleinement pour la première fois. Il tendit la main vers elle.

— Fara… ? demanda-t-il d'une voix jeune et tremblante. Ma femme… ?

Fara sursauta, comme frappée par un carreau d'arbalète. Elle ferma les yeux de douleur. Les rouvrit. Regarda Ijada, Ingrey ? Le revenant sinistre qui lui faisait face.

— J'ai tenté d'être votre femme, murmura-t-elle. Vous n'avez *jamais* essayé d'être mon mari.

Puis elle posa à terre la pointe de l'étendard, dont l'étoffe grise tomba en une flaque de soie, appuya un pied sur le bois sec et le brisa en deux.

Chapitre 24

Fleuvéquin recula d'un demi-pas. La moitié de ses visages semblaient déformés par la rage. D'autres trahissaient une résignation teintée d'ironie, le dégoût et la haine de soi, et un visage triste exprimait un stoïcisme sans âge. Ses mains tombèrent à ses côtés, et le courant le reliant à Ingrey disparut comme des étincelles s'éteignant dans la nuit. Les yeux reflétant une indicible souffrance fixèrent Ingrey, et presque toutes les expressions de Fleuvéquin se fondirent en une amère pitié.

Ingrey agrippa l'étendard d'Ijada pour ne pas tomber. La brûlante pression de la royauté n'avait pas vraiment *disparu*, mais semblait s'être dispersée, comme si elle se déversait de tous les côtés plutôt que depuis un seul point cardinal. Suivit un moment de calme, d'hésitation muette, et le flot interne du courant royal sembla s'inverser, se retourner urgemment vers l'extérieur. Accompagné d'une terreur diffuse qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait vécu lors de ces longues heures peuplées de chocs violents.

— Vous allez découvrir, souffla Fleuvéquin, que la royauté sacrée est très différente quand on la vit de l'intérieur. Ma revanche sera donc double. Et l'oubli… m'attend toujours.

Sa voix s'estompa dans un soupir.

Fleuvéquin ne s'éloigna pas du monticule, mais sembla plus distant, silencieux enfin, comme un cadavre vu sous l'eau. Dépouillé de ses deux pouvoirs étouffés – son puissant cheval et son titre de roi sacré – il se trouvait réduit à un revenant parmi tant d'autres, exception faite de son affreuse multiplicité, densité supplémentaire qui s'accrochait à lui. *Oui*, se dit Ingrey, *il est, lui aussi, un fantôme du Champ du Massacre, mort sur cette terre maudite et sacrée ; il n'est plus davantage, mais ne peut devenir moins.*

Mais que suis-je devenu, moi ?

Il sentait la royauté mystique s'installer sur lui, en lui, à travers lui. Il ne se sentait ni bouffi d'orgueil ni de puissance, ni débordant ni

repu. Il lui semblait plutôt qu'on avait aspiré tout son sang hors de lui.

Ijada et Fara le regardaient toutes deux bouche bée, avec la même expression impressionnée, nuancée de ce désir physique qu'avait inspiré Fleuvéquin. N'importe quel homme s'en fût sans doute enorgueilli. Au lieu de quoi il avait l'impression qu'elles envisageaient de le dévorer cru.

Non, pas Ijada et Fara – *enfin si, elles aussi* –, c'étaient les fantômes qui l'inquiétaient à présent. Ils s'approchaient en masse, comme fascinés, mains tendues vers lui, le frôlant pour des caresses liquides et glacées qui volaient la chaleur de sa peau. L'urgence les rendait incontrôlables au point qu'ils se bousculaient et grimpaient même les uns sur les autres, de plus en plus nombreux autour de lui. *Des mendiants affamés.*

Rien de spirituel ne peut exister dans le monde matériel sans le soutien d'un être matériel. Le vieux catéchisme, vertigineux, lui résonna dans la tête. Quatre mille esprits toujours maudits grouillaient sur le terrain du Champ du Massacre, qu'ils foulaient mais qui ne les nourrissait plus. À présent, ils étaient tous reliés à…

Lui.

— Ijada… (Sa voix se fit plaintive.) Je ne peux pas les nourrir tous, je ne tiendrai pas !

Plus les fantômes le touchaient, plus il avait froid. Il saisit la main tendue d'Ijada comme un homme qui se noie et, l'espace d'un instant, une chaleur vivante, celle d'Ijada, l'envahit. Mais elle hoqueta lorsqu'elle sentit, elle aussi, la traction impie des fantômes insatiables. *Ils vont nous déchiqueter, nous vider.* Et quand ils n'auraient plus de chaleur à donner, son corps gelé et celui d'Ijada seraient abandonnés à terre, dégageant une brume dans l'air nocturne. Et tous ceux qui resteraient emprisonnés ici se fondraient enfin dans l'oubli, cri affamé d'abandon, de trahison, de désespoir.

— Ijada… ! Lâchez-moi !

Il s'efforça de dégager sa main.

— Non !

Elle resserra sa prise.

— Vous devez me lâcher ! Prenez la fuite avec Fara, loin d'ici, traversez le marais, vite ! Les revenants vont nous vider tous deux si vous ne le faites pas !

— Non, Ingrey ! Ce n'est pas ce qui est prévu ! Vous devez les purifier comme pour Boleso, afin qu'ils puissent rejoindre les dieux ! Vous le *pouvez*, c'est ce pour quoi vous avez été *fait*, je vous le jure !

— Je ne peux pas ! Ils sont trop nombreux, je ne tiendrai pas, et *il n'y a pas de dieux ici !*

— Ils attendent à la porte !

— Quoi ?

— Ils attendent à la porte de ronces ! Que le maître du royaume les accueille. Audar a maudit et scellé cette terre, puis Fleuvéquin l'a interdite aux dieux, par rage et par noir désespoir, mais les anciens rois sont partis, et un nouveau roi a été acclamé.

— Je ne suis roi que des fantômes et des ombres, roi des morts.

Qui va bientôt rejoindre ses sujets.

— Ouvrez votre royaume aux Cinq. Cinq mortels Les porteront sur cette terre, mais vous devez Les accueillir – Les inviter.

Frissonnant presque autant que lui, elle regarda les fantômes qui affluaient, et sa voix tremblante monta dans les aigus.

— Ingrrreyyy, dépêchez-vous !

Terrifié jusqu'au bord de l'incohérence, il déploya ses sens. Oui, il sentait autour de lui, dans le noir, les limites de son royaume détruit, cercle irrégulier englobant la majeure partie du territoire de la vallée, saturé de l'antique malheur de cet endroit. Il s'étendait au-delà du marais, jusqu'au mur de ronces. Alors seulement prit-il conscience d'avoir, cette nuit-là, accompli à son insu son premier acte de dernier chaman vivant de l'Ancienne Sylve en tirant son épée pour se tailler un chemin – *tous nos chemins* – à travers les ronces épaisses, brisant les limites du Champ du Massacre.

Une *Présence* multiple attendait à la porte qu'il avait créée, aussi impatiente que les suppliants le jour de la fête du roi. Comment Les accueillait-on ? Ils devaient mériter des hymnes et des hosannas, des chants et des invocations sublimes et complexes, des poètes, musiciens, érudits, soldats et divins. *Au lieu de quoi, Ils doivent se contenter de moi.* Qu'il en soit ainsi.

— Entrez, murmura Ingrey d'une voix qui se fêlait, puis il songea *Je peux faire mieux* et ajouta : *Entrez !*

L'écho sembla fendre la nuit en deux, et un frisson d'anticipation parcourut les quatre mille telle une vague immense s'écrasant sur un rivage qui se désintègre. Ingrey se prépara à endurer ce qui allait suivre, alors même qu'il sentait sa puissance se déverser telle une cataracte. La bousculade spectrale s'apaisa, pas moins affamée, mais habitée par un nouvel espoir stupéfait.

Une éternité sembla s'écouler avant qu'un bruit humain pénétrât les bois obscurs, accompagné d'une faible lueur orange en approche. Un crépitement et un craquement de broussailles ; un coup sourd et un juron à mi-voix ; l'écho d'une dispute interrompue net lorsque l'érudite Hallana s'écria :

— Là, là-bas ! Oswin, à gauche !

La compagnie la plus inattendue qu'Ingrey eût jamais vue s'avança maladroitement dans la clairière. L'érudit Oswin montait un cheval instable sur ses jambes, avec sa femme en croupe qui lui agrippait la taille d'un bras et lui donnait des indications de l'autre. Le prince Biast les suivait sur un autre cheval fatigué, fixant bouche bée la mêlée des fantômes avec une expression stupéfaite, et l'érudit Lewko fermait la marche à pied avec le prince Jokol muni d'une torche. Les robes naguère blanches de Lewko étaient maculées de boue jusqu'à la cuisse, et tous étaient en nage, débraillés, couverts de la poussière de la route.

— Hallana ! la salua Ijada avec de grands gestes reconnaissants, comme si tout s'arrangeait soudain. Par ici, vite !

— Vous les *attendiez* ? lui demanda Ingrey.

— Nous sommes arrivés tous ensemble, et nous avons passé ces deux derniers jours à remonter la route à toute allure. Cinq dieux, quel voyage. Le prince-maréchal nous commandait. J'ai fini par prendre de l'avance – mon cœur me dictait de me hâter, et j'étais morte de peur.

L'érudit Lewko approcha d'Ingrey en boitant et se signa à la hâte. Jokol le suivit avec un sourire fébrile et dément qu'Ingrey l'imaginait

arborer lors des tempêtes en mer, alors que son bateau affrontait des vagues hautes comme des montagnes et que tous les hommes sains d'esprit s'agrippaient aux cordages en hurlant.

— Ho ! Ingorry ! s'écria-t-il joyeusement, saluant les guerriers fantômes à droite et à gauche comme des cousins perdus de vue depuis longtemps. Cette nuit donnera naissance à de fameuses chansons !

— Êtes-vous les enveloppes mortelles des dieux ? demanda Ingrey à Lewko. Êtes-vous tous devenus des saints ?

— Je l'ai été autrefois, répondit Lewko d'une voix sifflante, et ce n'est pas la même chose. Si je devais émettre une hypothèse…

Il balaya du regard la clairière hantée pour terminer sur Ingrey, plissant les yeux.

Abandonnant leur monture éreintée, Oswin et Hallana franchirent le sol inégal bras dessus, bras dessous, observant les guerriers fantômes avec un air émerveillé mêlé d'appréhension, ainsi que d'une ardente curiosité intellectuelle, Ingrey en eût juré, guère éloignée à sa façon de l'affreux enthousiasme de Jokol.

— Si je devais émettre une hypothèse, Oswin, poursuivit Lewko à l'intention de son collègue (Ingrey soupçonna un grand débat sur le sujet), je crois, *moi*, que nous avons tous été changés en animaux sacrés des enterrements.

Oswin sembla d'abord un rien offensé, puis songeur. Hallana se mit à *pouffer*. Son rire semblait tendu mais curieusement joyeux.

— Ingrey doit purifier mes fantômes, dit fermement Ijada. Je vous avais *dit* que ce serait le cas.

Ils en débattaient depuis deux jours, devina Ingrey, mais au moins cette compagnie, malgré sa bizarrerie, était-elle joliment équipée pour aborder ces sujets-là. *Les dieux n'ont d'autres mains que les nôtres dans ce monde.* Une chaîne de main en main…

Biast aperçut sa sœur, effondrée sur le monticule non loin du corps de Wencel, et se précipita vers elle, s'agenouillant pour la serrer dans ses bras. Têtes penchées l'une vers l'autre, ils parlèrent hâtivement à voix basse. Il la serra contre lui, frissonnante. Elle ne pleurait pas, ou pas encore.

— Ijada, murmura Ingrey. Je crois que nous ne devrions guère tarder, si nous voulons y arriver.

Autour de lui, les revenants avaient cessé de s'agiter et le fixaient à présent dans un silence lourd d'attente. *Comme si j'étais leur dernier espoir de paradis.*

— Comment… Qu'est-ce que… *Que dois-je faire ?*

Elle saisit des deux mains l'étendard à tête de loup et redressa les épaules.

— Vous êtes le roi-chaman. Faites ce qui vous semble juste et ce sera suffisant.

Près d'elle, le maréchal à la ceinture d'or approuva d'un geste.

Quatre mille, quel nombre ! *Il importe moins de savoir où commencer que de me lancer.*

Ingrey se tourna lentement et aperçut le grand guerrier à la cape de loup qu'il avait déjà vu. Il lui fit signe de s'avancer et scruta ses traits pâles. Le fantôme sourit et hocha la tête d'un air bienveillant, comme pour le rassurer, s'agenouilla devant Ingrey, lui prit la main gauche et inclina la tête. Fasciné, Ingrey tendit l'index droit, le long duquel s'écoula un filet de sang depuis le chiffon trempé qui pansait sa plaie rouverte, et en étala une goutte sur le front du guerrier. Ingrey se sentit troublé de voir le fantôme lui sembler à présent solide, et non plus liquide comme auparavant, et il se demanda en quoi il avait donc été transformé lui-même.

— *Venez*, murmura Ingrey, et l'esprit loup du guerrier, usé par l'âge, à peine plus concret qu'une trace d'ombre, disparut à travers ses doigts.

Le guerrier se redressa et leva le visage vers les divins qui l'observaient, puis tendit la main vers l'érudit Oswin en un geste moitié salut, moitié supplication. Oswin, jetant de biais un coup d'œil anxieux vers Hallana, lui répondit d'un vigoureux signe de tête et tendit la main pour saisir celle du revenant. Le guerrier-loup la serra, sourit d'un air béat, puis disparut.

— Oh, dit Oswin d'une voix tremblante, des larmes perlant à ses yeux. Oh, Hallana, je ne savais pas…

— Chht, dit-elle. Tout ira bien à présent, je crois.

Elle s’humecta les lèvres et observa Ingrey comme un croisement entre son enfant préféré et une œuvre d’art enfin aperçue après des jours de voyage.

Ingrey regarda de nouveau autour de lui, les yeux remplis de choix, et fit signe à un autre guerrier d’approcher. L’homme s’agenouilla puis, maladroitement, plein d’espoir, il éleva sa tête entre ses deux mains. Ingrey répéta l’onction écarlate sur son front, quoi que pût valoir cette ultime libation du monde matériel, et relâcha un sombre esprit faucon qui s’envola dans la nuit et disparut. Le guerrier tendit de nouveau la main vers Oswin, et Ingrey vit cette fois, juste avant que l’homme ne s’estompât, qu’il était de nouveau entier. *Le Père vous protège en chemin, dans ce cas.*

Une revenante s’avança, jeune d’apparence, et déploya un étendard qui révéla un chat en train de cracher, vieil emblème des Laclynx, clan qui avait diminué jusqu’à s’éteindre faute de descendants mâles deux siècles plus tôt. Quand Ingrey lui prit la main, il s’étonna de sentir deux autres âmes en lambeaux s’accrocher à elle à travers son étendard. Son lynx était en triste état, et les deux autres créatures en trop piètre état pour qu’il les reconnût avant qu’elles ne disparaissent. Il dessina sur son front trois traits carmin parallèles, qui semblèrent suffire, car elle se leva et se dirigea vers Jokol, lequel s’illumina, se redressa, lui baisa la main et lui murmura quelque chose à l’oreille avant qu’elle s’effaçât. Ingrey eût juré entendre un faible rire, soudain joyeux, s’attarder un moment dans les airs. Jokol pour la Fille, oui. *La Dame Printemps est connue pour l’abondance de ses bienfaits*.

Le suivant était un vieil homme maigre qui se dirigea vers Lewko, lequel parut songeur lorsque le revenant passa de l’autre côté. *Lewko pour le Bâtard, naturellement.*

— Prince Biast, l’appela doucement Ingrey. Je crains d’avoir besoin de vous ici.

Biast pour le Fils. Bien sûr.

— Je serai sans doute la moins utile, cette nuit, murmura Hallana avec un coup d’œil en direction du monticule. Je vais tenir compagnie à cette pauvre Fara jusqu’à ce que vous ayez besoin de moi. Elle a dû passer d’affreux moments.

— Je vous remercie, Érudite, répondit Ingrey. Elle a été affreusement maltraitée tout du long. Mais à la fin, elle s'est rappelé qu'elle était une princesse.

Biast s'avança aux côtés d'Ingrey et l'étudia d'un air circonspect. Son expression extatique, lorsqu'il le regardait, se mêlait d'un soupçon de méfiance. Dans une tentative manquée d'ironie, il murmura :

— Dois-je vous appeler « sire », ici ?

— Vous n'avez pas à m'appeler quoi que ce soit, tant que vous vous affairez à la tâche. Est-ce que Fara va s'en sortir ?

Ingrey désigna d'un signe de tête, de l'autre côté de la clairière, l'endroit où la princesse se tenait recroquevillée, regardant d'un air lugubre Hallana s'asseoir près d'elle.

— J'ai proposé de la conduire là où Symark attendait avec les serviteurs des divins, mais elle a refusé. Elle dit qu'elle veut témoigner.

— Elle l'a mérité.

Et elle serait ainsi, avec Ingrey, la seule autre personne à avoir vu tous les agissements de Fleuvéquin depuis la mort de son père jusqu'à… la conclusion de sa nuit, quoi qu'elle pût bien être. S'il survivait, ce serait peut-être important. *Et dans le cas contraire, peut-être encore plus.*

— La plupart, ici, seront sans doute pour vous, dit Ingrey à Biast. Les anciens rois avaient deux tâches : mener leurs hommes au combat et les ramener ensuite chez eux. Fleuvéquin a perdu la seconde vue, je crois, dans sa sombre folie et son désespoir. Ces guerriers de l'Ancienne Sylve ont accompli leur devoir envers leur roi ; seul reste le devoir de leur roi envers eux. La nuit… (Ingrey soupira.) … va être longue.

La gorge serrée, Biast hocha brièvement la tête.

— Allons-y.

Ingrey regarda autour de lui les revenants qui approchaient de nouveau, remplis d'appréhension, puis éleva la voix, sans être sûr toutefois que ce fût nécessaire ; sa voix portait dans les limites du Champ du Massacre.

— Ne craignez pas de partage inégal, guerriers des clans ! Je ne cesserai pas avant que votre longue veille n'ait pris fin.

Un jeune homme à la barbe blonde s'agenouilla, premier d'une longue file de jeunes gens semblables, affreusement mutilés pour la plupart. Ingrey libéra une créature après l'autre : ours et sanglier, cheval et loup, cerf et lynx, martre et faucon. Biast examina chaque homme passant entre ses mains, comme s'il scrutait un miroir dérangeant.

Il avait fallu deux jours aux troupes d'Audar pour tuer tous les hommes ici présents ; Ingrey ne voyait pas comment les libérer tous en une nuit, mais le temps semblait s'écouler étrangement dans ces bois. Il ignorait si c'était une variante de ce que subissait son flux de perception lorsque son ardeur guerrière le saisissait – un don de chaman – ou si les dieux lui avaient prêté quelque élément de Leur temps divin, grâce auquel Ils s'occupaient de toutes les âmes du monde également et simultanément. Ingrey savait seulement que chaque guerrier méritait le regard attentif de son roi sacré, ne fût-ce qu'un bref instant ; et s'il n'avait pas contracté lui-même cette dette, il lui revenait néanmoins de la payer. *Héritier, en effet.*

Puis il se demanda ce qu'il achèverait en premier, sa tâche ou lui-même. Peut-être connaîtraient-ils tous une fin simultanée, selon un parfait équilibre.

Les archers darthacains s'avancèrent au milieu de la nuit. Ce qui intrigua grandement Ingrey, car ils ne portaient pas d'esprits animaux à libérer. Quel remous magique avait donc capturé leur âme, quelle conjonction de sortilèges brisés, de dons divins, de combat nocturne et de sacrifice sanglant les avait emprisonnés ici, il ne pouvait l'imaginer. Il les marqua néanmoins de son sang, ils le remercièrent du regard, et il les remit aux dieux qui les attendaient.

La femme Rocheloup portant le brassard doré à tête de loup l'embrassa sur le front pour le remercier de sa bénédiction du sang, puis, cédant à un bref caprice, lui baisa les lèvres avant de se tourner vers Hallana. Ingrey se raidit au contact de cette froideur, mais les lèvres de la femme se réchauffèrent et se colorèrent légèrement, comme sous l'effet d'un heureux souvenir, si bien qu'il considéra l'échange comme équitable.

Ce fut dans le noir précédant l'aube, tandis que les étoiles et la demi-lune décroissante s'abritaient derrière de gros nuages, qu'il vint au terme de sa tâche amère. Restait environ une vingtaine de fantômes qui détournaient leur visage blafard des dieux.

Ingrey se tourna vers Oswin.

— Érudit, que dois-je faire de ceux-là ?

Il désigna les revenants : incapables de le fuir, peu désireux d'approcher.

Oswin prit une profonde inspiration et répondit à contrecœur, comme s'il récitait une vieille leçon :

— Le paradis pleure, mais le libre arbitre est sacré. C'est la capacité de dire non qui donne un sens au oui. De la même façon qu'un mariage forcé n'est pas une union, mais un viol criminel. Les dieux ne veulent ou ne peuvent pas violer nos âmes ; dans tous les cas, Ils ne le font pas. Que je sache, ajouta l'érudit méticuleux en lui.

Eux aussi sont morts sur le Champ du Massacre ; j'ai envers eux le même devoir. Ingrey déverrouilla sa voix et ordonna à ces revenants désespérés d'avancer, puis leur offrit son onction sanglante, et libéra leurs esprits animaux. Puis les laissa partir. La plupart se dissipèrent, se fondant dans un néant total, avant même d'atteindre les arbres.

Il en restait deux à présent : le guerrier-maréchal, qui avait passé la nuit aux côtés d'Ijada et de l'étendard royal des Rocheloup ; et l'être près duquel – pour lequel – il était jadis mort sur le Champ du Massacre. Il fallut presque toute la force restante d'Ingrey pour forcer Fleuvéquin à s'avancer vers lui ; ils finirent tous deux à genoux.

Celui-ci n'est pas le même. L'esprit cheval de Fleuvéquin avait disparu, ainsi que sa royauté, mais la chaîne d'âmes demeurait, dans cette forme torturée où bouillonnaient des générations de Fleuvéquin. Hésitant, Ingrey chercha les lambeaux de Wencel parmi cette masse, et murmura : « *Viens.* » Puis plus fort : « *Viens !* » Un frisson parcourut l'être face à lui, mais aucune âme individuelle ne s'en extirpa. Ingrey se demanda s'il avait commis une erreur tactique ; s'il avait commencé par Fleuvéquin, avant d'être épuisé par cette nuit, eût-il pu défaire ce que sa vieille malédiction avait

soudé ? Ou était-ce simplement hors de portée de ses pouvoirs terrestres ? Il était presque certain que non. Presque.

Plusieurs des visages de Fleuvéquin, émergeant à la surface de cet horrible crâne, jetèrent un regard languissant en direction des véhicules des dieux, les cinq individus mal assortis qui s'appuyaient les uns aux autres, en proie à une fatigue presque égale à celle d'Ingrey. D'autres détournèrent le regard, avec toute l'amertume, la rage et l'infinie souffrance de Fleuvéquin au fond des yeux.

— Quel est votre désir à tous ? lui demanda Ingrey. Je n'ai pas le pouvoir de vous rendre les siècles perdus. J'ai refusé de vous laisser vous venger en exilant ces autres âmes des dieux, car votre royauté sacrée ne vous accordait pas ce droit, et ça revenait donc à la trahir. Que reste-t-il donc ? Je vous offrirais la miséricorde si vous l'acceptiez.

Les dieux vous la donneraient en abondance.

« Pitié », chuchotèrent plusieurs des voix de Fleuvéquin, avec un regard vers les portes, et « Pitié », murmurèrent les autres, détournant les yeux. Un mot unique, englobant des faveurs exclusives et contraires. Ingrey pouvait-il, par une puissance physique ou magique, forcer cet être divisé à se diriger vers un autel ? Devait-il essayer ?

Le temps s'était étiré pour lui cette nuit-là, mais il n'en restait guère. Si l'aube arrivait sans prise de décision, que se produirait-il ? Et s'il attendait que l'aube lui retirât ce choix, la décision ne revenait-elle pas au même ? S'il commettait une erreur de jugement par simple lassitude, eh bien, il ne serait pas le premier homme ou roi agissant ainsi. Il avait cru que mener les hommes au combat vers une défaite quasi certaine était la tâche la plus effrayante pour un roi, mais cette nouvelle impossibilité l'éclaira grandement. Il regarda Fleuvéquin et se dit : *Il doit avoir possédé une grande âme, jadis, pour que les dieux le désirent encore, même en si triste état.*

Il parcourut les témoins du regard : trois divins du Temple, deux princes, une princesse, et les deux porte-étendards royaux, les vivants et les morts. Le bref éclat de jalousie de Biast avait totalement déserté son visage. Même lui, en cet instant, ne désirait

plus la royauté sacrée. Le visage attentif du guerrier-maréchal était inexpressif.

Ingrey serra sa main droite douloureuse jusqu'à ce que le sang coulât entre ses doigts, et fit tomber une épaisse ligne tout autour de la tête du revenant torturé. Puis inspira longuement l'air nocturne et brumeux, souffla : « Miséricorde. » Et laissa repartir Fleuvéquin.

Lentement, comme une épaisse fumée s'échappant d'un bûcher, Fleuvéquin se dissipa, jusqu'à ce que la brume de son âme se mêlât au brouillard. Les yeux morts du guerrier-maréchal se fermèrent un moment, comme s'il voulait éviter de voir le spectacle pour ne rien en savoir. De tous les présents, il était le seul dont Ingrey eût la certitude qu'il comprenait ce choix. Tous les choix. Un grand silence régnait dans la clairière.

Ingrey tenta de se lever, échoua, puis réessaya. Il resta un moment debout avec les mains sur les genoux, faible et pris de vertige. Il ne pensait pas avoir perdu assez de sang pendant la nuit pour le tuer, mais une quantité impressionnante s'était néanmoins répandue à terre et sur sa tenue de cuir. *Il semble toujours y en avoir plus quand il est étalé ainsi.* Il se redressa enfin pour regarder le dernier revenant, puis Ijada, qui tenait toujours l'étendard à tête de loup. Planté au sommet de sa pointe d'acier, un cœur sombre palpitait toujours.

Il s'inclina devant le guerrier-maréchal.

— Je vous demanderai un don en retour, messire porte-étendard. Un moment supplémentaire de votre temps.

Le guerrier-maréchal ouvrit la main en signe d'étrange permission. *Tout mon temps vous appartient désormais, Sire,* semblaient dire ses yeux.

Ingrey s'avança et referma la main sur l'épaule d'Ijada ; elle lui sourit d'un air las, le visage blême, sale et lumineux. Ingrey parcourut du regard les cinq membres de l'assemblée sacrée. *Oui…*

— Érudit Oswin, Érudite Hallana, voulez-vous bien approcher un moment ?

Ils échangèrent un coup d'œil puis s'avancèrent.

— Oui, Ingrey ? demanda Hallana.

— Pouvez-vous prendre chacun une extrémité de ceci et le tenir bien droit ? Pas trop haut.

Non sans appréhension, ils saisirent le manche de l'étendard, comme s'ils se demandaient s'ils allaient pouvoir le toucher concrètement, puis s'écartèrent l'un de l'autre. La bannière des Rocheloup se déploya et se mit à pendre comme si le grand loup baissait la tête jusqu'à terre.

Ingrey se tourna vers Ijada.

— Prenez-moi la main.

Elle lui toucha la main droite d'un air hésitant, prenant garde à son pansement souillé, mais il lui serra les doigts en retour, et elle raffermit alors sa prise. Il la fit se tourner de sorte qu'ils se retrouvent face à la perche horizontale.

— Franchissez-la avec moi, dit-il, si nous devons être alliés en des nuits comme celles-ci et amants dans toutes celles qui suivront.

— Ingrey… (Elle le lorgna d'un air méfiant, de biais, à travers des mèches pendantes.) Me demandez-vous de vous épouser ?

Plus ou moins, faillit-il répondre, avant de se raviser. C'était surtout *plus*.

— Oui. Vous devez épouser un roi. C'est votre grande chance.

Il regarda autour de lui ; le visage grave d'Oswin s'était illuminé, et celui de Hallana se fendait d'un large sourire.

— On ne pourrait mieux choisir nos témoins : trois divins du Temple de bonne réputation, deux princes – dont un poète qui immortalisera sans aucun doute ce moment avant que nous soyons à mi-chemin de Gîtelevant…

Jokol, qui s'était approché pour voir et entendre, hocha la tête d'un air ravi.

— Ah, Ingorry, beau travail ! Oui, sautez, sautez, Ijada ! Ma jolie Breiga aimera cette chanson-là, oui !

— Une princesse…

Ingrey s'inclina à moitié, un peu hésitant, en direction de Fara, qui s'était assise d'un air sombre au bord du monticule ; elle lui répondit d'un mouvement du menton, avec gravité mais sans désapprobation.

— Ainsi qu'un autre témoin.

Ingrey désigna le guerrier-maréchal ; il ignorait que les fantômes pouvaient être perplexes, mais celui-ci, par un sourire surpris, le bénit par avance de cet ultime usage inattendu de l'emblème qu'il avait si longtemps défendu.

— Vous aurez des cérémonies plus tard, si vous le souhaitez, ajouta Ingrey à l'intention d'Ijada. Avec de plus beaux habits, ou ce que vous voudrez. Tant que vous le voudrez. Tant que c'est avec moi, ajouta-t-il prudemment.

— On les limite généralement à une ou deux, grommela Oswin depuis son extrémité de la perche, avec un sourire naissant.

Ingrey ouvrit la bouche pour continuer à la persuader, mais Ijada posa les doigts sur ses lèvres pour le faire taire. Il chancela légèrement lorsque ses genoux faillirent céder et elle lui jeta un regard en biais, pensive. Elle regarda Oswin, puis Hallana, puis tendit la main pour abaisser la perche ; les deux divins acceptèrent docilement de la maintenir à une hauteur que le roi sacré serait assuré de pouvoir franchir.

Ingrey et Ijada échangèrent un regard, joignirent les mains et sautèrent.

Il faillit trébucher à l'atterrissage, car la tête lui tournait, mais Ijada le retint. Ils échangèrent un baiser, qu'il voulut abréger, en promesse d'un futur autre ; Ijada captura son visage entre ses mains pour l'intensifier. *Oui*, songea Ingrey, s'arrêtant pour éprouver la douceur, la tiédeur, le léger contact des dents. *C'est le seul Moment présent.*

Ils se séparèrent, échangeant des sourires pensifs, et Ingrey reprit l'étendard. Le cœur palpitant avait disparu de la pointe. *Mais lequel d'entre nous a reçu quelle moitié ?* Il n'était pas sûr de le savoir.

Le guerrier-maréchal s'abaissa sur un genou, défit ses tresses grisonnantes de sa ceinture dorée et tendit sa tête devant lui. Ingrey s'agenouilla, lui aussi, et pressa une ultime et généreuse giclée de sang qu'il étala sur son front plissé. Le vieil esprit étalon qu'il libéra était usé par l'âge, mais Ingrey songea qu'il avait dû être jadis un bel animal charnu, car il sembla s'envoler, cette nuit-là.

Le guerrier-maréchal se releva entier ; il fit rouler ses épaules, comme sous l'effet du soulagement, et hocha la tête d'un air

solennel à l'intention d'Ingrey. Puis il se détourna, tendit la main pour prendre celle de l'érudit Oswin, et disparut sans un regard en arrière.

Les ténèbres véritables envahirent les yeux d'Ingrey pour la première fois cette nuit-là ; alors seulement, il comprit réellement qu'il avait, pendant toutes ces heures passées, vu avec une clarté surnaturelle à la lumière des fantômes. Avec un grognement, Jokol se précipita pour tisonner un petit feu qu'Ingrey n'avait pas remarqué, sans doute allumé pour réchauffer Fara durant la nuit tandis qu'il attendait que les adeptes de la Dame se présentent à lui. La lueur orange teintait d'une nuance dorée les visages fatigués qui se pressaient à présent tout autour.

Biast désigna prudemment l'étendard royal des Rocheloup, sur lequel Ingrey s'appuyait.

— Qu'allez-vous en faire ?

Oui, quoi donc ? Il se redressa pour le contempler, décontenancé. Il était aussi solide entre ses doigts que celui de Fleuvéquin qu'avait brisé Fara, mais ne provenait pas du monde extérieur, et Ingrey doutait de pouvoir l'y transporter, au-delà des limites des Bois blessés. Il doutait tout autant de le voir survivre à l'aube, qu'annonçait une légère nuance grise dans la brume qui flottait sur les arbres noueux. La royauté sacrée d'Ingrey était plus étroitement limitée par l'espace, le temps et le besoin que ne le comprenait Biast, car, dans le cas contraire, il ne l'eût pas fixé avec cet air gêné.

Ingrey n'avait aucune envie de remettre humblement son étendard à Biast, aussi prudent que semblât ce geste sur un plan politique. C'était celui des Rocheloup, non pas des Boiscerf, il appartenait à la nuit et non au jour, et par ailleurs, par ailleurs… *Qu'il gagne donc le sien.*

— Dans l'Ancienne Sylve, expliqua Ingrey, le porte-étendard royal protégeait l'étendard depuis la mort de l'ancien roi jusqu'au couronnement du nouveau. (*Je sais maintenant pourquoi.*) Puis on le brisait et on en brûlait les fragments sur le bûcher du roi mort, si les événements permettaient cette cérémonie.

Et dans le cas contraire, commençait-il à soupçonner, quelqu'un tirait au mieux parti de l'inspiration, de l'urgence et de ce qui lui tombait sous la main. Il regarda autour de lui d'un air un peu vague.

— Ijada, nous devons aussi purifier cette terre avant de quitter cet endroit. Par le feu, je crois. Et nous devons partir vite.
— Avant le lever du soleil ? demanda-t-elle.
— Ça me semble la chose à faire.
— Vous devriez le savoir.
— Je le sais.
Elle suivit son regard balayant le décor.
— Le forestier de mon beau-père disait que ces arbres étaient malades. Il avait voulu mettre le feu aux bois, mais je l'en avais empêché.
— Me laisserez-vous faire ?
— C'est votre royaume.
— Seulement jusqu'à l'aube. Demain, ce sera de nouveau le vôtre.
Il jeta un coup d'œil oblique à Biast pour voir s'il saisissait l'allusion.
— Ça vaut peut-être mieux, soupira Ijada. C'est peut-être nécessaire. Peut-être… qu'il est temps. Et, hum… (Elle s'humecta les lèvres.) Et le corps de Wencel ?
L'érudit Lewko répondit, non sans gêne :
— Je ne crois pas que nous devrions l'emporter avec nous. Nos bêtes se sont épuisées hier, et peineront déjà bien assez à nous ramener jusqu'aux routes principales. Il faudra envoyer quelqu'un le chercher ici. Nous devrions peut-être construire un petit cairn afin de le protéger des bêtes sauvages et des oiseaux en attendant ?
— Le dernier roi Fleuvéquin n'a jamais eu son bûcher de guerrier, répondit Ingrey. Personne ici n'en a eu, à l'exception, sans doute, de ceux qui se sont retrouvés prisonniers des huttes en flammes cette nuit-là. J'ignore si Audar, en les enterrant tous dans des fosses, obéissait à un acte théologique, si c'était nécessaire à sa magie et son sortilège, ou si ça relevait seulement de l'efficacité militaire. Plus j'en apprends sur le Champ du Massacre, plus je crois que personne ne le savait vraiment, même à l'époque. Il se fait tard ; c'est la dernière heure. Nous allons brûler les bois.
Pour Wencel. *Pour eux tous.*
Ijada humecta un doigt prudent qu'elle éleva en l'air.

— Le vent souffle à l’est, pour l’instant. Ce qui devrait convenir, même s’il ne pleut pas.

Ingrey hocha la tête.

— Biast, Messires, pouvez-vous aider Fara à se relever ? Quelqu’un peut-il ramener les chevaux ?

— Moi ! répondit joyeusement Hallana, qui prit tout le monde de court, à l’exception d’Oswin, en se tournant vers les quatre points cardinaux pour appeler entre ses mains en coupe, d’une voix forte et maternelle :

— Chevaux ! Chevaux !

Quelques minutes plus tard, Oswin sembla quelque peu blessé, mais pas surpris le moins du monde, lorsqu’une suite de craquements et bruits de sabots parmi les broussailles annonça l’arrivée de plusieurs montures abandonnées, traînant leurs rênes derrière elles, s’ébrouant d’un air inquiet. Jokol et Lewko, sur un signe d’Ingrey, avaient ramassé en silence des branches mortes et sèches en lisière de la clairière et les avaient discrètement empilées autour du corps de Wencel. Lewko s’occupa de la bourse du comte, de ses bagues, et d’autres objets susceptibles d’intéresser ses futurs héritiers devant la loi. Ijada posa les fragments de l’étendard brisé au sommet de la pile. Hallana aida la princesse veuve à monter en selle. La compagnie s’enfonça à la file, parmi les ombres, en direction du marais. Fara ne regarda jamais en arrière.

Mais Biast, si. Il fit décrire une demi-volte à son cheval pour demander à Ingrey, qui tisonnait le feu à l’aide d’un bâton :

— Ça ira, vous deux ?

— Oui, répondit Ingrey. Rejoignez la porte de ronces. Nous vous rattraperons.

D’un air grave, Ijada prit l’étendard, recula de quelques pas, puis plongea la bannière rouge et noir dans le feu jusqu’à ce qu’elle s’enflammât. Elle la tendit à Ingrey. Celui-ci la saisit à deux mains, ferma les yeux, puis l’éleva vers le ciel. Il rouvrit les yeux, prit la main d’Ijada, et se prépara à esquiver les retombées, s’il y en avait.

Au lieu de quoi la perche s’éleva en tournoyant puis éclata en une centaine de fragments enflammés, qui se mirent à pleuvoir autour d’eux.

— Oh, s'exclama Ijada, surprise. Je croyais que nous devrions marcher à travers bois avec des torches pour trouver des brindilles sèches…

— Je ne pense pas, répondit Ingrey avant de l'attirer ensuite vers Biast, qui le regardait avec des yeux écarquillés sous cette lumière jaune naissante. Mais il est temps de partir. Oui, sans aucun doute.

Derrière eux, dans les bois, quelque chose de très, très sec éclata en grondant, dans une gerbe d'étincelles.

— Très vite, même.

Le petit cheval de Biast s'agitait malgré sa fatigue, mais le prince-maréchal suivit le rythme tandis qu'ils se frayaient un chemin à travers les arbres difformes en direction du marais. Il jeta un coup d'œil à Ingrey et Ijada comme s'il cherchait à décider lequel d'entre eux faire monter en croupe derrière lui avant de partir au galop, si le vent tournait. Par chance, du point de vue d'Ingrey, car il ne lui restait plus d'énergie pour se disputer cette nuit-là, la légère brise ne tourna pas et le cercle de flammes continua à s'éloigner du centre, à peine plus vite qu'un homme au pas. Ils atteignirent la lisière des bois, sinon très en avance par rapport aux flammes dévorantes, du moins suffisamment.

Ijada soutint Ingrey jusqu'à la porte de ronces. Puis Biast, le voyant trébucher, descendit de cheval pour le hisser à sa place et mener lui-même la bête. Ils n'avaient pas besoin d'autre lanterne que cette lointaine combustion pour gravir le sentier qui remontait la vallée en zigzaguant. Ils atteignirent le promontoire ouvert pour découvrir que tous les autres s'étaient rassemblés autour d'un campement improvisé préparé par Symark, Ottovin, Bernan et Hergi.

Lewko aida Ingrey à descendre du cheval de Biast. Ingrey frissonnait violemment dans la froideur de l'aube. Voyant Lewko lui passer le bras par-dessus ses épaules pour l'escorter jusqu'au feu de camp, Hallana abandonna Fara aux soins de Hergi et se précipita vers eux. Ingrey l'entendit marmonner « Dratab ! » tout bas, ce qui l'inquiéta plus que sa propre faiblesse.

Elle fronça les sourcils avec un intérêt tout médical.

— Apportez-lui de la nourriture et des boissons chaudes, et vite, ordonna-t-elle à Bernan et Oswin. Et tout ce que nous avons comme

couvertures et capes.

Ingrey s'effondra sur un tapis de selle, car il ne pouvait plus rester debout.

— A-t-il perdu trop de sang ? demanda une Ijada inquiète à l'érudite.

Laquelle répondit, de manière un peu trop indirecte :

— Tout ira bien si nous parvenons à le réchauffer et à le nourrir.

Hergi apparut portant sa trousse de cuir, et Ingrey la laissa de nouveau nettoyer et panser sa main droite encroûtée, où la blessure s'était refermée – une fois de plus – et où les ecchymoses vertes disparaissaient. Les autres s'affairaient autour d'eux avec une agitation qui lui semblait inutile, pour rassembler nourriture et couvertures, allumer le feu. Ingrey était fatigué, essoufflé, pris de vertige, et tremblait de froid au point qu'il faillit renverser son infusion au goût bizarre avant d'arriver à porter la tasse à ses lèvres engourdies, mais Ijada ne cessait de la remplir et de lui servir tous les morceaux que le camp pouvait leur fournir. Mieux encore, elle se blottit avec lui sous ses couvertures pour partager la chaleur de son corps, lui réchauffant les mains des siennes. Les frissons cessèrent enfin et Ingrey se sentit simplement très, très fatigué.

— Comment êtes-vous arrivés ici ? demanda-t-il à l'érudit Lewko, qui s'était assis pour lui tenir compagnie et partager un morceau de fruit sec que quelqu'un avait tiré d'une sacoche de selle. Je n'ai pas pu envoyer de message, après avoir quitté le chevet du roi sacré, même si c'était mon intention. Fleuvéquin nous gardait en otages, Fara et moi.

— J'avais escorté Hallana à l'interrogatoire d'Ijada ce soir-là. Nous étions en train de parler lorsque Ijada a semblé bouleversée, répétant avec insistance qu'il venait de vous arriver quelque chose d'affreux.

— Je ne vous sentais plus, expliqua Ijada. Je craignais qu'on vous ait tué.

Elle eût voulu s'approcher encore, mais il n'y avait plus d'espace entre eux ; elle resserra donc plutôt le bras autour de lui.

— Fleuvéquin nous a volé notre lien.

— Ah ! souffla-t-elle.

Lewko leva un sourcil curieux en entendant cet échange, mais préféra poursuivre son récit.

— Dame Ijada a insisté pour que nous allions enquêter. Hallana a accepté. J'ai… décidé de ne pas la contrarier. Votre cavalier Gesca a décidé, lui aussi, de ne pas s'y opposer, du moins pas à Hallana, mais il nous a suivis comme le lui imposait son devoir de gardien. Nous avons rejoint tous les quatre le palais de Fleuvéquin, où l'on nous a appris que vous vous étiez rendus au chevet du roi sacré. Puis au palais du roi sacré, où nous avons trouvé Biast auprès du lit de mort de son père, affirmant que vous étiez tous retournés chez le comte. Nous savions que nous ne vous avions pas manqué dans le noir. Hallana est entrée dans une de ces humeurs qu'elle connaît parfois, et nous a conduits à l'écurie du comte.

— Qui devait offrir un sacré spectacle, commenta Ingrey.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Rien n'avait pu convaincre Biast qu'il s'était produit plus fâcheux que l'habituelle maladie de sa sœur, jusqu'à ce moment-là. À compter de cet instant, nous nous sommes lancés dans une poursuite effrénée. Hallana s'est hâtée d'aller chercher Oswin, Bernan et leur chariot, puis a trouvé le prince Jokol en train de parler à Oswin – il veut toujours emmener un divin sur son île – et les a tous ramenés. J'hésitais à entraîner cette turbulente compagnie sur la route, mais enfin, je sais compter jusqu'à cinq. (Lewko soupira.) Au moins Jokol n'a-t-il pas emmené son ours polaire.

— Il comptait le faire ? demanda Ingrey, perplexe.

— Oui, répondit Ijada. Mais j'ai réussi à l'en dissuader. C'est un homme très gentil.

Ingrey préféra s'abstenir de commenter.

Lewko poursuivit :

— J'ai conclu alors que les dieux devaient être de notre côté – comment dit-on *Les cinq dieux Les bénissent* quand il s'agit *déjà* des dieux ? Imaginez cette escapade avec l'ours polaire *en plus*. (Il frissonna.) Fafa aurait dû monter dans le chariot, sans doute, même si l'animal est assez gros pour qu'on le monte, *lui*.

Il cligna des yeux, l'air songeur.

— Je me demandais… Pensez-vous que cette histoire de quête de divin soit un stratagème de la part de la jolie Breiga pour se débarrasser de l'ours avant de le retrouver chaque nuit au pied de son lit nuptial ?

Les yeux d'Ijada s'illuminèrent, puis elle éclata de rire.

— Ou pire encore, sur son lit. Peut-être. Elle me fait l'effet d'une dame très résolue. Par pitié, ne mentionnez pas cette idée en présence de Jokol.

— Jamais ça ne me viendrait à l'esprit. (Lewko effaça le rictus de ses lèvres et poursuivit.) Biast a entassé toutes les affaires de Gîtelevant sur les épaules de Hetwar, que j'imagine assez solides pour les supporter. Nous avons pris la route longeant le fleuve en direction du nord moins de quatre heures après votre départ de Gîtelevant. Après quoi nous n'avons fait que réquisitionner des chevaux de courrier du Temple et des montures de rechange dans les relais de poste royaux, et dormir à tour de rôle dans le chariot, sans interruption jusqu'à Pontmartre.

— Vous avez suivi la route principale jusque là-bas ? demanda Ingrey, traçant une carte mentale. Voilà qui vous a permis de gagner du temps. Nous avons pris un petit chemin quand nous nous sommes dirigés vers l'ouest, pour des questions de discrétion, j'imagine.

— Oui. Il ne semblait jamais y avoir de doute quant à notre destination. Quel déluge de rêves ! Je ne comprenais pas pourquoi, jusqu'à ce que… Enfin, je comprends à présent. Nous avons échangé le chariot contre de nouvelles montures et pris de l'avance sur l'escorte du prince-maréchal au départ de Pontmartre. Ils peuvent encore nous rattraper, s'ils ne se sont pas perdus dans la forêt d'Ijada.

Celle-ci hocha la tête d'un air pensif, comme si elle méditait cette possibilité.

— Le forestier les accompagne ; ils finiront par retrouver leur chemin, peut-être en empruntant une autre issue. (Elle engloba la vallée d'un regard.) La fumée les attirera peut-être.

Hallana, depuis l'autre côté du campement, fit signe à Ijada, qui alla voir ce qu'elle voulait. Ingrey s'étira, enfin réchauffé jusqu'au

bien-être malgré sa migraine, puis rejoignit péniblement le bord du promontoire pour contempler la cuvette formée par Saintarbre-le Champ du Massacre-les Bois blessés. *Mon royaume de Tout-ce-qui-fut.*

Il desserra la couverture autour de son cou et s'assit dessus, étreignant ses genoux, puis se mit à fixer le gouffre gris envahi de brume et de fumée. Le jaune vif et ardent qui repoussait précédemment les ténèbres s'éteignait en formant un anneau d'un rouge maussade, au cœur noir et croissant. La lumière sanglante se reflétait sur les nuages couleur charbon ; Ingrey entendit au loin le faible grondement du tonnerre à travers les collines, et le lourd parfum de la pluie imminente se mêla dans ses narines à la puanteur de la fumée. Il se demanda si les odeurs et le spectacle étaient les mêmes au lendemain du massacre originel, et si Audar s'était arrêté là pour méditer les conséquences des guerres entre rois.

Biast vint le rejoindre, bras croisés, regardant pareillement au loin, comme en signe d'amitié. Le prince-maréchal était un peu trop tendu pour maintenir l'illusion, mais Ingrey l'invita néanmoins d'un geste de la main, et Biast s'affala près de lui, avec un soupir las des plus sincères.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? demanda Biast.

— Dormir, j'espère. Avant de devoir reprendre la route.

— Je voulais dire sur le long terme.

J'avais compris. Ingrey soupira, puis un léger sourire lui étira les lèvres.

— Ensuite, je poursuivrai l'ambition suprême des courtisans…

Il marqua une pause très brève pour laisser à Biast le temps de se crisper.

— … en épousant une riche héritière, puis en me retirant sur ses terres pour y mener une vie paisible.

Il engloba d'un geste les collines qui ceignaient la vallée.

— Paisible ? Dans ces terres désolées ?

— Enfin, elle trouvera peut-être une ou deux tâches auxquelles occuper ma main.

— En effet, répondit Biast, surpris au point de glousser de rire.

— Si elle n’est pas pendue.

Avec une grimace, le prince balaya cette inquiétude d’un geste.

— Ça ne se produira pas. Si vous n’avez pas confiance en Hetwar et en moi, eh bien, je crois qu’Oswin et Lewko auront leur mot à dire sur le sujet. Nous devrions bien, à nous tous, trouver un chemin sensé menant à la justice. Et aussi… (Sa voix hésita, non sous l’effet du doute mais d’une sorte de timidité.) … à la miséricorde.

— Parfait, soupira Ingrey.

— Merci d’avoir sauvé la vie de Fara. À plusieurs reprises, si elle dit vrai. Faire de vous son loup gardien a été l’une de mes décisions les plus chanceuses, s’il s’agissait bien de hasard.

Ingrey haussa les épaules.

— Je n’ai fait qu’accomplir mon devoir envers vous, et celui de tout homme envers sa conscience.

— *Tout homme* n’aurait pas fait ce que je vous ai vu accomplir la nuit dernière. (Biast fixait ses pieds, n’osant croiser le regard d’Ingrey.) Si vous choisissiez de devenir davantage à présent – de viser la place de mon père –, j’ignore qui pourrait se dresser contre vous. Roi-loup.

Pas moi, semblaient ajouter ses épaules affaissées.

Voilà, il y vient. Ingrey désigna un point devant lui.

— Mon royaume mesure trois kilomètres sur cinq, sa population ne compte pas une âme vive, et tout mon règne a duré d’un crépuscule à l’aube. Les morts n’ont fait que me prêter ma royauté, et je la leur ai rendue. Comme doit le faire tout roi ; comme l’a fait votre père.

Mais pas Fleuvéquin ; c’était là que le problème avait en partie pris racine.

— Vous aussi, prince, quand viendra votre tour.

À bien y réfléchir, Ingrey décida qu’il manquait une dimension à sa géographie. Quinze kilomètres carrés multipliés par quatre siècles – voire davantage, car toute l’histoire de l’Ancienne Sylve s’était concentrée sur ce carré de terrain en cette nuit fatale, pour se trouver ensuite si totalement disloquée. Cette vallée évoquait un abysse sous la surface trompeuse d’un lac, et le temps y plongeait infiniment profond – jusqu’au fond. *Mon domaine est plus vaste qu’il*

n’y paraît. Il décida de ne pas troubler Biast par ces réflexions, et déclara seulement :

— S’il demeure en moi le moindre soupçon de royauté, ce petit royaume le contentera.

Les épaules de Biast se décrispèrent visiblement et son visage s’éclaira lorsqu’il comprit que le seigneur-loup aux inquiétants pouvoirs ne souhaitait pas jouer de plus grand rôle dans la politique de Gîtelevant. Il parcourut l’horizon du regard, guettant peut-être son escorte épuisée qui progressait le long des autres brèches, ne trouva personne, puis ramassa quelques cailloux qu’il lança par-dessus bord d’un air songeur.

— Dites-moi la vérité, Sire Ingrey, reprit-il soudain en se tournant pour le regarder bien en face, pour la première fois ou presque. Qu’est-ce qui garantit le caractère sacré de cette royauté ?

Ingrey tarda à répondre, et Biast faisait mine de se détourner, déçu, lorsqu’il lâcha enfin :

— La foi.

Et devant la moue perplexe du prince, il ajouta :

— La conserver.

Les lèvres de Biast esquissèrent un « O » muet, comme si une pointe acérée venait de lui transpercer le cœur. Il se laissa aller en arrière, sans un mot. Il se tut un long moment. Ils restèrent assis dans un silence plus complice tandis que la lueur des flammes progressait à terre au-dessous d’eux, bûcher tardif marquant l’ultime profanation de Saintarbre et du Champ du Massacre.

Épilogue

Cet après-midi-là, Ingrey quitta la forêt d'Ijada accroché à sa selle, en proie au vertige, tandis qu'un des gardes de Biast arrivés en dernier tirait sa monture. Il passa le gros de la semaine suivante allongé dans la maison des beaux-parents d'Ijada à Pontmartre. Mais dès qu'il put se lever sans s'évanouir, Ijada et lui se marièrent – ou se remarièrent – dans le salon de la maison, suite à quoi elle put en toute moralité lui tenir compagnie dans sa chambre de convalescent, de nuit comme de jour. On pouvait accomplir certaines choses sans nécessairement quitter le lit.

Le prince Biast s'était hâté de rentrer à Gîtelevant avec sa suite, pour retrouver ses devoirs ; la nouvelle de sa nomination au titre de roi sacré arriva le lendemain du mariage. Le prince Jokol et Ottovin s'attardèrent juste assez longtemps pour animer les festivités à Pontmartre, où ils firent forte impression, avant de reprendre à cheval la route du Sud pour rejoindre leur navire.

Hallana rejoignit elle aussi ses enfants à Feuilleplantain, escortée par ses fidèles serviteurs, mais l'érudit Oswin attendait avec Lewko d'escorter Ijada, toujours techniquement en état d'arrestation, jusqu'à Gîtelevant. Même avec leur soutien, les rouages du Temple et du Tribunal royal tournaient lentement, et l'enquête ne rendit son verdict final de légitime défense que quelques jours plus tard. Oswin, habile, rassembla dans un même document les demandes de dispense pour les esprits animaux d'Ijada et de la princesse Fara, avec des arguments identiques ; quel que fût le bras de fer disputé en coulisse, soutirant des sourires ironiques à Lewko, la double dispense fut disponible peu après le verdict.

Fara s'installa rapidement dans un veuvage très secret, sous la protection de son frère. Si son esprit cheval faisait d'elle un trophée moins convoité dans le cadre d'un nouveau mariage politique, elle semblait en éprouver davantage de joie sombre que de regret. Ses migraines cessèrent de la tourmenter.

Ingrey ne sut jamais comment Lewko et Oswin parvinrent, à eux deux, à trouver un divin pour le prince Jokol, mais Ijada et lui descendirent sur les quais faire leurs adieux au prince et à ses camarades. Le jeune divin semblait nerveux et s'accrochait au bastingage comme s'il redoutait le mal de mer, mais semblait très courageux et résolu. Quelqu'un avait, dans un éclair de génie, offert Fafa au prince Biast comme cadeau de couronnement, et l'ours polaire élut donc domicile dans une ferme toute proche, où il disposait d'un étang pour lui seul.

En outre, la neige tombait dru lorsque Ingrey et Ijada, tous deux libres, quittèrent Gîtelevant par la route du Sud-Est qui menait à la vallée de la Trappe, en l'experte compagnie de l'érudit Lewko. Ingrey les poussa tous de l'avant malgré le froid. Il arriverait certainement trop tard – mais il lui semblait intolérable d'arriver *tout juste trop tard*. Ils atteignirent le confluent de la Trappe et du Coursbouleau le jour du solstice d'hiver, Jour du Père, coïncidence temporelle qui rendit l'espoir au cœur d'Ingrey malgré ce que lui dictaient la raison et les conseils de l'érudit divin.

— Je crains que vous ne soyez venu pour rien, cousin, déclara Islin des Rocheloup, gardien de Boisbouleau. Depuis dix ans que j'habite ici, je n'ai jamais vu ni entendu parler de fantômes dans cette citadelle. Mais libre à vous de rester les chasser ici si vous le souhaitez.

Islin lorgna Ingrey et ses deux compagnons d'un air gêné, et bâilla derrière sa main.

— Quand vous vous lasserez de chercher dans le noir et le froid, des lits de plumes tièdes vous attendent. Le mien m'appelle ; je vous prie de m'excuser.

— Bien sûr, répondit Ingrey, hochant poliment la tête.

Islin lui répondit de même avant de se retirer de la grande salle à manger.

Ingrey regarda autour de lui. Deux bonnes chandelles de cire dans des bougeoirs d'argent projetaient dans la pièce une lueur instable couleur miel ; un feu brûlant dans le foyer de pierre repoussait en

partie le froid. Au-delà des meurtrières, seule rôdait la noirceur de minuit, bien que le gargouillis du Coursbouleau, pas encore gelé malgré le givre qui couvrait ses rives, leur parvînt faiblement. La pièce n'avait guère changé depuis ce jour fatal où son père et lui y avaient reçu leur loup sacrificiel, et pourtant… si. *Elle est plus petite et plus rustique que dans mon souvenir. Comment une pièce aux murs de pierre peut-elle rapetisser ?*

Ijada dit d'une voix inquiète :

— Ton cousin semblait très réservé pendant le dîner. Penses-tu que nos esprits animaux le dérangent ?

Ingrey esquissa un bref sourire peu sincère.

— Peut-être un peu. Mais je crois surtout qu'il se demande si je compte utiliser ma nouvelle influence à la cour pour lui reprendre son patrimoine.

Islin, à peine plus âgé que lui, avait hérité sa place de l'oncle d'Ingrey trois années plus tôt.

— Le souhaiterais-tu ? demanda Ijada, curieuse.

Ingrey fronça les sourcils.

— Non. Trop de mauvais souvenirs hantent cet endroit ; ils étouffent les bons. Je préférerais les laisser tous derrière moi. À l'exception d'un seul.

Ijada désigna Lewko d'un signe de tête.

— Donc, messire l'érudit. Que vous révèle votre vue divine ? Islin a-t-il raison ? N'y a-t-il pas de fantômes ici ?

Lewko, qui se livrait depuis leur arrivée, cet après-midi-là, à son numéro de divin ordinaire, humble et presque invisible, secoua la tête en souriant.

— Dans un édifice aussi vieux, imposant et occupé depuis si longtemps, c'est surtout leur absence qui m'étonnerait. Que vous disent vos sens de chaman, Ingrey ?

Celui-ci leva la tête, ferma les yeux et renifla.

— De temps en temps, j'ai l'impression de sentir un certain froid dans l'air. Mais ça n'a rien d'étonnant à cette époque de l'année.

Il rouvrit les yeux.

— Ijada ?

— Je manque trop d'instruction pour en être sûre, je le crains. Érudit ?

Lewko haussa les épaules.

— Si je suis touché par le dieu ce soir, mon aura attirera tous les fantômes des environs. Pas sous l'effet d'un sortilège, vous comprenez ; ça se produit, tout simplement. Je vais prier pour que ma double vue soit partagée. Les dieux vous sont redevables, Ingrey, Ijada ; si seulement vous pouvez Les recevoir, je crois qu'Ils donneront. Concentrez-vous et nous verrons.

Lewko se signa, ferma les yeux, puis serra les mains devant lui. Il sembla se retirer en lui-même, remuant à peine les lèvres tandis qu'il priait en silence.

Ingrey s'efforça de réprimer tout désir, toute volonté, toute peur dans son esprit ; il se demanda s'il pouvait plutôt suffire de se sentir très, très fatigué.

Lewko finit par rouvrir les yeux, s'avança puis, sans un mot, embrassa d'abord Ijada, puis Ingrey sur le front. Ses lèvres étaient fraîches mais Ingrey sentit une chaleur étrange et bienvenue se répandre en lui. Il cligna des yeux.

— Oh ! s'exclama Ijada, parcourant la chambre d'un regard intéressé. Érudit, en est-ce un ?

Elle le montra du doigt ; Ingrey vit une légère tache pâle flotter près d'eux, approchant de Lewko, à peine plus substantielle qu'une haleine sous un clair de lune gelé.

— Oui, dit Lewko, suivant son regard. Il n'y a rien à craindre, toutefois, ils sont plutôt à prendre en pitié. Cette âme est exilée depuis longtemps, impuissante, presque effacée.

Ingrey trouvait absurde de sous-entendre qu'Ijada, qui avait partagé la terreur et le triomphe du Champ du Massacre, pût craindre un fantôme. Ses propres craintes reposaient ailleurs.

— Érudit, pourrait-il s'agir de mon père ?

— Sentez-vous la présence de son loup, comme vous avez ressenti celle des esprits animaux chez les autres ?

— Non, admit Ingrey.

— Alors c'en est un autre, perdu depuis longtemps. Qui meurt au-delà de la mort.

Lewko fit le signe des Cinq en direction du fantôme, qui retourna se fondre dans les murs.

— Pourquoi les dieux nous accorderaient-ils cette vision, s'il n'y avait rien à voir ? demanda Ingrey. Ça ne semble pas logique. Il doit y avoir autre chose.

Lewko balaya du regard la chambre vide à présent.

— Nous avons peut-être, malgré tout, fait la différence.

Entendant son intonation, Ijada lui prit la main qu'elle serra fort ; ils quittèrent la chambre bras dessus, bras dessous, et prirent dans le couloir la direction opposée à celle de Lewko, afin de mieux quadriller le château tant que durait le don de double vue.

Dans la pénombre lugubre de l'hiver, le château était humide et froid, même en l'absence de fantômes, mais Ingrey s'aperçut qu'il y voyait mieux que précédemment dans le noir. Ils parcoururent couloirs et pièces, Ijada promenant la main le long des murs. Sortant par le donjon principal, ils firent le tour du bâtiment en longeant le mur d'enceinte interne ; dans les ombres de l'écurie, réchauffée par le souffle et le corps des chevaux, Ijada murmura :

— Regarde, un autre !

La brume pâle tournoya autour d'eux comme en signe d'anxiété, mais s'évanouit de nouveau.

— Était-ce… ? demanda Ijada.

— Je ne crois pas. Il était aussi simple que le premier. Poursuivons.

Tandis qu'ils foulaient la neige dans la cour étroite, Ingrey marmonna :

— J'arrive trop tard. J'aurais dû venir plus tôt.

Ijada lui agrippa l'avant-bras et lui imprima une légère secousse.

— Allons, pas de ça. Tu ne pouvais pas le savoir. Et même si tu l'avais su, tu n'avais pas encore reçu tes pouvoirs.

— Mais c'est atroce de savoir que j'aurais peut-être pu agir, à une époque, et que l'occasion m'a filé entre les doigts. Je ne sais même pas qui est à blâmer, moi-même, ou mon oncle, ou le Temple, ou les dieux…

— Alors personne, dans ce cas. Mon père et ma mère sont morts tous deux avant l'heure. Oui, ils ont rejoint leurs dieux, ce qui m'a

apporté une certaine consolation, mais… pas suffisante. Elle ne l'est jamais. La mort n'est pas un exploit à partir duquel nous jauger, ni d'ailleurs nous admonester.

Il lui serra la main en retour et se pencha pour lui embrasser les cheveux au clair de lune.

Ils gravirent les marches internes du mur, longèrent le chemin de ronde jusqu'au point le plus élevé des remparts, au-dessus du fleuve, et s'arrêtèrent pour contempler la profonde vallée du Coursbouleau. Le cours d'eau ondulait comme une soie noire entre les deux rives couvertes de glace à l'éclat d'acier. Les pentes neigeuses reflétaient les rayons de la lune et luisaient d'un pâle éclat bleu, strié de branches d'arbres nus pareilles à des traits de charbon, sauf là où les bosquets de sapins noirs indiquaient les côtes, où le houx formait d'intrigantes formes sombres dans le vallon. Les fûts dénudés des bouleaux, presque invisibles, se confondaient avec la neige et les ombres.

Ils restèrent un moment à contempler le spectacle. Ijada frissonnait malgré ses lainages, et Ingrey l'enveloppa comme une cape. Elle lui adressa un sourire reconnaissant par-dessus son épaule. *Nous nous réchauffons mutuellement, mon amour…*

Pour une fois, Ingrey perçut la présence du revenant avant Ijada, bien qu'elle le sentît se raidir et tournât aussitôt la tête pour suivre son regard. À quelques pas d'eux flottait une forme brumeuse au clair de lune, plus dense que les précédentes, presque assez allongée pour atteindre la taille d'un homme. Une autre ombre rôdait à l'intérieur, comme une fumée enveloppée de brouillard.

Les bras d'Ingrey se crispèrent autour d'Ijada, puis la relâchèrent.

— Va chercher l'érudit Lewko, vite !

Elle hocha la tête puis s'esquiva.

Ingrey resta immobile, en silence, osant à peine respirer de crainte que cette image s'estompât ou s'enfuît comme les autres. Il distinguait une tête, des pieds, mais pas de traits. Il tenta d'y peindre mentalement le visage de son père, mais comprit alors, parcouru d'un frisson, qu'il ne se rappelait pas précisément à quoi ressemblait sire Ingalef. Son apparence ne lui avait jamais beaucoup importé ; c'était sa solide présence qui le réchauffait, et sa voix grave,

résonnant dans une poitrine contre laquelle s'appuyait une oreille d'enfant, qui promettait la sécurité.

L'illusion de sécurité. *Je vais peut-être devenir père à mon tour, et je ne peux offrir une si parfaite sûreté. Elle a toujours été illusoire. Mes enfants me pardonneront-ils quand ils le découvriront ?*

Un souffle bruyant et des pas rapides faisant crisser la neige annoncèrent le retour d'Ijada suivie du divin, gravissant les marches abruptes pour rejoindre cet emplacement élevé. Lewko s'arrêta au sommet, inspectant au-delà d'Ingrey ce revenant brumeux.

— Ingrey, est-ce… ?

— Je…

Ingrey allait répondre *Je crois que oui*, mais dit plutôt :

— Oui. J'en suis sûr. Érudit, que dois-je faire ? Je voulais lui poser un millier de questions, mais il n'a pas de bouche. Je ne crois pas qu'il puisse parler. Je ne sais même pas s'il m'entend.

— Je crois que vous avez raison. Le temps des questions et des réponses semble révolu. Vous ne pouvez que le purifier et le libérer. C'est ce que font les chamans, ce me semble.

— Et quand ce sera fait, le Père Hiver l'accueillera-t-il ? Ou est-il exilé au-delà de tout espoir de rappel ? Ne pouvez-vous offrir aucun rite pour l'aider ?

— Il a reçu ses rites funéraires il y a longtemps, Ingrey. Vous pouvez faire ce que vous savez, c'est-à-dire le purifier ; moi, je peux prier. Mais il s'est écoulé trop de temps, il ne restera pas assez de lui pour qu'il accepte le dieu, et ensuite, même le dieu ne pourra plus rien. Peut-être ne pouvez-vous rien faire d'autre que le libérer de son esclavage.

— Pour qu'il rejoigne le néant.

— Oui.

— Comme Fleuvéquin.

Ingrey comprenait à présent l'aversion de celui-ci pour l'irrévocable.

— Plus ou moins.

— De quelle utilité puis-je être, si je suis capable d'envoyer quatre mille âmes étrangères vers leurs dieux, mais pas la quatre mille et unième qui compte le plus pour moi ?

— Je l'ignore.

— Est-ce là la somme de la sagesse du Temple ?

— C'est celle de ma sagesse, et toute la vérité que je connaisse.

La sagesse du Temple était-elle donc illusoire, comme la sécurité qu'offre un père ? L'avait-elle toujours été ? *Préférerais-tu que Lewko te serve d'apaisants mensonges ?* Ingrey ne pouvait franchir à reculons ce voile de temps et d'expérience pour retrouver le point de vue d'un enfant, et n'était pas sûr de le vouloir. Ijada lui posa la main sur l'épaule, le réconfortant de sa présence, à défaut de réponse plus désirable par laquelle le consoler. Il resta un moment à absorber la chaleur de son corps contre le sien, puis lui toucha la main pour la libérer et s'avança.

Fouillant dans une bourse pendue à sa ceinture, il en tira un nouveau canif de bonne qualité, acheté à Gîtelevant en prévision de cet instant. La mince lame refléta le visage de la lune en un bref clin d'œil. Ijada serra les dents en même temps qu'Ingrey lorsqu'il le prit dans sa main gauche et en appuya le bord contre son index droit. Il serra le poing et leva la main vers le sommet de la forme brumeuse.

Les gouttes la traversèrent pour aller éclabousser la neige de petits cercles noirs.

Ingrey inspira, puis serra plus fort le couteau. Lewko retint légèrement son bras lorsqu'il voulut approfondir la blessure de sa main.

— Non, Ingrey, murmura-t-il. Si une goutte ne peut le bénir, un plein seau ne le fera pas davantage.

Ingrey exhala lentement tandis que Lewko le relâchait, puis rangea le couteau dans sa bourse. Quoi qu'il pût bien demeurer de la royauté sacrée dans son sang, il semblait n'avoir ici aucun pouvoir. *Il fallait que j'essaie.*

Il le contempla longuement et lentement pour la dernière fois, cherchant que dire. « Adieu » semblait une parodie, « Repose en paix » valait déjà un peu mieux. Il s'humecta les lèvres dans l'air gelé et lumineux.

— Quoi que tu aies pu avoir en tête, ce que tu as commencé ici est fini, et bien fini. Ton sacrifice n'a pas été vain.

Il faillit ajouter *Je te pardonne*, mais se ravisa. Stupide, idiot, et désormais hors de propos. Après une pause, il dit simplement :

— Je t'aime, Père.

Puis après une autre pause :

— *Viens.*

La sombre forme de loup jaillit de la brume pâle en tournoyant, lui traversa les doigts, puis disparut.

La brume givrée se dissipa elle aussi, plus lentement, avec une ultime et faible étincelle bleue.

— Le dieu ne l'a pas repris, murmura Ingrey.

— Il l'aurait fait s'Il était venu, répondit Lewko à mi-voix. Le Père Hiver, Lui aussi, pleure cette perte.

Ingrey ne versait pas de larmes, pas encore, même si son corps tremblait légèrement. Il sentait la double vue déserter ses yeux tandis qu'on lui reprenait le don. Ijada le rejoignit et noua une bande de tissu propre autour de son doigt. Ils s'enlacèrent.

— Eh bien… (L'érudit Lewko les signa tous deux.) C'est terminé. (Il ajouta d'une voix redevenue plus douce :) Ne voulez-vous pas rentrer à l'abri du froid, messire et madame ?

— Bientôt, soupira Ingrey. Le coucher de la lune sur le Coursbouleau mérite bien un frisson ou deux.

— Si vous le dites.

Lewko sourit, puis, les saluant d'un signe de tête, serra son manteau contre lui et descendit les marches en prenant garde à la glace.

Ingrey s'avança derrière Ijada et lui posa le menton sur l'épaule. Ils restèrent tous deux à regarder la vallée.

— Je sais que ce n'était pas ce que tu espérais, avec sire Ingalef, dit Ijada au bout d'un moment. Je suis désolée.

— Non, en effet. Mais c'était mieux que rien, et infiniment mieux que de ne jamais savoir. Au moins, tout est terminé, ici. Je peux partir et ne jamais me retourner.

— C'était le foyer de ton enfance.

— Oui. Mais je ne suis plus un enfant.

Il lui serra un peu fort l'abdomen, lui tirant un souffle qui se changea en rire.

— Mon foyer porte un nouveau nom, et il s’appelle Ijada. C’est là que je demeurerai.

Elle rit cette fois pleinement, formant devant ses lèvres une brume teintée par la lune.

— Et par ailleurs, ajouta-t-il, j’imagine que l’hiver est plus doux à Pontmartre qu’à Boisbouleau, à moins que je ne me trompe ?

— Dans les vallées, oui. Il y neige assez sur les pentes les plus hautes, si la neige venait à te manquer.

— Parfait.

Après une douzaine d’inspirations au ralenti, il ajouta :

— Il ne semblait pas souffrir atrocement. Donc. J’ai vu le sort qui m’attend. Je ne le craindrai pas.

Ijada répondit, songeuse :

— Ainsi que le mien et celui de Fara, si tu ne nous survis pas pour purifier notre âme à notre tour.

— J’ignore quel ordre me causerait le plus grand désarroi.

Il la retourna face à lui et la fixa d’un air inquiet, droit dans ses yeux écarquillés au bleu sombre légèrement bordé d’ambre.

— Je dois prier pour partir le dernier, en deuil et sans personne pour me pleurer. J’ignore comment je le supporterai.

— Ingrey.

Elle plaça ses mains glaciales des deux côtés de son visage pour le forcer à regarder droit dans ses yeux intenses.

— Il y a un an, aurais-tu seulement pu imaginer, sans parler de le prévoir, que tu te tiendrais ici en étant ce que tu es maintenant ?

— Non.

— Pas plus que je n’aurais pu m’imaginer, moi. Alors nous ne devrions peut-être pas nous montrer si certains de ce que l’avenir nous réserve. Nous en ignorons infiniment plus que nous n’en savons, et il ne cessera sans doute pas de nous surprendre.

Les pensées d’Ingrey retournaient vers cette nuit à Prébovin, où la dépression l’avait gagné au point qu’il avait failli se trancher la gorge. Il ignorait encore si c’était l’œuvre de Fleuvéquin ou entièrement la sienne. *J’aurais manqué tout ceci.*

— J’ai rencontré quatre mille âmes inattendues qui t’auraient donné raison, porte-étendard.

— Alors laisse-les te convaincre dans ce sens.
— Ah.
Cette sinistre humeur nocturne relâchait son emprise sur lui, en faveur de la chaleur d'Ijada et de ses lainages.
Elle ajouta :
— Il est tout aussi prématuré de te qualifier de dernier chaman, je crois. Tu pourrais, toi-même, créer d'autres bêtes suprêmes et mages hybrides.
— Je n'infligerais cet état à personne sans la certitude qu'il puisse y remédier.
— En effet. Et crois-tu que le Temple doive toujours s'opposer à l'ancienne magie de la forêt ? S'il s'agissait d'une version nouvelle, adaptée à notre époque ?
— Voilà qui demanderait réflexion. Les cinq dieux savent que nous avons vu le mal que peuvent causer les anciennes coutumes de la forêt.
— Pourtant le Temple gère ses sorciers, et pas à la perfection. Regarde ce pauvre Cumril, déjà. Mais ils réussissent à s'en accommoder. Et nous savons tous deux que les divins sont capables de réfléchir.
— Ha.
Il plissa les yeux sous l'effet d'une lueur d'espoir.
— Vous êtes très arrogant, seigneur-loup.
Les mains d'Ijada imprimèrent à la tête d'Ingrey une légère secousse réprobatrice.
— Ah ? Pourquoi donc, douce féline ?
— Comment peux-tu dire que des multitudes encore à naître ne te pleureront pas sincèrement ? Ce n'est pas à toi de dicter leurs sentiments.
— Prophétisez-vous, Madame ? demanda-t-il sur un ton léger, mais un frisson lui traversa le ventre alors même qu'il parlait, comme s'il avait entendu une voix d'influence.
Elle haussa les épaules.
— Alors acceptons notre sort, et nous le découvrirons.
Ses lèvres étaient tièdes, comme le soleil levant chassant une lune glaciale. Elle frotta son visage contre celui d'Ingrey, soupirant

de contentement. Mais ajouta ensuite :

— Tu as la truffe froide, louveteau. Tu n’es pas assez velu pour que j’y voie un signe de santé. Si nous voulons jamais devenir ancêtres et non plus seulement descendants, nous devrions peut-être retourner vers ce lit de plumes que nous a promis ton cousin.

Il la relâcha en ricanant.

— Oui, au lit, donc, pour le salut de notre prospérité !

— Et je pourrai me réchauffer les pieds sur ton dos, ajouta-t-elle, très terre à terre.

Ingrey glapit, feignant le désarroi, et reçut en récompense le rire le plus joli d’Ljada. Ce son le ragaillardit comme une promesse d’aube, en cette nuit la plus longue de l’année.

Bras dessus, bras dessous, ils descendirent les marches enneigées.

C’est en 1986 que **Lois McMaster Bujold** débarque sur la scène de l’imaginaire avec la série des ***Miles Vorkosigan***, l’un des plus populaires *space opera* de notre temps. Et avec Bujold, populaire rime avec qualité, puisqu’elle collectionne aussi les prix littéraires (Hugo et Nebula). Le ***Cycle de Chalion*** (nouveau doublé Hugo et Nebula) l’a imposée au premier rang de la Fantasy où la splendeur de ses images, l’intelligence de son propos et la sensibilité de ses personnages font merveille.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

Le Cycle de Chalion – L'Intégrale

Romans de ce cycle également disponibles individuellement :
1. *Le Fléau de Chalion*
2. *Paladin des âmes*
3. *La Chasse sacrée*

Le Couteau du partage :
1. *Ensorcellement*
2. *Héritage*
3. *Passage*
4. *Horizon*

Chez d'autres éditeurs :

L'Apprentissage du guerrier
Ethan d'Athos
Opération Cay
Prix Nebula
Un clone encombrant
Les Frontières de l'infini
Miles Vorkosigan
Prix Hugo
Barrayar
Prix Hugo, Prix Locus
L'Esprit de l'anneau profane
La Danse du miroir
Prix Hugo, Prix Locus

Cetaganda
Cordelia Vorkosigan
Memory
Komarr
Ekaterin
Immunité diplomatique

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titres original : *The Hallowed Hunt*

Illustration de couverture : Johann Bodin

ISBN : 978-2-8205-2815-5

Bragelonne
60-62, rue d’Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr